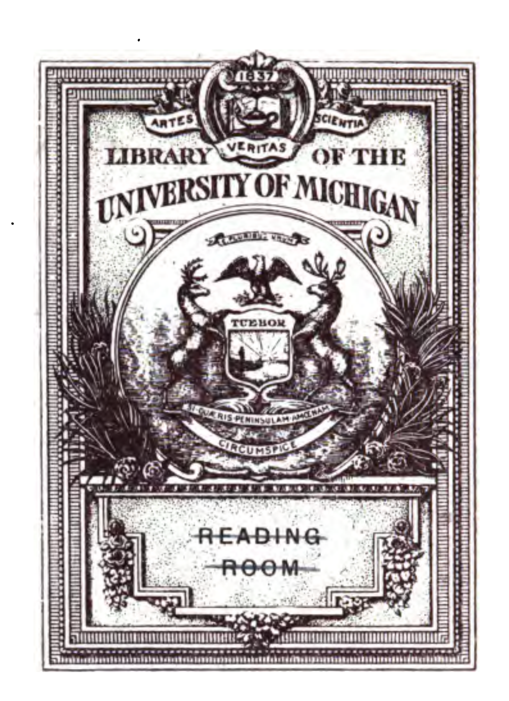



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
READING
ROOM



DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

PARIS, IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS ;

PAR Frs X. DE FELLER ; 1735 - 1802

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 5,000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. Hor. A. P.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11.

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13.

1836.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER;

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE 5,000 ARTICLES INTERCALLÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. *Hor. A. P.*

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11;

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13,

ET A LYON, CHEZ GIBERTON ET BRUN.

1836.

ton récc
ne que q
sont ont,
les pouvo
éprimer, me
nous nuire, par t
en notre pouvoir.
montre tout cela, avant
sociales nous aient app
r exemple, que qui attac
par cela même les attac

nt trop partagés entre
et de défense, les homn
urs-propriétés sous la sauv
ou de plusieurs, revêtus
nous appelons l'*auto*
du pouvoir d'exercer
ner et recueil
s la comm
rs la menac
us, pour l

ation qu'
le peup

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE

FELLER.

ANDÉOL (Saint), disciple, à ce que l'on croit, de saint Polycarpe, fut envoyé dans les Gaules, prêcha l'Évangile à Carpentras et dans les lieux voisins de cette ville. L'empereur Sévère, qui le rencontra en 208, lorsqu'il se préparait à passer en Angleterre, lui fit fendre la tête avec une épée de bois, au bourg de Bergoiate, près du Rhône, dans le Vivarais. Ses reliques sont dans la ville de Saint-Andéol, au diocèse de Viviers. Saint Germain, évêque de Paris, engagea le roi Childebert à fonder, sous l'invocation du saint martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de Saint-Vincent, depuis Saint-Germain-des-Prés. Dans la suite des temps, cette chapelle devint une église paroissiale; c'était celle de Saint-André-des-Arcs. Elle reconnaissait saint Andéol pour son premier patron.

ANDERSON ou **ANDREÆ** (Laurent), né en 1480, premier ministre de Gustave Wasa, roi de Suède, naquit de parents pauvres, et se tira de son obscurité par des talents que dirigeait l'ambition, à laquelle il sacrifia sa religion et l'honneur de l'état ecclésiastique, qu'il avait embrassé. Il obtint l'archidiaconé de Strègnes. N'ayant pu parvenir à l'épiscopat, il s'attacha à la cour. Gustave le fit son chancelier. Il pensa dès lors à introduire le luthéranisme en Suède, et il exécuta ce projet. Il appuya si efficacement les propositions de Gustave aux états de Vesteras (en 1527), qu'il obtint tout ce qu'il voulut. [Il est mort en 1552.]

ANDERSON (Sir Edmund), jurisconsulte anglais sous Élisabeth, qui le fit chef-justicier des communs plaidoyers en 1582. [Il prit part à la condamnation de la malheureuse Marie Stuart, reine d'Écosse,] et mourut en 1605. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence [sur les jugements rendus par les tribunaux anglais sous le règne d'Élisabeth.]

*ANDERSON (Jean), médecin anglais, né en 1726, est auteur d'un ouvrage estimé, ayant pour titre : *Institutions de médecine*. Il professa pendant long-temps la philosophie naturelle à la célèbre université de Glascow, et mourut en 1796.

*ANDERSON (Georges), mathématicien anglais, né à Worton, comté de Buckingham, en 1760. Ses parents étaient de simples paysans, et lui-même travaillait comme journalier. Son génie surmonta ces obstacles. Il acquit par lui-même des connaissances profondes en mathématiques. Un ecclésiastique bienfaisant l'envoya à ses frais à Oxford. Il prit l'ordre du diaconat; mais, ayant renoncé à cette carrière, il obtint une commission dans le contrôle, sous Dundas. Son excessive assiduité au travail lui causa une maladie dont il mourut le 30 avril 1796. Il a publié un ouvrage intitulé *Arenarius*, traduit d'Archimède, et des *Vues générales* sur les affaires de la compagnie des Indes.

* ANDERSON (Jacques), célèbre agronome écossais, naquit à Hermiston, près d'Édimbourg, en 1739, d'une ancienne famille d'agriculteurs. Agriculteur lui-même, son application à l'étude ne lui fit point négliger le soin de sa ferme, qu'il dirigeait, avec quatre de ses sœurs, dès l'âge de 15 ans. N'ayant pu comprendre l'*Essai sur l'agriculture* de Hume, parce qu'il ignorait la chimie, il suivit les cours de Cullen, qui s'attacha bientôt à un tel élève. L'Angleterre et l'Écosse lui sont redevables de son zèle pour diminuer la disette de 1783, et pour améliorer les pêches qui se font dans les mers qui entourent leurs côtes. Ses principaux ouvrages sont : | *Essais sur les plantations*, 1771, in-8°; | *Essais sur l'agriculture*, 1777, 3 vol. in-8°; | *Observations sur les moyens d'exercer l'industrie nationale*, 1777, in-4°; | *l'Abeille*, journal hebdomadaire, dont il était le principal rédacteur; | *Récréations, etc.*, et autres ouvrages concernant l'agriculture, l'histoire naturelle; | *Correspondance avec le général Washington*, suivie de *Recherches sur la rareté des grains*; | *Encyclopédie britannique*. Anderson est mort en février 1808, âgé de 69 ans. — Nous mentionnerons encore plusieurs ANDERSON. Ce sont : Alexandre et Robert, mathématiciens anglais; Adam, écrivain écossais; Jean, jurisconsulte allemand; et Georges, aussi allemand, célèbre par ses voyages dans l'Orient, dont il a publié une *Relation*.

* ANDERTON (Jacques), célèbre controversiste anglais, naquit à Lostock, dans la province de Lancastre, vers la fin du XVIe siècle. Catholique zélé au milieu des hérétiques, il signala sa plume par des écrits en faveur de la religion. Afin d'échapper aux lois pénales de son pays contre les catholiques, il déguisa son véritable nom, dans tous ses ouvrages,

sous celui de Jean Brereley. Le plus fameux de tous est son *Apologie des protestants pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Son but est de prouver la vérité de la religion catholique, par le témoignage des auteurs protestants. Le docteur Morton, chapelain du roi, et depuis évêque de Durham, fut chargé de répondre à l'*Apologie*; il le fit par un écrit intitulé : "Appel aux catholiques pour les protestants". Il voulut essayer à son tour de prouver la religion réformée par les aveux et le témoignage des auteurs catholiques; mais, outre qu'il ne répondit point aux faits rapportés par Anderton, les autorités qu'il invoquait à l'appui de ses raisonnements étaient des gens décriés pour leurs opinions singulières, ou démentis par les théologiens orthodoxes. Anderton lui répliqua d'une manière péremptoire, dans des notes ajoutées à la seconde édition de son ouvrage, publié en 1608, et traduite en latin par Guillaume Reyner, docteur de Paris, en 1615. Les autres principaux ouvrages d'Anderton sont : *Explication de la liturgie de la messe, sur le sacrifice et la présence réelle*, en latin, Cologne, 1620, in-4°, et la *Religion de saint Augustin*, 1620, in-8°. Il expose la méthode dont se servit saint Augustin dans les controverses, et l'applique au point de difficulté entre les catholiques et les protestants. Ce grand défenseur de la foi, si digne de figurer dans les rangs du sanctuaire, mourut simple laïque, possesseur d'une fortune considérable en fonds de terre. — *Laurence Anderton, de la même province et peut-être de la même famille, se fit catholique et entra chez les jésuites, où il se distingua dans la prédication et la controverse. On a de lui : | la *Progéniture des catholiques et des protestants*, Rouen, 1632, in-4°; | la *Triple corde*, Saint-Omer, 1634, in-4°.

ANDIER des Roches (Jean), graveur du roi, né à Lyon, s'établit à Paris, où il mourut en 1741, dans un âge fort avancé. Il a gravé quelques sujets de la Fable, surtout d'après le Corrége. Mais son plus grand ouvrage est une longue suite de portraits en buste des personnes distinguées par leur naissance, dans la guerre, dans le ministère, dans la magistrature, dans les sciences et dans les arts. Cette suite monte à plus de sept cents portraits, avec des vers au bas. L'empereur Charles VI gratifia des Roches d'une belle médaille d'or, pour quelques épreuves du portrait de S. M. I., que ce graveur lui avait envoyées.

*ANDIGNÉ de Mayneux (Louis-Jules-François), né vers 1750, d'une ancienne famille de l'Anjou, mort le 2 février 1822, fut successivement grand-vicaire de Châlons-sur-Marne à la révolution, et de Troyes sous M. de Boulogne, depuis le concordat jusqu'en 1811, époque où son évêque fut enfermé à Vincennes. Nommé lui-même à l'évêché de Nantes en 1817, il n'y fit briller que pendant deux années ses vertus pastorales.

*ANDJOU (Le nabab Fakhr Ed-dyn Haçan Djémal Ed-dyn Hocéin), littérateur persan, et l'un des principaux collaborateurs du célèbre dictionnaire persan *Ferhang djihânguyry*, commencé

par ordre du grand-mogol Akbar, et terminé sous son fils Djihânguyr. La bibliothèque royale possède deux exemplaires de ce Dictionnaire.

ANDOCIDE, orateur athénien, né vers l'an 468 avant l'ère chrétienne, se distingua par son éloquence, qui cependant était simple, et presque entièrement dénuée de figures et d'ornements. On lui pardonnerait d'avoir été un orateur médiocre, s'il eût été honnête homme; mais sa religion et ses mœurs sont fort suspectes. Il fut accusé d'avoir mutilé les statues de Mercure et profané les mystères de Cérès; il n'évita la peine due à ce sacrilége qu'en dénonçant tous ses complices, et ne recouvra la liberté qu'à condition qu'il ne reparaîtrait plus dans la place publique ni dans les temples. Il nous reste de lui quatre *Discours* qui furent publiés par Guillaume Canterus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les "Oratores græci" d'Etienne, 1575, in-fol. L'abbé Auger les a traduits en français avec ceux de Lycurgue, d'Isée et de Dinarque, Paris, 1792, 1 vol. in-8°. Le plus curieux de ces Discours est celui où il accuse Alcibiade : on y trouve des traits qui dévoilent le caractère fougueux et tyrannique de ce fameux citoyen, qui fit tant de bien et tant de mal à sa patrie.

ANDRADA (Diégo Payva d'), d'une des plus illustres familles de Portugal, né à Coïmbre, en 1528, se distingua parmi les théologiens de l'université de cette ville. Sébastien, roi de Portugal, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en 1575. Nous avons de lui la *Défense* du concile de Trente contre Chemnitius : *Defensio tridentinæ fidei*, etc., Lisbonne, 1578, in-4°, qui est rare. L'édition d'Ingolstadt, 1580, in-8°, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit. Le 6e livre, qui traite de la concupiscence et de la conception immaculée de la sainte Vierge, est curieux et intéressant : on y trouve les systèmes, opinions, explications d'une multitude de savants sur ces matières. Il est auteur d'un autre bon *Traité* contre le même Chemnitius, dont l'édition de Venise, 1564, in-4°, est peu commune. Il a pour titre : *Orthodoxæ quæstiones adversus hæreticos*. On a encore de lui 7 vol. de sermons portugais, où il y a de très-bonnes choses, et d'autres qui prêtent à la critique. Il prétendait que les anciens philosophes ont pu se sauver par une connaissance vague d'un Rédempteur. (*Voyez* Platon.) Il faut pour cela leur supposer les lumières et la grâce de la foi, sans quoi cette opinion semblerait se rapprocher de celle de Zuingle. D'ailleurs, tout ce que nous savons de ces anciens philosophes, les notions qui nous restent de leur conduite, de leurs fastueuses et impuissantes maximes, ne sont pas de nature à nous faire augurer favorablement de leur salut. (*Voy.* Collius, Lucien, Zénon, etc.) On a publié aussi une harangue latine prononcée par Andrada devant le concile de Trente, le second dimanche après Pâques, 1562.

ANDRADA (François d'), frère du précédent, historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit l'*Histoire de Jean III*, roi de

Portugal. Cet ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1613, in-fol. On a encore de lui l'*Expédition des Portugais contre les Turcs*, en langue portugaise, Coïmbre, 1589, in-4°.

ANDRADA (Thomas D'), frère des deux dont nous venons de parler, nommé, dans son ordre, "Thomas de Jésus", commença la réforme des Augustins déchaussés en 1578. Il suivit le roi don Sébastien en Afrique, et fut pris à la malheureuse bataille d'Alcaçar, donnée le 4 août de la même année; les infidèles le jetèrent dans une basse-fosse où il ne recevait le jour que par les fentes de la porte. Ce fut avec le secours de cette faible clarté qu'il composa un ouvrage de piété que nous avons de lui, sous le titre de *Travaux de Jésus*, ou *Trabalhos de Jésus*, en portugais, car c'est en cette langue que le P. Thomas d'Andrada l'écrivit en deux volumes, dont le premier fut imprimé à Lisbonne l'an 1602, et le second en 1609. Cet ouvrage est plein d'onction et respire une tendre piété. L'auteur le divisa en quatre parties; mais il ne put achever la dernière, que le P. Jérôme Romain, de son ordre, y ajouta depuis. Christophe Ferreira le traduisit en espagnol, et il fut imprimé en 1624 et 1631. C'est de cette langue qu'on l'a depuis mis en italien et en français. [Le père Alléaume, de la compagnie de Jésus, est auteur de la traduction, qui a pour titre : *Les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Il y a des éditions en 2, 3 ou 4 vol.; mais on n'y remarque aucune différence. Plusieurs sont ornées d'une Notice sur le P. Thomas de Jésus.] Sa sœur, Yolande d'Andrada, comtesse de Lignarez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté; mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffraient avec lui. Il mourut l'an 1582, en odeur de sainteté. On a encore de lui une *Instruction aux confesseurs*.

ANDRADA (Antoine), jésuite, missionnaire portugais, pénétra en 1624 dans le Thibet, qu'il confondit avec le Catay (la Chine); il a donné une relation de son voyage sous ce titre : *Relation de la découverte du Grand Catay, ou royaume du Thibet*, Paris, 1628, in-8°. Andrada mourut le 19 mars 1634 : il était né en 1580. — Il y a encore eu d'autres ANDRADA, comme Hyacinthe FREIRE D'ANDRADA, auteur de la *Vie de don Jean de Castro, vice-roi des Indes*, Lisbonne, 1651, in-fol., qui passe pour l'ouvrage le mieux écrit en portugais. — Gomez FREIRE D'ANDRADA, neveu du précédent, général de cavalerie, a donné une *Relation et une description d'Ormus et des côtes de Perse et d'Arabie*, publiée avec des commentaires par Paul Craesbeeck, Lisbonne, 1647, in-4°, en langue portugaise.—Fray François de RADES-Y-ANDRADA, qui a donné une *Chronique* des trois ordres de chevaliers de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1572, in-fol., en espagnol.

*ANDRADA (Alphonse D') jésuite espagnol, naquit à Tolède en 1590. Ses succès prématurés le firent nommer, très-jeune encore, professeur de philosophie. A l'âge de 22 ans, il abandonna la chaire qu'il occupait avec éclat, pour entrer chez les jésuites. Il fut professeur de théologie morale; quel-

que temps après, qualificateur de l'inquisition, et travailla aux missions d'Espagne pendant près de 50 ans. Il mourut à Madrid le 20 juin 1672. On a de lui en espagnol, | *Itinéraire historique*, Madrid, 1657, 2 vol. in-4°; | *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1660, 4 vol. in-16; | *Vies des Jésuites illustres*, 1664 et 1667; | *Traduction de cinq livres ascétiques du cardinal Bellarmin*, et d'autres livres de piété dont il est fait mention dans la "Bibliothèque des écrivains jésuites", de Sotwel.

ANDRÉ (Saint), apôtre, frère de saint Pierre, naquit à Bethsaïde, [et exerçait avec son frère le métier de pêcheur à Capharnaüm.] Il suivit d'abord saint Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J.-C. André lui amena son frère Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouvèrent aux noces de Cana, et furent témoins du premier miracle de J.-C. Quelque temps après, le Sauveur, les ayant rencontrés qui pêchaient, leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Lorsque J.-C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avait que cinq pains d'orge et deux poissons. On ne sait rien de bien certain sur la prédication de cet apôtre. D'anciens auteurs, tels que Sophrone, Théodoret, Eusèbe, saint Jérôme, saint Grégoire, disent qu'ils prêcha l'Évangile dans la Sogdiane, la Colchide, dans la Grèce, etc.. Saint Paulin assure qu'il fut envoyé dans la ville d'Argos, où il confondit l'éloquence et les raisonnements des sophistes. Mais il ne nous est resté aucun détail bien avéré de ses travaux apostoliques, non plus que de ceux des autres apôtres, comme l'observe saint Jean-Chrysostôme. (Voyez la réflexion qui est à la fin de l'article saint Jacques-le-Majeur.) A la fin, saint André vint à Patras, ville d'Achaïe, lieu de son martyre. Il y fut condamné à être attaché en croix, comme l'assurent les prêtres et les diacres d'Achaïe, auteurs des "Actes" de son martyre. Quoique Tillemont et Baillet aient peine à donner à ces actes une pleine autorité, il est sûr qu'ils sont fort anciens : ils sont écrits avec une noble simplicité, et n'ont pas le ton ordinaire des légendes factices. Ils ont été reconnus par saint Pierre Damien, Yves de Chartres, saint Bernard, Baronius, le P. Alexandre, etc. Du Saussay, évêque de Toul, a répondu à toutes les objections. L'opinion la plus commune est que la croix de saint André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure de la lettre X. Il est certain que l'on a quelquefois fait usage de ces sortes de croix, comme l'ont prouvé Gaspard Sagittarius, c. 8, p. 45 : Gretser "de Cruce", l. 1, c. 2. "Oper.", t. 1, et Ughelli, "Ital. sacra", t. 7. Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de saint André, qu'on apporta d'Achaïe, fut placée dans le monastère de Weaume, près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville, avant l'année 1250, où on la vit depuis. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, en obtint une partie qu'il renferma dans un reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua, en l'honneur du saint apôtre, l'ordre des chevaliers de la Toi-

son-d'Or, qui ont pour marque distinctive la croix dite de Saint-André ou de Bourgogne. [L'Écosse honore saint André comme son patron.]

ANDRÉ, juif de Cyrène, surnommé LUCUAS, prétendu Messie, qui se donna pour libérateur des Juifs, du temps de Trajan. Il ranima leur enthousiasme qui paraissait assoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, et qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient des synagogues. Les Juifs, séduits par cet homme, massacrèrent (dit-on) plus de 220,000 personnes, dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre. Dyon et Eusèbe disent que, non contents de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, et se frottaient le visage de leur sang. Effet terrible de l'aveuglement dont Dieu avait frappé ce peuple ingrat, de l'esprit de fureur et de rage qui s'en empara, et le ravala au rang des bêtes féroces; et en même temps, accomplissement visible de la prédiction de J.-C., touchant les faux Messies qui viendraient tromper le peuple infidèle et ingrat qui avait refusé de reconnaître le véritable. Voy. BARCOCHEBAS.

ANDRÉ, dit "de Crète", parce qu'il était archevêque de cette île, ou le "Jérosolymitain", parce qu'il s'était retiré dans un monastère de Jérusalem, était de Damas, et mourut en 720, ou selon d'autres en 723. Il a laissé des *Commentaires* sur quelques livres de l'Écriture, et des *Sermons*. Le P. Combefis en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des Œuvres de saint Amphiloque et de Methodius; le tout imprimé à Paris, 1644, in-folio.

ANDRÉ DE CRÈTE, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, se distingua par son zèle pour la défense des saintes images. Ayant quitté son monastère pour aller à Constantinople, il soutint généreusement la doctrine de l'Église, et eut assez de courage pour reprocher à l'empereur Constantin Copronyme son attachement à l'hérésie des iconoclastes, et sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à son égard; mais, voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverses tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. André consomma son sacrifice le 17 octobre 761. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

*ANDRÉ Ier, roi de Hongrie, fils aîné de Ladislas Ier, et concurrent de Pierre Ier dit "l'Allemand". Contraint, comme ses frères, de se réfugier en Russie, il en fut rappelé en 1047 par les seigneurs hongrois mécontents de Pierre, et parvint à monter sur le trône, en promettant à la nation hongroise de lui laisser la liberté de suivre l'idolâtrie, qui était la religion dominante. A peine fut-il le maître qu'il força ses sujets d'embrasser le christianisme, et que, pour assurer la durée de cette conversion, il fit couronner son fils Salomon, âgé de 5 ans, malgré la convention par laquelle Béla, son frère, devait être son héritier. La guerre fut bientôt déclarée entre les deux frères, et les deux armées en vinrent aux mains en 1061. Abandonné par les siens au moment de

l'action, André se réfugia dans la forêt de Boxon, où il mourut bientôt de chagrin et de misère. Son frère Béla se fit couronner après sa mort.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de "Jérosolymitain". C'est à ce prince que les gentilshommes hongrois doivent la chartre de leurs priviléges. On y lit cette clause étrange : « Si moi ou mes successeurs, en quelque temps que ce soit, veulent enfreindre vos priviléges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendants, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles. » C'était une espèce de pacte réciproque entre le prince et les sujets; mais, sous le règne de Marie-Thérèse, cette clause a été retranchée du code hongrois. En effet, il est difficile de dire à quel point une telle convention est raisonnable et utile; si elle paraît nécessaire contre un prince violent et injuste, elle peut causer aussi de grands troubles sous un bon prince, par les intrigues des hommes ambitieux et inquiets. Autrefois, les sages jurisconsultes l'eussent désapprouvée, [et l'expérience de nos jours ne serait pas de nature à changer leur opinion.] André fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit ou qu'il soutint. Il mourut le 7 mars 1235, après avoir régné 30 ans.

*ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précédent, proclamé et couronné à Bude le 11 août 1290, vit ses droits au trône contestés. L'empereur Rodolphe lui suscita un concurrent dans la personne d'Albert, son propre fils. Le roi de Hongrie avait déjà un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Après avoir pris ses mesures pour résister à ces deux rivaux, il porta cinq ans de suite ses armes en Autriche. Rappelé dans ses états par de nouveaux troubles, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, et de la cimenter par son mariage avec sa fille Agnès; mais il trouva la Hongrie divisée par quelques nobles qui soutenaient son compétiteur Charles, fils du roi de Sicile. Le royaume demeura partagé entre ces deux rivaux, jusqu'à leur mort arrivée en 1301. Charles mourut à Naples, André à Bude le 14 janvier de la même année. Il est le dernier roi de la famille de saint Étienne.

ANDRÉ de Hongrie, fils de Caribert, roi de Hongrie, épousa Jeanne Ire, reine de Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, que l'éducation hongroise n'avait pas corrigé, ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince, qui n'avait que le titre de duc de Calabre, voulait cependant être maître, et Jeanne prétendait qu'il fût le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frère Robert, franciscain, qui désirait faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernait André; Jeanne était conseillée de son côté par la fameuse Catanoise (Philippine Cabane), qui, de lavandière, était devenue gouvernante des princesses. Cette femme, jalouse du crédit de frère Robert, et connaissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis,

prince de Tarente, amant de Jeanne, d'autres princes du sang, les partisans de la reine; et, selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent, part à ce meurtre exécuté le 18 septembre 1345. André n'avait encore que 19 ans.

ANDRÉ (Jean d'), [fils d'Andréa, de Mugello, près de Florence, naquit à Bologne et y mourut de la peste en 1348, après y avoir professé le droit-canon pendant 45 ans.] On a de lui des *Commentaires* sur les "Clémentines", 1471, in-fol., Mayence et Lyon, 1552; sur les 6 livres des "Décrétales", Mayence, 1455, in-fol., et Venise, 1581. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée, appelée Novella, et mariée à Jean Calderino, était si bien instruite dans le droit, que, lorsque son père était occupé, elle donnait les leçons à sa place; mais elle avait, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son commentaire sur les Décrétales, *Novellæ*. André était le plus célèbre canoniste du XIVe siècle.

ANDRÉ (Jean), né à Xaviva dans le royaume de Valence, était fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion de J.-C., en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Il publia, après sa conversion, *la Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduite de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version française sur l'italien, par Guy Lefèvre de la Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le mahométisme peuvent y puiser des choses utiles.

ANDRÉ (Jacques), proprement Andreæ, chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wurtemberg, en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de sa boutique, pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Augsbourg, et fut employé par plusieurs d'entre eux. Il mourut le 7 janvier 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *De la Concorde*, 1582, in-4°. On dit que, sur la fin de ses jours, il fut éclairé sur la fausseté de sa religion, et qu'il embrassa la véritable.

* ANDRÉ, ou Andreæ (Jean-Valentin), né à Herremberg, dans le duché de Wurtemberg, en 1506, fut ministre luthérien et aumônier du duc de Wurtemberg. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns, à cause de leurs allusions mystérieuses, l'ont fait soupçonner d'être le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. On ne peut du reste rien affirmer de certain là-dessus. Ce que l'on sait à n'en pouvoir douter, c'est qu'à la fin de sa vie, il avait entièrement renoncé à ce genre d'association, qui ne lui parut point apparemment propre à seconder ses vues systématiques sur la régénération des sciences et de la morale. Il mourut en 1654, âgé de 48 ans. Ses productions sont au nombre de cent.

ANDRÉ (Valère), surnommé Desselius, du bourg de Desschel, dans le Brabant, où il naquit en 1588. Il professa le droit à Louvain, et eut la direction de la

bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca belgica, de Belgis vita scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages qu'on ait donnés en ce genre. Il aurait pu néanmoins retrancher quelques minuties, et corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1623. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4°, avec des additions de Foppens. On a encore de Valère André, | *Synopsis juris canonici*; | *de Toga et Sago*; et les *Fastes de l'université de Louvain*. Il mourut, selon quelques auteurs, le 29 mars 1655. Mais son portrait et Foppens placent sa mort en 1656.

*ANDRÉ DE ST-NICOLAS, religieux carme, né à Remiremont vers 1650, mort à Besançon en 1713, a laissé plusieurs ouvrages manuscrits concernant l'*Histoire ecclésiastique* de cette dernière ville, et travaillé à celle de la congrégation de Cluni.

* ANDRÉ (Jean), peintre et religieux dominicain, dont les tableaux, représentant des sujets de dévotion, étaient placés dans plusieurs églises de la capitale. Il mourut à Paris en 1753, âgé de 91 ans.

ANDRÉ (Yves-Marie), né le 22 mai 1675, à Châteaulin, dans la Basse-Bretagne, entra chez les jésuites en 1693. La chaire de professeur royal de mathématiques le fixa à Caen. Il remplit ce poste avec autant de fruit que d'applaudissement, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il était pour lors âgé de 84 ans, et c'était bien le temps de prendre du repos. Sa vie laborieuse se termina le 26 février 1764. La nature l'avait doué d'un tempérament heureux et il le conserva par l'uniformité de sa vie et par la gaieté de son caractère. Aucun genre de littérature ne lui était étranger; il avait réussi dans la chaire; il avait fait des vers pleins de grâce; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, publié en 1741, et dont on a donné une nouvelle édition, 1 vol. in-12, Paris, 1770. Le recueil de ses ouvrages est en 5 vol. in-12, 1766. Son *Essai*, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et de la force dans le raisonnement. « C'est dans cette source (dit un littérateur éclairé) que la plupart de nos auteurs didactiques d'aujourd'hui ont puisé les bons préceptes qu'ils ont donnés, et c'est d'après ces préceptes que les jeunes littérateurs doivent travailler pour obtenir de véritables succès. L'imitation de la nature, voilà le but essentiel auquel il faut tendre. Le père André nous développe ce principe avec un ordre, un discernement, une clarté, qui ne laissent rien à désirer. Il définit toutes les espèces de beau avec précision, avec justesse. Le chapitre qui regarde le beau dans les ouvrages d'esprit, est plein de réflexions profondes, instructives, lumineuses; il semble y être l'interprète des muses et de la nature. Dans le chapitre qui concerne le beau dans les mœurs, la raison, le sentiment, la vérité, ne se sont jamais mieux exprimés que par sa plume; on y voit briller une philosophie supérieure, qui connaît aussi bien les passions du cœur que les ressorts de la politique humaine. Si la philosophie substituait des maximes aussi utiles à ses folles déclamations, elle aurait véritablement droit à la reconnaissance et au respect. » On estime aussi le *Traité*

sur l'homme, où il parle en philosophe judicieux de l'union de l'ame et du corps, des sens, etc.; de même que des *Discours* sur plusieurs matières intéressantes.

*ANDRÉ (Charles), né à Langres en 1722, et perruquier à Paris. De la Salle de Dampierre, l'un des régisseurs de l'impôt sur les cartes, mit sur son compte, en 1757, une tragédie sur le *Tremblement de terre de Lisbonne*. Cette pièce, qui n'avait jamais été représentée, fut jouée en 1805 sur un théâtre des boulevards. Elle eut 80 représentations, qui furent très-suivies.

*ANDRÉ (Jean), major de l'armée anglaise, choisi pour négocier avec le général Arnold l'abandon d'un poste important, échoua dans son entreprise, fut arrêté comme espion, et jugé, d'après l'ordre du général Washington, par un conseil de guerre qui le condamna à être pendu; ce fut en vain qu'il demanda à être traité selon les lois de la guerre; cette sentence ignominieuse fut inhumainement exécutée en 1780. Il n'était âgé que de 29 ans, et mourut avec la plus grande fermeté. La conduite de Washington fut désapprouvée, non-seulement par les Anglais, mais par les Américains eux-mêmes. Le roi d'Angleterre fit ériger au major André un monument dans l'abbaye de Westminster, à Londres.

*ANDRÉ (Jean), né à Offenbach, le 28 mars 1741, mort le 18 juin 1799, se livrait au commerce, lorsque, sans maître et sans secours, il apprit le violon et le clavecin; le "Choral-Buch" (livre de contre-point), de Kœnich lui servit à étudier l'harmonie. Il débuta par quelques morceaux de musique instrumentale, composa son opéra-comique intitulé *le Portier*, et encouragé par le succès de sa première pièce, vendit son fonds de commerce, fut appelé à la direction du théâtre de Berlin, y donna une foule d'opéras qui réussirent, et devint maître de chapelle du margrave de Brandebourg-Schwedt. Il établit à Offenbach un magasin de musique, l'un des plus beaux que l'Europe possède. Moins grand symphoniste que ses compatriotes, mais plus naïf et plus suave, J. André a eu, pour l'Allemagne, le mérite d'une originalité piquante.

*ANDRÉ (Noël), plus connu sous le nom de "Père Chrysologue", né en 1728 et mort le 8 septembre 1808 à Gy en Franche-Comté, entra d'abord chez les capucins, et se livra, au sortir de cet ordre, à l'étude de la géographie et de l'astronomie. Lié à Paris avec le célèbre Lemonnier, le P. Chrysologue entreprit sous ses yeux divers travaux astronomiques, et entre autres plusieurs planisphères. En 1781, il alla faire dans les Vosges des observations géographiques, et lever, pour ce pays, le plan d'une nouvelle carte perfectionnée. Le gouvernement lui accorda, en 1806, une pension de 600 fr.; c'était peu pour un astronome. On a de lui | *Hémisphère de la mappemonde projetée sur l'horizon de Paris, avec la description et l'usage de ladite mappemonde*, Paris, 1774, 2 feuilles grand-aigle; | *Planisphères célestes projetés sur le plan de l'équateur, avec un abrégé de l'astronomie pour leur usage*, 1778, in-8°; | une *Carte de la Franche-Comté*; | *Théorie de la surface actuelle de la terre, pre-*

cédée de la vie de l'auteur, Paris, 1813, in-8°. L'Académie des sciences a fait l'éloge de cet ouvrage dans un de ses rapports.

* ANDRÉ D'ARBELLES, né à Montluel, émigra en 1792, et servit comme simple cavalier dans l'armée des Princes, où il fut connu sous le nom de "Montluel". Revenu en France en 1798, il y travailla à la rédaction du journal le "Messager du soir", et plus tard, sous l'empire, à celle de l'"Argus", journal anglais imprimé à Paris. A cette même époque, il reçut le titre d'historiographe du ministère des relations extérieures, et en cette qualité, fut chargé de la publication de divers écrits apologétiques de la politique de Napoléon. André d'Arbelles, décoré de la légion-d'honneur en 1814, refusa en avril 1815 de prêter serment à Buonaparte. Au retour du roi, il fut nommé préfet de la Mayenne, et ensuite maître des requêtes en service extraordinaire. Le ministère du 5 septembre l'avait retiré de l'activité; le ministère du côté droit, dont il professait les principes, lui donna la préfecture de la Sarthe. Il périt au Mans, d'un coup de pied de cheval, le 28 septembre 1825. On a de lui, sous le voile de l'anonyme, outre quelques brochures politiques tombées avec les événements, un *Tableau historique de la politique de la cour de Rome, depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours*. Paris, Galland, 1810, in-8°, ouvrage demandé par le gouvernement français, à l'époque de l'occupation des états-romains par Buonaparte. André d'Arbelles était un de ces hommes qui figurent à la suite intéressée du pouvoir. — * ANDRÉ, son frère, notaire à Lyon, pris après le siége de cette ville, fut condamné à mort et exécuté en janvier 1794, à l'âge de 41 ans. — Son autre frère, Claude ANDRÉ, né aussi à Montluel le 30 mai 1743, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Rouen, et choisi, à la suite du concordat pour remplir le siége épiscopal de Quimper. Il donna sa démission en 1805, accepta les fonctions de chanoine de Saint-Denis, et mourut plein de vertus le 25 août 1818, à l'âge de 75 ans.

ANDREA PISANO, [sculpteur et architecte, naquit à Pise, en 1270. Cet artiste célèbre termina l'œuvre commencé par Cimabue et Giotto, ses contemporains, en abandonnant le style sarrasin pour le style antique. Son talent remarquable le fit employer par la république Florentine, comme ingénieur militaire; ce fut lui qui fortifia Florence, et donna les plans de la forteresse, que les Médicis firent construire dans la suite sous le nom de Belvédère. Andrea exécuta à Florence toutes les sculptures de Santa Maria del Fiore, soit d'après ses propres dessins, soit d'après ceux de Giotto; il décora aussi la façade de Saint-Marc à Venise, et donna le modèle du baptistère de Pistoia. Florence possède de lui un grand nombre de productions remarquables. Cet habile artiste mourut en 1345, comblé de biens et d'honorables distinctions, et fut enterré à Santa Maria del Fiore, où son fils Nino lui érigea un monument.]

ANDREA (Jean), [évêque d'Aléria en Corse, naquit à Vigevano en 1417. Son nom de famille était Bussi ou Bossi.] Paul II le chargea de veiller aux éditions

qui se feraient sous Conrad Sweignheym et Arnoul Pannartz, qui venaient d'apporter à Rome la nouvelle invention de l'imprimerie. Il revoyait les manuscrits, composait les épîtres dédicatoires et les préfaces, et corrigeait même les épreuves. [Les principaux ouvrages à l'impression desquels il a contribué, ajoutant à chacun des préfaces et des épîtres dédicatoires, sont les "Épîtres" de saint Jérôme, 2 vol.; les "Épîtres" et les "Oraisons" de Cicéron; les "Commentaires" de César, Lucain, Aulu-Gelle, Apulée, Pline, Quintilien, Suétone, Strabon, Virgile, Ovide, Silius-Italicus, Tite-Live, etc. Les dates de ces éditions s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474.] Le cardinal de Cusa, son ancien condisciple, lui fit donner le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique, puis l'évêché d'Accia, dans l'île de Corse, et enfin celui d'Aleria. Il mourut dans un âge avancé. — Il ne faut pas le confondre avec Andrea (Jean), célèbre canoniste du xv[e] siècle, qui a publié plusieurs écrits sur les décrétales et sur les fiefs.

*ANDREA (Squazella), peintre italien du xvi[e] siècle, élève d'André del Sarto (Vannucci), l'accompagna en France, et fut employé par François I[er]. On a de lui au Musée royal une *Descente de croix* faussement attribuée à Raphaël.

*ANDREA (Onuphre d'), napolitain, est placé par Crescimbeni au rang des meilleurs poètes du xvii[e] siècle. On a de lui deux poèmes, deux pièces de théâtre, un recueil de poésies lyriques et des discours sur différents sujets de morale et de philosophie.

*ANDRÉADE (Ferdinand d'), amiral portugais, l'un des capitaines qui portèrent dans l'Inde les arts et l'industrie européenne, commandait, vers 1518, la flotte qui aborda en Chine, et ses mesures, dictées par la sagesse, auraient assuré à son pays l'entrée des ports de cette vaste contrée, si l'un de ses frères, amiral comme lui, n'avait détruit par sa violence l'heureux effet de sa prudence et de sa vertu.

*ANDREÆ (Jean-Gérard Reinhard), savant naturaliste du Hanovre, né en 1724. Son père était apothicaire. Il lui succéda et voyagea dans différentes contrées pour en connaître les productions naturelles. Il a publié divers ouvrages, dont les principaux sont un *Voyage en Suisse* et un *Traité* sur les différentes espèces de terre du Hanovre.

*ANDREHAN, Endreghen ou Andeneham (Arnoul, sire d'), maréchal de France sous les rois Jean et Charles V, se distingua dans les guerres contre les Anglais. Il fut fait prisonnier en Saintonge, en 1351; apaisa la sédition d'Arras; redevint prisonnier à la désastreuse journée de Poitiers, en 1356, puis à la Navarette en 1367, et, toujours guerroyant, mourut de maladie, en Espagne, l'an 1370.

*ANDREI (Antoine-François), né en Corse, était attaché à l'opéra-buffa du théâtre de "Monsieur", lorsque les électeurs de Bastia le nommèrent, en septembre 1792, pour représenter leur département à la convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple, la détention aussi long-temps que le salut public l'exigerait, et le sursis. Il siégeait avec les Girondins, et faillit éprouver leur sort. Décrété d'accusation, à la suite des événe-

ments du 31 mai 1793, il fut arrêté avec la majeure partie de ses soixante-douze collègues, et ne dut son salut qu'à la chute de Robespierre. Il rentra à la convention, et passa au conseil des cinq-cents lors de sa formation. Il en sortit en mai 1797, et mourut peu de temps après.

ANDREINI (Isabelle), née à Padoue, et de l'académie des "Intenti" de cette ville, fut la plus célèbre comédienne de son temps. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle se distingua par la sagesse de sa conduite, chose singulièrement remarquable parmi les gens de sa profession. Elle était en même temps auteur, et s'exerça avec succès en différents genres d'ouvrages. On a d'elle des *sonnets*, des *madrigaux*, une *pastorale*, etc., etc. Elle mourut à Lyon en 1604, d'une fausse couche, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; et son mari (François ANDREINI) lui fit une épitaphe où il célébra ses talents et ses vertus. On a de lui *Le Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1607, in-4°, traduit en Français, Paris, 1608, in-12. — Jean-Baptiste ANDREINI, fils des deux précédents, est auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, qui ne sont ni trop bonnes ni trop rares. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4°, parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son "Paradis perdu" dans cette tragédie. Mais, s'il est vrai que le poète anglais a profité de quelque ouvrage, il est plus apparent que c'est de la "Sarchotée" de Masénius. On a encore d'Andreini trois *Traités* en faveur de la comédie et des comédiens, publiés à Paris en 1625; ils sont peu connus, et ne méritent pas de l'être davantage.

ANDRELINUS ou plutôt Andrelini (Publio Fausto, Publius Faustus), auteur latin du XV[e] siècle, naquit à Forli dans la Romagne. Il fut honoré à 22 ans de la couronne de laurier que l'académie de Rome donnait à ceux qui avaient remporté le prix. Ce poète vint à Paris sous le règne de Charles VIII, et fut pendant 30 ans professeur de belles-lettres et de mathématiques dans le collége de l'université. Il se donnait le titre de poète du roi et de la reine, Louis XII et Anne de Brétagne. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, tous vides de choses et remplis de mots. Ses différentes poésies ont été imprimées in-4° et in-8°, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519, et dans "Deliciæ poetarum italorum". Ses productions en prose ne sont pas plus estimées. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étaient pas trop pures, si l'on en croit Érasme. Ses déclamations contre les théologiens catholiques ne font honneur ni à son jugement ni à son goût. [On raconte que, outre ses pensions, il recevait de riches présents de Charles VIII; et qu'un jour, ayant récité devant ce prince un poème sur la conquête de Naples, Charles VIII lui donna un sac d'or qu'il pouvait à peine porter sur ses épaules.]

*ANDREOSSI (François), d'origine italienne, né à Paris le 10 juin 1633, mort à Castelnaudary en 1688, était, sous Riquet, employé au canal du Languedoc, et en devint directeur après la mort de celui-ci. Les témoignages

les plus authentiques avaient fait regarder Riquet comme l'auteur du canal, lorsqu'en 1800 le général Andreossi revendiqua pour son ancêtre l'honneur de l'invention. Il résulterait des documents fournis par ce savant officier, que Riquet se serait emparé de la découverte de son employé, et se serait fait passer pour l'inventeur. Nous renvoyons, pour de plus amples détails, à l'ouvrage du général Andreossi, intitulé "Histoire du canal du Midi", et à la réponse de MM. de Caraman : "Histoire du canal du Languedoc".

*ANDRÉOSSI (Antoine-François, comte), né à Castelnaudary, le 6 mars 1761, entra au service en 1781 comme lieutenant d'artillerie. Il fut nommé inspecteur général de cette arme, puis en 1801 directeur général du département de la guerre, après avoir fait la campagne d'Egypte, commandé l'artillerie de Strasbourg en 1799, et avoir été nommé général de division et commandant de Mayence en 1800. Dès lors, Napoléon le combla de dignités et de faveurs, le nomma sénateur, et le chargea de missions diplomatiques importantes en Angleterre, à Vienne et à Constantinople, où il resta jusqu'en 1814. Il fut, en 1827, nommé député de l'Aude, et défendit, avec la foule, à la tribune, les principes libéraux. Il était membre de la 1re classe de l'institut, et a laissé plusieurs ouvrages remarquables, savoir : | *Mémoires sur l'Egypte*, Paris, 1800, in-4°; | *Relation de la campagne sur le Mein et le Reidnitz*, etc., 1802, in-8°; | *Mémoire sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée;* | *Histoire du canal du Midi, connu précédemment sous le nom du canal de Languedoc*, Paris, 1800, in-8°, dont il a été question dans l'article précédent. Le général Andréossi est mort dans sa ville natale en 1828.

*ANDRÉS (Le père dom Juan), jésuite espagnol et écrivain italien, naquit d'une famille distinguée à Planès, dans le royaume de Valence, le 15 janvier 1740. Il entra dans le collége des Nobles de cette ville, dirigé par les jésuites, et à l'âge de quinze ans il fut admis dans leur noviciat. Il professait la rhétorique et les humanités dans l'université de Candie, lorsque le comte d'Aranda, émule du marquis de Pombal, provoqua le décret de Charles III qui, en 1767, expulsa les jésuites de tous ses états. Arrêtés le même jour et à la même heure dans leurs maisons, ils furent transportés en Italie, où cet ordre subsistait encore sous le pontificat de Clément XIV. Andrés demeura un an en Corse avec plusieurs compagnons d'infortune auxquels le général Paoli (*Voyez* ce nom) avait fait un généreux accueil. Pendant ce temps il écrivit en latin, et dans un style très-élégant, un *Commentaire sur les malheurs soufferts par les jésuites dans leur déportation.* S'étant rendu à Ferrare, il occupa la chaire de philosophie dans la maison de son ordre, et fit sa profession le 15 mai 1773. Le 21 juillet de la même année, Clément XIV, vivement sollicité par divers souverains, donna le fameux bref qui éteignit la compagnie de Jésus. Dom Juan Andrés trouva alors un asile à Mantoue chez le marquis Bianchi. L'Académie de Mantoue ayant proposé, en 1774, un "Problème hydraulique", Andrés y concou-

rut; et, si le célèbre mathématicien Grégoire Fontana obtint le prix, Andrés mérita néanmoins un honorable accessit. L'année suivante, il publia, en italien, un *Saggio* ou *Essai sur la philosophie de Galilée,* qui eut un brillant succès. Le savant Tiraboschi en fit le plus bel éloge. Il défendit ensuite dans un nouvel ouvrage, et en secondant les efforts d'un autre jésuite espagnol (*Voy.* LAMPILLAS), l'honneur de la littérature espagnole contre ce même Tiraboschi. Andrés entreprit plusieurs voyages dans l'Italie, se rendit à Vienne et à Genève, visita partout les plus fameuses bibliothèques, et se fit d'illustres correspondants : il travaillait à cette époque au grand ouvrage sur toutes les littératures. A Vienne, il publia son opuscule, *de l'Origine et des vicissitudes de l'art d'enseigner à parler aux sourds et muets,* 1793. L'auteur, tout en rendant justice aux talents distingués de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard, prouve, par des faits inconstestables, que les premiers qui créèrent, pour ainsi dire, cet art, et le mirent en pratique, furent deux moines espagnols, savoir : Pierre Ponce de Léon, bénédictin, qui vivait à Orihuela vers la fin du XVI[e] siècle; et Jean Paul Bonet, qui publia un ouvrage sur ce même art à Madrid, en 1620. Andrés, pendant son séjour à Vienne, écrivit aussi un ouvrage très-intéressant sur la littérature de cette ville. De retour à Mantoue, il rédigea une *Relation de ses voyages en Italie*, qu'il envoya en Espagne à son frère D. Charles, et qui fut ensuite traduite en italien. En 1796, lorsque les Français se préparaient à former le siége de Mantoue, il se retira à Colorno, où il devint pensionnaire du collége des Nobles, dont il dirigea les études. Les Français ayant été forcés d'évacuer l'Italie en 1799, l'empereur d'Autriche désigna D. Juan Andrés pour diriger la célèbre université de Pavie; mais, les nouvelles victoires des Français mettant obstacle à ce projet, Andrés se refugia à Parme. Le duc don Philippe le nomma son bibliothécaire, et l'admit dans son conseil intime. Il publia dans cette ville un précieux *Recueil de lettres latines et italiennes,* du savant Antoine Agostino, archevêque de Tarragone. Pendant ce temps, Ferdinand VII, roi de Naples (*Voyez* ce nom), qui, en 1767, avait, à l'instigation de l'Espagne, exilé de ses états les jésuites, demanda en 1804, au pape Pie VII, en leur faveur, le même bref que ce pontife avait accordé trois ans auparavant aux jésuites de la Russie. Le bref fut accordé et publié à Naples le 2 août de la même année. Toujours attaché à son ordre, dom Juan fut un des premiers qui coururent se ranger sous les drapeaux de saint Ignace. Les jésuites avaient déjà trois maisons dans la ville de Naples, lorsqu'en 1806 Ferdinand VII se retira en Sicile, contraint par la force de laisser son trône à Joseph Napoléon, qui fut remplacé par Murat. Pendant l'occupation française, les jésuites allèrent chercher un asile à Palerme. L'âge et les maladies ne permettant pas au P. Andrés d'entreprendre ce voyage, le gouvernement d'alors, nonseulement lui permit de rester à Naples, mais le contraignit, en

quelque sorte, d'accepter la place de préfet de la bibliothèque royale; il fut ensuite reçu dans l'académie d'"Histoire et Belles-Lettres", et après la mort de François Daniel, secrétaire de l'académie des antiquités, Andrés fut nommé à cette place importante. La chute de Napoléon ayant rendu la paix à l'Europe, Andrés obtint de Ferdinand VII la permission de passer à Rome, où il entra de nouveau dans une des maisons de son ordre, et fut un des plus zélés solliciteurs pour la béatification du vénérable Bobola, jésuite. En descendant au tombeau, le 13 janvier 1817, à l'âge de 77 ans, Andrés laissa un glorieux souvenir de ses talents et de ses vertus. Il avait mérité la bienveillance de plusieurs souverains, comme de Joseph II, de Léopold Ier, grand-duc de Toscane, depuis empereur, et de l'archiduchesse Marie-Béatrix d'Este. Dans tous les pays d'Italie où il habitait, les personnages les plus remarquables cherchaient à le connaître et à l'avoir pour ami. Pendant son séjour à Mantoue, il fut visité par les plus illustres voyageurs qui venaient admirer en lui, non le philosophe impie (comme à Ferney), mais le philosophe chrétien. Le roi d'Espagne fit établir, dans le lycée de San-Isidoro à Madrid, une école particulière où l'on lisait et traduisait les ouvrages d'Andrés, pour l'instruction de la jeunesse. Ces honneurs, loin d'exciter son orgueil, rehaussaient encore davantage sa modestie; qualité à laquelle il joignait une telle bienfaisance qu'elle le portait souvent à se priver du nécessaire pour secourir l'indigent. Parmi les nombreux ouvrages d'Andrés, outre ceux déjà cités, nous indiquerons : | *Prospectus Philosophiæ universæ, publicè disputationi propositæ in templo ferrariensi*, Ferraræ, 1773, in-8°. Les ouvrages suivants sont écrits en italien, et la plupart traduits en espagnol : | *Lettre à M. le commandeur L. Cajetan Valenti Gonzaga, sur la corruption supposée du bon goût en Italie au* XVe *siècle*, Crémone, 1776, in-8°; | *Lettre au comte Alex. Muravi-Bra, sur le revers d'une médaille non eompris par le Maffei*, Mantoue, 1778, in-8°; | *Lettre au marquis Paleotti sur une démonstration de Galilée*, Ferrare, 1779, in-4°; | *Dissertation sur les causes du peu de progrès des sciences à notre époque*, ibid, 1779, in-4°; | *Dissertation sur la Musique des Arabes* (insérée par l'abbé Toderini dans son ouvrage sur la *Littérature des Turcs*, P. 1, p. 256, Venise, 1787); | *Catalogue des manuscrits de la maison Capilupi de Mantoue* (avec les *Observations* de l'auteur), Mantoue, 1797, in-8°. Ce catalogue, attendu avec impatience par les savants italiens et surtout par Tiraboschi, eut un grand succès; | *de l'Origine, des progrès et de l'état actuel de toutes les littératures*. Parme, 1782-1799, 7 vol. in-4°, réimprimés à Venise, Prato, Pise et Rome, 1808-1817, 8 vol, in-4°; Pistoie, 1818, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui, sous le nom de "littérature", traite de toutes les sciences et belles-lettres chez toutes les nations, est un monument immortel de la vaste érudition de dom Juan Andrés. Il serait à souhaiter que l'auteur eût quelquefois usé d'une plus sévère

critique. Cependant, dans le 8e volume, il rectifie la plupart des erreurs où la rapidité du travail l'avait fait tomber; | *Lettre à l'abbé Jacques Morelli, sur quelques manuscrits des bibliothèques capitulaires de Novare et de Verceil,* Parme, 1802, in-8°. Cet écrit est utile, parce qu'il jette beaucoup de lumières sur plusieurs "Recueils de canons", et parce qu'il indique les différentes fautes qui se sont glissées dans l'édition donnée par Muratori sur les anciennes lois des Lombards; | *Explication d'une carte géographique de 1455, et exposé des notices qu'on avait, à cette époque, sur les Antilles.* Naples, 1815, in-8°; | *Notices historiques sur les Milésiens, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Naples,* ibid., id.; | *Recherches sur l'usage de la langue grecque dans le royaume de Naples,* ibid., 1816; | *Notice sur deux poèmes grecs de Jean d'Otranto et Georges de Gallipoli au* XIIIe *siècle, poèmes existant à la bibliothèque de Saint-Laurent à Florence;* | plusieurs *Dissertations* sur le culte jadis rendu à la déesse Isis; sur quelques inscriptions trouvées dans son temple; sur la découverte de Pompéia et d'Herculanum; sur la figure de la terre; | *Dissertation sur l'autorité des pontifes;* | *Lettres familières à son frère D. Charles* (en espagnol).

*ANDREW, ou ANDREWE (Eusèbe), colonel dans l'armée du roi Charles Ier, servit ce prince avec fidélité. Sa loyauté lui coûta la vie, et il fut décapité le 22 août 1650.

*ANDREWS (LANCELOT), théologien anglais, fils d'un matelot, prit ses degrés à Cambridge, et s'appliqua à la théologie. Il devint chapelain de la reine Élisabeth. Le roi Jacques Ier le chargea de répondre à Bellarmin, qui, sous le nom de Mathieu "Tortus", avait attaqué la souveraineté des rois. Andrews intitula son livre : *Tortura torti.* Cet ouvrage lui valut l'évêché de Chichester, d'où il fut transféré à Ely et ensuite à Winchester. Il mourut en 1626. On a imprimé, après sa mort, ses sermons en 1 vol. Il a composé des méditations en grec, qui ont été traduites par le Dr Stanhope.

*ANDREZEL (Barthélemi-Philibert PICON D'), d'une famille ancienne et distinguée dans les armes et la diplomatie, naquit en 1757 à Salins. Le vicomte d'Andrezel, son grand-père, ambassadeur à Constantinople, y avait établi, au faubourg de Péra, une école française pour l'étude des langues orientales; le marquis d'Andrezel, son oncle, était connu par deux volumes d'"Essais politiques"; il devait, à son tour, cultiver les lettres avec succès. Élevé aux colléges de la Flèche et d'Harcourt, il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint vicaire-général de Bordeaux en 1782, député en 1785 et 86 à l'assemblée générale du clergé, abbé de St-Jacut, et membre des états de Bretagne en 1786. L'abbé d'Andrezel, ayant refusé le serment, se retira en Angleterre à la fin d'août 1792, ne rentra en France qu'en 1803, et demeura sans fonctions publiques pendant six années, travaillant au "Mémorial des pasteurs". En 1809, il publia une *Traduction* de l'"Histoire des derniers rois de la maison de

Stuart" par Fox, 2 vol. in-8°, traduction que la censure de Buonaparte mutila par des suppressions considérables, dont l'indication remonte, dit-on, à Napoléon lui-même. Cependant, on le voit, cette année même, devenir l'un des inspecteurs-généraux de l'université, créée en 1808. Il perdit cette place en 1824, sous le ministère de M. d'Hermopolis. Durant les cent jours, il avait travaillé avec M. Guizot au "Journal général de France"; en 1815 encore, il avait publié une *Chrestomathie*, ou Extraits choisis des écrivains grecs, 1 vol. in-12. En 1820, il avait fait partie de la commission de censure. Depuis qu'il était entré dans l'université, l'abbé d'Andrezel avait négligé les devoirs de son premier état; cependant, à la mort de l'abbé Desrenaudes, son ami, il obtint de l'archevêque de Paris les pouvoirs nécessaires pour le confesser; lui-même termina sa vie, le 1er janvier 1826, par une fin chrétienne. Depuis sa destitution, il s'était sérieusement préparé à ses derniers moments. L'abbé d'Andrezel avait de l'esprit et un caractère aimable. Barbier lui attribue une part dans les notes du poëme de l'"Imagination" de Delille.

*ANDRIEU (Marie-Martin-Ant.), adjudant-général français, né à Limoux en 1768, gagna ses différents grades par des actions de courage, et se distingua particulièrement au passage de Mincio et pendant le blocus de Gênes. Ce fut lui que Masséna chargea de négocier la capitulation de cette ville. Il avait entrepris la relation de ce siége; mais il interrompit son travail pour se rendre à Saint-Domingue, où il mourut en 1802.

*ANDRIEU (Bertrand), graveur en médailles, né à Bordeaux le 4 novembre 1761, sentit de bonne heure son génie le porter vers l'art de la gravure. A cette époque, la gravure en médailles avait perdu l'éclat qu'elle avait jeté sous les Varin et sous les Dupré. Venu fort jeune à Paris, Andrieu annonça par son coup d'essai le restaurateur de cet art; et pendant quarante ans on vit sortir de son burin, aussi fécond que brillant, une foule de productions qui ont pris rang parmi les chefs-d'œuvre de la numismatique. Son activité parut redoubler depuis la restauration; dans l'espace de trois ou quatre années, il publia une foule de médailles, parmi lesquelles on distingue *la grande Minerve assise, distribuant des couronnes*; la médaille de *la Statue équestre de Henri IV*; celle de *la Vaccine*, celle de *l'Étude*, celle du *Rétablissement du culte*, et celle de *la France en deuil au 20 mars*; la médaille des *Électeurs de la Gironde*, en mémoire de la présidence du collége électoral de ce département par le duc d'Angoulême, en septembre 1815, etc., etc. Bertrand-Andrieu a gravé une grande partie de la collection des médailles du cabinet et de la bibliothèque du roi, une foule de vignettes qui ont enrichi la typographie, et divers modèles de billets mis en circulation par la banque de France. Il avait terminé depuis peu de mois la grande médaille à l'occasion de la *Naissance du duc de Bordeaux*. Le 6 décembre 1822, après avoir reçu les consolations de la religion dans de grands sen-

timents de piété, Bertrand-Andrieu expira à l'âge de soixante-un ans. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Michel, avait le titre de graveur du cabinet du roi, et celui de membre de l'académie des Beaux-Arts de Vienne en Autriche.

ANDRISCUS [appelé par les Romains PSEUDO-PHILIPPUS, homme obscur de la ville d'Adramyttium dans la Troade], se disait fils de Persée, roi de Macédoine, parce qu'il lui ressemblait beaucoup par la taille et par le visage. Cet imposteur, l'ayant persuadé aux Macédoniens, se mit à la tête de leur armée, et vainquit Juventius, préteur de la république romaine dans la Macédoine. Q. Cæcilius Metellus marcha contre cet aventurier, le défit, et en orna son triomphe, l'an 148 avant J.-C. Deux autres séditieux voulurent relever le parti de cet usurpateur; mais ils eurent le même sort que lui. Le sénat mit alors la Macédoine au nombre des autres provinces romaines.

ANDROCLÉE, fille d'Antipène de Thèbes, se dévoua, avec sa sœur Alcis, pour le salut de la patrie. La guerre s'étant allumée entre les Thébains et les Orchoméniens, l'oracle fut consulté; il répondit que la victoire serait pour les Thébains, si celui qui était du sang le plus noble voulait se sacrifier pour le salut de ses concitoyens. La naissance d'Antipène l'emportait sur celle de tous les autres; mais, ce mauvais ou prudent patriote ne voulant pas être la victime du bien public, ses deux filles, Androclée et Alcis, s'y résolurent, et s'immolèrent de la meilleure foi du monde. Les habitants de Thèbes, en reconnaissance d'un service si signalé, leur firent dresser, dans le temple de Diane d'Euclie, la figure d'un lion, qu'Hercule consacra à son honneur.

*ANDROCYDES, peintre, contemporain et rival de Zeuxis, naquit à Cyzique. Il peignit à Thèbes un tableau de bataille cité par les auteurs; il peignit encore, avec un talent merveilleux, les monstres marins qui entouraient Scylla.

ANDROGÉE, fils de Minos II, roi de Crète, vivait l'an 1256 avant J.-C. Quelques jeunes gens d'Athènes et de Mégare, fâchés de ce qu'il leur enlevait tous les prix des jeux olympiques, attentèrent à sa vie. Minos, pour venger ce meurtre, assiégea Athènes et Mégare, et obligea les habitants de lui envoyer tous les 9 ans sept garçons et sept filles, qu'on faisait dévorer par le minotaure. Thésée les délivra de ce tribut.

ANDROMACHUS, de Crète, médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre que par l'invention de la thériaque, qu'il chanta en vers grecs élégiaques, adressés à Néron. Moïse Charas publia une traduction de ce poème curieux en 1668, in-12. Andromachus introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'archiater, ou premier médecin des empereurs. [Galien inséra le poème d'Andromachus dans son "Traité de la thériaque." — ANDROMACHUS, fils du précédent, fut aussi archiater de Néron, et écrivit sur la médecine.]

ANDROMAQUE, fille d'Ection, roi des Ciliciens du mont Ida, épousa, en premier lieu, Hector, prince troyen, qu'elle aima d'un amour tendre. En ayant été malheureusement privée par Achille, qui le tua dans un combat singulier, elle vit bientôt tom-

ber et réduire en cendres sa ville, dont il était l'unique appui, et fut livrée au fils de son meurtrier, à Pyrrhus, qui la força de lui donner sa main. Enfin elle eut pour troisième époux Hélénus, frère de son premier mari, avec qui elle mena une vie paisible en Epire, dont il fut roi; mais elle ne put oublier son cher Hector ni la ville de Troie, qu'elle avait fait construire en petit dans ses nouveaux domaines, suivant le plan et dans une situation analogue à celle de cette ville malheureuse. Enée, ayant débarqué en Epire, se réjouit avec elle en voyant cette espèce de reproduction de leur commune patrie :

....Parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum,
Agnosco, Scææque amplector limina portæ.
Æn. lib. III.

Elle eut de son premier mari Astyanax, Molossus du second, et Cestrinus du dernier. Racine a fait d'Andromaque le sujet d'une des plus touchantes de ses pièces.

ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope, s'étant vantée d'être plus belle que les Néréides, fut attachée par elles sur un rocher, où un monstre marin devait la dévorer. Persée la délivra, et devint son époux.

ANDRONIC Ier, Comnène, était né en 1110, d'Isaac Comnène, troisième fils d'Alexis Ier. Il avait servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le fit mettre aux fers pour crime de rébellion. Ayant recouvré, par des moyens extraordinaires, sa liberté et ses premières dignités, il enleva l'empire de Constantinople à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler en 1183. Il commença son règne par des cruautés inouïes contre les habitants de Nicée. Au siége de Pruse, il se distingua par des inhumanités encore plus singulières. Il faisait couper aux uns les pieds ou les mains, ou crever les yeux, et il s'amusait sur d'autres, en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Les Grecs, indignés de ce que cet usurpateur souillait la majesté du trône par ses barbaries, transportèrent la couronne sur la tête d'Isaac l'Ange. Andronic prit la fuite; mais le peuple, l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, et lui rendit ce qu'il avait fait aux autres. On lui brisa les dents, on lui arracha les cheveux, on le pendit par les pieds, on le mutila; enfin des soldats italiens le percèrent de plusieurs coups, et mirent fin à ses tourments, le 11 septembre 1185. « Ainsi périt, dit un historien, un des plus abominables princes dont l'histoire fasse mention. Sa seule figure représentait si bien l'atrocité de son caractère, que l'empereur Manuel en avait présagé tout le mal qu'il ferait à l'empire. Il avait le regard farouche, l'œil et le sourcil d'un homme abîmé dans ses pensées atrabilaires et ses projets sinistres, la démarche altière, les manières artificieuses quand il s'observait, mais hors de là, farouches et brutales. » On a cherché à lui trouver quelques bonnes qualités; on a observé qu'un jour il diminua quelques impôts; mais pourquoi affaiblir l'horreur et la haine que la postérité a conçues envers les princes vicieux et cruels? A quoi bon étaler quelques opérations utiles dans une longue suite d'excès détestables? Quel est le monstre qui n'ait fait quelque bien? Quand Néron faisait servir de falots les chré-

tiens enduits de poix, on voyait clair dans les rues de Rome. Si quelque chose peut diminuer l'horreur que le nom d'Andronic inspire, c'est qu'il parut soutenir son malheur avec une fermeté chrétienne, et ne dit autre chose, dans la continuité de ses tourments, que ces paroles édifiantes : "Seigneur, ayez pitié de moi". Merveille bien consolante de la divine miséricorde, si dans ces derniers moments il perdit l'habitude de feindre et de jouer la religion.

ANDRONIC II Paléologue, né vers l'an 1258, de Michel VIII, succéda à son père en décembre 1282. Son règne est fameux par les invasions des Turcs dans l'empire; il leur opposa les armes des Catalans, qui firent encore plus de dégâts que les Musulmans. [Le templier Flor (*Voy*. ce nom), venu d'Espagne avec une armée de Catalans au secours d'Andronic II, battit les Turcs, délivra l'empire, et eut en récompense la main de la nièce d'Andronic et le titre de César. Des courtisans envieux ayant excité des soupçons contre lui dans le cœur faible et méfiant de l'empereur, celui-ci fit assassiner Flor et arrêter son lieutenant, le grand-duc Entenca. C'est alors que les Catalans, pour venger la la mort de leur chef, ravagèrent les provinces de l'empire.] Andronic, connaissant sa faiblesse, associa au trône son fils aîné Michel IX, en 1294. Ce prince étant mort, en 1320, Andronic-le-Jeune, son fils, partagea l'autorité avec son aïeul, dont les manières dures servirent de prétexte à sa révolte. Il se rendit maître de Constantinople, en mai 1328, fit descendre du trône Andronic-le-Vieux, et lui donna le palais impérial pour prison. L'empereur détrôné aima mieux s'enfermer dans un monastère, où il finit ses jours en 1332. Ce prince avait surtout les défauts opposés au génie de Michel, un esprit léger, une ame dépourvue de toute élévation, une faiblesse pitoyable, une dévotion imbécille qui allait jusqu'à la superstition et au ridicule. La première chose qu'il fit en montant sur le trône fut de s'abandonner à la conduite de la princesse Eulogie sa tante, autre tête malsaine, vraie dévote de secte, et toujours l'arc-boutant du schisme, malgré le bannissement où l'avait réduite l'empereur son frère. Elle flatta surtout l'imbécillité de son neveu, en affectant de pleurer d'une manière inconsolable sur le sort de l'empereur défunt, parce qu'étant mort, disait-elle, dans l'hérésie des latins, il avait indubitablement encouru la damnation éternelle. Elle fut secondée par Théodore Musalon, grand-chancelier et grand fourbe, qui, ayant toujours été schismatique opiniâtre dans l'ame, et catholique simulé sous le dernier règne, fit tout ce qu'on peut attendre de la lâcheté et du fantôme de religion qui flotte ainsi à tout vent de fortune. Livré à ces deux guides, Andronic demanda et subit la pénitence publique, pour avoir souscrit à la réunion avec les latins. Le reste des affaires allait à proportion, et l'état fut aussi mal en ordre que l'Église. Andronic chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnaie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers; ce qui fit tomber le commerce et languir l'empire. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois et aux Vé-

nitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, et à d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace.

ANDRONIC III Paléologue "dit le Jeune", petit-fils du précédent, eut plus de vertus et de talents que son aïeul. [Forcé de quitter Constantinople par suite d'une aventure où périt son frère Manuel Despote, et par les dégoûts que lui donnait Andronic-le-Vieux, il leva une armée; mais il ne s'en servit que pour combattre les Bulgares, et pour amener son aïeul à une réconciliation. De retour à Constantinople, ayant eu encore à souffrir de nouveaux désagréments, il en partit derechef, revint, s'empara de la ville, et usurpa le trône sur le vieil et soupçonneux Andronic. Devenu maître absolu de l'empire, il légitima sa possession, en se faisant craindre de ses ennemis et chérir de ses sujets.] Guerrier habile, protecteur de l'innocence, père de son peuple, il diminua les impôts et fut accessible dans tous les temps au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approchèrent de Constantinople, en transférant le siége de leur monarchie de la ville de Pruse, dans celle de Nicée. Une fièvre maligne enleva ce prince à ses sujets, qui le chérissaient, en juin 1341. Il avait 45 ans, et en avait régné seul environ treize. L'abbé Lenglet, dans ses "Principes de l'histoire", l'appelle mal à propos Andronic II.

ANDRONIC Paléologue, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son père à la puissance souveraine, vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractère perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son père, qui lui fit d'abord crever un œil, et qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire en 1373, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avait été exilé.

ANDRONIC, de Cyrrhestes, architecte et astronome à Athènes, fit bâtir en marbre une tour octogone, appelée la "Tour des Vents", et graver, sur chaque côté, des figures qui représentaient les huit vents principaux. Un triton d'airain, tournant sur son pivot avec une baguette à la main, la fixait sur le vent qui soufflait. Les coqs de nos clochers sont venus de là. Vitruve rapporte ainsi les noms de ces vents désignés par Andronic : "Solanus, Eurus, Auster, Africus, Favonius, Corus, Septentrio et Aquilo". [Cette tour subsiste encore, et sert de mosquée à des derviches. Chacune des faces de cet édifice, qui est enterré d'environ 12 pieds, avait aussi un cadran. On croit que ce monument renfermait une clepsydre ou horloge à eau.]

ANDRONIC, parent de saint Paul, et compagnon de ses liens. Il était considéré parmi les apôtres, et avait embrassé la foi de J.-C. avant saint Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem avec Junie sa femme. — Un autre Andronic fut mis à mort avec saint Probus et saint Taraque, durant la persécution de Dioclétien en 304. Leurs "Actes" sont un des plus précieux monuments de l'antiquité (*Voyez* "Acta sincera" de D. Ruinart, pag. 419; Tillemont, t. 5, pag. 285.)

ANDRONIC, chef de la secte

des androniciens, avait adopté les erreurs des sévériens. Ces sectaires croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

ANDRONIC, de Thessalonique, un des savants qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence et à Paris, du temps de Louis XI. Il mourut en 1478. [Andronic eut pour disciples Politien, Pannonius et Valla. Il a laissé un *Traité des passions*, en grec, imprimé en 1593, in-8°; et, à la suite de la paraphrase des "Morales à Nicée", 1617-1673.]

ANDRONICUS (Livius), le plus ancien poète comique latin, florissait sous le consulat de Claudius Centho, l'an 239 avant J.-C. Sa première pièce fut représentée alors. Les auteurs, dans les commencements de l'art du théâtre, montaient sur des tréteaux et jouaient eux-mêmes. Andronicus, s'étant enroué en répétant ses vers, les fit réciter par un esclave, tandis qu'il faisait les gestes : ce fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Ce qui nous reste des pièces d'Andronicus ne nous fait pas regretter ce qui en a été perdu. Son style était grossier ainsi que son siècle. On trouve quelques-uns de ces fragments dans les "Comici latini", Lyon, 1603, Leyde, 1520, et dans le "Corpus poetarum" et la "Collectio pisaurensis".

ANDRONICUS, commandant des armées d'Antiochus Épiphanes, dans la Judée, fit tuer en trahison le souverain sacrificateur Onias; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronicus dans le lieu même où il avait commis le meurtre, l'an 166 avant J.-C.

ANDRONICUS, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivait à Rome du temps de Cicéron, 63 ans avant J.-C. Il fit connaître le premier dans Rome les ouvrages d'Aristote, que Sylla y avait apportés. On trouve *Andronici Rhodii et Ethicorum Nichomacheorum paraphrasis*, grec et latin, Cambridge, 1679, in-8°, qui se joint aux auteurs "cum notis Variorum". [Mais un manuscrit de la bibliothèque royale, cité par Sainte-Croix, désigne Héliodore de Pruse comme l'auteur de cette paraphrase.]

*ANDROS (Edmund), gouverneur de la Nouvelle-Angleterre pour le roi Jacques II, administra d'une manière tyrannique. Les Américains ne purent voir tranquillement la violation de leurs droits. En avril 1689, on prend les armes à Boston; les habitants des campagnes accourent pour soutenir le mouvement; le gouverneur et 50 des siens sont arrêtés et détenus dans un château fort jusqu'au mois de février suivant. Après la révolution qui dépouilla le roi Jacques de sa couronne, Andros fut envoyé en Angleterre pour y voir instruire son procès; mais on négligea d'y donner suite, et il mourut tranquillement à Londres en 1714.

*ANDROT (Albert-Auguste), compositeur de musique, naquit à Paris, en 1781. Envoyé à Rome aux frais du gouverment, il composa, dès la première année, une *messe funèbre* et un *morceau de musique religieuse*. Ce dernier morceau, exécuté dans une église, pendant la semaine sainte, au mi-

lieu d'un concours immense d'auditeurs, excita un si grand enthousiasme, que son jeune auteur fut engagé à composer la *musique du Grand-Opéra* pour l'automne. Androt se livra à ce travail avec ce désir de la gloire qui anime le génie naissant. La nouvelle production touchait à sa fin, quand l'excès des veilles termina, le 19 août 1804, les jours de cet artiste, à peine âgé de 25 ans. Pour honorer sa mémoire, on exécuta, au mois d'octobre de la même année, dans l'église de San-Lorenzo in Lucina, à Rome, un "de profundis", qu'il avait composé presqu'au moment de mourir. Ainsi le beau "Requiem", du célèbre Mozart fut exécuté pour Mozart lui-même, qui était mort peu de temps après l'avoir terminé.

ANDROUET du Cerceau (Jacques), fameux architecte de la fin du XVIe siècle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. Il continua, par ordre de Henri IV, en 1596, la grande galerie du Louvre à Paris. Le Pont-Neuf, les hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, etc., sont de lui. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'était retiré pour exercer plus tranquillement la religion calviniste, qu'il avait embrassée. On a de lui entre autres ouvrages : | *Architecture*, 1559, in-fol., réimprimée en 1611; | *les plus excellents Bâtiments de France*, 1576; | *leçons de Perspective*, Paris, 1576, in-fol.

ANDRY (Nicolas), surnommé "Boisregard", né à Lyon en 1658, d'abord professeur de philosophie à Paris au collége des Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, composa plusieurs ouvrages de littérature qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentiments de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante*. Ce médecin avait un caractère aigre et porté à la satire. Il eut des démêlés très-vifs avec Hecquet sur la saignée. [Entêté de la prééminence de la médecine sur la chirurgie, il employa une partie de sa vie et tout son crédit à persécuter et à humilier les chirurgiens de son temps.] Ayant été associé à la compagnie du *Journal des savants*, depuis augmentée de deux autres médecins, il en fit, de concert avec ses confrères, un répertoire qni ne pouvait être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté, allait mourir, lorsque l'abbé des Fontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry : | un bon *Traité de la génération des Vers dans le corps humain*, in-12; | un autre intitulé : *l'Orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps ;* | *Traité des aliments du carême*, 1713, 2 vol. in-12; | *Remarques sur la saignée, la purgation et la boisson*, 1710, in-12; | *La prééminence de la Médecine sur la chirurgie*, in-12, 1728, etc. Il mourut en 1742, âgé de 84 ans. [Barbier cite les deux ouvrages suivants, qu'Andry écrivit dans sa jeunesse, savoir : | une *Traduction* du "Panégyrique de Théodose-le-Grand", par Pacatus, 1687; | des *Réflexions ou Remarques critiques sur l'usage présent de la langue française*, 1692.]

*ANDRY (Claude), théologien, mort à Lyon en 1718, auteur d'un traité intitulé : *l'Hérésie des protestants, et la vérité du catholicisme mises en évidence*, 1714, 2

vol. in-12; *Suite de l'hérésie des protestants*, 2 vol., 1716; *la Religion prétendue réformée dévoilée*, Lyon, 1 vol. in-12.

*ANDRY (A.), frère des deux précédents, était prêtre habité de Saint-André-des-Arcs de Paris. On a de lui : *la Consolation intérieure*, ou *le livre de l'Imitation de J.-C.*, traduit sur un ancien exemplaire nouvellement découvert, Paris, 1690, in-12; la traduction française des *Psaumes* de don Antoine, roi de Portugal, 1693, in-12, et *la Manière de bien vivre*, traduite de saint Bernard (ou plutôt d'un religieux inconnu), Paris, 1692, in-12.

ANEAU (Barthélemi), dit Annulus, fut principal du collége de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée par un écolier d'une fenêtre de ce collége, sur le prêtre qui portait le Saint-Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu; les catholiques, irrités de cette action, entrèrent sur-le-champ dans le collége, et, ayant trouvé Aneau, qu'on regardait comme un calviniste secret, l'assommèrent et le mirent en pièces. On a de lui des *Chants royaux*; | un *Mystère de la Nativité*, 1559, in-8° ; | *Lyon marchand*, satire française, 1542, in-16; | et plusieurs autres ouvagres en vers et en prose. Les curieux recherchent son *Alector*, *ou le Coq*, *histoire fabuleuse*, Lyon, 1560, in-8°.

*ANFOSSI (Pascal), célèbre musicien; ses compositions sacrées et dramatiques, ses tragédies de *Démétrius* et d'*Antigone*, eurent un grand succès en Italie. Il fut porté en triomphe à Rome, vers 1789, et jouit d'une haute considération jusqu'à sa mort, arrivée en 1795. Il était âgé d'environ 60 ans.

ANGE de Clavasio, franciscain génois, mort à Coni, en Piémont, l'an 1495, est auteur d'une Somme de cas de conscience avec le titre de *Summa angelica*, Venise, 1487, in-fol. Benoît XIV a approuvé le culte qu'on rendait à ce saint religieux.

ANGE de Sainte-Joseph (le père), carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom était La Brosse, resta long-temps dans la Perse en en qualité de missionnaire apostolique; le séjour qu'il fit dans ce royaume lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connaissance l'engagea à entreprendre une traduction latine de la "Pharmacopée persane", qui vit le jour à Paris en 1681, in-8°. [Le docteur Hyde attribue cette traduction au père Matthieu.] Il y a encore de lui, *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1784, in-fol.; ouvrage recommandable par la justesse des remarques et par divers traits historiques, [quoique défiguré par d'assez nombreuses inexactitudes.] L'auteur y explique les termes en latin, en français et en italien, pour rendre son livre d'un usage plus général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Il avait été provincial de son ordre en Languedoc, et mourut à Perpignan l'an 1697.

ANGE de Sainte-Rosalie, augustin déchaussé et savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, et mourut à Paris en 1726. Il préparait une nouvelle édition de l'"Histoire de la maison de France, et des grands officiers de la couronne", commencée par le P. Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant après lui la mémoire d'un savant laborieux. Le père Simplicien, son associé

dans ce travail, le publia en 9 vol. in-fol., Paris, 1726-1733, avec les corrections et additions de du Fourny. Le P. Ange a aussi composé l'*Etat de la France*, en cinq vol. in-12. Son nom de famille était François Vaffard. Il y a des inexactitudes dans l'"Histoire de la maison de France" : mais quel ouvrage de ce genre en est exempt? C'est, du reste, un répertoire très-utile pour l'histoire de France, et qui a demandé bien des recherches.

ANGELE-Merici ou Angèle de Bresse, institutrice des ursulines, naquit à Dezenzano, sur le lac de Garde, fonda cet ordre en 1537, et mourut l'an 1540, en odeur de sainteté, âgée de 34 ans. Son institut, consacré à l'éducation des jeunes filles, se répandit bientôt dans l'Europe. Il y en a plusieurs couvents en France. Elle a été béatifiée en 1770, et sa Vie a été publiée en 1 vol. in-12. Il y en a une autre en italien. Bresse, 1600, in-4°. (*Voy.* Bus.)

ANGELI (Bonaventure), né à Ferrare, et mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée lorsque certains passages sur Pierre-Louis Farnèse n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4°. [On cite aussi du même auteur | une *Description de la ville de Parme et de ses rivières*, 1590; | *De non sepeliendis mortuis*; | *Gli Elogi*, ou *les Eloges des héros de la maison d'Este*; | *Discorso*, ou *Discours sur l'origine des cardinaux*, 1565.]

ANGELI (Pierre Degli), ou Angelico, célèbre littérateur et poète latin, né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé "Bargeo". [Une imprudence l'ayant forcé de quitter Bologne où il étudiait, il se rendit à Venise, où l'ambassadeur de France l'occupa pendant trois ans à corriger les manuscrits grecs qu'il faisait copier par ordre de François Ier. Un autre ambassadeur français l'emmena à Constantinople, et visita avec lui l'Asie mineure et la Grèce. En 1543, il était à bord de la flotte, sous les ordres de Barberousse, que le Grand-Seigneur envoyait contre Charles-Quint. Il se trouva au siége de Pise par les Français. Les suites d'un duel, dans lequel il avait tué son adversaire, le contraignirent ensuite de chercher un refuge à Gênes.] Après avoir enseigné pendant quelque temps les langues grecque et latine à Reggio en Lombardie, sa réputation le fit appeler à Pise par Cosme Ier, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années avec beaucoup de succès, et passa ensuite, dans la même université, à une autre où s'enseignaient la morale et la politique d'Aristote. En 1554, durant la guerre de Sienne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense. Ce professeur, qui n'avait pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, et les encouragea si bien par son exemple, qu'il tint l'armée ennemie en respect, et donna le temps au duc de Florence d'y envoyer du secours. [Le cardinal Ferdinand de Médicis l'appela à Rome en 1575, et l'emmena à Florence quand il

fut proclamé grand-duc. Chargé d'honneurs et de richesses, Angeli se retira à Pise, où il mourut en 1596, âgé de 79 ans.] Il est principalement connu par deux poëmes latins. L'un, qui a pour titre: *Cynegeticon,* ou *de la Chasse,* en 6 livres, fut imprimé, avec ses poésies, en 1568, in-8°. Il en conçut la première idée, et en forma le plan à une partie de chasse où il accompagna Henri II. Cet ouvrage, qui lui coûta 20 années de travail, est estimé. L'autre poëme est intitulé : *Syrius,* ou *l'Expédition de Godefroy de Bouillon* pour le recouvrement de la Terre-Sainte, en 12 livres, Florence, 1591, in-4°. Osmont fait naître Angeli à Berges, et l'éditeur de Ladvocat à Barges : c'est une petite erreur, il faut lire Barga.

ANGELICO (Jean), dominicain et peintre, naquit à Fiésole. Le pape Nicolas V lui donna sa chapelle à peindre, et lui offrit l'archevêché de Florence pour récompenser sa modestie et ses talents ; mais ce religieux le refusa. On dit qu'il laissait toujours quelques fautes grossières dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui aurait données. Il ne peignit jamais que des tableaux de dévotion. Il mourut en 1455, à 68 ans.

*ANGELIS (Mutius), né à Spolette en 1558, professa pendant 16 ans la philosophie et la théologie, et mourut en 1597, âgé de 39 ans. Il avait composé des *Commentaires* sur la plupart des livres d'Aristote et la Somme de saint Thomas, ainsi que des *Notes* sur les Épîtres de saint Paul.

*ANGELIS (Pompée D'), de Syracuse, vécut dans le XVIe siècle; il est auteur d'une *Description de l'église du Vatican;* | d'un *traité de l'Aumône;* | des *Priviléges du collége apostolique.*

* ANGELIS (Alexandre), était né à Spolette; il entra chez les jésuites en 1581, professa successivement la philosophie et la théologie, jusqu'à ce que le cardinal Serra l'appela auprès de lui à Florence pour y mettre à profit ses talents. Il y mourut en 1620, âgé de 58 ans, après avoir laissé un ouvrage en cinq livres, contre les astrologues, imprimé pour la seconde fois à Rouen, 1615, in-4°. Il avait commencé aussi des *Commentaires* sur la philosophie et la théologie universelle, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

* ANGELIS (Jérôme), né en 1567, à Castro-Giovanni, en Sicile, entra à l'âge de 18 ans dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé en 1795, en qualité de missionnaire, aux Indes et au Japon. Une violente tempête ayant jeté son vaisseau sur les côtes du Brésil, il fut fait prisonnier par des corsaires, et amené en Angleterre. Délivré presque aussitôt, il retourna en Portugal, se fit ordonner prêtre, et repartit pour Il Japon, où il arriva en 1602. le s'était déjà signalé par des conversions éclatantes, lorsqu'en 1614, un édit du souverain proscrivit les missionnaires jésuites dans toute l'étendue de ses états. Le zèle d'un apôtre de J.-C. ne fait que s'accroître par les obstacles et les persécutions : Angelis obtint de ses supérieurs la permission de quitter l'habit de son ordre, et continua de prêcher la foi dans les différentes provinces de l'île. Il porta ses pas à Meaco, à

Osacka, etc., où il restait à peine 1,000 chrétiens que l'on y avait relégués, et dans peu de temps on en compta 11,000. Quand la persécution de 1623 éclata dans le Japon, Angelis, pour délivrer son hôte que sa charité à recevoir le ministre de Dieu allait conduire à l'échafaud, reprit les habits de son état, et se présenta courageusement devant les tyrans, qui le firent périr par le supplice du feu, le 24 décembre de cette même année. On apprend de l'auteur de la "Bibliothèque des jésuites", que ce laborieux missionnaire avait écrit une *Courte relation du royaume d'Yesso*. Une de ses lettres, sur le même sujet, se trouve dans l'histoire de ce qui s'est passé dans le royaume de la Chine et du Japon, tirée des lettres écrites de 1619 à 1621, traduite de l'italien, par Pierre Morin, in-4°. Angelis mourut à la cinquante-sixième année de son âge, après avoir passé 22 ans au Japon.

*ANGELIS (François-Antoine), jésuite comme les deux précédents, naquit à Sorrento en 1567. En 1602, il alla prêcher l'Évangile dans l'Inde, et deux années après en Éthiopie, où il demeura dix-huit ans. Son zèle ne se borna pas à séjourner dans ce pays; il traduisit dans une des langues de l'Éthiopie plusieurs ouvrages, entre lesquels on remarque les "Commentaires de Jean Maldonat" sur l'Evangile de saint Mathieu, et sur celui de saint Luc. Il mourut en 1623.

* ANGELIS (Dominique DE), d'une famille noble et distinguée de la terre d'Otrante, naquit à Lecce en 1675. Appelé à Naples par un de ses oncles, il y perfectionna, par l'étude des sciences et de la littérature, les connaissances qu'il avait acquises dans sa patrie. Envoyé bientôt après en Espagne, à la suite d'un régiment napolitain, en qualité de chapelain; il passa par Paris où Louis XIV, lorsqu'il lui fut présenté, le nomma son historien. Il fut arrêté par les miquelets dans les Pyrénées, et remis en liberté peu de temps après. A son retour à Rome, le pape le nomma chapelain de l'armée pontificale, qui faisait alors une expédition sur les frontières. En 1710, il obtint un canonicat à Lecce sa patrie, et plusieurs autres fonctions, qu'il exerça honorablement: il était de plusieurs académies, et mourut à Lecce même, en 1718, encore à la fleur de son âge. On a de lui: | *Della patria d'Ennio*, Rome, 1701, in-8°; Naples, 1712; dissertation qui tend à prouver que la patrie d'Ennius est Ruodia, à deux milles de Lecce, et non pas Rudia, près de Tarente, comme un auteur de son temps l'avait prétendu. D'Anville est de son avis. | *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine e della fondazione della città di Lecce, etc.* Lecce, 1705, in-4°, | *Le vite de' letterati salentini, parte prima*, à Naples, sous le faux titre de Florence, 1710, in-4°. Angelis a composé d'autres ouvrages, mais qui sont d'un moindre intérêt.

*ANGELO (Jacques D'), savant helléniste du XIVe siècle, a laissé plusieurs traductions latines d'ouvrages grecs, tels que la *Cosmographie de Ptolomée*, Vicence, 1471, in-fol., sans cartes, Rome, 1490, avec des cartes; son *Quadripartitum;* les *Vies de Cicéron, de Pompée, de Brutus, de Marius* et *de J. César*, par Plutarque:

ces 4 dernières n'ont pas été imprimées.

*ANGELO (Thomas D') mourut vieux à Messine en 1720. Il a écrit l'*Histoire ecclésiastique de Sicile*, et fait d'autres ouvrages.

*ANGELOCRATOR (Daniel), savant protestant, né à Corbach en 1569, mort en 1635, a laissé *Chronologia autoptica*, Cassel, 1601, in-fol.; | un *Traité des poids et mesures et des monnaies*, 1617, in-4°; | et plusieurs écrits théologiques.

*ANGELOME, professeur de l'Ecole du palais, mort à l'abbaye de Luxeuil, en 854, est auteur de *Commentaires sur l'ancien et le nouveau Testament*, sur la *Genèse*, le *livre des Rois* et le *Cantique des Cantiques*, en latin; l'érudition vient y confirmer le jugement. Les deux derniers ont été imprimés ensemble à Cologne, 1530, in-4°.

ANGELONI (François), historien et antiquaire du XVIIe siècle, né à Terni, dans l'Ombrie, et mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire auguste par les médailles, depuis Jules-César jusqu'à Constantin-le-Grand*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une *Histoire de Terni*, sa patrie, imprimée en 1646, in-4°, qui n'est pas commune. On lui a attribué assez généralement l'ouvrage intitulé "Il Bonino, ovvero avertimenti al Tristano, intorno gl' errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi Commentarii istorici," in-4°; mais il est prouvé que cet écrit est de J.-P. Bellori, son neveu et son disciple. [Angeloni a écrit aussi des épîtres et des comédies, dont deux ont été imprimées : | *Gl' Irragionevoli amori*, Venise, 1611, in-12; | *la Flora*, Padoue, 1614, in-12. Ses principales épîtres sont, *Lettere di buone feste, scritte da principe a principe*. Ce sont des lettres écrites par l'auteur au nom du cardinal Aldobrandini, à divers princes, aux fêtes principales de l'année, suivant l'usage des Italiens. Elles font regretter vingt volumes de lettres qui n'ont point encore vu le jour.]

*ANGELUCCI (Théodore), médecin de profession, poète latin du XVIe siècle, né près de Tolentino, dans la marche d'Ancône, fit imprimer, en 1584, à Venise, un ouvrage intitulé *Sententia quod metaphysica sit eadem quæ physica*, en réponse au livre de F. Patrizi qui venait d'attaquer la philosophie d'Aristote pour lui substituer celle de Platon : il fit aussi une traduction en vers libres de l'*Enéide*, très-estimée en Italie. Il mourut à Montagnana, en 1600.

*ANGELUS (Christophe), né dans le Péloponèse, d'où il fut obligé de s'enfuir après avoir souffert, de la part des Turcs, des tourments cruels pour sa religion. Il vint en Angleterre où l'évêque de Norwich le prit sous sa protection. Il enseigna le grec à Oxford, et composa divers ouvrages. Le plus intéressant est la *Relation de ses souffrances*, 1717, en grec et en anglais.

*ANGELY (L'), d'une famille noble, mais pauvre, suivit le prince de Condé dans ses campagnes de Flandres; comme il lui plut par ses réparties, le prince le ramena en France, le conduisit à la cour, et Louis XIII, également charmé de l'esprit de l'Angely, le prit à son service à titre de fou.

On voit par les bons mots de cet homme, et par l'adresse qu'il eut de faire fortune, qu'il n'avait de fou que le titre. Boileau l'a cité dans sa première satire, et a donné son nom à Alexandre dans la huitième.

ANGENNES (Charles d'), d'une ancienne maison du Perche, est plus connu sous le nom de cardinal de Rambouillet. Il obtint l'évêché du Mans de Charles IX, et la pourpre de Pie IV, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade. Sixte-Quint lui donna le gouvernement de Corneto. Il y mourut en 1587, à 56 ans, de poison, suivant quelques-uns. Ce prélat, propre aux grandes affaires, avait paru avec éclat au concile de Trente. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans, et pillèrent l'église cathédrale de Saint-Julien.

ANGENNES (Claude d'), frère du précédent, né à Rambouillet, en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1565. Envoyé, trois ans après, vers Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller-d'état, et nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frère Charles. Il y établit un séminaire, et y mourut en 1601, aimé et respecté. On a de lui une *Lettre* contre l'action de Jacques Clément, 1589, in-8° : elle est jointe à une "Réponse" d'un docteur en théologie, qu'on croit être Jean Boucher. [Il a également publié | une *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8°; | une seconde, 1589, idem; | *Avis de Rome*, tirés des Lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois, 1589, in-8°. Dans cet écrit, l'auteur se prononce fortement contre Henri III; | enfin une *Lettre à Henri III*, dans laquelle il lui rend compte de sa mission à Rome, relative à la mort du cardinal de Guise.]

*ANGENNES (Julie-Lucie d'), fille de la fameuse marquise de Rambouillet. Elle épousa le duc de Montausier, devint dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et gouvernante du Grand-Dauphin. Elle mourut en 1671. Elle fut, comme sa mère, célèbre par ses vertus et son esprit. Il existe un manuscrit rare et curieux par la beauté des vignettes et par la perfection de l'écriture, intitulé "Guirlande de Julie". Il fut acheté un prix énorme à la vente du duc de la Vallière. C'est un bouquet et une galanterie de Montausier à son épouse, à laquelle différentes fleurs viennent rendre hommage. Ces fleurs sont peintes, et au-dessous de chacune se trouvent des vers faits par différents poètes du temps.

ANGERONNE, déesse du silence, était représentée avec un doigt sur la bouche.

ANGERS (François d'), capucin de la province de Paris, joignait aux vertus attachées à sa profession un amour ardent pour les lettres. L'on a de lui, entre autres ouvrages : *Historia missionis capucinorum ad regnum Marochii in Africa*, etc., Madrid, 1644, in-8°; | *Vita Patris Josephi Leclerc, capucini*, Paris, 1645, in-4°.

*ANGHIERA (Pietro Martire d'), naquit en 1455, à Arona, sur le lac Majeur, d'une famille des plus illustres de Milan. Il passa en Espagne en 1487, à la suite d'un ambassadeur de cette cour, et gagna la faveur de Ferdi-

nand et d'Isabelle, qui l'envoyèrent en 1501, en mission près du soudan d'Egypte. Après la mort de Ferdinand, il conserva son crédit auprès de Charles-Quint, et mourut à Grenade en 1526. On a de lui plusieurs ouvrages historiques, cités souvent comme étant de Pierre Martyr, ce qui donne lieu à une équivoque; ce sont : | *Opus Epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis*, 1530, in-fol., réimprimé en 1670, par les Elzévir; c'est une histoire politique de sa vie; | *de rebus oceanicis et orbe novo Decades*, Paris, 1536, in-fol.; | *de Insulis nuper inventis et incolarum Moribus*, Bâle, 1521, in-4° et 1533, in-fol.; | *de Legatione Babylonica libri tres*, ou relation de son ambassade en Egypte, ouvrage presque toujours imprimé avec les *Décades*. On lui attribue, mais sans fondement, d'autres écrits.

* ANGIELINO DEL DUCA, brigand napolitain qui s'est acquis de la célébrité au XVIe siècle, comme fléau des nobles et des prélats, périt sur l'échafaud.

ANGILBERT (Saint), neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un père l'est à son fils. Charlemagne lui donna Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et ministre principal de Pepin son fils, qu'il avait fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère et sa femme, pour se faire moine, en 790, dans le monastère de Centule ou de Saint-Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très-souvent de son monastère, pour des intérêts d'état, ou pour des affaires ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier, il accompagna Charlemagne qui l'appelait son Homère. Il le vit couronner empereur d'Occident, et mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages : ce sont des poésies. On en trouve quelques-unes dans le "Recueil des historiens de France", dans Alcuin, dans le "Spicilège". On a aussi l'*Histoire* qu'il a écrite de son monastère. [L'ouvrage attribué à Angilbert, 1741, in-8°, intitulé, "Histoire des premières expéditions de Charlemagne, pendant sa jeunesse et avant son règne", composé pour l'instruction de Louis-le-Débonnaire, n'est qu'un roman redigé par Dufresne de Francheville.]

ANGIOLELLO (Jean-Marie), naquit à Vicence, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il écrivit la *Vie*. Ce sultan récompensa l'auteur, et accueillit bien l'ouvrage. [Il écrivit aussi en abrégé la Vie d'Ussum-Cassan, roi de Perse, sous le titre de *Breve narrazione della vita e fatti del signor Ussun-Cassano, rè di Persia*, insérée dans le second volume des "Voyages" publiés par Ramusio, Venise, 1559, in-fol.]

ANGITIA, ou ANGERONA, fille d'Æta, roi de Colchide, sœur de Médée, passe pour la première qui ait découvert les herbes vénéneuses, ou les poisons tirés des plantes et des animaux. D'autres prétendent qu'Angitia ou Anguitia était Médée elle-même, appelée ainsi d'"Anguis", parce qu'elle enchantait les serpents pour en tirer le venin. Quoi qu'il en soit, on dit que c'est d'Angitia que les Marses, peuple d'Italie, avaient

appris l'art de charmer les serpents, art qu'on a long-temps regardé comme chimérique, et que Voltaire a été surpris de trouver exprimé dans le psaume 57 : "Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter". Mais cet art, quel qu'il soit, est très-réel, indépendamment des charmes magiques dont il ne faut pas nier la possibilité. (*Voyez* Pierre Le Brun.) C'est une chose certaine que les Américains charment les serpents, et la race des psylles se trouve encore en Afrique. On en voit en Egypte qui manient tous les jours des vipères et les serpents les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal. On trouve dans les "Essais historiques sur l'Inde", la relation d'un témoin oculaire, qui prouve la même chose. « Il serait, dit-il, presque impossible de croire qu'il y a dans l'Inde des hommes dont le talent consiste à apprivoiser les serpents les plus dangereux, et même à les faire danser au son d'un instrument, si ce fait n'était appuyé sur les témoignages les plus authentiques. Il n'a pas fallu moins que l'évidence pour vaincre mon incrédulité. Tous ceux qui ont séjourné quelque temps sur les côtes de Coromandel ou de Malabar ont pu jouir du même spectacle. Voici celui dont j'ai été témoin oculaire, ainsi que plusieurs de mes camarades. L'armée française était campée dans l'enceinte de la fameuse pagode de Cangivaron, à trente lieues environ de Pondichéry. Un matin, comme nous nous disposions à sortir de la pagode, nous vîmes arriver un homme qui portait deux paniers ronds au bout d'une perche, et qui nous demanda en langue arabe si nous voulions voir danser des serpents. J'engageai mes camarades à accepter la proposition de l'Indien. Cet homme, après avoir préludé quelque temps avec son instrument, qui, pour le son et la forme, ressemblait au flageolet, découvrit les paniers. Aussitôt les serpents se dressèrent, et se mirent à balancer leurs têtes en cadence, pendant que leur conducteur jouait différents airs. Dès que l'instrument cessa de se faire entendre, ils se replièrent en rouleau dans leurs paniers, et l'Indien les couvrit sur-le-champ. Comme nous lui donnions quelques pièces d'argent, nous remarquâmes qu'il regardait avec surprise du côté de la petite chambre qui était dans le fond du portique, et dont l'entrée était embarrassée par une touffe de grandes herbes. Nous lui demandâmes quel pouvait être l'objet de son étonnement. Il s'avança, et, après avoir considéré de plus près la nature de ces herbes, il revint, en nous disant que si nous voulions lui donner une pagode d'or, il ferait sortir en notre présence un serpent de ces herbes par le charme de son instrument; nous y consentîmes. Cet homme s'arma d'un bâton qu'il mit sous son bras, et commença à jouer de son instrument, en s'avançant insensiblement vers les herbes. Nous nous retirâmes tous derrière lui, afin qu'aucun de ses mouvements ne nous échappât. Au bout de dix à douze minutes, comme il enflait par degrés les sons de son flageolet, nous distinguâmes le sifflement d'un serpent, et bientôt nous vîmes paraître sa tête au-

dessus des herbes. Alors l'Indien s'approcha doucement; et, comme l'animal parut prêt à s'élancer sur lui, il prit le bâton qu'il tenait sous le bras, et entortilla le serpent avec une adresse surprenante; ensuite il le saisit au cou, qu'il tint serré, et présenta à l'animal un petit morceau de drap écarlate avec lequel il lui creva la vessie que la plupart des serpents ont dans la bouche, et qui contient leur venin. Cette opération faite, il mit le serpent dans un des paniers, en nous assurant que, sous peu de jours, il serait aussi apprivoisé que les autres. Il est à remarquer que, si l'on mettait une gousse d'ail dans les paniers, les serpents ne danseraient pas, tant qu'ils en sentiraient l'odeur, sans doute par l'antipathie qu'ils ont pour cette plante. Ces serpents sont ordinairement de ceux que les Portugais ont nommés "cabra de capelo", parce qu'ils ont au-dessous de la tête, qui est petite, un cou fort large, qui forme une espèce de chaperon. »

*ANGLÈS (Le comte), ministre d'état, né à Grenoble vers 1780, renonça à la carrière du barreau pour entrer, en qualité d'auditeur au conseil d'état, dans l'administration des pays conquis. En novembre 1809, il fut nommé maître des requêtes, et peu après il entra au ministère de la police, où il resta jusqu'à l'abdication de Buonaparte. En avril 1814, le gouvernement provisoire lui confia le ministère de la police, et lui donna ensuite le titre de conseiller d'état. Il suivit Louis XVIII à Gand. Ce prince le nomma, le 26 juillet, président du collége électoral des Hautes-Alpes, qui l'élut membre de la chambre des députés. Il remplaça M. Decaze dans le mois de septembre à la préfecture de police de Paris, jusqu'en 1821. Anglès mourut le 1er janvier 1828, dans sa terre de Cornillon, près de Roanne, après avoir demandé et reçu tous les secours de la religion. Le roi lui avait confirmé les lettres de noblesse et le titre de comte, qui lui avaient été accordés par Buonaparte.

*ANGLICUS (Gilbert), célèbre médecin vers la fin du XIIIe siècle. On a de lui un *Abrégé de Médecine*.

*ANGLICUS (Richard), médecin anglais. Il étudia à Oxford et à Paris. Ses ouvrages sont perdus.

*ANGLUS (Thomas), prêtre catholique anglais du XVIIe siècle, dont le vrai nom était WHITE, se déguisa sous ceux de *Candidus*, *Albius*, *Bianchi* et *Richworth*; il résida long-temps en France et en Italie, et composa plusieurs ouvrages de philosophie, dont plusieurs furent censurés à Rome en 1658, par la congrégation de l'index. Il ne put s'entendre avec Descartes, qui voulut le rattacher à sa doctrine. Anglus mourut peu après le rétablissement de Charles II. Son principal ouvrage est intitulé : *Institutiones peripateticæ*.

*ANGOSCIOLA, ou ANGUSSOLA (Sophonisbe), née en 1535, d'une famille noble de Crémone. Cette femme célèbre, élève de Bernardino Gatti, se fit bientôt un nom distingué dans les arts, et fut appelée par Philippe II à la cour d'Espagne, où elle peignit, avec le plus grand succès, les portraits du roi et de la reine et de l'infant don Carlos. Celui-ci, frappé de la beauté de son portrait, porta lui-même à l'auteur un diamant de quinze cents piastres. Sopho-

nisbe, mariée d'abord à un riche Sicilien, puis à Horace Lomellini, d'une illustre famille de Gênes, se fixa dans cette ville, y perdit la vue à l'âge de 67 ans, et continua d'y recevoir chez elle les artistes les plus distingués, jusqu'à sa mort, arrivée en 1620.

*ANGOT (Robert), né à Caen en 1581, a composé différentes pièces de vers, recueillies sous le nom de *Prélude poétique,* Paris, 1603, in-12.

*ANGOULÊME (Charles de Valois, duc D'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, frère utérin de la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, naquit le 28 avril 1573. Destiné dès son enfance à l'ordre de Malte, il en sortit en 1591 pour se marier et occuper le comté d'Auvergne, qui lui avait été légué par Catherine de Médicis. Marguerite de Valois, ayant fait casser cette donation en 1606, il n'en continua pas moins d'en porter le titre, jusqu'en 1619, où Louis XIII lui donna le duché d'Angoulême. Charles de Valois combattit avec gloire sous les drapeaux de Henri IV, aux journées d'Arques, d'Ivry et de Fontaine-Française. Impliqué dans l'affaire de Biron, il fut mis à la Bastille, puis gracié; mais peu après, ayant conspiré avec la marquise de Verneuil, il fut condamné à mort en 1604, et gracié encore une fois par Henri IV, qui commua sa peine en une prison perpétuelle: Il n'en sortit qu'en 1616, et se trouva, en 1617, au siége de Soissons. Charles de Valois fut envoyé en ambassade, en 1620, près de l'empereur Ferdinand II. Il ouvrit, le 10 août 1628, le siége de la Rochelle, où il commanda en chef jusqu'à l'arrivée du Roi. Il mourut à Paris, le 24 septembre 1650, après avoir vécu sous cinq rois. Il a laissé des mémoires historiques, renfermant des documents utiles.

* ANGOULEVENT (Nicolas Joubert, seigneur D'), fou du règne d'Henri IV, auquel on donnait le nom de "Prince des sots" ou "Prince de la sotie". Il eut un procès curieux avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, en 1604, au sujet des droits attachés à sa principauté. En 1622, on publia, in-12, un recueil intitulé : *Les Satires bastardes, et autres OEuvres folastres du cadet Angoulevent.* Paris, 1615, in-12.

* ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), né à Paris, en 1715, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut d'abord conseiller au parlement en 1735, procureur-général au grand conseil en 1746, et lieutenant civil au châtelet en 1774. Placé sur un théâtre moins élevé que les Molé, les Lamoignon, les d'Aguesseau, il rappela, dans l'emploi honorable qu'il exerçait, les vertus et le savoir de ces magistrats. Un trait qui a fourni à Chastenet-Puységur le sujet d'une comédie en trois actes, intitulée "Le juge bienfaisant", honore à jamais Angran d'Alleray. Dans l'hiver de 1787, les gardes du commerce avaient arrêté un malheureux pour une somme assez considérable : il était père d'une nombreuse famille et son unique soutien. La justice ne pouvait soustraire cet infortuné à la condamnation légale, mais l'humanité du juge attendait le condamné en prison; quand il y arriva, il trouva d'Alleray, le paiement de sa dette et sa liberté. L'amour de ce magistrat pour le bien le portait encore à ouvrir deux fois par

semaine un cours en faveur des jeunes conseillers chez qui il remarquait le plus de talents. En 1787, d'Alleray fut nommé conseiller d'état et membre de l'assemblée des notables; et deux ans après, appelé par le roi à présider une des sections de la noblesse aux états-généraux. Les membres le refusèrent pour président au commissaire du roi, afin d'assurer la liberté de leurs délibérations; mais la section le choisit elle-même pour la présider, en preuve de l'estime qu'elle lui portait : d'Alleray refusa, donna sa démission de lieutenant-civil quelque temps avant la chûte du parlement, et eut pour successeur Talon, qui fut loin de le remplacer. Il se retira au sein de sa famille. Arrêté pendant la terreur, il fut conduit devant le trop fameux Fouquier-Thinville, accusateur public au tribunal révolutionnaire. Cet homme, naguère procureur au châtelet, conçut, malgré sa férocité, le dessein de délivrer son ancien président. Mais il fallait que d'Alleray niât qu'il eût envoyé des secours à ses gendres émigrés. Ce pieux magistrat ne put se résoudre à conserver sa vie par un mensonge. « Ignorais-tu, lui dit un des jurés, la loi qui le défend? — J'en connais une plus sacrée, répondit le vieillard, celle de la nature, qui ordonne aux pères de secourir leurs enfants! » Cette noble et touchante réponse fut la cause de sa mort. D'Alleray porta sa tête sur l'échafaud à l'âge de 79 ans, le 28 avril 1794.

ANGRIANI (Michel), Bolonais, docteur de Paris, général des Carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un commentaire sur les Psaumes, qui a pour titre : *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

ANGUIER (François et Michel), fils d'un menuisier de la ville d'Eu en Normandie, naquirent, le premier en 1604, le second en 1612, et se distinguèrent dans la sculpture. Après avoir étudié à Rome, ils embellirent Paris de leurs ouvrages. On a de François: l'*Autel du Val-de-Grâce*, la *Statue de Henri, duc de Rohan-Chabot*, et le *Mausolée de Henri, duc de Montmorency*, décapité à Toulouse, qui passe pour le plus beau de ses ouvrages : on le voit toujours à Moulins. (*Voyez* MONTMORENCY HENRI II.) On a de Michel : le *Tombeau du commandeur de Sauvré*, les *ornements de la porte Saint-Denis*, les *figures du portail du Val-de-Grâce*, le *crucifix de marbre de la Sorbonne*, l'*Amphitrite*, *etc*. Le premier mourut en 1669, âgé de 65 ans; et le second en 1686, à 74 ans.

ANGUILLARA (Jean-André dell'), excellent poète italien du XVIe siècle, [naquit à Sutri en Toscane, vers l'an 1517. On a de lui, outre quelques *Odes*, *Satires*, etc.,] une tragédie d'*OEdipe*, et des notes sur le "Roland de l'Arioste", une *Traduction* des "Métamorphoses d'Ovide", en stances de huit vers, mise par les Italiens, quoique très-mal à propos, à côté de l'original. La meilleure édition est celle de Venise, par les Juntes, 1584, in-4°, avec de belles figures, et les "Remarques d'Orologi et de Turchi".

* ANHALT (Antoine Gunther, prince D'), lieutenant-général prussien, naquit le 11 novembre 1653. Après avoir parcouru presque toute l'Europe, il prit part à la

guerre contre la France, et assista aux siéges de Grave, d'Oudenarde et de Philipsbourg; il aida l'électeur de Saxe à battre les Turcs devant Vienne, puis se trouva aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde. Promu au grade de lieutenant-général, il mourut à Mühlingen, le 10 décembre 1714, laissant la réputation d'un guerrier plein de valeur et de loyauté.

* ANHALT-Dessaw (Léopold d'), né le 3 juin 1676, se distingua pendant la guerre de la succession d'Espagne, à la bataille de Cassano, en 1705; prit Aire en 1710. Le roi de Prusse le nomma feld-maréchal de ses armées. La prise de Leipsick et la défaite de l'armée saxonne sur l'Elbe, le 15 décembre 1745, lui assurèrent un nom immortel. Il mourut à Dessaw, le 9 avril 1747, père d'une nombreuse postérité.

* ANHALT-Cœthen (Frédéric-Ferdinand, duc d'), né le 25 juin 1769, mort à Cœthen le 23 août 1831, avait été élevé dans le sein du protestantisme. Il l'abjura à Paris le 24 octobre 1825; déclara publiquement son retour à l'unité, le 13 janvier suivant, entraîna par son exemple la duchesse d'Anhalt et son frère à l'imiter, et ne cessa dès lors de protéger les catholiques.

*ANHORN (Barthélemi), né à Flesch, dans le pays des Grisons, en 1616, mort en 1770, pasteur de la paroisse d'Eslau, a écrit en latin et en allemand plusieurs *Traités de controverse* estimés.— Un autre pasteur du même nom, né au même lieu, et mort en 1640, a donné l'*Histoire du renversement du bourg de Plurs*, et des *Oraisons funèbres*.

* ANIANUS, astronome et poète, vivait dans le xve siècle. Il est auteur d'un poème astronomique en vers léonins, intitulé: *Computus manualis magistri Aniani*, Strasbourg, 1488, et Paris 1526. C'est lui qui a composé ces vers techniques si connus, sur les signes du zodiaque :

Sunt aries, Taurus, gemini, cancer, leo, virgo,
Libraque, scorpius, arcitenens, caper, amphora,
pisces.

* ANIBERT (Louis-Mathieu), né à Trinquetaille-lez-Arles en 1742, mort en 1782. Un poème héroïque, dans le triste genre de la "Pucelle" le fit d'abord connaître; trois ans avant sa mort, il publia des *Mémoires historiques sur l'ancienne république d'Arles*, pour servir à l'histoire de la Provence.

ANICET (Saint), Syrien, fut élevé sur le siége de saint Pierre, l'an 157, après saint Pie. Il fut visité à Rome par saint Polycarpe de Smyrne. Ces deux grands hommes agitèrent ensemble plusieurs questions qui faisaient alors du bruit dans l'Église. Ils discutèrent aussi la coutume où étaient les Asiatiques de célébrer la Pâque avec les Juifs, le quatorzième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps : mais tout se fit de part et d'autre avec la plus grande modération. La diversité de sentiments, par rapport à la célébration de la Pâque, ne rompit point les liens de la paix. Chacun s'en tint à ce qui se pratiquait dans son église; Anicet céda même à Polycarpe l'honneur d'offrir le sacrifice. Ce saint pape sut garantir son troupeau du poison de l'erreur, et conserver le dépôt de la foi dans toute sa pureté. Il empêcha, par sa vigilance, les funestes

ravages des hérésies de Valentin et de Marcion. Il mourut l'an 168, durant la persécution de Marc-Aurèle. S'il ne répandit pas son sang pour la foi, il fut au moins exposé à beaucoup de dangers et de souffrances; ce qui l'a fait qualifier de martyr. Il est nommé avec ce titre dans divers martyrologes, et surtout dans le romain.

ANICH (Pierre), astronome, géomètre et mécanicien, était fils d'un paysan. Il naquit en 1723, à Ober-Perfuss, village à 3 lieues d'Inspruck, et mourut en 1766. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irrésistible vers l'astronomie et la géométrie. Le père Weinhart, jésuite, alors professeur en l'université d'Inspruck, eut occasion de connaître ses talents, de les perfectionner et de les employer. Anich, dans très-peu de temps, devint un grand astronome, et un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Il fit pour l'université d'Inspruck deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre, qui sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Il construisit et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques. Il fit des cartes admirables pour la précision et la netteté. [Elles furent publiées à Vienne, sous le titre de *Tirolis chorographia, delineata à Pet. Anich et Blasio et Hueber, curante Ign. Weinhart*. Sa "Vie" parut à Munich, en 1767.] Enlevé dans la fleur de son âge aux sciences et aux arts, il mérita les regrets des savants. Les progrès rapides qu'il avait faits dans l'astronomie, seul, sans maître, sans leçons, par le moyen de la pensée et de la vue continuelle du ciel, sont une réfutation de fait du paradoxe de Bailly, qui a supposé des milliers de siècles imaginaires, et même "un ancien peuple perdu", pour expliquer le degré de science où nous sommes parvenus en astronomie, et dont les progrès étaient déjà assez avancés au temps des patriarches. Cassini a trouvé également, dans un de ses voyages, un jeune rustre dont il admira la science astronomique, qu'il amena avec lui, et dont il prit plaisir à perfectionner les lumières; il conclut sans peine de cet exemple ce que pouvaient avoir été les premiers observateurs des astres, dans une condition (les premiers hommes étaient bergers et agricoles) qui les plaçait nuit et jour vis-à-vis des astres, dans une région où le ciel est toujours pur. Qui ne sait d'ailleurs combien la paix de l'ame, l'innocence et l'intégrité des mœurs, la modération des désirs, telles qu'on les remarque dans la vie des patriarches, contribuent à l'accroissement des connaissances, surtout de celles qui supposent dans l'intelligence une subtilité et une promptitude particulière? C'est à cette seule raison qu'un ancien (Ovid., liv. 1., Fast.) a cru pouvoir attribuer les premières notions de l'astronomie. (*Voy.* l'"Examen impartial des Epoques de la nature", n°s 183, 184; et ci-dessus l'art. ANAXIMANDRE.)

ANICHINI (Louis), graveur en creux, né à Ferrare, s'illustra dans le XVIe siècle, par la délicatesse et la précision de son burin. Ses médailles de Paul III et de Henri II, roi de France, sont fort recherchées. Michel-Ange, les ayant vues, s'écria que cet art avait atteint la perfection. Il s'était fixé à Venise.

ANICIUS-Probus (Sextus), préfet du prétoire, et consul romain, se fit aimer par son humanité, et s'illustra par sa sagesse. Les deux philosophes perses qui vinrent voir saint Ambroise à Milan, en 390, passèrent exprès à Rome pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus. Il avait alors quitté sa charge de préfet du prétoire, et se préparait à finir saintement une vie illustrée par toutes les vertus chrétiennes. Sa femme Proba Falconia s'est également distinguée par sa piété. (*Voy.* ce nom.)

ANIEN, jurisconsulte du temps d'Alaric II, roi des Visigoths, publia, par l'ordre de ce prince, un *Abrégé* de seize livres du Code théodosien, en 506. [C'est encore à lui que nous devons le seul ouvrage qui nous reste de Julius Paulus, tant vanté pour l'étendue de ses connaissances, et qui a pour titre : "Receptarum sententiarum libri quinque". Anien mourut, à ce que l'on croit, dans la bataille où Alaric fut tué par Clovis.]

ANIEN, diacre pélagien, a fait la *Traduction latine* de quelques homélies de saint Jean Chrysostôme.

* ANIKA Stroganof, de race tatare, naturalisé en Russie, riche commerçant sous le règne d'Iwan Basilowitch, et auquel on doit, en quelque sorte, le défrichement de la Sibérie.

*ANISSON (Laurent), imprimeur et échevin à Lyon en 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué dans la librairie; ses deux fils Jacques et Jean, et ses deux petits-fils Jacques et Louis-Laurent, remplirent avec distinction la même carrière que lui, et deux d'entre eux, Jean son fils et Louis-Laurent, obtinrent, le premier, en 1701, le second, en 1723, la direction de l'imprimerie royale.

*ANISSON-Duperron (Etienne-Alexandre-Jacques), fils de Jacques Anisson, né à Paris en 1748, fut en 1783 directeur de l'imprimerie royale; forcé en 1792, après le 10 août, de quitter l'établissement, qu'à l'exemple de ses ancêtres il avait enrichi et illustré, il fut arrêté en germinal an II, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 floréal suivant (25 avril 1794). On a de lui un *Premier mémoire sur l'Impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4°, dans lequel il se porte inventeur de la presse à un coup, invention réclamée par MM. Didot, comme ayant imprimé avec une telle presse, en 1777, le "Daphnis et Chloé" de Villoison.

ANIUS, roi de l'île de Délos, et grand-prêtre d'Apollon, eut trois filles qui avaient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles touchaient, l'une en vin, l'autre en blé, et la troisième en huile. Agamemnon, allant au siége de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur secours il n'aurait plus fallu de provisions; mais Bacchus, qu'elles implorèrent, les changea en colombes.

* ANJOU (François de France, duc d'), fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit en 1554, et porta d'abord le titre de duc d'Alençon. Sa prédilection pour les protestants l'éloigna beaucoup de la reine-mère; aussi, à la mort de son frère Charles IX, lorsqu'il voulut s'opposer au retour de son frère Henri III, élu

roi de Pologne, le fit-elle arrêter avec Henri IV, alors roi de Navarre. Sorti de prison, il s'allia aux protestants, tint pendant quelque temps la campagne, puis fit la paix pour l'apanage du Berri, de la Touraine et de l'Anjou. La guerre civile ayant recommencé en 1576, il prit parti contre les huguenots; et étant passé en Flandre l'année suivante, il y fut élu souverain des Pays-Bas. C'est vers cette époque qu'il faillit épouser la reine Elisabeth d'Angleterre, près de laquelle il passa trois mois dans les fêtes et les plaisirs. Ce prince, de retour dans les Pays-Bas, ayant voulu froisser les priviléges de la nation, fut contraint de céder au peuple insurgé, et retourna mourir en France le 10 juin 1584 à l'âge de 29 ans. (*Voy.* CHARLES, LOUIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ et ROBERT).

* ANLY (Jean) historien, né à Montmédy, florissait vers le milieu du XVIe siècle. L'abbaye d'Orval conservait de cet écrivain un manuscrit intitulé : *Recueil et Abrégé de plusieurs historiens, contenant les faits et gestes des princes d'Ardennes.*

ANNA-PÉRENNA, divinité qui présidait aux années, et à laquelle on faisait de grands sacrifices à Rome, au mois de mars. Les uns ont cru que cette déesse était la même que la lune; d'autres ont pensé que c'était Thémis, ou Io, ou celle des Adantides qui avait nourri Jupiter, ou enfin une nymphe du fleuve Numicus, la même qu'Anne, sœur de Didon.

*ANNAND (William), théologien écossais, né à Édimbourg en 1636, et élevé à Oxford, s'opposa vigoureusement à Jacques II. Il composa quelques *Traités polémiques* et des *Sermons*, et mourut en 1710.

ANNAT (François) dont le vrai nom était CANARD, né à Rodez en 1607, jésuite, professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, Paris, 1666, 3 vol. in-4°, et d'autres en français, contre les nouveaux disciples de saint Augustin. [Dans le nombre, on distingue ses *Observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal.* Les écrivains jansénistes ont prouvé, par leurs vains efforts pour réfuter ses ouvrages, le cas que l'on doit faire de ses talents.] Pascal lui a adressé ses deux dernières "Provinciales". Annat mourut à Paris en 1670. Il avait perdu sa place de confesseur, dans les commencements de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de la Vallière. Des représentations, qu'un confesseur ne peut se dispenser de faire en pareille occasion, déplurent à ce prince, quoiqu'en général très-docile aux leçons de la religion; et le père Annat fut renvoyé. — Il y a encore un Pierre ANNAT, neveu du précédent, supérieur de la congrégation de la doctrine chrétienne, dont on a *Apparatus ad positivam theologiam methodus*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'"Index" le 12 septembre 1714.

*ANNAYA (Pédro de), amiral portugais, fut chargé, en 1508, par le roi Emmanuel de former un établissement à Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis Ma-

dagascar. Malgré des obstacles sans nombre suscités par le roi du pays, il se maintint dans sa conquête, qui fut augmentée dans la suite par François d'Almeyda, premier vice-roi des Indes.

ANNE, sœur de Pygmalion et de Didon, se retira avec elle à Carthage, environ l'an 888 avant J.-C.

ANNE, femme d'Elcana. Dieu, touché de ses prières, lui ayant promis qu'elle serait mère, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 avant J.-C. Anne signala sa reconnaissance par un cantique d'actions de grâces, plein d'idées sublimes et magnifiques de la Divinité, de sa providence et de sa terrible et admirable justice. En voici quelques traits : « C'est le seigneur qui ôte et qui donne la vie; il conduit au tombeau et il en retire. C'est le Seigneur qui ôte et qui donne les richesses; il abaisse et il élève qui il lui plaît. Il tire l'indigent de la poussière, et le pauvre de dessus le fumier, pour le mettre au rang des princes, et le faire briller sur le trône; car c'est le Seigneur qui a fait les fondements de la terre, c'est lui qui a su y poser le monde. Il soutiendra toujours les justes dans leurs démarches, tandis que les impies, abandonnés de lui, seront obligés de se cacher et de demeurer dans le silence; car l'homme laissé à ses propres forces ne sera jamais que faiblesse. Le Seigneur répand la terreur sur ses ennemis; du haut du ciel il fera gronder la foudre sur eux. » Quand on réfléchit que c'est une femme qui a dit tout cela dans un cantique que toutes les traductions dégradent, sept à huit siècles avant que les Sages de la Grèce aient balbutié quelques sentences éparses sur ces grandes vérités, peut-on ne pas avoir pitié de la philosophie profane, et de ces fastueux pédagogues, qui à peine auraient compris quelque chose aux leçons de la bonne Anne? (*Voy.* DÉBORA, MARIE, mère de Jésus.)

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari, dans une heureuse vieillesse, et fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE (Sainte), [dont le nom hébraïque CHANNAH signifie gracieuse,] fut épouse de saint Joachim, et mère de la sainte Vierge. Saint Épiphane est le premier père de l'Église qui nous ait appris son nom. Les pères des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de ses ouvrages. Saint Jean Damascène a fait de grands éloges de ses vertus. L'empereur Justinien Ier fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de sainte Anne, vers l'an 550 : on lit dans Codinus que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople, en 740; et c'est depuis ce temps-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques.

ANNE, la prophétesse, fille de Phanuel, fut témoin de l'humilité ineffable de la sainte Vierge, quand cette mère sans tache vint, après ses couches, selon la loi, se purifier au temple : alors Anne, cédant aux vifs transports de sa joie, annonça, avec le vieil-

lard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE Comnène, fille de l'empereur Alexis Comnène Ier, conspira, après la mort de son père, en 1118, pour arracher la couronne à Jean Comnène son frère. Elle voulait la donner à son époux Nicéphore Brienne qui avait la faiblesse d'une femme, tandis qu'Anne montrait la vigueur et la fermeté d'un héros : l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire et à l'étude, sans négliger ses autres devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnaient aux plaisirs, elle conversait avec les savants de Constantinople, et se rendait leur rivale par la *Vie de l'empereur Alexis Comnène*, son père, qu'elle composa. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a un coloris très-brillant. On lui a reproché le portrait trop flatteur qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquents des anciens avec les modernes, l'inexactitude des dates, et des détails aussi inutiles qu'ennuyeux. Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape ; elle ne l'appelle « qu'un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre. » On dit que, malgré son aversion pour les princes croisés, Bohémond, fils de Robert Guiscard, lui avait plu. Le président Cousin a donné une version française de l'*Alexiade*, aussi exacte que peu élégante. On la trouve dans le 4e volume de l'"Histoire Bysantine". David Hoeschelius en a publié une édition avec de savantes notes, 1651, in-fol.

*ANNE de Russie, fille de Jaraslaw, épousa, en l'année 1044, Henri Ier roi de France. Après neuf ans de mariage, elle donna le jour à Philippe Ier, et eut depuis deux fils et une fille. C'est la première fois qu'il est question de la Russie dans nos annales, et jusqu'à présent c'est la seule alliance de ce genre contractée entre cet empire et la France.

*ANNE Petrowna, fille aînée de Pierre le Grand et de Catherine Ire, née en 1706, et mariée en 1725 à Charles Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, mourut en 1728, à la fleur de son âge, laissant un fils qui fut l'infortuné Pierre III.

ANNE Iwanowna, impératrice de Russie, née en 1693, fille d'Iwan, empereur de Russie, frère du czar Pierre-le-Grand, et épouse du duc de Courlande, succéda au czar Pierre II, en 1730. [Par une intrigue de cour, Anne avait été préférée aux deux filles de Pierre Ier, dont l'aînée (Anne Petrowna) fut mère de Pierre III. Pierre II, fils du prince Alexis, venait de mourir à l'âge de 16 ans. Les jeunes princes Iwan et Basile Dolgorowky avaient gouverné l'empire, après l'avoir arraché au fameux Mentzikoff. Aussitôt qu'Anne fut sur le trône, éclata contre les Dolgorowky et leurs adhérents la cruelle inimitié d'Ernest-Jean de Biren, favori de l'impératrice. Deux de ces princes furent écartelés, deux autres périrent sous la roue, trois eurent la tête tranchée; enfin, pendant ces discordes civiles, Biren fit périr 12,000 personnes et en exila plus de 20,000. Il gouvernait l'empire

despotiquement. L'impératrice, qui l'avait fait nommer duc de Courlande, employait en vain les prières et les larmes pour qu'il mît un terme à ses cruautés. Il faut cependant avouer qu'il étendit et fit respecter la puissance de la Russie. C'est lui qui fit placer sur le trône de la Pologne Auguste III, et qui en chassa Stanislas Leckzinsky.] Anne sut, en maintenant les forces de terre et de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour à tour de l'empereur, des Polonais, des Turcs, des Persans et des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté à la guerre qu'elle eut contre le Grand-Seigneur, depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, à l'âge de 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan.

*ANNE de Savoie, fille du duc Amédée V, devint impératrice d'Orient, par son mariage avec Andronic III, dit "le Jeune", en 1337.

*ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche en 1527, et lui apporta les couronnes de Hongrie et de Bohème. Elle mourut à Prague en 1547; Marie de Médicis et Anne d'Autriche furent ses petites-filles.

ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans ou environ, en 1522. C'était une femme habile, qui gouverna l'état dans le bas âge de Charles VIII, avec autant de prudence que de fermeté. Elle n'était pas moins vindicative. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avait pour lui, et voulant prendre au gouvernement la part qu'il croyait que lui donnait sa naissance, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y serait-il mort, si Charles VIII, las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, n'était allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle, que par affection pour lui. La maligne jalousie de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I[er] avec le connétable de Bourbon.

ANNE de Bretagne, reine de France, fille et héritière du duc François II, et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes le 22 janvier 1476. Quoiqu'elle eut été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Pendant l'expédition de ce prince en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu commune. Après la mort de Charles, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa Anne, qu'il avait aimée lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Cette princesse mourut au château de Blois le 9 janvier 1514, regardée comme la mère des pauvres. Elle laissa plusieurs fondations qui font honneur à sa mémoire. Anne avait plus de grandeur d'ame que d'esprit, plus d'agrément que de

beauté. Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disait que sa femme prenait trop d'empire sur lui, il répondait : « Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. » Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; et l'on connaît la fable « des biches qui avaient perdu leurs cornes pour s'être égalées au cerfs, » que ce prince lui cita fort à propos. C'est la première des reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appelées depuis les filles d'honneur de la reine. [Elles furent remplacées, dès 1673, par les dames du palais, et celles-ci par les dames d'honneur.]

ANNE d'Autriche, reine de France, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, femme de Louis XIII (le 25 décembre 1615), et mère de Louis XIV (le 5 septembre 1638). [Tout le temps que Louis XIII vécut, elle fut constamment éloignée du gouvernement par la politique du cardinal de Richelieu, et même compromise dans une conspiration de Chalais. On vit alors une reine de France, publiquement accusée d'entretenir des correspondances avec les ennemis de l'état, et obligée de répondre aux interrogations du chancelier; mais l'innocence triompha, et un heureux rapprochement avec le roi donna la naissance à Louis XIV.] Anne d'Autriche eut la régence du royaume pendant la minorité de son fils. Cette régence ne fut guère moins agitée que celle de Marie de Médicis : les symptômes en furent les mêmes. On vit le royaume se diviser, et, sous les mêmes prétextes, les princes demandant à main armée la réformation de l'état, puis surpris et emprisonnés; les parlements faire schisme entre eux, tenir les uns pour le roi, les autres contre le cardinal Mazarin, autant ou plus haï alors en France que ne l'avait jamais été le maréchal d'Ancre. Mais, étant venue à bout de rappeler tous les sujets à l'obéissance, Anne en goûta les premiers fruits, et l'on ne peut rien ajouter à l'heureuse tranquillité qui accompagna le reste de ses jours. Elle n'eut ni à souffrir du roi son fils devenu majeur, ni à se reprocher le choix qu'elle avait fait du premier ministre. L'un lui fut soumis, et l'autre toujours dévoué; tous deux ne décidaient rien sans la consulter, et par un juste retour d'égards et de complaisance, elle ne voulait jamais que ce qu'ils jugeaient à propos d'ordonner. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grâce, et mourut en 1666, d'un cancer, âgée de 64 ans. Anne d'Autriche faisait l'amour des peuples et les délices de la cour. Elle était fille, sœur, femme, mère de roi, et elle soutint dignement tous ces titres; c'est ce qui a donné lieu à l'épitaphe, bonne ou mauvaise, placée sur son tombeau :

Et soror, et conjux, et mater, nataque regum,
Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.

*ANNE de Ferrare, fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Renée de France, mariée en 1649 à François, duc de Guise, surnommé le "Balafré". Elle partagea les dangers et les sentiments de son époux et de ses fils, devenus chefs de la Ligue. Après l'assassinat de son mari, devant Orléans, Anne poursuivit avec ardeur sa vengeance et le jugement du meur-

trier. Mêlée ensuite dans les factions civiles, la cour la retint prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise.

ANNE de Gonzague, dite "la Princesse palatine," fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, puis duc de Mantoue en 1627, et de Catherine de Lorraine, épousa, le 24 avril 1645, le prince Edouard, comte palatin du Rhin, cinquième fils de Frédéric V, électeur palatin, et d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, dont elle eut trois filles : elle mourut à Paris, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans, célèbre par son esprit, par sa piété et par sa charité envers les pauvres. Elle avait longtemps vécu dans la dissipation, et, séduite par une fausse philosophie, elle était même tombée dans l'incrédulité; mais elle revint de ses erreurs d'une manière aussi extraordinaire que touchante et instructive; on trouve les détails de sa conversion dans son "Oraison funèbre", prononcée par Bossuet. Les "Mémoires" qui ont paru sous son nom, en 1786, sont une pièce maladroitement supposée.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, dernier rejeton de la famille des Stuart, naquit en 1664. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parents catholiques. On la maria en 1683, au prince Georges de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume d'Orange, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Anne leur en témoigna sa reconnaissance, en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold et à Charles d'Autriche, contre la France. Le duc de Marlborough, son favori et son général, acquit une gloire immortelle par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. La reine Anne fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix : et, dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire, ni les intérêts de sa nation. Elle mourut le 20 juillet 1714, après avoir fait assurer à la maison d'Hanovre la succession au royaume d'Angleterre. Elle avait pris d'abord, mais en vain, quelques mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin au trône; et après sa mort, Georges d'Hanovre fut proclamé roi aussi paisiblement que s'il n'y avait plus eu de Stuart au monde. Si cette princesse n'avait pas le génie de la fameuse Elisabeth, elle n'en eut pas non plus les vices; elle avait une bonté de caractère qui vaut mieux, pour les sujets, que toutes les prétentions à l'esprit, qui n'excluent ni l'injustice ni la cruauté. Elle était fort religieuse, et avait autant de piété qu'on peut en avoir hors de la vraie Église. [L'usage trop fréquent des liqueurs fortes, goût qu'elle tenait de son époux, abrégea ses jours et ternit ses vertus.] Son règne est un des plus éclatants qu'on trouve dans les annales de la Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort, elle s'est vue l'arbitre et en quelque sorte la maîtresse du sort de l'Europe.

* ANNEBAUT ou ANNEBAUD (Claude D'), maréchal et grand-amiral sous le règne de François Ier, se fit autant admirer par sa valeur que par son désintéressement. Il se couvrit de gloire

à la malheureuse bataille de Pavie, et commanda en chef de l'expédition dirigée, en 1545, contre l'Angleterre. Ce guerrier mourut à la Fère, en 1552.

*ANNEIX de Souvenel (Alexis-François), né en 1689, avocat au parlement de Bretagne, est connu par son *Épître à l'ombre de Despréaux*, et s'est acquis beaucoup de réputation par ses *plaidoyers* et ses *mémoires*. Il mourut à Rennes, en 1758.

*ANNESE, successeur de Mazaniello dans le commandement de Naples. Après avoir cherché inutilement à maintenir la nouvelle république sous la protection de la France et de l'Espagne, il fut mis à mort par ordre de don Juan d'Autriche, qu'il avait lui-même introduit dans Naples.

*ANNESLEY (Samuel), théologien non conformiste, né à Cumberland, prit ses degrés à Oxford. Il maria sa fille à Samuel Wesley, père des célèbres Jean et Charles Wesley. Ce docteur avait du crédit dans son parti. On a imprimé quelques-uns de ses *Sermons*.

*ANNESLEY (Arthur), comte d'Anglesey, siégea, en 1643, dans le parlement d'Oxford, et soutint d'abord le parti royaliste. Il fit ensuite sa paix avec les républicains. Cela n'empêcha pas qu'il ne rendît de grands services à Charles II, au rétablissement duquel il contribua beaucoup. Il mourut en 1686, avec la réputation d'un homme savant et habile. Ses *Mémoires*, pleins de choses intéressantes, ont été publiés en 1693, in-8°. Le meilleur de ses ouvrages était l'*Histoire des troubles d'Irlande, de* 1641 *à* 1660; mais il a été perdu.

ANNET (Pierre), maître d'école à Londres, publia, en 1762, un ouvrage irréligieux, intitulé *le Libre investigateur*, en anglais. Il fut condamné à être exposé deux fois au pilori, et ensuite détenu pendant une année. Le public n'est point accoutumé en France à ces châtiments sévères. On a encore de P. Annet l'*Examen critique de la vie et des ouvrages de St Paul*, traduit en français par un homme digne de lui, le baron d'Holbach, in-12.

ANNIBAL, ou HANNIBAL, fils d'Amilcar, général Carthaginois, jura à son père une haine éternelle contre Rome. A l'âge de neuf ans, il commença son apprentissage militaire en Espagne. Il se forma, en joignant les fatigues du soldat aux études du général. Dès l'âge de 26 ans, 221 av. J.-C., il commanda l'armée des Carthaginois qui lui avaient confié leur vengeance, et prit Sagonte en Espagne, ville alliée des Romains. D'Espagne, il songea à passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, dissipa une armée de Gaulois, parvint au Rhône, et, du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes, [dans les défilés desquelles il battit en plusieurs rencontres les belliqueux Allobroges.] Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables. Tite-Live raconte qu'il se vit obligé de faire sauter des rochers avec du vinaigre (1).

(1) Dion dit qu'on prit ainsi la ville d'Eleuthère; mais ces sortes d'exploits semblent ne devoir être placés que parmi les « Impostures de l'histoire ancienne » dont Lancelotti nous a donné un catalogue qui pourrait être considérablement augmenté. Ce n'est pas que le vinaigre n'ait la force de diviser des matières dures; mais c'est une action lente, dont les voyageurs et les conquérants n'ont garde d'attendre le produit. Et si, pour en obtenir un effet prompt, il faut, comme on le dit, chauffer les rochers, les

Mais ce fait, par lui-même invraisemblable, n'est apparemment fondé que sur l'impossibilité que l'on voyait, deux siècles après, de traverser les mêmes défilés avec des éléphants et tout l'attirail d'une grande armée, impossibilité qui ne provenait que de l'éboulement des terres et des rochers qui, en peu de temps, changent l'état des grandes montagnes (1). Après neuf jours de marche, Annibal se vit au sommet des Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardait l'Italie. Il entra dans la plaine, et la revue qu'il fit alors de ses troupes lui apprit que son armée, de 50,000 hommes de pied et de 9,000 chevaux, était réduite à 20,000 hommes et à 6,000 chevaux. Le général carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornelius Scipion sur le bord du Tésin, et quelque temps après Sempronius, près de la rivière de Trébie, l'an 218 avant J.-C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26,000 hommes; et les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. A cela près, tout réussissait à Annibal. [Il avait pour alliés, dans son armée, les Gaulois cisalpins et plusieurs milliers d'Espagnols.] L'année suivante, il vainquit Cneius Flaminius, près du lac de Trasymène. Le général romain resta mort sur le champ de bataille, 15,000 ennemis périrent, 6,000 furent faits prisonniers, et Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, et ne garda que les Romains. La république, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer en élisant pour dictateur Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de "Cunctator", ne s'appliqua qu'à observer les mouvements d'Annibal, à lui cacher les siens, et à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. Fabius Maximus, que ses ruses et ses délais auraient dû faire aimer des Romains, ne s'attira que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui et Minutius Félix, son général de la cavalerie, qui se laissa envelopper par le général carthaginois, et qui aurait péri sans le secours de son collègue. Le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Terentius Varro et Paul-Émile eurent le commandement des armées. [Varro ayant combattu contre l'avis de son collègue], ils furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant Jésus-Christ. 60,000 hommes de pied et 6,000 de cavalerie restèrent sur la place, avec le consul Paul-Émile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage un boisseau d'anneaux pris aux chevaliers qui périrent dans ce combat. Il paraît qu'Annibal aurait dû peut-être profiter des avantages que lui of-

rendre rouges de feu, avant de les pénétrer de vinaigre, quels échafaudages, quels monceaux de bois ne faudrait-il pas? que d'hommes, quel étalage d'instruments! etc. Où l'on peut déployer les moyens d'une telle opération, des armées et des éléphants peuvent passer sans vinaigre. Et puis, les rochers étant fendus, serait-on fort avancé? Passe encore si on pouvait les fondre ou les pulvériser.

(1) Il y a dans les Alpes et les montagnes de la Suisse une multitude d'endroits inaccessibles, où du temps des Romains on parvenait sans peine. Il y a des rochers coupés à pic dans une très-grande étendue, qui alors étaient couverts de terre, et dont on atteignait la cime par un talus doux. Les habitants de ces pays savent combien de changements de cette nature arrivent dans le cours d'un siècle, souvent dans l'espace de quelques années.

fraient ses victoires, et marcher droit à Rome; mais il se peut qu'il y voyait des obstacles que les historiens n'ont pas fait connaître, et qu'aujourd'hui on s'efforcerait en vain de deviner; peut-être aussi son habileté, sa prudence, son courage, se démentirent-ils dans l'ivresse de ses succès. « Le sort des empires, dit un philosophe, est si admirablement calculé dans les dispositions et les arrangements de la Providence, qu'on serait tenté de croire que la science des généraux, la sagesse des ministres et des rois, ne sont que des moyens de réaliser le plan éternel, et que pour cela elles essuient des vicissitudes, des variations, nécessaires à son exécution. » Annibal résolut de passer l'hiver à Capoue; et les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avaient causé de terreur aux généraux romains. [Cependant de graves historiens assurent que l'armée africaine ne perdit point sa discipline à Capoue, et que, pendant douze ans qu'elle se maintint encore en Italie, elle affronta tous les dangers avec la même bravoure. En effet, ce qui la perdit, ce fut la constance des Romains, les succès que les Scipions obtinrent en Espagne, et l'activité du sénat de Rome qui, dans une seule année, leva dix-huit légions.] En vain Annibal marcha-t-il du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J.-C. : les Romains en furent si peu touchés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campait, et envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages et la grêle l'obligèrent de décamper, sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains avec lui dans trois différents combats, mais il n'y eut rien de décisif; et comme il en présentait un quatrième, Annibal se retira, en disant : « Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu? » Cependant Asdrubal, frère d'Annibal, s'avançait en Italie pour le secourir; mais Claude Néron, lui ayant livré bataille, l'an 207 avant J.-C., tailla son armée en pièces, le tua lui-même, et fit jeter à l'entrée du camp d'Annibal la tête sanglante de son frère. Le Carthaginois, en la voyant, dit qu'il ne doutait plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeler Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valait mieux donner la paix à son pays, que de lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui et Scipion; mais, le général romain n'ayant voulu se prêter à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama, l'an 201 av. Jésus-Christ. Annibal la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premières victoires : 40,000 Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif pour les Carthaginois de demander la paix. [Annibal lui-même la leur conseilla. Telle fut la fin de la 2e guerre punique, après dix-huit années de combats sanglants. Annibal conserva néanmoins tout son crédit, et fut mis à

la tête d'une armée dans l'intérieur de l'Afrique; mais Rome exigea son rappel. Devenu préteur, il réforma plusieurs abus, jusqu'à ce que, la faction des Hannon, son ennemie, l'ayant accusé auprès des Romains d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, il fut exilé de Carthage.] Il se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains. Après la défaite de ce prince, il se retira chez Prusias, roi de Bythinie. Mais, ne se voyant nulle part en sûreté contre les recherches et les réquisitions des Romains, et craignant de leur être livré, il avala un poison subtil, qu'il portait depuis longtemps dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant Jésus-Christ, âgé de 64 ans. « Délivrons, dit-il, les Romains de la terreur que je leur inspire; ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le voulait empoisonner; et ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias de me faire périr. » Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine, et d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, et sans religion. Sans vouloir dissimuler qu'il lui restait quelque chose du caractère et des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin sont grossis, et qu'ils partent de la haine que lui portaient les Romains. Un courage mêlé de prudence, une fermeté que rien ne troublait, une connaissance parfaite de l'art militaire, une activité sans égale, ont mis Annibal au premier rang des grands généraux de tous les siècles. Turpin de Crissé, le considérant dans son exil et ses disgrâces, le trouve plus grand que le fameux Caton, qui désespéra si légèrement du salut public. « Annibal dit-il, qui fuit de contrées en contrées pour soulever contre Rome de nouveaux ennemis, se consolant de vivre par l'espoir de venger sa patrie, abaissant sa fierté jusqu'à devenir le courtisan d'un roi, me paraît plus grand que Caton, qui se donne la mort lorsqu'il peut opposer au génie et à la fortune de César son propre génie, son courage et son nom. » — [Il y a deux autres généraux carthaginois de ce nom. ANNIBAL, fils de Giscon, qui se distingua dans une expédition contre la Sicile, l'an 409 avant Jésus-Christ, et qui mourut de la peste trois ans après. — ANNIBAL l'"ancien", dans la première guerre punique, 261 ans avant Jésus-Christ, ravagea les côtes de l'Italie, et fut tué par ses soldats, pour s'être laissé surprendre par les Romains.

*ANNICÉRIS, de Cyrène, philosophe grec, disciple d'Aristippe, contemporain et ami de Platon, racheta celui-ci lorsqu'il fut vendu comme esclave par Denis-le-Tyran. Il épura la doctrine cyrénaïque en la rapprochant du platonisme.

ANNIUS, de Viterbe, ou JEAN NANNI, dominicain, et maître du sacré palais sous Alexandre VI, qui en faisait beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, et 17 livres d'*Antiquités*, Rome, 1498, in-fol.; Paris, 1512, in-fol.; Anvers, 1552, in-8°, compilés sans jugement dans des

temps où il n'y avait pas de critique. Il y entasse tous les écrits supposés qu'on a attribués aux anciens anteurs, comme à Xénophon, à Philon, etc. Il paraît que ceux qui l'ont accusé de la fabrication de ces ouvrages se sont trompés, et qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avait enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le "Voyage d'Italie" du P. Labat, tome 7, page 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrère. (*Voyez* Mégastène.) On peut encore consulter une "Apologie d'Annius", par Didime Ropaligero, Vérone, 1679, in-fol., en italien.

ANNON (Saint), sorti d'une famille noble, prit, dans sa jeunesse, le parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg, son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça, et résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses vertus et son devoir le firent connaître à la cour de l'empereur Henri III, dit "le Noir". Ce prince le fit venir auprès de sa personne. Quelque temps après, il le nomma prévôt de Groslar, dans la Basse-Saxe. Il l'éleva sur le siége archiépiscopal de Cologne en 1055. Après avoir réformé tous les monastères de son diocèse, il en fonda deux de chanoines réguliers de Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoît en d'autres lieux. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent et premier ministre, pour gouverner durant la minorité de Henri IV. Ce jeune prince, séduit par les flatteurs et les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque : il lui ôta même le gouvernement de l'état. Mais les injustices et les exactions de ceux auxquels il donnait sa confiance, excitèrent un mécontentement gégéral. Annon fut rappelé, et reprit l'administration des affaires en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075, jour auquel on lit son nom dans le Martyrologe romain.

*ANNONE (Jean-Jacques d'), né à Bâle en 1728, mort en 1804, fut professeur d'éloquence et ensuite de jurisprudence à Bâle; il avait beaucoup de goût pour les antiquités et pour l'histoire naturelle; il a inséré un grand nombre de "Mémoires" dans les journaux littéraires. Le "Glossaire" de Ducange, de 1762, est enrichi de ses notes sur les monnaies antiques.

*ANONYME de Saint-Gall (L'), moine de l'abbaye de ce nom, a écrit au ixe siècle l'*Histoire de Charlemagne*, à la sollicitation de de l'empereur Charles-le-Gros. Le style de cet historien, dont on n'a pu jusqu'à présent découvrir le nom, est dur et obscur; mais il rend compte de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui font regretter la perte d'une partie de son ouvrage.

*ANOT (Pierre-Nicolas), chanoine théologal et grand-pénitencier de l'église de Reims, docteur en théologie, naquit en 1762, à Saint-Germain-Mont, en Champagne. Il fut d'abord sous-principal au collége de Reims, où il venait de faire ses études, et se préparait à suivre la carrière de l'instruction publique, lorsque la révolution l'obligea de quitter la France. Chargé de l'éducation d'un jeune chevalier de Malte, il l'accompagna dans cette île après plusieurs voyages, et y passa le reste du temps de son émigration.

Après le concordat de 1802, il revint à Reims, et fut nommé vicaire de la métropole. Il débuta vers cette époque dans la carrière littéraire, par la publication des *deux Voyageurs*, ouvrage où il rend compte de ses propres voyages. Mais les lettres n'étaient pour lui qu'un délassement. Le ministère ecclésiastique, qu'il exerça pendant vingt ans, fut toujours sa principale occupation; la chaire sacrée eut aussi des attraits pour lui, et il y obtint des succès. Il composa pour l'Association de la Providence un assez grand nombre de *Sermons*, imprimés séparément à Reims, chez Regnier (1821, 22 et 23), et qui peuvent fournir la matière de 2 vol. in-12. Le même libraire a imprimé la collection de ses *Sermons choisis*. Anot se livra aussi d'une manière approfondie à l'étude de l'histoire, considérée sous le point de vue chronologique. Il fut nommé chanoine de la métropole en 1822, et mourut le 21 octobre 1823, âgé de 61 ans. M. Macquart, grand-vicaire de Reims, son ancien élève, a prononcé l'éloge d'Anot, devant l'Association de la Providence (Reims, Delaunois, 1823, in-12.) On trouve aussi une notice sur Anot, dans l'"Annuaire du département de la Marne" pour 1824, page 295. On lui doit: | *Guide de l'Histoire*, ou *Annales du Monde, depuis la dispersion des hommes jusqu'en* 1801, 1801, in-fol.; seconde édition, sous le titre d'*Annales du Monde*, ou *Tableaux chronologiques*, etc., 1816, in-fol. atlantique, de vingt feuilles, dédiée au duc d'Angoulême. | (Avec F. Malfilâtre). Les *deux Voyageurs*, ou *Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte, écrites selon l'ordre du temps*, 1803, 2 vol. in-12. | *Oraison funèbre de Louis XVI*, 1814, in-8° | *Tableau de l'Histoire universelle, ouvrage qui sert de texte et de développement aux Annales du monde*, tomes 1 et 2, 1817, *Histoire ancienne*. Tomes 3, 4, 5 et 6, *Histoire moderne*, Paris, Egron, 1822, in-12. | *Discours prononcés dans les assemblées de l'Association de la Providence* (*Première division des hommes*), établie à Reims, 1823; 2 parties, in-12.

*ANQUETIL (Louis-Pierre), membre de la seconde classe de l'institut et de la légion-d'honneur, naquit à Paris en 1723. Au sortir du collége Mazarin, il entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève, où il étudia la théologie. A vingt ans il était déjà professeur de belles-lettres, de philosophie et de théologie, au collége Saint-Jean. Nommé directeur au séminaire de Reims, il profita du séjour qu'il y fit pour composer une *Htstoire de cette ville*. Son collaborateur, Félix de la Salle, prétendait y mettre son nom; on tira au sort, et Anquetil l'emporta. En 1759, il fut nommé prieur de l'abbaye de la Roë en Anjou, et envoyé au collége de Senlis, pour y rétablir les études. Il obtint en 1766 le prieuré de Château-Renard, et en sortit, au commencement de la révolution, pour prendre possession de la cure de la Villette près Paris. La persécution de 1793, qui n'épargnait même pas les prêtres assermentés, l'atteignit jusque dans sa retraite. Il fut enfermé à Saint-Lazare, où il continua son *Histoire universelle*, qu'il termina peu de temps

après avoir recouvré sa liberté ; il fut à cette époque nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et ensuite employé au ministère des relations extérieures, où il composa ses *Motifs des traités de paix*. Il conserva jusqu'à la fin une santé robuste qui, à l'âge de plus de 80 ans, lui permettait de travailler jusqu'à dix heures par jour. La veille de sa mort, qui arriva le 6 septembre 1808, il disait à un de ses amis : « Venez voir un homme qui meurt tout plein de vie. » On a de lui : | l'*Histoire civile et politique de la ville de Reims*, 3 vol. in-12, 1756, 1757. Il devait y avoir un 4e vol. qui n'a point paru ; c'était celui de ses ouvrages dont l'auteur faisait le plus de cas; | *Almanach de Reims*, in-24, 1754; | *l'Esprit de la ligue*, ou *Histoire politique des troubles de la France pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles*, 3 vol. in-12, 1767, réimprimés dans le même format en 1771 et 1797; | *Intrigue du cabinet sous Henri IV et sous Louis XIII, terminée par la Fronde*, 4 vol. in-12, 1780; | *Louis XIV, sa cour et le régent*, 4 vol. in-12, 1789; 5 vol. in-12, 1794, ouvrage sans intérêt depuis qu'on a publié les Mémoires dont l'auteur s'était servi; | *Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même, suivie du journal de la cour de* 1724 *à* 1734, 4 vol. in-12, 1787, Paris; | *Précis de l'Histoire universelle*, 12 vol. in-12, 1805, réimprimé plusieurs fois et traduit en plusieurs langues; | *Motifs des guerres et des traités de paix de la France pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8°; | *Histoire de France depuis les Gaules jusqu'à la fin de la monarchie*, 14 vol. in-12, 1805 et suiv.; ouvrage qui se ressent beaucoup de l'âge où l'auteur le composa (il avait alors 80 ans), et de la précipitation avec laquelle il fut fait.

* ANQUETIL-DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), frère du précédent, né à Paris le 7 décembre 1731, se distingua surtout dans la langue hébraïque, qui lui devint très-familière. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, voulait diriger ses inclinations vers l'état ecclésiastique ; mais Anquetil préféra suivre son penchant irrésistible pour l'étude des langues orientales. Son assiduité à la bibliothèque du roi le fit remarquer par l'abbé Sallier, garde des manuscrits, qui le recommanda à ses amis. On lui obtint une modique pension en qualité d'élève pour les langues orientales; mais, ayant quelque temps après rencontré par hasard quelques feuilles calquées sur un manuscrit du "Vendidad-Sadé", il conçut le projet d'aller dans l'Inde, afin de découvrir les livres sacrés des Perses. N'ayant pu obtenir la traversée gratuite, il s'engagea en qualité de soldat sur un vaisseau de marine royale. Ses amis en informèrent le ministre, qui, touché de ce beau dévouement, lui accorda le passage aux frais du gouvernement, et des secours dont Anquetil ne put profiter, étant parti avant la réception des dépêches du ministre. Il débarqua à Pondichéry le 10 août 1755, y séjourna pour apprendre le persan moderne, et se rendit peu de temps après à Schandernagor pour étudier le shanscrit. A peine relevait-il d'une maladie grave, que la guerre se

déclara entre la France et l'Angleterre. Obligé de quitter Schandernagor, il retourna à Pondichéry, visitant néanmoins les pagodes, et ne laissant passer aucune occasion de s'instruire; de là il s'embarqua pour Surate, visita en passant Calicut, Goa, Aurengabad, et pénétra dans le pays des Marates où il observa les monuments des juifs et des chrétiens de Saint-Thomas, dont il eut soin de recueillir les traditions. Arrivé à Surate, il courut vers les prêtres de la ville, qui possédaient les livres qu'il cherchait; il les obtint avec beaucoup de peine, et étudia pour les comprendre la langue pehlevi, dont il fit un vocabulaire qu'il termina le 24 mars 1759. Le prêtre qui l'avait instruit l'introduisit, au péril de sa vie, dans l'intérieur le plus secret des temples; là il vit à découvert les rites et les cérémonies dont les liturgies ne contenaient qu'une description très-imparfaite. Une querelle, qu'il eut avec un Français, le força de se mettre sous la protection du pavillon anglais; il alla débarquer à Londres, et se rendit de là à Oxford, pour collationner les ouvrages qu'il avait en sa possession sur le manuscrit du "Vendidad-Sadé" qui y était déposé. Il revint enfin à Paris le 4 mai 1762, sans fortune, mais possédant une foule d'objets curieux et rares, et 180 manuscrits. L'abbé Barthélemy sollicita et obtint pour lui une pension et le titre d'interprète des langues orientales à la Bibliothèque du roi, en 1763. Il fut nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Tout son temps, jusqu'à la révolution, fut employé à la publication de ses ouvrages. Lors de la nouvelle organisation de l'Institut, il en fut nommé membre, donna sa démission quelque temps après, pour ne pas prêter serment aux constitutions de l'empire, et mourut à Paris le 17 janvier 1805, épuisé par de longs travaux et par le régime austère auquel il s'était astreint. Ses principaux ouvrages sont: | *Zend-Avesta*, 1771, 3 vol. in-4°. C'est un recueil des livres sacrés des Perses. Il a joint à cette traduction une relation intéressante de ses voyages et une Histoire de Zoroastre très-estimée; | *Législation orientale*, 1778, où il combat le système de Montesquieu sur cette législation; | *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786. Cet ouvrage, qui fait partie de la "Géographie de l'Inde" du P. Thieffenthaler, fut suivi, en 1789, de son *Traité de la dignité du commerce et de l'état du Commerçant*; | *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798, 2 vol. in-8°; | *Upanischada*, c'est-à-dire, *Secrets qu'il ne faut pas révéler*; 2 vol. in-4°, 1804; | *Voyage du P. Paulin de Saint-Barthélemy dans l'Inde*, publié par M. Sylvestre de Sacy, 1808, 3 vol. in-8°. La mort le surprit pendant qu'il s'occupait de rendre cet ouvrage public. Il reste encore de lui grand nombre de manuscrits qui n'ont point vu le jour, ainsi que plusieurs mémoires importants lus à l'académie, et contenant des détails curieux sur l'histoire et les langues orientales. Parmi les excellentes qualités d'Anquetil, on remarque surtout son extrême désintéressement, qui lui fit refuser plusieurs récompenses du roi, et la somme de 30,000 francs,

que les Anglais lui offraient de sa traduction du "Zend-Avesta. Il avait des sentiments religieux, exprimés dans une lettre écrite aux Brahmes depuis son retour en France, et surtout une simplicité de mœurs digne d'un autre siècle.

*ANQUETIN (Charles), né à Rouen, curé de Lyons-la-Forest, mourut à Rouen en 1716. Il a composé : | *Dissertation sur sainte Marie Magdeleine pour prouver que Marie Magdeleine, Marie, sœur de Marthe, et la femme pécheresse sont trois femmes différentes*; Rouen 1699, in-12. Paris, 1702; | *Lettre au P. Lamy de l'Oratoire sur la femme pécheresse*, 1700 in-12, et quelques autres écrits sur le même sujet.

*ANSALONI (Giordano), missionnaire sicilien, fut envoyé aux îles Philippines en 1625; il comptait passer en Chine, et, se fixant à Manille pour le service des hôpitaux, il apprit le chinois, espérant par ce moyen pouvoir convertir plus aisément les infidèles. Mais la Providence lui avait marqué une autre destination: il partit pour le Japon en 1632, y arriva au milieu de la grande persécution, et, après avor échappé aux recherches pendant deux ans, il y reçut le martyre le 18 novembre 1634.

* ANSART (André-Joseph), né dans l'Artois en 1723, mort vers 1790, fut d'abord bénédictin, puis chapelain de l'ordre de Malthe, et prieur-curé de Villeconin; il s'était fait recevoir avocat au parlement et docteur en droit. Il était membre des académies d'Arras, et des Arcades de Rome. Il a publié : | *Dialogue sur l'utilité des moines rentés*, 1768, in-12; | *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon*, 1770, in-12; | *Histoire de saint Maur, abbé de Glanfeuil*, 1772, in-12. La première partie contient la vie du saint, la deuxième et la troisième, les diverses translations de ses reliques, et la quatrième une histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. | *Eloge de Charles V, empereur*, traduit du latin de J. Masenius, 1777, in-12; | *Esprit de saint Vincent de Paul, ou Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12; | *Histoire de sainte Reine d'Alise et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, in-12; | *Histoire de saint Fiacre*, 1784, in-12; | *La vie de Grégoire Cortez, bénédictin, évêque d'Urbin et cardinal*, 1786, in-12. On a dit dans le temps qu'Ansart était peu instruit et paresseux, et qu'il avait trouvé tous les matériaux de ses ouvrages dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. On lui a attribué à tort la "Bibliothèque littéraire du Maine", qu'on doit au suivant.

*ANSART (Louis-Joseph-Auguste), né à Aubigny, diocèse d'Arras, le 22 mai 1748, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de France, où il fit profession le 23 novembre 1767. Il demeurait à Châlons-sur-Marne en 1784, et s'y occupait de recherches très-étendues sur l'histoire ecclésiastique, littéraire et civile du Maine. Ses lectures lui avaient fait connaître 300 auteurs manceaux dont on avait oublié jusqu'aux noms. Il devait en résulter un ouvrage composé de 8 volumes in-8°. L'auteur n'a fait paraître qu'un premier volume en 1784, sous ce titre : *Bibliothèque littéraire du*

Maine, ou Traité historique et critique des auteurs de cette province. Ce volume comprend environ cent articles. L'exactitude avec laquelle ils sont rédigés, les recherches qu'ils présentent, font regretter que les volumes suivants n'aient pas paru. Avant la révolution, Ansart était prieur-curé à Grand-Pré (Ardennes), et il en était encore curé titulaire en 1812.

ANSBERT (Saint), né à Chaussy, village du Vexin [fut élevé à la cour du roi Clotaire III, et refusa un riche mariage pour se consacrer à Dieu. Il alla exécuter ce projet dans l'abbaye de Fontenelle, où il embrassa la règle de Saint-Benoît; il devint ensuite abbé de ce monastère, qu'il gouverna sagement, et en fonda plusieurs autres.] Ayant été élu archevêque de Rouen, après la mort de saint Ouen, en 683, il fut sacré par saint Lambert, à Clichi, où Thierri III avait convoqué les états du royaume. Son élection fut fort agréable au roi, qui l'estimait singulièrement, à cause de son éminente sainteté, et qui l'avait choisi pour son confesseur. Pépin d'Héristal, maire du palais, aux yeux duquel la calomnie l'avait noirci, le relégua dans le monastère de Haimont, en Hainault. Le saint évêque édifia les religieux de cette maison par l'austérité de ses jeûnes, par sa ferveur et son assiduité à la prière. Sa mort, arrivée en 698, l'empêcha de profiter de la permission qu'on lui avait accordée de retourner dans son diocèse. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fontenelle, qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture.

ANSCHAIRE ou ANSGAIRE, *Anscharius* (Saint), (ou plutôt *Ansgarius*, comme il paraît par une chartre de Louis-le-Débonnaire), surnommé "l'Apôtre du septentrion," premier évêque de Hambourg et de Brême, naquit en Picardie vers l'an 805, et fut élevé dans le monastère de Corbie. L'an 821, il passa du monastère de Corbie en Picardie dans celui du même nom en Saxe, qui avait été bâti par Louis-le-Débonnaire, sur le Weser, y ayant été envoyé par Adelard, abbé de l'ancienne Corbie. Il fut nommé, par Louis-le-Débonnaire, pour gouverner ce monastère. Les Danois et les Suédois ayant demandé des prêtres pour leur prêcher l'Evangile, l'an 836, le pape Grégoire IV y envoya Anschaire, qui en convertit un grand nombre, et qui fut fait, l'an 842, évêque de Hambourg, pour travailler plus commodément à la conversion des peuples septentrionaux. On croit qu'il pénétra jusqu'en Islande, et, selon quelques auteurs, jusqu'au Groënland. Il mourut à Brême l'an 864. Cette Église avait été unie à celle de Hambourg en 849. Sa "Vie", que D. Mabillon a publiée avec de savantes remarques, a été écrite par saint Rembert, son successeur saint Anschaire nous a laissé une *Vie de saint Willohad*, premier évêque de Brême, qui mourut en 789 ou 791. C'est un ouvrage écrit avec beaucoup de sagesse et d'élégance. Il est précédé d'une préface, que l'on regardera comme un chef-d'œuvre, si l'on considère surtout le temps où vivait son auteur. Surius donna un assez mauvais extrait de cette *Vie*, qui fut imprimé en entier à Cologne, en 1642. Le P. Mabillon l'a pu-

bliée de nouveau. Fabricius l'a fait aussi réimprimer dans ses "Historiens de Hambourg," tom. 2.

*ANSE DE VILLOISON (Jean-Baptiste-Gaspard D') OU DANSSE DE VILLOISON, célèbre helléniste, de l'institut de France, et des académies de Berlin, Madrid, Gottingue, etc., originaire d'Espagne, naquit à Corbeil-sur-Seine, le 5 mars 1750. A l'âge de 15 ans, il s'était rendu familiers les ouvrages grecs les plus difficiles, les récitait de vive voix, et les expliquait aussitôt. Il s'occupa, dès lors, du "Lexique homérique d'Apollonius" qui jusque là était resté inédit, et que Villoison publia en grec et en latin, 1773, 2 vol. in-4° ou in-f°, avec un *Commentaire* où l'on remarque une foule de notes pleines d'érudition et d'intérêt. L'académie des inscriptions et belles-lettres, frappée de voir un jeune homme publier un travail qui eût suffi pour établir la réputation d'un savant consommé, voulut le compter au nombre de ses membres; mais comme il n'avait pas encore atteint l'âge exigé (il n'avait que 22 ans), cette compagnie savante sollicita et obtint une exception qui n'a jamais eu lieu en faveur d'aucune autre personne. Il ne tarda pas non plus à être agrégé aux principales sociétés savantes de l'Europe. Ayant épuisé par ses recherches toutes les bibliothèques de la France, il se rendit à Venise, aux frais du gouvernement, pour visiter celle de Saint-Marc, qui s'était enrichie des manuscrits que le cardinal Bessarion y avait apportés de la Grèce, dans le XV[e] siècle. Il y puisa des matériaux qu'il fit paraître à Venise, en 1781, sous le titre d'*Anecdota græca è regiâ Parisiensi et è Venetâ sancti Marci deprompta*, 2 vol. Il y recueillit aussi, sur le premier des poètes, les anciennes scholies d'Alexandrie, dont il se servit dans son édition de l'"Ilade" d'Homère, publiée à Venise, en 1788, in-fol. sous ce titre : *Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primùm edidit obeliscis, aliisque signis criticis*. Ce travail important lui mérita les félicitations de l'Europe savante, qui lui décerna le titre de "Sauveur d'Homère". Il avait copié à Venise une traduction grecque, sans nom d'auteur, de plusieurs livres de la Bible qu'il avait fait paraître à Strasbourg en 1784, sous ce titre : *Nova versio græca Proverbiorum*, etc., *ex unico S. Marci bibliothecæ codice veneto nunc primùm eruta et notulis illustrata*. A Weimar, il publia une collection considérable de variantes, de corrections et de remarques sur Nonnus, Homère, Hésiode, Hipparthus, Josèphe, etc. sous le titre d'*Epistolæ Vimarienses*. En 1785, M. de Choiseul-Gouffier, nommé ambassadeur à Constantinople, emmena avec lui Villoison qui brûlait du désir d'explorer la Grèce, contrée si riche en souvenirs. Le fruit de ce voyage fut un ouvrage (auquel il travailla pendant les vingt dernières années de sa vie) *sur la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous ses rapports*, etc. Ce corps complet d'histoire, qui forme 15 vol. in-4°, est resté inédit, et l'on croit même que l'auteur n'y avait pas mis encore la dernière main. En 1797, il ouvrit à Paris un cours de littérature grecque, et bientôt après il fut

nommé professeur de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales. En 1802, il remplaça, à l'institut, le littérateur Sélis qui venait de mourir. A la fin de 1804, il fit établir une chaire de grec moderne, au collége de France, et il la remplissait avec distinction, quand une maladie l'enleva le 26 avril 1805. Outre son grand ouvrage sur la Grèce, Villoison laissa en manuscrits : | une dissertation sur l'antiquité, sous le titre de *Palæographie critique ;* | *Un Traité de la théologie physique des stoïciens ;* | *Un Commentaire sur les déclamations du sophiste grec Choricius ;* | une édition revue avec beaucoup de soin du traité *De natura Deorum*, écrit en grec, par Cornutus, philosophe stoïcien, avec une nouvelle traduction latine et un commentaire fort curieux.

*ANSEAUME (J.), né à Paris, d'abord souffleur à la comédie italienne, composa différentes *Pièces de théâtre*, recueillies en 1766, 3 v. in-12; il mourut en 1784.

ANSEGISE ou ANSIGISE (Saint), issu du sang royal, embrassa l'état monastique; mais Charlemagne, ne voulant pas que ses talents fussent ensevelis dans la retraite, le nomma intendant d'Aix-la-Chapelle, et lui conféra, en titre de bénéfice, l'abbaye de Saint-Germer en Flex, qu'il reédifia. Il avait eu auparavant celles de Saint-Sixte, près de Reims, et de Saint-Mémie de Châlons, qu'il quitta pour gouverner l'abbaye de Germer. Louis-le-Débonnaire lui conféra celles de Luxeu et de Fontenelle. Il fut employé avec succès dans différentes ambassades, et mourut en 834. On lui doit un *Recueil* des Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, imprimé par les soins de Pierre et François Pithou, en 1588, 1603 et 1620. Baluze en donna une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs prétendent qu'Ansegise fut aussi abbé de Lobbes, ce qui peut très-bien être, les hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus ayant, durant ces siècles, fréquemment passé du gouvernement d'une abbaye à une autre pour y maintenir ou rétablir la régularité. [Quelques-uns l'ont confondu avec le suivant.]

ANSEGISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, fut élevé à l'archevêché de Sens, le 21 juin 871. Charles-le-Chauve, [qui ambitionnait la dignité d'empereur,] l'envoya au pape Jean VIII, [pour s'assurer de son suffrage; ce pontife] le fit primat et vicaire dans les Gaules et dans la Germanie. Cette dignité donna un nouvel éclat à l'Église d'Ansegise, qui voulut se faire reconnaître comme primat, dans un concile auquel Charles-le-Chauve assistait, en 876. Mais plusieurs prélats s'y opposèrent, et entre autres Hicnmar de Reims, qui avait publié un écrit contre cette primatie. A son retour d'un second voyage à Rome, Ansegise se trouva, en 878, au concile de Troyes, où le pape était présent; et l'année d'après, 879, il sacra, dans l'abbaye de Ferrière en Gatinais, les rois Louis III et Carloman, fils de Louis-le-Bègue. Il mourut en 883.

*ANSELME, chanoine, et ensuite doyen de l'Église de Liége, issu d'une famille noble, florissait au XIe siècle. Son mérite le rendit cher à Wason, évêque de Liége,

en 1041, et à Théoduin, qui lui succéda en 1048. Il fit avec celui-ci le voyage de Jérusalem. Il continua, par l'ordre de ses supérieurs, c'est-à-dire de l'archevêque de Cologne, l'*Histoire des évêques de Liége*, commencée par Hérige, abbé de Lobbes en 991, et déjà continuée par un nommé Alexandre, chanoine aussi de la cathédrale de Liége, qui avait entrepris ce travail à la sollicitation de la bienheureuse Ide, abbesse de Sainte-Cécile de Cologne. Dom Martenne et dom Durand, de la congrégation de Saint-Maur, ont donné une édition de celui d'Anselme, dans leur "Amplissima collectio. Anselme vécut au moins jusqu'en 1056, date de la publication de son ouvrage.

ANSELME, Mantouan, évêque de Lucques, en Italie, en 1061, quitta son évêché, parce qu'il se reprochait d'en avoir reçu l'investiture de l'empereur Henri IV. Grégoire VII le força de le reprendre, et le fit son vicaire-général en Lombardie. Il mourut en 1086, hors de son diocèse. Il était d'une vaste érudition; il savait par cœur toute l'Ecriture sainte, et lorsqu'on l'interrogeait sur quelque passage, il disait aussitôt comment chaque père l'avait expliqué. [On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : | *Apologie pour Grégoire VII*; | *Explication des lamentations de Jérémie*; | *Explication des Psaumes*, qu'il entreprit pour la princesse Mathilde, dont il était directeur, et que la mort l'empêcha d'achever; | *Collection de canons*, en 13 volumes; | *Réfutation des prétentions de l'antipape Guibert*. On trouve ses écrits, en très-grande partie, dans la "Bibliotheca patrum."]

ANSELME (Saint), archevêque de Cantorbéry, naquit à Aost en Piémont, en 1033. Il vint au monastère du Bec, en Normandie, attiré par le nom du célèbre Lanfranc, s'y fit bénédictin, et en fut prieur, puis abbé en 1078. On le nomma archevêque de Cantorbéry, l'an 1093. Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, à qui il reprochait ses déréglements et ses injustices, conçut de l'aversion pour lui. Ce prince était dans le parti de l'antipape Guibert, tandis qu'Anselme soutenait le vrai pape Urbain II. Le saint prélat, exilé sous ce prétexte, se retira à Rome, où Urbain II le reçut comme il le méritait. Il soutint la procession du Saint-Esprit contre les Grecs, dans le concile de Bari, en 1098. Il partit ensuite pour la France, et s'arrêta à Lyon, jusqu'à la mort du monarque son persécuteur. Henri Ier, successeur de Guillaume, rappela l'archevêque de Cantorbéry; mais il ne jouit pas long-temps de la paix que son rappel semblait lui promettre. La querelle des investitures le mit mal avec le roi. Il fut obligé de revenir en France et en Italie, jusqu'à ce que le feu de ces disputes fût assoupi. Anselme retourna, à Cantorbéry, et y mourut, en 1109, à l'âge de 76 ans. Dom Gerberon a publié, en 1675, une très-bonne édition de ses *OEuvres*, in-fol., faite sur les meilleurs manuscrits de France et d'Angleterre. Il y en a une autre, donnée à Venise en 1744, en 2 vol. in-fol. Saint Anselme fut un des plus célèbres docteurs de son temps, et le premier qui allia avec la théologie cette précision dialectique et cette méthode scolastique qui donne de la force aux

preuves de la vérité, et qui confond l'erreur en découvrant ses sophismes. Il est vrai que, dans les siècles suivants, on a quelquefois abusé de cette méthode; on a fait de la théologie une espèce de logique contentieuse, et quelquefois une audacieuse métaphysique qui s'exerçait fort inutilement ou fort témérairement sur des questions où la simple foi répand plus de lumières que toutes les spéculations; mais cela ne prouve rien contre la théologie scolastique en elle-même. Elle est nécessaire, à un certain point, pour confondre toutes les espèces d'hérétiques, mais surtout ceux qui, comme les ariens, s'arment de la subtilité du raisonnement plutôt que de l'autorité des livres saints. (*Voyez* Crellius, Suarez, Petau, Saint Thomas, etc.) Quant à ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifiants, pleins d'oction et d'une certaine tendresse d'amour pour Dieu, qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un style simple, naturel, clair et concis, fait le principal mérite de ses lettres. On juge par les vers qui nous restent de lui, qu'il n'avait pas le génie poétique dans le plus haut degré. [Jean de Salisbury, et Eadmer, moine de Cantorbéry, ont écrit sa "Vie", sur laquelle on peut aussi consulter Guillaume de Malmesbury, "De gestis pontificum anglorum".]

ANSELME, de Laon, doyen et archidiacre de cette ville, mort en 1117, professa avec réputation dans l'université de Paris, et ensuite dans le diocèse de Laon. On a de lui une *Glose* interlinéaire sur la Bible, imprimée avec celle de Lira. Abailard en parle comme d'un arbre qui avait quelquefois de belles feuilles, mais qui ne portait point de fruits. [On a aussi de lui des *Commentaires* sur saint Matthieu et sur saint Jean.]

*ANSELME de Gembloux, en latin "Gemblacum", fameuse abbaye du Brabant, y entra jeune, et y fit profession de la règle de Saint-Benoît. Il y eut pour maître Guérin, son parent, religieux de l'abbaye, sous lequel il fit de grands progrès dans les saintes lettres. Sa réputation engagea l'abbé de Hautvillers en Champagne à le demander pour donner des leçons à ses jeunes religieux. Après avoir enseigné à Hautvillers, il fut appelé à l'abbaye de Lagny, pour rendre les mêmes services. De retour à Gembloux, il continua d'y professer, et fut chargé de la bibliothèque. Il y exerça ce dernier emploi en homme qui aime les livres, et qui est capable d'en apprécier le mérite. Il les revoyait, et, quand l'occasion s'en présentait, il en corrigeait les fautes. L'abbaye ayant vaqué en 1113, il fut élu d'un consentement unanime. Il était d'une santé faible et délicate, ce qui ne l'empêchait ni de se livrer aux austérités de la vie monastique et à la méditation, ni de donner l'exemple de l'assiduité à l'étude des saintes Écritures. Il a continué la *Chronique de Sigebert*, religieux du même monastère, depuis 1112, que mourut cet écrivain, jusqu'en 1137. Il a eu trois continuateurs anonymes, tous trois de l'ordre de St.-Benoît : le premier, religieux de Gembloux, a poussé la chronique depuis 1137 jusqu'en 1148; le deuxième, religieux d'Affilighem, jusqu'en 1165; et le troisième, religieux d'Anchin, jusqu'en 1224. Cette chronique, avec sa continuation, a été publiée par

Aubert Le Myre, à Anvers, chez Verdussen, 1608, in-4°. Il existait à Anchin un poëme latin manuscrit, à la louange de saint Bernard, abbé de Clairvaux et de ce monastère, avec cette inscription: « Venerabili abbati Clarovallensi Bernardo Anselmus", qu'on pourrait attribuer à Anselme de Gembloux, à moins que peut-être ces vers ne soient d'Anselme, moine de Saint-Médard de Soissons, puis abbé de Saint-Vincent de Laon, aussi contemporain de saint Bernard, qui concourut à son élévation sur le siége épiscopal de Tournai. Anselme de Gembloux mourut le 20 mars de l'an 1137 ou 1138, si l'on fait commencer l'année au mois de janvier. (*Voy.* SIGEBERT.)

*ANSELME (Georges), surnommé "l'Ancien", né à Parme, mort en 1440, est auteur de | *Institutiones canonicæ;* | de *Harmoniâ;* | d'un ouvrage sur l'Astronomie; ils sont tous manuscrits.

*ANSELME (Georges), surnommé "Nepos", petit-fils du précédent, né à Parme, mort en 1528, a laissé *Epigrammaton libri VII;* la *Traduction* latine de "l'Hécube d'Euripide"; la *Vie de Jacques Cavicco,* à la suite de son roman intitulé *il Peregrino,* et des *Eclaircissements sur quelques comédies de Plaute,* intitulés : *Epiphyllides.*

ANSELME DE SAINTE-MARIE (Pierre DE GUIBOURS, communément appelé le père) Augustin déchaussé, connu par son *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne,* 2 vol. in-4°, mourut à Paris, sa patrie, âgé de 69 ans, en 1694. « Cet écrivain a beaucoup contribué, dit l'auteur des "Trois siècles", à fournir des lumières à ceux qui ont travaillé sur l'histoire de France. On ne peut le regarder que comme ceux qui découvrent les mines, en laissant aux autres le soin d'épurer les métaux qu'on en tire, et de les mettre en valeur. » Son ouvrage, imparfait dans sa naissance, est devenu meilleur sous les plumes de du Fourny, des révérends pères Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien, continuateurs de cette *Histoire.* Elle est actuellement en 9 vol. in-fol., 1726, et années suivantes. On y trouve des recherches abondantes et curieuses. Il y a certainement beaucoup de fautes; mais quelle compilation en est exempte? (*Voy.* ANGE de Ste-Rosalie, et DU FOURNY.) [On a encore de lui : | *la Science héraldique,* 1675, in-4°; | *Le Palais de l'honneur,* contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France, 1663-1668, in-4°; | *le Palais de la gloire,* contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France, et de plusieurs nobles familles de l'Europe, 1664, in-4°.]

ANSELME (Antoine), né à l'Ile-en-Jourdain, petite ville de l'Armagnac, l'an 1652, d'un chirurgien, embrassa l'état eclésiastique, se distingua dans l'étude des belles-lettres, et fut couronné deux fois par l'académie des jeux Floraux de Toulouse. Ses *Odes* se trouvent dans le recueil de cette compagnie, et on ne les a guère vues ailleurs. Le marquis de Montespan, charmé de ses sermons, le chargea de veiller à l'éducation de son fils, le marquis d'Antin. L'abbé Anselme vint

avec son élève à Paris. La capitale applaudit à son éloquence, presque autant que la province. Il fut nommé à plusieurs reprises pour prêcher à la cour. Ses panégyriques surtout et ses oraisons funèbres, firent sa réputation. Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtiments. L'académie de peinture et celle des inscriptions et belles-lettres l'admirent en qualité d'associé dans leur corps, en 1710. L'abbé Anselme se retira sur la fin de ses jours dans son abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son temps entre ses livres et ses jardins, et y mourut le 8 août 1737 dans sa 85e année. Nous avons de lui : | un *Recueil de sermons panégyriques et oraisons funèbres*, en 7 vol. in-8°. Les *Sermons* qui forment 4 de ces volumes ont été réimprimés en 6 vol. in-12; ils n'ont pas soutenu la réputation que l'auteur avait acquise en les débitant, car ils firent alors la plus vive impression, même sur ceux qui étaient prévenus contre lui. « J'ai été ce matin, écrivait madame de Sévigné, à une très-belle Passion à Saint-Paul : c'était l'abbé Anselme. J'étais prévenue contre lui. Je le trouvais gascon, et c'était assez pour m'ôter la foi en ses paroles; il m'a forcée de revenir de cet injuste jugement, et je le trouve un des bons prédicateurs que j'aie jamais entendus : de l'esprit, de la dévotion, de la grâce, de l'éloquence, en un mot, je n'en préfère guère à lui » | Plusieurs *Dissertations* dans les mémoires de l'académie des inscriptions; on y découvre un sage érudit et un bon littérateur.

ANSELMO (Antoine), né à Anvers où il fut échevin pendans plusieurs années, et avocat fiscal de l'évêque, mourut en 1668, presque octogénaire. Il a beaucoup écrit sur le droit belgique. On a de lui : | un *Recueil d'ordonnances*, en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; | *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-fol.; | *Tribonianus belgicus*, Bruxelles, 1663, in-fol.; | *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1656, in-fol.; | *Consultationes*, etc., Anvers, 1671, in-fol. Ces ouvrages sont écrits avec méthode, et sont recherchés des jurisconsultes.

ANSER, poète latin, ami de Marc-Antoine, chanta les actions de ce général qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Falerne. Virgile n'avait pas grande opinion de ses talents, s'il est vrai qu'il fait allusion à ce poète, en disant dans sa 9e églogue :

Nam neque adhuc Varo videor neque dicere Cinna
Digna, sed argutos inter strepere Anser olores.

*ANSGARDE, femme de Louis-le-Bègue, et mère de Louis III et de Carloman, fut répudiée par son époux, et mourut vers 880.

*ANSHELM (Valère), médecin allemand, conseiller de la ville de Berne, en 1629, a donné l'histoire de quatre dominicains, brûlés à Berne en 1509, et des tables chronologiques depuis la création du monde jusqu'en 1540.

* ANSLO (Reinier), poète hollandais, né à Amsterdam en 1622. Dans un voyage à Rome en 1649, il se fit catholique, et mourut à Pérouse en 1669. Il cultiva les muses latines, et le *Recueil de ses poésies* a été publié à Roterdam, 1713, in-8°.

ANSON (Georges), né à

Staffordshire, en Angleterre, l'an 1697, d'une famille noble et ancienne, se dévoua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers qu'il courut dans sa première course qu'il commença d'apprendre le grand art de commander une armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte des périls effrayants. Poursuivi par deux corsaires, il leur échappa, malgré la disproportion des forces et les horreurs d'une tempête furieuse. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma, en 1723, capitaine d'un vaisseau de guerre de 60 canons. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit un nom célèbre. En 1739, les hostilités s'étant engagées entre l'Espagne et l'Angleterre, le ministère britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols. On lui donna six navires qui portaient environ 1,400 hommes d'équipage. La saison était si fort avancée quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printemps de 1740. Des six vaisseaux, il n'en restait plus que deux et une chaloupe, lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap. Le reste avait été dispersé par les vents ou submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'île fertile et déserte de Juan-Fernandès, osa attaquer la ville de Paita, une des plus riches places des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendres, et partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1,500 mille piastres : le gain pour les Anglais d'environ 180 mille. Le vainqueur s'éloigna de Paita, presqu'aussitôt qu'il en eut assuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers les îles des Larrons avec le "Centurion", le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais, avant d'y arriver, un scorbut, d'une nature affreuse, lui avait enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendait sur ce qui lui restait de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau et se remit en mer. Quelques jours après il rencontra un navire espagnol richement chargé : il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venait de quitter. Le navire espagnol portait 1,500 mille piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Mais, ce qui ne donne pas des Chinois une idée aussi brillante que la plupart des voyageurs et des philosophes modernes voudraient nous en faire concevoir, c'est que ces lâches et cruels spectateurs de la victoire d'Anson ne purent comprendre qu'il n'eût pas massacré tous les Espagnols au moment de la prise

du vaisseau. Anson, ayant vengé l'honneur de sa nation, retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et aborda en Angleterre le 4 juin 1744, après un voyage de trois ans et demi. Il fit porter à Londres en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient, en or et en argent, à 10 millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral du Bleu fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral du Blanc. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre de la Jonquière, qui ramenait en Europe une escadre, composée de 6 vaisseaux de guerre et de 4 vaisseaux revenant des Indes orientales. Le ministère britannique nomma le vainqueur vice-amiral d'Angleterre, et, peu de temps après, premier lord de l'amirauté. L'Angleterre, en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditait depuis longtemps une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo, en 1758, reçut sur ses vaisseaux les soldats échappés aux Français, et les ramena en Angleterre. Il mourut à Londres en 1762. La gloire de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes, sur sa valeur, sur son intrépidité; il fut homme de bien, il respecta l'humanité, lors même que son bras s'armait pour la détruire. Nous avons son *Voyage autour du Monde*, traduit en français, 1 vol. in-4°, 1749, Amsterdam, et réimprimé en 4 vol. in-12, et à Lyon, 1756, 2 vol. in-4°.

* ANSON (Pierre-Hubert), né à Paris en 1744, était agrégé à la faculté de droit, lorsque d'Ormesson, intendant des finances, l'appela auprès de son fils, depuis contrôleur-général. Anson occupa avant la révolution plusieurs places dans les finances, fut député à l'assemblée constituante, et ensuite administrateur des postes, place qu'il occupait à sa mort, arrivée en 1810. Il a publié | une *Traduction en vers* des "Odes d'Anacréon", petit in-8°, Paris, 1795; traduction d'une grande médiocrité; | *Lettres de milady Montague*, 2e édition, Paris, 1805, 2 vol. in-12. Ses autres écrits ne méritent pas même d'être indiqués.

* ANSPRAND, roi des Lombards, fut vaincu par Ragimbert, duc de Turin; obligé de fuir en Bavière, il remonta ensuite sur le trône, après avoir défait Aribert, fils de Ragimbert. Il mourut vers l'an 712.

*ANSTEY (Christophe), écrivain anglais, remarquable par une causticité originale, une saillie bouffonne, une versification aisée et piquante, naquit dans le Wiltshire vers 1787, fut élevé à Eaton et à Cambridge, et commença à exercer son talent satirique contre quelques-uns de ses supérieurs : mais l'université chassa de son sein l'écolier mauvais plaisant. Anstey prit alors le parti des

armes, et s'établit à Bath. C'est là qu'il publia le *Guide de Bath*, revue piquante des travers d'une petite ville où l'on portait à l'excès le pédantisme littéraire. Excepté le *Poème sur la mort de lord Taristock*, toutes les productions d'Anstey sont marquées au même coin de malice et de gaieté. Une observation se présente ici naturellement; c'est que, par une bizarrerie particulière aux mœurs anglaises, les militaires de ce pays ont fini par y tenir la place de ces oisifs ridicules qui se glissaient ailleurs dans la plupart des maisons opulentes; c'est dans les garnisons anglaises que se sont formés ces êtres équivoques que lady Morgan a signalés sous le nom de "Dandies" et qu'on voit encore porter un corset et des bottes. Anstey mourut en 1805. Sa vie fut oisive, frivole, et tous ses écrits portent l'empreinte de l'esprit d'un homme du monde, à la fois ingénieux et léger.

* ANTALCIDAS, général spartiate, conclut avec Artaxercès, roi des Perses, l'an 387 av. J.-C., cette paix honteuse connue sous le nom de paix d'Antalcidas, qui rendait tributaire du roi barbare toutes les villes grecques de l'Asie mineure. Poursuivi par la haine générale, il fut réduit à se laisser mourir de faim.

* ANSTIS (John), né en 1669, fut un antiquaire distingué, surtout dans la partie héraldique. En 1714, on le nomma roi d'armes de l'ordre de la jarretière. Il a composé des ouvrages sur cet ordre et sur celui du bain; les nombreux manuscrits qu'il a laissés regardent la science héraldique : il est mort en 1744.

* ANTARAH, ancien poète arabe, auteur d'une des sept *Moallacah*, poème composé en l'honneur d'une guerre de tribu à tribu arabe. Antarah, ayant tué de sa main, dans cette guerre, Dremdhem illustre personnage, composa son chant de gloire. W. Jones, traducteur de ce poème, en fait un grand éloge.

ANTÉE, géant de Lybie, fils de Neptune et de la Terre, fut étouffé par Hercule qui l'éleva en l'air pour le tuer, parce que la Terre, sa mère, lui donnait de nouvelles forces lorsqu'il la touchait.

ANTELMI (Joseph), chanoine de Fréjus en Provence, [né en 1648, publia en 1680 un ouvrage intitulé : *de Initiis ecclesiæ forojuliensis*, Aix, in-4°, et plusieurs *Dissertations* latines] sur le Symbole de saint Athanase, 1693, in-8°; sur saint Eucher, 1726, in-12; sur quelques ouvrages attribués à saint Léon, en particulier les livres de la vocation des Gentils, qu'il prétend, contre le P. Memel, être de saint Prosper, prétention qui n'est pas favorisée par le style de l'ouvrage. (*Voy.* saint LÉON.) Sa dernière production est une *Lettre* au père Pagi, touchant les actions et la mort de saint Martin de Tours. Il mourut à Fréjus, en 1697, âgé de 49 ans. Il règne dans tous ses écrits une modération et une honnêteté dignes d'un vrai savant.—[Deux autres ANTELMI méritent d'être cités, savoir : Nicolas, premier chanoine et vicaire-général de Fréjus, syndic-général du clergé, né dans la dernière moitié du XVIe siècle, lequel rendit de grands services à son chapitre, et assista aux assemblées du clergé qui se tinrent en 1605 et 1606.

Ce fut lui qui fournit aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe le catalogue des évêques de Fréjus pour leur « Gallia christiana». On a aussi de lui des *Adversaria*, cités à la page 170 du traité de Joseph Antelmi, *de Initiis ecclesiæ foro-juliensis*. Il mourut le 2 mars 1646. — Pierre Antelmi, neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, fit à Paris ses études en théologie et en droit, et fut reçu docteur dans les deux facultés. D'abord, lié avec le célèbre Peiresc, il se livra comme lui à la recherche des antiquités. Il abandonna ensuite cette étude pour ne s'occuper que de théologie. Il mourut le 27 novembre 1668.]

*ANTELMI (Pierre-Thomas), né à Trigance en 1730, fut professeur de mathématiques à l'école militaire, puis inspecteur des études. Il a traduit les « Fables de Lessing»; la «Messiade de Klopstock», ainsi que les «Instituzioni analitiche de mademoiselle Agnesi», sous le titre de *Traité du calcul différentiel et intégral*, 1775, in-8°. Il mourut en 1783.

ANTENOR, prince troyen, était frère de Priam. Virgile le fait venir en Italie avec une troupe de ses concitoyens, et lui fait fonder la ville de Padoue, qui paraît être bien moins ancienne que lui; ce qui n'empêche pas que les Padouans ne montrent aux voyageurs le tombeau de leur fondateur Antenor.

ANTÈRE (Saint), *Anteros*, Grec de naissance, succéda à saint Pontien sur le siége de Rome, l'an de J. C., 235. Son pontificat fut très-court, puisqu'il ne siégea que quarante jours. Bède, Adon et le nouveau Martyrologe romain lui donnent le titre de martyr.

ANTEROS, divinité opposée à Cupidon, que l'on nommait «Eros» (Amour). On le croit fils de Mars et de Vénus. Celle-ci, voyant que Cupidon ne croissait point, en demanda la cause à Thémis, qui lui répondit que c'était parce qu'il n'avait point de compagnon. Vénus continua d'écouter la passion que Mars avait pour elle, et Anteros fut le fruit de leur commerce. L'amour n'en devint pas plus grand pour cela; lui et son frère demeurèrent toujours en cet état. On les représentait comme deux petits enfants ayant des ailes aux épaules, et s'arrachant une palme. Les mythologistes ont diversement expliqué cette opposition d'Anteros à Eros. Le sens le plus naturel est que l'amour croît par les oppositions et les obstacles, qu'un amour facile à satisfaire languit et reste petit.

ANTESIGNAN (Pierre), naquit à Rabastens, au diocèse d'Albi, dans le XVIe siècle. Sa *Grammaire grecque* fut imprimée plusieurs fois, et a continué d'être estimée des savants, même après celle de Port-Royal, à laquelle elle a beaucoup servi. Il fit ensuite une *Grammaire universelle*: compilation confuse et compliquée, dont il est impossible d'extraire un résultat sûr et net. Son édition de «Térence» est chargée d'érudition; on peut même dire qu'il en a trop. C'était le goût des savants de son siècle, hommes à recherches et à pénibles études, aussi rassis et appliqués que nous sommes lestes et légers. [On a encore de lui: *Thematis verborum investigandi ratio*, et *Pra-*

xis præceptorum linguæ græcæ.]

ANTHELME (Saint), évêque de Belley, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Belley. Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre. On le choisit en 1163 pour remplir le siége épiscopal de Belley; mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformatiou de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie, touchant les droits de son église. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de retourner à son églisc. Ce comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui. Le saint évêque visitait souvent les monastères, et surtout la grande chartreuse. Il recherchait les pécheurs, et les recevait avec bonté lorsqu'ils étaient touchés de leurs désordres. Il avait aussi une grande tendresse pour les pauvres, et leur procurait des secours abondants. Il mourut le 26 juin 1178.

* ANTHÉMIUS, petit-fils de Philippe, préfet d'Orient, qui, sous le règne de Constance, étrangla lui-même Paul, patriarche de Constantinople, fut un des hommes les plus recommandables du Bas-Empire. Il fut successivement ambassadeur en Perse, consul et préfet d'Orient en 405, et patrice l'année suivante. Ce fut lui qui conserva le sceptre à Théodose II encore enfant, et qui gouverna l'empire jusqu'en 414, lors de l'élévation de Pulchérie. Saint Jean Chrysostôme nous a laissé le plus bel éloge de ses rares vertus. Il mourut loin des affaires et dans une honorable obscurité.

ANTHEMIUS (Procopius), empereur d'Occident, petit-fils du précédent par sa mère, naquit à Constantinople, de la famille du tyran Procope, qui avait pris la pourpre sous Valens, et se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphemia, sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthemius ayant repoussé les Goths et les Huns fut envoyé en Italie avec le titre de César, et proclamé Auguste en avril 467, par le sénat et le peuple. Le général Ricimer dominait alors dans l'Occident : Anthemius crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point ce barbare de venir mettre, quelque temps après, le siége dévant Rome, où Anthemius était enfermé. La terreur qu'il répandait lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur des soldats. Anthemius fut assassiné, par ordre de son gendre, en 472, après un règne de 5 ans. Ce prince joignit la piété au courage; il était zélé pour la justice et la religion, compatissant envers

les malheureux, et n'ayant, dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire.

ANTHEMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au VI[e] siècle, divers moyens d'imiter les tremblements de terre, le tonnerre et les éclairs. Il existe un recueil de machines, qu'on lui attribue, intitulé : περὶ πάραδοζων μηχανηματων. On y voit, entr'autres, le miroir ardent, tel que Kircher et Buffon ont cru qu'avait été celui d'Archimède. Un manuscrit de ce recueil est à la bibliothèque de l'empereur. C'est le 229[e] de la 4[e] partie du catalogue que Nessel a fait des manuscrits de cette bibliothèque. Il en est une autre dans celle du roi de France. *Voyez* la description de son miroir dans le "Journal historique et littéraire" du 15 août 1775, page 239. [Il eut le mérite d'avoir tracé le plan de l'église de Sainte-Sophie, la plus belle de l'orient.] Cet architecte est appelé pour l'ordinaire "Anthemius Trallianus", du nom de sa patrie; il mourut l'an 534.

*ANTHERMUS, ou ATHENIS, de l'île de Chio, frère de Bupalus et sculpteur comme lui, était d'une famille où toutes les générations s'étaient illustrées dans la sculpture. Ils décorèrent les temples des îles de la Grèce, et Pline parle avec éloge d'une statue de Diane qui se voyait dans leur patrie. Auguste fit transporter à Rome la plupart de leurs ouvrages.

*ANTHOINE (Nicolas), né à Briey en Lorraine, de parens catholiques, embrassa la réforme; mais ensuite, persuadé que la religion la plus ancienne est la meilleure, il alla se faire juif à Venise. De Venise il se rendit à Genève où il garda si bien le silence sur ses sentiments particuliers, qu'il fut nommé ministre. Un jour, dans un accès de folie, il s'écria qu'il était juif et fut enfermé comme fou. Quelque temps après, mis en liberté, il annonça de nouveau qu'il n'adorait que le Dieu d'Israël. D'après l'avis du consistoire et le jugement du conseil, il fut brûlé, après avoir été étranglé, le 20 avril 1632. On trouve sa vie dans le 8[e] volume du "Choix des mercures".

*ANTHOINE (François-Paul-Nicolas), député du tiers-état de Lorraine aux états-généraux de 1789, puis député de la Moselle à la convention, y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il légua, à la sienne, arrivée en 1793, tous ses biens à la nation; mais la convention refusa ce legs.

*ANTHOINE (Antoine-Ignace), baron de Saint-Joseph, né à Embrun, dans la haute Provence, le 21 septembre 1749, d'une famille de magistrature, embrassa le commerce d'armateur de navires. Indépendamment de la grande fortune qu'il acquit, il parvint à changer la direction d'une branche de commerce, celle des mâtures de Russie, auxquelles il ouvrit une route abrégée sur le Niéper, la mer Noire et la Méditerranée. Anthoine était à Constantinople, où il a résidé dix années, lorsqu'il conçut le projet d'établir entre la France, la Pologne et la Russie, cette chaîne de rapports commerciaux. Il forma à Cherson, en Crimée, une maison de commerce, la

première qu'un Français ait établie dans cette contrée. Catherine II protégea cet établissement, et Louis XVI accorda à son auteur des lettres de noblesse en 1788. Les événements de la révolution élevèrent encore la famille d'Anthoine; il avait épousé une demoiselle Clary, et il arriva que deux de ses beaux-frères montèrent sur des trônes, l'un à Naples et à Madrid, l'autre à Stockholm, où il règne encore. Anthoine, satisfait d'une position complétement indépendante, se contenta des honneurs modestes de la magistrature municipale. Son administration, comme maire de Marseille, est marquée par plusieurs mesures utiles, entre lesquelles on cite la restauration de l'obélisque de la place Castellane, placé à l'extrémité de la plus belle rue de Marseille, dans un vaste bassin. Anthoine, qui cessa d'être maire depuis la restauration, fut nommé membre de la chambre des représentants, durant les cent jours. Cette circonstance indique son opinion. Il mourut à Marseille, le 23 juillet 1826, âgé de près de 77 ans. On a de lui : | *Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire, ou Voyage et entreprises pour établir des rapports commerciaux et maritimes entre les ports de la mer Noire et ceux de la Méditerranée*, etc. La première édition est de 1805 (an XIII), anonyme : 2e édition, Paris, Mme Agasse, 1820; in-8° de 25 feuil. 3/4, plus une carte par M. Barbier du Bocage.

* ANTHONY (François), fameux empirique, né à Londres en 1550, fut élevé à Cambridge, et s'y livra à l'étude de la chimie. Il acquit une grande fortune en vendant un remède qu'il appelait "or potable", sur lequel on a publié un "Traité", Hambourg, 1598. Il mourut en 1623.

* ANTHONY (Jean), fils du précédent, se fit un gros revenu en vendant les remèdes de son père. Il mourut en 1655. On a de lui *Lucas Redivivus*, ou *l'Évangile du médecin*, 1656, in-4°.

* ANTHUSE (Sainte), recluse, vivait dans une solitude hors des murs de Constantinople. Ayant été protégée durant la persécution des iconoclastes par l'impératrice Eudoxe, épouse de l'empereur Constantin Copronyme, elle prédit à sa bienfaitrice, depuis long-temps stérile, qu'elle serait mère.

*ANTHUSE, fille de l'impératrice Eudoxe, imita les vertus de celle qui avait prédit sa naissance, et dont elle portait le nom. Retirée dans un monastère d'Euménie, elle y mourut en 690. L'église grecque honore sa mémoire.

* ANTHRACINI (Jean), 1er médecin du pape Adrien VI, fut en réputation à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe siècle : il retoucha et corrigea les ouvrages de Jean de Vigo.

ANTIAS, déesse dont le culte était célèbre à Antium où elle avait un temple très-fréquenté. On croit que c'est la même que la Fortune. Horace, dans l'ode adressée à cette déesse, l'apostrophe ainsi : « Diva, gratum quæ regis Antium. »

* ANTIBOUL (Charles-Louis), député du département du Var à la convention, y vota la détention de Louis XVI, comme mesure de sûreté générale; il fut ensuite condamné à mort comme

Girondin, et exécuté le 31 octobre 1793, à l'âge de 41 ans.

ANTIGENES, Macédonien, un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. [Ayant été livré avec son parent Eumène à Antigone, par les Argyraspides, ce prince le fit brûler tout vif dans une cage de fer, l'an 315 avant Jésus-Christ.]

ANTIGÉNIDAS, célèbre musicien de Thèbes, en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le nome ou l'air du Char, en présence d'Alexandre-le-Grand, il le mit tellement hors de lui, que, se jetant sur ses armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives.

*ANTIGNAC (A), employé à la poste aux lettres, né à Paris, en 1770, mort dans la même ville, en 1825, publia : | *Chansons et poésies diverses,* 1809, in-18; | *Cadet Roussel aux préparatifs de fête* (le mariage de Napoléon); 1810, *in-8°* de 4 pages. Depuis la publication de son recueil, Antignac composa beaucoup d'autres chansons qu'on trouve, soit dans la collection de l'"Epicurien", soit dans le chansonnier intitulé : " le Caveau moderne".

ANTIGONE, fille d'OEdipe et de Jocaste, rendit les derniers devoirs à Polynice son frère, contre la défense de Créon. Ce barbare la condamna à mourir de faim dans une prison; mais elle s'y étrangla. Hémon, qui devait l'épouser, se tua de désespoir sur son corps. — Il y eut une autre ANTIGONE, fille de Laomédon. Celle-ci, se vantant d'être plus belle que Junon, fut changée par cette déesse en cicogne.

*ANTIGONE SOCHOEUS, qui vivait 300 ans avant Jésus-Christ, du temps d'Éléazar, paraît avoir été le fondateur de la secte des saducéens.

ANTIGONE se distingua parmi les généraux d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumènes, qu'il fit mourir. Il défit Ptolémée Lagus, bâtit Antigonie, et fut tué dans un combat contre Cassandre, Seleucus et Lysimachus, qui s'étaient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'était fait couronner roi d'Asie; et aurait voulu l'être de tout l'univers. Sa défaite arriva l'an 299 avant Jésus-Christ, à l'âge de 84 ans. Comme on était surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit qu'«il voulait conserver par la douceur ce qu'il avait acquis par la force. » Il disait communément que « la royauté est une honnête servitude. » ce qui revient à la belle pensée d'un roi de ce siècle, que « les rois sont les premiers domestiques de leurs sujets. » Antigone ajoutait que, « si on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de se la mettre sur la tête. » On raconte qu'un poète lui ayant donné le titre de Dieu, il répondit sèchement : « Mon valet de chambre sait bien le contraire. » Antigone ternit ce qu'il avait de belles qualités par son avarice. Il employait toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, et lorsqu'on lui représentait qu'Alexandre se comportait bien différemment : « Alexandre (avait-il coutume de répondre), moissonnait, mais moi je ne fais que glaner. » Thrasylle le cynique se présenta devant

Antigone et lui demanda un drachme. « Ce n'est pas assez pour un prince, répondit-il. — Donnez-moi donc un talent. — C'est trop, reprit Antigone, pour un cynique. »

*ANTIGONE-GONATAS, fils de Démétrius, roi de Macédoine, l'an 277 avant Jésus-Christ, fut détrôné par Pyrrhus, roi d'Epire, et ne recouvra sa couronne qu'après la mort de ce prince. Il mourut après 33 ans de règne, en 244 avant Jésus-Christ.

*ANTIGONE-DOZON, roi de Macédoine, en 232 avant Jésus-Christ, usurpa le trône sur son neveu dont il avait été nommé tuteur, vainquit Cléomènes, roi de Sparte, et le força de se retirer en Egypte. Il mourut en 222 avant Jésus-Christ.

ANTIGONE, roi des Juifs et fils d'Aristobule II, fit couper les oreilles à Hyrcan son oncle, qu'il voulait empêcher d'être grand sacrificateur; mais Hérode, qui avait épousé Marianne, petite fille de Hyrcan, s'étant rendu maître de Jérusalem, envoya Antigone à Marc-Antoine qui lui fit couper la tête, l'an 35 avant Jésus-Christ.

ANTIGONE, de Carystos, vivait sous les deux premiers Ptolémée, et a laissé *Historiarum mirabilium collectio*, grec et latin, par Jean Meursius, Leyde, 1619, in-4°.

*ANTIGUA (Marie), née à Casalla, en Andalousie, au commencement du XVIIe siècle, se fit religieuse, et composa plusieurs ouvrages de piété.

* ANTILLON (Isidor), professeur d'astronomie, de géographie et d'histoire au séminaire royal des nobles à Madrid, quitta cette ville en mai 1808, à l'époque de l'invasion des Français, et se retira dans sa province où il fit partie de la junte populaire de Ternel. Lorsque les Français pénétrèrent dans l'Andalousie, il suivit la junte centrale à Cadix, puis fut nommé juge à la cour royale de Majorque, où il publia l'"Aurore patriotique", journal dirigé contre les Français, et destiné à défendre les principes libéraux des Cortès. Les Aragonnais le choisirent, en 1813, pour les représenter; il se rendit aussitôt à Cadix, où se trouvait le gouvernement; il y défendit avec véhémence les nouveaux principes. Dénoncé pour ses opinions à la rentrée de Ferdinand VII, il fut arrêté; il mourut lors de sa translation à Saragosse, où l'on devait le juger. Il a composé plusieurs cartes géographiques et un grand nombre d'écrits sur la politique et sur les sciences. On estime ses *Leçons de géographie générale*, et ses *Eléments de la géographie astronomique*, où il a relevé un grand nombre d'erreurs que des géographes étrangers ont commises, relativement à la Péninsule, en se copiant les uns les autres.

ANTILOQUE, fils de Nestor et d'Eurydice, ayant suivi son père au siége de Troie, y fut tué par Memnon, fils de l'Aurore.

*ANTIMACO (Marc-Antoine), né à Mantoue, vers 1473, fut un des plus savants hellénistes du XVIe siècle. Il professa le grec à Ferrare pendant vingt ans, et y mourut en 1552, dans sa 79e année. On a de lui plusieurs traductions latines d'ouvrages grecs, recommandables par leur correction.

ANTINE (Dom Maur-François d'), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1688, à Gonrieux, en diocèse de Liége, et professa la philosophie dans l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, d'où de Mailly, archevêque de Reims et cardinal, le fit déloger, à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise sur le jansénisme. [Les supérieurs de la congrégation l'appelèrent à Saint-Germain-des-Prés, où il travailla d'abord à la collection des "Décrétales", et ensuite à la nouvelle édition du "Glossarium mediæ et infimæ latinitatis" de Ducange, dont il donna plusieurs volumes avec D. Carpentier, son confrère. Recherché de nouveau pour le même sujet qui l'avait fait exiler de Reims, il fut, en 1734, exilé à Pontoise. Rappelé à Paris en 1737, il travailla avec D. Bouquet à la *Collection des historiens des Gaules et de la France*. Il s'était chargé de la partie des croisades, et contribua aussi à l'*Art de vérifier les dates*, 1740, in-4°. On a de lui en outre une *Traduction des Psaumes sur l'hébreu, avec des notes tirées de l'Écriture sainte et des saints Pères, pour en faciliter l'intelligence*, 1738, in-18, 1739 et 1740, in-12.] D. d'Antine mourut d'une attaque d'apoplexie le 3 novembre 1746.

ANTINOUS, jeune homme bithynien, fut aimé par l'empereur Adrien, avec une fureur peu propre à honorer le nom de philosophe que ce prince affectait. On dit que ce Ganymède se noya dans le Nil, l'an 129 de J.-C. D'autres prétendent qu'il s'immola dans un sacrifice célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien pleura l'objet de ses infâmes amours, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophètes et un oracle. Il fit frapper des médailles en son honneur. Nous en avons encore quelques-unes où il est représenté en Bacchus. Telle était la philosophie de ces siècles : peu d'hommes célèbres étaient exempts de ces lâches horreurs, qui disparurent sous l'empire des mœurs chrétiennes, et qui renaissent à mesure que le christianisme s'éteint parmi nous.

*ANTIOCHUS, de Syracuse, vivait l'an 416 avant J.-C., et avait composé une *Histoire de Sicile*.

ANTIOCHUS Ier, surnommé "Soter," c'est-à-dire "Sauveur," fils de Seleucus-Nicanor, roi de Syrie, eut le caprice d'aimer sa marâtre Stratonice, et l'épousa du consentement de Seleucus; genre d'inceste qui étonna dans ce temps même de corruption, où les mœurs avaient perdu tous leurs ressorts. [Séleucus lui donna en même temps la portion de ses états située au-delà de l'Euphrate. De concert avec son père, il soumit la plupart des pays situés entre la mer Caspienne et l'Indus, et rétablit plusieurs villes qu'Alexandre y avait fondées.] Après la mort de Seleucus, il remporta des victoires sur les Bithyniens, les Macédoniens et les Galates. [Il défit, l'an 275 avant J.-C., les Gaulois qui dévastaient l'Asie, et dut cette victoire à ses éléphants. Il déclara la guerre à Ptolémée Philadelphe, mais il en fut détourné par la révolte de son fils aîné, qu'il fit mourir. Dans un combat près d'Éphèse, l'an 262 avant J.-C., il était victorieux, lorsqu'un Gaulois le tua; et celui-ci fut aussitôt entraîné dans un précipice par le cheval d'Antio-

chus, dont il s'était emparé.] Stratonice était morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins, tribut d'adulation ordinaire chez ces peuples bas et aveugles.

ANTIOCHUS II, surnommé "Theos" ou "Dieu" (car l'extravagance du paganisme changeait en blasphèmes les noms des rois), succéda à son père Antiochus Soter, et fit la guerre à Ptolémée Philadelphe : il la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodicée, qui l'empoisonna l'an 247 avant J.-C., et fit mettre sur le trône Seleucus son fils, par l'artifice d'un certain Artémon. Ces rois-dieux n'étaient pas à l'abri des plus lâches trahisons, et les provoquaient souvent par la haine qu'ils inspiraient. Laodicée fit ensuite poignarder Bérénice, avec le fils que cette princesse avait eu d'Antiochus. Mais sa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolémée Evergète entreprit pour venger sa sœur Bérénice.

ANTIOCHUS III, surnommé "le Grand," roi de Syrie, successeur de son frère Seleucus Céraunus, l'an 223 avant J.-C., fut vaincu par Ptolémée Philopator, dans un combat meurtrier donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Mèdes et les Parthes, subjugua la Judée, la Phénicie et la Cœlésyrie, et méditait de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque et les autres villes de la Grèce asiatique demandèrent du secours aux Romains. Le sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus, pour le sommer de rendre à Ptolémée-Epiphanes le pays qu'il lui avait enlevé, et de laisser en paix les villes de la Grèce. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome lui déclara la guerre, l'an 192 avant J.-C. Ce prince, qui avait alors Annibal chez lui, animé par les discours de ce général, crut pouvoir la soutenir, mais Acilius Glabrion lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la Grèce, et Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avait en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde où il allait piller le temple de Jupiter Belus, l'an 187 avant J.-C. Les Juifs se louent beaucoup des priviléges que ce prince leur accorda. Il fournissait l'argent qu'il fallait pour les sacrifices, et il leur permit de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. Ce prince avait d'excellentes qualités, mais elles ne se soutinrent pas. « Jusqu'à l'âge de 50 ans (dit un historien), il s'était conduit dans ses affaires avec une valeur, une prudence et une application qui avaient fait réussir toutes ses entreprises, et lui avaient mérité le titre de "Grand". Mais, depuis ce temps, sa sagesse avait fort décliné, et ses affaires avaient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'usage, ou plutôt le mépris qu'il fit des conseils d'Annibal, la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter, ternirent l'éclat des premiers succès; et sa mort, causée par une entreprise impie et sacrilége, im-

prima à son nom une tache ineffaçable. »

ANTIOCHUS IV, fils du précédent, prit le surnom "d'Epiphanes," c'est-à-dire "illustré." Il méritait bien davantage celui "d'Epimanes," que quelques-uns lui donnèrent, et qui veut dire "furieux" et "insensé." Autant son père avait été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il offrit à Jupiter olympien, emporta tous les vases sacrés, et fit mourir les sept frères Machabées et le vieillard Eléazar. Ce prince sacrilége avait usurpé le trône de Syrie sur Démétrius, son neveu : il voulut aussi s'emparer de l'Egypte sur Ptolémée-Philométor, son autre neveu; mais sa tentative fut vaine. Mathatias et Judas Machabée défirent ses armées; lui-même fut mis en déroute dans l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avait attiré l'ardeur effrénée du pillage. Il était peu éloigné d'Ecbatane, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait Lysias, qu'il s'était emparé des places fortes de la Judée, et qu'il avait renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il dit qu'il allait lui-même à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisait son char de courir sans cesse, et de hâter son voyage. Mais, à peine eut-il prononcé ces paroles, que Dieu le frappa d'une maladie incurable: il se sentit tout à coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles, et d'une colique qui le tourmentait cruellement. Transporté d'une nouvelle fureur contre les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore davantage son voyage. Mais lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son chariot, et eut le corps tout meurtri de cette chute. « Ainsi (dit l'Ecriture), celui qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme, s'était flatté de pouvoir même commandander aux flots de la mer, se vit porter tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute puissance de Dieu, qui éclatait en sa propre personne. Il sortait des vers de son corps, et les chairs lui tombaient par lambeaux avec une odeur si infecte, que l'armée ne pouvait en souffrir la puanteur. Cet homme, qui s'imaginait auparavant être capable d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvait dans un tel état, que personne ne pouvait plus le porter, à cause de l'infection horrible qu'il répandait. » Étant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, et leur dit : « Le sommeil est éloigné de mes yeux; mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir, à cause du grand chagrin dont je suis saisi. J'ai dit au fond de mon cœur: A quelle affliction suis-je réduit, et en quel abîme de tristesse me vois-je plongé, moi qui auparavant étais si heureux et si chéri au milieu de la puissance qui m'environnait! Je me souviens présentement des maux que j'ai faits dans Jérusalem..... Je reconnais donc que c'est pour cela que je suis tombé dans tous ces maux; et l'excès de ma tristesse me fait maintenant périr dans une terre étrangère. » Il promit de rendre Jérusalem li-

bre, de lui accorder les plus beaux priviléges, de l'égaler à la ville d'Athènes; il s'engagea à orner de dons précieux le temple qu'il avait pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, et même à se faire juif, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'était fondé que sur des motifs temporels : ce qui a fait dire à l'écrivain sacré : « Cet impie priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir miséricorde. » Il mourut 164 ans avant l'ère chrétienne. Polybe rapporte de ce prince les plus révoltantes extravagances, qui prouvent qu'il était aussi insensé que cruel et impie. On le voyait souvent confondu dans des ateliers avec des artisans, ou dans des tavernes avec des débauchés. Il sortait presque toujours ivre, et passait de cette gaieté dissolue à un emportement furieux et insensé. Les courtisanes furent ses ministres. Faut-il s'étonner qu'un prince de ce caractère fût ennemi de Dieu et de son peuple?

ANTIOCHUS V, surnommé "Eupator", succéda, à l'âge de 9 ans, à son père Antiochus-Épiphanes, l'an 164 av. J.-C. Il entra en Judée, par le conseil de Lysias son général, avee une armée de 100,000 hommes de pied, 20,000 chevaux, 32 éléphants et 300 chariots de guerre. [Feller ajoute, quoique l'Écriture n'en parle pas, qu'il défit Judas Machabée, qui ne céda qu'après la plus brave résistance.] Il vint former le siége de Jérusalem. Mais, ayant appris que sa capitale avait été prise par un ennemi dont il ne se défiait pas, il fit la paix à des conditions avantageuses aux Juifs, et s'en retourna dans son royaume, où ses propres soldats le livrèrent à Démétrius, son cousin-germain, qui le fit mourir l'an 168 av. J.-C.

*ANTIOCHUS VI, surnommé Dyonisius ou Bacchus, fils d'Alexandre Balas, se disait issu d'Antiochus Theos. Tryphon, qui l'avait élevé, fit valoir ses prétentions contre Démétrius Nicanor, le plaça sur le trône (144), pour régner à sa place, et s'en débarrassa un an après.

* ANTIOCHUS VII, Evergètes ou Sidètes, fils de Démétrius Soter, monta sur le trône l'an 140 av. J.-C., chassa de Syrie l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs, battit les Parthes, mais il fut enfin battu lui-même par Démétrius Nicanor, qui s'empara de ses états l'an 130 av. J.-C.

* ANTIOCHUS VIII, Epiphanes ou Grypus, fils de Démétrius Nicanor, monta sur le trône l'an 123 av. J.-C., après en avoir chassé l'usurpateur Zabinas. Il s'allia avec le roi d'Egypte en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son frère Antiochus de Cyzique, qui voulait le détrôner, et fut forcé de lui céder une partie de ses états (122 av. J.-C.). Ils régnèrent ensemble jusqu'à l'an 97, époque de la mort de Grypus.

*ANTIOCHUS IX Philopator, dit aussi de Cyzique, parce qu'il avait été élevé dans cette ville, contraignit son frère Antiochus Grypus à lui céder la Cœlésyrie. A la mort de celui-ci, an 97 avant J.-C., il régna sur toute la Syrie; mais, quatre ans après, un fils d'Antiochus Grypus lui livra une bataille, et il se tua de désespoir.

* ANTIOCHUS X EUSÈBES, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit le trône de Séleucus, fils d'Antiochus Grypus, qui avait détrôné son père; deux ans après, il fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus, 91 ans av. J.-C.

* ANTIOCHUS XI EPIPHANES ou PHILOPATOR, partagea la couronne avec son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Mais, ayant été vaincu par Antiochus X en revenant de Syrie, Antiochus XI se noya dans sa fuite l'an 93 av. J.-C.

*ANTIOCHUS XII, surnommé DYONISIUS-EPIPHANES-PHILOPATOR-CALLINICUS, fils d'Antiochus Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III son frère était prisonnier des Parthes. Il entreprit une expédition contre les Arabes, les vainquit d'abord, mais perdit la vie dans un second combat, l'an 85 av. J.-C.

* ANTIOCHUS XIII l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusèbes, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vint son surnom. Il fut rétabli par Lucullus, 69 ans av. J.-C., sur le trône d'où son père avait été chassé. Quatre ans après, Pompée le dépouilla de ses états, et réduisit la Syrie en province romaine.

*ANTIOCHUS. Nom commun à trois rois de Commagène en Asie. — Le premier embrassa le parti du roi Tigrane contre Pompée, l'an 69 av. J.-C., puis secourut Pompée contre César, et fut tué par l'ordre d'Auguste. — Le deuxième remonta sur le trône dont sa famille avait été dépossédée, et fut condamné à mort sous le règne de l'empereur Tibère, 27 ans av. J.-C. — Le troisième fut placé sur le trône par Caligula, qui l'en fit descendre ensuite.

ANTIOCHUS, d'Ascalon, philosophe stoïcien, fut disciple de Carnéade et maître de Cicéron. Lucullus l'attira à Rome, et lui donna son amitié. Il suivit d'abord les opinions de Platon, auxquelles il préféra ensuite celles de Zénon. On ne sait s'il finit par se tenir à celles-ci, rien n'étant bien fixe dans les pensées ni la conduite de ces vieux sages. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévère et Caracalla, dignes de récompenser les leçons et les exemples du cynisme.

ANTIOCHUS, [moine et ensuite abbé de Seba en Palestine, composa en grec, à la prière d'Eustathe, abbé d'un monastère près d'Ancyre, et pour ce religieux, un abrégé moral de l'Écriture sainte, intitulé : *Pandectæ divinæ Scripturæ in centum nonaginta distinctas homilias, una cum exhomologesi*, lequel contenait tout ce qui était nécessaire au salut. Tillemont, chartreux de Paris, l'a traduit du grec en latin, et le père Fronton Le Duc en a publié le texte original : cet ouvrage est divisé en 190 chapitres ou homélies.] Dans la 107e, l'auteur parle de la prise de Jérusalem par Chosroës, l'an 614, de la manière dont la ville fut saccagée, le bois de la sainte croix enlevé, etc. [Il y a joint un poème dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, que les Perses avaient, dit-on, emportée parmi leur butin. On trouve le poème d'Antiochus en grec et en latin

dans la "Bibliotheca Patrum".] Antiochus vivait dans le VIIe siècle.

ANTIOPE, fille de Nictée, roi de Thèbes, était célèbre dans la Grèce pour sa beauté. S'étant laissée séduire par son amant, qu'elle disait être Jupiter, elle fut obligée, pour éviter la colère de son père, de se sauver chez Épopée, roi de Sicyone, qui l'épousa. Nictée, bien résolu de se venger, marcha aussitôt contre lui; mais, ayant été blessé à mort, il chargea Licus son frère de punir le crime de sa fille. La mort d'Épopée, qui arriva bientôt après, mit fin à la guerre, et Antiope fut enfermée dans une prison, où elle accoucha d'Amphion et de Zethès. Dans la suite, ses enfants lui rendirent la liberté, tuèrent Licus, et attachèrent Dircé, sa femme, aux cornes d'un taureau furieux qui la fit aussi périr. On ne sait pas trop ce que devint ensuite Antiope. Quelques auteurs disent qu'elle devint folle : elle avait commencé par l'être.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue et prise par Hercule, et donnée à Thésée, qui l'épousa. Elle en eut un fils nommé Hippolyte. Quelques-uns disent qu'elle fut tuée dans une bataille près d'Athènes, d'autres la font mourir de la main de Thésée, d'autres enfin changent tous les noms et les faits de cette histoire. Dans la région des fables, toutes les relations sont également bonnes.

ANTIPAS, martyr, fut un des premiers disciples du Sauveur, et souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent de feu; mais ces actes, quoique anciens, ne sont pas authentiques; ce qui n'empêche pas que son martyre ne soit indubitable, étant formellement attesté dans l'"Apocalypse", chap. 2, v. 13, où J.-C. l'appelle "un témoin fidèle". Le lieu de son martyre y est également exprimé.

ANTIPATER, disciple d'Aristote, ministre et général de Philippe et puis d'Alexandre, avait le talent de la guerre et celui des lettres. Il réduisit les Thraces et défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine, pour plaire à sa mère Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea en empoisonnant son maître. [Cependant les Grecs le nommèrent tuteur de l'enfant dont Roxane, femme d'Alexandre, était enceinte. Il gouverna de nouveau la Macédoine, soumit encore une fois la Grèce entière. Il confia, avant de mourir, au général Polysperchon, la tutelle du jeune roi.] Il mourut l'an 317 av. J.-C.

ANTIPATER, roi de Macédoine et frère de Philippe IV, disputa le trône à Alexandre son second frère, après la mort de Philippe, et fit mettre à mort Thessalonice sa mère, [qu'il soupçonnait de favoriser les prétentions de son rival :] il fut tué par Lysimachus l'an 292 av. J.-C.

ANTIPATER, de Sidon, stoïcien, cultivait la philosophie et la poésie, environ l'an 136 av. J.-C. Il nous reste de lui plusieurs épigrammes dans l'"Anthologie".

* ANTIPATER, de Tarse, que quelques auteurs ont confondu avec le précédent, était stoïcien et disciple de Diogènes-le-Babylonien; il eut des démêlés très-vifs avec Carnéades, qu'il consigna

dans ses écrits : Sénèque nous a conservé plusieurs de ses sophismes.

ANTIPATER (Lælius Cœlius), historien latin, environ 124 ans avant J.-C. écrivit une *Histoire de la seconde guerre punique*. L'empereur Adrien le préférait à Salluste, comme il préférait Ennius à Virgile. Nous avons quelques fragments de ses ouvrages. Antoine Agostino les a recueillis avec des fragments d'autres historiens; ils ont été imprimés à Anvers 1511.

ANTIPATER, [dont le premier nom était Antipas,] iduméen et fils du gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti d'Hyrcan, et le fit remonter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritaient ses services. Il eut la conduite des affaires, et se rendit agréable aux Romains, par son attachement à leurs intérêts. César, à qui il avait beaucoup servi dans la guerre d'Égypte, lui donna le droit de bourgeoisie romaine et le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné, l'an 49 av. J.-C., par un Juif, [jaloux de son crédit auprès d'Hyrcan.] Hérode-le-Grand son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride.

* ANTIPHANES de Rhodes, ou selon quelques autres de Caryste ou de Smyrne, poète comique, célèbre dans l'antiquité, fut contemporain d'Alexandre. Fabricius nous a laissé le catalogue de 280 comédies de cet auteur, et on prétend qu'il en composa 365. Il a existé plusieurs poètes du même nom, que l'on a souvent confondus avec lui. On trouve plusieurs fragments de ses œuvres dans les "Excerpta comicorum" de Gronovius.

ANTIPHILE, peintre égyptien, contemporain d'Apelle, dont il était le rival. Pline parle d'un tableau de ce maître, représentant un garçon soufflant le feu, dont la lueur faisait briller sa beauté. Comme les tableaux de nuit étaient alors une espèce de merveille (*voy.* APELLE), Pline admirait beaucoup celui-ci.

ANTIPHON, orateur athénien, naquit à Rhamnus, dans l'Attique, ce qui lui fit donner le surnom de "Rhamnusien". On dit que ce fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, et qui enseigna et plaida pour de l'argent. On avait de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize *Oraisons* qui lui sont communément attribuées, et qui se trouvent dans la "Collection des anciens auteurs grecs" d'Étienne, 1575, in-fol. Elles tiennent plus de la déclamation que de la véritable éloquence, et ne justifient pas les éloges que les anciens rhéteurs lui ont prodigués. Il mourut vers l'an 411 av. J.-C. [Il eut pour maître Sophilus son père,] Thucydide fut son disciple. — Vossius distingue deux ANTIPHON, l'un de Rhamnus, plus ancien que Thucydide, l'autre qui lui est postérieur.

*ANTIQUO, grammairien, né en Sicile vers 1501, composa quelques *Traités sur la grammaire et l'éloquence*.

* ANTIQUUS (Jean), peintre, né à Groningue en 1702, mort en 1750, voyagea dans les principales villes d'Italie, où il fit admirer son talent. De retour dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'excellents tableaux, et

en décora surtout le palais du stathouder à Breda.

ANTISTHÈNES, philosophe athénien, chef des cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples, en leur disant : "Allez chercher un maître; pour moi, j'en ai trouvé un". Cela n'empêcha pas qu'il ne se fit une secte à part. Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, et ne garda qu'un manteau; encore était-il déchiré. Socrate, qui s'en aperçut, lui dit : "Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau". Il méprisait la noblesse et les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'était, selon lui, que le mépris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avait été utile : "A vivre avec moi", répondit-il avec l'orgueil ordinaire à ces vieux sages. On eût peut-être pu lui répliquer: "Prenez garde que vous ne viviez avec un méchant homme". Ce philosophe enseignait l'unité de Dieu, mais d'une manière timide, lâche et inconséquente. (*Voy.* STILPON, PLATON, etc.) Il joignait d'ailleurs à cette vérité la doctrine erronnée du suicide. « L'ame (disait-il), paie trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps : ce séjour la ruine, la décrédite, et on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie. » Diogène, son disciple, profita assez bien de ses leçons de vanité, et le surpassa dans celles de cynisme. Antisthènes vivait vers l'an 404 avant J.-C. Voici à peu près ce qu'il a dit de plus raisonnable; car on a recueilli comme des choses merveilleuses les moralités les plus communnes échappées à ces anciens pédagogues. « Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux qu'entre les mains des flatteurs : ceux-là ne font de mal qu'aux morts; ceux-ci dévorent les vivants..... Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille....... Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchants qui la corrompent. Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé est le plaisir d'avoir fait une bonne action. » Ses *Lettres* sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTISTHÈNES, dont on trouve les *Discours* dans les orateurs grecs d'Alde, 1513, in-fol. — Phlegon parle d'un ANTISTHÈNES, historien et philosophe péripatéticien : peut-être est-ce le même que l'auteur des "Discours" dont nous venons de faire mention.

*ANTOINE (Diogène), auteur grec que l'on croit avoir vécu dans le siècle d'Alexandre, avait composé un roman intitulé : *des Choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé.*

ANTOINE (Marc-), l'"Orateur", d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paraître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, et enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il fut massacré

pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla, l'an 87 av. J.-C. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avait retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regrettèrent comme le modèle des honnêtes gens.

ANTOINE (Marc-), fils du précédent [préteur l'an de Rome 679], mourut de chagrin pour avoir mal réussi dans la guerre de Crète. Il n'en fut pas moins surnommé le "Crétique"; ce qui, vû l'usage des Romains de donner aux vainqueurs le nom des provinces conquises, devenait un sarcasme amer. Il laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine, le triumvir. — [Caïus, frère du "Crétique", devint un des lieutenants de Sylla, et fut chassé du sénat par les censeurs, pour ses crimes.]

ANTOINE (Marc-), le triumvir, fils du précédent, après avoir donné à Rome le spectacle de ses bonnes qualités et de ses déréglements, se retira dans la Grèce pour s'y former dans l'art de la parole et de la guerre. Gabinius, qui allait combattre en Syrie, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il signala son courage dans cette occasion. Le même général le mena en Egypte au secours du roi Ptolémée : il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César qui faisait alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illustre accusé le brouilla avec le sénat. Il échappa aux poursuites qu'on faisait de sa personne, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César. Ce fut par son conseil que ce général se détermina à porter la guerre en Italie; et, dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharsale, il commanda l'aile gauche de son armée, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 44 av. J.-C., César, ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, et le fit ensuite son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnaissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistait à la fête des Lupercales, assis dans une chaise d'or, Antoine, ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadême entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu concerté, dit-on, entre eux deux, hâta la mort de Jules César, déjà préparée par Brutus. Antoine, qui vit sa fortune dérangée par ce meurtre, en conçut la douleur la plus vive. « C'est ainsi (dit un auteur) que, dans les courtisans, la cupidité, l'ambition, l'intérêt personnel et le dur égoïsme, prennent l'apparence de l'amitié et de l'affection, qui ne trouvent jamais entrée dans ces cœurs-là. » Antoine tâcha de dissimuler son dépit, mais il éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre Brutus qui allait le déclarer tyran. Il prononça son éloge funèbre, et excita le peuple à punir les assassins. Son parti devint plus considérable de jour en jour; et il aurait pu remplacer César, si Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Sa haine contre ce jeune homme, héritier de César, le rendit odieux

aux Romains. Déclaré ennemi de la république, il se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés de part et d'autre, se donna la bataille de Mutina, aujourd'hui Modène. Antoine fut vaincu, et forcé de se retirer auprès de Lepidus. Pansa fut tué à cette journée; il conseilla, en mourant, à Octave de s'unir à Antoine. Ce conseil fut suivi quelque temps après, lorsqu'Antoine, qui avait levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec 17 légions et 10 mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lepidus, Octave et Antoine. [Ils en stipulèrent les conditions dans une petite île formée par le "Rhenus" (Reno), près de Bologne, et les triumvirs se livrèrent mutuellement la vie de leurs ennemis.] Un des premiers fruits de ce célèbre brigandage fut la mort de Cicéron, dont la tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Les triumvirs, ayant cimenté leur puissance du sang des plus illustres citoyens, se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui prétendaient à la gloire de rétablir la liberté. Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les maîtres de Rome en partagèrent entre eux l'empire. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il ne le fit que par ses généraux, et ne se montra, dans aucune de ces occasions, l'élève de César. Il ne pensait plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main et à prodiguer de l'autre. Cléopâtre, reine d'Egypte, qui craignait ses armes, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Cette princesse l'enivra de plaisir, et dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Égypte, de Chypre et de la Cœlésyrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il avait eus d'elle furent déclarés rois des rois. On leur donna les habits royaux, et on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembrait l'empire pour une femme et pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combattre venait de s'y joindre. Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avait encore quitté son épouse et ses enfants pour sa Cléopâtre. [C'est en vain que cette femme vertueuse était venue voir Marc-Antoine, pour rétablir la paix entre son frère et son époux : celui-ci, ne voulant point la recevoir lui avait ordonné de retourner à Rome.] C'est ainsi que le libertinage et les autres passions des chefs mettaient tout l'empire en feu. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, « qu'il perdait toujours, à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. » Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 av. J.-C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre avait déjà pris ce parti avec 60 vaisseaux qu'elle avait amenés à Antoine. A peine eut-il atteint cette princesse, qu'il apprit

la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle, il essaya tous les moyens pour se distraire, tantôt se livrant à la solitude, tantôt s'abandonnant aux excès les plus honteux et les plus extravagants. L'année suivante, Auguste entra en Egypte, et se rendit maître de Péluse. Antoine, se réveillant un moment, attaqua la cavalerie de son ennemi et la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettait de plus grands, si son armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine, se voyant alors au comble du malheur, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat particulier; mais celui-ci répondit froidement « qu'Antoine avait pour sortir de la vie d'autres chemins que celui d'un combat singulier. » Cléopâtre s'était retirée dans une tour, et avait fait dire à Antoine qu'elle s'était donné la mort. Cet amant le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, et que des philosophes forcenés travaillent à nous faire considérer de la même manière, il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Eros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie et ses tourments. Mais Eros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, le poignard à son maître. « Est-il possible, s'écria Antoine, que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affranchi. » En prononçant ces mots, il se frappa du poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre était encore vivante. Aussitôt, malgré la quantité de sang qu'il avait perdue, il se fit porter à la tour où était la reine. Cléopâtre ne voulait point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise; mais elle parut à une fenêtre haute, et jeta en bas des cordes et des chaînes; et la princesse, aidée de deux femmes, qui étaient les seules qu'elle eût menées avec elle dans cette tour, le tira à elle. (*Voy.* CLÉOPATRE.) Il expira peu de temps après, l'an 30 av. J.-C., âgé de 56 ans. Antoine eut le courage de César, et sa fureur pour les plaisirs; mais il poussa plus loin encore que lui cette dernière passion. Elle causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, ses talents et son zèle pour ses amis. Il avait l'ame élevée d'un général, et les goûts rampants d'un soldat. Après avoir paru conquérant sur la scène de l'univers, il allait se mêler à ces troupes de libertins effrénés qui mettent leurs plaisirs dans les querelles, les aventures nocturnes, et la fréquentation des lieux de débauche. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie sa première femme. L'aîné portait le nom de son père, ou celui d'"Antoine-le-Jeune"; Auguste le fit assassiner dans un temple érigé par Cléopâtre à la mémoire de Jules César, dont cet infortuné embrassait la statue. Le second, appelé "Jules Antoine", fut mis à mort par ordre du sénat. « Quand on réfléchit, dit un philosophe, que le siècle de la philosophie, de la politique, de la tactique, des belles-lettres, fut précisément celui des assassinats, des folies, des plus révoltantes scènes de cruauté et de luxure, on n'aura pas de peine à se persuader qu'il faut chercher ailleurs des leçons et des moyens de bonheur. »

*ANTOINE (Lucius), fut surnommé le "Gladiateur Asiatique". Il était frère de Marc-Antoine le triumvir, et a été justement en butte aux traits mordants de Cicéron dans ses Philippiques; il fut dans toutes les guerres civiles un des lieutenants de son frère, et se distingua partout par sa valeur et souvent par sa cruauté.

ANTOINE (Primus), Gaulois, surnommé "Becco", l'un des grands capitaines de son siècle, remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près de Crémone, l'an 69 de J.-C. Il était de Toulouse.

ANTOINE (Saint), surnommé l'"Ermite", instituteur de la vie monastique, né au village de Côme en Égypte, l'an 251. Ayant entendu ces mots de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel, » il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et s'enfonça dans la solitude. L'esprit tentateur se présenta à lui sous différentes formes, et l'affligea de toutes les façons, pour l'engager à retourner dans le monde. Montesquieu croit que ce que l'histoire rapporte des spectres effrayants qui troublaient le repos du saint doit s'entendre métaphoriquement des impressions du vice et des tentations qui le suivirent dans le désert. Mais, puisque l'Écriture enseigne que durant les ténèbres d'Egypte les esprits infernaux augmentèrent la terreur des habitants par des illusions effroyables (Sap. 17), rien n'empêche qu'on n'entende littéralement les spectres qui troublèrent la solitude d'Antoine. Les païens ont également reconnu, sans doute sur le témoignage des livres saints, l'extrême variété des figures hideuses dont le Démon pouvait se revêtir. Il paraît que c'est cette persuasion qui a donné lieu à ces vers du 4[e] livre des Géorgiques :

> Variæ illudent species atque ora ferarum.
> Fiet enim subito sus horidus, atraque tigris,
> Squammosusque draco et cervice leæna...
> Omnia transformat sese in miracula rerum :
> Ignemque horribilemque feram, fluviumque
> liquentem.

Antoine passa 20 ans dans des combats continuels qui lui méritèrent le don des miracles. Une foule de disciples vint s'offrir à lui. Il fut obligé de faire bâtir plusieurs monastères dans le désert; ce n'étaient que des huttes, des cabanes éparses. La prière, le chant des psaumes, la lecture, le travail des mains, occupaient tout le temps de ces solitaires. Antoine soutenait ses frères par ses vertus et par ses leçons : il leur donnait l'exemple de la mortification et de l'humilité. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la première, pendant la persécution de Maximin, en 312, pour donner des secours aux chrétiens qui versaient leur sang pour l'Évangile, et la seconde en 335, à la prière de saint Athanase, afin de défendre la foi contre les ariens, qui osaient publier qu'il suivait la même doctrine qu'eux. Constantin lui écrivit plus d'une fois, en le traitant de "père", et en lui demandant comme une faveur quelques mots de réponse à sa tendresse filiale. A la première de ces lettres, le saint avait rassemblé les solitaires et leur avait dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : « Les maîtres du siècle nous ont

écrit; mais quelle relation peut-il y avoir entre eux et des hommes qui, étrangers pour le monde, en ignorent jusqu'au langage? Si vous admirez la condescendance d'un empereur, formé de poussière aussi bien que nous, et qui doit pareillement retourner en poussière, quel doit être votre étonnement de ce que le monarque éternel nous a tracé la loi de sa propre main, et nous a parlé par son propre fils! » Cependant, les frères lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritait les plus grands égards, et qu'il pourrait se scandaliser d'un détachement dont il ne pénétrerait pas le motif, il ouvrit la lettre, et y fit réponse. Mais, à la nouvelle des troubles et des périls de l'église d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple et à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, et Constantin lui répondit avec bonté et avec distinction. Ce patriarche des moines mourut l'an 356 de Jésus-Christ, âgé de 105 ans. Nous avons de lui sept *Lettres* écrites en égyptien, traduites en grec et en latin; mais il ne nous en reste que cette dernière version. Quelques-uns mêmes lui attribuent une *Règle* et des *Sermons*. Ces différents ouvrages sont dans la "Bibliothèque des Pères". Saint Athanase, auquel il donna en mourant son manteau et une de ses tuniques, écrivit sa "Vie", qui a été traduite par Evagre. Son corps, ayant été découvert en 561, fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Égypte vers l'an 635, on le porta à Constantinople. De cette ville il fut transporté dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, à la fin du x[e] siècle ou au commencement du xi[e], vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Josselin, auquel l'empereur de Constantinople en avait fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-St-Didier, laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'ordre de Saint-Antoine. Cet ordre a été supprimé et incorporé à celui de Malte, par deux bulles en date des 17 décembre 1776, et 7 mai 1777. *Voy.* saint PAUL, l'ermite.

ANTOINE (Saint), dit "de Padoue", né à Lisbonne en 1195, d'une famille distinguée, prit l'habit de Saint-François qui vivait encore. Le désir d'obtenir la couronne du martyre le fit embarquer pour l'Afrique; à peine y fut-il arrivé qu'une maladie très-grave le força à retourner en Espagne; mais, un coup de vent l'ayant jeté en Italie, [il vit là saint François, fondateur de son ordre, s'attira son amitié, et alla par son conseil professer la théologie à Verceil, à Bologne, etc.;] il s'adonna aussi à la prédication. Ses *Sermons* eurent un succès prodigieux. Le pape Grégoire IX, qui y assista en 1227, en fut si frappé, qu'il appela Antoine, "l'arche du Testament", voulant dire qu'il était rempli et pénétré d'idées saintes. Ils sont, à la vérité, pleins d'allégories et d'allusions mystiques, selon le goût du siècle; mais ils contiennent d'excellentes leçons, et respirent la piété la plus vive. Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, et mourut dans cette dernière ville, en 1231, à l'âge de 36 ans. Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Voici comment

le pape s'exprime dans sa bulle datée de Spolette : « Ayant vu les preuves authentiques des miracles de cet homme vénérable, ayant de plus connu par nous-même sa sainte vie, et ayant eu le bonheur de converser avec lui, après avoir pris l'avis de nos frères et de tous les prélats assemblés avec nous, nous l'avons mis au nombre des saints. » Il avait dit auparavant, dans la même bulle : « Saint Antoine, qui présentement habite le ciel, est honoré sur la terre par plusieurs miracles que l'on voit tous les jours s'opérer à son tombeau, et dont la vérité nous a été certifiée par des pièces dignes de foi. » Trente-deux ans après la mort du saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées; mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si ce serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure, alors général des franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement et dit, fondant en larmes : « O bienheureuse langue, qui ne cessez de louer Dieu, et qui l'avez fait louer par un nombre infini d'ames! il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant celui qui vous avait formée pour servir à une fonction si noble et si sublime. » Cette langue se garde dans l'église dont nous venons de parler, et qui est celle des franciscains conventuels de Padoue. On voit aussi dans la même église le mausolée du saint, qui est d'un ouvrage très-fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Ses *Sermons*, écrits en latin, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-fol. Le père Antoine Pagi a donné quelques autres *Sermons* du même saint, écrits aussi en latin; ils parurent à Avignon, en 1624. Voyez *Sancti Antonii Paduani, et sancti Francisci Assisiatis Opera omnia*, Pedeponti, 1739, 2 tom. in-fol. L'édition que le père Jean de la Haye donna à Paris, en 1641, des ouvrages de saint François et de saint Antoine, n'est point complète. Le père Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons sur les saints*, avec l'*Exposition mystique des livres divins*, et la *Concorde morale de l'Ecriture*. *Voy*. un trait éclatant de sa fermeté, article EZZELINO.

ANTOINE de Bourgogne, second fils de Philippe-le-Hardi, eut en partage le duché de Brabant, dont il prit possession l'an 1406. Il se trouva à la bataille d'Azincourt, et y fut tué le 15 octobre 1415. Son corps fut transporté à Furnes, où l'on voit encore son épitaphe.

*ANTOINE, dit le grand bâtard, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, naquit en 1421. Il combattit en Afrique avec son frère Baudoin contre les Maures, et en France contre les Liégeois et les Suisses dans l'armée du duc de Bourgogne. Fait prisonnier au siége de Nancy où périt Charles-le-Téméraire, il fut livré par le duc de Lorraine à Louis XI, le plus implacable ennemi de sa maison. Ce prince, qu'on peint si sanguinaire, le combla d'honneurs et de biens. Antoine

servit son bienfaiteur avec zèle. Il fut légitimé et décoré de l'ordre de Saint-Michel, par Charles VIII son successeur. Il mourut en 1504, âgé de 83 ans.

ANTOINE, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, et père de Henri IV, naquit en 1518, et épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, et le titre de roi de Navarre. Ce prince, né dans un temps où l'intrépidité était indispensable, eut une conduite irrésolue et sans vigueur. Il voulut avoir la régence du royaume après la mort de François II; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il était faible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il devint alors catholique, de protestant qu'il était, et forma, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent le "triumvirat". L'an 1562, Antoine, qui commandait l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siége qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisait à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, et mourut à Andelys le 17 novembre, n'ayant pu passer outre le 35[e] jour de sa blessure, la même année 1562.

ANTOINE (don), prieur de Crato, prétendant à la couronne de Portugal, eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez. Il servit de bonne heure, et fut pris par les Maures, en 1558, à la bataille d'Alcazar-Quivir, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendait que Louis, son père, avait épousé sa mère secrètement; mais le public ne le regardait que comme bâtard : d'ailleurs son père et ses descendants avaient été déclarés déchus du droit de succession, [à la mort du cardinal Henri son oncle, appelé le "Prêtre-Roi." Il revint à Lisbonne,] où la populace ne laissa pas de le proclamer roi le 19 juin 1580. Philippe II, héritier du Portugal, par sa mère Isabelle, leva une armée qu'il confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80 mille ducats à qui lui livrerait don Antoine. Battu par le duc d'Albe, et abandonné de tout le monde, il implora le secours de la France. On lui donna 6,000 hommes, avec 60 petits vaisseaux, qui furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut en 1595, à l'âge de 64 ans. Il céda ses prétendus droits à Henri IV. Mais ce prince ne fit jamais usage de ce legs, persuadé que les droits d'Antoine n'étaient pas fondés. [On a imprimé les *Psaumes de la confession* du sérénissime prince D. Antoine, roi de Portugal, pour demander à Dieu le pardon de ses péchés, avec des prières du même roi sur différents sujets; le tout traduit en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.]

ANTOINE de Palerme, ou le "Panormitain", naquit à Palerme,

d'une famille distinguée. Alfonse d'Aragon, roi de Naples, au service duquel il était, l'envoya, en 1451, demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par le Pogge. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla. Suivant l'usage établi depuis long-temps parmi les gens d'esprit, ils empruntèrent des crocheteurs de leur époque toutes les injures dont ils purent se charger, et qu'un homme célèbre a tâché d'introduire dans le style littéraire du XVIIIe siècle; on peut même assurer que ni Valla ni Antoine de Palerme n'ont imaginé d'aussi grossières injures que le chef des philosophes modernes. Il mourut à Naples en 1471, âgé de 78 ans. Nous avons du "Panormitain" : | cinq livres d'*Épîtres*; | deux *Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Epigrammes* et ses *Satires* contre Laurent Valla, parurent à Venise en 1553, in-4°; un *Recueil d'apophtegmes d'Alfonse* son maître, en latin, Pise, 1485, in-4°; Bâle, 1538, in-4°. Antoine se distingua dans la poésie autant que dans la jurisprudence et l'éloquence.

*ANTOINE de Galatona, médecin, poéte, philosophe et géographe, a laissé des *Vers latins* et *italiens*, la *Description de Gallipoli*, et un *Éloge de la goutte*. Il mourut vers 1490.

ANTOINE de Messine, appelé aussi "Antonello", apprit de Jean de Bruges l'art de peindre à l'huile. Ce secret le mit en réputation; mais Jean Bellin, le lui ayant enlevé adroitement, le rendit public. Il mourut à Venise en 1496, âgé de 67 ans, et on lui fit une épitaphe où il est dit qu'il a enseigné le premier en Italie la manière de peindre à l'huile. (*Voyez* BRUGES.)

ANTOINE appelé DE LEBRIXA, naquit dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom, en 1442. Il professa pendant 20 ans dans l'université de Salamanque, et ensuite dans celle d'Alcala où il enseigna jusqu'à sa mort. Le cardinal Ximenès, qui l'avait attiré dans cette dernière université, le fit travailler à l'édition de sa "Polyglotte". Antoine publia plusieurs ouvrages sur l'histoire, les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine, la théologie; entre autres : | deux *Décades de l'Histoire de Ferdinand et Isabelle*, Grenade, 1545, in-fol.; | des *Lexicons* ou *Dictionnaires* de droit civil, de médecine, etc., Grenade, 1545, in-fol.; | des *Explications de l'Écriture sainte* dans les "Critici sacri"; | des *Commentaires* sur Virgile, Perse, Juvénal, Pline; | une *Rhétorique*, tirée d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien; | des *Méthodes* pour apprendre le latin, le grec, l'hébreu; [des *Poésies latines*, publiées par Vivano en 1491. Il mourut à Alcala de Henarès, le 11 juillet 1522, à 77 ans.] C'était un homme aussi profondément érudit que modeste et vertueux. L'estime qu'en faisait le cardinal Ximenès est un sûr garant de son mérite.

*ANTOINE (Ulrich), duc de Brunswick-Wolfenbuttel, né en 1633, se livra à la théologie et à la poésie, et composa des *Romans* et des *Opéra*. Il succéda à son frère Rodolphe-Auguste, et se fit catholique en 1708. Il mourut en 1714.

ANTOINE (Paul-Gabriel), jésuite, vit le jour à Lunéville en 1679, et mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après avoir professé avec distinction la philosophie et la théologie. Nous avons de lui : | *Thelogia universa dogmatica,* Paris, 1740, 7 vol. in-12, réimprimée à Mayence par les soins du P. Offermann, qui l'a augmentée et réduite à une meilleure forme. Dans le 3e tome, on trouve une bonne réfutation des erreurs de Febronius; | *Theologia moralis*, Paris, 1744, en 4 vol. in-12. La *Morale* du P. Antoine est plus estimée que sa *Théologie dogmatique*, quoique celle-ci ne soit pas sans mérite. Benoît XIV ordonna qu'on se servît de la *Morale* dans le collége de la Propagande. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de sa société. Sa piété répondait à son savoir. [Il a été l'éditeur des "OEuvres spirituelles" du P. Caussade, son confrère, et a publié quelques ouvrages de piété.]

ANTOINE, Sicilien, prisonnier de Mahomet II à la prise de l'île de Négrepont, mit le feu à l'arsenal de Gallipoli, et se préparait à brûler tous les vaisseaux qui étaient dans le port, lorsque les flammes, qui s'étendaient de tous côtés, l'obligèrent à aller se cacher dans un bois. Les Turcs, l'y ayant découvert, le menèrent devant le Grand-Seigneur. Antoine lui dit fièrement qu'il avait mis le feu à son arsenal, n'ayant pas pu lui mettre le poignard dans le sein. Mahomet le fit scier, avec ses compagnons, par le milieu du corps. Le sénat de Venise donna une pension considérable au frère de ce malheureux, et maria sa sœur.

ANTOINE, dit DE GÊNES (Antonius Genuensis), se distingua par l'étude de la philosophie et de la théologie dans l'académie de Naples. Benoît XIV estimait son savoir, et lui écrivit deux lettres, où il fait l'éloge de ses ouvrages. Ils sont écrits en latin, d'un style quelquefois obscur. Les principaux sont : | Ses *Institutiones theologicæ*, réimprimées à Cologne, 1778, 2 tomes réunis en 1 vol. in-4°; | *Elementa artis logico-criticæ;* | *Elementa metaphysica,* où le P. Storchenau, savant professeur de Vienne, trouva matière à quelques solides critiques. Il est mort vers 1770.

* ANTOINE (Jacques-Denis), architecte, naquit à Paris le 6 avril 1733. Fils d'un simple menuisier, il fut d'abord maçon. Choisi pour expert-entrepreneur, il eut occasion de déployer le talent qu'il avait reçu de la nature; l'instruction ajouta à ses dispositions naturelles, et il fut bientôt à même de concevoir et d'exécuter les plus beaux plans. La voûte du palais de Justice, l'escalier du même bâtiment, l'hôtel des monnaies à Paris, témoignent de son mérite. L'hôtel de Bervick à Madrid, l'hôtel des monnaies à Berne, sont encore l'ouvrage d'Antoine, qui fut nommé membre de l'Institut en 1799, et mourut le 24 août 1801. On a son "Éloge" par M. Lussault, Paris, 1801, in-8°.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille du duc de Longueville, fut mariée à Charles de Gondi, tué au mont Saint-Michel, qu'il voulait surprendre. Dégoûtée des illusions du monde, elle entra chez

les Feuillantines de Toulouse en 1599; et ensuite, à la sollicitation du pape, dans l'ordre de Font-Évrauld, qu'elle édifia par sa régularité et ses vertus, sans jamais vouloir consentir à devenir abbesse. Animée du désir d'une vie plus austère, elle quitta cet ordre, fonda la congrégation des Filles du Calvaire, et mourut en odeur de sainteté en 1618.

* ANTONELLE (Pierre-Antoine, marquis D'), né en 1747 à Arles en Provence et officier dans un régiment d'infanterie, quitta le service lors de la révolution. Nommé maire d'Arles en 1791, il prit une part très-active aux troubles d'Avignon Elu député, cette même année, à l'assemblée législative, il s'y fit remarquer par son exaltation. Exclu en 1793 de la société des jacobins, comme noble, il fut cependant élu juré du tribunal révolutionnaire, vota la mort de la reine Marie-Antoinette, et celle des girondins. Enfermé lui-même au Luxembourg, il en sortit au 9 thermidor, et devint à cette époque un des collaborateurs du journal des "Hommes-Libres." Accusé de complicité dans la conspiration de Babeuf, il fut arrêté, traduit devant la cour de Vendôme et acquitté. Il ne reparut plus sur la scène politique sous le consulat et l'empire; mais en 1814, à la restauration, il publia un écrit dans lequel il disait qu'il ne pouvait plus y avoir en France de liberté sans la maison de Bourbon. Ce triste déserteur de son ordre mourut à Arles en 1817. Il est auteur d'un grand nombre de pamphlets et d'écrits de circonstance; le plus remarquable est son *Catéchisme du tiers-état*, 1789, in-8°.

ANTONELLI (Nicolas), cardinal, [né en 1697 ou 1698, à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin, se distingua par une rare et profonde érudition. Il était surtout versé dans la connaissance des langues orientales. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il occupa à Rome différentes charges dans la prélature, et obtint la pourpre sous Clément XIII. Il succéda au cardinal Passionei, dans la charge de secrétaire des brefs, et mourut le 24 septembre 1767. Il a publié: | une dissertation latine *de Titulis quos sanctus Evaristus romanis presbyteris distribuit*, 1725, in-8°; | *Ragioni della sede apostolica sopra il ducato di Parma e Piacenza, esposte a sovrani e principi catolici dell' Europa*, 1742, 4 vol. in-4°, imprimés à Rome, sans nom d'auteur; | *Sancti Athanasi, archiepiscopi Alexandriæ, Interpretatio psalmorum*, Rome, 1746, in-fol.; | *Vetus Missale romanum præfationibus et notis illustratum*, Rome, 1756, in-4°; | des *Poésies* italiennes, dont on trouve quelques-unes dans le 10e vol. de celles "degli Arcad. di Roma", 1747, in-8°.]

* ANTONELLI (Léonard), cardinal, né à Sinigaglia le 6 novembre 1730, était neveu du précédent. Son attachement aux jésuites le mit en opposition avec Clément XIV, qui avait aboli leur ordre. Il ne parvint que plus tard aux premières dignités de l'église. Après avoir rempli diverses charges à Rome, il fut fait cardinal le 24 avril 1775, puis préfet de la Propagande, enfin doyen du sacré collége en 1797. Il eut toute la confiance de Pie VII, et l'accompagna dans son voyage à Paris en 1804. Lorsque les Français pénétrèrent à Rome en 1808, il

fut enlevé de cette ville, conduit à Spolette, puis à Sinigaglia, où il mourut en 1811. Ce cardinal était savant, pieux, zélé, universellement estimé pour sa sagesse et ses lumières. On a de lui une *Lettre aux évêques d'Irlande*, rapportée dans une lettre pastorale du docteur Troy, archevêque de Dublin, et citée dans le *Rapport du comité anglais sur l'état des catholiques dans les différents royaumes*. On la trouve dans l'"Ami de la religion et du roi", n° 457.

*ANTONI (A.-V. PAPACINO D'), lieutenant-général piémontais, directeur de l'école d'artillerie de Turin, né à Villefranche au comté de Nice, en 1714, mort en 1788, s'éleva du rang de simple canonnier aux grades supérieurs, et s'occupa toute sa vie, avec succès, de la science de l'artillerie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Institutions physico-mécaniques*, à l'usage des écoles royales d'artillerie de Turin, traduit de l'italien en français, Strasbourg, 1777, 2 vol. in-8°, fig.; | *Esame della polvere*, Turin, 1765, in-8°; traduit en français, en anglais et en allemand; | *Dell' architett. milit. per le regie scuole*, ib., 1778, in-8°; | *Dell' uso dell' armi da foco*, ib., 1780, in-8°. fig.; | *Il maneggiam. delle machine. d'artiglieria*, ib., 1782, in-8°; ces trois derniers écrits sont traduits comme les précédents en anglais, en français et en allemand.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, sœur puînée d'une autre Antonia, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son temps, quoique son père fût le plus débauché des Romains. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère, et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfants : deux fils, Germanicus, père de Caligula, et Claude, depuis empereur; et une fille, nommée Livie, fameuse par ses débauches. Attachée uniquement à l'éducation de ses enfants, elle fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire; mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère les desseins de Séjan son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula, son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avait accordés auparavant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité : on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J.-C.

ANTONIANO (Sylvio), naquit à Rome, d'une famille pauvre, en 1540. Ses talents éclatèrent dès son enfance. Le duc de Ferrare, charmé de son esprit, le fit élever avec soin par les plus habiles maîtres. A l'âge de 10 ans, il improvisait des vers sur tel sujet qu'on lui proposait. Un jour, un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui serait pape; et cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita sur-le-champ. Médicis, devenu souverain pontife, s'en souvint, et le fit professeur de belles-lettres dans le collége Romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré collége sous Pie V, et se-

crétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite de la pourpre, en 1598. Le travail abrégea ses jours, et il mourut 5 ans après, à l'âge de 63 ans, recommandable par toutes les vertus du sacerdoce, surtout par la chasteté qu'il conserva sans tache. Il nous reste de lui des *Lettres*, des *Commentaires*, des *Vers*, des *Sermons*, et un traité *de christiana puerorum Educatione;* des dissertations *de Obscuritate solis in morte Christi; de Primatu Petri; de Successione apostolorum*, etc.

*ANTONIANUS (Jean), dominicain, mort à Nimègue en 1588, a publié des éditions de plusieurs écrits des Pères de l'Eglise les moins connus, dont Jocker a donné la liste dans le "Dictionnaire universel des savants".

*ANTONIDES, savant orientaliste, né à Alkmaer en Hollande, au XVIe siècle, a laissé *Epistola Pauli ad Titum* arabice, Anvers, 1612, in-4°.

ANTONIDES (Jean van der Goes), poète de Zélande, mourut à la fleur de son âge, en 1684. On donna une édition de ses ouvrages à Amsterdam en 1714, in-4°. On remarque dans toutes ses poésies beaucoup de facilité, de feu et de hardiesse. Son meilleur poème est celui dans lequel il chanta la rivière d'Y, sur laquelle Amsterdam est bâtie.

* ANTONII (Jacques D'), né à Middelbourg au XVe siècle, professeur de droit canon et vicaire-général de l'évêché de Cambrai, a laissé un traité *de Præcellentiâ potest. imper.*, Anvers, 1502, et Rome, 1503, in-4°.

ANTONIN-LE-PIEUX (Titus Aurelius Fulvius Antoninus Pius), empereur romain, né de parents originaires de Nîmes, vit le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium ou Lavinium, le 19 septembre, l'an 86 de J.-C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, et consul l'an 120 de J.-C., il se montra dans ces premiers emplois ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, et il fut son successeur en 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs personnes arrêtées par les ordres d'Adrien, qui les destinait à la mort. Le sénat, enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de "Pieux", et ordonna qu'on lui érigeât des statues. Antonin les méritait. Il diminua les impôts; il défendit qu'on opprimât personne pour la levée des subsides; il écouta les plaintes des surchargés; il consuma son patrimoine entier en aumônes. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains. Des rois mêmes vinrent lui faire hommage. Plus attentif à rendre ses peuples heureux par la paix, qu'à les accabler d'impôts en voulant étendre sa domination, il sut éviter la guerre, et son nom seul contint les Barbares. Rome et les provinces de l'empire ne furent jamais aussi florissantes que sous son règne. Si une de ses villes essuyait quelque calamité, il la consolait par ses largesses. Si quelque autre était ruinée par le feu, il la faisait rebâtir des deniers publics. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche, et de plusieurs au-

tres. Dans les inondations, dans les famines, il donnait tous les secours que ces fléaux exigeaient. Il orna plusieurs villes de monuments magnifiques et utiles. Il ne voulut point que le sénat recherchât des malheureux qui avaient conspiré contre lui. Lorsqu'on lui vantait les conquêtes de ces illustres meurtriers qui ont désolé la terre, il disait, comme Scipion l'Africain : « Je préfère la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis. » Les chrétiens étaient tous les jours immolés à la fureur des païens, et cela sous le nom de l'empereur. Saint Justin lui fit parvenir une apologie, qui eut l'approbation de ce prince. Il donna un édit en faveur des chrétiens, où il s'étend sur leur constance et les victoires qu'ils remportaient sur leurs persécuteurs, en bravant la mort pour la défense de leur foi, sur la confiance qu'ils ont dans l'être qu'ils adorent, et leur attachement à son culte. Il l'appelle simplement "Dieu" et l'"Éternel". Il est apparent que cet édit fit cesser la persécution, du moins dans les provinces d'Asie, auxquelles il est adressé. Jules Scaliger a prétendu que cet édit, qu'Eusèbe nous a conservé, était une pièce supposée; d'autres critiques, en le reconnaissant pour authentique, l'ont attribué à Marc-Aurèle; mais ils se trompent. L'édit est réel, et il est d'Antonin. On peut voir la dissertation de M. Tobie Godefroi Hegelmayer, imprimée à Tubingen, en 1776, 1 vol. in-4°. Cependant cet édit n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs chrétiens martyrisés. Ce prince faible et timide n'avait pas le courage de se déclarer le protecteur des fidèles, tout innocents qu'ils étaient, ni de prendre leur défense contre la fureur de la populace ou la malice des gouverneurs de provinces. Antonin mourut l'an 161 de J.-C., emportant les regrets des Romains. Ses bonnes qualités avaient été cependant obscurcies par plusieurs vices, et principalement par l'amour des femmes, qui avaient tant d'empire sur son esprit qu'elles disposaient à leur gré des honneurs et des charges, souvent en faveur de ceux qui en étaient les plus indignes. Julius Capitolinus nous apprend que Repentinus fut de ce nombre. On ne peut aussi dissimuler l'indolence extrême avec laquelle il souffrit le libertinage forcené de sa femme (*voyez* FAUSTINE), et la folie sacrilége d'en faire après sa mort une déesse, de lui consacrer un temple, et de lui faire rendre par le sénat les honneurs divins; c'est sur cela que l'empereur Julien, lors même qu'il loue la sagesse de son gouvernement, le blâme avec force et le tourne en ridicule. Ce qu'il y a d'également révoltant, c'est l'étrange dessein de faire rendre les mêmes honneurs à l'empereur Adrien, prince détestable, autant par sa cruauté que par sa mauvaise administration, et dont le sénat voulait flétrir la mémoire. Voici un trait qui caractérise bien sa modération, ainsi que la morgue des philosophes de ce temps-là. Antonin, étant proconsul d'Asie, fut logé, en arrivant à Éphèse, dans la maison du philosophe Polémon, alors absent. Lorsque celui-ci fut de retour, il fit tant de fracas, qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin étant devenu

empereur, Polémon vint à Rome, et alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : « J'ai ordonné qu'on vous loge dans mon palais; vous pouvez prendre votre appartement, sans craindre qu'on vous chasse à minuit. » Mais les courtisans ne purent s'empêcher d'observer qu'il n'y a rien de si lâche que les philosophes, ou de si insolent, suivant les circonstances.

ANTONIN : c'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* et d'un *Iter britannicum*, quelquefois attribués à l'empereur Antonin, et d'autres fois à Marc-Aurèle Antonin; mais qui ne sont ni de l'un ni de l'autre. Quelques critiques pensent que l'*Itinéraire* a été écrit du temps de l'emperenr Antonin Caracalla; d'autres le datent de l'an 337.

ANTONIN (Saint), né à Florence en 1389, dominicain, et ensuite archevêque de sa ville natale, se distingua par sa piété et par son savoir. Eugène IV, qui l'avait placé sur ce siége, à la prière des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, eut toutes les vertus de son nouvel état, et conserva sous la mitre toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étaient ses enfants; il se privait de tout pour fournir à leurs besoins. La peste et la famine, qui désolèrent successivement son diocèse, lui donnèrent occasion de signaler son courage et sa charité. Il disait « que les revenus ecclésiastiques étaient le patrimoine des pauvres, et n'étaient pas faits pour entretenir le luxe et la mollesse des prélats. » Il mourut en 1459, à 70 ans. [Le saint-siége eut toujours pour lui tant d'estime, que le pape Eugène IV voulut mourir entre ses bras, que] Pie II (Æneas-Sylvius) assista à ses funérailles, [et qu'Adrien VI s'empressa de le canoniser.] Le second de ces pontifes a consigné dans ses ouvrages l'histoire édifiante des vertus de cet illustre archevêque. [Nous avons de saint Antonin : | *Historiarum opus trium partium historialium seu chronica libri* XXIV, Venise, 1480; Bâle, 1491, 3 vol. in-fol.] L'auteur montre de la sincérité et de la bonne foi, mais il manque souvent d'exactitude, lorsqu'il raconte des faits éloignés de son temps. [L'édition de Lyon, 1517, contient une lettre du rabbin Samuel au rabbin Isaac, sur les prophéties de l'ancien Testament qui ont rapport à la destruction de la loi judaïque. | *Summa theologiæ moralis, partibus* IV *distincta*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions à Venise, à Strasbourg, à Bâle, etc. Celle de Venise, 1582, 4 vol. in 4°, a pour titre, *Juris pontificii et Cæsaræi Summa*, etc. Le P. Mamachi en a donné une édition dans la même ville en 1751, 4 vol. in-4°, avec des notes très-estimées. C'est l'ouvrage le plus soigné de saint Antonin. | *Summula confessionis*, imprimée peu de temps après l'invention des caractères, sous le titre de : *Tractatus de instructione, seu directione simplicium confessorum*, in-fol., sans date ni nom de lieu, et réimprimée à Venise en latin, 1473, in-4°, sous le titre de *Confessionale*; | un *Traité* sur l'excommunication et les autres censures ecclésiastiques, | un autre sur les vertus; | une *Lettre* écrite sur les disciples allant à Emmaüs; | et quelques *notes* sur la donation de Constantin.] *Voy*. le P. Echard,

"De Script. ord. prædicat." tom. 1, p. 818; et le P. Fouron, "Vie des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique".

* ANTONINA, femme de Bélisaire, issue de la classe la plus basse de la société, répondit à son origine par les turpitudes dont elle se couvrit. Unie à Théodora, femme de l'empereur Justinien, par la débauche et le crime, on les vit faire assaut d'infamies et ternir, par leur affreuse conduite, les deux noms les plus illustres de leur siècle. Antonina, bravant les vertus et la gloire de son époux, avait l'audace de prétendre justifier ses débauches, et, soutenue par le puissant appui de l'impératrice, on la vit torturer et emprisonner son propre fils, Photius, qu'elle avait eu d'un premier mariage, parce qu'il avait résisté à sa lubricité, et en avait instruit Bélisaire. Ce monstre dégoûtant fut, sur la fin de ses jours, en proie aux plus violents remords. Elle chercha à expier ses crimes en fondant un monastère.

* ANTONINI (l'abbé Annibal), né près de Salerne, en 1702, d'une famille noble, vint se fixer en France, après avoir parcouru toute l'Europe, et y professa pendant vingt-cinq ans la langue italienne. On a de lui un grand nombre de bons ouvrages, propres à faciliter l'étude de la langue qu'il enseignait. — ANTONINI (Joseph), frère du précédent, se distingua comme jurisconsulte, sous l'empereur Charles VI, et laissa entre autres ouvrages une *Histoire complète de la Lucanie*, imprimée à Naples.

ANTONINUS-HONORATUS, évêque de Constantine en Afrique, [vivait au ve siècle. Dans la persécution suscitée par Genseric, roi des Vandales, contre les catholiques en faveur des ariens, Antoninus écrivit à Arcade, espagnol, un de ceux qui étaient persécutés, pour le consoler dans son exil, et le soutenir dans la foi. Cette lettre, pleine de sentiments généreux et chrétiens, a été écrite vers l'an 435, et se trouve dans la "Bibliotheca Patrum"; elle produisit son effet; car Arcade et trois autres évêques souffrirent le martyre l'an 437 de J.-C.]

ANTONIO (Nicolas), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, agent du roi d'Espagne à Rome, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617, et mourut en 1684. Sa *Bibliothèque des auteurs espagnols* l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude; mais il prodigue les éloges, il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions et des talents. Le cardinal d'Aguire, son ami, fit imprimer la seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca hispana vetus*, 1696, 2 vol. in-fol. La première avait paru dans la même ville en 1672, 2 vol. in-fol. Elle est intitulé : *Bibliotheca hispana nova*. L'une et l'autre sont rares. Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité *de Exilio*.

* ANTONIO (Pascal-François-Jean-Népomucène-Aniello-Raymond-Sylvestre), infant d'Espagne, né le 31 décembre 1755, et veuf depuis le 27 juillet 1798, de sa nièce, Marie-Amélie, infante d'Espagne, n'avait jamais paru sur la scène politique, jusqu'à l'é-

poque du voyage de Ferdinand VII à Bayonne, qu'il fut investi de la présidence de la junte suprême du gouvernement; mais à peine Ferdinand fut-il hors de la capitale, que les demandes de Murat, général en chef des troupes françaises, respirèrent la menace, et ces vexations ne cessèrent que quand les autres membres de la famille royale et don Antonio lui-même consentirent à se rendre aussi à Bayonne. Don Antonio annonça donc, dans la nuit, aux ministres, que son intention était de partir à la pointe du jour. S'étant en effet réuni aux autres princes espagnols, il les accompagna au château de Valençai, où il resta avec son neveu, le roi Ferdinand, jusqu'en avril 1814. Au retour de ce monarque à Madrid, don Antonio fut nommé grand-amiral de Castille, et mourut en avril 1817, âgé d'environ 62 ans.

* **ANTONIUS** (Godefroy), jurisconsulte célèbre, né en Westphalie, fut un des fondateurs de l'université de Giessen. On a de lui un très-grand nombre de *Dissertations*, sur presque toutes les parties du droit public et civil. On en trouve le catologue dans les "Memoriæ ictorum" de Witten et dans la "Hesse savante" de Strieder. Antonius mourut en 1618.

ANTONIUS Liberalis, auteur grec, dont on ne connaît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses*, inséré dans les "Mythologi græci", Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* d'Antonius ont été imprimées séparément à Leyde, en 1774, in-8°.

***ANTONY**, de Prato Vecchio en Toscane, jurisconsulte italien du xvᵉ siècle, fut professeur à Bologne, et se distingua par un *Cours de lois féodales*, publié en 1428, et par d'autres ouvrages du même genre. Il mourut vers 1464.

* **ANTRAIGUES** (Delaunay comte d'), député de la noblesse de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg aux états généraux de 1789, y vota pour l'abolition des priviléges de la noblesse. Cependant il émigra, passa en Espagne, de là à Coblentz, près des princes, où le comte de Provence le nomma son ministre en Italie. En 1803, la Russie l'appela à Dresde avec le titre de conseiller de légation; mais il fut assassiné quelques années après par un domestique italien, à quelques milles de Londres, avec sa femme, madame de St-Huberti, actrice de l'Opéra. Ses ouvrages sont : *Mémoires sur les états généraux*, imprimé en 1788; | *Dénonciation de l'assemblée nationale aux Français catholiques*, livre qui fit sensation et qui exprime les nobles regrets de l'écrivain inconséquent; | *Observations sur la conduite des princes coalisés*, Londres, 1795.

ANUBIS, dieu des Égyptiens, adoré sous la forme d'un chien. On le représente aussi avec un sistre d'une main et un caducée de l'autre. Quelques-uns disent que c'était un fils d'Osiris, d'autres de Mercure; d'autres croient que c'était Mercure lui-même. Non-seulement les auteurs chrétiens, mais encore les païens se sont moqués de ce dieu des Égyptiens. Cependant les Romains souffrirent à Rome des prêtres consacrés pour le service de cette divinité. Cynopolis, c'est-à-dire la "ville des chiens", avait été bâtie en son

honneur, et on y nourrissait une quantité de ces animaux, qu'on appelait "chiens sacrés".

ANVILLE (Jean-Baptiste-Bourguignon D'), premier géographe du roi de France, pensionnaire et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, secrétaire du duc d'Orléans, etc., né a Paris le 11 juillet 1697, mort le 28 janvier 1782, possédait la géographie dans un degré supérieur, et a beaucoup contribué à ses progrès. Ses cartes, qui sont en grand nombre, sont estimées, surtout celles de la géographie ancienne, malgré les fautes qu'on y trouve, ce genre d'ouvrage ne comportant guère une exactitude parfaite. On en a plusieurs recueils, entre autres pour les histoires ancienne et romaine de Rollin et de Crevier. Son *Atlas de la Chine*, 1737, in-fol., est aussi estimé, parce que, malgré ses défauts, il serait difficile d'en faire un meilleur. On a encore de lui : | *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12. Il faut joindre à cet ouvrage la collection des cartes de l'auteur pour le monde ancien, forme atlantique : | *Traité des mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8°, ouvrage plein de recherches; | *Proposition d'une mesure de la terre*, 1735, in-12; | *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur*, 1736, in-12; | *Eclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1741, in-12; | *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°; | *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°; | *Mémoire sur l'Égypte ancienne et moderne, avec une description du golfe Arabique*, 1766, in-4°; | *Analyse de la carte intitulée* : Le côtes de la Grèce et l'Archipel, 1757, in-4°; | *États formés en Europe, après la chute de l'empire romain en Occident*, 1771, in-4°; ouvrage utile pour lire l'histoire de cette partie du monde depuis le ve siècle jusqu'au XIIe; | *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monuments romains*, 1761, in-4°, etc. Ce savant avait les mœurs les plus simples et les plus douces, et ne connaissait guère que son cabinet. Tant que ses forces le lui ont permis, il a travaillé quatorze ou quinze heures par jour, et il trouvait fort étrange que les élèves qu'on lui confiait ne pussent pas soutenir cette continuité de travail.

ANWERY, surnommé le "roi de Khorasan", non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poète de son pays. Il était encore au collége lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sandjar, qui se l'attacha. Raschidi était son rival. Ces deux poètes furent pendant quelques temps de deux partis différents. Anwéri était au camp de Sandjar lorsqu'il assiégeait Atsiz, gouverneur, puis sultan des Kouaresniens, avec lesquels Raschidi s'était enfermé. Pendant que les deux sultans donnaient et repoussaient des assauts, les deux versificateurs se battaient à leur manière, se décochant l'un et l'autre des vers attachés au bout d'une flèche. Ce poète était en même temps astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers. Ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan, et il fut obligé de se retirer dans la

ville de Balk, où il mourut l'an 1200 de J.-C. Ce versificateur persan retrancha de la poésie de son pays les libertés qu'elle se permettait contre le bon goût et contre les mœurs.

ANYSIS, roi d'Égypte, fut chassé du trône par Sabacos, roi d'Éthiopie, lequel, après avoir régné avec beaucoup de sagesse, rendit son royaume à Anysis, qui s'était caché durant tout ce temps dans des marais. Mais cette époque de l'histoire de l'Égypte appartient plutôt à la fable qu'à l'histoire.

ANYTA, nom d'une grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé : "Carmina novem poetarum fœminarum", Anvers, 1568, in-8°, réimprimé à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette dernière édition, il n'y a que huit poètes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes, on en a joint un troisième : "Mulierum græcarum, quæ oratione prosa usæ sunt, fragmenta et elogia", grec et latin, Gottingue, 1729, in-4°. Ces trois volumes ont été donnés par J. Chrétien Wolfius.

ANYTUS, rhéteur d'Athènes, fut l'ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il se sauva à Héraclée où il fut assommé à coups de pierres, environ l'an 366 avant J.-C. C'était (comme nous aurons l'occasion de le faire observer dans plusieurs articles) la coutume du mobile et fantasque peuple d'Athènes, de tourner sa rage tantôt contre l'accusé, tantôt contre les accusateurs, de condamner à mort, et de déifier ensuite le condamné. Les panégyristes de Socrate sont parvenus à imprimer une espèce d'horreur au nom d'Anytus; mais on sait que dans les enthousiasmes d'admiration et de haine, il y a toujours beaucoup à rabattre. (*Voy.* Mélitus et Socrate.)

AOD, jeune homme de la tribu de Benjamin, plein de courage et d'adresse, tua Eglon, roi des Moabites, qui, durant 18 ans, avait fait gémir les Hébreux sous la plus cruelle tyrannie. Ayant averti ses concitoyens de ce qu'il venait de faire, ils prirent les armes, chassèrent les Moabites, et choisirent pour juge celui qui les avait délivrés, vers l'an 1325 avant J.-C. Le gouvernement d'Aod fut long et heureux. Comme il tua le tyran en trahison, son action a essuyé des critiques; mais il ne faut pas juger sur les règles ordinaires la conduite des Hébreux à l'égard des anciens habitants de la Palestine. (*Voy.* Josué.)

AON, fils de Neptune, ayant été obligé de fuir de l'Apulie, vint dans la Béotie. Il s'établit sur des montagnes, qui, de son nom, furent appelées Aoniennes, et consacrées aux Muses; c'est delà que vint le titre d'"Aonides", que les poètes ont donné à ces déesses : Ausone les appelle aussi "bœotia numina", du pays où sont ces montagnes. Toute la contrée avait pris elle-même le nom d'Aonie.

* AOUST (J.-M., marquis d'), député de la noblesse du bailliage de Douai aux états-généraux de 1789, et député en 1792 à la convention, y vota en ces termes sur le sort de Louis XVI : « La mort de Louis, ou de la république. Louis a trop vécu; sa mort est une justice. » Envoyé en mission

dans les départements du Pas-de-Calais et du Nord, il signala partout son exaltation révolutionnaire. Le directoire le nomma commissaire de l'administration centrale du département du Nord, et Buonaparte maire de Quincy où il mourut.

* AOUST (Eustache d'), fils du précédent, suivit également le torrent révolutionnaire, parvint au grade de général de division, fit la guerre d'Espagne avec succès, commanda en chef l'armée pendant la maladie de Doppet, et passait pour un des meilleurs officiers-généraux, lorsqu'il fut injustement accusé des revers de Perpignan, condamné et mis à mort, à peine âgé de 31 ans.

* APACZAI, Apatzai Tsère (Jean), savant célèbre, né en Transylvanie, dans le village d'Apatzo, florissait dans le xviie siècle. Envoyé à Utrecht aux frais du gouvernement de son pays, il s'y distingua tellement dans les langues orientales, la philosophie et la théologie, qu'on lui offrit une chaire de professeur; mais il crut devoir à ses concitoyens une instruction qu'il tenait de leur générosité. On le plaça au collége de Weissembourg pour y professer la géographie, la physique et l'astronomie. Zélé partisan de Descartes et de plusieurs opinions des presbytériens, il se fit un grand nombre d'ennemis, et fut condamné à être précipité du haut d'une tour. De puissants amis le sauvèrent; mais de nouveaux orages l'attendaient à Clausembourg où il se retira, et où la faveur de Jean Bethlem lui procura la place de professeur. Sa mort, arrivée en 1659, prévint la catastrophe. On a de lui : | *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*, avec des *Lettres à Leusden*, *Glandorps*, *Gelder*, Utrecht, 1650; | *Magyar encyclopœdia*, etc. (Encyclopédie en hongrois), Utrecht, 1653; | *Magyar logica* (logique en hongrois), Weissembourg, 1656 | *Oratio de studio sapientiæ*, etc., Utrecht, 1655; | *Dissertatio de politica ecclesiastica*, Clausembourg, 1658; | et quelques *Discours* inédits.

*APCHIER (Joseph-Philibert d'), comte de Vabres, né au diocèse de Viviers, le 9 juillet 1686, mort le 2 avril 1757, dressa les généalogies de plusieurs maisons de l'Auvergne, du Gévaudan et du Vivarais, et y inséra des faits qui ne sont connus que par ses recherches. Elles forment trois petits vol. in-fol. qui demeurèrent en manuscrit dans la bibliothèque du marquis d'Aubaïs, diocèse de Nîmes.

APCHON de Corjenon (Claude-Marc-Antoine), naquit à Montbrison, en 1722, prit d'abord le parti des armes, qu'il ne tarda pas de quitter pour se consacrer à l'Église. Après avoir donné des preuves de son zèle, il fut nommé à l'évêché de Dijon, en 1755, et passa à l'archevêché d'Auch, en 1776. Il y déploya toutes les vertus des évêques qui illustrèrent la primitive Église, et mourut à Paris en 1783. Exact observateur de la résidence épiscopale, il n'était allé dans la capitale du royaume que vaincu par les prières de ses propres diocésains, et parce que l'état de sa santé semblait exiger qu'il consultât les médecins. On ne peut se rappeler, sans être attendri, les vertus héroïques dont

il a donné tant d'exemples; entre autres, lorsque dans un incendie, après avoir proposé cent louis, et ensuite deux cents louis à celui qui délivrerait deux enfants qui allaient être la proie du feu, et voyant que personne n'en osait courir le danger, il appliqua lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher ces deux créatures à travers les flammes, et les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison s'écroulât. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, il trouva le pays ruiné par l'épizootie; sa charité répara ces pertes en achetant sept mille bêtes à cornes, dont il fit présent aux paysans. Dans un des siéges les plus riches, il n'employa jamais pour lui la dixième partie de son revenu. Les *Instructions pastorales* qu'il a données sont pleines de cette onction qui caractérisait tous ses discours. On a beaucoup parlé d'une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, où on lui annonçait qu'il serait le troisième évêque de Dijon, quoique alors il n'y eût pas d'évêque dans cette ville, et qu'il ne s'agît point de l'ériger en évêché. Quoi qu'il en soit de cette prédiction, exactement accomplie, on ne peut douter de sa préexistence, puisqu'elle est citée dans une Ode imprimée, et présentée au prélat lors de sa nomination à cet évêché. [Le père Soave, Italien, a consacré une de ses "Nouvelles morales" à peindre l'action héroïque de ce pieux évêque, lorsqu'il sauva les deux enfants d'un incendie.]

* APEGHA (Malakia), moine arménien du XIIIe siècle, a laissé une *Histoire de l'invasion des Tartares en Arménie*.

* APEL (Jean), en latin APELLUS, fut un jurisconsulte contemporain de Luther, et un des plus zélés réformateurs. Quoique chanoine de Wurzbourg, il avait épousé une religieuse, à l'exemple de ses maîtres, et sans le secours d'un régiment impérial, il eût été privé pour toujours de sa liberté par ordre de son évêque. Il mourut à Nuremberg sa patrie, privé de tous ses emplois, vers le milieu du XVIe siècle. On a de lui plusieurs ouvrages de droit, et une *Apologie* de son mariage, adressée à l'évêque de Wurzbourg.

* APELBOOM (D'), né près de Groningue, et mort fort pauvre en 1780, est auteur de différentes poésies écrites en langue flamande.

APELLES, fils de Pythius, et disciple d'Ephorus et de Pamphile, était de l'île de Cos. [Il florissait l'an 332 avant J.-C.] Alexandre-le-Grand, sous lequel il vivait, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla des marques d'amitié encore plus flatteuses. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolémée, roi d'Egypte, fut accusé [par son rival Antiphile], d'avoir conspiré contre ce monarque. Il allait être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, et n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce peintre, ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephèse; ce qui l'a fait quelquefois appeler "Ephésien". C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, image de la force des passions, et le chef-d'œuvre de l'antiquité. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'A-

pelles, admirait encore le *Portrait d'Antigone*, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avait perdu un œil; (expédient que le moindre barbouilleur de nos jours ne regarderait pas comme fort merveilleux); celui de *Vénus* sortant de la mer; ceux d'*Alexandre*, de la *Victoire*, de la *Fortune*; et celui d'un *Cheval*, si bien imité, que des chevaux hennirent en le voyant: anecdote qui, si elle est vraie, ne prouve pas que l'ouvrage fût bien extraordinaire. Les anciens plaçaient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour les coups de génie, soit pour les grâces de son pinceau. Sa touche était si délicate, relativement aux autres, que, sur la vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogène de Rhodes, peintre célèbre, connut qu'Apelles seul pouvait en être l'auteur. Cet artiste, justement admiré dans ce temps-là, n'avait pas négligé ses talents : le proverbe "Nulla dies sine linea" (aucun jour sans quelque trait) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposait ses ouvrages au public, pour en mieux connaître les défauts. Un jour, un cordonnier ayant critiqué la chaussure de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur-le-champ; mais, l'ouvrier avant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie : «Ne sutor ultra crepidam,» qui est devenue un proverbe. Un peintre se glorifiait devant lui de peindre fort vite: «On s'en aperçoit bien,» lui répondit Apelles. Un autre artiste lui montrait Vénus revêtue d'habillements superbes, et lui demandait, d'un air content, ce qu'il en pensait : « Je crois (lui dit Apelles), que, n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as faite riche. » Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles : mais s'étant avisé, fort mal à propos, de vouloir raisonner sur la peinture devant ce maître de l'art, Apelles, pour l'humilier et le confondre, se contenta de lui dire : « Tandis que tu gardais le silence, je te croyais bonnement supérieur aux autres hommes; mais, depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfants qui broient mes couleurs. » Cet artiste mettait toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, "faciebat", pour marquer par ce mot qu'il ne les croyait pas achevés, et qu'il se proposait d'y revenir. Il ne mit le mot "fecit" qu'à trois de ses ouvrages. Tous ces tableaux ne seraient point placés aujourd'hui dans les cabinets de Dusseldorf et de Florence. Les anciens ignoraient la peinture à l'huile, et connaissaient très-peu la perspective et les ombres. (*Voyez* PROTOGÈNE.)

APELLES, hérétique du IIe siècle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J.-C. Il n'admettait qu'un seul principe éternel et nécessaire, qui avait donné à un ange de feu le soin de créer notre monde; mais, comme ce créateur était mauvais, son ouvrage l'était aussi. Buffon a essayé de renouveler cette doctrine d'Apelles, à cela près que, dans son système, le soleil aidé d'une comète tient la place de l'ange de feu, et produit tout ce qui existe dans la nature. Apelles rejetait tous les livres de

Moïse et des prophètes, et niait la résurrection corporelle. Il disait que J.-C. s'était formé un corps de toutes les parties des cieux par lesquels il avait passé en descendant; et il ajoutait qu'en remontant, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris. (*Voy.* saint Épiphane, "Hær." 44; Tertull., "De præscrip.", cap. 30 et 31.) [Marcion retrancha Apelles de sa communion, à cause de ses mœurs déréglées; il s'enfuit à Alexandrie, et dogmatisa en particulier. Il avait des écrits qu'il nommait *Phancrosas* ou révélations; c'étaient les rêveries d'une fille nommée Philumèna, qu'il disait inspirée. Il vécut dans un âge avancé.]

APELLICON de Théos, philosophe péripatéticien, acheta les livres d'Aristote, de quelques ignorants, héritiers de Nélée, à qui Théophraste (successeur d'Aristote), les avait laissés en mourant. Ceux-ci les avaient cachés dans une fosse, où ils restèrent plus de cent trente ans, et où l'humidité et les vers les endommagèrent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes; mais, comme il n'avait pas le génie de l'auteur qu'il suppléait, il mit beaucoup d'inepties dans les endroits où Aristote avait mis apparemment quelque chose de mieux. Cet écumeur de livres mourut à Athènes. Il s'était lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon, dans l'île de Délos. Le gouverneur romain l'ayant surpris et battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort par la fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athènes, il s'empara de la bibliothèque d'Apellicon, et la fit transporter à Rome. Tyrannion, aussi mauvais grammairien que grand partisan d'Aristote, eut alors occasion de copier les livres de ce philosophe; mais, comme ces manuscrits furent confiés à de mauvais copistes, qui ne prenaient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du précepteur d'Alexandre passèrent à la postérité avec mille erreurs, ajoutées à celles qui lui appartiennent en propre. Strabon remarque qu'Apellicon, tout philosophe qu'il était, n'aimait que les livres et non la science. C'était un bibliomane et non pas un savant. Quand l'argent lui manquait pour acheter des livres, il les dérobait. C'est ainsi que la vanité, l'ignorance et la fourberie ont de tout temps déshonoré le nom de philosophe. [Apellicon écrivit un ouvrage pour la défense d'Aristote.]

APER (Marcus), orateur latin, Gaulois de nation, alla à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. On le croit auteur du *Dialogue des orateurs* ou *de la Corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres. Giry, de l'académie française, donna en notre langue une "Traduction" de ce dialogue, Paris, 1630, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. [On en a publié encore d'autres traductions; la dernière est de Dureau de la Malle, dans la seconde édition de sa traduction de Tacite, Paris, 1809, 5 vol. in-8°.] Aper mourut vers l'an 85 de J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec Arrius Aper,

qui tua l'empereur Numérien en 284, et fut tué lui-même par Dioclétien. Une magicienne druide ayant prédit à celui-ci qu'il serait empereur lorsqu'il aurait tué le sanglier, on ne manqua pas d'appliquer cette prédiction au meurtre d'Aper.

APHTHONIUS, rhéteur d'Antioche au IIIe siècle, dont nous avons une *Rhétorique* adaptée aux préceptes d'Hermogène, Upsal, 1670, in-8°, et dans le «Rhéteur grec», d'Alde, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol. Les meilleures éditions que l'on ait de cette *Rhétorique*, traduite en latin, sont celles de François Escobar, Barcelone, 1611, et d'Amsterdam, Elzevir, 1642-1665, in-12, sous ce titre : *Aphtonii progymnasmata, partim a Rodolpho Agricola, partim a Joe-Maria Catanæo latinitate donata, cum scholiis R. Lorichii.* On a d'Aphtonius quelques autres ouvrages qui ne sont d'aucune utilité.

APIARIUS, prêtre de Sicca, ville de Numidie, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime, qui le reçut à sa communion. Les évêques d'Afrique regardèrent cet appel comme contraire à l'usage et aux canons de leur Église, et particulièrement aux décrets du concile de Milet, qui ordonnaient que les causes des prêtres et des clercs inférieurs fussent absolument terminées dans la province, et défendaient l'appel au-delà des mers. Zozime envoya des légats qui, selon les instructions qu'ils avaient reçues, alléguèrent les canons du concile de Nicée; mais on reconnut qu'ils n'étaient pas de ce concile, mais de celui de Sardique. On ne peut cependant pas accuser Zozime de mauvaise foi, comme l'ont fait les Centuriateurs de Magdebourg et plusieurs hérétiques, parce que le concile de Sardique était considéré comme un appendice du concile de Nicée : il avait été tenu pour le même sujet, sous un même président (Osius); on les joignait ensemble, et la coutume romaine était de n'en faire qu'un. Le pape Zozime étant venu à mourir avant que cette affaire fût terminée, les pères d'Afrique écrivirent au pape Boniface que l'évêque Urbain avait corrigé ce qu'il devait corriger, et qu'Apiarius ayant demandé pardon de ses fautes, avait été rétabli dans l'exercice de son ordre, mais hors de l'église de Sicca. Apiarius, retiré à Tabarque, tomba dans des crimes qui le firent derechef déposer par le concile de la province. Il en appela de nouveau au pape Célestin, qui envoya Faustin en Afrique, pour assembler un nouveau concile, où Apiarius, pressé par les remords de sa conscience, confessa, au moment qu'on s'y attendait le moins, les fautes dont il était coupable. Les évêques confirmèrent sa condamnation, et la contestation avec le saint-siége fut terminée. C'est faussement que quelques écrivains ont prétendu que les évêques d'Afrique contestaient alors le droit d'appel au saint-siége; ils étaient mécontents du légat, qui avait paru trop favorable à Apiarius, et prièrent Célestin de ne pas recevoir facilement ces sortes d'appels : « Demande (dit l'abbé Bérault), qui fait une nouvelle preuve de leur soumission, quant au fond du droit. » Hist. de l'église, tom. 5, pag. 15. *Voyez* saint ATHANASE, INNOCENT Ier.

*APICELLA (Luc-Mathieu), docteur en droit à Salerne, dans le XVIIe siècle, a laissé *le Gardien des pauvres* et *de Remissione debitorum et de Cessione bonorum.*

APICIUS. Il y a eu trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise, à la honte des bonnes mœurs, a acquis une espèce de célébrité. [Le premier sous Sylla, le 2e sous Auguste et Tibère, le 3e sous Trajan.] Le second, le plus connu de tous, publia un traité *de Opsoniis et Condimentis, sive de Arte coquinaria, libri* X, Amsterdam, 1709, in-12. Pline l'appelle "nepotum omnium altissimus gurges". Il fut l'inventeur des gâteaux qui portaient son nom, et le chef d'une académie de gourmandise. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que 250 mille livres qui lui restaient ne pourraient jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna. Le troisième, contemporain de Trajan, se signala, dit-on, par l'invention d'un secret pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées. Aujourd'hui, sans aucun secret, on les fait parvenir très-fraîches à plus de 100 lieues de la mer. Pour apprécier la découverte de cet Apicius, il faudrait savoir dans quelle saison, dans quel degré de température, froide ou chaude, avec quelle célérité ces huîtres ont été transportées, et enfin à quelle distance précise de la mer se trouvait alors Trajan; car le pays des Parthes s'est singulièrement étendu ou rétréci, selon les victoires ou les défaites des Romains.

APIEN (Pierre), natif de Leysnick de Misnie, professeur de mathématiques à Ingolstadt, mourut dans cette ville le 21 avril 1551, à l'âge de 56 ans. Il est auteur d'une *Cosmographie*, et de plusieurs autres ouvrages, notamment de l'*Astronomicum cæsareum*, Ingolstadt, 1540. On trouve dans le privilége accordé à ce dernier la liste d'une foule d'écrits sur l'astronomie et les mathématiques, qu'Apien se proposait de publier; mais on n'y voit pas deux ouvrages qui passent pour lui appartenir et qui ont pour titre, le 1er, *Inscriptiones SS. vetustatis, non illæ quidem romanæ, sed totius verè orbis*, Ingolstadt, 1554; le 2e, *Tabulæ directionum profectionumque*, Wittemberg, 1606. Il fut un des premiers à proposer l'observation des mouvements de la lune pour découvrir les longitudes; il veut pour cela qu'on observe la distance de la lune à quelque étoile fixe peu éloignée de l'écliptique, et c'est encore l'idée que l'on suit actuellement.] L'empereur Charles-Quint fit imprimer à ses dépens sa *Cosmographie* en 1548, in-folio, et ajouta à cette gratification celle d'anoblir l'auteur. Cette *Cosmographie* a été réimprimée à Anvers, 1548, in-4°.

APIEN (Philippe), fils du précédent, et aussi habile que son père, naquit à Ingolstadt l'an 1521, et mourut à Tubingen en 1589. Nous avons de lui un *Traité des cadrans solaires*, et d'autres écrits. L'empereur Charles-Quint prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Apien était valétudinaire, et sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

*APINUS (Jean-Louis), né en

1668 dans la Franconie, médecin de la ville d'Herspruck, et professeur de physiologie et de chirurgie dans l'université d'Altorf, où il mourut en 1703, a écrit une *Relation d'une fièvre épidémique qui ravageait Herspruck en* 1694 *et en* 1695, et *Fasciculus dissertationum academicarum.*—Son fils, Sigismond-Jacques APINUS, né en 1693, mort en 1732, fut un philologue distingué qui a publié plusieurs savants ouvrages.

APION, grammairien, né à Oasis, en Égypte. La ville d'Alexandrie le nomma chef de l'ambassade qu'elle envoya à Caligula, pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J.-C. Le député appuya beaucoup sur le refus que faisaient les Juifs de consacrer des images à cet empereur, et de jurer par son nom. Apion composa une *Histoire d'Egypte*, suivie d'un *Traité* contre le peuple hébreu, dans lequel il employait toute sorte d'armes pour le battre. L'historien Josèphe le réfuta avec le plus grand succès; ce qui n'a pas empêché un des plus bruyants philosophes du XVIIIe siècle de répéter ses mensonges avec une contenance qui tient de l'effronterie. Aulu-Gelle lui reproche sa vanité. Tibère l'appelait "Cymbalum mundi", et il méritait bien ce titre. Les esprits vains et faux ont toujours débité leurs contes avec beaucoup de fracas, et fait plus de bruit que les vrais savants.

APIS, roi d'Argos, cru fils de Jupiter et de Niobé. Ayant passé en Egypte vers l'an 1717 avant J.-C., suivant quelques-uns, il y fut connu sous le nom d'Osiris, et y épousa Isis. On dit qu'il enseigna aux Égyptiens l'usage de la médecine, et la manière de planter la vigne. Ces peuples, après sa mort, lui rendirent des honneurs divins sous la figure d'un bœuf. Ce bœuf était le grand dieu de l'Égypte. Quand il mourait, on célébrait ses funérailles avec une magnificence incroyable. Sous Ptolémée-Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à 50,000 écus. Après qu'on avait rendu les derniers honneurs au mort, on lui cherchait un successeur dans toute l'Égypte. On le connaissait à certains signes qui le distinguaient de tout autre : sur le front une tache blanche en forme de croissant, sur le dos la figure d'un aigle, sur la langue celle d'un escargot. Quand on l'avait trouvé, on le conduisait à Memphis, au milieu des transports de joie, pour y prendre possession de sa nouvelle qualité de dieu, et il était installé avec beaucoup de cérémonie. On voit aisément que le veau d'or, érigé près de la montagne de Sinaï par les Israélites, était un fruit de leur séjour en Égypte, une imitation du dieu Apis, aussi bien que ceux qui dans la suite furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israël, par le roi Jéroboam, qui lui-même avait fait un assez long séjour en Egypte.

APOCAUQUE, Grec d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premières dignités de l'empire, à Constantinople, sous les empereurs Andronic et Cantacuzène. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances; mais, par la souplesse de son génie, il parvint jusqu'à pouvoir affermer quelques revenus de l'empire. S'insinuant

tous les jours de plus en plus dans les bonnes grâces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, grand duc, enfin tout ce que pouvait être un particulier qui ne voyait au-dessus de lui que le trône. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le prince qui l'élevait si haut, et qui se servait de lui dans ces grands emplois, loin de l'estimer, ne le regardait que comme un misérable et une ame vile et méprisable. Apocauque abusa de son crédit; on lui imputa la plus grande partie des calamités publiques, et il fut assassiné en 1345.—Il y a eu, sur la fin du XIIIe siècle, un autre APOCAUQUE, homme de lettres, à qui le célèbre médecin grec Actuarius dédia son ouvrage "Des Règles à observer dans les Cures", imprimé à Venise en 1554, sous ce titre : *Methodi medendi libri sex*.

APOLLINAIRE (Saint), premier évêque de Ravenne, qu'on croit avoir été disciple de saint Pierre, est très-célèbre dans l'histoire de l'Église, quoique les "Actes" de sa vie, tels que nous les avons, ne soient pas authentiques. Saint Pierre Chrysologue, un de ses plus illustres successeurs dans le siége de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de saint Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de martyr. Mais il ajoute que, quoiqu'il eût souffert à différentes reprises des tourments cruels et l'exil pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à J.-C. le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-temps à son Eglise, et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Les Hongrois prétendent que, durant son exil, il prêcha la foi dans leur pays. Son corps se gardait autrefois à Classe, ancien port de mer, situé à quatre milles de Ravenne, et qui est encore une espèce de faubourg de cette ville. En 549, on transporta ses reliques dans une voûte de la même église. Fortunat exhortait ses amis à faire des pélerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. Saint Grégoire-le-Grand voulait que l'on fît jurer devant le même tombeau, pour découvrir la vérité que cachaient des disputes contentieuses. Le pape Honorius fonda une église à Rome, en l'honneur de saint Apollinaire, vers l'an 630. [Son nom se lit dans tous les Martyrologes; le romain en fait mention le 23 juillet.]

APOLLINAIRE (Claude), évêque d'Hiéraple en Phrygie, fut une des plus brillantes lumières du second siècle de l'Eglise. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions; mais l'éloge que les anciens auteurs font de lui ne permet pas de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les hérétiques trouvèrent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savants traités, où il réfutait sans réplique leurs systèmes impies; et, afin de leur ôter tout subterfuge, il montrait dans quelle secte de philosophes chacun avait puisé ses erreurs. Vers 177, il présenta à Marc-Aurèle une Apologie, pleine de raison et d'éloquence, pour les chrétiens, que cet empereur philosophe persécutait cruellement. C'est dans cette apologie qu'il rappelle à ce prince la pluie miraculeuse qui sauva son armée, à la prière de la

12e légion, nommée "Mélitine", comme un fait dont l'empereur lui-même avait été témoin, et où il était le premier intéressé. [Le Martyrologe romain a fixé la fête de saint Apollinaire au 8 janvier.] Voyez Marc-Aurèle.

APOLLINAIRE (C. Sulpitius), grammairien de Carthage, au IIe siècle, est auteur, selon quelques savants, des vers qui servent d'argument aux "Comédies de Térence". On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur dans sa profession Pertinax, qui fut depuis empereur.

APPOLLINAIRE, dit l'Ancien, pour le distinguer de son fils, de même nom, était prêtre et professeur de grammaire à Laodicée de Syrie. Socrate écrit qu'il était originaire d'Alexandrie, et qu'après la mort de sa femme il se fit prêtre, et vint enseigner à Béryte, puis à Laodicée. [Lorsque Julien eut interdit aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, des ouvrages en prose et en vers pour remplacer les auteurs profanes. On a de lui : | une *Grammaire* ou une *Rhétorique;* | les *Quatre évangiles en forme de dialogue,* | et plusieurs autres écrits qui se trouvent dans la "Bibliothèque des Pères".]

APOLLINAIRE - le - jeune, "Apollinaris" ou "Apollinarius", fils du précédent, évêque de Laodicée en Syrie, eut d'abord l'amitié de saint Athanase et de saint Basile. Il la perdit par ses erreurs sur la personne de J.-C. Saint Athanase l'anathématisa dans le concile d'Alexandrie en 362, et écrivit contre lui : le pape Damase le condamna également. Voici quelles étaient ses principales erreurs : « Il enseignait que J.-C. n'avait point pris une âme humaine, mais seulement la chair, c'est-à-dire un corps avec l'âme sensitive; que la personne divine lui avait tenu lieu de l'âme humaine, ce qu'il prétendait prouver par ces paroles, "le Verbe a été fait chair"; que, l'âme humaine étant un principe de péché, on ne pouvait dire que J.-C. l'eût prise. Il suivait de là que J.-C. ne s'était point fait homme, puisqu'il n'avait pris qu'un corps, qui est la partie la moins noble de la nature humaine. Apollinaire enseignait encore que le corps de J.-C., venu du ciel, était impassible; qu'il était descendu dans le sein de la vierge Marie; qu'il n'était point né d'elle; qu'il n'avait souffert et n'était mort qu'en apparence. Il faisait revivre aussi l'hérésie des millénaires, et avançait encore d'autres erreurs sur la Trinité. » Deux de ses disciples, Vital et Timothée, furent évêques de la secte, l'un à Antioche, l'autre à Alexandrie. Des conciles tenus dans ces deux villes reçurent les décrets de Damase contre Apollinaire; ils furent aussi reçus par le concile général de Constantinople. Cet hérésiarque parvint à un âge fort avancé, et mourut vers 381. Il est auteur, conjointement avec son père, de plusieurs ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. Nous avons, dans la "Bibliothèque des Pères", son *Interprétation des Psaumes*, en vers, qui contient des sentiments erronés sur J.-C. Elle a aussi été imprimée séparément à Paris, 1613, in-8°. On trouve dans les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze une *Tragédie de J.-C. souffrant,* qu'on croit être de lui. Apollinaire avait

composé ces pièces afin que les chrétiens pussent se passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres. Il écrivit en vers héroïques, et à l'imitation d'Homère, l'*Histoire sainte* jusqu'à Saül, divisée en 24 livres, suivant l'ordre de l'alphabet grec. Intention louable, quoique le succès n'y ait pas répondu, et quoiqu'il eût été plus heureux pour lui de se tenir en garde contre l'erreur, que de chercher à en préserver les autres.

APOLLINE, ou APOLLONIE, vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre vers 249. Les "Actes" que nous avons de son martyre méritent peu de croyance. On y lit qu'elle fut martyrisée à Rome, ce qui est faux, puisqu'elle souffrit à Alexandrie. (*Voyez* Tillemont, tom. 3, p. 295.) Un monument authentique est la lettre de saint Denis d'Alexandrie à Fabius, évêque d'Antioche, qu'Eusèbe nous a conservée, et dans laquelle on apprend que « parmi les fidèles qui furent arrêtés était une vierge nommée Apollonie, que son grand âge et sa vertu rendaient également respectable. On lui cassa les dents par la violence des coups qu'on lui déchargea sur le visage. On alluma ensuite un grand feu hors de la ville, et on la menaça de la jeter dedans si elle refusait de proférer certaines paroles impies. La sainte demanda quelque temps, comme pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre, ce qui lui fut accordé. Mais on ne l'eut pas plus tôt laissée en liberté, que, pour convaincre les persécuteurs que son sacrifice était pleinement volontaire, elle se jeta elle-même au milieu des flammes, où elle rendit son âme au Seigneur. » Cette action, qui paraît contraire aux règles ordinaires de la morale chrétienne, fait supposer un mouvement particulier de l'esprit de Dieu. « Nous n'avons garde, (dit un auteur ascétique), de proposer à l'imitation des fidèles la manière dont notre sainte termina sa vie. Si les Pères ont loué son courage, c'est qu'ils présumaient, avec saint Augustin, qu'elle avait agi par une inspiration particulière du ciel, ou que du moins son action était l'effet d'une pieuse simplicité, qui avait pour principe la ferveur du zèle et de la charité. » Si l'on considère toutes les circonstances, si l'on fait attention que la sainte fille allait être incessamment jetée dans le feu, et que son supplice n'était différé d'un moment que pour la tenter et la pervertir, on concevra aisément que, transportée par la vivacité de la foi, elle ne vit dans cette démarche qu'une réponse de fait aux vaines sollicitations des séducteurs. (*Voy.* RAZIAS.) On voit à Rome une église fort ancienne qui porte le nom de sainte Apollonie, et où la dévotion attire un grand nombre de fidèles. [L'Eglise honore cette sainte le 7 février.]

APOLLODORE, peintre d'Athènes, eut un talent particulier pour peindre la nature avec ses agréments : on assure qu'il possédait l'art de fondre, de nuancer les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Zeuxis son disciple l'éclipsa. Il vivait vers l'an 408 av. J.-C. [Du temps de Pline, on voyait à Pergame les deux chefs-d'œuvre d'Apollodore, savoir, un *Prêtre en prière devant une Idole*, et un *Ajax frappé de la foudre*. Il se vantait d'être le

prince des peintres, et ne sortait jamais sans avoir une robe traînante et une tiare, à la manière des Mèdes. Il avait écrit un *Traité sur les règles de la peinture*.]

*APOLLODORE, de Géla en Sicile, avait composé un grand nombre de comédies. Térence lui doit son "Phormion" et son "Hécyre". Il paraît, d'après Suidas, qu'il y a eu encore un autre poète comique de ce nom, né à Athènes, et auteur de 47 pièces. Il y a un traité de Scipion Tetti sur les Apollodore.

APOLLODORE, d'Athènes, grammairien célèbre vers l'an 150 av. J.-C., était disciple d'Aristarque. Nous n'avons plus de lui que 3 livres de sa *Bibliothèque*, publiés pour la première fois à Rome, en 1550, in-8°, et ensuite à Saumur, par Lefèvre, en 1661, in-12, en grec et en latin. [On en a donné deux éditions à Gottingue, la première, 1782-83, 4 vol. in-12; la seconde, 1803, 2 vol. in-8°.] On y trouve des choses curieuses. Passerat en a donné une traduction française, 1605, in-8°, qui a vieilli. Son ouvrage sur l'*Origine des dieux*, qui était en plus de 20 livres, est totalement perdu. Plusieurs savants croient que c'est le même ouvrage que sa *Bibliothèque*. [D'autres pensent, au contraire, que sa *Bibliothèque* n'est pas de lui, et n'est qu'un abrégé de ses ouvrages. C'est l'opinion de Clavier, qui en a donné une traduction avec le texte à côté, 1805, 2 vol. in-8°.] Les anciens citent quelques autres ouvrages de cet écrivain.

* APOLLODORE, savant médecin et naturaliste de l'antiquité, était de Lemnos, et vivait sous les règnes de Ptolémée Soter et Lagus, environ un siècle avant J. C. Il a écrit sur les plantes et sur les poisons. On prétend même que c'est d'un de ses ouvrages que Galien a tiré la formule d'un antidote contre la vipère. Il est souvent cité par Athénée.

* APOLLODORE, philosophe épicurien, fut le maître de Zénon de Sidon, et le contemporain de Cicéron. Il fut le chef de l'école d'Épicure, et selon Diogène Laërce, il avait composé plus de 400 traités, et entre autres une *Vie d'Épicure*.

APOLLODORE, de Damas, architecte célèbre sous le règne de Trajan; [cet empereur lui fit construire le "Forum" qui portait son nom, sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la "colonne Trajane", une grande bibliothèque, un odéum, la basilique Ulpienne, des thermes, des aqueducs, et le pont construit sur le Danube dans la basse Hongrie, qui avait 21 arches, larges de 170 pieds, et dont les piles s'élevaient à la hauteur de 150 pieds.] Ce pont était un ouvrage très-remarquable, à cause de l'extrême rapidité du Danube et de sa prodigieuse largeur dans cet endroit; on en voit encore des restes à quelques lieues au-dessous d'Orsova. Marsigli en a donné une description dans le 2e tome de son "Opus danubianum" (1).

(1) Ce pont était entierement construit en pierres; excepté les cages des piles, rien n'y était de bois. Aujourd'hui quelques-unes de ces cages sont à demi pétrifiées. Il n'en a pas fallu davantage pour bâtir des systèmes sur l'antiquité du monde. On a dit que, s'il fallait seize siècles pour commencer une pétrification, il en fallait cent pour pétrifier de gros arbres. Mais cet argument est fondé sur une erreur grossière, et suppose que toutes les pétrifications se font d'une manière uniforme et dans un temps égal, tandis qu'il est démontré, par la nature même des

Apollodore avait tellement l'esprit et l'enthousiasme de son art, qu'il ne savait pas flatter ceux qui n'y entendaient rien. Un jour, comme Trajan s'entretenait avec lui sur quelque édifice, l'architecte répliqua à Adrien, qui se mêlait de dire son avis : « Allez peindre vos citrouilles » C'était un genre de peinture auquel Adrien s'occupait alors. Il critiqua avec la même hardiesse le temple de Vénus, qui était un des ouvrages d'Adrien. « Le temple n'est pas assez dégagé, écrivit-il à cet empereur, il est trop bas, et les statues des déesses trop grandes; si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas. Cette franchise lui coûta la vie, l'an 130 de J.-C. On voit qu'Adrien était bien moins tolérant en fait de critique que Denis-le-Tyran.

APOLLON, fils de Jupiter et de Latone, naquit dans l'île de Délos. Il est, selon les mythologistes, l'inventeur et le dieu de la musique, de la poésie, de la médecine, de l'art de deviner, le chef des neuf Muses, et le père de la lumière. Il fut chassé du ciel pour avoir tué les Cyclopes, qui avaient forgé la foudre de Jupiter; il se réfugia chez Admète, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux. On représente ce dieu de plusieurs façons, suivant ses différents attributs, tantôt sous la forme d'un jeune homme sans barbe, une lyre à la main, et des instruments de musique à ses côtés, tantôt sur le Parnasse au milieu des neuf Muses, une couronne de laurier sur la tête. On le voit encore conduisant le char du soleil, traîné par quatre chevaux blancs. On le peint aussi avec un carquois derrière le dos, un arc et des flèches à la main. Les païens croyaient que ce dieu rendait des oracles, et ils allaient le consulter à Claros, à Delphes, à Délos, et dans d'autres villes. Il est certain que, dans ces oracles, il y a eu des impostures sans nombre; mais n'y a-t-il pas eu des réponses rendues par les démons à des gens qu'une superstitieuse et sacrilége curiosité portait à vouloir connaître l'avenir? C'est ce qui n'est pas si aisé à décider. *Voyez* FONTENELLE, BALTUS.

APOLLON, ou APOLLOS, Juif originaire d'Alexandrie, possédait le talent de l'éloquence. Étant arrivé à Ephèse pendant l'absence de saint Paul, il parla hardiment dans la synagogue, et montra que Jésus était le Christ. Aquila et Priscille, l'ayant ouï, le retirèrent chez eux, et l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême. Quelque temps après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de conversions, et convainquit les Juifs par les Ecritures. Mais l'attachement que ses disciples avaient pour lui causa presqu'un schisme, les uns disant : « Je suis à Paul ;» d'autres « : Je suis à Apollon, » et d'autres « : Je suis à Céphas. » Cependant, cette division n'empêcha pas que Paul et Apollon ne fussent unis dans un même esprit par les liens de la charité; et l'apôtre donne à cette occasion aux chrétiens d'admirables leçons sur la pureté et l'indivisibilité des motifs de leur foi, qui, les attachant à Jésus-Christ, doit exclure toute

corps pétrifiés, qu'elles sont souvent subites, et, pour ainsi dire, instantanées, et qu'en général la vitesse ou la lenteur de cette opération dépend de circonstances et de causes incalculables. Voyez le *Journal historique et littéraire*, 15 déc. 1787, p. 557.

considération humaine, même des attachements personnels et trop naturels à ses ministres. [Les Grecs, dans leurs Ménologes, font Apollon évêque de Duras; et dans leurs Menées, ils le font second évêque de Colophas, en Asie. Ferrarius le fait évêque de Cone ou d'Icone, en Phrygie. D'autres le mettent évêque de Césarée.]

APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, vécut long-temps avec honneur à la cour d'Artaxercès Ier. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui persuada qu'elle ne pouvait guérir de quelques indispositions dont elle se plaignait qu'en suivant son penchant à l'amour, et il fut un de ses amants. Le contraire arriva; la princesse eut une maladie très-dangereuse, et il s'éloigna d'elle. Amestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers supplices pendant deux mois, et enfin le fit enterrer vif, le jour même de la mort de sa fille. [Plusieurs historiens nient ce fait, qu'ils croient être de l'invention de Ctesias, historien et médecin lui-même, et concluent qu'Apollonides fut victime d'un despotisme barbare, qui punit dans le médecin l'impuissance de l'art.]

APOLLONIS, native de Cyzique, épousa Attale Ier, roi de Pergame. Quoique d'une famille peu distinguée, elle fut couronnée reine, et conserva toutes les prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. Douée d'une ame élevée et incapable d'artifices, elles ne descendit à aucune de ces viles caresses qui siéent si peu à d'honnêtes femmes; sa vertu seule, sa bonté et sa modestie lui gagnèrent le cœur de son époux. La mort l'ayant frappé le premier, Apollonis sut se consoler de cette perte, le voyant revivre dans quatre enfants qu'elle aima tous avec une égale tendresse, et qu'elle ne cessa de former à la vertu. Cette princesse, digne du rang où son mérite l'avait élevée, vécut encore quelque temps, heureuse, chérie de ses enfants et de ses sujets. [On rapporte que ses enfants, ayant été la voir à Cyzique, où elle s'était retirée après la mort de son époux, la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, la conduisirent dans les temples, et la promenèrent dans la ville, entourés d'un nombreux cortége. Après sa mort, ils lui élevèrent un temple.]

* APOLLONIUS, de Rhodes, statuaire, fit de concert avec Tauriscus, 300 ans environ av. J.-C. le groupe connu sous le nom de *Taureau Farnèse*, dont Pline parle dans ses ouvrages. Il a été trouvé à Rome, dans les ruines des Thermes de Caracalla, a été restauré, et se voit maintenant à Florence. — Il a existé un autre statuaire nommé Apollonius; il était athénien et on lui doit le fameux fragment antique connu sous le nom de *Torse du Belvédère*, dont Michel-Ange faisait un si grand cas.

APOLLONIUS de Perge en Pamphilie, disciple d'Eubulide, qui avait étudié sous Euclide, composa plusieurs *Traités* sur les mathématiques. Nous n'avons plus que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit et commenté bien des fois par les modernes, auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumières.

La meilleure édition de ce livre est celle d'Oxford, 1770, in-fol. Les savants n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1658. Ce fut en cette année que Jean-Alphonse Borelli trouva, dans la bibliothèque de Médicis, un manuscrit arabe, avec cette inscription latine : « Apollonii pergæi libri octo. » On le traduisit en latin, et Barrow le publia à Londres en 1675, in-fol. [Robert Simpson en a publié une nouvelle édition; une plus récente en a été donnée par Halley en 1710.] Apollonius florissait sous le règne de Ptolémée-Evergètes, roi d'Egypte, comme nous l'apprend Héraclius dans la "Vie d'Archimède", l'an 224 avant Jésus-Christ. Cardan, dans son traité "de Subtilitate", le met entre les esprits les plus fins ou les plus subtils, et lui donne le 7e rang. [On peut aussi consulter l'ouvrage de M. Camerer, qui a pour titre : *Apollonii pergæi de tactionibus quæ supersunt, ac maxime lemmata Pappi in hos libros cum observationibus. Goth.*, 1795, in-8°.

APOLLONIUS de Rhodes, originaire d'Alexandrie, mais surnommé "Rhodien", parce qu'il enseigna long-temps à Rhodes, et qu'il mourut dans cette ville, florissait vers l'an 194 av. J.-C. Il fut disciple de Callimaque, et successeur d'Eratosthènes dans la garde de la bibliothèque d'Alexandrie. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Poème sur l'expédition des Argonautes*, Leyde, in-8°, 1641; Florence, 1596, in-4°; Venise, avec des commentaires grecs, 1521. [Il fut traduit en plusieurs langues, et en français, par Caussin, Paris, 1797, in-8°.] Ce poème, selon Quintilien, tient le milieu entre l'élévation et la bassesse; la marche est tempérée et uniforme. Longin en porte le même jugement.

APOLLONIUS d'Alexandrie, surnommé "Dyscole", a fait, vers l'an 138 av. J.-C. : | *Quatre livres de construction*, qui se trouvent en grec dans la Grammaire de Théodore d'Alde, 1495, in-fol., et séparément, Francfort, 1790, in-4°; | *Historiæ commentitiæ*, grec et latin, par Jean Meursius, Leyde, 1620, in-4°.

* APOLLONIUS, fils de Molon d'Alabande, dans la Carie, professa la rhétorique à Rhodes; ce fut lui qui forma les deux plus grands orateurs romains, Cicéron et Jules-César.

APOLLONIUS, fils d'Archibius, né à Alexandrie, ou qui y a vécu dans l'école de Didyme, s'est fait connaître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, dont Anse de Villoison a donné la première édition avec la traduction, Paris, 1773, 2 vol. in-4°; une autre édition en grec parut à Bath en 1788, in-8°; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport avec celui d'Hésychius.

APOLLONIUS de Tyanes, bourg de Cappadoce, naquit quelques années av. J.-C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, et il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, apaisait les séditions, etc. Apollonius, vivant de cette manière, et ne parlant que

par sentences pleines d'emphase et d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que les dehors séduisent toujours. Tout le monde le suivait; les artisans mêmes quittaient leurs métiers; les villes lui envoyaient des députés; les oracles chantaient ses louanges, apparemment afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Cet imposteur se fit partout des disciples. Il conversa avec les brachmanes des Indes, les mages des Perses, les gymnosophistes d'Égypte, et s'en fit admirer. A Ninive, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en prédicateur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs, et prêchant la réforme de tous les abus. A Rome, où il était venu «pour voir de près (disait-il) quel animal c'était qu'un tyran», il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il prétendit bientôt faire des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portait, la toucha, et dit quelques paroles tout bas; la fille, qu'on croyait morte, s'éveille, parle à tout le monde, et retourne à la maison de son père. Cette farce, concertée sans doute avec des gens qui favorisaient ses impostures, n'en fit pas moins d'impression sur la multitude. (Huet et d'autres savants ont réfuté ce prétendu miracle dans toutes les règles d'une bonne critique.) Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Appollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique : «Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas.» Trois jours après la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe qu'il portait à sa bouche : le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en faudrait peu que l'empereur ne fût frappé. C'était faire un commentaire absurde sur des paroles ridicules. L'empereur Vespasien, qui n'aurait pas dû penser comme le peuple, regardait pourtant cet imposteur comme un homme divin, et lui demandait des conseils. Domitien résolut de le faire mourir, lorsqu'il fut élevé à l'empire, parce qu'il avait voulu soulever contre lui Nerva, auquel il avait prédit l'empire; mais il disparut de sa présence par le secours d'un démon qui le transporta, dit-on, à Pouzzol, et lui fit faire trois journées de chemin en quelques heures. Étant à Éphèse, et haranguant le peuple, il s'arrêta tout court, en s'écriant, avec un visage égaré : «Frappe le tyran! frappe le tyran!» ajoutant qu'on avait tué Domitien; ce qui se trouva véritable. Il mourut vers la fin du Ier siècle; les uns disent en 97, les autres en 99. On dressa des statues, et on rendit des honneurs divins à cet homme dont le nom serait peut-être inconnu aujourd'hui, sans un nommé Damis, fidèle compagnon de ses impostures, qui écrivit sa "Vie", et sans Philostrate, que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère, princesse très-déréglée et curieuse du merveilleux, chargea, 200 ans après, de recueillir tout ce que la crédulité a débité sur le compte de cet imposteur. Dupin, dans un livre intitulé l'"Histoire d'Apollonius de Tyanes convaincue de fausseté

et d'imposture", prouve : 1° que l'histoire de ce fourbe célèbre est destituée de témoins dignes de foi; 2° que Philostrate n'a fait qu'un roman; 3° que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, et qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard ou à la supercherie; 4° enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison; qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela on doit ajouter qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de religion; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu; que sa mémoire et celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez tous les peuples; qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin, et aucun événement qu'on puisse leur attribuer. C'est donc insulter au bon sens que d'opposer, à l'exemple d'Hiéroclès, ces impostures aux miracles de J.-C., à des faits dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, et qui ont paru, à tous les hommes attentifs, l'opération de la Divinité. « Tandis que Paul (dit l'abbé Bérault) prêchait avec éclat le nom de J.-C., l'enfer voulait opposer un rival, non-seulement à l'apôtre, mais à son adorable maître. Il sortit tout à coup de Tyanes, en Cappadoce, un homme extraordinaire, le plus illustre suppôt de la philosophie profane et du paganisme, comme aussi le plus propre à leur donner du crédit. » Et, après avoir rapporté les diverses farces du magicien ou du charlatan, il ajoute : « Quoi qu'il en soit du fond des choses, le prophète du paganisme ne put tenir devant l'apôtre de J.-C., dans le même temps et les mêmes provinces. L'œuvre de Dieu, dont Paul était chargé, subsiste après plus de 17 siècles; au lieu qu'après 2 siècles seulement, on se souvenait à peine d'Apollonius. » *Voyez* PHILOSTRATE.

APOLLONIUS, que saint Jérôme nomme un personnage très-savant, vivait sur la fin du IIe siècle, ou au commencement du IIIe. Il écrivit contre Montan et ses disciples, et tourna en ridicule leur doctrine et leurs prophéties. Saint Jérôme nomme cet ouvrage "insigne et longum volumen". Tertullien, qui avait donné dans les rêveries de Montan, vit avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius, qui les montrait à découvert; et, pour parer le coup, il écrivit sept "Traités" contre l'église : dans le dernier, il tâcha d'éluder la force des arguments d'Apollonius, qu'il traitait d'emporté et de calomniateur. Il ne nous reste de l'ouvrage d'Apollonius qu'un fragment rapporté par Eusèbe. — Il ne faut pas le confondre, comme l'a fait Nicéphore, avec APOLLONIUS, sénateur romain, qui prit la défense de la religion chrétienne en plein sénat, et mérita par là la couronne du martyre, vers l'an 186. Voyez "Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis", in-4°, p. 117, du cardinal Noris.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, dans l'île d'Eubée, et selon d'autres, de Calchédon en Bythinie, vint à Rome à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince.

Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius, qui joignait à la grossièreté d'un pédant l'orgueil d'un philosophe, lui fit répondre « que c'était au disciple à venir trouver le maître, et non pas au maître à aller au-devant du disciple. » Antonin, aussi doux que ce stoïcien était brutale, répondit en souriant, « qu'il était bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome ! » Et sur-le-champ ce prince, plus honnête qu'il ne fallait dans cette circonstance, envoya Marc-Aurèle à son précepteur, dont il eût été plus expédient d'abaisser l'orgueil, que de le nourrir par des égards qu'il ne méritait pas.

APOLLONIUS-Collatius (Pierre), prêtre de Novare, au xve siècle, est auteur d'un poème sur le *Siége de Jérusalem par Vespasien*, en 4 liv., Milan, 1481, in-4°; | du *Combat de David avec Goliath*, et de quelques autres ouvrages de poésie, ibid, 1692, in-8°. Il mêle dans ces poèmes le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes, genre de contraste également proscrit par la religion et par le bon goût.

APOLLONIUS-Lævinus, né dans un village entre Bruges et Gand, vivait au xvie siècle, et s'est fait un nom par sa Description du Pérou, et le Voyage des Français à la Floride, imprimés en latin sous ces titres : | *de Navigatione Gallorum in terram Floridam, deque Clade anno* 1565 *ab Hispanis accepta,* Anvers, 1568, in-8°, ouvrage curieux; | *Libri v de Peruviæ, regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ, inventione, et rebus in eadem gestis,* Anvers, 1567. [Ce voyageur mourut aux îles Canaries en se rendant au Pérou.]

APOLLOS (Saint), solitaire dont Rufin et Sozomène font de grands éloges, fonda un monastère où l'on compta plus de 500 moines, et dont la célébrité se répandait au loin par la régularité qui y régnait. Il avait près de 80 ans quand il reçut la visite de saint Pétrone, qui fut évêque de Bologne, vers 393. On croit qu'il mourut peu de temps après cette visite.

APON d'Abano (Pierre), médecin et astrologue, naquit à Abano, village du territoire de Padoue, en 1250. Après avoir pris à Paris le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, il alla professer cette science à Bologne. On dit qu'il ne voulait jamais aller voir un malade hors de la ville qu'on ne lui comptât 50 écus. Le pape Honorius IV l'avait fait appeler; il ne consentit à se mettre en chemin qu'après qu'on lui eut promis 400 ducats par jour. Il devint si odieux par son avarice qu'on tâcha de le faire périr en l'accusant d'hérésie et de magie. Son *Elucidarium necromanticum,* et d'autres écrits, dont quelques-uns ont été recueillis avec ceux de Corneille Agrippa, donnaient du poids à l'accusation de magie. Il fut mis à l'inquisition, et mourut, dit-on, avant la fin du procès, en 1316, à l'âge de 66 ans. Cependant, dans une inscription que le sénat de Padoue fit mettre au bas de la statue qu'il lui éleva, il est dit qu'il fut absous. "Astrologiæ adeo peritus, ut in magiæ suspicionem inciderit,

falsoque hæresis postulatus, absolutus fuerit". Mais peut-être que cela ne regarde que l'accusation d'hérésie. Frédéric, duc d'Urbin, plaça aussi sa statue parmi celles des hommes illustres. Son *Conciliator differentiarum philosophorum, et præcipue medicorum*, imprimé à Mantoue, 1472, in-fol., lui a fait donner le nom de "Conciliateur", parce qu'il tâche d'y concilier les différentes opinions des philosophes; on comprend sans peine avec quel succès. [Il a laissé encore d'autres ouvrages, dont quelques-uns se trouvent à la bibliothèque du roi, à Paris.)

APONIUS, auteur ecclésiastique du VIIe siècle, dont nous avons un *Commentaire* sur le Cantique des cantiques, Fribourg, 1538, in-fol., et dans la "Bibliothèque des Pères": c'est une allégorie soutenue de l'alliance de J.-C. avec l'Église. Lés commentateurs qui sont venus après lui en ont beaucoup profité. *Voyez* SALOMON.

*APOSTOLIUS (Michael), savant grec, qui passa en Italie à la prise de Constantinople, au XVe siècle, écrivit un *Recueil d'Apophtegmes des hommes les plus sages de l'antiquité*, et une *Collection de proverbes*. — Son fils, Aristobule APOSTOLIUS, a fait la *Galeomyiomachie*, ou le combat des chats et des rats, qu'on trouve souvent à la suite des Fables d'Esope.

*APOSTOOL (Samuel), prédicateur de l'Eglise des mennonites, à Amsterdam, donna son nom à la secte des apostoliens, appelés autrement waterlandiens, parce qu'ils se répandirent principalement dans le Waterland, contrée de la Nord-Hollande, en 1664; ces mennonites, appelés aussi mennonites relâchés ("crassiores"), pour les distinguer des mennonites flamands, se divisèrent en deux partis, dont l'un avait pour chef le médecin Galenus Abraham, de Haan, et fut appelé celui des galénistes; et l'autre, appelé celui des adhérents, eut à sa tête Samuel Apostool. Galenus admettait dans sa société tous ceux qui, à la croyance aux livres saints, joignaient des mœurs pures et une intacte probité. Samuel Apostool, tout en défendant les dogmes caractéristiques des mennonites, sur l'absurdité du baptême des enfants, sur l'inutilité des magistrats dans le royaume de Dieu, maintenait l'orthodoxie sur tous les autres points de la doctrine des réformateurs. Vainement on tâcha depuis de réunir ces deux branches d'une même secte; les apostoliens et les galénistes firent long-temps deux partis distincts, que l'indifférence des dernières années a presque réunis. On n'a de Samuel Apostool qu'un petit catéchisme, sous le titre de *Veritatis exercitatio*, qu'il composa conjointement avec Samuel de Deyl. On trouve sur Apostool et son adversaire Galenus les détails les plus exacts dans Herm. Schyn, "Deduct. plenior histor. mennonit.", chap. XV et XVIII. (*Voyez* aussi MOSHEIM, "Instit. hist. ecclésiastique", page 1012).

*APPEL (Jacques), peintre, né à Amsterdam, le 29 novembre 1680, fut destiné de bonne heure à la peinture, vers laquelle un penchant irrésistible l'entraînait, et devint un paysagiste remarquable. Il fut élève de Timothée de Graef, et eut les plus grands succès soit à Sardam, soit dans sa ville

natale. Appel fut trouvé mort dans son lit, le 7 mai 1751.

*APPIANI (André), peintre italien, né à Bosizio, dans le Milanais, vers 1750, d'une famille noble ruinée, trouva des moyens d'existence et d'enseignement en se mettant aux gages des peintres de décorations théâtrales. Il fréquenta en même temps les écoles d'anatomie, suivit les peintres de théâtre dans leurs courses en différentes villes d'Italie, où il étudia les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et se forma un style original qui n'appartenait qu'à lui. Il surpassa, dans ses tableaux à l'huile, tous ses contemporains de la Lombardie. Il excella surtout dans les fresques qu'il a peintes à Milan. L'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, accorda à Appiani une faveur qui lui fut continuée par Buonaparte, lorsqu'il subjugua l'Italie. Appiani fit les portraits de presque toute la famille de Buonaparte; mais ce qui lui valut particulièrement ses bonnes grâces, ce furent les plafonds des salons du palais royal de Milan, qu'il peignit à fresque. Les peintures de ces plafonds sont autant de monuments à la gloire du conquérant, et l'artiste y travaillait encore quand, au mois d'avril 1813, une attaque d'apoplexie interrompit ces beaux ouvrages, qu'aucun autre peintre ne se sentit la force de continuer. Appiani, privé de ses pensions en 1814, vécut encore près de six ans dans un état voisin de l'indigence. Une dernière attaque d'apoplexie vint mettre un terme à sa carrière, le 8 novembre 1818. Ses tableaux à l'huile les plus renommés sont : l'*Olympe*, l'*Entrevue de Jacob et de Rachel*. Appiani s'était fait aussi une grande réputation par ses *Portraits*. La manière de ce peintre se distingue par la pureté du dessin, par l'éclat et l'harmonie de la couleur.

*APPIANO (Jacques D'), fils de ce Jacques d'Appiano qui, né d'une condition obscure, s'attacha aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise, et eut la tête tranchée, par ordre de l'empereur Charles IV. Pierre Gambacorti, ayant été rappelé dans sa patrie, en 1369, y ramena Jacques d'Appiano, en qui il avait mis toute sa confiance, et le fit nommer chancelier perpétuel de la république. Jacques profita de toute l'influence que lui donnait sa charge, pour écraser son protecteur. Il embrassa le parti Gibelin, et contracta une étroite alliance avec Jean Galeas Visconti, seigneur de Milan. Le 21 octobre 1392, Appiano excita un violent tumulte dans Pise, en faisant massacrer deux de ses ennemis. Les partisans de Gambacorti vinrent s'offrir à leur chef, pour prendre sa défense et venger l'injure qu'il venait de recevoir. Gambacorti ne pouvant soupçonner son ami d'une si noire trahison, refusa leurs secours, et courut demander une audience à Appiano; mais celui-ci le fit assassiner au moment où il se présentait devant lui; ses fils tombèrent aussi entre les mains du vainqueur, furent blessés, saisis et empoisonnés peu de jours après. On pilla les maisons des partisans des Gambacorti, et le 25 octobre, le tyran obtint le titre de seigneur de Pise. Appiano y régna comme une créature de Jean Galeas, plutôt que comme un prince indépendant. Son fils aîné étant mort,

le seigneur de Milan essaya, du vivant même d'Appiano, d'écarter le second de la succession à l'autorité suprême, mais ses efforts furent vains; les soldats milanais mis en déroute, la citadelle de Pise vaillamment défendue, et Galeas forcé de plier devant son vainqueur, assurèrent à Gérard Appiano la couronne de son père, qui mourut le 5 septembre de l'année 1398. Sa famille conserva la souveraineté jusqu'en 1589, époque de l'assassinat d'Alexandre Appiano.

APPIEN, historien grec, naquit à Alexandrie, d'une famille distinguée. Il florissait sous Trajan, Adrien et Antonin-le-Pieux, vers l'an 123 de Jésus-Christ. Il plaida quelque temps à Rome, puis il eut l'intendance du domaine des empereurs. On a de lui une *Histoire romaine*, composée, non pas année par année, comme celle de Tite-Live, mais nation par nation. Cet ouvrage estimé était en 24 livres, depuis la ruine de Troie jusqu'à Trajan. Il ne nous en reste que ce qui regarde les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal, des fragments de celle d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles, et quelques fragments de plusieurs autres, que Henri de Valois a recueillis. La meilleure édition de cette *Histoire* est celle d'Amsterdam, en 2 vol. in-8°, 1670. La première version latine qui ait paru fut imprimée à Venise en 1472, in-fol.; elle est rare. Nous avons une "Traduction" en français de cette *Histoire*, par Odet-Philippe, sieur de Marès, Paris, 1659, in-fol. [Les cinq livres des *Guerres civiles* ont été traduits par Combes-Daunous, Paris, 1808, 3 vol. in-8°.]

APPIEN (Saint), né en Lycie de parents illustres, et disciple de saint Pamphile, souffrit le martyre le 2 avril 306, à la 19e année de son âge. Ses "Actes", écrits en chaldaïque, ont été publiés par Assemani ("Act. Mart." t. 2, p. 188.) Eusèbe, témoin oculaire de ce qu'il en rapporte, a laissé les plus touchants détails de son martyre, dans son livre "de Martyr. Palest.", c. 4. Le jeune homme fréquentait l'école de saint Pamphile, qui expliquait l'Ecriture sainte à Césarée, en Palestine, lorsqu'arrivèrent des lettres de Galère Maximien, qui ordonnaient à tous les sujets de l'empire de se trouver aux sacrifices. Touché d'une vive douleur, il n'attendit pas qu'on le cherchât pour déclarer ses sentiments. « Il sortit (dit Eusèbe), sans avoir communiqué son dessein à personne, pas même à nous, avec lesquels il demeurait. » Il alla brusquement au temple, et s'approcha du gouverneur Urbain, les soldats de la garde, qui ne se doutaient de rien, lui ayant permis de passer. Lorsqu'il le vit lever la main pour offrir le sacrifice, il le saisit par le bras et l'arrêta, en lui disant qu'on ne devait adorer que le vrai Dieu, et que le culte rendu aux idoles était sacrilége. « Cette action hardie (dit un agiographe), ne s'accordait pas avec les règles ordinaires de la prudence; mais, dans cette circonstance, Dieu inspira le jeune Appien, qui n'avait pas encore 20 ans, pour confondre l'impiété des idolâtres, et pour montrer jusqu'à quel point un disciple de Jésus-Christ portait le mépris de la mort. » On ne

peut lire sans frémir, et en même temps sans admirer la constance chrétienne, les tourments horribles qu'on lui fit souffrir.

*APPLETON (Nathaniel), ministre de Cambridge en Amérique, né en 1695, quitta le commerce et se consacra au ministère évangélique. Il reçut de l'université le grade de docteur en théologie, et mourut en 1784, après un ministère de 66 ans. Il a publié la *Sagesse de Dieu dans la rédemption de l'homme*, et un grand nombre de *Sermons*.

* APRAXIN, comte et feld-maréchal russe sous le règne d'Elisabeth, fit ses premières campagnes contre les Turcs et ne commença à illustrer son nom que dans la guerre de 1756, contre Frédéric le-Grand. A la tête d'un corps d'armée russe de 40,000 hommes, il prit la ville de Mémel, battit Lewald, l'un des meilleurs lieutenants de Frédéric, et serait entré dans Berlin, si, par une intrigue de cour, il n'avait été forcé de se retirer en Courlande, au grand étonnement de toute l'Europe. Il n'avait agi que d'après les ordres du chancelier Bestucheft; il fut néanmoins, à la chute de celui-ci, envoyé prisonnier à Narva; dès lors son rôle fut terminé, et l'on ignore ce qu'il devint depuis.

* APRÈS DE MANNEVILLETTE (Jean-Baptiste-Nicolas-Denis D'), né au Havre, le 11 février 1707, est un des premiers marins Français qui aient fait usage des instruments astronomiques à réflexion ou à miroir inventés par Hadley. Il a fait un grand nombre de travaux hydrographiques et publié en 1745, son *Neptune oriental*, qui est le meilleur ouvrage connu de ce genre. D'Après est le premier qui ait employé la méthode des distances du soleil à la lune pour mesurer la longitude. Il mourut le 1er mars 1780, âgé de 73 ans, regardé à juste titre, par les navigateurs, comme le premier hydrographe.

APRIES, roi d'Égypte, succéda, dit-on, à son père Psammis, vers l'an 595 av. J.-C., se rendit maître de l'île de Chypre et de la ville de Sidon, et fut tué après un règne de 25 ans. On croit que c'est le même qui, dans l'Écriture sainte, est appelé Éphrée ou Ophra, dont il est dit dans Jérémie : « Je vais livrer Pharaon Éphrée, roi d'Égypte, entre les mains de ses ennemis, entre les mains de ceux qui cherchent à lui ôter la vie. » Toute cette partie de l'histoire d'Égypte, et en général l'histoire profane de ces siècles, est couverte de ténèbres; ce n'est que par l'Écriture sainte qu'on en saisit, par intervalle, le fil, qu'on est obligé de lâcher dès qu'il cesse de nous diriger.

APROSIO (Angelico), religieux augustin, né à Vintimille en 1607, forma une très-belle bibliothèque dans le couvent des augustins de sa patrie. Il en composa un catalogue raisonné, sous le titre de *Bibliotheca aprosiana*, publié à Bologne en 1673. Cette liste, qui ne renferme que les trois premières lettres de l'alphabet, est rare. Ce religieux défendit vivement, sous des noms supposés, l'"Adonis" du cavalier Marini, et publia, sur ce poème licencieux, divers écrits qui n'honorèrent pas son état, et ne donnèrent pas une idée fort avantageuse de son attachement aux bonnes mœurs. Le plus connu est *Sferza poetica Sapricio Saprici*,

Venise, 1643, in-12. Il mourut vers 1682. [Aprosio écrivit un ouvrage contre le luxe, *Lo scudo*, ou le *Bouclier de Renaud*, et traduisit de l'espagnol quelques "Sermons" du P. Osorio, etc.]

APSÉE, fut auteur de la révolte des Palmyréens, qui, peu de temps après la prise de leur ville par Aurélien, élurent pour empereur, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou Antioque selon d'autres, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint droit à Palmyre, prit cette ville, la rasa, et y fit tout passer au fil de l'épée, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, l'an de J.-C. 273 ou 274.

APSINES, sophiste d'Athènes, est auteur d'un ouvrage intitulé, *Præcepta de arte rhetorica*, inséré dans les "Rhetores græci" d'Alde; mais, comme on en trouve au moins trois de même nom et de la même profession, qui vivaient dans les IIIe et IVe siècles, on ne sait lequel a écrit ce livre.

APULÉE (Lucius), natif de Madaure, en Afrique, d'une famille distinguée, vivait au IIe siècle, sous Antonin et Marc-Aurèle. Il fit ses études à Carthage, à Athènes et à Rome. Il dépensa presque tout son bien à voyager pour satisfaire sa curiosité et perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il plaida à Rome, pour échapper à la misère. Il épousa ensuite une riche veuve, qui répara ses affaires. Les parents de sa femme l'accusèrent de s'être servi de la magie pour avoir son cœur et sa bourse, et d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame; mais il se défendit contre cette double accusation devant le proconsul d'Afrique, par une *Apologie* que nous avons encore, et que saint Augustin appelle un discours éloquent et fleuri. Le peuple ne persista pas moins à croire que c'était un magicien, et cette idée, long-temps attachée à son nom, n'est pas encore entièrement effacée. Le temps a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, quoiqu'il en eût beaucoup composé en vers et en prose. Le plus connu de ceux que nous avons est sa *Métamorphose*, ou l'*Ane d'or,* en 11 livres. L'objet de l'auteur, dit le savant Warburton, [dans son explication de cette *Métamorphose*], a été de prouver l'utilité des mystères du paganisme, ce qui ne donne pas une grande idée de ses jugements ni de ses mœurs. D'autres critiques ne croient pas que ce fût là le but d'Apulée, et regardent son *Ane d'or* comme un vain amusement, un recueil de contes de vieilles. Quelques-uns ont cru qu'Apulée racontait sérieusement des faits magiques comme des vérités, et ont prétendu les opposer, comme les prestiges d'Apollonius, aux miracles de J.-C.; prétention dont saint Augustin, dans les livres de la "Cité de Dieu", parle avec la pitié qu'elle mérite. Les autres productions d'Apulée roulent sur la philosophie platonicienne, que l'auteur avait embrassée. Ses *OEuvres* sont imprimées à Goude, 1650, in-8°; "ad usum Delphini", 1688, 2 vol. in-4°. Les éditions de l'*Ane d'or*, en français, de 1623, 1631 et 1648, in-8°, sont recherchées, à cause des figures. La Traduction italienne d'Agnolo-Firenzuola, Venise, 1567, in-8°, est rare, ainsi que la première édition de l'original, Rome, 1469,

in-fol. Nous avons une assez bonne Traduction de cet ouvrage par l'abbé de Saint-Martin, en 2 vol. in-12. En 1787, il en a paru une nouvelle édition, avec des notes qui se ressentent de la légèreté, de l'ignorance, de l'esprit de compilation et de plagiat, qui caractérisent la fin du XVIII[e] siècle. [Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'épisode de *Psyché*, compris dans les 4[e], 5[e] et 6[e] livres du même ouvrage, a été traduit plusieurs fois en français; et en 1802, par Dubois et Marchais, peintres, avec le texte latin. Thomas Taylor a donné une explication de cette fable de *Psyché*, et le marquis de Romance-Mesmon en a fait l'objet de "Recherches philosophiques", Hambourg, 1798, pet. in-8° de 192 pages.]

* APULEIUS Celsus, médecin, né à Centuripa en Sicile, sous Tibère. On lui attribue : *de Re rusticâ selectorum*, lib. 20; *de Herbarum Virtutibus*, Paris, 1528, in-fol.

AQUAVIVA, ou plutôt Acquaviva, ainsi que les noms suivants (André-Matthieu d'), duc d'Atri, prince de Teramo, dans le royaume de Naples, protégea ceux qui cultivaient les sciences et les arts, et les cultiva lui-même. Il servit d'abord sous Ferdinand V, roi d'Arragon, se trouva à deux batailles perdues, et fut fait prisonnier dans la dernière; mais, après avoir été délivré, il crut devoir préférer le repos du cabinet au tumulte des armes. Il composa une *Encyclopédie* très-imparfaite, et des *Commentaires sur les Morales de Plutarque*. Il mourut en 1528, âgé de 72 ans.

AQUAVIVA (Octavio), de la famille du précédent, référendaire de l'une et de l'autre signature, vice-légat du patrimoine de saint Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon, place alors délicate par les troubles que les hérétiques ne cessaient d'exciter dans la province, et qu'Aquaviva calma par sa fermeté et sa prudence. Devenu archevêque de Naples, il se distingua par toutes les vertus d'un bon pasteur, cultiva les lettres, protégea les savants, et mourut en 1612, dans sa 52[e] année.

AQUAVIVA (Claude), encore de la même maison, général des jésuites en 1581, mourut en 1615, âgé de 72 ans. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de "Ratio studiorum", Rome, 1586, in-8°, ordonnance supprimée par l'inquisition, et vue de mauvais œil par les jésuites qui ne voulaient pas être gênés dans leurs opinions. On la réimprima, mais mutilée, en 1591. Aquaviva ordonnait à ses religieux, dans ce célèbre réglement, d'enseigner la gratuité de la prédestination, en leur permettant en même temps d'adoucir ce système par le congruisme. Nous avons d'Aquaviva : | des *Épîtres;* | des *Méditations*, en latin, *sur les psaumes 44* et 93; | *Directorium exercitionum sancti Ignatii industriæ pro superioribus societatis ad curandos animæ morbos*, Venise, 1611, in-12; Anvers, 1635, in-8°; ouvrage qui marque une grande connaissance du cœur humain. Il en a paru une traduction française sous le titre de *Manuel des supérieurs*, Paris, 1776, in-12; | *Oratio de passione Domini*, 1641, in-12. Aquaviva était

un homme de caractère, qui voulait avec constance et fermeté tout ce qui lui paraissait juste et raisonnable : il ne se décidait pas légèrement, mais, son parti une fois pris, il y tenait avec une espèce de roideur suffisamment justifiée par les inconvénients d'une excessive facilité. [Aquaviva avait prononcé son *Oratio de passione Domini* devant le pape Grégoire XIII.]

AQUILA, surnommé "le Pontique", parce qu'il était originaire du Pont, contrée d'Asie. Ce fut chez lui que saint Paul logea, lorsqu'il vint d'Athènes à Corinthe. Cet apôtre le convertit, avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très-grands services à Ephèse, jusqu'à exposer leur tête pour sauver la sienne. Saint Paul en parle avec de grands éloges dans son "Épître aux Romains". On ne sait ni le temps ni le lieu de leur mort. Les martyrologes d'Usuard et d'Adon la mettent dans l'Asie mineure, au 8 juillet.

AQUILA, de Sinope, dit aussi "le Pontique", par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien, vers l'an 129 de J.-C. Mais, son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire l'ayant fait chasser de l'Eglise, il passa dans la religion des Juifs. Devenu rabbin, il acquit une connaissance exacte de la langue hébraïque, et s'appliqua à traduire l'Ancien-Testament d'hébreu en grec. Quoique sa version, dont il ne reste plus que des fragments, fût faite mot à mot sur le texte hébreu, on vit bien que le dessein de cacher la honte de son apostasie l'avait engagé à détourner le sens des passages favorables au christianisme. « Aquila (dit Bossuet), fit sa version exprès pour contredire celle des Septante, dont les Églises se servaient, à l'exemple des apôtres, et pour affaiblir les témoignages qui regardaient J.-C. » Justinien en défendit la lecture aux Juifs. Cependant saint Jérôme dit qu'en examinant continuellement la traduction d'Aquila, il y trouve tous les jours plusieurs choses qui sont favorables à notre croyance; ce qui prouve seulement qu'Aquila n'a pas tout altéré, que bien des choses ont échappé à sa mauvaise intention, et que la vérité, comme il arrive toujours, s'est fait jour à travers les artifices de l'erreur. [La version grecque de la Bible par Aquila est la première qui ait été faite depuis celle des Septante. Saint Épiphane rapporte que l'empereur Adrien le nomma intendant de ses bâtiments, et le chargea de rebâtir Jérusalem sous le nom "d'Ælia".]

*AQUILA (Barthélemy), dominicain dans le royaume de Naples au XIIIe siècle, se distingua par son zèle et sa ferveur. Nommé grand inquisiteur, il n'en eut guère que le titre, le roi de Naples s'étant affranchi de la juridiction de l'inquisition.

*AQUILA (Pompée), peintre napolitain du XVIe siècle. On voit, à Rome, plusieurs de ses tableaux estimés, et surtout une *Descente de croix* dans l'église de San-Spirito. — * AQUILA (François), graveur, frère du précédent, a laissé plusieurs gravures à l'eau forte, estimées, entre autres la suite des peintures de Raphaël dans le Vatican.

AQUILANO (Sérafino), ainsi appelé du nom de sa patrie, Aquila, ville de l'Abruzze où il na-

quit en 1466, [fut successivement attaché au cardinal Ascagne Sforze à Ferdinand II, duc de Calabre, à François de Gonzague, marquis de Mantoue, et enfin à César Borgia, duc de Valentinois.] Il se fit un nom par ses poésies italiennes, imprimées à Rome, 1503, in-8°, et qui consistent en *Sonnets*, *Eglogues*, *Epîtres*, etc. Il fut le contemporain et l'émule du Caviteo, de l'Altissimo, et du Tebaldeo da Ferrara. Ces poètes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie qui, dans ce siècle, défigurait la poésie italienne; mais toute leur réputation s'éclipsa lorsque Sannazar et Bembo parurent. Aquilano mourut à Rome en 1500, à l'âge de 34 ans. Son nom de famille était Cimino.

AQUILANO (Sébastien), "Aquilanus", médecin italien, dont on ignore le vrai nom, était d'Aquila, ville du royaume de Naples, et professa son art dans l'université de Padoue. Il était en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un ouvrage, et il mourut en 1543. On a de lui un traité *de Morbo gallico*, Lyon, 1506, in-4°, avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8°; et *de Febre sanguinea ad mentem Galeni*, dans la Pratique de Gattinaire, Bâle, 1537, in-8°, Lyon, 1538, in-8°.

AQUILIN (Saint), né à Bayeux vers l'an 620, de parents nobles, devint évêque d'Évreux après la mort de saint Eterne, et s'illustra par toutes les vertus pastorales. En 689, il assista au concile de Rouen, qui avait été assemblé par saint Ansbert son métropolitain, et mourut à la fin du VIIe siècle, après quarante-deux ans d'épiscopat. [On célèbre sa fête à Evreux le 19 octobre. *Voy.* sa vie dans Surius; dans l'Histoire d'Evreux, p. 40; Trigan, Histoire ecclésiatique de Normandie, tom. 1, p. 309.]

*AQUILIUS (Manius), consul et collègue de Marius. L'an 101 avant J.-C., il fut envoyé en Sicile pour combattre les esclaves révoltés sous les ordres d'Athénion. Ses efforts n'ayant point suffi pour les soumettre à la première fois, il y fut renvoyé l'année d'après en qualité de proconsul. La victoire demeurant incertaine, les deux généraux s'avancèrent l'un contre l'autre, afin de vider la querelle dans un combat particulier, et Athénion, forcé de céder à la force et à la valeur de son rival, tomba mort à ses pieds. Les Romains, profitant de la victoire de leur général, se précipitèrent sur les révoltés, et en massacrèrent un grand nombre. Il n'en restait plus que dix mille, qui aimèrent mieux s'entre-tuer que de se soumettre. Aquilius, à son retour, fut honoré de l'ovation. Convaincu de concussion par L. Fusius, il ne dut qu'à ses anciens services d'échapper au supplice qui l'attendait. Il mourut d'une mort moins honteuse dans la guerre contre Mithridate.

AQUILIUS GALLUS, savant jurisconsulte, orateur et ami de Cicéron, florissait vers l'an 65 avant J.-C. Son équité et sa sagesse parurent dans l'affaire de Vitellius Varro. Cet homme, qui vivait en commerce de galanterie avec une maîtresse, étant tombé malade, avait ordonné, par testament, qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnaissait lui devoir. Lorsqu'il

fut revenu en santé, la femme lui demanda cette somme, disant qu'elle la lui avait prêtée, et se servait de son aveu pour prouver que c'était une dette réelle. Aquilius découvrit sa mauvaise foi; et, afin de pourvoir à un cas aussi captieux et à plusieurs autres de semblable espèce, il composa un traité *de Dolo malo*. Il en laissa aussi d'autres : *de posthumorum Institutione; de Stipulatione*, etc., que nous voyons souvent cités dans le Code et dans le Digeste, mais dont l'ensemble est perdu.

AQUILIUS SABINUS, jurisconsulte romain, surnommé le "Caton de son siècle", fut consul l'an 214 de J.-C. On a cru qu'il était père d'Aquilia Severa, vestale que l'empereur Héliogabale épousa. Il le fut certainement de Fabius Sabinus, grand jurisconsulte, que l'empereur Alexandre Sévère choisit pour être un de ses conseillers d'état. Aucun des ouvrages d'Aquilius n'est parvenu jusqu'à nous.

AQUILIUS SEVERUS, ou ACHILLIUS et ACILIUS, fut historien et poète sous l'empereur Valentinien. Il était Espagnol de nation, et de la même famille que Severus, à qui Lactance avait adressé deux livres de Lettres. Aquilius Severus composa un ouvrage en prose et en vers, qui était nommé le journal de sa vie, auquel il donna pour titre, *la Catastrophe* ou *l'Epreuve*, mais que nous n'avons plus; il y a apparence que la vie d'Aquilius avait été remplie d'incidents extraordinaires, et que c'est pour cela qu'il l'avait écrite, et qu'il lui avait donné le nom de *Catastrophe*, ou d'*Epreuve*. Il mourut vers l'an 370.

AQUILON, vent furieux, qui souffle du côté du nord ou septentrion. Les poètes le font fils d'Eole et de l'Aurore. Ils disent qu'il avait une queue de serpent, et les cheveux toujours blancs, sans doute à cause du froid qu'il produit et de la neige qu'il amène; en même temps, cependant, ils le regardaient comme la cause des beaux jours d'été :

Et claro cernes sylvas Aquilone moveri.
VIRG. I. *Georg.*

AQUIN (Philippe D'), Juif et rabbin, natif de Carpentras, reçut le baptême à Aquino, dans le royaume de Naples, ce qui lui fit donner le nom "d'Aquin", [au lieu de celui de Mardocai ou Mardochée, qu'il portait auparavant.] Ce Juif converti enseigna ensuite l'hébreu à Paris, et y mourut en 1650. Le célèbre Le Jai le chargea de l'impression et de la correction des textes hébreu et chaldéen de sa Polyglotte. Son principal ouvrage est un dictionnaire hébreu, rabbinique et thalmudiste, qui a pour titre : *Dictionarium hebraïco - chaldæo - thalmudico-rabbinicum*, Paris, 1629, in-fol. [On a encore de lui : | *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol.; | *Explication des treize moyens dont se servaient les rabbins pour entendre le Pentateuque, recueillis du Thalmud*; | *Traduction italienne des apophtegmes des anciens docteurs de l'Eglise judaïque*; | *Aquinatis hebrææ linguæ professoris lacrymæ in obitum illust. cardinalis de Bérulle*; il déplore dans cet ouvrage la mort du cardinal, son bienfaiteur et son appui; | *Discours du tabernacle et du camp des Israélites*, Paris, 1623, in-4°; | *Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux*, Paris, in-8°,

sans date; | *Voces primigeniæ, seu radices græcæ*, Paris, 1620, in-16.]— Louis d'AQUIN son fils, qui devint, ainsi que son père, très-habile dans les langues orientales, a laissé plusieurs ouvrages rabbiniques. — Antoine d'AQUIN, premier médecin de Louis XIV, et mort l'an 1696, à Vichi, était fils de ce dernier.

*AQUIN (Louis-Claude D'), fameux organiste, mort en 1772, toucha dès l'âge de 6 ans du clavecin devant Louis XIV, quitta ses maîtres 2 ans après, et fut organiste du petit Saint-Antoine à 12 ans. Il l'emporta sur Rameau pour l'orgue de Saint-Paul, en 1727, et fut nommé en 1739 organiste de la chapelle du roi. Il avait une exécution si facile et si brillante, que le célèbre Handel fit exprès le voyage de France pour l'entendre. On a de lui deux recueils gravés, l'un de *Pièces de clavecin*, l'autre de *Noels*.

* AQUIN DE CHATEAU-LYON (Pierre-Louis D'), fils du précédent, né à Paris, vers 1720, et mort en 1797, reçut le grade de bachelier en médecine, mais s'adonna plutôt à la littérature. On a de lui : | *Contes mis en v rs par un petit cousin de Rabelais*, 1775, in-8°; | *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XIV*, 1752, 2 vol. in-12, reproduit en 1753, sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XIV*; | *la Pléiade française, ou l'Esprit des sept plus grands poètes*, 1754, 2 vol. in-12; | *Semaine littéraire*, 1759, in-12 (en société avec Decaux); | *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs* (Gresset, Crébillon, Trublet, Fontenelle, Montesquieu et Voltaire), in-12, sans date; | *Almanach littéraire, ou Etrennes d'Apollon*, 1777-93, 17 vol. in-12; quelques-uns sous le nom d'un cousin de Rabelais, et d'autres sous celui de Rabelais d'Aquin. Il a composé encore d'autres ouvrages aussi médiocres que les précédents.

AQUINO (Charles D'), jésuite, né à Naples en 1654, enseigna, pendant 18 ans, avec beaucoup de succès et d'éclat, la rhétorique à Rome, où il mourut l'an 1740. [Il était de l'académie des sciences et de celle des arcades. Ses ouvrages sont estimés pour leur style, et pour l'érudition qu'il a su y répandre.] On a de lui trois volumes de *Poésies latines*, Rome, 1702. Le 1er contient *Anacreon recantatus* : ce sont des odes en égal nombre à celles d'Anacréon, mais opposées par la pureté de la morale à la lubricité de celles du poète grec; le second renferme des poésies héroïques et des élégies; le troisième des satires avec des notes; | *Orationes*, Rome, 1704, 2 vol. in-8°; | *Similitudines ex comœdia Dantis Aligherii, latinis totidem carminibus redditæ*, Rome, 1707, in-8°; | *Lexicon militare*, Rome, 1728 et 1739, 2 vol. in-fol. Outre l'explication des termes militaires, on trouve dans ce dictionnaire des observations qui servent à éclaircir les écrivains anciens et modernes, et de savantes dissertations; | *Miscellaneorum libri* III, Rome, 1725, in-8°; | *Fragmenta historiæ de bello hungarico*, Rome, 1726, in-12; | *Vocabularium architecturæ ædificatoriæ*, Rome, 1734, in-4°; | *Nomenclator, seu Lexicon agriculturæ*, Rome, 1736, in-4°.

ARA, hérétique des premiers siècles du christianisme, prétendit que J.-C. lui-même n'avait point été exempt du péché originel.

*ARABLAI (Pierre D'), chancelier et cardinal sous Philippe-le-Long, assista à l'assemblée convoquée par ce prince, dans laquelle il fut arrêté que la loi salique ne permettait pas aux femmes d'hériter de la couronne de France. Il mourut en 1346.

ARAB-CHAH (Ahmed-Ben) docteur musulman, est auteur de l'histoire de Tamerlan, qu'il a intitulée en bon mahométan : *Les merveilleux effets du décret divin dans le récit des faits de Timur;* [on en a publié le texte à Leyde, 1636; et Vatier en a donné une traduction française en 1658. La bibliothèque royale en possède deux manuscrits précieux dans la langue originale.] Il a encore fait d'autres ouvrages, entre autres un *Traité de l'unité de Dieu.* Cet écrivain mourut à Damas, sa patrie, en 1450. [On trouve des détails curieux sur cet historien, dans la biographie d'Aboul-Mahaçun.]

ARACHNÉ, très-habile brodeuse de la ville de Colophon, osa un jour disputer à Minerve la gloire de faire un chef-d'œuvre de broderie. La déesse, voyant que l'ouvrage de sa rivale était d'une beauté achevée, lui jeta sa navette à la tête : cet affront irrita Arachné, au point qu'elle se pendit de désespoir; mais les dieux, par pitié, la changèrent en araignée, qu'Ovide, à la fin de cette fable, dépeint de cette sorte :

In latere exiles digiti pro cruribus hærent :
Cætera venter habet, de quo tamen illa remittit
Stamen, et antiquas exercet aranea telas.

*ARADON (Jérôme), un des derniers ligueurs qui se soumirent à Henri IV, commandait la ville d'Hennebaut pour le duc de Mercœur, et la rendit en 1589. Il avait écrit un *Journal* sur les événements militaires de son temps.

*ARAGON (Tullie D'), née à Naples, descendait de la branche royale d'Aragon; elle vint à Rome, puis s'établit à Venise où elle était recherchée des amis des lettres : elle florissait vers l'an 1550. On a d'elle : des *Poésies;* | *Traité de l'infinité de l'amour;* | *Il meschino,* espèce de poème épique en 36 chants.

ARAGON (Jeanne D'), épouse d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi, se signala par son courage et par sa capacité dans les affaires; mais, s'étant mêlée dans les querelles que les Colonne eurent avec Paul IV, on lui défendit de sortir de Rome, et on l'aurait même mise en prison sans les égards dus à son sexe. Elle mourut l'an 1577, fort âgée. Les vers que les beaux esprits du temps firent à sa louange ont été publiés à Venise en 1558, sous le titre de *Tempio alla divina signora Giovanna d'Aragona.*

* ARAIGNON (Jean-Louis), avocat, né à Paris, a écrit le *Siége de Beauvais,* trag. en 5 actes, Paris, 1766, in-8°; | le *Vrai Philosophe,* comédie en 5 actes et en prose, 1767; | des *Contes philosophiques,* 1770, 6 vol. in-12. On ignore l'époque de sa mort.

*ARAJA (François), né à Naples, musicien célèbre, passa, en 1735, à St-Pétersbourg, et fut maître de la chapelle de la czarine Anne; ce Lulli de la Russie établit le premier l'opéra à Pétersbourg. Ayant acquis une certaine

aisance, il vint terminer ses jours dans sa patrie en 1750.

*ARALDI (Jean-Pierre), doyen de la cathédrale de Modène, où il est mort le 15 septembre 1831, a laissé aux archives du chapitre un *Commentaire* latin sur les "Acta concilii tridentini" du savant Paleotti, manuscrit in-fol. de 727 p.

*ARAM (Eugène), l'un de ces génies qui doivent tout à eux-mêmes. Ses parents ne lui ayant donné qu'une médiocre éducation il apprit sans maître le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen et le celtique, afin de composer un Dictionnaire comparé de ces langues. Il étudia aussi l'histoire, l'antiquité et le blason. Il était assez bon poète. C'est une chose fâcheuse qu'avec tant de talents il ait été accusé du meurtre de Daniel Clark. Il se défendit admirablement, mais il fut trouvé coupable et s'avoua tel, alléguant qu'il y avait été porté par le soupçon que Clark avait eu un commerce criminel avec sa femme. Il fut exécuté à York, en 1759.

*ARAMONT (Gabriel DE PUEZ, baron D'), ambassadeur à Constantinople, sous Henri II, parvint à ramener dans l'intérêt de la France Soliman II, dont il obtint même une flotte pour faire une diversion en Italie, contre Charles-Quint; mais on ne sut pas profiter du parti qu'on pouvait tirer d'une telle alliance. D'Aramont ne fut pas récompensé comme il le méritait, et revint mourir en Provence en 1553.

ARANDA (Emmanuel D'), né à Bruges, en 1612, vivait encore en 1671. Il alla dans sa jeunesse en Espagne, d'où voulant revenir dans sa patrie, il fut pris par des corsaires d'Alger, et resta esclave pendant deux ans. De retour à Bruges, en 1642, il donna une Histoire de sa captivité, avec un sommaire des antiquités de la ville d'Alger. Cette Histoire a été imprimée à Bruxelles et à Paris, [sous le titre de *Relation de la captivité et liberté du sieur Emmanuel d'Aranda, jadis esclave à Alger, où se trouvent plusieurs particularités de l'Afrique, dignes de remarques; nouvelle édition, augmentée de treize relations*, Paris, 1665, in-16.] Elle a été aussi traduite en anglais et en flamand. On en a donné une édition augmentée, à Bruges, en 1682. — Un autre ARANDA (Antoine), espagnol, a publié *Verdadera*, ou *Description exacte de l'état où se trouve la Terre-Sainte,* Tolède, 1545, gothique.

* ARANDA (Don Pedro Pablo, ABARCA DE BOLEA, comte D'), ministre de Charles IV, naquit à Saragosse en 1716. Il descendait de don Sanche Abarca, roi de Navarre, qui vivait en 1082. Il fit les guerres de 1740, et fut grièvement blessé à la bataille mémorable de Campo-Santo. En 1758, on le nomma ambassadeur auprès d'Auguste III, roi de Pologne, et il obtint à son retour le grade de capitaine-général du royaume de Valence. Le roi le rappela quelque temps après, pour l'admettre au conseil de Castille en qualité de président. Il fonda quelques établissements utiles, mais ternit sa mémoire en concourant à priver l'Espagne, et bientôt la chrétienté entière, de la compagnie de Jésus. Aranda était du conseil privé, dans lequel se tramait ce coup d'état, et l'on sait qu'il enjoignit à Azara, ambassadeur à Rome, de ne pas souscrire à la

sécularisation des jésuites, mais d'exiger l'expulsion pure et simple. A la même heure, dans tous les lieux de l'Espagne, ils furent arrêtés avec une barbarie dont on a vu peu d'exemples, et envoyés en exil en Italie. Aranda, disgracié peu de temps après, fut cependant envoyé en qualité d'ambassadeur à Paris. Les liaisons qu'il y forma avec les apôtres de la philosophie moderne doivent le rendre très-suspect aux amis de la religion. Quelques discussions qu'il eut avec le marquis de Florida-Blanca le firent rappeler en Espagne en 1784. Après la mort de Charles III, la reine le nomma ministre à la place de Florida-Blanca; mais il ne fit que paraître pour céder sa place à don Manuel Godoï, si malheureusement célèbre sous le nom de prince de la Paix. Il resta cependant doyen du conseil d'état; mais, y ayant blâmé la guerre entreprise contre la république française, on l'exila dans sa terre d'Aragon. Il y termina sa carrière en 1794, ne laissant point d'enfant de sa jeune épouse, fille du duc de Hijar. La postérité le regardera ou comme un ennemi du christianisme, ou comme un esprit faux qui, abusé par des préjugés bien différents de ceux qu'on attribue à sa nation, crut voir le salut de la religion dans ce qui faisait sa perte.

ARANTON (Jean D'), né au châteaux d'Alex, dans le Genevois, en 1620, fut évêque de Genève en 1660, et mourut le 4 juillet 1695. Le père Le Masson, général des chartreux, a écrit sa "Vie", in-8°. C'est un modèle de conduite pour les prélats. D'Aranton fit l'admiration de son diocèse par la pureté de ses mœurs, et l'amour de ses ouailles, par sa bienfaisance et sa charité.

ARATOR, Ligurien, c'est-à-dire né sur la côte de Gênes, naquit, dit-on, en 490. Il fut secrétaire et intendant d'Athalaric; puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint sous-diacre de l'Eglise de Rome, et présenta, en 544, au pape Vigile, les *Actes des apôtres, mis en vers latins*, qu'on trouve avec d'autres poèmes latins, Venise, 1502, in-4°, dans la "Bibliothèque des Pères", et séparément. Si l'on ne peut dire que ces vers sont beaux, on ne peut pas non plus les traiter de plats, comme ont fait certains critiques, qui, dans un poème purement historique, ou, si l'on veut, dans une histoire versifiée, ont sans doute prétendu trouver l'esprit de l'Enéide. Dans un siècle où la langue latine était mieux connue qu'aujourd'hui, le pape Vigile les jugea dignes d'être lus dans l'Église. Le père Sirmond a publié une *Lettre en vers*, écrite par Arator à Parthenius. Ce poète était aussi négociateur; il jouissait de la confiance et de la considération publiques, et fut, selon plusieurs auteurs, envoyé en ambassade, par Athalaric, auprès de l'empereur Justinien.

ARATUS, de Sicyone, naquit dans cette ville l'an 272 av. J.-C. Echappé aux meurtriers de son père Clynias, il conçut, dès sa plus tendre jeunesse, le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes, animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sicyone, et le contraignit de prendre la fuite. Ara-

tus, croyant avoir procuré à ses citoyens le plus grand bien qu'il pût leur faire, la liberté, leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirèrent bien d'autres de la sujétion, après l'avoir secouée elles-mêmes. Aratus, général de cette ligue, surprit la forteresse de Corinthe, affranchit Argos de la tyrannie, réunit plusieurs villes à sa république, et mérita que Sicyone lui élevât une statue, avec le titre de "Sauveur". Philippe II, roi de Macédoine, le fit empoisonner, après se l'être attaché par une feinte amitié. Aratus supporta l'effet du poison sans se plaindre, comme une maladie ordinaire. Un jour seulement, ayant craché du sang en présence d'un ami qui était dans sa chambre : « Voilà, dit-il, le fruit de l'amitié des rois. » [Comme si le crime d'un seul l'autorisait à dresser un acte d'accusation contre tous ! comme si, d'ailleurs, les vices du prince étaient ceux de la royauté !] Il mourut l'an 214 av. J.-C.

ARATUS, poète et astronome du temps de Ptolémée Philadelphe, naquit à Soles, dans la Cilicie, et fut un des courtisans d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Son poème sur l'astronomie, intitulé *les Phénomènes*, a été fort applaudi des anciens, quoique les vers soient négligés, et qu'Aratus soit plutôt versificateur que poète. On sait que, dans les poèmes didactiques, on ne demande ni l'élévation des pensées, ni la force et l'élégance des expressions qu'on s'attend à trouver dans un poème épique, et qu'on s'attache plutôt à l'utilité des leçons qu'aux agréments du style. C'est ainsi que l'"Art poétique" d'Horace, dont les vers sont durs et prosaïques, n'en jouit pas moins d'un suffrage général. Le poème d'Aratus peut se diviser en trois parties. La première a pour objet l'énumération des constellations célestes, leur position respective, l'éclat plus ou moins grand dont elles brillent. Dans la seconde, Aratus traite des principaux cercles de la sphère. Dans la troisième, il détaille les constellations qui montent sur l'horizon, ou qui descendent au-dessous, lorsque chacun des douze signes commence à paraître. Trois anciens auteurs ont traduit le poème d'Aratus en vers latins : le premier est Cicéron. Il était jeune quand il fit cette traduction, sous le titre "Aratea"; mais la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre "de Natura deorum", prouve que dans un âge avancé il ne désavouait pas ce fruit de sa jeunesse. Il n'en est parvenu jusqu'à nous qu'environ les trois quarts; Grotius a suppléé à ce qui manque. Le second traducteur d'Aratus fut Germanicus César; le troisième, Festus-Avienus, qui écrivait sous le règne des fils de l'empereur Constantin, ou peut-être même sous celui de Théodose Ier. On sait que saint Paul, dans le magnifique discours sur la divinité qu'il prononça dans l'aréopage, a cité le poète Aratus : « Sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt : IPSIUS ENIM ET GENUS SUMUS » (Act. XVII, 28.) C'est au commencement du poème qu'on trouve le passage cité : Του γαρ καὶ γένος εσμεν. Cicéron a traduit :

Nos GENUS ILLIUS ; nobis ille omine magno
Dextera præsignat, etc.

Les meilleures éditions de son poème sont celles que Grotius publia en 1600, in-4°, à Leyde; et celle d'Oxford, 1672, in-8°. Pingré, célèbre astronome, chanoine et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, a donné une traduction française des "Aratées" de Cicéron, avec de bonnes notes, à la suite des "Astronomiques" de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8°; [mais la plus complète de ces éditions est celle qu'a donnée J.-Th. Buhle, Leipsick, 1793-1801, 2 vol. in-8°.]

ARBACES, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, roi des Assyriens, s'unit avec Belesis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale. Quelque temps après, ce roi, pressé par l'ennemi, mit, dit-on, le feu à son palais, et se brûla lui-même, et les conjurés partagèrent son royaume en trois. Arbaces eut l'empire des Assyriens. [Sa révolte donna naissance à plusieurs royaumes, dont Arbaces forma un empire fédératif. Mais, un siècle après sa mort, les rois de Ninive recouvrèrent leur ancien pouvoir sur les quatre grandes monarchies asiatiques. Arbaces régna 23 ans : on ignore l'époque de sa mort, que les uns placent environ vers l'an 930, et d'autres vers 920 av. J.-C.]

* ARBAUD (Louis-Claude-Gaspard-Jérôme), médecin, né à Marseille en 1727, a publié en 1752 un abrégé du règne de Louis XIV, in-12.

*ARBASIA (César), peintre italien de l'école de Léonard de Vinci, alla en Espagne vers 1600, et y peignit entre autres, à fresque, la chapelle de la communion et la voûte de l'église de Cordoue.

ARBETION, ou ARBITION, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance, en 355. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il vainquit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Silvain, fils de Bonit, capitaine, Franc de nation, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant dessein de faire naître par-là quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. En 357, il fut lui-même soupçonné de rébellion, mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite, par l'empereur Constance, contre les Perses, en 361, puis contre Julien l'apostat, qui s'était révolté. Ce prince, étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice, établie en Chalcédoine, contre les ministres de l'empereur Constance. Arbetion vivait encore sous l'empereur Valens, qu'il servit utilement contre Procope. C'était un esprit pernicieux, malfaisant, et dont l'envie s'acharnait sur tous les gens de bien.

*ARBOGAST (Louis-François-Auguste), recteur de l'université de Strasbourg, professeur de mathématiques à l'école d'artillerie et à l'école centrale du département; associé à l'Institut national, et correspondant de l'académie des sciences de Pétersbourg, etc., fut nommé, en septembre 1791, député du département du Bas-Rhin à l'assemblée législative. Le 20 juin 1792, et au moment où la populace se portait aux Tuileries, il demanda, qu'indépendamment des vingt-quatre membres envoyés près du roi, l'assemblée en en-

voyât encore douze auprès du prince royal. Le 1er août suivant, Arbogast fit, au nom du comité d'instruction publique, un rapport sur la nécessité de l'uniformité dans les poids et mesures; elle fut décrétée à la suite du discours du rapporteur. Devenu membre de la convention, il vota pour la détention de Louis XVI jusqu'à la fin de la guerre, et ensuite son bannissement. Il se fit oublier pendant la terreur de 1793, et ne reparut que pour vérifier le télégraphe de Chappe. Après la mort de Robespierre, et le 29 octobre 1794, il fut un des membres chargés d'examiner la conduite de Carrier, contre lequel il se prononça. Sa carrière législative finit avec la session de la convention, après laquelle il reprit ses études mathématiques. Son premier ouvrage en ce genre, qui fut couronné en 1790, par l'académie de Pétersbourg, est un *Mémoire* sur la nature des fonctions arbitraires, introduites par l'intégration des équations différentielles partielles. Il a publié, en 1800, un autre ouvrage sur le *Calcul des dérivations* et de ses usages dans la théorie des suites et dans le calcul différentiel. Arbogast est mort à Strasbourg, le 8 avril 1803.

ARBOGASTE, comte, Gaulois de nation, fut envoyé par Théodose dans les Gaules, où il défit et tua Victor, fils de Maxime. Cette victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Arbogaste acquit une si grande autorité sur Valentinien, que ce prince n'était, pour ainsi dire, que son second. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre les Francs, pour satisfaire une haine particulière; mais, cette guerre n'ayant pas été heureuse, l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées. Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par les eunuques. Le meurtrier fit empereur Eugène, et voulut soutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta d'abord une victoire contre ce prince; mais, ayant eu ensuite le dessous, il se donna deux coups d'épée, dont il mourut, en 394.

ARBOGASTE (Saint), évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Par esprit d'humilité et de pénitence, il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutait les criminels. Sa "Vie" a été écrite vers le milieu du XIIe siècle, par Othon, évêque de Strasbourg. C'est la même que celle qui a été publiée par le père Bosch, "Act. SS"., tom. 5, jul.

ARBOUSE (Marguerite VENY D'), naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastère de St-Pierre de Lyon, où elle était religieuse, pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grâce, à Paris. Sa première pensée, en y entrant, fut d'y établir la réforme, et de la maintenir par de sages réglements. Elle se démit elle-même de son abbaye, en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626. Elle mourut en odeur de sainteté, la même année, à Sery, près Dun-le-Roi, où elle était allée pour rétablir la régularité dans un monastère. L'abbé Fleury a écrit sa "Vie", in-8°, 1685.

*ARBORIO DE GATTINARA (Mercurin), né à Verceil en 1465, habile jurisconsulte et diplomate,

chancelier de Charles-Quint, fut chargé de dresser les articles de pacification entre ce prince et le pape Clément VII, qui le nomma cardinal en 1529. Il fit également la même année un traité pour l'Italie, qui est un chef-d'œuvre de politique, et mourut en 1530.

ARBRISSEL (Robert D'), ainsi appelé d'un petit bourg de Bretagne, où il prit naissance l'an 1047, fut archidiacre de Rennes, et chancelier du duc de Bretagne. Il combattit dans ce diocèse la simonie et l'incontinence du clergé. Il se retira ensuite à Angers, et de là dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque temps après de sa solitude, sans se fixer nulle part, prêchant partout, et partout avec fruit. Le pape Urbain II, que le projet d'une croisade avait fait venir en France, et qui se trouvait à Angers pour la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Nicolas, voulut connaître cet homme dont la renommée publiait tant de merveilles. Il l'entendit prêcher le jour de la cérémonie avec une telle satisfaction, qu'il lui donna le titre de "missionnaire apostolique", avec plein pouvoir d'annoncer l'Évangile par toute la terre. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, et les femmes qui le suivaient dans le fond des déserts ne pouvant éviter d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance, sans exciter la critique du public, formalisé de cette nouvelle manière de prêcher et d'écouter l'Évangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocèse de Poitiers, dans un endroit appelé "Font-Évrauld" : c'est là qu'il établit sa nouvelle famille. On fit d'abord des cabanes pour se garantir des injures de l'air; Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, et ceux-ci au travail. Ses disciples devaient porter le nom de "Pauvres de J.-C"., et obéir aux femmes, qui en étaient les servantes. Ces pauvres ne tardèrent pas d'être riches; mais ces richesses étaient le fruit de leur travail; ils avaient défriché des marais, des landes et des bois. Outre le principal monastère, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Mais, comme le bien ne se fait pas sans contradiction, ses succès firent des envieux. On tâcha de calomnier son zèle et sa vertu. Quelques personnes, même estimables, se laissèrent prévenir jusqu'à lui en écrire, afin qu'il se justifiât; entre autres Geoffroi, abbé de Vendôme, et Marbode, évêque de Rennes (si pourtant la lettre qu'on en cite est réellement de lui) (1); mais la vérité ne tarda pas à triompher. Geoffroi et Marbode se rendirent dans la suite ses apologistes et les coopérateurs de son zèle, et l'on ne comprend pas comment il s'est trouvé, parmi les modernes, des auteurs assez

(1) Le P. Alexandre et le P. de la Mainferme prétendent que cette lettre n'est pas de Marbode; les continuateurs de l'Histoire littéraire de la France ont établi qu'elle était de lui : mais cela ne prouve rien contre Robert. Marbode ne parle que d'après des bruits; toutes ses expressions respirent la charité. Il exhorte Robert à se corriger, s'il est coupable, ou à se justifier, s'il est innocent. Il découvrit ensuite la vérité, rendit justice à sa vertu, et protégea, en 1101, les missions qu'il fit en Bretagne. Il paraît même qu'il l'invita à venir instruire les fidèles de son diocèse. Geoffroi de Vendôme fut également désabusé, et rendit justice à Robert; il devint même son ami et son défenseur. Souvent il l'allait voir à Font-Évrauld, où il fit une fondation considérable: il s'y bâtit aussi une maison, afin d'avoir la facilité de l'entretenir plus commodément; et plus d'une fois il l'aida à exécuter ses pieuses entreprises.

corrompus pour tenter de ressusciter d'anciennes calomnies, confondues dans le temps même par tout ce qu'il y avait de gens dignes de foi. (*Voyez* l'"Histoire de l'ordre de Font-Évrauld", la "Vie du B. Robert d'Arbrissel", et l'"Institut de l'ordre", par le père Picquet, jésuite, Paris, 1642, et Angers, 1686, in-4°, et la "Dissertation apologétique pour le B. Robert d'Arbrissel", contre Bayle, par le père Soris, in-8°, Anvers, 1701.) Robert [assista au concile de Beaugenci, en 1104, et, quoique simple prêtre, y prit place parmi les prélats. Il accompagna, en 1114, le comte de Poitiers à la conquête de Toulouse, et] mourut le 24 février 1117, au prieuré d'Orsan, près de Linières en Berry. Leger, archevêque de Bourges, conduisit son corps à Font-Évrauld, et y fit la cérémonie de ses funérailles avec Raoul de Tours, Renaud d'Angers, et grand nombre de personnes de qualité. Louise de Bourbon, abbesse de Font-Évrauld en 1633, fit transporter le corps du fondateur dans un tombeau de marbre, que l'on orna d'une épitaphe qui rappelle en peu de mots toutes ses vertus; elle est très-bien faite pour ce temps-là; en voici quelques vers:

Attrivit lorica latus, sitis arida fauces,
Dura fames stomachum, lumina dura vigil.
Indulsit raro requiem sibi, rarius escam,
Guttura pascebat gramine, corda Deo.
Legibus est subjecta caro dominæ rationis,
Et sapor unus ei, sed sapor ille Deus.

En 1644, l'évêque de Poitiers fit l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession. Il est honoré, depuis sa mort, sous le titre de "Bienheureux", et l'on trouve son nom dans les litanies de son ordre. Il n'a cependant pas d'office particulier, et l'on dit la messe de la Trinité le jour de sa fête.

ARBUTHNOT (Alexandre), naquit en Écosse, l'an 1538, d'une famille illustre. Après avoir fait son droit à Bourges, sous le fameux Cujas, il devint principal, ou régent, du collége royal d'Aberdeen. Il s'était fait protestant peu de temps auparavant, et joua un rôle dans les troubles que cette religion suscita en Angleterre. Il fut deux fois membre des assemblées générales. On a de lui des *Discours* en latin *sur l'origine et l'excellence du droit*, Edimbourg, 1572, in-4°, et l'édition de l'"Histoire d'Écosse", de Buchanan son ami, dont il adoptait les maximes et le fanatisme de secte. Il mourut à Aberdeen en 1583, âgé de 46 ans. C'était un esprit faux et inconstant, propre à l'intrigue et aux petits manéges de parti.

* ARBUTHNOT (Jean), écrivain célèbre, prit à Aberdeen le degré de docteur en médecine. Il vint ensuite à Londres, où il enseigna les mathématiques. Le hasard lui ayant procuré l'occasion de donner quelques secours au prince Georges de Danemarck, il devint son médecin, et ensuite celui de la reine Anne. En 1714, Pope, Swift et lui, conçurent le plan d'une satire contre l'abus de la science, sous le titre de *Mémoires de Martinus Scriblerus;* mais la mort de la reine fit échouer ce projet. Il a publié | des *Tables des anciennes monnaies, poids et mesures;* | un *Essai sur les aliments,* | et un autre des effets de l'air sur le corps humain. Le docteur Arbuthnot fut un de ces esprits dont la reine Anne a vu embellir son règne. Il mourut à Londres en 1735.

ARCADIUS, empereur d'Orient, fils de Théodose-le-Grand, naquit en Espagne en 377, fut revêtu de la pourpre par son père, à l'âge de 7 ans, en 384, et lui succéda en 395. Honorius, son frère, eut l'empire d'Occident. Ruffin, préfet du prétoire, le gouverna d'abord, et seconda son zèle contre les païens et les ariens; mais, n'ayant pu le déterminer à être son gendre, il ouvrit l'Orient aux Barbares. Ce traître ayant fini par une mort tragique, Arcadius plaça sa confiance encore plus mal. Eutrope, eunuque, qu'il fit son grand chambellan, d'abord esclave, ensuite valet, et parvenu peu à peu, le conduisit comme une bête, selon l'expression de Zozime. Arcadius, après s'être reposé de tout sur son eunuque, donna ensuite sa confiance entière à Eudoxie, sa femme, à laquelle il sacrifia saint Jean Chrysostôme. (*Voyez* ce nom.) Arcadius ne survécut pas long-temps à cette illustre victime de sa criminelle complaisance. Le premier jour de l'an 408, ce prince, religieux et faible, doux et inconstant, timide et borné, à la fleur de son âge, n'ayant que 31 ans, alla rendre compte du mal qu'il avait fait ou plutôt qu'il avait laissé faire pendant un règne de 13 ans, abandonné à la conduite de sa femme et de ses eunuques: heureux s'il a pu trouver son excuse dans la faiblesse de son courage ou dans les bornes de ses lumières!

ARCAS, fils de Jupiter et de Calisto, donna son nom à l'Arcadie, celui de tous les pays de la Grèce dont on raconte le plus de fables. Quand Arcas fut grand, des chasseurs le présentèrent au roi Lycaon son aïeul, qui ne le reconnut point. Ce prince inhumain, pour éprouver la puissance de Jupiter qui était venu chez lui prendre l'hospitalité, lui servit dans un festin les membres d'Arcas qu'il avait coupés par morceaux. Jupiter, indigné d'un accueil et d'une tentative aussi détestables, changea Lycaon en loup, et Arcas en ours, qu'il plaça dans le ciel auprès de sa mère : c'est la constellation de la petite Ourse.

* ARCÈRE (Louis-Étienne), naquit à Marseille l'an 1698, entra dans la congrégation de l'Oratoire, professa quelque temps les humanités, et se fit remarquer par plusieurs prix de poésie qu'il remporta dans diverses académies de province qui s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Il se fixa à la Rochelle en 1743, et devint secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture. C'est là qu'il rédigea, sur les matériaux qu'avait entassés le père Jaillot, l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°. Cette *Histoire*, très-estimée, valut à son auteur une pension de la province et le titre de correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres. On a encore de lui : | *Journal historique de la prise de Mahon ;* | *Mémoire apologétique de la révolution de Corse*, en 1760 ; | *Dissertation sur l'état de l'agriculture chez les Romains*, in-8°, Paris, 1776, qui remporta l'accessit au prix proposé par l'académie des inscriptions. Arcère avait des connaissances assez étendues dans les langues anciennes et en histoire. Il a légué à la bibliothèque de l'Oratoire de Marseille

ses manuscrits en 4 vol. in-fol., intitulés *Arceriana*. Ses poésies sont répandues dans différents recueils. Il mourut à la Rochelle, supérieur de la maison de l'Oratoire de cette ville, le 7 février 1782.

ARCESILAUS, ou ARCESILAS, de Pitane en Eolide, disciple et successeur de Crantor, dans l'école platonique, forma la secte appelée "la seconde académie". Ses principes étaient qu'il fallait douter de tout, et ne rien affirmer. Ce système qui, réduit à ses justes bornes, est peut-être le seul raisonnable, devenait le renversement de toutes les sciences, de la façon qu'Arcésilas l'enseignait. Il est solidement réfuté dans le livre de Cicéron, intitulé "Lucullus (lib. 4. Acad. Quæstion). « Comment, y est-il dit, peut-on s'engager dans une secte qui confond le vrai avec le faux, qui nous ôte tout usage de la raison et du jugement, qui nous défend de rien approuver, et qui nous dépouille de tous les sens? Encore ces peuples cimmériens, qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont-ils quelques feux et quelque crépuscule qui les éclairent. Mais ces philosophes, au milieu des profondes ténèbres dont ils nous environnent, ne nous laissent aucune étincelle dont la lueur puisse nous éclairer. Ils nous tiennent comme garrottés par des liens qui ne nous permettent pas de faire aucun mouvement; car enfin nous défendre, comme ils font, de donner notre consentement à quoi que ce puisse être, c'est réellement nous ôter tout usage de l'esprit, et nous interdire en même temps toute action. » Arcésilaüs ne laissa pourtant pas d'avoir beaucoup de disciples, quoique sa conduite fût peu propre à lui donner de la considération et à inspirer de la confiance en ses leçons. Il passait de la lecture à la débauche et à la crapule, et n'avait d'autre règle de vie que le caprice et le goût du moment. On rapporte qu'il mourut d'un excès de vin à l'âge de 75 ans, l'an 300 avant J.-C. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi tant de disciples quittaient les sectes de leurs maîtres pour embrasser celle d'Épicure, tandis qu'aucun épicurien n'abandonnait la sienne pour se jeter dans une autre, il répondit : « Parce que des hommes on peut en faire des eunuques; mais que des eunuques on ne peut point en faire des hommes. » Il eût été plus clair de répondre qu'un homme peut bien s'abrutir, mais qu'une fois abruti, il ne saurait guère revenir à son premier état. *Voy.* PYRRHON.

* ARCHAGATUS, médecin grec, le premier de cette nation qui vint s'établir à Rome, 200 ans avant J.-C. Le peuple romain, soit par admiration pour ses talents, soit pour les services qu'il attendait de son art, lui acheta une boutique dans le faubourg d'Œilius, et lui fit accorder le titre de citoyen. Il employa d'abord une méthode fort douce dans l'exercice de la chirurgie, qu'il pratiqua avec succès; aussi le nomma-t-on "Vulnerarius", guérisseur de plaies; mais, forcé bientôt d'employer des agents plus violents, comme le fer et le feu, on lui donna le nom de "Bourreau", et on prit la médecine en horreur. Cependant, quel-

ques années après, la guérison qu'opéra le célèbre Asclépiade réconcilia le peuple romain avec cet art aussi difficile qu'il est nécessaire.

*ARCHAMBAL (Jacques Deslacs d'), vicaire-général de Bazas, a donné un *Code ecclésiastique*, ou collection des capitulaires, ordonnances, édits, etc. jusqu'à Louis XVI, ' touchant la juridiction de l'Église de France, 1778, 4 vol. in-4°; c'est l'abrégé des capitulaires de Baluze.

* ARCHÉDALE (Jean), gouverneur de la Caroline en 1695, y rétablit, par une sage administration, l'ordre et la paix qui en avaient été bannis sous ses prédécesseurs. La colonie lui dut l'introduction de la culture du riz, qui est devenue la source de sa prospérité. A son retour à Londres, il publia : *Nouvelle Description de la Caroline*, 1707.

ARCHELAUS, roi de Lacédémone, se rendit maître de la ville d'Egis et de quelques autres places, et mourut après un règne de 60 ans, vers 800 avant J.-C.

ARCHÉLAUS, fils naturel de Perdiccas, et selon quelques-uns d'Alexandre, prédécesseur de Perdiccas, s'empara de la couronne de Macédoine après en avoir fait mourir l'héritier légitime. Cet usurpateur, à la cruauté près, se conduisit en grand prince : il disciplina ses armées, fortifia ses places, équipa des flottes, et protégea les lettres et les arts. [Il employa sept talents (environ 40,000 f.) à faire peindre son palais par Zeuxis, qui, lui reconnaissant beaucoup de goût pour la peinture, lui fit présent de son tableau de Pan.] Les plus grands écrivains et les plus habiles artistes vinrent en foule à sa cour. Socrate y fut appelé; mais il répondit qu'il ne pouvait se résoudre à aller voir un homme de qui il recevrait des biens qu'il ne pourrait lui rendre. On croit que ce philosophe avait un autre motif de son refus, le gouvernement dur de ce prince. Un de ses favoris l'assassina l'an 398 avant J.-C., après un règne de 14 ans. L'histoire de Macédoine, à cette époque, n'est pas bien sûre dans ses détails.

ARCHÉLAUS, fils d'Archelaüs, qui commanda en chef les troupes de Mithridate, obtint de Pompée le pontificat de Comane dans l'Arménie. Il servit quelque temps dans l'armée des Romains. [Non content de posséder, comme grand-prêtre de Comane, un vaste territoire, beaucoup de richesses, des esclaves, et d'avoir presque l'autorité d'un roi, il se rendit en Egypte, où il se fit passer pour fils de Mithridate, et sous ce faux titre il épousa Cléopâtre, fille nubile de Ptolémée, qu'on venait de chasser, et auquel il succéda.] Son règne ne fut que de six mois, ayant été défait et tué par les troupes de Gabinius, général romain, vers l'an 56 avant Jésus-Christ.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, fut fait roi de Cappadoce par Marc-Antoine. Il secourut ce général à la bataille d'Actium contre Auguste, et ne laissa pas de se maintenir sous cet empereur. Tibère, moins indulgent, voulut se venger de ce qu'il ne lui avait rendu aucun devoir pendant son séjour à Rhodes, et l'invita de venir à Rome, sous les plus belles promesses; mais à peine

fut-il arrivé, qu'il le fit enfermer dans une dure prison, où il mourut la 17e année de Jésus-Christ, après un règne de 52 ans. Son royaume fut déclaré province de l'empire.

ARCHÉLAUS, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda dans le royaume de Judée, l'an 3 de Jésus-Christ. Il commença son règne en faisant assassiner 3,000 Juifs, mécontents de ce qu'on avait mis à mort ceux qui avaient arraché un aigle d'or sur le portail du temple. Il partit ensuite pour Rome. Auguste confirma sa royauté, mais ne lui donna que la moitié des états de son père, et, sur les plaintes qui s'élevèrent contre lui, l'exila à Vienne dans les Gaules. Il y mourut l'an 6 de Jésus-Christ. C'est cet Archelaüs dont il est parlé au chap. 2 de saint Mathieu, et dont saint Joseph connaissait sans doute la cruauté, lorsqu'apprenant qu'il avait succédé à son père, il jugea qu'il était prudent de ne pas retourner en Judée.

ARCHÉLAUS, philosophe grec, disciple d'Anaxagore, enseigna la doctrine de son maître avec quelques changements. Il erra dans la physique et la morale, quoiqu'on lui eût donné le surnom de "Physicien", parce qu'il apporta le premier la physique de l'Ionie à Athènes. Il soutenait, comme Anaxagore, que tout se forme par des parties semblables; que toutes les actions sont indifférentes, et qu'elles ne sont justes ou injustes que parce que les lois ou la coutume les ont rendues telles; erreur que les philosophes de ce siècle essaient de ressusciter, et qui renverse le fondement de toute morale. Cet Archélaüs, qui philosophait ainsi vers l'an 444, fut le maître de Socrate et d'Euripide.

ARCHÉLAUS, célèbre sculpteur, fils d'Apollonius, était de Priène, ville d'Ionie. Il fit en marbre l'*Apothéose d'Homère*, sous l'empereur Claude, à ce qu'on croit. [Ce bas-relief, de petite dimension, fut trouvé sur la voie Appienne, près d'Albano, où Claude avait eu une maison de plaisance.]

ARCHÉLAUS, évêque de Cascar ou Casghar, dans la Mésopotamie, s'illustra autant par sa piété que par son savoir. Il confondit Manès, l'an 277, dans une conférence dont la relation subsiste encore en latin traduite par Zacagni sur le grec. Cette relation ne fut point écrite par Archelaüs, comme quelques auteurs l'ont avancé. Saint Jérôme croyait qu'elle avait été traduite en grec par Hégémoine; mais Photius prouve qu'Hégémoine en est l'auteur. Ce point d'histoire a été fort bien éclairci par Joseph Assemani. ("Append. ad tom. 1, Bibliot. orient.," pag. 45.)

ARCHÉMOR, fils de Lycurgue, roi de Némée, fut mis par sa nourrice sur une plante d'ache, tandis qu'elle était à montrer une fontaine aux princes qui allaient assiéger Thèbes; un serpent le piqua, et il mourut de sa blessure. Lycurgue voulut punir de mort la négligence de la nourrice, mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux néméens, qui se célébraient de trois ans en trois ans. Les vainqueurs se mettaient en deuil et se couronnaient d'ache.

ARCHIAS, poète grec, est plus connu par le plaidoyer élo-

quent que Cicéron prononça en sa faveur, que par les petits fragments qui nous restent de lui. Il vivait vers l'an 60 avant Jésus-Christ. [Il avait composé un poème sur la guerre des Cimbres, et en avait commencé un autre sur le consulat de Cicéron. Les quarante *Épigrammes* qui nous restent de lui ont été recueillies d'abord dans l'"Anthologie grecque", et publiées séparément, quelque temps après, par Daniel Alswort.] — Il y a un autre ARCHIAS, que la ville de Corinthe regarde comme son fondateur.

*ARCHIDAME Ier, roi de Sparte, monta sur le trône en 620 av. J.-C., et régna 6 ans.

* ARCHIDAME II, roi de Sparte, 476 avant Jésus-Christ, soumit les Ilotes qui s'étaient révoltés, ravagea l'Attique, et assiégea Athènes pendant la guerre du Péloponèse. Il mourut l'an 427 avant Jésus-Christ.

ARCHIDAME III, fils et successeur d'Agésilas II, roi de Sparte, vainquit les Arcadiens, repoussa les attaques d'Epaminondas contre Lacédémone, secourut les Tarentins, et fut tué par les Lucaniens l'an 338 avant J.-C. Ce fut un prince digne des plus grands éloges par ses belles actions dans la guerre, et par les autres circonstances de sa vie. Les anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons mots. Quelqu'un demandait à Archidame jusqu'où s'étendait le domaine des Lacédémoniens? il répondit : "Partout où ils peuvent étendre leurs lances", maxime affreuse, mais malheureusement mise en pratique dans tous les siècles et chez tous les peuples. Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes, « que, s'il regardait son ombre au soleil, il ne la trouverait pas plus grande qu'elle n'était avant la victoire. »

* ARCHIDAME IV, fils d'Eudamidas et roi de Sparte, fut défait sous les murs de cette ville, l'an 293 avant Jésus-Christ, par Démétrius, fils d'Antigone.

ARCHILOQUE, poète grec, naquit à Paros, vers l'an 700 av. Jésus-Christ, d'une famille distinguée. Il porta d'abord les armes, et nous apprend lui-même dans ses poésies qu'il prit la fuite dans un combat, et jeta son bouclier pour être plus léger à la course. Il réussit mieux dans la poésie qu'à la guerre. C'était le poète le plus satirique de l'antiquité. Quand il était las de critiquer ses amis ou ses ennemis, il médisait de lui-même. Ce sont ses vers qui nous apprennent qu'il était né d'une mère esclave, que la faim l'obligeà de quitter son pays, qu'il se fit détester partout où il put se faire connaître, et qu'il était livré à toutes sortes de déréglements. Il se déchaîna avec une rage si envenimée contre Lycambe, qui, malgré sa parole, avait promis sa fille à un concurrent plus riche, que le bon homme se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusque sur la famille de ce malheureux imbécille, et avec tant de violence, qu'elle ne voulut pas survivre aux satires de cet enragé. Archiloque fut aussi licencieux dans ses vers que médisant. Lacédémone défendit à ses concitoyens de lire ses poésies, et l'empereur Julien, en faisant une comparaison des mœurs chrétiennes avec celles des païens, bien honorable au christianisme, dit à un des pontifes que « le moyen

d'imiter les chrétiens est d'éviter les lectures obscènes, en particulier celle des écrits d'Archiloque. » On en trouve des fragments dans les poètes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il fut un des premiers qui se servirent des vers ïambes. Son style est plein de force, de hardiesse, de feu, de véhémence et d'énergie : on l'a comparé à un philosophe célèbre de nos jours, qui, pour la véhémence et l'atrocité des injures, ainsi que par la licence de ses écrits, peut être considéré comme l'Archiloque du XVIIIe siècle. Ce satirique assassin fut assassiné lui-même : on se vengea par le fer du poignard que ses ïambes enfonçaient dans le cœnr.

ARCHIMÈDE, naquit à Syracuse, d'une famille illustre, vers l'an 287 avant l'ère chrétienne. Il était parent du roi Hiéron, et préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que sa naissance lui promettait. Hiéron, son ami et son souverain, conversait journellement avec lui sur la théorie et la pratique des sciences qu'il cultivait. On prétend qu'un jour, en lui expliquant les effets des forces mouvantes, il osa lui dire que, s'il avait une autre terre que notre globe, pour placer ses machines, il leverait celle-ci à son gré. Ce trait, que plusieurs historiens racontent, a été regardé comme une fable par quelques modernes, on ne sait pourquoi ; car l'assertion d'Archimède est très-raisonnable et très-vraie : il ne faudrait pas même que ses machines fussent d'une grande force pour produire cet effet. Quant à la sphère de verre, dont on dit que les cercles suivaient les mouvements de ceux du ciel, c'était sans doute une espèce de planétaire, moins parfait peut-être que ceux d'aujourd'hui. L'histoire des miroirs ardents dont il se servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus, qui assiégeait Syracuse, a été traitée de conte par Descartes; cependant le père Kircher en a fait voir la possibilité. « Supposons », dit ce savant physicien dans sa "Magia catoptrica" « les principes suivants : 1° Plus un miroir droit a de surface, plus il réfléchit de lumière sur le plan qu'on lui oppose; n'a-t-il qu'un pied de surface, il n'enverra qu'un pied de lumière sur la muraille, encore faut-il qu'elle soit près; l'expérience nous apprend qu'il ne lui enverrait que le quart de cette quantité, s'il en était à cent pieds; 2° cette lumière est composée d'une infinité de rayons réfléchis par les différents points de la surface du miroir. Dirigez donc un second miroir plan vers le même endroit que le premier, la lumière et la chaleur qu'il y aura seront doubles; elles seraient triples si vous dirigiez de la même manière un troisième miroir plan; et ainsi des autres à l'infini; 3° Pour prouver que l'intensité de la lumière et de la chaleur est en raison directe des surfaces réfléchissantes, j'ai pris cinq miroirs; je les ai exposés au soleil, et j'ai éprouvé que la lumière réfléchie par le premier me donnait moins de chaleur que la lumière directe du soleil; avec deux miroirs, la chaleur augmentait considérablement; trois miroirs me donnaient une chaleur à peine supportable; et celle que me causaient cinq miroirs dirigés vers un même point, était tout-à-fait insupportable. J'ai donc conclù

qu'en multipliant et en dirigeant de cette manière les miroirs plans, non-seulement j'aurais de plus grands effets que ceux que l'on a au foyer des miroirs paraboliques, hyperboliques et elliptiques, mais j'aurais ces effets à une plus grande distance; cinq miroirs me les ont donnés à cent pieds. Quels phénomènes terribles n'aurait-on pas, si l'on employait mille miroirs! Je prie donc instamment les mathématiciens qui s'adonnent à la catoptrique de tenter avec soin cette expérience; ils éprouveront qu'il n'est point de machine catoptrique aussi propre que celle-ci à brûler à une certaine distance.» Buffon a suivi et perfectionné cette théorie du jésuite. Son miroir est composé d'environ 400 glaces planes, d'un demi-pied en carré. Il fond le plomb et l'étain à 140 pieds de distance, et allume le bois beaucoup plus loin. Ainsi celui d'Archimède, qui brûlait à la portée du trait (c'est-à-dire à 150 ou 200 pieds), ne doit pas être regardé comme une chimère. Une autre gloire de ce célèbre mathématicien est d'avoir inventé des machines et des batteries, soit pour l'attaque, soit pour la défense des villes, dont sa patrie se servit avec avantage. Ses connaissances n'étaient pas bornées aux mathématiques seules. Un orfévre ayant mêlé du cuivre avec de l'or dans une couronne d'or pour le roi, il trouva le secret (alors inconnu, aujourd'hui très-commun), de découvrir la fraude; il conçut tant de joie de cette découverte, qu'il sortit brusquement du bain, sans s'apercevoir qu'il était nu, en criant: «Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!» Marcellus, ayant enfin, après un long siége, surpris Syracuse, ordonna, en entrant dans la ville, que l'on épargnât Archimède; mais l'application de ce mathématicien à ses études lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problème, il ne sut la prise de la place que lorsqu'un soldat se présenta à lui pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment, jusqu'à ce qu'il eût fini son opération géométrique; mais le soldat, ne comprenant rien à ce qu'il lui disait, le perça de son épée, l'an 212 av. J.-C. La mort de ce grand homme causa une vive douleur au général romain; il traita ses parents avec une distinction marquée, et lui fit élever un tombeau, sur lequel on voyait un cylindre et une sphère. Cicéron, questeur en Sicile, découvrit ce monument de la vénération de Marcellus pour ce mathématicien. Nous avons de lui quelques traités, dont nous sommes redevables aux Grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople. Les éditions les plus recherchées sont celle de Londres, in-4°, en 1575, et celle de Paris, 1615, in-fol., qui est la meilleure. Voyez les "Recherches sur la vie d'Archimède", par Melot, dans le 14e vol. des "Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres". [Les *OEuvres* d'Archimède ont été traduites en plusieurs langues modernes; en français par Peyrard, Paris, 1707, in-4°; 1808, 2 vol. in-8°. Parmi les anciens, Archimède est le seul qui ait laissé quelque chose de positif sur la mécanique et l'hydrostatique dans ses *Traités sur les centres des gravités, des lignes et des plans*; et *sur l'équi-*

libre des corps plongés dans la mer. Dans son *Arénaire*, qu'il adressa au roi Gélon, fils d'Hiéron, il se montre profond astronome et arithméticien habile, et cela dans un temps où les calculs numériques n'avaient pas de règles ou de procédés déterminés. On le considère comme le premier inventeur des "moufles", ou d'une combinaison de poulies propres à élever les plus grands fardeaux, comme un vaisseau, etc. On lui attribue aussi l'invention de la "vis sans fin" et de la "vis creuse", dans laquelle l'eau monte par son propre poids.]

ARCHINTO (Octave), créé comte de Barate par Philippe III, roi d'Espagne, était d'une famille illustre du duché de Milan, qui prétend descendre des rois lombards. C'était un des plus grands antiquaires du XVIe siècle. On a publié le *Recueil des antiquités*, qu'il avait réunies en 1 vol. in-fol., sans nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare. [On estime beaucoup ses *Epilogati raconti delle antichità e nobiltà della famiglia Archinti, etc.*, Milan, 1648, in-fol.]

* ARCHINTO (Le comte Charles), gentilhomme de la Chambre de l'empereur Léopold, chevalier de la Toison-d'Or, et grand d'Espagne, naquit à Milan le 30 juillet 1669. Après avoir terminé son cours de philosophie et de mathématiques, il voyagea en divers pays de l'Europe, s'arrêta longtemps à Rome, et retourna se fixer à Milan en 1700. Ami des lettres, il s'occupa de diverses fondations utiles, et créa dans sa patrie une académie des sciences et des arts. Une partie de sa fortune fut consacrée à réunir dans son palais une riche et nombreuse bibliothèque, à laquelle il joignit aussi divers instruments de physique et de mathématiques. C'est sous ses auspices et par ses soins que se forma la société Palatine qui a enrichi le monde littéraire d'une foule d'éditions précieuses, et qui commencent par la collection de Muratori "Scriptores rerum italicarum". On n'a imprimé d'Archinto que quelques notes sur trois livres de l'Histoire d'Arnolphe, de Milan, tom. 4, "Scriptores rerum italicarum", et quelques tables publiées après sa mort, qui ont pour titre : *Tabulæ præcipua scientiarum et artium capita digesta per ordinem repræsentantes.* Sa famille possède un grand nombre de manuscrits qui n'ont point encore vu le jour. Ce savant mourut le 17 décembre 1732.

ARCHON (Louis), chapelain de Louis XIV, naquit en 1645 à Riom en Auvergne, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire ecclésiastique de la chapelle des rois de France*, Paris, 1704-1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses. Le premier volume renferme l'Histoire de la chapelle des rois de France de la première et de la seconde race; et le second l'Histoire de la chapelle de la troisième race jusqu'à Louis XIII. [Un troisième volume, qu'il n'eut point sans doute le temps d'achever, devait renfermer l'Histoire de la chapelle royale de Louis XIV.] Ce n'est pas une simple liste des officiers de cette chapelle, mais une Histoire édifiante de leur piété, et un récit historique de leurs vertus, de leur libéralité et de leur mort.

ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pytha-

gore, et fut son huitième successeur dans la profession de cette secte; il était contemporain de Platon. Egalement profond dans la géométrie et la mécanique, il enrichit celle-ci de la vis et de la poulie, et rendit service aux hommes en appliquant les mathématiques aux choses d'usage. Eutocius rapporte qu'il trouva la duplication du cube, découverte plus utile que celle d'un pigeon volant qu'on prétend qu'il fit. Ses exercices de l'école ne l'empêchèrent pas d'être un grand homme d'état et un bon général d'armée. Il eut différents emplois, et les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avait jeté. Il florissait l'an 408 av. J.-C. Porphyre nous a conservé un fragment d'Archytas. Jean Gramm, Danois, en a donné une édition, avec la traduction latine. Il l'a ornée d'une belle dissertation sur ce philosophe guerrier et politique, in-4° à Copenhague.

* ARCKENHOLZ (Jean), publiciste suédois, né à Helsingfort en 1695, mort en 1777, voyagea dans les principaux états de l'Europe, et vint à Paris où il publia : *Considérations sur la France par rapport à la Suède*, qui le firent enfermer à son retour en Suède dans une forteresse; ayant obtenu sa liberté, il fut nommé secrétaire de la chambre des comptes en 1743 et garde du cabinet des curiosités à Cassel. On a de lui : | *Mémoires sur Christine, reine de Suède*, etc., Amsterdam, 1751-59, 4 vol. in-4°; | *Lettres sur les Lapons et les Finois*, en français, Francfort et Leipsig, 1756, in-8°; | *Mémoires de Rusdorf*, etc., traduits en allemand sur le manuscrit français, ib., 1762, in-8°; | *Recueil des sentiments et des propos de Gustave-Adolphe*, Stockholm, 1769.

ARCO (Nicolas), de la famille des comtes d'Arco de Bavière, est compté par Paul Ubaldini, parmi les écrivains de Vérone, peut-être parce qu'il avait une demeure et des biens dans le territoire de cette ville. Le comte d'Arco, poète et historien, mourut en 1546. On a de lui un *Recueil* de vers latins, 1546, in-4°, peu connu, selon la remarque de Scipion Maffei, parce que ce livre est fort rare. Dans une lettre qui est à la fin, on cite les ouvrages suivants du même auteur : | *Hymni ecclesiastici*; | *Conflictus ticinensis*; | *de Laudibus olivæ*; | *Obsidio Viennæ*; tous en vers.

* ARCON (Jean-Claude-Éléonor LEMICEAUD D'), général de division, inspecteur des fortifications, membre de l'Institut et sénateur, né à Pontarlier en 1733, mort en 1800, fut l'inventeur des célèbres batteries flottantes de Gibraltar en 1782. On a de lui : *Considérations sur l'influence du génie de Vauban*, 1786; | *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, 1795, in-4°; *Conseil de guerre privé sur l'événement de Gibraltar*, 1782-85, in-8°. On estime ses *Réflexions d'un ingénieur*, Amsterdam, 1773, in-12.

* ARÇONS (César D'), avocat au parlement de Bordeaux, publia différents traités sur la philosophie et la théologie. On distingue son *Traité sur le flux et le reflux de la mer et sur les longitu-*

des, Rouen, 1655, in-8°, et sa *Dissertation sur les écritures*. D'Arçons mourut en 1681.

* ARCONVILLE (Geneviève-Charlotte d'Arlus, épouse de Louis-Lazare Thiroux d') née le 17 octobre 1720, morte le 23 décembre 1805. Belle-sœur, et mère de deux magistrats dont le nom rappelle l'idée de toutes les vertus (Angran d'Alleray, ancien lieutenant civil, et Thiroux de Crosne, ancien intendant de Rouen), elle mérite d'occuper un rang parmi les femmes célèbres de son siècle. On lui doit, sous le voile de l'anonyme, | *Pensées et réflexions morales sur divers sujets* (adressées à Mme Angran d'Alleray, sœur de l'auteur), Avignon, Paris, 1760, pet. in-12, 2e édition, augmentée; La Haye et Paris, 1766, pet. in-12; | *de l'Amitié*, Amsterdam et Paris, 1671, in-8°; | *des Passions*, Paris, 1764, in-8°. Ces trois ouvrages de morale sont d'une personne de beaucoup d'esprit, qui sait penser et bien exprimer ce qu'elle pense. Les deux derniers ont été réunis vers 1766, in-12. | *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, Paris, 1766, in-8°; ouvrage utile, intéressant et curieux; | la *Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1721, 2 vol. in-8°. Cette vie est très-curieuse et fort bien faite; | la *Vie de Marie de Médicis*, Paris, 1774, 3 vol. in-8°. Il y a beaucoup de recherches et de franchise dans cet estimable ouvrage. | *Avis d'un père à sa fille*, par le marquis d'Hallifax, traduit de l'anglais, Londres (Paris), 1756, in-12, réimprimé dans l'étranger en 1757; ouvrage plein de raison, de sagesse et de solidité; | *Méditations sur les tombeaux*, traduites de l'anglais d'Hervey, Paris, 1771, in-12; | *Histoire de saint Kilda*, par le révérend P. Kennet Macanlan, traduit de l'anglais, Paris, 1782, in-12, et plusieurs autres ouvrages.

ARCQ (Philippe-Augustin de Sainte-Foy, chevalier d'), fils naturel du comte de Toulouse, né à Paris, et mort en 1779 à Tulle, où il avait été exilé, cultiva les lettres avec beaucoup de goût. On a de lui : | *Mes loisirs*, 1755, in-12, traduits en allemand, Helmstadt, 1759. C'est un recueil de pensées, la plupart agréables et instructives, et quelques-unes paradoxales. Ce qui n'est pas un petit éloge pour un homme du monde du XVIIIe siècle, non-seulement c'est d'y avoir respecté la religion, mais encore de s'y être élevé avec zèle contre ceux qui l'attaquent; | *Le palais du Silence*, 1754, in-12, roman écrit avec délicatesse, dont le but est d'inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. « Il serait à souhaiter, dit un critique estimé, que les trois quarts des auteurs modernes allassent faire un peu de séjour dans ce temple. » | *Lettres d'Osman* roman, in-4°; | *la Noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il opposa à la noblesse commerçante de l'abbé Coyer; | *Histoire générale des guerres*, 1756, in-4°, 2 vol. qui devaient être suivis de plusieurs autres. Quoique bien écrit, cet ouvrage, un peu superficiel, n'a pas été bien accueilli; | *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12, pleine de recherches, de vues sages et utiles. L'auteur a profité de ce que Huet et Pluche ont écrit sur la navigation et le commerce des anciens.

*ARCUDI (Alexandre-Thomas), dominicain, né à Saint-Pierre en Galatine, s'acquit de la réputation par ses ouvrages écrits en italien. Les plus remarquables sont sa *Galatina letterata*, Gênes, 1709, qui renferme 44 articles biographiques de savants de sa patrie; une *Histoire de saint Athanase*, et des *Sermons*.

ARCUDIUS (Pierre), prêtre grec de l'Ile de Corfou, vint étudier à Rome. Grégoire XIV l'envoya en Pologne et en Russie pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs dans ces régions. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, mais dont les fruits ne subsistèrent guère, il s'attacha au cardinal Borghèse, et mérita sa protection et son estime. Nous avons de lui | un ouvrage savant intitulé : *de Concordia Ecclesiæ occidentalis et orientalis, in septem sacramentorum administratione*, imprimé à Paris en 1672, vol. in-4°; | *Utrum detur purgatorium?* Rome, 1632, in-4°; | *de purgatorio Igne*, ibid., 1637, in-4°; | *Opuscula de processione Spiritus sancti*, ibid, 1630, in-4°. Le fond de ces ouvrages, et de quelques autres du même auteur est très-estimé; mais l'ordre y manque quelquefois, et le style en est un peu négligé. Ils sont surtout propres à défendre l'Eglise romaine et sa croyance contre le schisme des Grecs; et c'est ce qui l'a rendu odieux au parti de la "petite Église", et lui a attiré plus d'une sorte de sarcasmes de la part des écrivains de cette secte. Léon Allacci, auteur érudit, et Grec lui-même, zélé pour l'union, lui rend plus de justice : il paraît cependant l'accuser d'un excès de zèle, en disant « qu'il haïssait jusqu'au nom même des novateurs; » mais, en réfléchissant bien sur les fruits de l'esprit d'innovation, et sur ce qu'on appelle "novateurs", on se persuadera que ce jugement est plutôt un éloge qu'une critique. L'abbé Renaudot semble l'accuser de s'être proposé de décrier l'Église grecque; mais, quoi qu'il en soit de cette intention supposée, comme il s'agit des Grecs tombés dans le schisme, l'ignorance et la superstition, il est à croire qu'Arcudius ne leur a pas fait grand tort. Il mourut vers l'an 1634, dans le collége des Grecs, où il s'était réfugié. Il vivait encore en 1633, lorsque Léon Allacci publia ses "Apes urbanæ"; mais il était mort en 1637, quand Pantaléon Ligaridius imprima son traité *de Purgatorio*.

*ARDANT (Isaac-Philibert), né à Tannay, en 1765, avocat au conseil avant la révolution, et nommé maître des requêtes au retour de Louis XVIII, mourut à Paris, le 26 février 1827. On lui doit : | *Projet de code rural et forestier*. Paris, 1819, in-8°; | *Essais de philosophie physique et astronomique sur quelques phénomènes de la nature et du globe*, Paris 1826, 2 vol. in-8°; | plusieurs *Mémoires* sur différentes matières. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur les monnaies anciennes.

ARDECHYR BABEGHAN, ou ARTAXERCÈS, premier roi de la dynastie des Sassanides, en Perse, reprit la couronne de ses ancêtres sur Ardavan qui l'avait usurpée. Il vainquit et mit à mort le père et le fils; et cette victoire le fit roi l'an 223 de J.-C. Il nous a laissé un *Journal* exact de ses

actions particulières et publiques; il est à croire qu'il n'est pas toujours scrupuleusement vrai, et qu'il ne dit pas tout, quoiqu'il rapporte quelques fautes qui lui sont échappées. Il ne négligea ni l'utile, ni l'agréable. Il enrichit son état des plus beaux monuments d'architecture. Il joignit à l'Histoire de sa vie, un ouvrage intitulé : *Règles pour bien vivre*, adressées aux princes et aux sujets. Les maximes de ce monarque étaient que « le peuple est plus obéissant quand le roi est juste; que le plus méchant de tous les princes est celui que les gens de bien craignent, et duquel les méchants espèrent. » Il voulait que les peines fussent proportionnées aux fautes, et il répétait souvent à ses officiers : «N'employez pas l'épée, quand la canne suffit. » Il mourut l'an 238, après quinze ans de règne.

*ARDELL (J.-Mac), graveur irlandais très-estimé, s'est distingué dans le genre de la manière noire, et est mort jeune à Londres en 1765.

* ARDEN (Édouard), catholique romain d'une bonne famille de Warwickshire, né en 1532, fut exécuté pour une conspiration prétendue contre la reine Élisabeth.

* ARDÈNE (Esprit-Jean D'), a donné des fables assez estimées qui, avec d'autres poésies, forment 4 vol. in-12. Il est mort en 1748.

* ARDÈNE (Jean-Paul DE ROME D'), frère du précédent, oratorien, né à Marseille en 1699, remporta d'abord des prix de poésie, et devint supérieur d'un collége de sa congrégation; mais sa santé le força bientôt de se retirer au château d'Ardène, où il cultiva la botanique, et fut un modèle de charité. Il a publié l'*Année champêtre*, Lyon, 1769, 3 vol. in-12, très-estimé, mais qui ne traite que du potager. Son *Traité des renoncules, œillets, jacinthes*, etc., 1746-62, in-12, résultat de ses observations, n'est pas moins utile pour la pratique. Il mourut le 5 décembre 1769.

* ARDERN (Jean), chirurgien anglais du XIV[e] siècle, fut très-estimé dans son temps. On a de lui un volume manuscrit sur la médecine et la chirurgie; on n'en a imprimé qu'un *Traité de la fistule à l'anus*, qui a été traduit du latin en anglais, par J. Read, en 1588.

* ARDINGHELLI (Nicolas), d'une illustre famille de Florence, savant cardinal italien sous Paul III, servit utilement le saint-siége en diverses légations, et mourut à Rome en 1547.

* ARDUIN (marquis d'Yvrée), fut appelé au trône par les Italiens l'an 1002, après la mort d'Othon III; mais Henri, duc de Bavière, pour soutenir les droits des Othon sur la couronne d'Italie, se fit son concurrent sous le nom de Henri II. Appuyé dans ses prétentions par les Allemands ses sujets, et par une grande partie des seigneurs italiens, il se fit sacrer à Pavie en 1004 et introduire dans toutes les villes de Lombardie. Arduin s'enferma dans sa forteresse d'Yvrée où, tranquille spectateur des querelles des peuples, il abandonnait à la valeur de ses partisans le soin de lui assurer la couronne; mais une seconde invasion de Henri II en 1013 et 1014 acheva de l'abattre : il tomba malade, déposa ses ornements royaux sur l'autel du couvent de

Fructérie, au diocèse d'Yvrée, et mourut le 30 octobre de l'an 1015, après avoir pris l'habit religieux.

*ARDUINI (Pierre), botaniste, né à Vérone vers l'an 1728, a publié sur cette science des ouvrages estimés, entre autres son *Animadversionum botanicarum Specimen*, pars I, Patavii, 1759, in-4°, tab. 22; pars II, Venetiis, 1704, in-4°, tab. 20. Nommé professeur d'agriculture et d'économie rurale à Padoue, il se livra, à cette occasion, à des observations et à des expériences sur la culture et les usages des diverses plantes qui peuvent servir dans l'économie rurale et domestique : *Memorie di osservazioni e d'esperienze sopra la coltura e gli usi di varie piante che servir possono all' economia*, Padova, 1766, in-4°. Linnée lui a dédié, sous le nom d'"Arduinia", un genre de plantes qui a été depuis réuni à celui de "Carissa".

* ARDUSER (Jean), célèbre mathématicien de Parpan, en Suisse, né en 1584, mort en 1665, a laissé divers traités de géométrie et de fortifications, une notice des personnages les plus distingués du pays des Grisons, Lindau, 1598, in-4°, et une carte de la Valteline.

* ARDYS, roi de Lydie vers l'an 678 avant J.-C., était fils de Gygès. Il prit les armes contre les Ioniens, s'empara de la ville de Priène, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il eut à son tour à soutenir l'irruption des Cimmériens. Ces peuples, chassés des bords du Bosphore par les Scythes nomades, s'emparèrent de la ville de Sardes, capitale de la Lydie, et forcèrent Ardys à se réfugier dans la citadelle. Lassés par la résistance du roi, ces guerriers vagabonds se retirèrent, laissant Ardys maître de son royaume, qu'il maintint dans une paix profonde jusqu'à sa mort, arrivée la 44[e] année de son règne.

* ARE-FRODE, c'est-à-dire "le Savant", historien islandais, un des plus estimés parmi les annalistes du Nord, naquit en Islande l'an 1068. Snorron assure qu'il écrivit un ouvrage sur les rois de Norwège, de Danemarck et d'Angleterre. Snore-Sturleson est regardé cependant comme le premier historiographe du Nord, bien qu'il n'ait vécu qu'en 1240. D'après ce qu'on lit dans Suhm (Hist. crit., tom. 4), on conserve dans la Collection d'Arnas Magneus un manuscrit qu'on croit être l'abrégé de l'ouvrage d'Are-Frode, et qui a pour titre : "Généalogie des rois de Norwège". Un seul fragment est considéré comme authentique, c'est celui qui est intitulé "Schedæ de Islandia." Théodore Thoslacius, évêque islandais, le publia à Skalholt, en 1668. La partie la plus intéressante de ce fragment est une table généalogique des ancêtres d'Are-Frode; elle remonte depuis Rognoald, cousin du roi Haraldus Pulchricemus, qui vivait en 803, jusqu'à Indre, contemporain d'Odin. Are-Frode mourut en 1148, âgé de 80 ans.

* ARELLANO (Jean D'), peintre espagnol, natif de Torcys, près Tolède, en 1607. Il fut élève de Jean de Solis, et se distingua surtout dans la peinture des fleurs. Il mourut à Madrid,

en 1670, à l'âge de 63 ans. L'église de Notre-Dame de Bon-Conseil de cette ville possède quatre de ses tableaux. — On compte encore quatre ARELLANO : le premier (Gille Ramirez D'), président de l'inquisition, a composé un traité *de Privilegiis creditorum*, et un ouvrage intitulé *El memorial de la gradeza del conde de Aquilar*. Le second (Ramirez) a composé en espagnol un traité sur l'*Orthographe*. Le troisième (J. Salvador-Baptiste), moine espagnol au XVIIe siècle, a écrit : | *Antiquitatis urbis Carmonæ, ejusque historiæ compendium* ; | *de Origine imaginis sanctæ Mariæ* ; | *de Reliquiis S.S. Justæ et Rufinæ*. Le quatrième enfin (Michel-Gomez), fut chevalier de Saint-Jacques, et membre du conseil des affaires de l'Inde ; il a écrit : | *Opera juridica tripartita*, Anvers, 1651, in-4° ; | *Juris canonici antilegomena* ; | *Theoremata pro immaculata conceptione sanctæ Mariæ* ; | *Supplicatio ad Innocentium*, au sujet de la Conception.

* ARELLIUS, célèbre peintre romain, né vers l'an 4 avant J.-C., avait un talent particulier pour peindre les déesses ; il orna de ses productions la plupart des temples de cette immense cité. Ses talents étaient ternis par des mœurs très-dépravées. Il reproduisait les traits de plusieurs courtisanes sous les attributs de Junon, Minerve, etc. Le sénat, l'ayant appris, n'eut aucun égard à la beauté de ses ouvrages, et les fit tous détruire comme profanes.

AREMBERGH (Jean DE LIGNE, comte D'), se signala en différentes rencontres pour le service de la maison d'Autriche. Charles-Quint le fit chevalier de la Toison d'or ; Philippe II lui donna le gouvernement de la province de Frise, et l'empereur Maximilien érigea la terre d'Arembergh en principauté, enclavée dans le cercle du Bas-Rhin. Il fut tué dans une bataille donnée contre les mécontents des Pays-Bas, le 24 mai 1568, dans le territoire de Groningue.

AREMBERGH (Philippe-Charles-François, duc D'), né le 10 mai 1663, s'illustra par ses exploits contre les Turcs, et mourut de blessures reçues à la bataille de Salankemen, le 25 août 1691.

AREMBERGH (Antoine D'), comte de Seneghem, fils de Charles, duc de Croy, d'Arschot, d'Arembergh, etc., et d'Anne, duchesse de Croy et princesse de Chimay, entra chez les capucins, le 4 mars 1616, à l'âge de 23 ans, prit le nom de "Charles", et se distingua dans différents emplois pendant 40 ans. Il a écrit : 1° *Flores seraphici*, où il trace rapidement la vie de ceux qui ont illustré son ordre, depuis 1525 jusqu'en 1580 : les gravures dont cet ouvrage est orné furent faites aux dépens de sa famille ; | *Seraphicus clypeus*, Cologne, 1643, 5 vol.

ARENA (Antoine D'), ou DU SABLE, jurisconsulte et poète, naquit à Souliers, dans le diocèse de Toulon. Il fit d'abord quelques mauvais livres sur la jurisprudence et se consola du peu de vogue qu'ils eurent par ses vers macaroniques. On sait que cette poésie, que Merlin Coccaie rendit célèbre en Italie, consiste à enfiler confusément des mots moitié la-

tins, moitié français, moitié provençaux, et à en faire un mélange d'un goût barbare. Le principal ouvrage du poète provençal dans ce genre, est sa Description de la guerre de Charles-Quint en Provence, (*Meygra entreprisa catholiqui imperatoris quando, an* 1536, *veniebat per Provensani benè carrossatus in postam prendere Fransam cum villis de Provensa*, etc.; et on lit à la fin : *Scribatum estando cum gaillardis paysanis per boscos, montagnas, forestas de Provensa*, etc.), imprimée à Avignon, très-rare de cette édition, en 1537; réimprimée en 1747, in-8°, à Paris, sous le nom d'Avignon. Il y a encore d'autres poésies macaroniques du même auteur : *de Bragardissima Villa de Soleriis*, etc., 1670, in-12. Il mourut en 1544, étant juge de Saint-Remi, près d'Arles.

* ARENA (Joseph), né dans l'île de Corse, fut nommé adjudant-général en 1793, employé au siége de Toulon et député au corps législatif en 1797. Arrêté le 10 octobre au spectacle de l'Opéra, sur l'accusation d'avoir attenté aux jours du premier consul, il fut condamné à mort le 30 janvier 1802, avec Cerachi, Topino-Lebrun, Demerville et Diana, accusés de complicité.

* ARENTZ (Frédéric-Chrétien DE HOLBERG), petit-neveu du célèbre de Holberg, et chevalier de l'ordre de Danebrog, professa pendant 64 ans au collége de Bergen, sa ville natale, dont il était recteur depuis 1781, et y mourut à l'âge de 90 ans, le 31 octobre 1825, laissant des *Mémoires* intéressants et plusieurs ouvrages.

ARESI (Paul), né à Crémone vers 1574, se distingua dans l'ordre des théatins, et fut ensuite évêque de Tortone, dans le Milanais. Il cultiva et protégea les lettres. On a de lui des *Sermons* en latin, des livres de philosophie, de théologie, de mysticité, et un savant ouvrage sur *les Devises sacrées*, en italien, in-fol., et imprimé aussi, in-4°, à Milan, 1625, 8 tomes. Ce prélat mourut dans sa ville épiscopale en 1644.

ARETÆUS, de Cappodoce, médecin grec de la secte des pneumatiques. [Wigan croit qu'il vivait sous le règne de Néron.] On a de lui divers traités de médecine, dont le principal est celui *des Maladies aiguës*. Boerhaave en a donné une édition grecque et latine, à Leyde, en 1735, in-fol., avec de savantes notes; celle de Wigan, à Oxford, en 1723, in-fol., est aussi fort estimée. [Il a écrit aussi sur les *Maladies chroniques*, le tout formant huit livres. On les trouve dans "Medicæ artis principes" (ou Recueil des meilleurs ouvrages anciens sur la médecine), par Henri Etienne, 1567, nouvelle édition, par Haller, 1772, in-8°, dont "Aretæus" compose les cinq premiers volumes.] Ce médecin étudiait la nature plus que les livres. Son style est concis et serré, comme celui d'Hippocrate.

ARETAS, roi des Arabes, était beau-père d'Hérode-Antipas, et un des plus ardents persécuteurs des premiers chrétiens. Un de ses officiers faillit enlever saint Paul à Damas, en faisant garder toutes les portes, pour que le saint apôtre ne pût lui échapper. Mais le zèle ingénieux des fidèles rendit ses recherches vaines. Ils descendirent saint Paul du haut des murs de la ville dans

une corbeille, et le sauvèrent ainsi des mains de ses ennemis, l'an 41 de J.-C. C'est l'apôtre lui-même qui raconte ce danger imminent, dans le touchant tableau qu'il fait de ses souffrances, 2e épître aux Corinthiens, chap. II.

ARÉTAS, évêque de Césarée en Cappadoce, au xe siècle (comme le prouve Bernard de Montfaucon, "Palæograph. græca", pag. 43 et 275), est auteur d'un *Commentaire* sur l'Apocalypse, qui a été imprimé en grec et en latin, à Paris, 1631, in-fol. Il se trouve en latin dans la "Bibliothèque des Pères".

ARÉTHUSE, fille de Nérée et de Doris, et compagne de Diane, préférait la chasse à la tendresse d'Alphée, qui l'aimait passionnément. Les dieux, pour la délivrer de ses poursuites, la métamorphosèrent en fontaine, et l'amant en un fleuve, qui, malgré son changement, portait ses eaux sans mélange au travers de la mer, et allait se joindre à la fontaine d'Aréthuse en Sicile.

ARÉTIN (Guy) vit le jour à Arezzo. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et devint abbé. Il substitua aux six lettres de l'alphabet romain, dont on se servait dans le plain-chant grégorien, les syllabes *ut, re, mi, fa, sol, la,* qu'il tira des trois premiers vers de l'hymne, "Ut queant laxis", etc., composée par Paul Diacre, et simplifia tellement l'art du chant, qu'il apprenait, dans un an, à un enfant, ce qu'un homme d'un âge avancé pouvait à peine apprendre dans dix et vingt. Le pape Jean XIX admira son invention, et le fit venir à Rome. (*Voy.* dans le "Dictionnaire de musique" de Brossard, l'analyse des ingénieuses découvertes de Guy Arétin.) Ce bénédictin florissait vers l'an 1028. Il laissa deux livres sur la musique. *Voyez* MURS (Jean).

ARÉTIN (Léonard), ainsi appelé par ce qu'il était né à Arezzo, en 1370. Son nom de famille était BRUNI. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla à Florence, où il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la jurisprudence et à la politique. Il apprit la langue grecque sous Emmanuel Chrysoloras. La réputation de ses talents et de son savoir, secondée des bons offices du Pogge son intime ami, lui mérita, dans un âge encore peu avancé, la place de secrétaire des brefs sous Innocent VII, qu'il remplit avec distinction pendant le règne de ce pontife et de quatre de ses successeurs. Il se trouva au concile de Constance, en 1415, avec Jean XXIII. Ce pape y ayant été déposé, Arétin jugea qu'il y avait peu de sûreté à Constance pour ceux qui avaient suivi son parti, et s'enfuit secrètement de cette ville. Il retourna à Florence, où il consacra entièrement à son goût pour les lettres, et à la composition de divers ouvrages, le loisir que lui laissaient ses différentes charges. Il fut employé à plusieurs ambassades par sa république, dont il était chancelier, et mourut en 1444. De magnifiques obsèques lui furent faites aux dépens du public; on prononça son oraison funèbre, pendant laquelle, son corps étant déposé dans l'église, l'orateur, par ordre des magistrats, le couronna de laurier. Léonard Arétin doit être regardé comme un des plus beaux génies de son siècle, et l'un de ceux qui firent époque à la renaissance des

lettres. Historien, orateur, polygraphe, traducteur, il ne réussit pas également dans tous ces genres; mais il surpassa la plupart de ses contemporains, surtout dans l'histoire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés; les principaux sont : | *Trois livres de la guerre punique,* qu'il a presque tous pris de Polybe, et qui peuvent servir de supplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent dans Tite-Live, 1537, in-8°; | *L'Histoire de l'ancienne Grèce fabuleuse, et de Rome,* sous le titre d'*Aquila volante*, Venise, 1543, in-8°; | *de Bello Italico adversus Gothos gesto libri* IV, 1470, in-fol.; | *Historiarum florentinarum libri* XII, 1610, in-8°, qu'il traduisit en italien, 1476, in-fol.; | *Traductions latines* de quelques Vies de Plutarque, des Politiques et des Œconomiques d'Aristote; | *de Studiis et Litteris,* réimprimé en 1642 par les soins de Naudé; | *Epistolæ.* Ce dernier ouvrage est fort estimé, tant pour le style qu'à cause de diverses notices importantes pour l'histoire de ce temps-là. L'abbé Mehus en donna, à Florence, en 1741, une nouvelle édition, 2 vol. in-8°, avec des notes et la "Vie" de l'auteur.

ARÉTIN (Pierre), bâtard de Louis Bacci, gentilhomme d'Arezzo, né le 20 avril 1492, fit l'essai de son talent poétique par un sonnet contre les indulgences. Des indulgences, il passa aux rois, et les outragea avec une hardiesse si brutale, qu'il fut appelé "le fléau des princes." Charles V et François Ier furent assez bons pour payer à cet impudent le silence qu'ils auraient dû lui imposer d'une autre manière. Des princes d'Italie, moins complaisants que ces deux rois, n'employèrent que le bâton pour le faire taire, et s'en trouvèrent mieux. Les présents, loin de le calmer, ne faisaient qu'augmenter sa rage. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats : "Voilà (dit le satirique), un bien petit don pour une si grande sottise". Il se vantait « que ses libelles faisaient plus de bien au monde que les sermons. » On disait de lui « que sa plume lui avait assujetti plus de princes, que les princes n'avaient subjugué de peuples. » Il fit courir une médaille où son buste était gravé d'un côté avec ces mots : "Il divino Aretino"; de l'autre on le voyait sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin était le plus lâche et le plus bas de tous les adulateurs, lorsqu'il manquait de pain. Ses panégyriques alors étaient aussi outrés que ses satires. Personne n'était plus importun que lui quand on lui avait donné quelque espérance, ni plus insolent quand il avait obtenu ce qu'il demandait. Il répondit à un trésorier de la cour de France, qui venait de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence. J'ai usé mes forces à demander, il ne m'en reste plus pour remercier. » L'Arétin, pour mieux parvenir à ses fins, usait du secret des charlatans. Il se vantait beaucoup, moyen le plus sûr d'en imposer à la multitude. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue dans ses écrits les poètes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A moi, dit-il, qui

sais donner du relief aux vers et du nerf à la prose, et non à ces écrivains dont l'encre est parfumée, et dont la plume ne fait que des miniatures.... L'éloge que j'ai fait de Jules III (écrit-il ailleurs) respire quelque chose de divin. Ces vers, par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de Charles, de Catherine et de François, s'élèvent comme des colosses d'or et d'argent, au-dessus des statues de marbre et de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, dont la durée égalera celle du soleil, on reconnaît l'arrondissement des parties, le relief des muscles, tous les replis des passions cachées. Si j'avais prêché J.-C. comme j'ai loué l'empereur, j'aurais amassé plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre.» L'Arétin se déshonora encore plus par ses *Ragionamenti*, divisés en trois parties; par ses *Lettres*, et par ses *Sonnets* sur les seize postures, gravées par Marc-Antoine de Bologne, d'après les dessins de Jules Romain, en 1525. Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable se trouve dans ces infâmes ouvrages. Les turpitudes de la dépravation la plus outrée y sont dévoilées avec une impudence qui révolte et contre le peintre et contre le poète. Il mourut à Venise, vers 1557, à l'âge de 66 ans. On raconte, d'après Laurent Politien, que l'Arétin se mit si fort à rire en écoutant les lubricités de ses deux sœurs (qui menaient une vie scandaleuse à Venise), qu'il renversa la chaise sur laquelle il était assis, se cassa la tête en tombant, et mourut sur l'heure. Dans le "Discours sur la liberté des écrivains", qui fait partie des "Épitres latines" du chancelier de l'Hôpital, on trouve de très-beaux vers qui semblent nous apprendre que l'Arétin finit ses jours par la corde, à Venise, cette république étant sans doute de moins bonne composition que les monarques qui le laissaient parler à son aise.

Nuper Aretinus Venetæ se clauserat urbis
Mœnibus, unde, velut celsa sublimis in arce,
Omnes Europæ reges figebat acutis
Incessens jaculis et diræ verbere linguæ :
Atque illum missis omni regione tyranni
Placabant donis; tantum mala vatis avari
Lingua potest ! at ei claræ tutela nec urbis
Profuit, Ionii longe regnantis in alto,
Non circumfusæ miserum texere paludes
Quin meritas læso pœnas exsolveret orbi
Terrarum, dignum vel haberet carmine funem.

Apostolo Zeno a nié ce genre de mort de l'Arétin, par la raison que ses ennemis ne s'en sont pas prévalus pour insulter à sa mémoire. Mais on sait qu'à Venise ces sortes d'expéditions ne sont pas publiées à son de trompe. Un versificateur italien lui a fait une épitaphe suivante qu'on a rendue ainsi en français :

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin de qui la plume
Blessa les vivants et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des grands monarques dont la gloire
Est vivante après le trépas :
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

Ceux qui voudront connaître plus particulièrement cet écrivain odieux peuvent consulter sa "Vie" imprimée en 1750, in-12, à Paris; ou "la Vita di Pietro Aretino", Padoue, 1741, in-8°. Il y a moins de détails minutieux dans celle de Paris. On peut voir la liste des principaux ouvrages de l'Arétin dans le "Dictionnaire des livres rares", par Osmont. On y trouve, après une longue suite d'abominations, une "Vie de sainte Catherine de Sienne", une "Paraphrase

des psaumes de la pénitence", et d'autres ouvrages de piété, qui ont fait croire à quelques auteurs que l'Arétin avait pris à la fin de ses jours des sentiments honnêtes et chrétiens: d'autres disent que ces ouvrages ne prouvent autre chose, sinon que cet homme corrompu passait du sacré au profane, avec la même facilité qu'il passait de la médisance à l'adulation.

*ARÉTIN (Jean-Christophe, baron D'), savant et laborieux bibliographe, né à Munich le 2 décembre 1773, mort le 16 août 1822, fut nommé, en 1793, conseiller de la direction générale des états de Bavière; en 1804, vice-président de l'académie de Munich, et quelque temps après, premier conservateur de la bibliothèque de cette ville. Le baron d'Arétin, membre de plusieurs sociétés savantes, a publié beaucoup d'opuscules, presque tous en allemand, parmi lesquels on distingue: | *Discours sur les plus anciens monuments de l'art typographique en Bavière*, 1803, in-8°, Landshut; | *Histoire des Juifs en Bavière*, 1803, in-8°, Munich; | *Recherches sur les cours d'amour dans le moyen âge*, in-8°; | *Théorie abrégée de la Mnémonique*, 1807, in-8°, Nuremberg; | *Discours sur les résultats immédiats de l'invention de l'imprimerie*, 1808, in-8°, Munich, etc.

*ARFE (Juan D'), appelé ARFE VILLAFANO, naquit à Léon en 1524. Il cultiva avec succès la sculpture et l'architecture. On a de lui un ouvrage intitulé *Quilador*, c'est-à-dire l'*Essayeur de l'or, de l'argent et des pierres précieuses*, Valladolid, 1572; Madrid 1598 et 1678. Arfe mourut à Madrid en 1595, à l'âge de 71 ans. — *Un autre ARFE (Juan D') né à Séville en 1603, s'adonna de bonne heure à la sculpture, pour laquelle il se sentit un attrait dominant. Il en prit les premières leçons dans sa patrie, et alla voyager en Italie pour se perfectionner. A son retour, il exécuta plusieurs ouvrages, qui le firent estimer et admirer, entre autres les statues en marbre, de 20 pieds de hauteur, des *Evangelistes* et *Docteurs*, dans la chapelle de communion de Séville.

*ARGAIZ (Grégoire D'), bénédictin espagnol, naquit à Logrono, dans la Vieille-Castille, et fit profession à l'abbaye de Saint-Sauveur d'Ona. Une facilité extraordinaire et un travail assidu le firent bientôt remarquer parmi les savants dont cet ordre était rempli. On a de lui: | *Histoire ecclésiastique de l'Espagne*, tirée des écrits de saint Grégoire, évêque de Grenade, et de la Chronique d'Autbert, moine espagnol, 2 vol. in-fol. Garcias de Molina l'accuse, on ne sait sur quel fondement, d'avoir travaillé seulement d'imagination, et d'avoir supposé la Chronique d'Autbert lui-même; | *Histoire de Notre-Dame de Mont-Serrat*. Dans cet ouvrage, Argaiz prétend que les "Exercices spirituels" ne sont point de saint Ignace, mais d'un religieux du Mont-Serrat. Après la mort de dom Antoine d'Yèpes, Argaiz fut chargé de continuer les "Chroniques de l'ordre", commencées par ce savant. Tous ces ouvrages forment une collection de 14 vol. in-fol.

ARGENS (Jean-Baptiste DE BOYER, marquis D'), naquit le 24 juin 1704, à Aix en Provence,

du procureur-général au parlement de cette ville. Son père voulut en vain le consacrer à la magistrature. Il prit le parti des armes, à l'âge de 15 ans. Il a donné, dans ses *Mémoires*, l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau; mais il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva, en 1734, au siége de Kehl, où il fut blessé légèrement. Après celui de Philipsbourg, il fit une chute de cheval qui le mit hors d'état de remonter en selle, et fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, et trouva une ressource dans sa plume. Frédéric II, étant parvenu au trône de Prusse, l'appela auprès de lui, et se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, et revint à Aix, où il vécut en philosophe. Il y mourut le 11 janvier 1771. Sa conversation plaisait par une vivacité pétillante et des saillies tout-à-fait originales. Il avait du penchant à l'hypocondrie; mais il était d'ailleurs bon époux, bon ami et bon maître. Il avait, comme il le disait lui-même, des dogmes qui dépendaient des saisons; aussi laissait-il courir sa plume avec une liberté qui tenait de la licence. Bayle était son modèle, et sans doute la source de ses combats contre la religion. Il avait une ardeur de savoir qui s'étendait à tout. Il possédait plusieurs langues, se mêlait de chimie et d'anatomie, peignait assez bien. Ses ouvrages sont connus du public. Les principaux sont : les *Lettres juives*, les *Lettres chinoises* et les *Lettres cabalistiques*, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens*, sous le titre d'*OEuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. in-12. La religion est peu respectée dans ce recueil, et ses ministres y sont déchirés avec un acharnement non-seulement peu convenable, mais révoltant. Il y a de l'érudition, des recherches, quelques bonnes réflexions; mais le style est trop diffus et manque de nerf. Sa plume était plus facile qu'énergique. On remarque partout un homme qui n'a aucun principe fixe, et qui flotte entre les opinions les plus opposées. | Un grand nombre de romans mal imaginés, et écrits d'une manière lâche et incorrecte. Le seul dont on se souvienne est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*, nouvelle édition, 1807, 1 vol. in-8°. Les faits qui y sont racontés n'immortaliseront jamais leur auteur, et ne méritaient guère de passer à la postérité. | Les *Traductions* du grec en français d'Ocellus Lucanus, et de Timée de Locres, l'une et l'autre in-12 et in-8°. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par l'abbé Le Batteux. | Il a aussi mis en français le *Discours de Julien sur le christianisme*, ouvrage contraire à la religion, et qu'on a réimprimé à Genève, avec des notes téméraires et indécentes; | *Mémoires secrets de la république des lettres*, 1744, 7 vol. in-12; [refondus sous le titre de *Mémoires secrets et universels de la république des lettres*, Berlin, 1765-68, 14 vol. petit in-8°;] | "Lettres philosophiques et critiques", par M. Cochois, avec les *Réponses* de M. d'Argens, 1744, 1 vol.

in-12, etc. A la fin de sa vie, le marquis d'Argens a paru revenir de son scepticisme, et se rapprocher de la religion de ses pères, qu'une vaine ostentation de philosophie lui avait fait abandonner. Il portait sur lui le Nouveau-Testament, qu'il lisait lorsqu'il était seul, comme l'a attesté un de ses domestiques, qui était protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Eiguille, chez le président d'Eiguille son frère, il était toujours le premier à lui parler religion, et à faire ses objections. Le président, qui joignait à l'âme la plus grande la foi la plus éclairée et la plus généreuse, mais qui avait la prudence de ne pas trop presser son frère, se contentait de résoudre ses difficultés, et de lui faire sentir qu'elles ne provenaient que des fausses idées qu'il avait sur la religion. Ce qui fit aussi une singulière impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, son frère, l'abbé d'Argens, et l'abbé de Monvallon, qui étaient avec lui à la campagne, et qui joignaient aux qualités de l'esprit cette belle simplicité que donne la solide vertu, et qui est toujours la plus frappante pour les courtisans. En partant de la campagne, il dit à son frère: « Je ne crois pas encore, il est vrai, mais je t'assure que je ne "décrois" pas non plus. » Une maladie acheva de le déterminer. Ce fut près de Toulon, chez la baronne de la Garde, sa sœur, qu'étant tombé malade, il demanda les sacrements de l'Église, et témoigna son repentir de tous les ouvrages qu'il avait écrits. Le fait est constaté par un procès-verbal qui a été inséré dans les registres des délibérations capitulaires du chapitre de la cathédrale de Toulon. [Il mourut le 11 janvier 1771. *Voyez* sur cet écrivain les "Mémoires pour servir à l'histoire du XVIIIe siècle", tome 2, p. 282.] — * ARGENS (LUC DE BOYER D'), chevalier de Malte, frère du marquis, est auteur de *Réflexions Politiques sur l'état et le devoir des Chevaliers de Malte*, 1739, in-16. Il est mort le 30 mai 1772.

* ARGENSOLA (Lupercio et Barthélemi), frères, naquirent à Balbastro en Aragon, le 1er, l'an 1565, le 2e, en 1566. Ils cultivèrent tous deux la poésie et les lettres avec quelque succès. Leurs ouvrages furent recueillis sous le titre de *Poésies de Lupercius et du docteur Barthélemi Léonard d'Argensola*, Saragosse, 1634, in-4°. On a en outre de Barthélemi : | *Conquête des îles Moluques*, Madrid, 1609, in-fol., traduite en français, Amsterdam, 1706, ou 7, 3 vol. in-12; | *Première partie des annales d'Aragon, pour faire suite à celles de Zurita;* Saragosse, 1630, in-fol.; | quelques *Opuscules* qui ne méritent point d'être cités. Barthélemi avait embrassé l'état ecclésiastique; nommé chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse, il fut successivement chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, recteur de Villa-Hermosa, et historiographe d'Aragon. Il mourut en 1631, 18 ans après avoir perdu son frère, qu'il avait accompagné à Naples, quand il y fut appelé pour être ministre secrétaire d'état de la guerre, sous le vice-roi comte de Lemos.

* ARGENTAL (Charles-Augustin DE FERRIOL, comte D'), naquit à Paris le 20 décembre 1700;

son père était président au parlement de Metz. Il eut pour frère Pont-de-Vesle, auteur du "Complaisant", et pour tante madame de Tencin. Destiné d'abord à l'état militaire, il en fut détourné par ses parents, qui le firent nommer conseiller au parlement de Paris, en remplacement de son frère; il eut dans la suite le titre de ministre du duc de Parme auprès du roi de France. Ces honneurs ne l'auraient point sauvé de l'oubli, si ses relations intimes avec Voltaire n'avaient rattaché son nom à celui de ce philosophe. L'enthousiasme aveugle avec lequel il admirait le patriarche de Fernay, et l'affection singulière qu'il avait pour lui, le lièrent avec la secte qui dominait alors, et lui valurent quelques éloges de la part de son héros. Marmontel, plus impartial, l'appelait l'"ame damnée de Voltaire", et le peint comme un imbécile qui ne pouvait avoir d'opinion à lui. En effet, sa seule occupation était de colporter les livres de son ami, de servir ses haines, et de contribuer de son mieux à la propagation de ses principes. On a de lui quelques vers qui, sans être entièrement dépourvus de grâce, doivent leur réputation plutôt aux éloges qu'ils ont reçus, qu'à leur propre mérite. Il paraît, au reste, que la poésie avait de l'attrait pour lui, puisque le jour même de sa mort il adressa quelques rimes à une dame de ses plus anciennes amies. A en croire cette dame, c'est lui qui est l'auteur de l'ouvrage qui a pour titre "le Comte de Comminges", roman attribué à madame de Tencin, et publié sous son nom; peut-être est-il encore l'auteur des "Anecdotes de la cour d'Édouard", attribuées également à sa tante. Le comte d'Argental mourut le 5 janvier 1788, après avoir exercé pendant quarante ans la charge de conseiller au parlement, dont il se démit lorsqu'il fut nommé ministre secrétaire d'état.

ARGENTIER (Jean), né à Castelnovo en Piémont, fit de grands progrès dans la médecine, et se distingua dans la théorie de son art. Il mourut à Turin, en 1572, âgé de 58 ans. Ses ouvrages furent recueillis après sa mort, en 2 vol. in-fol., à Venise, 1592, 1606 et 1610. Ce médecin n'était bon que pour le cabinet. Lorsqu'il fallait appliquer ses remarques dans la pratique, sa mémoire ne les lui fournissait pas. Il censura les écrits de Galien avec amertume; et c'est ce qui lui mérita le titre de "Censeur de médecins".

ARGENTINA (Thomas d'), nommé aussi "Thomas de Strasbourg", parce qu'il était né dans cette ville, savant et pieux général des augustins en 1345. On a de lui des *Commentaires* sur le maître des sentences, Strasbourg, 1490, in-fol., et d'autres ouvrages qui furent recherchés. [Il mourut à Vienne en Autriche, après avoir gouverné son ordre avec sagesse pendant 12 ans.]

* ARGENTINO (François), fut d'abord jurisconsulte; mais, s'étant attaché au cardinal Jean de Médicis, il parvint par sa protection aux premières dignités. Elevé au cardinalat par Jules II, il mourut en 1511. On a de lui : *de Immunitate ecclesiasticâ*, et d'autres ouvrages.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), né à Vitré en 1519, se fit estimer, dans le XVIe siècle, par sa probité

et son savoir. Il s'adonna beaucoup à la jurisprudence et à l'histoire. C'était un bon citoyen. Il mourut en 1590, à 71 ans, du chagrin, dit-on, de voir sa patrie en proie aux guerres civiles que le calvinisme y avait excitées. On a de lui des *Commentaires* sur la coutume de Bretagne, Paris, 1621, in-fol., en latin; et l'*Histoire de Bretagne*, Rennes, 1582. Cet ouvrage, fait à la hâte, sur les "Mémoires" de Pierre Le Baud, qui écrivait vers l'an 1480, est plein de fautes. L'auteur s'en aperçut, retoucha son ouvrage, et en donna une nouvelle édition, à Paris, 1588. Charles d'Argentré, sieur de la Boissière, fils de l'auteur, revit l'ouvrage de son père, et en donna une édition corrigée, Paris, 1612, in-fol. Nicolas Vignier, d'abord protestant, ensuite catholique, relève avec un peu trop d'amertume les fautes de cette *Histoire*, dans son ouvrage intitulé "De l'Ancien État de la Petite-Bretagne", Paris, 1619, in-4°, et traite de calomnies ce qui n'est peut-être que trop vrai.

ARGENTRÉ (Charles DUPLESSIS D'), naquit en 1673, du doyen de la noblesse de Bretagne. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1700, et eut la place d'aumônier du roi en 1709. Il fut nommé évêque de Tulle en 1723. Il édifia son diocèse par ses vertus, et l'éclaira par son savoir. Malgré ses occupations pastorales, il étudiait sept heures par jour. On a de lui plusieurs ouvrages : le plus connu est en 3 vol. in-fol., publié à Paris en 1728, sous ce titre : *Collectio judiciorum de novis erroribus, qui ab initio seculi 12, ad annum 1725, in ecclesia proscripti sunt et notati;* compilation pleine de recherches savantes. On a encore de lui des *Éléments de théologie*, en latin, Paris, 1702, in-4°, et une *Explication des sacrements*, 3 vol. in-12. [Enfin des *Sermons* et d'autres livres de théologie et de piété.] Ce prélat mourut en 1740, regretté des pauvres, dont il était le père, et des gens de bien, dont il était la lumière et l'exemple.

* ARGHOUN, empereur du Mogol vers 1283, mort en 1291, fut un prince faible et dominé pendant tout son règne par des favoris.

ARGIE, fille d'Adraste, roi des Argiens, se fit un nom célèbre dans l'antiquité, par sa tendresse conjugale pour Polynice, tué au siége de Thèbes. Elle rechercha son cadavre parmi les morts, avec sa belle-sœur Antigone, malgré l'édit de Créon, qui le défendait sous peine de la vie, et lui rendit les derniers devoirs. Créon, irrité qu'elle eût transgressé ses ordres, et insensible au cri de la nature, la rejoignit à son époux. Ces événements furent antérieurs à la guerre de Troyes.

ARGOLI (André), mathématicien, né en 1570 à Tagliacozzo, dans le royaume de Naples, essuya dans sa patrie des désagréments qui l'obligèrent de se retirer à Venise. Le sénat, connaissant tout son mérite, le nomma professeur de mathématiques dans l'université de Padoue, et lui donna le titre de chevalier en 1636. Il mourut en 1653. On a de lui : | *de Diebus criticis*, 1652; | *Ephemerides, ab anno* 1620 *ad* 1700; | *Astronomicorum libri* III; | *Problemata astronomica;* ouvrages exacts pour ce temps-là, et

dont les astronomes postérieurs ont beaucoup profité.

ARGOLI (Jean), fils du précédent, naquit avec une inclination décidée pour la poésie. Dès l'âge de 15 ans, il fit imprimer une *Idylle sur le ver à soie*. Peu de temps après, enflammé d'émulation par les applaudissements prodigués à l'auteur du licencieux poème d'"Adonis", il entreprit d'en composer un du même genre. S'étant enfermé dans une chambre où l'on n'entrait que pour lui apporter à manger, il acheva en 7 mois, à l'âge de 17 ans, un poème en 12 chants, intitulé *Endymion*. Cet ouvrage fut goûté des mêmes lecteurs qui avaient approuvé le modèle. (*Voyez* MARINI.) Il est auteur de plusieurs autres poésies, tant italiennes que latines, dont la plupart sont restées manuscrites. Son goût pour les belles-lettres ne l'avait pas empêché de se livrer à l'étude de la jurisprudence, qu'il professa pendant quelques années à Bologne. Il mourut vers 1660. [Argoli a composé aussi des ouvrages sur la philologie et l'archéologie.]

ARGONNE (Dom Bonaventure D'), né à Paris en 1640, mourut chartreux à Gaillon, en 1704, âgé de 64 ans. Son esprit et son savoir lui avaient procuré des amis illustres, avec lesquels il entretenait un commerce réglé de littérature, qui charmait sa retraite, et remplissait les moments que la piété et les devoirs de la règle lui laissaient libres. On a de lui : | un *Traité de la lecture des Pères de l'Église*, écrit avec discernement et avec goût. La meilleure édition est de 1697, in-12, donnée par Pellestre, qui l'a beaucoup augmentée. On en a fait une traduction latine, Turin, 1742; | des *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville, réimprimés en 1725, en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier : cette édition est préférable aux autres. C'est un recueil curieux et intéressant d'anecdotes littéraires et de réflexions critiques, souvent justes, mais qui, quelquefois, prêtent elles-mêmes à la critique; | *L'Éducation*, *Maximes et Réflexions*, avec un *Discours du sel dans les ouvrages d'esprit*, donné sous le nom de Moncade, Rouen, 1691. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

*ARGOTE (Jérôme-Contador D'), savant théatin portugais, né en Estramadure en 1676, mort en 1749, est connu par un ouvrage intitulé *de Antiquitate conventûs Bracarugustani*, lib. 4, 1738, très-curieux pour la recherche des monuments historiques; par ses *Règles de la langue portugaise*, par ses *Sermons*, etc., etc.

ARGOU (Gabriel), natif du Vivarais, avocat au parlement de Paris, aussi estimable par ses mœurs que par son savoir, mourut au commencement du XVIIIe siècle. [On lui a attribué une *Institution au droit français*, en 2 vol. in-12, très-bien dirigée. Cet ouvrage est de l'abbé Fleury, son ami, aussi bien que l'"Institution au droit ecclésiastique". La dernière édition remonte à 1788.]

*ARGOUGES (Jérôme D'), magistrat respectable par son intégrité, ses lumières et ses longs travaux, n'avait que 27 ans lorsqu'il succéda, en 1710, à Le Camus dans la charge de lieutenant-civil à Paris. Après plus de 50 ans de magistrature, il se détermina à

donner le reste de ses jours plus particulièrement à Dieu : ce fut le 25 octobre 1762, à l'âge de 79 ans, qu'il cessa de présider la juridiction du Châtelet.

ARGUES (Gérard DES), géomètre du XVIIe siècle, naquit à Lyon, en 1597, et y mourut en 1661. Il était ami de Descartes; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami, et des Argues défendit son maître. Nous avons de lui : | un *Traité de perspective*, in-fol.; | *Traité des sections coniques*, in-8°; | *Pratique du Trait*, in-8°; | un très-bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8°.

ARGUS, fils d'Arestor, avait cent yeux, selon la fable : lorsqu'il voulait dormir, il n'en fermait jamais que la moitié. Junon le chargea de garder la nymphe Io que Jupiter aimait; mais il fut endormi et tué par Mercure. La déesse le changea en paon, qui porte autant d'yeux à la queue qu'Argus en avait à la tête. Les mythologistes disent qu'Argus désigne la sphère céleste que nous voyons briller d'une multitude d'étoiles qui semblent veiller pour le bien de la terre, exprimée par Io sous la figure d'une vache. Mercure, c'est-à-dire le soleil, tue cet Argus lorsqu'il ramène le jour; mais, de même que la moitié des yeux d'Argus restait ouverte, la moitié des étoiles continue à briller dans l'hémisphère que le soleil n'éclaire pas.

ARGYNNIS, jeune grec, se noya en se baignant dans le fleuve Céphise. Agamemnon, qui l'aimait beaucoup, fit bâtir en son honneur un temple qu'il dédia à Vénus Argynnis.

ARGYRE, nymphe d'Achaïe, possédait entièrement le cœur du beau Selimnus, qui sécha de déplaisir, voyant qu'elle se dégoûtait de lui. Vénus, touchée de pitié, le métamorphosa en un fleuve qui, comme Alphée à l'égard d'Aréthuse, allait chercher la fontaine où présidait cette nymphe inconstante. Enfin, Selimnus vint à bout d'oublier l'ingrate Argyre, et il eut depuis la vertu de faire perdre, à ceux qui aiment, le souvenir de leur tendresse, lorsqu'ils boivent de ses eaux ou qu'ils s'y baignent.

ARGYRE (Isaac), moine grec, habile mathématicien, florissait au XIVe siècle. Il est auteur de plusieurs écrits de géographie et de chronologie, et de quelques autres traités sur diverses matières.

ARGYROPHILE, ou ARGYROPULO (Jean), né à Constantinople, passa en Italie [vers l'an 1434, et demeura quelque temps à Padoue. De retour à Constantinople, il en sortit encore] après la conquête de cette ville par Mahomet II, en 1453. S'étant rendu une seconde fois en Italie, Côme de Médicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, et le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers 1474 d'un excès de melon. Jean Lascaris, qui avait été son disciple, lui a fait en grec une épitaphe fort honorable. On dit qu'il mangeait beaucoup, et que le produit de ses livres et ses autres revenus suffisaient à peine à la dépense de sa table. Il a laissé une *Traduction* de la Morale et de la Physique

d'Aristote, dédiée à Côme de Médicis. On dit que Théodore de Gaze, son ami, la lui céda, et l'engagea à supprimer une version moins bonne qu'il préparait. On a encore de lui un Traité *de Regno* et *Consolatio ad imperatorem Constantinopolitanum*, etc. [Il eut pour disciple le célèbre Politien. Hody a publié la "Vie" d'Argyropulo avec celles d'autres savants grecs, 1742, in-4°.]

ARIADNE, fille de Minos, roi de Crète, donna à Thésée un peloton de fil par le moyen duquel il pourrait sortir du labyrinthe. Thésée, après avoir tué le Minotaure dont il devait être la proie, emmena avec lui Ariadne qu'il laissa dans l'île de Naxe. Cette princesse, après avoir pleuré son malheur, se consola à la fin en épousant Onarus, prêtre de Bacchus. Les poètes ajoutent que ce dieu plaça la couronne d'Ariadne dans le ciel où les astronomes la trouvent encore aujourd'hui.

ARIADNE, fille de l'empereur Léon Ier, fut mariée avec Zénon, qui monta sur le trône impérial l'an 474 de l'ère chrétienne. Cette princesse fut soupçonnée d'avoir une intrigue avec Anastase le Silentiaire. Zénon, selon Jornandès, donna l'ordre de la tuer à un de ses officiers; mais l'impératrice, en ayant été avertie, se réfugia dans la maison d'Acace, évêque, qui représenta l'atrocité de ce forfait à Zénon; sur quoi, il consentit qu'elle revînt au palais. Si l'on en croit quelques auteurs, elle se vengea de son mari : ce prince étant tombé dans une syncope violente après un excès de table (d'autres disent que c'était un accès d'épilepsie), elle le fit enfermer dans un tombeau où il mourut enragé. Mais ce récit n'a pas, à beaucoup près, assez d'authenticité pour être cru sans doute. (*Voyez* Zénon.) Ce qui est plus certain, c'est qu'Ariadne fit proclamer Anastase, et n'attendit que 40 jours, après la mort de Zénon, pour épouser ce nouvel empereur. Elle mourut l'an 515.

ARIARATHE Ier, roi de Cappadoce, commença à régner conjointement avec son frère Holopherne, et selon quelques-uns, Orophernes, l'an 370 avant J.-C. Il se joignit à Ochus, roi de Perse, dans l'expédition d'Egypte, y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, et mourut peu de temps après.

ARIARATHE II, fils d'Holopherne ou Orophernes, dont on vient de parler, fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand et tuteur du jeune roi Philippe, prétendait lui être échus en partage. Le malheureux Ariarathe fut défait et attaché en croix avec ses principaux officiers, par l'ordre du vainqueur, vers l'an 321 avant J.-C. Il avait alors 81 ans. Quelques-uns disent qu'il se donna lui-même la mort, mais ce récit est moins vraisemblable.

ARIARATHE III, fils d'Ariarathe II, s'était sauvé en Arménie, dans le temps du suppliee de son père. Ayant appris la nouvelle de la mort de Perdiccas et d'Eumènes, il rentra dans la Cappadoce, remporta une victoire contre Amyntas, général macédonien, et monta sur le trône vers l'an 300 avant Jésus-Christ. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

ARIARATHE IV posséda la couronne après Ariamnés. Ce

prince régna quelques années conjointement avec son père. Il avait épousé Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 220 av. Jésus-Christ. La chronologie et les diverses circonstances de ce règne, ainsi que des trois précédents, ne sont pas bien sûres ni rapportées uniformément par les historiens.

ARIARATHE V, successeur et fils du précédent, épousa Antiochide, fille d'Antiochus-le-Grand. Il donna du secours au roi de Syrie contre les Romains; mais, son beau-père ayant été vaincu, il envoya des ambassadeurs à Rome, chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200 mille écus, dont le sénat lui rendit depuis la moitié, à la prière du roi de Pergame. Ariarathe se ligua ensuite avec Eumènes contre Pharnace, roi de Pont, qui, ayant refusé la médiation des Romains, paya ce refus assez cher, et fut obligé de conclure un traité désavantageux. Antiochide, épouse d'Ariarathe, désespérant d'avoir des enfants, lui avait supposé deux fils, Ariarathe et Holopherne ou Orophernes; mais elle devint grosse ensuite, et eut Mithridate et un autre Ariarathe. Le roi envoya le premier à Rome, pour y être élevé à la manière des Romains; l'autre, Ariarathe, lui succéda. Ariarathe V secourut les Romains contre Persée, et mourut après un long règne, avec la réputation d'un prince inconstant dans son amitié et ses alliances, l'an 168 avant J.-C.

ARIARATHE VI, fils du précédent, surnommé "Philopator", à cause de son attachement pour son père, qui voulait lui donner la souveraineté de son vivant, et que ce fils ne voulut pas accepter, prit le sceptre vers l'an 166 avant Jésus-Christ. Ce roi renouvela l'alliance qu'Ariarathe V avait entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouser sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathe, Holopherne ou Orophernes, qui se prétendait son frère. Ariarathe fut renversé de son trône. Le sénat ordonna le partage entre les deux concurrents; mais Attale, roi de Pergame, secourut Ariarathe, et le rétablit dans ses états. Ce prince se joignit aux Romains, contre Aristonic, usurpateur du royaume de Pergame : il périt dans cette guerre, l'an 130 avant Jésus-Christ, et laissa six enfants. Laodice, veuve d'Ariarathe, et régente du royaume, craignant de perdre son autorité, fit périr cinq de ses enfants par le poison; le sixième, qui suit, se sauva à l'aide de ses parents. Le peuple fit mourir cette mère cruelle.

ARIARATHE VII fut proclamé roi l'an 130 avant Jésus-Christ. Ce prince épousa Laodice, sœur de Mithridate Eupator, dont il eut deux fils. Son beau-frère le fit assassiner. Laodice donna sa main et la couronne à Nicomède, roi de Bythinie. Mithridate chassa ce nouveau roi, et restitua la couronne à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avait fait tuer.

ARIARATHE VIII. Mithridate voulut l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son père. Ce prince leva une armée contre son oncle. Celui-ci attira Ariarathe à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées, et fit régner à sa place son propre fils, âgé de 8 ans. Les

Cappadociens se soulevèrent, et mirent sur le trône Ariarathe, frère du dernier roi.

ARIARATHE IX. Mithridate, le cruel persécuteur de cette famille, chassa le nouveau roi, qui mourut bientôt après de chagrin, et rétablit son fils. Alors Nicomède, roi de Bythinie, craignant pour ses propres états, intéressa les Romains dans cette affaire. Le sénat voulut rendre les Cappadociens libres; mais ce peuple demanda un roi. Les Romains lui donnèrent Ariobarzane, vers l'an 91 avant Jésus-Christ.

ARIARATHE X, appelé "Philadelphe", devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane III son frère, vers l'an 42 avant Jésus-Christ. La couronne lui fut disputée par Sisinna, fils ainé de Glaphyra, concubine d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane, dans la Cappadoce. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sisinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, et fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archélaüs, second fils de Glaphyra, l'an 36 avant Jésus-Christ.

* ARIAS de Bénavidès (Pierre), médecin du xvie siècle, né à Toro, a publié différentes observations sur la médecine et la chirurgie des Américains sous le titre de *Secretos de chirurgia*, dans lequel il décrit la manière dont les Indiens se guérissent de leurs maladies ou blessures, Valladolid, 1567, in-8°.

ARIAS-Montanus (Benoît), naquit à Frexenal, en Estramadoure, en 1527. [Il était fils d'un notaire, étudia à Alcala, où il fit des progrès dans les langues anciennes et modernes, et prit l'habit de l'ordre de Saint-Jacques. En 1562,] l'évêque de Ségovie le mena au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour, il se retira à l'ermitage de Notre-Dame-des-Anges, près d'Aracena, pour être tout à ses livres. Philippe II le tira de sa retraite, et le chargea d'une nouvelle édition de la "Bible polyglotte". Elle fut imprimée à Anvers, par les Plantin, depuis 1569 jusqu'en 1572, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chère que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias-Montanus augmenta cet ouvrage de paraphrases chaldaïques, et de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de Pagnin, très-fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau, et n'accepta qu'une commanderie de Saint-Jacques, et une place de chapelain du roi. Il mourut dans sa patrie, en 1598, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Écriture sainte. Ses 9 livres des *Antiquités judaïques* sont les plus estimés, Leyde, 1596, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la "Polyglotte" d'Anvers, et dans les "Grands Critiques" d'Angleterre. Arias a mis encore en vers latins le "Psautier", 1574, in-4°. Richard Simon a parlé de cet auteur avec beaucoup d'humeur. Il ne faut pas s'en tenir à l'idée qu'il donne de ses ouvrages, quoique plusieurs de ses observations critiques soient fondées. [On a encore d'Arias-Montanus, *Humanæ salutis Monumenta*, Anvers, 1571, in-4°, avec figures; une *Traduction* latine de l'"Itinéraire" de Benjamin de Tudèle; *Historia naturæ*, 1601, in-4°;

une excellente *Rhétorique*, en 4 livres, avec des *Notes* de morale.]

ARIAS (François), jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses ouvrages de piété avaient le suffrage de saint François de Sales, qui en recommande la lecture dans son "Introduction à la vie dévote". Ils ont été traduits d'espagnol en latin, en français et en italien. — * Il y a un autre ARIAS (Alvarez), natif aussi de Séville, et jésuite, mort à Rome en 1643. Il avait occupé les premières dignités de la compagnie, et publié divers ouvrages, un entre autres intitulé *Encomia SS. Eucharistiæ et B. Virginis Mariæ, ex sacra Scriptura deprompta*.

* ARIBERT, fils de Clotaire, et frère de Dagobert Ier, se trouvait seul, à l'âge de 14 ans, auprès de son père lorsqu'il mourut; il eût bien pu s'emparer des trésors de la couronne et se faire sacrer; mais, trop jeune pour un pareil coup, il vit le sceptre entre les mains de son frère qui, ayant usé de la plus grande diligence, prévint tous les projets de son rival. Dagobert céda à Aribert une part du royaume, et celui-ci vint établir le siége de son gouvernement à Toulouse, où il se fit sacrer. Mais il mourut deux ans après, laissant un fils qui le suivit de près, sa mort ayant peut-être été hâtée par Dagobert, auquel on sait que les crimes coûtaient peu. Ce que dit le P. Vaissette de deux autres fils d'Aribert, qui ont été l'origine de deux illustres familles du Languedoc, est dénué de probabilité : comment penser, en effet, qu'un jeune prince mort à 16 ans ait pu laisser trois enfants?

* ARIBERT Ier, roi des Lombards, fils du duc d'Asti, bavarois d'origine, fut choisi par les Lombards en 653, pour succéder à Radoald. C'est lui qui, le premier, établit définitivement la religion catholique sur le trône, et proscrivit entièrement l'arianisme. 661, après avoir partagé ses états entre ses deux fils, Pérarhite et Godebert.

* ARIBERT II, aussi roi des Lombards, était fils de Ragimbert, duc de Turin, qui, après avoir usurpé le sceptre de Lombardie en 700, associa son fils au trône, et mourut peu de temps après. Il fit périr le roi Luitbert, détrôné par son père, et exerça des cruautés atroces contre la femme et les enfants d'Anspraud, tuteur de ce roi. Il rendit à l'Église romaine les biens qui lui avaient appartenu dans les Alpes cottiennes, et se livra avec zèle aux soins du gouvernement. On dit qu'il sortait la nuit déguisé, et se mêlait parmi ses sujets, pour voir comment ses officiers exerçaient leurs emplois. Il jouissait en paix du fruit de son administration, lorsque Anspraud fondit en 712 sur la Lombardie. Aribert, abandonné de ses soldats, se jeta dans le Tésin, pour s'échapper à la nage; mais le poids de l'or qu'il emportait avec lui fut cause de sa perte; il se noya, mais son corps fut retiré de la rivière et inhumé à Pavie.

ARIBON, premier abbé du monastère de Schlecdorf en Bavière, dont on rapporte la fondation à l'an 753, fut élevé sur le siége de Freisingen l'an 760, et mourut en 783. Nous avons de lui : | la *Vie de saint Emmeran*, que Surius a publiée. Canisius l'a donnée dans son "Thesaurus", tom. 3;

| la *Vie de saint Corbinien*, premier évêque de Freisingen, publiée par Surius, et insérée dans le 3e volume des "Actes" de D. Mabillon.

* ARIBON, archevêque de Mayence, florissait au XIe siècle, et fut archi-chapelain de l'empereur Henri III. Il couronna l'empereur Conrad II en 1024. Il avait un grand zèle pour la discipline ecclésiastique. On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Commentaires* sur les quinze psaumes graduels, dédiés à Bernon, abbé de Richemon. Cet archevêque mourut le 13 avril de l'an 1031.

ARIEH (Jacob-Juda), rabbin de la synagogue d'Amsterdam, [plus connu sous le nom de Léon de Modena, était fils d'Isaac, rabbin de Venise et recteur de la synagogue.] Il est auteur d'une savante *Description du Tabernacle*. Il y en a plusieurs éditions in-4°, en espagnol, en hébreu, en flamand, en latin. Ce juif florissait dans le XVIIe siècle, et mourut en 1654.

ARIGE (Saint), fils d'Apocrasius et de Sempronia, l'un et l'autre distingués par leur naissance; il fut élu évêque de Gap, après la déposition de Sagittaire, en 579. Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, et fut honorablement reçu par saint Grégoire, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, et ils ne se consolèrent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le ciel. Saint Grégoire écrivit plusieurs lettres à saint Arige, et lui accorda la permission, qu'il lui avait demandée pour lui et son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage n'était point encore commun dans ce siècle. Saint Arige vécut peu de temps après son retour de Rome; on ne sait pas précisément la date de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1er mai 604, à l'âge d'environ 69 ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de saint Eusèbe; puis, s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps et du sang de J.-C., qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué au 1er de mai dans divers martyrologes; et c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence et le Dauphiné.

*ARIGISE Ier, duc de Bénévent, succéda à Zotton, en 591, enleva Crotone aux Grecs en 596, et mourut en 641, après 50 ans de règne. Son fils Aione ayant été tué par les Slaves, Radoald fut élu en sa place.

*ARIGISE II, autre duc de Bénévent, succéda, en 758, à Luitprand, lutta 13 ans contre Charlemagne, qui le soumit enfin en 787, et mourut cette même année. C'était un prince juste et ami des lettres. Il eut pour successeur son fils Grimoald.

ARIMANES, divinité adorée chez les Perses. C'était la source de tout mal, selon les dogmes de Zoroastre, comme Oromaze était l'auteur de tout bien. C'est de là apparemment que les manichéens ont tiré les deux principes.

ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma

dans un château bâti sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre-le-Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit répondre : « S'il pouvait voler? » Alexandre s'étant emparé du château, fit pendre Arimase et ses soldats. Arrien, qui, en cela, est d'un avis contraire à celui de Quinte-Curce, dit uniquement que la forteresse se rendit vers l'an 328 avant J.-C.

* ARINGHI (Paul), prêtre de l'Oratoire, mort à Rome en 1676, est connu par sa *Traduction* latine de l'ouvrage de Bosio, intitulé : "Rome souterraine", que l'auteur n'avait pas eu le temps de finir. Aringhi lui donna le degré de perfection qui en fit le succès.

ARIOBARZANE Ier, roi de Cappadoce, fut élu par les Cappadociens l'an 91 av. J.-C., sous le bon plaisir des Romains, qui leur avaient offert la liberté, dont ils ne pouvaient, disaient-ils, s'accommoder. Il fut chassé de son royaume par Tigranes, roi d'Arménie; mais Pompée le rétablit l'an 66 av. J.-C. Il abdiqua, quelques années après, en faveur de son fils Ariobarzane II. — * Ariobarzane II, surnommé "Philopator" par le même motif qu'Ariarathe VI, et devenu roi par l'abdication de son père, en 63, mourut victime d'une conspiration en 52. — * Ariobarzane III, qui monta alors sur le trône, ayant pris parti pour les triumvirs contre les meurtriers de César, Cassius le fit assassiner l'an 42.

ARIOBARZANE, gouverneur de la Perside pour Darius, repoussa Alexandre, et lui empêcha l'entrée de sa province; mais ce prince, s'étant fait conduire par un berger qui connaissait le pays, surprit Ariobarzane, lequel, après avoir été défait, voulut se retirer à Persépolis, capitale de son gouvernement; les habitants lui en fermèrent les portes, ce qui l'obligea de retourner contre l'ennemi, et de lui livrer un combat dans lequel il périt les armes à la main, l'an 330 av. J.-C.

ARION, musicien et poète grec, naquit dans l'île de Lesbos, et florissait l'an 626 av. J.-C. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, et qu'il excellait dans la poésie lyrique. Périandre, roi de Corinthe, l'eut long-temps parmi ses courtisans. Le poète musicien passa de là en Italie et en Sicile, où, s'étant enrichi, il résolut d'aller jouir de ses biens dans sa patrie. Les matelots du vaisseau sur lequel il s'était embarqué voulant le dépouiller, il s'élança, dit-on, dans la mer; et un dauphin, que les charmes de sa lyre avaient attiré, le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare. Périandre, chez qui le musicien se réfugia, fit mourir les matelots, et éleva un tombeau au dauphin qui avait sauvé Arion.

ARIOSTE (Louis l'), naquit à Reggio, d'une famille noble, le 8 septembre 1474. [Son père, ayant été long-temps au service d'Hercule Ier, fut fait par ce duc juge du premier tribunal de Ferrare. Louis, l'aîné de dix enfants,] montra de bonne heure ses talents pour la poésie. Il plut au cardinal Hippolyte d'Est; [mais, ayant refusé de l'accompagner en Hongrie, en 1518, à cause de sa faible santé, il perdit sa protection. Le frère du cardinal, Alfonse Ier duc de Ferrare, l'appela à sa cour,

le nomma son gentilhomme et le fit entrer dans tous ses divertissements. Sa conversation était un plaisir délicieux pour ce prince. L'Arioste possédait parfaitement la langue latine; mais il préféra écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiome; il lui représenta qu'il acquerrait plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore et plus étendue : « J'aime mieux (lui répondit l'Arioste) être le premier des écrivains italiens, que le second des latins. » Ce poète avait bâti une maison à Ferrare, et y avait joint un jardin, qui était ordinairement le lieu où il méditait et où il composait. Cette maison respirait la simplicité d'un sage. On lui demanda pourquoi il ne l'avait pas rendue plus magnifique, lui qui avait si noblement décrit, dans son *Roland*, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines? Il répondit «qu'on assemblait bien plus tôt et plus aisément des mots que des pierres.» Sa droiture et sa probité étaient si connues, qu'un vieux prêtre, qui possédait trois ou quatre riches bénéfices, et qui craignait d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui attendaient sa succession, choisit l'Arioste, préférablement à tous ses parents et à tous ses amis, pour demeurer avec lui. L'Arioste fut chargé pendant quelque temps du gouvernement d'une province de l'Apennin qui s'était révoltée, et qu'infestaient des bandits et des contrebandiers. Il apaisa tout, et acquit dans la province un grand empire sur les esprits, et en particulier sur ces voleurs. Un jour le gouverneur poète, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre, d'une forteresse où il faisait sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'entre eux le reconnut, et avertit que c'était le signor Arioste. Au nom d'Arioste, de l'auteur du poème d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tombèrent à ses pieds, et le reconduisirent jusqu'à la forteresse, en lui disant que la qualité de poète leur faisait respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'Arioste, d'une santé délicate et faible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il mourut le 6 juin 1533, à l'âge de 58 ans, après s'être rendu célèbre par des *Satires*, des *Comédies*, des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Ballades*, des *Chansons*, et surtout par son poème de *Roland le Furieux*, sur lequel la louange et la critique se sont réciproquement exercées. « Si l'on veut mettre, sans préjugé, dit un bel esprit, l'"Odyssée" d'Homère avec le *Roland* de l'Arioste dans la balance, l'Italien l'emporte à tous égards. Tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination, et le romanesque incroyable, l'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, par les grâces du comique qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable. » Le grand talent de l'Arioste est cette facilité de passer tour-à-tour du sérieux au plaisant, et du plaisant au sublime. Les poètes de son temps puisaient leurs fictions dans les livres de chevalerie et dans les romans. De

là ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui qu'il parlait bien, mais qu'il pensait mal; et on a dû le dire. On a dit encore que le tombeau de *Roland* était dans la "Jérusalem délivrée"; et cela est vrai, car la célébrité de l'Arioste s'est fort affaiblie depuis que le Tasse a fixé sur lui l'attention des littérateurs italiens. Le genre de leurs ouvrages est à la vérité très-différent, et ne paraît pas susceptible de parallèle; mais, par là même, l'Arioste, qui se signalait dans le burlesque, a dû céder la place à celui qui, au talent de la poésie, joignait la gravité et la raison. On dit que le cardinal d'Est, à qui il dédia son poème, lui dit en riant: « Dove diavolo, messer Ludovico, avete pigliato tante coglionerie?» « Messire Louis, où diable avez-vous pris tant de sottises? » Il y en a, en effet, beaucoup. La Fontaine y a puisé quelques "Contes". Le mélange monstrueux du sacré et du profane, qu'il a eu la témérité de faire dans son ouvrage, le peu de respect qu'il a eu pour la décence et les mœurs, éloigneront toujours les gens de bien de cette lecture. Nous avons plusieurs traductions du poème de *Roland*: les meilleures sont celle de Mirabaud, de l'académie française, imprimée à Paris, sous le titre de la Haye, 1741, 4 vol. in-12, avec une "Vie" abrégée de l'auteur; et celle que Panckoucke et Framery ont donnée en 1787, Paris, 10 vol. in-18, avec le texte. L'édition la plus recherchée du *Roland furieux* en italien est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli, et les figures de Porro. On a réuni tous les ouvrages de l'Arioste en 2 vol. in-fol., Venise, 1730.

ARIOSTE (Alexandre), religieux de l'ordre de saint François, vivait au commencement du XVI[e] siècle, et fit imprimer à Paris, en 1514, à l'usage des confesseurs et directeurs des ames, un ouvrage sur les cas de conscience, intitulé: *Interrogatorium pro animabus regendis*, réimprimé à Lyon, 1540, et à Bresse en Italie, en 1579, sous le titre d'*Enchiridion*, seu *Summa confessoriorum*.

* ARIOT (Thomas), né à Oxford, fit, en 1585, un voyage dans la Virginie dont il a laissé la *Description;* c'était un savant mathématicien. Les Anglais prétendent que Descartes, dans son algèbre, a copié Ariot, et que celui-ci doit avoir l'honneur de l'invention. Il mourut à Londres en 1621.

ARIOVISTE, roi des Suèves dans la Germanie, [avait soumis les Séquanois et autres tribus de la Gaule, ce qui irrita contre lui les Romains dont il était allié. Jules César allait le combattre; mais ses soldats, craignant le courage d'Arioviste, furent saisis d'une terreur panique, et il ne dut sa victoire qu'aux superstitions de ce peuple barbare. Leurs devineresses leur avaient prédit qu'ils perdraient la bataille, s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Jules César le sut, les attaqua aussitôt, les surprit, et en tua 80 mille. Cette défaite eut lieu] l'an 58 avant J.-C. Deux des femmes d'Arioviste périrent dans la fuite, et de deux filles qu'il avait, l'une fut tuée et l'autre faite prisonnière. Il ne manquait ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il était d'une hauteur et

d'une fierté qui lui nuisaient beaucoup.

ARISTACRIDAS, capitaine spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsque Antipater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens, et tué Agis leur roi, l'an 330 avant J.-C., Aristacridas, ayant entendu un homme qui s'écriait: « Malheureux Spartiates, vous serez donc esclaves des Macédoniens? » répondit fièrement: « Hé quoi! le vainqueur pourra-t-il empêcher les Lacédémoniens d'échapper à l'esclavage par une belle mort, en combattant pour leur patrie? »

ARISTAGORE, gouverneur de Milet pour Darius. [Ce roi confia à Aristagore la conquête de Naxos; mais Artaphernes, satrape de Lydie, avec lequel il s'était brouillé, fit échouer cette expédition. Redoutant que Darius ne l'en punît,] Aristagore voulut se soustraire à la puissance de son maître, et tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux Athéniens et aux autres Grecs ce qu'il n'avait pu persuader à Lacédémone. On lui donna 25 navires avec lesquels il fit des courses dans le pays ennemi, prit et brûla Sardes. Le roi Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappelât qu'il avait une injure à venger. Les généraux persans attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres; Aristagore put s'embarquer, et se réfugia dans la Thrace où il fut tué l'an 498 avant J.-C.

ARISTANDRE, fameux devin, était de Telmèse, ville de Lycie; il exerça son emploi dans la cour de Philippe, et ensuite dans celle d'Alexandre-le-Grand, dont il se fit aimer par les prédictions les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquait sur le ventre de la reine un cachet où la figure d'un lion était gravée; le devin courtisan ne manqua pas de soutenir, contre ses confrères, que ce songe marquait que la reine accoucherait d'un fils qui aurait le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux troupes un aigle qui planait sur la tête d'Alexandre; ce présage heureux encourageait les soldats, et n'était pas inutile au devin.

ARISTARQUE, de Samos, astronome [qui florissait l'an 264 avant J.-C.,] est un des premiers qui aient soutenu que la terre tourne sur son centre, et qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Mais ce système était informe, sans preuve et sans ensemble. Nicolas de Cusa, Copernic, Galilée, Descartes, Newton l'ont successivement secouru par leurs arguments. On dit qu'il inventa une horloge solaire; mais il est certain que cette invention, en général, est fort antérieure. (*Voy.* Ezéchias.) On a de lui un *Traité de la grandeur et de la distance du soleil et de la lune*, publié en grec à Pesaro, 1572, in-4°, traduit et commenté en latin par Frédéric Commandin; on le trouve dans le 3e vol. de la collection des Œuvres de Wallis, Oxford, 1695 à 1669. Le "Système du monde", qui a paru sous son nom, est de Roberval.

ARISTARQUE, de Samothrace, disciple d'Aristophane le grammairien, fut précepteur du fils de Ptolémée Philométor, et naquit vers l'an 160 avant J.-C. Il publia neuf livres de corrections

sur l'"Iliade" d'Homère, sur Pindare, sur Aratus, et sur bien d'autres poètes. Il discuta surtout les ouvrages d'Homère avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop sévère; car, dès qu'un vers ne lui plaisait pas, il le traitait de supposé. On croit que c'est lui qui divisa l'"Iliade" et l'"Odyssée" en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Horace, dans son "Art poétique", donne une idée fort avantageuse de sa critique; il l'appelle un homme de bien, un homme prudent, préférant la vérité à la flatterie :

Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, etc.
Fiet Aristarchus; nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis?

Il mourut dans l'île de Chypre, à 72 ans, d'une hydropisie. Ne pouvant en guérir, il se laissa mourir de faim. On a donné son nom aux censeurs pénétrants et sévères.

ARISTARQUE, disciple et compagnon de saint Paul, était de Thessalonique, mais juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Éphèse, et demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant ensemble les dangers et les travaux de l'apostolat. Dans le tumulte qu'un orfèvre de cette ville excita au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr avec Caïus. Il sortit d'Éphèse avec saint Paul, et l'accompagna à Corinthe. Il le suivit encore dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, et s'embarqua avec lui lorsqu'il fut conduit à Rome, l'an 60. Saint Paul, écrivant aux Colossiens, témoigne qu'il était avec lui, et l'appelle le compagnon de sa captivité, "concaptivus meus". On ne sait point ce qu'il devint après la mort de saint Paul. Les Grecs l'honorent sous le titre d'apôtre et de martyr le 14 avril, et les Latins font mention de lui le 4 août. (*Voyez* les "Actes des apôtres", chap. 19, 20, 27; l'"Épître de saint Paul à Philémon", v. 24; et celle "aux Colossiens", ch. 4.)

ARISTÉE, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, apprit des nymphes l'art de cailler le lait, de cultiver les oliviers, de préparer des ruches à miel, et de les conserver. Il épousa Autonoé, fille de Cadmus, dont il eut Actéon, qui fut déchiré à la chasse par ses propres chiens. Après la mort de ce fils, il se retira dans l'île de Cos; de là en Sardaigne, qu'il poliça le premier; puis en Sicile, où il communiqua ses secrets; et enfin en Thrace, où Bacchus l'admit aux mystères des orgies. Aristée aima ensuite Eurydice, femme d'Orphée; en fuyant ses poursuites, elle fut piquée par un serpent qui lui donna la mort. Les nymphes, pour se venger d'Aristée, tuèrent ses abeilles; mais, ayant apaisé ces divinités par le sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avait perdu. La relation de cette histoire mythologique, dans le 4e livre des "Géorgiques", est un des plus beaux morceaux de Virgile. Les dieux le placèrent entre les étoiles, et il fut l'"Aquarius" du Zodiaque.

ARISTÉE le "Proconésien", historien et poète grec, florissait du temps de Cyrus et de Crésus, vers l'an 556 av. J.-C. On lui attribue un Poème épique en trois livres sur la guerre des Arimaspes ou Scythes hyperboréens. Cet ouvrage s'est perdu. Longin en rapporte six vers dans son "Traité du sublime", et Tzetzes six autres.

Aristée avait encore composé un livre en prose sur la théogonie, ou l'origine des dieux. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, et on doit le regretter plus que ses vers.

ARISTÉE, que Pappus a surnommé l'"Ancien", vivait vers le temps d'Alexandre-le-Grand. Euclide avait tant d'estime et d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avait traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'était acquise. On avait de lui deux ouvrages qui roulaient sur la géométrie sublime; mais l'injure des temps en a privé la postérité.

ARISTÉE, officier de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, était juif d'origine. Ce prince l'envoya demander au grand-prêtre Eléazar des savants pour traduire la loi des juifs d'hébreu en grec. Eléazar en choisit 72, six de chaque tribu, qui firent cette traduction appelée "des Septante". On prétend qu'Aristée composa l'Histoire de cette version. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom, mais il est difficile de décider quel degré de croyance elle mérite. Bellarmin, La Bigne, et quelques autres, ont cru qu'elle était la même que citaient saint Jérôme, Eusèbe et Tertullien; mais Louis Vivès, Alphonse Salmeron, Scaliger, etc., ne doutent pas que ce ne soit une pièce supposée par quelque juif; et il semble qu'on n'en doive plus douter, après ce que Henri de Valois a écrit dans ses notes sur Eusèbe. Elle a été publiée sous le titre *Historia de sanctæ Scripturæ interpretibus*, Oxford, 1692 in-8°, et dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Van Dale a donné une Dissertation sur cet ouvrage, Amsterdam, 1705, in-4°. Il prétend que Ptolémée ne fit traduire que le Pentateuque, et que les autres livres qu'on trouve dans la version appelée "des Septante" ont été traduits par d'autres interprètes; mais ce sentiment est contredit par Bonfrerius et d'autres savants. Quoi qu'il en soit, cette traduction, très-ancienne, suivie par J.-C. et les apôtres, a toujours été d'une autorité égale à celle du Pentateuque. Les saints Pères ont regardé la version "des Septante", comme un moyen choisi par la Providence pour préparer les nations à la prédication de l'Évangile; et l'on attribue communément aux traducteurs une assistance particulière du St-Esprit, quoique saint Jérôme n'en soit pas toujours content. [La traduction "des Septante" a été imprimée pour la première fois à Rome, 1772, in-fol, et réimprimée avec les notes de Ch. Ségaer, Trajecti ad Renum, 1775, in-8°. Il a paru un specimen de cette version, contenant la "Genèse", Oxonii, 1798.]

ARISTÉNÈTE, auteur grec du ve siècle, périt dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie. Nous avons de lui des *Lettres* ingénieuses, Paris, 1610, in-8°, traduites en français, in-12. [L'"Aristenète français", publié par F. Nogaret en 1797, 2 vol. in-18, est une imitation des *Lettres d'Aristenète.*]

ARISTIDE, surnommé le "Juste", avait pour rival à Athènes le célèbre Thémistocle. Ces deux hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avaient des qualités différentes : l'un, si l'on en croit les

partisans d'Aristide, fut plein de candeur et de zèle pour le bien public; l'autre artificieux, fourbe, et dévoré d'ambition. Mais il est plus naturel de croire qu'ils allaient tous deux au même but, celui de l'autorité suprême, par des voies différentes, assorties à leur caractère. Aristide aurait voulu éloigner son rival du gouvernement; mais il fut lui-même condamné à l'exil, par le jugement de l'ostracisme, vers l'an 483 avant J.-C. Les Athéniens, peuple volage et inconstant dans sa haine comme dans son affection (*voyez* Périclès, Socrate, Anytus, etc.), le rappelèrent quelque temps après avec tous les exilés. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, et se distingua aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. Il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. Le désintéressement avec lequel il leva la taxe imposée à cette occasion fit appeler siècle d'or le temps de son administration. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, et de donner quelques biens à son fils. Lysimachus, fils de l'une de ses filles, gagnait sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. Le surnom de "Juste" lui fut donné plusieurs fois de son vivant. Mais, pour bien apprécier ces sortes d'épithètes, il faut sans cesse se rappeler ici l'état où étaient la justice et toutes les vertus chez ces nations vaines et corrompues. L'homme qui se garantissait tant soit peu, ne fût-ce qu'en apparence, des vices de la multitude, passait pour un phénomène de sagesse. Théophraste assure qu'Aristide ne connaissait plus d'équité ni de vertu lorsque la politique l'exigeait; qu'il déliait les Athéniens du serment de fidélité, et se chargeait seul du parjure du peuple entier. Il se faisait un devoir et un système de s'opposer aux conseils de Thémistocle, lors même qu'ils étaient d'une utilité sensible, et le haïssait au point de dire que la république était détruite, s'il n'était jeté dans un précipice. Cette haine fatale au repos des Athéniens prenait sa source, selon quelques-uns, dans une rivalité d'amour, et non dans un zèle patriotique. (*Voy.* Collius, Lucien, Marc-Aurèle, Sénèque, Solon, Socrate, Trajan, Zénon, etc.)

ARISTIDE, peintre de Thèbes, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvements de l'âme et les passions qui l'agitent. Pline le naturaliste dit qu'Attale offrit jusqu'à 6000 sesterces d'un de ses tableaux. Il vivait du temps d'Apelles, l'an 340 av. J.-C.

ARISTIDE, de Milet, historiographe, se rendit célèbre par ses *Milésiaques*, contes romanesques et souvent licencieux. Apulée, auteur de l'"Ane d'or", avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes "à la mélésiaque" : ce qui prouve que ces ouvrages devaient avoir du succès. Plutarque le cite souvent dans ses "petits parallèles".

ARISTIDE (Saint), d'Athènes, philosophe, vivait dans le IIe siècle. S'étant fait chrétien, il ne changea point de profession, et soutint par sa philosophie l'Evangile de J.-C.; car il composa pour les chrétiens une excellente *Apologie*, qu'il présenta à l'empereur Adrien, lorsqu'il était à Athènes,

vers l'an 125. Elle ne produisit point tout son effet, mais elle adoucit au moins les lois portées contre les chrétiens. Saint Jérôme dit que l'on voyait encore de son temps cet ouvrage, dont Eusèbe fait mention dans son "Histoire", liv. 4, chap. 3 et 5. Les anciens martyrologes, de même que les modernes, font mémoire de ce saint au 31 d'août. (*Voy*. D. Ceillier, "Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques", tom. 1.)

ARISTIDE (Ælius), orateur grec, prêtre de Jupiter, né à Hadriani dans la Mysie, vers l'an 129 de J.-C., prit le surnom de "Théodore", qui veut dire "grâce" ou "don de Dieu", en mémoire d'une guérison qu'il avait reçue, et qu'il crut surnaturelle. Les plus grands maîtres lui donnèrent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer et à voyager. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurèle, que ce prince ordonna sur-le-champ de la rétablir. Les habitants érigèrent, en reconnaissance, une statue à Aristide. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 60 ans. On a de lui des *Hymnes* en prose à l'honneur des dieux et des héros; des *Panégyriques*, des *Oraisons* funèbres, des *Apologies*, des *Harangues*, où il soutient le pour et le contre. Samuel Jepp, savant médecin anglais, nous en a donné une excellente édition, en 2 vol. in-4°, grecque et latine, à Oxford, en 1722 et 1730, avec des notes pleines d'érudition, [recueillies de Camer, Paulmier, Spanheim, Normann, Tristan, Lefèvre, Louis Bar, auxquelles l'éditeur a joint aussi les siennes.]

ARISTIPPE, de Cyrène, disciple de Socrate, fondateur de la secte "cyrénaïque", quitta la Libye, dont il était originaire, pour aller entendre Socrate à Athènes. Le fond de sa doctrine était que la volupté est le souverain bien de l'homme pendant cette triste vie. Une philosophie si commode eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent, Denys-le-Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philosophe de celui de courtisan. Il dansait, il s'enivrait avec lui. Il donnait sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenaient ses ordres pour la préparation et la délicatesse des mets. Sa conversation était piquante par une infinité de bons mots. Denys-le-Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes assiégeaient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'allaient jamais chez les philosophes : "C'est (répondit Aristippe) que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les grands ne connaissent pas les leurs". D'autres disent qu'il lui répondit plus simplement : "C'est que les médecins vont ordinairement chez les malades". On voit par ces réponses que de tout temps les philosophes, même les épicuriens, ont eu une très-forte dose de suffisance et d'orgueil; ils ont toujours affiché la qualité de "précepteurs du genre humains". La luxure d'Aristippe égalait sa vanité, mais il était sujet à de singulières inconstances. Un jour le même prince lui donna le choix de trois courtisanes. Le philosophe les prit toutes trois, disant " que Pâris ne s'en était pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déesse contre deux autres déesses". Il les mena ensuite

jusqu'à sa porte, et les congédia. Quelqu'un le plaisantant sur son commerce avec la courtisane Laïs : "Il est vrai (dit-il) que je la possède : mais elle ne me possède pas". Il avait raison, car sa passion changeait continuellement d'objet, et Laïs était moins volage que lui. Les philosophes de ce temps-là, comme ceux du nôtre, se plaisaient à s'injurier réciproquement. "Si Aristippe pouvait se contenter de légumes" (disait Diogène le cynique), il ne s'abaisserait pas à faire lâchement la cour aux princes". — "Si celui qui me condamne (répliquait Aristippe) savait faire la cour aux princes, il ne se contenterait pas de légumes". Comme on lui demandait ce que la philosophie lui avait appris ? "A bien vivre avec tout le monde (répondit-il), et à ne rien craindre". — En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes ? — "C'est (disait-il) que, quand il n'y aurait point de lois, ils vivraient comme ils font"; rodomontades dont personne n'est la dupe. Il avait coutume de dire « qu'il valait mieux être pauvre qu'ignorant, parce que le pauvre n'a besoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant a besoin d'être humanisé. » Il ne songeait pas que l'humanité est bien plus la qualité des idiots que des savants de parade. On dit qu'il fut le premier qui exigea des récompenses de ses disciples. Ayant demandé 50 drachmes à un père pour instruire son fils : "Comment, 50 drachmes ! (s'écria cet homme) il n'en faudrait pas davantage pour avoir un esclave". — "Eh bien, (repartit le philosophe, plein de l'importance de ses leçons) achète-le, et tu en auras deux". Il vivait vers l'an 400 av. J.-C. Il avait composé des livres d'histoire et de morale, que nous n'avons plus, et il est à croire que la perte n'est pas grande. [Il avait un fils et une fille : il abandonna le premier parce qu'il ne voulait pas être philosophe, et prit un grand soin de la seconde, appelée Arétée, qui devint célèbre, et qui eut un fils auquel il donna le nom d'Aristippe. Wieland a publié un ouvrage intitulé "Aristippe et quelques-uns de ses contemporains" que Coiffier a traduit en français, 1802-1805, 7 vol. in-12.]

ARISTIPPE, dit "le Jeune", petit-fils du précédent, devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-père, vers l'an 364 avant J.-C. Elle admettait pour principe de toutes les actions deux mouvements de l'ame, la douleur et le plaisir.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, vivait dans les frayeurs, suite de la tyrannie. Le soir, après son souper, il fermait toutes les portes de son appartement, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats; il montait ensuite, par une échelle, dans une chambre écartée, avec sa maîtresse: la mère de la fille retirait aussitôt l'échelle, l'enfermait sous la clef, et le lendemain matin venait la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aristippe, malgré ces précautions, fut assassiné par un Crétois, l'an 242 avant J.-C.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs juifs, était précepteur de Ptolémée Evergète, fils aîné de Philométor, roi d'Égypte, l'an 120 avant J.-C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit une belle lettre, pour lui donner avis des grâces que Dieu avait faites à la

nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, et en découvrant aux Solymitains le feu sacré, caché depuis si long-temps. Elle le suppliait, lui et tous les Juifs qui étaient en Egypte, de célébrer en action de grâces, avec pompe et solennité, la fête de la Scénopégie. — Il ne faut pas le confondre avec ARISTOBULE, frère d'Hyrcan II (*voyez* ce nom), ni avec ARISTOBULE, Juif et philosophe péripatéticien, qui dédia des livres, qui contenaient des commentaires sur les livres de Moïse, à Ptolémée Philadelphe, selon Eusèbe, "Histoire ecclésiastique", livre 7, et mourut 160 ans auparavant.

*ARISTOBULE Ier, surnommé Philhellène, prince juif, succéda à son père Hyrcan, comme grand-prêtre, l'an 107 avant J.-C., et prit le titre de roi. Son règne, souillé de crimes, ne dura qu'un an.

* ARISTOBULE II, fils d'Alexandre Jannée, roi de Judée, l'an 67 avant J.-C., assiégé par Arétas, prince arabe, fut délivré par les Romains, qu'il avait appelés à son secours, puis se brouilla avec eux, fut assiégé et pris par Pompée, et envoyé à Rome où il mourut en prison.

ARISTOGITON, conspira contre Hipparque, tyran d'Athènes. Il se joignit à Harmodius, et délivra son pays de la tyrannie. Hippias, frère d'Hipparque (que les conspirateurs avaient déjà tué dans une émeute), fit mettre inutilement plusieurs personnes à la torture, entre autres une courtisane, qui se coupa la langue avec les dents, plutôt que de découvrir la conspiration. [Aristogiton, mis à la torture à son tour, accusa de complicité les amis d'Hippias, qui recurent tous la mort. Comme le tyran lui demandait s'il n'y en avait plus : « Il n'y a plus que toi, (lui répondit en souriant Aristogiton), qui sois digne de mort. » Dans la suite,] les Athéniens firent élever, dans la place publique, des statues à Aristogiton, honneur qui auparavant n'avait été accordé à personne. Une petite-fille de cet athénien fut mariée et dotée aux dépens de la république. Les tyrans furent chassés d'Athènes la même année que les rois le furent de Rome, l'an 513 avant J.-C. [Il ne faut pas, au reste, être dupe des mots "tyran" et "tyrannie", employés avec défaveur dans l'histoire ancienne, bien qu'ils n'expriment que l'unité, toujours salutaire du pouvoir.]

ARISTOMÈNE Ier, ou ARISTODÈME, roi des Messéniens dans la Morée, épuisa tellement Lacédémone de citoyens, dans une guerre qu'il eut contre cette république, que l'armée lacédémonienne renvoya à Sparte les nouveaux soldats, et leur prostitua les femmes et les filles pour repeupler le pays. Ceux qui naquirent de ce commerce furent appelés Parthéniens; ils se bannirent eux-mêmes de Sparte, et allèrent, sous la conduite d'un certain Phalante, s'établir à Tarente en Italie. Aristomène se tua sur le tombeau de sa fille, qu'il avait sacrifiée pour faire cesser une peste qui ravageait sa patrie, vers l'an 724 avant J.-C.

ARISTOMÈNE II, général des Messéniens [depuis long-temps soumis par les Lacédémoniens,] souleva son pays contre Sparte, l'an 685 avant J.-C. Ceux d'Argos, d'Elide, de Sicyone, favorisèrent la révolte. Aristomène

battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la nuit, et attacha à la porte de Minerve un bouclier qui alarma le peuple de cette ville. Les Messéniens, après quelques succès, furent abandonnés de leurs alliés, vaincus, et obligés de se retirer dans une place forte sur le mont Ira. Aristomène soutint le siége pendant onze ans. Mais enfin, obligé de céder, il se réfugia dans l'île de Rhodes. Il fut tué quelque temps après, ou, selon d'autres, il mourut de maladie, l'an 640 avant J.-C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps on lui trouva le cœur tout velu. [Pausanias a écrit sa "Vie".]

ARISTON, fils et successeur d'Agasiclès, vers l'an 560 avant J.-C., dans le royaume de Lacédémone, est connu dans Plutarque par ses réparties. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir d'un roi était de faire du bien à ses amis, et du mal à ses ennemis, il répondit « qu'il convenait bien plus à un roi de conserver ses anciens amis, et de savoir s'en faire de nouveaux de ses plus grands ennemis. » Ayant appris que l'on avait fait un éloge funèbre des Athéniens qui avaient été tués en combattant contre les Lacédémoniens, il dit : « S'ils honorent tant les vaincus, quels honneurs méritent donc les vainqueurs? » Il eut pour fils Démarate, qui lui succéda.

ARISTON de l'île de Chio, surnommé "Sirène", et disciple de Zénon, [abandonna son premier maître, dont les principes stoïciens le rebutaient par leur rigueur, et s'attacha à Palémon, dont la morale s'accommodait très-bien avec sa douceur naturelle. Il se fit une doctrine particulière.] Il disait qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi et celui d'un valet. Le souverain bien, selon lui, était dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice et la vertu. Il comparait les arguments des logiciens aux toiles d'araignée, fort inutiles, quoique faites avec beaucoup d'art. Il rejetait la logique, parce que, disait-il, elle ne mène à rien; et la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisait à peu de chose. Il ne reconnaissait qu'une seule vertu qu'il appelait santé, et à laquelle toutes les autres devaient se rapporter. Aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie, sort commun à tous ceux qui ne sont philosophes que par ostentation, et pour le vain plaisir de débiter des maximes sonores. Il florissait vers l'an 236 avant J.-C. On dit qu'il était fort chauve, ce qui lui fit donner le surnom de "Phalantus", et qu'ayant été frappé à la tête d'un coup de soleil, cet accident fut cause de sa mort.

ARISTON (Titus), jurisconsulte romain, sous l'empire de Trajan, cherchait la récompense de la vertu dans la vertu même : ce qui est une espèce d'absurdité, car la vertu doit avoir un principe et un motif différent d'elle-même. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins s'il pouvait en échapper, en leur déclarant que, s'il n'y avait pas d'espérance, il se donnerait la mort, mais que, si son mal n'était point incurable, il se résoudrait à souffrir et à vivre pour sa femme, sa fille et ses amis. Pline-le-Jeune en fait un bel

éloge : mais n'eût-il eu que la faiblesse du suicide, il est clair qu'il en faudrait beaucoup rabattre.

ARISTONICUS, fils d'Eumènes et d'une concubine d'Éphèse, irrité de ce qu'Attale III avait donné le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer et s'y maintenir, et défit le consul Licinius Crassus, l'an 131 avant J.-C. La même année, le consul Perpenna le prit, et l'ayant fait conduire à Rome, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occupèrent le trône de Pergame l'espace de 154 ans.

ARISTOPHANE, poète comique grec, qui vivait l'an 427 avant J.-C., fit retentir le théâtre d'Athènes des applaudissements que l'on donna à ses pièces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'olivier sacré, en reconnaissance des traits qu'il avait lancés contre ceux qui étaient à la tête de la république, et qui paraissaient avoir besoin de cette correction. Il avait composé 54 comédies; il ne nous en reste plus que 11. Ce qui le distingue parmi les comiques grecs est le talent de la raillerie. Il saisissait les ridicules avec facilité, et les rendait avec vérité et avec feu. Platon a jugé favorablement de ce poète, puisqu'il lui donne une place distinguée dans son "Banquet" où il le fait parler suivant son caractère. On rapporte que le même Platon envoya à Denis-le-Tyran un exemplaire de cet auteur, en l'exhortant à le lire avec attention, s'il voulait connaître à fond l'état de la république d'Athènes. Les philosophes se sont déchaînés contre lui; et la raison de cet acharnement, c'est qu'ils prétendent que sa comédie des *Nuées* a causé la mort de leur patron, Socrate (qui fut condamné vingt-trois ans après); mais Voltaire est de tous celui qui l'a le moins épargné, car il a été jusqu'à dire que ce "poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent". Il était tout simple qu'une telle assertion exerçât la colère des savants; aussi Brunck, un des plus habiles critiques de nos jours pour la littérature grecque, n'a-t-il pu se dispenser de témoigner son indignation. Il prétend que jamais Voltaire n'avait lu Aristophane en grec; qu'Aristophane ne voulait pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, d'Euripide, et autres qu'il a joués, sans influer sur la mort des uns ni des autres. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, ce sont les obscénités grossières, les plates et ordurières bouffonneries dont il a parsemé ses pièces. Julien-l'Apostat, écrivant à un de ses pontifes, et lui indiquant les moyens de rapprocher les mœurs des païens de celles des chrétiens, ne manque pas de lui suggérer la défense de lire les ouvrages d'Aristophane. Ludolphe Kuster a donné une édition magnifique des comédies d'Aristophane, en grec et en latin, avec de savantes notes, Amsterdam, 1710, in-fol. L'édition de Kuster a été réimprimée à Leyde 1760, en 2 vol. in-4°, par les soins de Burmann, "cum notis variorum"; mais cette réimpression, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Les comédies

d'Aristophane sont : le *Plutus*, les *Oiseaux*, toutes deux contre les dieux et les déesses; les *Nuées* contre Socrate, où la vanité et le genre de fanatisme propres à ce philosophe ne sont pas mal joués; les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Acarniens*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes au sénat* et *Lysistrate*. Nous avons une "Traduction", française du *Plutus* et des *Nuées*, par madame Dacier, et des *Oiseaux*, par Boivin le Cadet. Poinsinet de Sivry a donné le Théâtre d'Aristophane traduit en français, partie en vers, partie en prose", Paris, 1784, vol. in-4° et in-8°. [A.-C. Brottier, neveu de l'éditeur de Tacite, a traduit en prose tout le Théâtre d'Aristophane. On trouve sa traduction dans les tomes 12 et 13 de la nouvelle édition du Théâtre des Grecs.]

ARISTOPHANE, de Bysance, disciple d'Erathosthène, et célèbre grammairien, mérita la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, que le roi Ptolémée Évergète lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J.-C.

ARISTOTE, surnommé le "Prince des Philosophes," naquit à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J.-C. Son père Nicomachus était médecin, et descendait, dit-on, d'Esculape. Aristote, l'ayant perdu fort jeune, dissipa son bien, se livra à la débauche, prit le parti des armes, et les quitta ensuite pour la philosophie. L'oracle de Delphes lui ordonna d'aller à Athènes : il s'y rendit, entra dans l'école de Platon, et en devint l'ame et la gloire. On dit qu'il fut obligé, pour vivre, d'exercer la pharmacie. Continuellement livré au travail, il mangeait peu, et dormait encore moins. Diogène Laërce rapporte que, pour ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendait hors du lit une main dans laquelle il tenait une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle ferait en tombant dans un bassin le réveillât : mauvaise pratique, car l'homme qui ne dort point n'a pas l'esprit assez calme pour agir et écrire avec sagesse; mais on ne risquera rien de croire que c'est un conte, semblable à d'autres anecdotes de ce genre, qu'on s'est plu à répandre sur le compte des hommes célèbres; comme si le ridicule et l'absurdité pouvaient être pour quelque chose dans les titres à la gloire. Du reste, il faut avouer que celle des philosophes s'est nourrie quelquefois de ces ignobles ressources. Après la mort de Platon, Aristote se retira à Atarne, petite ville de la Mysie, auprès de son ami Hermias, usurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote épousa sa sœur, qui était restée sans biens. Quand Alexandre-le-Grand eut atteint environ 14 ans, Philippe son père appela Aristote pour le lui confier. La lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de sa naissance fait honneur au prince et au philosophe : « Je vous apprends, lui disait-il, que j'ai un fils. Je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, et un roi digne de la Macédoine. » Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple les sciences

qu'il possédait, et "cette sorte de philosophie qu'il ne communiquait à personne," comme dit Plutarque : ce qui ne donne pas de cette philosophie une bien bonne idée, car le vrai sage ne songe qu'à répandre ses lumières : on est allé jusqu'à croire que cette philosophie était celle de Machiavel. L'usage qu'en a fait Alexandre confirme cette idée. Philippe lui érigea des statues, et fit rebâtir sa ville natale, ruinée par les guerres. Lorsque son élève se disposa à ses conquêtes, Aristote, qui préférait le repos au tumulte des armes, retourna à Athènes. Il y fut reçu avec les honneurs dus au précepteur d'Alexandre et au premier philosophe de son temps. Les Athéniens, auxquels Philippe avait accordé beaucoup de grâces à sa considération, lui donnèrent le Lycée pour y ouvrir son école. Il donnait ordinairement ses leçons en se promenant, ce qui fit appeler sa secte la "secte des péripatéticiens". Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux, lui envoya 800 talents pour la dépense que cette étude exigeait, et lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs, pour faire des recherches. Aristote, au comble de sa gloire, ne fut pas au-dessus des passions et des folies qui en sont l'effet naturel. Son amour pour la courtisane Pythaïs devint une espèce de fureur qui le porta à l'ériger en divinité, et à lui rendre après sa mort le même culte que les Athéniens rendaient à Cérès. Eurymédon, prêtre de cette déesse, l'accusa de ne pas y croire. Aristote se retira à Chalcis, dans l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), pour empêcher qu'on ne commît une injustice contre la philosophie ; mais il aurait eu plus de bonne philosophie à ne pas diviniser l'objet de ses folles amours. C'est sans fondement que quelques critiques modernes ont nié cette anecdote, comme si la vérité de l'histoire devait être sacrifiée à la gloire des hommes célèbres. Aristote mourut à 63 ans, l'an 322 av. J.-C., deux années après la mort d'Alexandre. Les Stagyrites lui dressèrent des autels et lui consacrèrent un jour de fête. Il ne paraît cependant pas trop qu'il dût exciter tant d'admiration par ses vertus, ni par sa doctrine religieuse et morale. Sans parler des crimes dont Diogène Laërce et Athénée le disent coupable avec Hermias, de sa conduite insensée et impie envers Pythaïs, on connaît les efforts qu'il fit pour décrier tous ceux qui avaient acquis quelque réputation, les médisances et les injures avec lesquelles il les opprima, les faussetés manifestes qu'il leur imputa, la manière dont il abandonna Hermias dans ses disgrâces, ses jalousies contre Speusippe, ses animosités contre Xénocrate, les troubles qu'il fomenta dans la cour de Philippe et d'Alexandre-le-Grand; enfin sa perfidie envers ce même Alexandre, son bienfaiteur, découvre assez quel était le fond de son cœur. Xiphilin nous apprend que l'empereur Caracalla fit brûler tous les livres de ce chef des péripatéticiens, en haine du conseil détestable qu'il avait donné à Antipater d'empoisonner Alexandre. Il prétendait que Dieu était sujet aux lois de la nature, sans prévoyance, sourd et aveugle

pour tout ce qui regarde les hommes; il croyait le monde éternel, et, selon l'opinion commune de ses commentateurs, l'ame mortelle. Il tourna en ridicule ceux qui voulurent ramener les hommes à la croyance d'un seul Dieu, disant que cette manière de penser était, il est vrai, d'un sage et d'un homme de bien, mais qu'elle manquait de prudence, puisqu'en agissant ainsi, ils nuisaient à leurs propres intérêts, et s'exposaient au ressentiment des polythéistes : belle morale, et digne d'un chef des philosophes. (*Voyez* PLATON, STILPON.) Si nous en croyons Diogène Laërce, sa mort fut semblable à sa vie; il s'empoisonna, pour se soustraire à la colère de Médon. Mais saint Grégoire de Nazianze, Justin et d'autres écrivains, disent qu'il se précipita dans l'Euripe. Il laissa, de Pythaïs, une fille qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus, roi de Lacédémone. Il avait eu d'une autre concubine un fils, nommé Nicomachus, comme son aïeul; c'est à lui qu'il adressa ses livres de *Morale*. Le sort d'Aristote, après sa mort, n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il a été long-temps le seul oracle des écoles; et on l'a trop dédaigné ensuite. Le nombre de ses commentateurs anciens et modernes prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa mémoire a éprouvées, elles lui sont communes avec tous les fondateurs des sectes philosophiques, et tiennent autant aux caprices de la postérité qu'à la nature des systèmes enseignés. Diogène Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences qui n'ont rien de bien extraordinaire, et dont quelques-unes sont outrées ou fausses, d'autres trop recherchées. « Les sciences ont des racines amères, mais les fruits en sont doux... Il y a la même différence entre un savant et un ignorant, qu'entre un homme vivant et un cadavre... L'amitié est comme l'ame de deux corps... Il n'y a rien qui vieillisse sitôt qu'un bienfait... L'espérance est le songe d'un homme éveillé... Soyons amis de Socrate et de Platon, et encore plus de la vérité... Les lettres servent d'ornement dans la prospérité, et de consolation dans l'adversité. » Aristote confia, en mourant, ses écrits à Théophraste, son disciple et son successeur dans le Lycée; mais ils ne sont pas parvenus en entier et sans altération jusqu'à nous. (*Voy.* APELLICON.) Les plus estimés sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *Poétique* et sa *Rhétorique*. Le précepteur d'Alexandre montra, dans ce dernier ouvrage, que la philosophie est le guide de tous les arts. Il creusa avec sagacité les sources du bel art de persuader. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, et qu'être éloquent, c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire; sur les passions et les mœurs; sur l'élocution, sans laquelle tout languit; sur l'usage et le choix des métaphores, mérite d'être étudié. Aristote fit cet ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la manière de son maître. Celui-ci avait suivi la méthode des orateurs; son disciple crut devoir préférer celle des géomètres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent; l'un et l'autre furent composés

pour Alexandre. Quant à la philosophie, il mêle à des vues justes et profondes des erreurs grossières et des obscurités qui ont donné bien de l'exercice à ses commentateurs. Un de ses principes favoris est que l'ame acquiert ses idées par les sens; principe combattu par de célèbres métaphysiciens, et qui, dans le sentiment même d'Aristote, doit s'entendre "occasionellement", comme s'exprimaient les Arabes, c'est-à-dire que les sens sont l'occasion des idées que l'ame se forme elle-même des choses matérielles. « Mais il y a, dit un philosophe, bien des idées dont les sens ne sauraient même être l'"occasion". Il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui puisse nous être plus claire que celle-ci : "Je pense, donc je suis". Qu'on nous dise, si l'on peut, par quel sens sont entrées dans notre esprit les idées de l'être et de la pensée. » Sa *Rhétorique* a été traduite en français par Cassandre, sa *Poétique* par Dacier et Le Batteux; [ses *Politiques* par Champagne, 1797, par Millon, 1803, et plus anciennement par L. Leroi, dit "Regius"; dans le même volume sont la *République* et le *Phædon* de Platon, traduits aussi en français par le même, Paris, 1600, in-fol. L'*Histoire des animaux* a été traduite avec le texte grec à côté et des notes, 1783, in-4°. Le traité *de Mundo*, attribué à Aristote, se trouve en grec et en français dans l'"Histoire des causes premières" de Le Batteux, Paris, 1765, in-8°. (*Voyez* ces articles.)] La meilleure édition des ouvrages d'Aristote est celle de Paris, au Louvre, 1619, donnée par Duval, en 2 vol. in-fol., grecs et latins. On peut consulter un ouvrage de Jean de Launoi : "De varia Aristotelis fortuna," celui de Patricius, "Peripateticæ discussiones," et un traité du P. Rapin, "Comparaison de Platon et d'Aristote."

ARISTOTE, de Chalcide, a écrit une *Histoire d'Eubée*, citée par Hypocration et par le scoliaste Apollonius. — Diogène Laërce parle de plusieurs autres ARISTOTE, dont l'un gouverna la république d'Athènes, et publia des *Harangues* fort élégantes; l'autre écrivit sur l'"Iliade" d'Homère; un troisième, natif de Cyrène, fit un *Traité de l'Art poétique*, etc.

ARISTOTIME, tyran d'Élide, vivait du temps de Pyrrhus, roi des Epirotes. Après avoir exercé des cruautés inouïes, il fut tué dans un temple de Jupiter, par Thrasybule et Lampis, auxquels Hellanicus en avait inspiré le dessein. Sa femme et ses deux filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

ARISTOXÈNE, de Tarente, en Italie, s'adonna à la musique et à la philosophie, sous Alexandre-le-Grand, et sous ses premiers successeurs. Des 453 volumes dont Suidas le fait auteur, il ne reste que ses *Eléments harmoniques*, en 3 livres, qui est le plus ancien traité de musique qui soit parvenu jusqu'à nous. Meursius le publia à Leyde, en grec, en 1616, in-4°. Il avait déjà paru en latin avec les "Harmoniques" de Ptolémée par Antonin Gogavin, Venise, 1561, in-4°. L'ouvrage d'Aristoxène reparut bien plus correct dans le "Recueil des musiciens grecs" de Marc Meibomius, 2 vol.

in-4°, à Amsterdam, 1652, avec de savantes notes.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, et lui écrivit une belle lettre dans une feuille carrée, et scellée d'un cachet où était empreinte la figure d'un aigle qui tient un serpent dans ses serres. Il lui faisait savoir qu'ils avaient trouvé dans leurs archives, que les Juifs et les Lacédémoniens n'avaient qu'une même origine, étant descendus d'Abraham, et qu'ainsi ils devaient n'avoir que les mêmes intérêts. (*Voy.* le premier livre des "Machabées", chapitre 12.)

ARIUS, père des "ariens", naquit en Lybie, ou, selon d'autres, à Alexandrie. Achillas, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge assez avancé, et le chargea de la prédication et du gouvernement d'une de ses églises. Son éloquence, ses mœurs austères, son air mortifié, semblaient le rendre digne du sacré ministère; mais son ambition le perdit. Après la mort du saint évêque Achillas, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été son successeur, combattit la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. Il soutenait que le fils de Dieu était une créature tirée du néant, capable de vertus et de vices; qu'il n'était pas véritablement Dieu, mais seulement par participation comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il existait avant tous les siècles, il affirmait qu'il n'était point coéternel à Dieu. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématisa dans deux conciles en 319 et en 321. L'hérésiarque, retiré en Palestine, gagna des évêques, parmi lesquels Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée furent les plus ardents (quoique ce dernier trouve quelques défenseurs parmi les critiques.) Arius travaillait en même temps à répandre ses erreurs parmi le peuple; il les mit en chansons: son poème intitulé *Thalie* (nom emprunté d'une pièce efféminée de Sotade, poète égyptien), composé sur des airs infâmes, n'est qu'un tissu d'impiétés et de louanges fades qu'il se donnait à lui-même. Eusèbe de Nicomédie assembla un concile formé de la plus grande partie des évêques de la Bythinie et de la Palestine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il voulut aussi faire entendre à Constantin que cette question n'était qu'une vaine subtilité: imposture que les philosophes modernes ne cessent de répéter, et qui n'en est pas moins le comble de l'absurdité comme de l'impiété, puisque la divinité de J.-C., fondée sur la consubstantialité du Verbe, est le dogme fondamental du christianisme, et que, si ce dogme n'est pas vrai, J.-C. a établi une religion fausse. Il est clair, d'ailleurs, que, si les trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ne sont pas un seul Dieu, dans le sens le plus exact et le plus rigoureux, le christianisme, tel qu'il subsiste dans toutes les communions qui ne sont pas ariennes ou sociniennes, est un véritable polythéisme, puisque nous rendons à ces trois personnes divines le même culte suprême. Entre les païens et nous, il n'y aura point de différence, sinon qu'ils admettaient un plus grand nombre de dieux, et que nous savons déguiser notre polythéisme par des subtilités qui leur

étaient inconnues. Enfin J.-C. a déclaré qu'il était venu dans le monde pour apprendre aux hommes à rendre à Dieu le culte d'adoration en esprit et en vérité; or il veut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. S'il n'est pas un seul Dieu avec le Père, ce culte est-il juste et légitime? C'est une profanation et une impiété. (*Voyez* EUTYCHÈS, NESTORIUS.) Constantin comprit sans peine l'importance de la vérité qu'Arius attaquait; il assembla à Nicée en Bythinie, l'an 325, un concile œcuménique, où l'hérésiarque fut convaincu de ses erreurs, excommunié par les pères, et condamné au bannissement par le prince. Décision qui prouve, contre les sociniens, combien la foi de la divinité de J.-C. était constante et générale avant le concile de Nicée, puisqu'elle y fut unanimement reconnue comme une vérité ancienne et incontestable, et l'opinion contraire rejetée comme un blasphème. (*Voyez* PAUL DE SAMOSATE.) On remarque de plus que le concile, en condamnant Arius, anathématisa nommément sa *Thalie;* ce qui prouve qu'on n'avait alors aucun doute sur l'infaillibilité de l'Église en matière de faits dogmatiques. Après trois ans d'exil, Constantin, à l'instigation d'un prêtre arien, rappela Arius, et ceux de son parti, qui avaient été anathématisés par le concile de Nicée. Cet hypocrite présenta à l'empereur une profession de foi composée avec tant d'art qu'il était difficile d'y apercevoir les erreurs qu'on y avait cachées sous le masque de la vérité. Arius revint triomphant à Alexandrie; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite, en 335, au concile de Tyr, auquel il présenta sa profession de foi captieuse, qui fut approuvée. Les pères écrivirent même en sa faveur à l'Église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, préservé du venin de l'erreur par saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avait causé à Alexandrie, l'appela à Constantinople; il lui demanda s'il suivait la foi de Nicée? Arius le jura, en lui présentant une nouvelle profession de foi, où l'hérésie était couverte par des paroles tirées de l'Écriture. Constantin, ne soupçonnant point que l'hérésiarque le trompât, fit ordonner à Alexandre, évêque de Constantinople, de l'admettre à la communion des fidèles. Mais cet ordre resta sans effet, par un événement qui, en faisant triompher les catholiques, donna au monde entier une preuve éclatante des arrêts secrets et redoutables de la justice divine. « On avait choisi un dimanche, » dit un historien qui rapporte la chose dans le plus intéressant détail, « pour le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi, sur le soir, comme saint Alexandre continuait de prier, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville comme en triomphe; et lui-même, enchérissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolents. La foule était innombrable, et grossissait de rue en rue. Comme on approchait de la place dite "Constantinienne", et qu'on apercevait au fond de cette place le temple où l'hérésiarque

devait être rétabli, il pâlit à la vue de tout le monde, éprouva une soudaine frayeur, et de violents remords. Il sentit en même temps quelque besoin naturel. Il entra dans un des lieux publics, multipliés dans la nouvelle Rome avec autant de magnificence que tous les autres édifices. Il y expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant une grande abondance de sang, avec une partie de ses entrailles, l'an 336 de J.-C.; digne fin d'un impie, trop semblable, pendant sa vie, au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Ce dénoûment effrayant, et qui passa pour miraculeux, causa autant d'abattement aux ariens que d'espoir aux fidèles orthodoxes. Le lieu de cette tragique scène devint l'horreur publique; et par la suite un arien l'acheta, afin d'effacer ou d'affaiblir, en le convertissant en un autre usage, la mémoire de cet opprobre. » Il s'en faut bien que son hérésie mourût avec lui. On est surpris et effrayé de toutes les scènes horribles que présente l'histoire de l'arianisme. L'impiété, l'hypocrisie, la dissimulation, la malice, la perfidie des ariens, paraîtraient incroyables, si elles n'étaient appuyées sur le témoignage de tous les historiens du temps, et de saint Athanase lui-même. L'arianisme, timide dans ses commencements, mit en œuvre la souplesse et l'artifice. Soutenu par la puissance impériale, il s'enhardit, et ne connut plus de bornes dans ses orgueilleuses prétentions. Il semblait menacer l'Église d'une destruction entière, mais il ne réussit point, parce que celui qui a fondé cette Église lui a promis que « les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle. » (*Voyez* saint ATHANASE).

* ARKWRIGHT (sir Richard), célèbre manufacturier anglais, né pauvre, travailla d'abord chez un barbier, à Manchester, et loua ensuite une cave où il établit une boutique de barbier, avec cette enseigne : "Au barbier souterrain, on rase pour un penny" (2 sols); cette nouveauté eut tant de succès, que les autres barbiers furent obligés de baisser leur prix, et il fixa alors le sien à un demi penny. On raconte qu'un savetier étant venu chez lui avec une barbe extrêmement dure, le barbier lui fit observer qu'il lui en coûterait un rasoir, et qu'il n'en pouvait être dédommagé par le demi-penny; mais que le savetier persista à ne payer que selon la taxe de l'enseigne, dont Arkwrigth se contenta. Ce trait excita l'admiration du savetier, au point qu'il lui procura la connaissance d'un homme qui avait inventé une machine à filer. Doué d'un esprit inventif, Arkwright conçut l'idée d'une mécanique qui devait réaliser le problème du mouvement perpétuel; mais un horloger, nommé John Kay, le détourna de son dessein, et lui fit entendre qu'en appliquant l'invention qu'il méditait aux filatures de coton, il pouvait en tirer de plus grands profits. Après différentes tentatives infructueuses, il réussit complétement, et donna aux fabriques anglaises une grande supériorité sur celles du continent. Il fut créé chevalier le 22 décembre 1786, sur la demande formelle des notables de Wickwork, et mourut au milieu de ses travaux, à Crumbford, dans le Derbyshire, le 3 août 1792,

laissant à sa famille une fortune de douze millions de francs.

ARLAUD (Jacques-Antoine), naquit à Genève, en 1668. Peintre de fort bonne heure, il fut lui-même son maître. Dès l'âge de 20 ans il passa en France, où son pinceau délicat et son coloris brillant lui firent une grande réputation. Le duc d'Orléans, régent du royaume, protecteur et juge de tous les arts, disait, en parlant de sa miniature : « Les peintres en ce genre n'ont fait jusqu'ici que des images; Arlaud leur a appris à faire des portraits. Sa miniature s'exprime aussi fortement que la peinture à l'huile. » Ce prince se l'attacha, et le gratifia d'un appartement dans son château de Saint-Cloud, où Arlaud lui donnait des leçons. Non-seulement ses portraits étaient ressemblants, ils avaient encore le mérite singulier d'exprimer les qualités de l'ame des personnes qu'il peignait. Arlaud se retira ensuite à Genève. Le grand-duc de Toscane, Jean Gaston, le dernier de l'illustre famille des Médicis, souhaita de joindre le portrait d'Arlaud à la grande collection de ceux des plus illustres peintres, faits par eux-mêmes, qu'on voit dans la Galerie de Florence. Arlaud le lui envoya, et il reçut en reconnaissance une très-belle médaille d'or. Il mourut à Genève en 1747. Il légua à la bibliothèque de cette ville une collection de livres rares et curieux, et plusieurs bons tableaux anciens et modernes.

*ARLET, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, a donné un *Mémoire* estimé sur les différences du volume, du poids, de la consistance et de l'arrangement du cerveau de l'homme, et de celui de plusieurs animaux, avec le rapport qui se trouve entre ces différences et la diversité de leurs exercices, 1746, in-8°.

ARLOTTO, curé de la paroisse Saint-Just à Florence, dans le XVe siècle. Son nom de famille était MAINARDI; mais il n'est guère connu que sous celui d'Arlotto. Cet homme se rendit célèbre de son temps par ses bons mots, ses tours joyeux, et ses saillies originales. On en fit un recueil après sa mort sous le titre de *Facezie, favole, e motti del Piovano Arlotto, prete fiorentino.* Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois. [Arlotto voyagea beaucoup, et obtint de riches présents de plusieurs princes, tels qu'Édouard, roi d'Angleterre, René d'Anjou, roi de Naples, etc.] Il mourut en 1483, à 87 ans.

*ARMAGNAC (Jean Ier, comte D'), fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, descendant de Clovis, fut nommé, en 1355, commandant du Languedoc par le roi Jean, présida les états de cette province, et se brouilla avec le comte de Foix qui, l'ayant fait prisonnier, exigea 50,000 francs pour sa rançon. Il prit ensuite les armes en Espagne en faveur de Pierre-le-Cruel, et soumit le Limousin à la France.

*ARMAGNAC (Jean III), petit-fils du précédent, fit en 1391, à la tête de 5,000 aventuriers, une expédition dans le Milanais contre Galéas Visconti; mais il tomba dans une embuscade, et fut tué près d'Alexandrie de la Paille, dont il avait formé le siége; son armée fut entièrement détruite.

ARMAGNAC (Jean d'), cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, et frère de Jean III, et de Bernard, connétable de France, fut fait archevêque d'Auch, par Clément VII, en 1391; puis conseiller-d'état en 1401, par le roi Charles VI; et enfin cardinal par Pierre de Lune, en 1409. Il mourut peu de temps après.

ARMAGNAC (Bernard VIII, comte d'), frère du précédent, fut un seigneur du premier mérite. Il avait fait la guerre pendant 20 ans avec distinction. La reine, femme de Charles VI, le fit venir à la cour pour le mettre du parti des Orléanais (en 1410); c'est de là qu'ils furent nommés "Armagnacs". Le comte se fit acheter bien cher; car, outre l'épée de connétable qu'il reçut presqu'en arrivant, il se fit encore donner le commandement absolu des troupes et des finances. La liaison de la reine et du connétable ne fut pas de longue durée. Le comte d'Armagnac, homme fort rigide, désapprouvait publiquement la conduite de cette princesse qui, pour s'en débarrasser, s'unit avec ses ennemis. La reine, voyant que le connétable avait juré sa perte, et que le roi, prévenu contre elle, allait l'exiler, prit la fuite, et alla se mettre sous la protection du duc de Bourgogne. Ce prince arma pour sa défense. Le connétable laissa surprendre Paris le 29 mai 1418. Il eut beau se cacher, il fut décelé par un maçon chez qui il s'était sauvé. Les Bourguignons ne firent d'autre mal au connétable que de le mettre en prison, dans l'espérance qu'il avouerait où étaient ses trésors. Mais, à quelques jours de là, sur le bruit qui se répandait que lui et le chancelier en seraient quittes pour de l'argent, le peuple en fureur alla les tirer de la Conciergerie, et les massacra sur-le-champ dans la cour du Palais.

ARMAGNAC (Jean d'), maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier et chambellan du roi Louis XI, était fils naturel de Jean IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1471, avec une réputation très-médiocre de capacité et de valeur. Il ne dut le bâton qu'à la faveur de Louis XI, car il n'avait jamais servi.

ARMAGNAC (Georges d'), fils de Pierre, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, né en 1501, devint archevêque de Toulouse, co-légat et archevêque d'Avignon. Il fut fait cardinal en 1544 par Paul III, [assista au colloque de Poissy, en 1561,] et mourut en 1585, à 85 ans, à Avignon, dans le couvent des minimes, qu'il avait fondé, après avoir signalé dans plusieurs occasions son zèle pour la religion catholique. Il protégea les gens de lettres, et en fit connaître plusieurs à François I[er].

ARMAGNAC (Jean V, comte d'), le dernier des comtes d'Armagnac qui ait joui des droits régaliens. Ayant épousé sa propre sœur, il fut chassé de ses états par Charles VII, à la sollicitation du pape, indigné de cet inceste. Il se réfugia en Espagne avec sa sœur, dont on ne parla plus. Louis XI, qui prenait à tâche de défaire tout ce que son père avait fait, rétablit le comte d'Armagnac dans ses états; mais, celui-ci étant

entré dans la ligue du "Bien public", le roi, sous divers prétextes, confisqua ses domaines, et envoya contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans Lectoure. Pendant un pourparler, la place fut prise d'assaut, et le comte tué dans son palais en 1473. Charles Ier, son fils, qu'il avait eu de la sœur du comte de Foix, fut amené prisonnier à Paris en 1483. Il fut rétabli dans ses droits, mais seulement pour l'utile, et fut privé de la souveraineté. Charles termina ses jours en 1497 sans enfants légitimes. Il institua son héritier le duc d'Alençon, qui mourut sans postérité en 1525, et dont les possessions furent réunies à la couronne. L'Armagnac passa cependant à Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avait épousé la duchesse d'Alençon. Ce roi Henri était grand-père de Henri IV, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne.

ARMELLE, fille célèbre par sa piété, née en 1606 à Campénac, dans le diocèse de Saint-Malo, et morte à Vannes en 1671, fut obligée d'entrer en condition. Elle passa les 35 dernières années de sa vie chez un gentilhomme, qui rendit compte de tous les exemples de vertu que cette fille lui avait donnés, des lumières extraordinaires qu'elle avait en matière de religion, des sentiments rares et sublimes qu'on ne supposerait point dans son état. Les savants profanes ne conçoivent pas cette espèce de phénomène; mais les hommes instruits dans les voies de Dieu n'y voient rien d'étonnant. « J'entends une bonne ame qui me parle de Dieu (dit le P. Bourdaloue); je suis surpris, en l'écoutant, de la manière dont elle s'explique. Quel feu anime ses paroles! quelle onction les accompagne! elle s'énonce avec une facilité que rien n'arrête; elle s'exprime en des termes qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Être divin, des grandeurs de Dieu, des mystères de Dieu, de ses miséricordes, de ses jugements, des voies de sa providence, de sa conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, et je l'admire d'autant plus que la personne qui me tient ce langage si relevé et si sublime n'est quelquefois qu'une simple fille et qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle fait instruire? quels maîtres a-t-elle consultés? quels livres a-t-elle lus? Ah, mon Dieu! il n'y a pas eu pour cette ame d'autre maître que vous-même et que votre esprit. Il n'y a pas eu pour elle d'autre école que la prière, où elle vous a ouvert son cœur avec simplicité et avec humilité. Il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuse du crucifix, qu'une continuelle attention à votre présence, qu'une dévote fréquentation de vos sacrés mystères, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, et qu'un désir sincère de les accomplir. Voilà par où elle s'est formée, ou plutôt, voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, que votre grâce la formât, l'éclairât, l'élevât. » Sa "Vie" a été écrite par une ursuline de Vannes, nommée sœur Jeanne de la Nativité. Poiret la fit réimprimer en 1704, in-12, sous ce titre : "L'École du pur amour de Dieu". On

y raconte qu'Armelle croyait voir les diables sous des figures horribles (*Voyez* saint ANTOINE L'ERMITE); qu'ayant sans cesse l'esprit préoccupé de l'objet sacré de sa flamme, elle serrait ce qu'elle rencontrait sous ses mains, et qu'elle demandait : « N'est-ce point vous qui cachez le bien-aimé de mon cœur? » On dit qu'elle mourut d'un excès d'amour divin. On ne peut douter que sa piété ne fût fort vive, sa vertu pure et constante; et c'est mal à propos que des personnes, qui ont de la peine à goûter ce qui sort de l'ordre ordinaire des choses se sont formalisées de quelques singularités dont les ames fortement émues ne peuvent toujours se défendre, ou par lesquelles il plaît à Dieu de les distinguer. On ne saurait cependant trop inculquer à ceux qui écrivent les vies des saints, ou des personnes illustrées par une piété particulière, le sage avis que leur donne un homme très-judicieux. « La conduite de Dieu à l'égard des ames à qui il fait part de ses communications les plus intimes a des mystères cachés qu'il est inutile et quelquefois dangereux de dévoiler aux yeux du public. Outre que peu de personnes sont en état de les comprendre, et que ce n'est pas dans les livres, mais à l'école du Saint-Esprit, qu'on peut s'en instruire, ils deviennent souvent des pierres de scandale pour ceux auxquels Dieu n'en a pas donné l'intelligence. On ne saurait trop, selon l'avertissement du saint conducteur de Tobie, publier les œuvres par lesquelles le Seigneur veut bien manifester au monde sa puissance et sa bonté; mais il est certains secrets qu'il révèle rarement et uniquement aux ames en qui il juge à propos d'établir son règne d'une façon toute mystique, qu'il n'est pas, ordinairement parlant, à propos de divulguer. « Sacramentum regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est. Tob. 12. » C'est encore à cette observation qu'on peut rapporter ces paroles de J.-C.: « Nemini dixeritis visionem. Matth. 17, » et celles de saint Paul: « Audivit arcana verba quæ non licet homini loqui. 2. Cor. 12. » (*Voy.* sainte CATHERINE de Sienne, RUSBROCH, TAULERE.) M. Duché de Vancy a inséré un abrégé de la "Vie" d'Armelle dans ses "Histoires édifiantes." Le nom d'Armelle lui avait été donné au baptême. (Il y a en Bretagne deux saints qui ont porté le nom d'Armel.) Ses parents étaient Georges-Nicolas et Françoise NÉANT, pauvres villageois, dont elle ne reçut qu'une éducation chrétienne.

* ARMELLINI (Jérôme), appelé par quelques auteurs "Armenini", mais plus ordinairement "Jérôme de Faenza", du lieu de sa naissance, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut en 1516 inquisiteur à Mantoue. Un astrologue calabrois, nommé Tiberio Rossiliano, ayant prétendu que l'on aurait pu, au moyen de l'astrologie, prévoir facilement par la conjonction des planètes le déluge de Noé, Armellini fit pour y répondre un ouvrage qui lui attira une très-grande réputation. Ce livre n'est connu que par ce qu'en dit Échard, "Script. ord. prædic", tom. 2, p. 35, qui assure qu'il existe en manuscrit à la bibliothèque du Vatican. Mazzuchelli, après bien des recherches, ne l'a trouvé ni imprimé ni

manuscrit. On assure qu'Armellini a aussi travaillé sur les œuvres d'Aristote.

* ARMELLINI (Mariano), né à Ancône le 10 décembre 1662, perdit de bonne heure ses parents, et fut conduit à Rome pour y faire ses humanités. Il y prit l'habit monastique le 10 mars 1678. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, soit au Mont-Cassin, où il demeura trois ans, soit à Rome, il alla enseigner la philosophie et la théologie à Turin et à Florence. Ayant continué dans cette dernière ville les recherches dont il s'occupait déjà depuis quelques années sur les hommes illustres du couvent du Mont-Cassin, il eut des relations littéraires avec le célèbre Magliabecchi. Se trouvant de retour à Rome en 1695, il y perfectionna le grand ouvrage qu'il avait entrepris, ce qui ne l'empêcha pas de prêcher des avents et des carêmes dans les villes les plus célèbres de l'Italie pendant près de trente ans. En 1722, il fut nommé prieur, et en 1723 abbé de son ordre. Il gouverna pendant plusieurs années le monastère de Saint-Eugène à Sienne, celui de Saint-Pierre à Assise, celui de Saint-Benoit et de Saint-Félicien à Foligno, toutes ces dignités n'étant que triennales. Ce fut dans ce dernier monastère qu'il mourut, le 4 mai 1737, âgé de 75 ans. Armellini jouit d'une certaine réputation en qualité de prédicateur, mais ses sermons sont restés manuscrits. Il donna en 1726 la *Vie de la bienheureuse Marguerite Corradi*, religieuse bénédictine. Il n'a pour ainsi dire publié que sa *Bibliothèque des bénédictins du Mont-Cassin*, sous ce titre: *Bibliotheca benedictino-casinensis, sive scriptorum casinensis congregationis, alias S. Justinæ Patavinæ, qui in eâ ad hæc usque tempora floruerunt, operum ac gestorum Notitiæ.*

ARMELLINO (François), né à Pérouse, d'une famille assez obscure, gagna la confiance de Léon X, qui le créa cardinal en 1517, lui remit le commandement de la marche d'Ancône, le fit intendant des finances, etc. Il perdit son crédit sous Adrien VI, mécontent des subsides dont il avait chargé le peuple pour fournir de l'argent à son prédécesseur. Mais Clément VII le prit en amitié, lui donna l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices considérables. Il fut assiégé avec ce pape dans le château Saint-Ange, en 1527, et mourut de chagrin d'avoir perdu, à la prise de Rome, tout ce qu'il possédait dans cette ville. Mais, comme il était fort riche en terres, et qu'il mourut sans testament, sa succession vint très-à propos au pape pour payer sa rançon.

* ARMFELDT (Charles, baron d'), général suédois, né en 1666, alla faire ses premières armes au service des nations étrangères. Charles XII étant monté sur le trône, Armfeldt vint prendre part à ses exploits. Après la défaite de Pultawa (1709), il fut envoyé en Finlande, afin de défendre de l'invasion étrangère son pays assailli de toutes parts. Assiégé en 1713 dans Helsingfors par Pierre Ier, il fit une résistance des plus opiniâtres; et obligé de céder à la force, il aima mieux déterminer les habitants à laisser brûler leur ville, que de la rendre à l'en-

nemi. Ayant obtenu le commandement de toutes les troupes de Finlande, qui se portaient à peu près à six mille hommes, il combattit près de Storkyro le général russe Apraxin, qui, à la tête de dix-huit mille soldats, eut une peine extrême à enfoncer l'armée suédoise. En 1718, Charles XII, de retour en Suède, lui ordonna de s'avancer dans les parties les plus septentrionales de la Norwége. Il partit, mais les éléments triomphèrent de l'intrépidité de ses soldats; Armfeldt fut obligé de s'en retourner à Stockholm avec un petit nombre d'officiers qu'avait épargnés la rigueur de la saison. Ce général mourut en 1736, quelque temps après la mort de Charles XII.

ARMINIUS, seigneur de la première noblesse des Chérusques, peuples germaniques, naquit l'an 18 avant J.-C. Il était jeune encore lorsqu'il forma le projet de délivrer sa patrie du joug de Rome, où il avait été élevé. Auguste lui avait conservé le titre de chevalier, et il servait dans ses armées. Plein de bravoure, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant et dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général romain qui commandait dans la Germanie, tandis que sous l'ombre du mystère il fit révolter les cantons les plus éloignés du pays. Le crédule Varus, qui ignorait la conspiration, marcha avec trois légions contre les rebelles; mais, s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois et de montagnes, il aperçut trop tard qu'il était trahi, et en fut la victime. Arminius, qui, avec ses troupes, le suivait sous prétexte de renfort, attaqua subitement les Romains, les tailla en pièces, et, par un excès de cruauté, fit égorger ou attacher en croix tous ceux qui avaient été faits prisonniers. Ce barbare vainqueur défendit encore pendant quelque temps la liberté de ses compatriotes en résistant au celèbre Germanicus; mais, ébloui par le succès, il voulut en devenir l'oppresseur, et les assujétir à sa domination : ce fut la cause de sa perte. Il fut assassiné dans une conjuration en sa trente-septième année, vers l'an 17 de J.-C. On voit dans la cathédrale d'Hildesheim un pilier nommé "Irminseul", qu'on croit être une pierre consacrée à Arminius, ou peut-être la base de sa statue. Cette pierre était devenue une idole des anciens Saxons dispersés par Charlemagne. Il est assez vraisemblable que le nom de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, habitée par des Saxons, dérive d'Arminius, que les lexicographes allemands traduisent par Herman ou Heerman (chef d'armée); et c'est sous ce nom que le poète Klopstock a célébré Arminius dans ses vers. (*Voyez* "Joann. Henr. Drumelii Lexicon", Ratisbonæ, 1753, 3 vol. in-4°, art. "Arminius" et "Irminsula".)

ARMINIUS (Jacques), chef de la secte des "arminiens" ou remontrants, naquit à Oude-Water, ville de Hollande, en 1560. Il fit une partie de ses études à Genève, aux dépens des magistrats d'Amsterdam. Il fut obligé de sortir de Genève, parce qu'il marqua trop d'ardeur à soutenir la philosophie de Ramus. Après diverses courses en Italie et en Suisse, il revint à Amsterdam, où il fut ministre pendant quinze ans.

On le choisit ensuite pour remplir la chaire de théologie à Leyde, en 1603. Les leçons qu'il donna sur la prédestination, l'universalité de la rédemption, etc., mirent la division parmi les protestants. Ne pouvant pas concevoir Dieu tel que Calvin le peignait, c'est-à-dire prédestinant les hommes au péché comme à la vertu, il donna dans un autre extrême; il affaiblit les droits de la grâce, et releva trop ceux de la liberté. On le cita à la Haye pour rendre compte de sa doctrine. Les chagrins qu'il essuya, les fatigues de ses voyages, l'accablèrent au point qu'il en mourut en 1609. Il laissa plusieurs disciples, qui furent appelés "arminiens", et condamnés par les calvinistes rigoristes à Dordrecht, en 1618; mais cette condamnation se tourna contre leurs adversaires, et leur fit beaucoup plus de mal qu'aux arminiens. « Ceux-ci, dit Mosheim, attaquèrent leurs antagonistes avec tant d'esprit, de courage et d'éloquence, qu'une multitude de gens furent persuadés de la justice de leur cause. Quatre provinces de Hollande refusèrent de souscrire au synode de Dordrecht; ce synode fut reçu en Angleterre avec mépris, parce que les anglicans témoignaient du respect pour les anciens Pères, dont aucun n'a osé mettre des bornes à la miséricorde divine. Dans les églises de Brandebourg et de Brême, à Genève même, l'"arminianisme" a prévalu. » Mosheim ajoute que les calvinistes de France s'en rapprochèrent aussi, afin de ne pas donner trop d'avantage aux théologiens catholiques contre eux; mais il oublie l'acceptation formelle des décrets de Dordrecht, faite dans le synode de Charenton, en 1623. Ou cette acceptation ne fut pas sincère, ou les calvinistes ont rougi dans la suite de l'aveuglement de leurs docteurs : ce qu'il y a de sûr, c'est que l'inconséquence des calvinistes assemblés à Dordrecht a couvert la prétendue réforme d'un opprobre éternel. Après avoir posé pour maxime fondamentale de cette réforme que l'Ecriture sainte est la seule règle de foi, le seul juge des contestations en fait de doctrine, il était bien absurde de juger et condamner les arminiens, non par le texte seul de l'Ecriture sainte, mais par les gloses, les commentaires, les explications qu'il plaisait aux gomaristes d'y donner. Quand on jette les yeux sur les passages allégués par ces derniers dans le synode de Dordrecht, on voit qu'il n'y en a presque pas un seul à la lettre duquel ils n'ajoutent quelque chose, et que la plupart peuvent avoir un sens tout différent de celui qu'y donnent les gomaristes. Les arminiens en alléguaient de leur côté auxquels les adversaires ne répondent point; de quel front peut-on dire qu'ici c'est l'Ecriture sainte qui décide la contestation, pendant que c'est le fond même sur lequel on dispute? (*Voy.* GOMAR, VORSTIUS.) On a d'Arminius plusieurs ouvrages publiés sous le titre de : *Opera theologica*, à Francfort, 1631 ou 1635, in-4°. Les principaux sont : | *Disputationes de diversis christianæ religionis capitibus;* | *Examen libelli Guilelmi Perkinsi de prædestinationis modo et ordine;* | *Dissertatio de vero sensu capitis* VII *ad Romanos;* | *Analysis cap.* IX *ad Rom.*, etc.

* ARMONVILLE (Jean-Bap-

tiste), exerçait à Reims le métier de cardeur de laine, lorsque le département de la Marne le députa en 1792 à la convention, dont il fut l'un des membres les plus méprisables. Il se surnomma lui-même Armonville "Bonnet-Rouge". Souvent ivre, toujours grossier et querelleur, il était digne de recevoir les inspirations de Marat, près duquel il avait l'habitude de se placer dans cette partie de l'assemblée appelée "la Montagne". « Lève-toi, reste assis », lui disait Marat; et docile au commandement, Armonville se levait ou restait immobile. Dans le procès du roi, il vota la mort et l'exécution dans les vingt-quatre heures. Le "Moniteur" a conservé quelques-uns de ses faits et gestes, et la dénonciation par l'assemblée populaire du Pont-Neuf de sa lettre à un détenu de Châlons-sur-Marne. On ne s'étonnera pas que ces anarchiste ait été l'un des derniers à évacuer la salle des Jacobins, lorsqu'en novembre 1794, l'autorité législative, de concert avec le cri public, en ordonna la clôture; Armonville, à la dissolution de l'assemblée, rentra en 1795 dans l'obscurité d'où il n'aurait jamais dû sortir. Il mourut à l'hôpital.

* ARMSTRONG, poète et médecin, né à Castleton en Roxburghshire, où son père et son frère étaient ministres. Il prit ses degrés à Oxford, et publia, en 1735, un *Essai sur les moyens d'abréger l'étude de la médecine*. On a de lui beaucoup d'autres ouvrages, dont les principaux sont : | *l'Économie de l'amour*, poème. L'on y trouve l'esprit d'Ovide, et peut-être sa licence. Il fit beaucoup de corrections dans l'édition de 1768. Peyron a donné une imitation en prose française de ce livre, qui nuisit à la réputation de son auteur ; | *l'Art de conserver la santé*, poème, 1744; | *Essais de médecine*, 1 vol. in-4°, 1773, etc. Il mourut en 1779.

* ARMSTRONG (Jean), théologien écossais, né à Leyde, prit ses degrés à Edimbourg. Tandis qu'il y était, il publia un volume de *Juvenilia*; il y avait joint un *Essai sur les moyens de punir et de prévenir les crimes*. Ce dernier ouvrage lui valut une médaille d'or de la part de la société du Panthéon d'Edimbourg. Etant venu à Londres en 1790, il y travailla pour quelques journaux. Il commençait à se faire connaître, quand il mourut en 1797, dans la 26e année de son âge.

* ARNAL (Jean D'), avocat et clerc-secrétaire de Bordeaux, où il vivait au commencement du XVIIe siècle, a composé quelques ouvrages qui ne sont guère connus hors de cette ville, pour laquelle ils furent écrits. Ils consistent en des compilations indigestes, qui ne supposent que de la patience dans leur auteur. Le principal est la première continuation de la Chronique bordelaise, ouvrage d'une utilité locale par rapport aux recherches, mais sec et pesant. D'Arnal est cependant le plus intéressant et le moins aride des chroniqueurs de Bordeaux. Il a de l'érudition et de l'exactitude. Quelques biographes le confondent avec d'Arnalt d'Agen et le P. Darnal. Les écrits de ces trois auteurs se ressemblent assez, soit par le genre de recherches, soit par la dureté du style. Leurs noms et leur peu de célébrité sont, il est vrai, presque communs à tous

trois. Mais ce sont des personnes bien distinctes. Voici le titre des ouvrages de d'Arnal : | *Supplément des Chroniques de Bordeaux*, 1619, in-4°; | *Instruction pour la conservation de certains droits de ville*, Bordeaux, 1620, in-8°; | *Priviléges des bourgeois de Bordeaux*, 1618, in-4°.

* ARNALD (Richard), théologien anglais, né à Londres, mort en 1756, prit ses degrés à Cambridge. On a lui des *Sermons* et un *Commentaire* sur les livres apocryphes. On les trouve ordinairement avec ceux de Patrick, de Lowth et de Whitby.

* ARNALL (William), écrivain politique, employé par sir Robert Walpole à la défense de son administration, reçut pour cela près de 11000 liv. sterl. en 4 ans. Cependant il mourut endetté en 1741, âgé de 26 ans.

* ARNALT (Jean D') procureur du roi au présidial d'Agen, au XVIe siècle, né à Villeneuve-du-Lot, prononçant un discours à l'ouverture de son tribunal, y fit entrer de longues, fastidieuses et puériles recherches sur les antiquités de l'Agenois. Il n'est pas d'auditoire assez bénévole pour entendre cette dissertation aussi pesante que barbare. Elle forme un gros in-8° intitulé : *Harangue solennelle faite aux ouvertures des plaidoyeries de la sénéchaussée d'Agenois*, Paris, 1606.

ARNAUD, de Brescia en Italie, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine, pour débiter plus facilement ses erreurs. Il rejetait le sacrifice de la messe, la prière pour les morts, le baptême des enfants, le culte de la croix, etc. Il soutenait que les évêques et les moines qui possédaient des terres ne pouvaient manquer d'être damnés, et que les biens de l'Eglise appartenaient aux princes. Cette doctrine, prêchée dans un siècle où les brigands n'étaient pas rares, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels on fut obligé de prendre les armes. Le pape Innocent II le condamna dans le concile général de Latran, 1139. Arnaud, anathématisé, se réfugia dans les montagnes de Suisse avec ses disciples. Il entretenait toujours un parti puissant en Italie, et dans lui-même l'esprit inquiet et factieux de tous les sectaires. Il revint à Rome en 1141, excita une sédition contre le pape, le fit chasser, abolit la dignité de préfet de Rome, obligea les principaux citoyens de se soumettre au patrice, et fit piller les palais des cardinaux. Le pape Adrien IV, qui avait succédé à Eugène III, après plusieurs combats contre ce fanatique, fut enfin reçu à Rome. Arnaud fut arrêté quelque temps après par le cardinal Gérard; et malgré les efforts des vicomtes de Campanie, qui l'avaient remis en liberté, il fut conduit à Rome, et condamné à mort en 1155. Mosheim, apologiste déclaré de tous les hérétiques, dit « qu'Arnaud de Brescia était un homme d'une érudition immense et d'une austérité étonnante, mais d'un caractère turbulent et impétueux; qu'il ne paraît avoir adopté aucune doctrine incompatible avec l'esprit de la véritable religion; que les principes qui le firent agir ne furent répréhensibles que parce qu'il les poussa trop loin, et qu'il les exécuta avec un degré de véhémence qui fut

aussi criminel qu'imprudent ; qu'à la fin il fut victime de la vengeance de ses ennemis; que, l'an 1155, il fut crucifié et jeté au feu.» Mosheim a sans doute oublié qu'Arnaud de Brescia était moine, et qu'il n'a laissé aucun ouvrage qui prouve son érudition : il ne fallait donc pas lui en supposer, après avoir peint tous les moines de ce temps-là comme des ignorants. Celui-ci condamnait le baptême des enfants, le sacrifice de la messe, etc. Il voulait que l'on dépouillât les ecclésiastiques des biens qu'ils possédaient légitimement; il excita des séditions. Nous reconnaissons là les principes et l'esprit des prétendus réformateurs ; mais est-il compatible avec l'esprit de la véritable religion, qui défend de troubler l'ordre public, surtout à un moine sans autorité? Mosheim eût-il trouvé bon qu'un zélateur de la pauvreté évangélique lui eût ôté les deux abbayes qu'il possédait? Arnaud de Brescia ne fut donc pas victime de la vengeance de ses ennemis, mais justement puni comme séditieux et perturbateur du repos public : il ne fut point crucifié, mais attaché à un poteau, étranglé et brûlé.

* ARNAUD (Jean), peintre, né à Barcelone en 1592, et mort en 1693, a peint dans sa patrie, en plusieurs tableaux sur toile, une partie de la *Vie de Saint Augustin*, un *Saint Pierre* en habits pontificaux, etc.

* ARNAUD (François), né à Aubignan le 17 juillet 1721, embrassa de bonne heure la carrière ecclésiastique, mais négligea la science de son état pour se livrer en entier à la littérature. Il vint à Paris en 1752, et dix ans près, ses talents lui ouvrirent l'entrée de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Tant que le prince de Wurtemberg demeura attaché au service de France, Arnaud demeura auprès de lui. L'avocat Gerbier, son ami, ayant plaidé en 1765 une cause pour le clergé de France, contre l'ordre des bénédictins, la gagna et demanda, en reconnaissance de son travail, l'abbaye de Grand-Champ pour l'abbé Arnaud. Celui-ci prit possession de son bénéfice, et retourna à Paris. Il fut reçu à l'académie française en 1771, obtint quelque temps après le titre de lecteur et historiographe de «Monsieur», et mourut à Paris en 1784. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un ouvrage intitulé : *Lettres sur la musique, au comte de Caylus*. Il travailla à quelques ouvrages périodiques, et composa encore plusieurs écrits médiocres. Arnaud avait de la facilité qui, jointe à un naturel paresseux, l'empêcha de rien travailler et de rien approfondir.

*ARNAUD (Antoine), général français, né à Grenoble en 1749, nommé colonel en 1793, se distingua aux batailles d'Honscoot et Hohenlinden. Promu au grade de général de brigade en 1802, après la campagne de Hanovre, il mourut en 1803 dans l'île de Zélande où il était employé.

* ARNAUD (François-Thomas-Marie DE BACULARD D'), issu d'une famille noble du comtat Venaissin, naquit à Paris en 1718. Il n'avait encore que neuf ans, qu'il faisait des vers qui étonnaient les jésuites ses professeurs. Un talent si précoce ne pouvait demeurer oisif. Dans sa jeunesse, il composa deux tragédies, *Idomé-*

née et *Didon*, qui ne furent ni jouées ni imprimées, et une troisième, *Coligny, ou la Saint-Barthélemy*, imprimée en 1740. D'Arnaud fixa sur lui l'attention du roi de Prusse, qui le fit son correspondant à Paris, l'attira ensuite à Berlin, le nomma son Ovide, et lui adressa même des vers que Voltaire, pour y être comparé au soleil couchant, n'a jamais pardonnés ni à l'un ni à l'autre. Ce philosophe vindicatif et jaloux, qui avait d'abord encouragé d'Arnaud, lui retira dès ce moment sa protection. D'Arnaud passa à Dresde, où il fut conseiller de légation ; puis il revint à Paris pour composer ses nombreux ouvrages. Pendant la révolution, il fut incarcéré, mais acquitté malgré ses opinions. Rendu à la liberté, sans autre fortune que le produit de ses ouvrages et les secours du gouvernement, il tomba bientôt dans une misère profonde. Tout le monde sait sa manie d'emprunter de petites sommes qu'il ne rendait jamais, ce qui avait fait dire à Chamfort que d'Arnaud devait plus de 100,000 écus en pièces de 6 sous. Il avait cependant montré à la cour de Frédéric de plus honorables sentiments. A un souper où l'on s'exprimait fort librement sur la religion, seul il gardait le silence. Frédéric s'en aperçut et lui dit : « Eh bien, d'Arnaud, quel est votre avis sur tout cela? — Sire, répondit-il, j'aime à croire à l'existence d'un Être au-dessus des rois. » Ce qui donnerait à penser qu'il avait été peu influencé par les philosophes, parmi lesquels il avait vécu pendant sa jeunesse. Il mourut en 1805, dans sa 89e année, laissant une grande quantité d'écrits; les principaux sont : | *les Épreuves du sentiment*; | *les Délassements de l'homme sensible*, et *les Loisirs utiles*. Rousseau a voulu relever le ridicule dont on cherchait à charger d'Arnaud, en disant : « La plupart de nos gens de lettres écrivent avec leur tête et leurs mains; M. d'Arnaud écrit avec son cœur. » | *les Époux malheureux*, ou l'*Histoire de M. et Mme Labédoyère*, qu'il publia pour la première fois en 1745. Il serait trop long de détailler tous ses romans, ouvrages de sa vieillesse. Son Théâtre est composé seulement de quatre pièces ; le *Comte de Comminges*, la seule qui ait été représentée, ne dut son succès qu'à l'horrible nouveauté du spectacle. Ses *Lamentations de Jérémie* lui valurent une épigramme de la part de Voltaire.

* ARNAUD DE NOBLEVILLE (Louis-Daniel), médecin, né à Orléans en 1701, et mort le 1er mars 1778. On a de lui : | le *Manuel des dames de charité*, ou *Formules de médicaments faciles à préparer*, 1747, in-12, réimprimé plusieurs fois et traduit en plusieurs langues; | *Adologie*, ou *Traité du rossignol franc ou chanteur*, 1751, in-12; | *Histoire naturelle des animaux*, pour servir de suite à la Matière médicale de Geoffroy, 1756, 9 vol. in-12; il eut pour collaborateur dans cet ouvrage un nommé Salerne; | *Description des plantes usuelles employées dans le Manuel de charité* (avec le même collaborateur), 1767, in-12; | *Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de Ferrein*, 1769 et 1781, 3 vol.

*ARNAUD DE RONSIL (Georges), célèbre chirurgien français, se distingua long-temps à Paris dans son art, et se retira à Londres où il mourut le 27 février 1774. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : | *Traité des hernies ou descentes*, 1749, 2 vol. in-12 en anglais; | *Observations sur l'anevrisme*, 1760, in-8°; | *Instructions simples et aisées sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, traduites en français, Amsterdam, 1764, in-12; | *Discours sur l'importance de l'anatomie*, prononcé à une séance académique, Londres, 1767; | *Mémoires historiques sur l'étude de la chirurgie et de la médecine en France et en Angleterre*, Londres et Paris, 1768, 2 vol. in-4°. On trouve une édition des œuvres complètes d'Arnaud, traduites en français, 2 vol. in-4°. Ce chirurgien vivait au temps où la science, commençant à se régénérer, prenait un essor tout nouveau; il contribua par ses études à en hâter les progrès.

ARNAUD DE VILLENEUVE, médecin du XIIIe siècle, né vers 1235, s'adonna aux langues et aux sciences. Après avoir voyagé dans différents pays pour se perfectionner, il se fixa à Paris, où il exerça la médecine et l'astronomie. Il se mit à publier que la fin du monde arriverait infailliblement vers le milieu du XIVe siècle : il en fixa même l'année à 1335 ou 1345. Il soutenait en même temps que le démon avait perverti tout le genre humain et fait périr la foi; que les moines seraient tous damnés, et que Dieu n'a menacé du feu éternel que ceux qui donnent mauvais exemple. Il ajoutait à ces rêveries d'antres erreurs. L'université de Paris l'ayant condamné, il se retira en Sicile auprès de Frédéric d'Aragon. Quelque temps après, ce prince l'ayant renvoyé en France pour traiter Clément V, alors malade, il périt avec le vaisseau qui le portait, et fut enterré à Gênes en 1314. Quinze propositions tirées de ses ouvrages furent condamnées après sa mort par l'inquisition de Tarragone, parce qu'elles avaient des sectateurs en Espagne. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1504 et 1505, et à Bâle en 1585, in-fol. avec sa « Vie », et des notes de Nicolas Taurellus. On a cru que le Villanovanus, auquel Postel* attribue le livre «de Tribus Impostoribus», était Arnaud de Villeneuve; mais la Monnoye prétend que c'est Michel Servet qui a publié quelques ouvrages sous le nom de Villanovanus. Ce livre, du reste, n'est pas plus de l'un que de l'autre. (*Voy.* FRÉDÉRIC II, empereur.) Ce médecin est le premier qui ait eu la scélératesse et la folie d'essayer la génération humaine par la chimie. Paracelse, qu'on regarde ordinairement comme l'auteur de cet absurde projet, lui est postérieur de plus de deux siècles. On croit communément qu'Arnaud trouva l'esprit-de-vin, l'huile de térébenthine et les eaux de senteur; [il découvrit les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique.] (*Voy.* sa «Vie», publiée à Aix, 1719, in-12, sous le nom de Pierre-Joseph : elle est d'un littérateur provençal nommé de Haitse.)

*ARNAUDE DE ROCAS, née en Chypre. Devenue prisonnière des Turcs en 1570, et destinée pour

le harem du sultan à Constantinople, elle fit sauter le bâtiment qui la conduisait en mettant le feu aux poudres, et périt ainsi avec tout l'équipage.

* ARNAUDIN (D'), neveu du docteur en théologie d'Arnaudin, grand approbateur de livres sur la fin du XVIIe siècle. Le neveu cultiva les lettres avec ardeur, mais il mourut à l'âge de 27 ou 30 ans. On lui attribue : | la *Traduction* du Traité d'Agrippa, de l'excellence des femmes au-dessus des hommes. Paris, 1713, in-12; | une *Réfutation par le raisonnement* du fameux livre de l'"Action de Dieu sur les créatures". Paris, 1714, in-12; | la *Vie de D. Pierre-le-Nain*, sous-prieur de la Trappe. Paris, 1715, in-12.

ARNAULD, abbé de Bonneval, ordre de saint Benoît, diocèse de Chartres, nommé aussi ARNAUD DE CHARTRES, était ami de saint Bernard, qui lui écrivit sa dernière lettre peu de jours avant sa mort. Arnauld est auteur du second livre de la "Vie de saint Bernard", attribué mal à propos, comme l'a prouvé D. Mabillon, à un autre ARNAULD, abbé de Bonneval, en Dauphiné. Il passe pour être le véritable auteur des douze traités *de Operibus Christi cardinalibus*, attribués par quelques-uns, sans fondement, à saint Cyprien. Ils sont adressés au pape Adrien IV. On a encore de lui : | *Tractatus de septem verbis Domini in cruce*; | *Sermo de laudibus B. Mariæ*, dans la "Bibliothèque des Pères"; le P. Tijelman, cordelier, et le P. Schott, jésuite, les ont publiés l'un et l'autre; | *Tractatus de operibus sex dierum*, publié par Denys Pertonnet, de Melun, théologal d'Auxerre.

ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement, et s'y distingua par plusieurs plaidoyers. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y en eut point de plus célèbre que celle où Henri IV et le duc de Savoie assistèrent. Il s'agissait d'une femme qui accusait un jeune homme du meurtre de son fils; Arnauld, avocat de la mère, gagna cette cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. « Les circonstances dans lesquelles il fut fait, dit l'auteur des "Trois siècles", contribuèrent beaucoup à le mettre en vogue chez les ennemis de la société. Si on le lit aujourd'hui de sang-froid, on y remarquera plutôt ce ton de chaleur et d'emportement qui naît de la prévention, que le caractère de cette véritable éloquence qui réunit la vérité des faits à la force de l'expression. » Il a été réimprimé en 1717, in-12, avec un plaidoyer de Chevalier, avocat au parlement, de l'an 1610. Il publia un autre ouvrage contre la société; il a pour titre : *le Franc et véritable discours au roi, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les jésuites*, in-8°. Henri IV, auquel il était adressé, n'en fit aucun cas, et ne laissa pas de rétablir les jésuites. [Parmi ses autres ouvrages, on citait, dans le temps, *l'Anti-Espagnol*, et les deux *Philippiques* contre Philippe II, roi d'Espagne; | *la Fleur de lis*, 1595, in-8°; | *la Délivrance de la Breta-*

gne; | *la Première Savoisienne*, 1601, in-8°, réimprimée à Grenoble en 1630 avec la seconde; | un *Avis au roi Louis XIII pour bien régner*, 1615, in-8°.] Arnauld mourut en 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion 22 enfants, dont 12 morts en bas âge, 4 fils et 6 filles, toutes religieuses. On l'accusait d'être huguenot. Il est vrai qu'il était fort opposé à la Ligue; mais on prétend qu'il ne l'était pas moins à la religion prétendue réformée.

ARNAULD D'ANDILLY (Robert), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1589. Il parut à la cour de bonne heure, et y obtint des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y eut beaucoup de crédit, et n'en fit usage que pour rendre service à ses amis. Balzac disait de lui, « qu'il ne rougissait point des vertus chrétiennes, et ne tirait point vanité des vertus morales. » A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il dit, en prenant congé de la reine mère, « que si S. M. entendait dire qu'on faisait des sabots à Port-Royal, elle n'en crût rien; mais que, si on lui rapportait qu'on y cultivait des espaliers, elle le crût, et qu'il espérait en faire manger des fruits à sa majesté. » Il lui en envoyait tous les ans, que Mazarin appelait, en riant, des fruits bénits. «L'anecdote des sabots, dit un auteur, paraît néanmoins bien constatée; ce n'était pas là d'ailleurs une imputation dont des solitaires humbles et mortifiés dussent se défendre. Si le fameux Pâris a passé une partie de sa vie à faire des bas au métier, pourquoi d'autres saints du parti auraient-ils rougi de faire des sabots? » Il mourut en 1674, à 85 ans. Son esprit et son corps conservèrent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instants. On a de lui plusieurs ouvrages : | la *Traduction des confessions de saint Augustin*, in-8° et in-12; | de l'*Histoire des Juifs par Josèphe*, 5 vol. in-8° et in-12, plus élégante que fidèle, au jugement de plusieurs savants, et en particulier du père Gillet, génovéfain, dernier traducteur de cet historien. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol. avec figures, | des *Vies des saints pères du désert, et de quelques saintes*, écrites par des pères de l'Église, 3 vol. in-8°; | de l'*Echelle sainte de saint Jean Climaque*; | des *OEuvres de sainte Thérèse*, in-4°, 1670; | de celle du *B. Jean d'Avila*, in-fol. Ces traductions ont été bien accueillies, et l'on ne peut nier qu'elles n'aient contribué à entretenir parmi les chrétiens l'esprit de piété et de foi. Celles qui sont faites sur le latin sont plus exactes que celles qui sont faites sur le grec. Elles sont en général écrites d'un style clair et aisé. | *Mémoires de sa vie*, écrits par lui-même, 2 vol. in-12, imprimés en 1734. Ces sortes d'écrits sont toujours le fruit de l'égoïsme, et quelque raffiné que soit l'amour-propre, on l'y reconnaît toujours. (*Voyez* la fin de l'article ADRIEN, empereur.) | *Poëme sur la vie de J.-C.*, petit in-12; | *OEuvres chrétiennes en vers*, et plusieurs autres ouvrages. L'auteur du "Projet de Bourg-Fontaine" a cru que les A.A. de la Relation de Filleau désignaient Arnauld d'Andilly. (*Voy.* FILLEAU.)

ARNAULD (Henri), frère du

précédent, naquit à Paris, en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la prière du fameux père Joseph, capucin; mais les querelles que le droit d'élire occasiona l'empêchèrent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins et Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour l'intérêt de sa patrie et pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, et lui éleva une statue. Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers, l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour convertir le prince de Tarente, et pour le réconcilier avec le duc de la Trémouille, son père. La ville d'Angers s'étant révoltée, en 1652, ce prélat calma la reine mère, qui s'avançait pour la punir, et lui dit un jour, en la communiant : "Recevez, madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la croix". Cette morale était autant dans son cœur que sur ses lèvres. On disait de lui, "que le meilleur titre pour en obtenir des grâces était de l'avoir offensé". Il était le père des pauvres, et la consolation des affligés. La prière, la lecture, les affaires de son diocèse occupaient tout son temps. Quelqu'un lui représentant qu'il devait prendre un jour de la semaine pour se délasser, il lui dit : "Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque". Il fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il signa le formulaire, après l'avoir refusé, et fit sa paix, non sans quelque subterfuge, avec Clément IX. (*Voy.* ce nom.) « Il ne faut pas juger trop sévèrement, dit un théologien judicieux et modéré, quelques hommes célèbres qui, dans les premiers temps du jansénisme, ont témoigné du goût pour cette hérésie naissante. Elle avait alors tellement réussi à prendre les dehors de la piété, de l'austérité, du zèle, et même de l'attachement à l'Eglise catholique, que bien des personnes ont pu être les dupes de l'hypocrisie. Les scènes scandaleuses de Saint-Médard, les farces sacriléges des secouristes, le schisme formel de la prétendue Église d'Utrecht, n'avaient pas encore eu lieu. Le jugement de l'Église s'est manifesté par des décisions plus formelles et plus soutenues, par des décrets pontificaux, solennellement et universellement reçus, par la conviction complète et générale de tous les catholiques; tous les subterfuges du parti, toutes les subtilités des dogmatisants opiniâtres dans l'erreur ont été confondus; les apparences de la piété ont fait place au libertinage et au philosophisme. L'illusion qui a pu exister d'abord s'est dissipée; et il ne faut pas douter que bien des gens qui ont paru favorables au parti se garderaient bien de l'être aujourd'hui. » On sent bien que cette réflexion ne regarde pas les fondateurs, les chefs, et les principaux agents. Arnauld mourut en 1692, à l'âge de 95 ans. Ses négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie ont été publiées à Paris en 1748, 5 vol. in-12, long-temps

après sa mort. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, et des particularités intéressantes, défigurées quelquefois par l'esprit de prévention.

ARNAULD (Antoine), frère du précédent, né en 1612, fit ses humanités et sa philosophie aux collèges de Calvi et de Lisieux. Il prit ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictait le traité de la grâce, et s'éleva contre son professeur. Dans son acte de tentative, soutenu en 1635, il mit en thèse des sentiments sur la grâce entièrement opposés à ceux qu'on lui avait dictés, et les défendit avec une vivacité qui annonçait ce qu'il ferait plus tard. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne, en 1641; et, en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame sur l'autel des martyrs, il jura de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang, promesse que firent depuis tous les docteurs. Deux ans après, il publia, avec l'approbation de quelques évêques, et de 24 docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente communion*, auquel il aurait pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paraissait être écrit; mais il fut défendu encore plus vivement. Les disputes sur la grâce lui donnèrent bientôt occasion de déployer son éloquence sur une autre matière. Un prêtre de Saint-Sulpice ayant refusé l'absolution au duc de Liancourt, qui s'était extraordinairement signalé dans la défense du livre de Jansénius, Arnauld écrivit deux lettres à cette occasion. On en tira deux propositions qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La première, qu'on appelait de droit, était ainsi conçue : « Les pères nous montrent un juste en la personne de saint Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion où l'on ne saurait dire qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appelait de fait : « L'on peut douter que les cinq propositions condamnées par Innocent X et par Alexandre VII, comme étant de Jansénius, évêque d'Ypres, soient dans le livre de cet auteur. » Arnauld n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclu de la faculté. Quelque temps auparavant, il avait pris le parti de la retraite; il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrâce, et n'en sortit qu'à la prétendue paix de Clément IX, en 1668. (*Voyez* CLÉMENT IX.) Il fut présenté au nonce, à Louis XIV et à toute la cour. On l'accueillit comme le méritaient ses talents et le désir qu'il faisait paraître de jouir du repos que donne la soumission à l'Église. Il travailla dès lors à tourner contre les calvinistes les armes dont il s'était servi contre la Sorbonne et les évêques. Ces temps heureux produisirent la *Perpétuité de la foi*, le *Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse qui le firent redouter des protestants. Il semblait que la tranquillité fût revenue pour toujours; mais la démangeaison de dogmatiser troubla bientôt ce calme passager. Arnaud, devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevait, et cru dangereux par Louis XIV, se retira dans les Pays-Bas en 1679, loin de l'orage qui le menaçait. Son *Apologie du clergé de France*

et des catholiques d'Angleterre, contre le ministre Jurieu, fruit de sa retraite, souleva la bile du prophète protestant. Cet écrivain lança un libelle intitulé l'"Esprit de M. Arnauld", dans lequel il maltraitait étrangement ce docteur, qui refusa d'y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le P. Malebranche, qui avait embrassé des sentiments différents sur la grâce, les développa dans un traité, et le fit parvenir à Arnaud. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; ce qui n'était point un procédé bien généreux. N'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquait pas le "Traité de la nature et de la grâce", mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la "Recherche de la vérité", qu'il avait lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage : *Des vraies et des fausses idées*. Il prenait ce chemin, qui n'était pas le plus court, pour apprendre, disait-il, à Malebranche à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer par là à se laisser plus aisément désabuser sur la grâce. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière dont il n'était nullement question avait été choisie, parce qu'elle était la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart du monde. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables : que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, et veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. On sent que le génie d'Arnauld était tout-à-fait guerrier, et celui de Malebranche fort pacifique. Arnauld avait un parti nombreux, qui chantait victoire pour son chef dès qu'il paraissait dans la lice. Ses *Réflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la nature et de la grâce*, publiées en 1685, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses partisans; mais Malebranche le fut aussi aux yeux de ses disciples, et même au jugement des gens qui n'avaient aucun intérêt dans la querelle. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles en 1694 (1). Malebranche lui avait déclaré « qu'il était las de donner au monde un spectacle, et de remplir le "Journal des savants" de leurs pauvretés réciproques. » Les partisans de Jansénius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient eu. Son

(1) Quoique l'on convienne assez généralement qu'il est mort à Bruxelles, il y a des disputes sur le lieu de sa sépulture. Un historien du temps, en parlant de son cœur transporté à Port-Royal, dit : « Quelque dévotion qu'on ait pour le cœur, ce n'est que la petite relique; le corps est la grande, mais tout le monde ne sait pas où il repose. On en tient le lieu fort secret, sans doute pour empêcher la multitude de pèlerinages qui s'y seraient faits, et dont les suites auraient été à craindre. » Le convulsionnaire auteur du *Dictionnaire janséniste*, en 6 tomes, le dit enterré dans l'église paroissiale de Sainte-Catherine, à Bruxelles, au bas d'une chapelle près du chœur; et par une contradiction singulière, il lui applique, avec autant d'indécence que de fanatisme, ces paroles du texte sacré, au sujet de la sépulture de Moïse : « Et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in præsentem diem. » (*Voyez* des réflexions fort sensées sur ce sujet dans le *Dictionnaire historique* de Ladvocat, préface de l'éditeur, de 1764, page 25.) Des personnes bien instruites assurent qu'Arnauld est enterré sous le maître-autel de l'église des Oratoriens de Lacken, près de Bruxelles. Quelques-uns prétendent que le cadavre de Quesnel y est aussi, ayant été transporté de Hollande, dit-on, pour faire compagnie à celui de son prédécesseur dans la suprématie janséniennc.

cœur fut apporté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Santeuil et Boileau lui firent chacun une épitaphe, l'un en latin et l'autre en français. Personne n'était né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célèbre; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction dangereuse plongea, pendant 60 ans, dans des controverses toujours longues et souvent inutiles, et dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Il vécut jusqu'à 82 ans dans une retraite ignorée, inconnu, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'état, lui qui, si l'on en croit ses disciples, aurait pu être cardinal; et cela pour des opinions qu'il ne croyait pas lui-même. (*Voy.* Jansénius.) Le plaisir d'être chef de parti lui tint lieu de tout. Il avait si grand'peur d'être reconnu en Flandre, et et qu'on exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Église, que, sentant approcher sa dernière heure, il aima mieux expirer entre les bras du P. Quesnel, son disciple, qui lui administra le viatique et l'extrême-onction, quoiqu'il n'eût pas ses pouvoirs, que d'appeler un prêtre approuvé de l'ordinaire. On a sous son nom environ 140 vol. en différents formats, dont un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou leur assurer la vogue par l'autorité d'un grand nom. On peut les diviser en cinq classes : la première, composée des livres de belles-lettres et de philosophie : | *Grammaire générale et raisonnée,* avec Lancelot, publiée de nouveau en 1756, sous ce titre : *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondements de l'art de parler, etc.*, par MM. de Port-Royal, nouvelle édition, augmentée des notes de Duclos, de l'académie française, et d'un supplément par l'abbé Fromant, in-12; | *Éléments de géométrie ;* | la *Logique, ou l'Art de penser,* avec Nicole; livre fort méthodique, propre à faire saisir les règles d'une bonne logique; | *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, à Paris, en 1695, adressées à Dubois, membre de l'académie, qui, dans la préface d'un traité traduit de saint Augustin, avait avancé que les prédicateurs doivent renoncer à l'éloquence. On peut voir l'occasion et l'appréciation de cet ouvrage dans la "Bibliothèque française" de l'abbé Goujet ; | *Objections sur les méditations de Descartes ;* | le *Traité des vraies et des fausses idées*, à Cologne, en 1683. La 2e classe, des ouvrages sur les matières de la grâce, dont on trouve une liste fort longue dans le "Dictionnaire de Moreri". Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Réflexions philosophiques et théologiques*. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la *Traduction* des livres de saint Augustin, de la correction, de la grâce, etc. La 3e, des livres de controverse contre les calvinistes : | *La perpétuité de la foi;* ouvrage auquel il avait eu, dit-on, beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole son coopérateur l'avait désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X et Innocent XI lui firent écrire des lettres de re-

merciment. Plusieurs écrivains ont assuré que cet ouvrage est entièrement de Nicole, et qu'il ne fut attribué à Arnauld, ainsi que plusieurs autres, que pour rehausser la célébrité et l'autorité du chef du parti, place qu'il paraissait être particulièrement propre à remplir, étant frère de l'évêque d'Angers, d'Arnauld d'Andilly, de la mère Angélique, et cousin du duc de Liancourt; et l'on ne peut douter que sa grande réputation ne fût l'ouvrage de sa secte, bien plus que celui de sa science. Les jansénistes ne l'appelaient que le grand "Arnauld". « Parmi les esprits factieux, dit un célèbre orateur, être leur adhérent, c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur parti, ne vous mettez pas en peine d'acquérir de la capacité, de la probité. Votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux qui osaient l'attaquer et la combattre. La manière des hérésiarques était de s'ériger eux-mêmes premièrement, et puis leurs partisans et leurs associés, en hommes rares et extraordinaires; tout ce qui s'attachait à eux devenait grand; le seul titre d'être dans leurs intérêts était un éloge achevé; il n'y avait parmi eux, à les entendre, que des génies sublimes, que des prodiges de science et de vertu. » (Bourd., "Serm. sur l'aveugle-né"); | le *Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, en 1672, in-4°; | l'*Impiété de la morale des calvinistes*, en 1675; | l'*Apologie pour les Catholiques*; | *les Calvinistes convaincus de dogmes impies sur la morale*; | *le Prince d'Orange, nouvel Absalom, nouvel Hérode, nouveau Cromwel*. L'auteur du "Siècle de Louis XIV" prétend que ce livre n'est pas d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse; il ne connaissait sans doute pas l'abondance des termes qu'Arnauld trouvait sous sa main, quand son zèle s'enflammait. Cet ouvrage a toujours passé pour être de lui; on dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fît imprimer, et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La 4[e], des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Morale pratique des Jésuites*, en 8 vol. qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier, et d'une partie du second. Il y a dans cet ouvrage certaines choses vraies, beaucoup d'altérées, et un plus grand nombre d'exagérées. On peut mettre dans cette 4[e] classe tous les écrits contre la Morale relâchée, dont il était un des plus ardents ennemis. (*Voyez* PONT-CHASTEAU.) La 5[e], des écrits sur l'Écriture sainte : | *Histoire et concorde évangélique*, en latin, 1653; | la *Traduction du Missel, en langue vulgaire, autorisée par l'Ecriture sainte et par les Pères*, faite avec de Voisin. (*Voyez* une réflexion de Fénelon, à l'article EUSTOCHIUM.) | *Défense du Nouveau-Testament de Mons, contre les sermons de Maimbourg*, avec Nicole; et quelques autres écrits sur la même matière, etc., etc. On a imprimé après sa mort neuf volumes de lettres, qui peuvent servir à ceux qui voudront écrire sa Vie. On trouve dans le troisième

volume de ses lettres une réponse aux reproches qu'on lui avait faits, de se servir de termes injurieux contre ses adversaires; elle a pour titre : *Dissertation, selon la méthode des géomètres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde estime durs*. Il veut y prouver, par l'Ecriture et par les pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits vifs, forts et piquants. Il ne songeait pas que ses adversaires n'étaient pas, pour l'ordinaire, ceux de l'Ecriture et des Pères, et qu'un zèle enflammé contre les ennemis de Dieu est très-différent de celui qui brûle pour des opinions et l'honneur d'un parti. Cette apologie ne pouvait donc justifier son style âpre et insultant. Nous finirons ce long article par une réflexion du pieux réformateur de la Trappe, de Rancé. « Enfin voilà M. Arnauld mort (écrivait-il à l'abbé Nicaise, chanoine de Dijon); après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Son érudition et son autorité étaient d'un grand poids pour le parti. Heureux qui n'en a point d'autre que celui de J.-C.! » Le P. Quesnel a publié la "Vie" d'Arnauld, avec des pièces relatives et des écrits posthumes. (*Voyez* JANSÉNIUS, PARIS, MONTGERON, ROCHES Jacques.) [Quelques biographes ont eu le tort de faire un article séparé du FAUX ARNAULD, Tournely s'étant servi du nom d'Arnauld pour amener, au moyen de ce stratagème, quelques jansénistes secrets à confesser leurs sentiments.]

ARNAULD (Antoine), abbé de Chaumes, fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, passa quelques années dans le service. Il se retira depuis auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, et mourut en 1698. Il a laissé des *Mémoires* [dans lesquels il se plaint beaucoup de son père,] 1776, 3 vol. in-12.

ARNAULD (Simon), marquis de Pomponne, frère du précédent, et neveu du célèbre Antoine Arnauld de Port-Royal, fut employé, dès l'âge de 23 ans, en Italie, en qualité de négociateur. Il y conclut plusieurs traités, et fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassadeur extraordinaire en Suède, l'an 1665. Il y demeura 3 ans, et remplit cette place une seconde fois, en 1671. La même année, il mourut un secrétaire d'état. « Je fus quelque temps à penser à qui je ferais avoir cette charge » (dit Louis XIV, dans un Mémoire déposé à la bibliothèque du roi); « et, après avoir bien examiné, je trouvai qu'un homme qui avait long-temps servi dans les ambassades, était celui qui la remplirait le mieux. Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé de tout le monde... Mais l'emploi que je lui ai donné se trouvait trop grand et trop étendu pour lui... Enfin, il a fallu que je lui ordonne de se retirer, parce que tout ce qui passait par lui perdait de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un roi de France. » Arnauld fut privé du ministère des affaires étrangères en 1679. Sa disgrâce n'empêcha pas qu'il ne passât en France pour un ministre plein de probité, de vertu et d'esprit. Ses qualités le faisaient chérir dans le monde, et il préfé-

rait quelquefois les agréments des sociétés où il plaisait, aux affaires. Le roi lui conserva le titre de ministre d'état, avec la permission d'entrer au conseil. Louis XIV lui promit même de le rappeler bientôt. Mais ce ne fut qu'après la mort de Louvois (en 1691), qu'il fut rappelé au ministère; il en partagea les fonctions avec de Croissy, et puis avec de Torcy auquel Louis XIV fit épouser la fille d'Arnauld. Celui-ci faisait tout le travail, donnait les audiences, et son gendre n'avait d'autre soin que de préparer les dépêches.] On a de lui la *Négociation* de sa première ambassade en Suède. Il mourut en 1699, à 81 ans.

ARNAULD (Henri-Charles), plus connu sous le nom de l'abbé de Pomponne, naquit en 1662, à la Haye où le marquis de Pomponne était ambassadeur. Sa naissance procura au désintéressement de son père une occasion de triomphe. Les états-généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonds baptismaux. Cet honneur apportait à l'enfant une pension viagère de 2,000 écus. Le marquis de Pomponne remercia les états, pour éviter, dans ses négociations, l'embarras de la reconnaissance. Dès l'âge de 15 ans, l'abbé de Pomponne fut pourvu de l'abbaye de Saint-Maixent; neuf ans après, le roi l'ayant nommé à celle de Saint-Médard, il remit la première. En 1699, il perdit son père. Louis XIV voulut bien soulager sa douleur, en la partageant; ce prince lui dit : « Vous perdez un père que vous retrouverez en moi, et moi je perds un ami que je ne retrouverai plus. » L'abbé de Pomponne, nommé ambassadeur à Venise, soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs, comme au milieu des succès. La fermeté faisait son caractère. Dans la charge de commandeur, chancelier, garde-des-sceaux et surintendant des finances et des ordres du roi, qu'il obtint ensuite, il s'attacha à se rendre utile, et eut le bonheur d'y réussir. L'abbé de Pomponne fut élu membre de l'académie des inscriptions, en 1743; et, quoique dans un âge avancé, il n'avait pas renoncé au commerce des muses. Il mourut en 1756.

ARNAULD (Angélique), sœur d'Antoine Arnauld, abbesse de Port-Royal des Champs à 11 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'ancienne discipline de l'ordre de Saint-Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes, parce qu'elle voulait y accréditer en même temps les nouvelles erreurs qu'elle avait introduites à Port-Royal. Elle mourut en 1661. — Sa sœur, la mère Agnès, publia 2 livres, l'un intitulé : *L'Image de la religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1665, in-12; et l'autre : *Le Chapelet secret du Saint-Sacrement* 1663, in-12, accusé d'erreurs par quelques docteurs, et supprimé à Rome. La mère Agnès mourut en 1671. Elles étaient cinq sœurs religieuses dans le même monastère, toutes très-opposées à la signature du formulaire, et fortement occupées des disputes sur la grâce. Comme si « la simple foi (dit Bossuet), ne valait pas mieux que tout cela, » surtout pour des filles, et plus encore pour des filles consacrées à Dieu, dont l'humilité

et la docilité doivent être les premières qualités. [On attribue aussi à la mère Agnès les *Constitutions de Port-Royal*. — La mère de ces deux abbesses, la mère Angélique de Saint-Jean a écrit des *Relations*, des *Réflexions* et des *Conférences*. Elle eut une grande part au *Nécrologe de Port-Royal*, et mourut en 1684.]

ARNAULT (François), seigneur de Laborie, gentilhomme de Périgord, né au commencement du XVIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et s'y distingua par ses mérites et ses emplois. Il fut doyen de Carenac, prieur de Larcy, archidiacre de Bordeaux, et chancelier de l'université de cette ville. Il mourut à Périgueux en 1607, dans un âge avancé. On a de lui : | les *Antiquités du Périgord*, 1577, ouvrage fort rare; | *L'Anti-Drusac*, Toulouse, 1564. C'est une apologie des femmes nobles, bonnes et honnêtes. | *Traité des anges et des démons*, traduit du latin de Jean Maldonat, Rouen, 1619, in-12.

* ARNAVON (François) naquit à l'Isle, petite ville du comtat Venaissin, vers 1740. Après avoir fait ses études en Sorbonne où il prit le grade de bachelier, il fut nommé chanoine de la collégiale de l'Isle, et prieur-curé de Vaucluse. Pendant qu'il remplissait ces fonctions, le comte de Provence (depuis Louis XVIII), étant venu visiter la fontaine de Vaucluse, en 1777, l'abbé Arnavon eut l'honneur de l'y accompagner. Cette circonstance lui inspira le projet de décrire la célèbre fontaine et ses environs, d'éclaircir l'histoire de Pétrarque et de Laure, et de justifier celle de leurs amours. En 1790, Arnavon fut député par l'assemblée représentative du comtat Venaissin, auprès du pape Pie VI, pour traiter des affaires de ce pays. Il paraît qu'il ne s'occupa plus, le reste de la révolution, que de travaux littéraires. Nommé, après le Concordat de 1802, chanoine titulaire de l'église de Paris, il mourut doyen du chapitre de cette métropole, le 25 novembre 1824, âgé de plus de 84 ans. L'abbé Arnavon avait aussi le titre de vicaire-général de l'archevêque de Corfou. Il reste de lui : | *Discours apologétique de la Religion chrétienne, au sujet de plusieurs assertions du* Contrat Social, *et contre les Paradoxes des faux politiques du siècle*. 1775, in-8°; | trois écrits sur Vaucluse et Pétrarque, qui ont été réunis en un seul, avec de nouveaux frontispices, sous la date de 1814, et augmentés d'une dédicace à Louis XVIII. L'auteur trouva la plus grande partie des matériaux de son livre, dans les trois volumes in-4° des "Mémoires sur la vie de Pétrarque", que l'abbé de Sade avait publiés, en 1764. Arnavon parcourt, suivant l'ordre chronologique, la vie et les ouvrages du poète : l'état des lettres et des arts, durant le quinzième siècle, lui fournit le sujet d'une assez mince dissertation.

ARNDT (Jean), "Arndtius", un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord en médecine; mais, cette science ne l'ayant pas empêché d'être dangereusement malade, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissait. Il fut successivement ministre en son pays, à Quedlimbourg et à Bruns-

wick. Les traverses qu'il essuya, les erreurs qu'on lui attribua, l'obligèrent de se retirer à Isleb. Georges, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après, en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises du duché de Lunebourg. Il mourut en 1621. On a de lui un ouvrage célèbre, intitulé : *Du vrai christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°, et en français, par Samuel de Beauval; il veut y prouver que le déréglement des mœurs qui régnait alors parmi les protestants ne venait que de ce qu'ils rejetaient les bonnes œuvres, et se contentaient d'une foi stérile. Il avait beaucoup lu, beaucoup médité Taulère, Thomas à Kempis, saint Bernard, et les autres auteurs ascétiques. Il eût fallu commencer par embrasser la vraie foi que ces écrivains professaient, et ne chercher qu'ensuite à recueillir chez eux les lumières mystiques. Luc Osiander, théologien du Tubingen, l'attaqua avec vivacité dans son "Judicium theologicum".

ARNDT (Josué), professeur de logique à Rostock, prédicateur de la cour, et conseiller ecclésiastique du duc de Mecklenbourg, mourut à Gustrou, lieu de sa naissance, le 5 avril 1687, à 61 ans. On a de lui : | *Miscellanea sacra*, 1648, in-8°; | *Anti-Vallembourg*, Gustrou, 1664, in-4°; | *Clavis antiquitatum judaicarum*, Leipsick, 1707, in-4°. [Il avait des connaissances très-étendues dans l'histoire et les sciences.] — Son fils Charles, professeur de poésie et d'hébreu dans l'école de Melchin, est mort en 1721, et a laissé plusieurs *Dissertations poétiques* dans les Mélanges de Leipsick, et d'autres ouvrages dont Moreri donne la liste.

*ARNDT (Ernest-Maurice), fut professeur de philosophie à Greifswald en Poméranie. Défenseur enthousiaste de l'indépendance de son pays, il opposa aux desseins de Buonaparte toute la force de sa dialectique. Il fut un des chefs de l'association connue en Allemagne sous le nom de *Société d'union pour les vertus*, qui contribua à la délivrance de la Prusse, et qui porta toute l'Allemagne à se soulever en masse, après les revers de l'armée française à Moscou, pour secouer le joug qu'elle subissait depuis si long-temps. Les écrits d'Arndt lui acquirent une grande réputation. On trouve dans son *Esprit du temps*, des vues intéressantes sur l'issue de la guerre; il conseillait, comme moyen de renverser Buonaparte, de lui opposer ses propres armes; mais il voulait avant tout une insurrection nationale : ce livre fixa l'attention de Buonaparte dont Arndt évita les poursuites en fuyant en Suisse. Il put jouir de la chute de celui qu'il accusait à juste titre de vouloir enchaîner l'Europe. Ses autres ouvrages sont : | *Discours philantropique sur la liberté des anciennes républiques*, Greifswald, 1800, in-8°; | *Voyage fait en* 1798 *et* 1799 *dans une partie de l'Allemagne, de l'Italie et de la France*, Leipsick, 1800-1803, 6 parties, in-8°; | *Essai historique sur l'état des serfs, en Poméranie et dans l'île de Rugen, avec une introduction sur le droit de la glèbe*, Berlin, 1803, in-8°; | *la Germanie et l'Europe*, Altona, 1803, in-8°; | *Fragments sur la civilisation*, 1805, 2 parties, in-8°; | *Idées sur un aperçu général des langues considérées sous*

le rapport historique, 1805, in-8°; | *Voyage en Suède* fait en 1804, Berlin, 1806, 4 parties, in-8°. Suspecté de carbonarisme à Naples, Arndt y fut l'objet de mesures qui avancèrent sa mort, arrivée en 1824.

*ARNE (Thomas-Augustin), musicien anglais, né en 1710. Son père était tapissier dans Covent-Garden. On le mit chez un procureur, mais son goût pour la musique ne lui permit pas de suivre cet état. Il fit celle de l'opéra de « Rosamonde », d'Addison; du "Comus" de Milton et de la "Mascarade d'Alfred", de Mallet. C'est dans cette dernière pièce que parut, pour la 1re fois, le fameux chant *Rule Britannia*, etc. L'université d'Oxford lui conféra le degré de docteur en musique. Il mourut en 1778, et voulut être assisté par un prêtre catholique, ayant été élevé dans la religion romaine.

*ARNGRIM (Jonas), savant ecclésiastique irlandais. Il a composé un traité sur les *Lettres runiques*, qu'on trouve dans le recueil d'"Olaus Wormius". Il mourut en 1649.

*ARNHEIM ou ARNIM (J.-Georges), général saxon, né dans l'Uckermarck en 1581, mort à Dresde en 1641, servit successivement sous Ferdinand II, empereur d'Allemagne, et Gustave Adolphe, roi de Suède; mais, ce prince l'ayant fait arrêter sous prétexte de trahison, Arnheim s'échappa et entra au service de l'électeur de Saxe. Doué d'une activité extrême et d'une tempérance si remarquable qu'on l'appelait le "capucin luthérien", il se distingua parmi les généraux de la guerre de trente ans.

ARNISÆUS (Henningus), naquit près d'Alberstadt, et mourut en 1636. Il professa la médecine dans l'université de Helmstadt; il voyagea en France et en Angleterre. Le roi de Danemarck, Christian IV, l'appela à sa cour, et le fit son conseiller et son médecin. On a de lui plusieurs ouvrages de politique, de jurisprudence et de médecine : | *De auctoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°. Il y enseigne cette maxime, si favorable à la paix des gouvernements, que le peuple ne peut en aucun cas porter atteinte à l'autorité du prince : | *De jure majestatis*, 1610, in-4°; | *De jure connubiorum*, 1613, in-4°; | *De subjectione et exemptione clericorum*, in-4°; | *Lectiones politicæ*, in-4°; | *Observationes anatomicæ*, 1610, in-4°, etc., etc.

ARNOBE L'ANCIEN ("Arnobius"), fameux rhéteur, enseigna la rhétorique à Sicca, en Afrique, sa patrie. Lactance fut son disciple. Il se fit chrétien sous l'empire de Dioclétien, et signala son entrée dans la religion par ses *Livres contre les Gentils*, Rome, 1542, in-fol., Amsterdam, 1651, in-4°. La meilleure édition est celle de Paris, 1666, à la suite des Œuvres de saint Cyprien. Il n'était pas encore baptisé lorsqu'il composa cet ouvrage; et, ne pouvant pas être parfaitement instruit de nos mystères, il lui échappa quelques méprises. D. Le Nourry et D. Ceillier l'ont justifié sur plusieurs articles. Le P. Petau a jugé trop sévèrement quelques-unes de ses expressions touchant le mystère de la Trinité. Ce qu'il dit contre le paganisme est assez solide; ses preuves pour le christia-

nisme sont moins heureuses. Il a dans son style la véhémence et l'énergie des Africains; mais il écrit souvent en professeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, et des phrases obscures et embarrassées. Saint Jérôme raconte qu'avant sa conversion il était un des plus ardents sectateurs du paganisme; qu'il était très-habile dans la théologie païenne, et très-ennemi du christianisme, auquel il fut appelé, ajoute ce père, par des avertissements que le ciel lui donna en songe ("somniis compulsus"). Les historiens les plus estimés rapportent divers exemples de conversions qui s'opérèrent dans ces temps orageux pour l'église, en conséquence des songes ou des visions envoyés d'une manière surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusèbe, livre 6, ch. 5, de saint Basilide, soldat. Mais rien de plus remarquable que ce qu'a écrit le savant et solide Origène. ("Lib. contra Celsum.") « Plusieurs, dit-il, ont embrassé le christianisme par l'esprit de Dieu qui frappait leurs ames d'une impression subite, et qui leur envoyait des visions tant le jour que la nuit; en sorte qu'au lieu de rejeter la parole divine, ils devenaient disposés à y conformer leur vie. J'en ai vu plus d'un exemple.... Je prends Dieu à témoin que mon but est de faire aimer la religion de J.-C., non par des contes inventés à plaisir, mais par la vérité et par le récit de ce qui est arrivé en ma présence. » Arnobe mourut vers 320. Trithême a eu tort de lui attribuer un "Commentaire sur les Psaumes;" il est d'Arnobe le Jeune, qui suit.

ARNOBE le Jeune, que l'on croit Gaulois d'origine, était dit-on, moine de Lérins, vers 460, ou selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille qui attaquèrent quelques points de la doctrine de saint Augustin et de ses disciples dans le ve siècle. Il est auteur d'un *Commentaire* sur tout le texte du Psautier, qui parut à Bâle, 1537 et 1560, in-8°; à Paris, 1539, in-8°, et enfin dans la "Bibliothèque des Pères." Les autres ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Le sémi-pélagianisme reproché à cet auteur est particulièrement fondé sur le passage suivant : "De même que la grâce précède la volonté, la volonté précède aussi la grâce; car vous n'êtes pas baptisé avant de vouloir croire." Les auteurs de l'Église gallicane remarquent qu'on peut donner à ces paroles un sens catholique; d'autres en ont jugé moins favorablement. [Sans être parfaitement pur, le style d'Arnobe n'est point obscur ni dépourvu d'élégance.]

ARNOLD (Geoffroi), ministre de Perleberg et historiographe du roi de Prusse, [né à Annaberg dans l'Estzgeburg, le 5 septembre 1665,] fut l'un des plus ardents défenseurs des "piétistes," secte protestante d'Allemagne, qui se pique d'être plus régulière que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui une *Histoire de l'Eglise et des hérésies*, Leipsick, 1700, in-8°, qui lui attira beaucoup de traverses. Son *Histoire de la théologie mystique* est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. Il en a composé beaucoup d'autres en allemand, qui ne sont lus que par ceux dont l'imagination n'est pas

mieux réglée que celle de l'auteur.

*ARNOLD (Benoît), général américain, né dans le XVIIIe siècle, et célèbre pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis. Après avoir embrassé avec ardeur le parti de la révolution, et combattu pour elle dans diverses campagnes, il fut nommé commandant de Philadelphie en 1778. L'assemblée de Pensylvanie l'ayant condamné à être réprimandé par le général Washington, il se retira du service, mais fut rappelé peu de temps après par ce même général qui lui donna un commandement. Déterminé alors à faire triompher les intérêts de la mère-patrie, il entra en négociation avec le général anglais sir Henri Clinton, par l'entremise du major André (*V.* ce nom), pour livrer la place et la division qu'il commandait. Ce complot, ayant été découvert, coûta la vie au major André; mais Arnold réussit à se réfugier auprès du général Clinton, et fut nommé brigadier-général. Il se rendit après la paix en Angleterre, et mourut à Londres en 1801. Son tombeau est à Westminster.

ARNOLDUS (Nicolas), ministre protestant, né à Lesna en 1618. Après avoir parcouru différentes villes, croyant par ces sortes de pélerinages perfectionner ses talents, il fut recteur, en 1639, de l'école de Jablonow. Nommé ensuite professeur de théologie à Franeker dans la Frise, il se fit une certaine réputation par ses sermons, et mourut en 1680. On a de lui : | *Réfutation du Catéchisme des sociniens ;* | un *Commentaire sur l'Epître aux Hébreux ;* | un ouvrage intitulé : *Lux in tenebris*, etc., Leipsick, 1698, in-8°. C'est une explication des passages de l'Ecriture dont les sociniens abusaient. Ce qu'il y a d'estimable dans les écrits de ce prédicant, c'est qu'au lieu de s'acharner, à l'exemple de ses confrères, contre l'Eglise catholique, il tourne presque toujours ses armes contre les ennemis de la divinité de J.-C.

*ARNOLFO DI LAPO, architecte italien, mort en 1300, fut élève de son père, aussi architecte, qui avait rendu de grands services à Florence, et entre autres pavé la voie publique de larges dalles. Le fils, à son tour, revêtit la ville d'une troisième enceinte flanquée de tours, construisit un grand nombre de ponts, de palais, etc., et termina par son plus bel ouvrage, la *Santa Maria del Fiore*, cathédrale de Florence, qui fut achevée par Brunelleschi, et qui passe pour un des plus vastes et des plus hardis édifices de l'Europe. On y reconnaît le passage du style gothique à l'antique, qui devança la renaissance de l'architecture.

ARNON, chanoine régulier, florissait dans le XIIe siècle. Il fut doyen de la communauté de Reicherspergh en Bavière, et mourut le 30 janvier 1175. C'était un homme recommandable par sa piété, sa science et son zèle pour la réforme des congrégations de chanoines réguliers, comme on le voit dans un ouvrage intitulé *Scutum canonicorum*, où il parle de la façon de vivre, des coutumes et des observances des chanoines réguliers de son temps. Il y a beaucoup de piété et d'onction dans cet écrit; il y soutient que l'état de chanoine régulier peut être aussi parfait que celui de moine. Ce n'est pas une des moindres pièces du recueil publié

par Raimond Duelli, sous le titre de « Miscellanea, » Augsbourg, 1723, in-4°. Arnon ne fut pas moins zélé pour la doctrine de l'Eglise et contre ceux qui l'attaquent. Il composa un bon ouvrage contre Folmar, prevôt de Treifeinstein, en Franconie, qui débitait des erreurs touchant l'Eucharistie. On peut voir sur cet ouvrage la "Bibliothèque des Pères," édition de Cologne, tom. 13, et l'"Auctarium" d'Aubert Le Mire.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière et d'Italie, duc de Carinthie l'an 880, fut déclaré roi de Germanie en 887, et couronné empereur à Rome en 896. Il était passé en Italie pour s'emparer de la succession de son oncle, Charles-le-Gros. [Il eut à soutenir plusieurs guerres contre Guy, roi d'Italie, qu'il vainquit : aidé par les Hongrois, il défit Zeventebold, roi de Moravie. Couronné empereur par le pape Formose, le concile de Rome, en 898, annula son élection. Arnoul se vit alors contraint à soutenir de nouvelles guerres :] il mit le siége devant Spolette. On prétend qu'une femme lui fit prendre un breuvage empoisonné par un de ses domestiques, et que ce poison le mina lentement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il repassa les Alpes pour la troisième fois avec un corps malade, un esprit inquiet et une armée délabrée. Il mourut en 899, devant Fermo, dont il faisait le siége. Il laissa l'Allemagne dans une grande confusion. [Son fils, Louis IV, lui succéda; et sa fille Ghismonde fut mère de Conrad Ier.]

ARNOUL (Saint), évêque de Metz, l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz. Clotaire II, ayant divisé ses états en 622, et fait son fils Dagobert roi d'Austrasie, mit saint Arnoul avec Pepin de Landen à la tête du conseil du jeune prince. Tant que le saint eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire et de bonheur. Mais Arnoul, ne pouvant plus résister au désir qu'il avait de ne plus s'occuper des choses de la terre, alla se cacher dans les déserts des Vosges. Saint Arnoul avait eu de Dode, sa femme, deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut père de Pepin Héristel, qui eut pour fils Charles Martel, duquel les rois de France de la seconde race sont descendus. La vie de ce saint évêque, écrite avec fidélité par son successeur, a été traduite par Arnauld d'Andilly. Saint Arnoul mourut le 16 août 641. Ses reliques, rapportées à Metz, se conservaient dans l'abbaye de son nom. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 18 juillet; en France, on célèbre sa fête le 16 août. — Un autre Arnoul, dont la vie nous est presque entièrement inconnue, prêcha la foi parmi les Francs après que le roi Clovis eut été baptisé par saint Remi. Ses travaux apostoliques furent traversés par de grandes contradictions. Il reçut la couronne du martyre dans la forêt d'Yveline, entre Chartres et Paris. Son culte est fort célèbre à Paris, à Reims et dans toute la France. La fête de saint Arnoul est marquée au 19 de juillet dans le bréviaire de Reims.

ARNOUL (Saint), sorti d'une famille illustre de France, embrassa la profession des armes, et servit avec distinction sous les rois Robert et Henri Ier. Il y avait trois ans et demi qu'il vivait de la sorte, lorsque le clergé et le peuple de Soissons le demandèrent pour évêque aux pères du concile que le légat du pape Grégoire VII avait assemblé à Meaux. Les députés du concile étant venus lui faire part de son élection, il leur donna la réponse suivante: « Laissez un pécheur offrir à Dieu quelques fruits de pénitence, et n'obligez point un homme tel que moi à se charger d'un fardeau qui demande tant de sagesse. » Il fut cependant obligé de se rendre. Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle incroyable. Mais l'impossibilité de corriger certains abus criants, et la crainte du compte qu'il aurait à rendre pour lui et pour les autres, lui firent demander la permission de se démettre. Il fonda depuis un monastère à Aldenbourg, ville alors considérable du diocèse de Bruges, située du côté d'Ostende. Il y mourut sur le cilice et la cendre en 1087. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles dont la vérité fut reconnue par le concile de Beauvais, en 1121.

ARNOUL, ou ARNULPHE, évêque de Rochester, naquit à Beauvais, vers l'an 1050, et mourut en 1124. Il laissa [l'Histoire de l'église de Rochester, sous le titre de] *Textus Roffensis*, et quelques autres traités insérés dans le "Spicilége".

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le XIIe siècle, défendit hautement Alexandre III et saint Thomas de Cantorbéri. Il fit le voyage de la Terre-Sainte avec Louis-le-Jeune en 1147, et revint deux ans après. Sur la fin de ses jours, il se démit de son évêché, et mourut l'an 1184, dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où il s'était retiré. On a de lui un volume d'*Épîtres* écrites avec assez d'élégance; elles sont surtout remarquables par les particularités sur l'histoire et sur la discipline de son temps. Turnèbe en donna une édition à Paris en 1585, in-8°. On a encore de lui des *Poésies* imprimées avec ses *Lettres*. On les trouve aussi dans la "Bibliothèque des Pères".

ARNOUL (François), dominicain, natif du Maine, projeta, vers le milieu du XVIIe siècle, d'ériger un ordre de chevalerie propre au sexe, et qui étendît le culte de la sainte Vierge. Anne d'Autriche, régente de France, à qui il communiqua son dessein, lui donna son agrément. Le nouvel instituteur publia en 1647, à Paris et à Lyon, le projet de son ordre du *Collier céleste du sacré rosaire, composé de* 50 *demoiselles;* mais il ne trouva point de chevalières. N'ayant pu être fondateur, [il voulut être du moins de quelque utilité. Ayant fait l'essai de divers remèdes qui avaient produit de bons effets, il les publia sous le titre de *Révélations charitables de plusieurs remèdes*, Lyon, 1651, in-12; il avait eu soin auparavant de les faire approuver par des gens de l'art.]

* ARNOUL (René), né à Poitiers en 1569, mort à Orléans en 1639, après avoir été pendant plus de 30 ans attaché au duc d'Orléans, frère de Louis XIII, fit imprimer à Poitiers, dès 1587, un recueil in-4° de vers, sous ce

titre : l'*Enfance de René Arnoul*. Ses odes sont inférieures à ses sonnets; son recueil d'épigrammes contient plusieurs épigrammes françaises, les unes traduites des poètes grecs et latins, anciens et modernes, et les autres de son invention. On ne voit pas qu'il ait continué à faire des vers.

*ARNOULD (Ambroise-Marie), membre de la Convention après le 9 thermidor (27 juillet 1794), et membre du conseil des anciens, tribun et maître des comptes, mort en 1812, prit peu de part aux discussions politiques, et s'occupa spécialement de finances et de commerce. On a de lui, entre autres, *de la Balance du commerce*, Paris, 1791; | *Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie*, 1806, in-4°.

* ARNOULT (Jean-Baptiste), jésuite, né à Besançon en 1689, mort dans la même ville, a fait | un *Traité de la prudence*, Besançon, 1733, ouvrage rempli de proverbes triviaux en différentes langues, et d'un style lâche et incorrect; | un *Traité de la Grâce*, en latin, 1738, in-8°; | *le Précepteur*, ou huit *Traités sur l'éducation de la jeunesse*, assez mal écrits, mais pleins de réflexions utiles pour la culture de l'esprit et du cœur. Besançon, 1747, in-4°. Ils furent publiés sous le nom d'André Dumont.

*ARNOUX (Claude-Bonaventure), jésuite, né le 6 juillet 1708, a composé la *Vie d'Anne de Xaintonge*, fondatrice des Ursulines en Franche-Comté.

*ARNOUX LAFFREY, né à Gap, le 18 septembre 1735, mort à Paris, le 19 septembre 1794. On a de lui la *Vie privée de Louis XV*, et les *Annales de la monarchie française*, depuis son origine jusqu'à la mort de ce souverain.

ARNU (Nicolas), né à Mérancourt, près Verdun, le 11 septembre 1629. [Devenu orphelin, et maltraité par son tuteur, il vint à Paris. N'ayant pu s'y placer, il passa à Perpignan à la suite d'un seigneur catalan, et fit sa rhétorique dans cette ville. En 1644, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et y professa la philosophie et la théologie; il s'adonna aussi à la prédication. Informé de ses talents, le père Rocca Hersi, son général, l'appela à Rome, et le chargea de professer dans le collége de Saint-Thomas. De là il passa à Padoue, pour y occuper une chaire de métaphysique.] Il y mourut en 1692. On a de lui : | *Clypeus philosophiæ thomisticæ*, Béziers, 1672; 6 volumes in-12; | *Doctor angelicus divus Thomas, divinæ voluntatis et sui ipsius, etc., interpres*, 4 vol. in-12; | un troisième ouvrage qui contient des réflexions sur la ligue entre l'empereur, le roi de Pologne, etc., contre le Grand-Seigneur, où, à l'appui de je ne sais quelles prédictions, Arnu menace l'empire turc d'une destruction prochaine, a nui à sa réputation, et l'a fait accuser de singularité et de bizarrerie; ce qui n'empêche pas que, sous un autre rapport, il n'ait été un savant religieux et un homme de mérite. (*Voyez* la "Bibliothèque de Lorraine" de dom Calmet.)

*ARNWAY (Jean), né dans le comté de Shrop en 1601, prit ses degrés à Oxford. Zélé royaliste, il demeura fidèle pendant la grande rébellion, et perdit ses bénéfices.

Il écrivit en faveur de Charles I[er], et mourut en Virginie en 1653.

*ARODON (Benjamin), Juif allemand, auteur d'un livre de préceptes pour les femmes, qui a été traduit en italien par le rabbin Jacob Alpron. Cette dernière version, corrigée par le rabbin Isaac Levita, fut réimprimée à Venise en 1652.

ARONCE ou ARUNS, petit-fils de Tarquin-l'Ancien, et frère de Tarquin-le-Superbe, épousa Tullia, fille de Servius-Tullius, princesse pleine de cruauté et d'ambition, qui se défit de son mari vers l'an 436 avant J.-C., et se maria ensuite à son beau-frère Tarquin, dont le caractère était également furieux et emporté.

ARONCE, fils de Tarquin-le-Superbe et de la cruelle Tullia, fut chassé de Rome l'an 509 avant J.-C., avec toute sa famille; quelque temps après, il fut tué par Brutus dans un combat.

*ARPAJEAN (D'ASSY D'), médecin de Montpellier, né à Manzac, dans les quatre Vallées, en 1738, a donné une *Dissertation* sur la phthisie pulmonaire, 1779, in-8°; la *Traduction* de l'anglais des Œuvres de Gorter, in-4°.

ARPAJON (Louis, marquis DE SÉVERAC, duc D'), [se distingua au siége de Montauban en 1621,] contribua beaucoup à sauver Casal, le Montferrat et le Piémont, se trouva à la prise de plusieurs villes en Franche-Comté, se rendit maître de Lunéville et de quelques autres places, et mit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, le sultan Ibrahim menaçant l'île de Malte en 1645, il alla offrir ses services au grand-maître, qui le fit chef de ses conseils et généralissime des armées de la religion. Le grand maître Jean-Paul Lascaris et son ordre, pénétrés de reconnaissance pour le zèle avec lequel il avait pourvu à la sûreté de Malte, lui accordèrent, pour lui et pour ses descendants aînés, le privilége de mêler à leurs armes celles de la religion; de nommer chevalier en naissant, au choix du père, un de leurs enfants, qui serait grand' croix à l'âge de 16 ans. Ce privilége, après l'extinction des mâles, fut continué à la fille du dernier rejeton de cette famille, mariée au comte de Noailles, et il devait passer aux filles, au défaut des garçons. Louis d'Arpajon, revenu en France, fut envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire en Pologne, auprès de Ladislas IV; et après la mort de ce prince, il favorisa l'élection de asimir son successeur. Louis XIV le fit duc en 1651. Il mourut à Séverac, une de ses terres, en 1679.

* ARPE (Pierre-Frédéric), né en 1682 à Kiel, capitale du duché de Holstein, s'occupa une partie de sa vie à faire des éducations particulières, fut lié avec Bayle et Basnage, remplit pendant quelques années une place de professeur en droit dans sa patrie, et se retira ensuite à Hambourg où il vécut sans emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1748. Ses principaux ouvrages, dont quelques-uns annoncent des sentiments très-hétérodoxes, sont curieux et recherchés. Voici le titre de quelques-uns : | *Bibliotheca fatidica, sive Museum scriptorum de divinitate*, 1711, in-8°; | *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino*, 1712, réimprimé en 1718, in-8°; | *Theatrum fati, sive Notitia scriptorum de providentia, fortuna et fato*,

1712, in-8°; | *Diatriba de prodigiosis naturæ et artis operibus, talis mala, et amuleta dictis cum recensione scriptorum hujus argumenti*, 1717, in-8°; | *Laicus veritatis vindex, sive de jure laicorum præcipue Germanorum in promovendo religionis negotio*, 2e édit. 1720, in-4°; *Feriæ æstivales, sive scriptorum suorum historia*, 1726. C'est le catalogue des ouvrages qu'Arpe avait publiés, ou se proposait de publier. | *Themis cimbrica, sive de Cimbrorum et vicinarum gentium antiquissimis institutis*, 1737, in-4°. On attribue à cet auteur une réponse à la Dissertation de La Monnaye sur le livre des "Trois Imposteurs"; et M. Renouard le regarde comme l'auteur de l'ouvrage publié en français sous le titre de "Traité des Trois imposteurs", mais c'est sans fondement. Cet écrit, qui circule en France depuis 1769, n'est autre que l'"Esprit de Spinosa", imprimé à la suite de sa "Vie" en 1719, in-8°.

ARPHAXAD, fils de Sem, et petit-fils de Noé, né deux ans après le déluge, eut pour fils Caïnan, suivant les Septante. Josèphe croit qu'il passa le Tigre, et qu'il se fixa dans le pays appelé d'abord Arphaxitide, et depuis la Chaldée.

ARPHAXAD, roi des Mèdes, dont il est parlé dans le livre de "Judith", est, suivant la commune opinion, le même que Phraortès, fils et successeur de Déjocès, roi des Mèdes. Hérodote dit qu'il assujettit premièrement les Perses, et qu'ensuite il se rendit maître de tous les peuples de l'Asie, passant successivement d'une nation à l'autre, mais qu'enfin étant venu attaquer Ninive et l'empire des Assyriens, il fut vaincu et mis à mort par Nabuchodonosor, la 22e année de son règne. L'autorité d'Hérodote est à la vérité très-faible, mais son récit paraît ici s'accorder avec le livre de "Judith", où il est dit qu'il bâtit Ecbatane, et qu'il fut vaincu dans la plaine de Ragau. (*Voy.* MONTFAUCON, "Vérité de l'histoire de Judith".)

ARPINO (Joseph D'), né au château d'Arpin en 1560, est connu dans l'école de peinture sous le nom de "Josepin". Son père le plaça, dès l'âge de 13 ans, auprès des peintres que Grégoire XIII employait pour peindre les loges du Vatican. On le faisait servir à préparer les palettes et broyer les couleurs. Il montra des dispositions si heureuses, que le pape ordonna que, tant qu'il travaillerait au Vatican, on lui payât un écu d'or par jour. Le pape Clément VIII ajouta de nouveaux bienfaits à ceux de Grégoire XIII. Il le fit chevalier du Christ, et le nomma directeur de Saint-Jean de Latran. Arpino suivit en 1600 le cardinal Aldobrandin, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il fut fait chevalier de Saint-Michel. Caravage, son ennemi et son rival, l'ayant attaqué, Arpino refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'était point chevalier. Il fallut, pour lever cet obstacle, que Caravage allât à Malte se faire recevoir chevalier servant. Arpino mourut à Rome en 1640. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs idées. Mais son coloris est froid et ses expressions forcées. Il en est de l'esprit en peinture comme en littérature, rarement il s'ac-

corde avec la liberté et le feu du génie. Les morceaux d'histoire romaine qu'on voit de lui au Capitole sont ce qu'il a fait de mieux. Sa *Bataille entre les Romains et les Sabins* est un de ses meilleurs ouvrages. Le roi de France possède trois de ses tableaux : une *Nativité*, *Diane et Actéon*, et l'*Enlèvement d'Europe*. Arpino gravait aussi à l'eau forte.

ARRACHION, fameux athlète, né en Arcadie, avait terrassé tous ses adversaires à Pancrasse, et deux fois à Olympie (612, 608, 604, av. J.-C.) La dernière fois, il ne lui en restait plus qu'un à vaincre, qui avait eu un doigt du pied rompu. Celui-ci, ayant déclaré qu'il était hors de combat, surprit Arrachion, qui avait cessé de le presser, et se jeta sur lui avec tant de violence, que, lui serrant en forcené la gorge avec ses doigts, il l'étrangla. Les Eléens, témoins de cette ruse perfide, adjugèrent le prix au cadavre d'Arrachion, qui fut déclaré vainqueur après sa mort. Que penser des nations qu'on nous représente tous les jours comme vertueuses et sages, et dont la plus douce satisfaction était de se repaître de ces scènes de meurtre et d'horreur! La manie de ces affreux spectacles est souvent le fruit du débordement des mœurs, toujours suivi de plaisirs sanguinaires et atroces. [Et cette réflexion s'applique aux duels qui, au mépris des lois du christianisme, et à la honte des gouvernemens, dont la tolérance les encourage, renouvellent parmi nous les abominations de la Grèce et de Rome païennes.] (*Voy.* Néron.)

ARRAES (Amator), Portugais, né à Béja, entra chez les carmes déchaussés à Lisbonne, en 1545, se distingua par ses leçons de théologie et ses sermons, et gagna les bonnes grâces du cardinal D. Henri, archevêque d'Evora, qui le fit son coadjuteur. En 1581, Philippe II le nomma à l'évêché de Portalègre; il vécut en saint évêque. Sur la fin de ses jours, ne voulant plus songer qu'aux choses éternelles, il se retira dans le couvent de son ordre à Coïmbre, où il mourut en 1600. On a de lui des *Dialogues moraux*, en portugais, Coïmbre, 1589 et 1604.

*ARRHENIUS (Jacob), frère de Claude Arrhénius, auteur d'une "Histoire ecclésiastique de Suède" assez estimée, naquit à Linkeping, en 1642. Il cultiva aussi la science de l'histoire, et fut nommé professeur à Upsal. Attaché à l'université il en rétablit les finances, et en orna la bibliothèque de plusieurs ouvrages précieux. C'est lui qui fit construire l'édifice où elle est renfermée. Il mourut en 1725, dans un âge avancé. On a de lui : | *Patria et ejus amor, ex Cicerone de Legibus*, lib. II, Upsal, 1670; | *Recueil de cantiques*, en suédois, Upsal, 1689; | *Dissertations latines* sur divers sujets d'histoire et de littérature.

ARRIAGA (Paul-Joseph d'), Espagnol, se fit jésuite en 1579. Il passa au Pérou, et fut le premier qui y enseigna la rhétorique. Il eut un grand soin des missions, et en établit en plusieurs endroits. Il fut recteur du collége de Lima pendant 24 ans en divers temps. En 1622, s'étant embarqué pour repasser en Europe, son vaisseau fit naufrage près de la Havane, et il y périt. On a de lui plusieurs ouvrages de piété,

et un *Traité*, fort utile aux missionnaires, *sur la manière de travailler à la conversion des infidèles*, Lima, 1621, in-4°.

ARRIAGA (Roderic d'), né à Logrono en Espagne, l'an 1592, jésuite en 1606, professa la théologie à Salamanque et à Brague. Il mourut dans cette dernière ville en 1667. On a de lui plusieurs ouvrages : | un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol. On y voit une grande force de raisonnement, quelquefois un peu de subtilité; mais plusieurs questions agitées de son temps en demandaient. (*Voyez* Duns.) Il y a d'ailleurs des vues solides et favorables aux progrès des sciences. Il fait l'éloge de ceux qui cherchent à étendre les lumières par de nouvelles découvertes; | une *Théologie*, en 8 vol. in-fol. L'auteur travaillait au 9e lorsqu'il mourut. Pour être long, il n'est pas toujours clair; voulant mettre ses assertions à l'abri de toute attaque, il allonge ses preuves, et les noie dans les moyens, trop multipliés, de les défendre contre les agresseurs. Sa *Logique* et sa *Métaphysique* sont excellentes, mais l'Écriture et les Pères sont un peu négligés.

*ARRIAGA (Gonzalve), dominicain espagnol, mort en 1667, a écrit la *Vie de Saint Thomas d'Aquin*.

ARRIE, ou plutôt Arria, dame romaine, célèbre dans l'antiquité par son suicide. Cecinna Pætus, son époux, lié avec Scribonien, qui avait fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à mort pour cet attentat, l'an 42 de J.-C. Voyant qu'elle ne pouvait sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis, le retirant : « Tiens (dit-elle), Pætus, cela ne fait aucun mal. » Et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Il y a une belle épigramme de Martial sur cette héroïne forcenée.

ARRIEN, poète qui vivait du temps de l'empereur Auguste et de Tibère, vers l'an 14 de J.-C. On le croit auteur d'un poème en 24 livres, dont Alexandre-le-Grand est le héros.

ARRIEN (Flavius), historien grec, natif de Nicomédie, se fit un nom célèbre sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, par son savoir et son éloquence. On l'appelait le nouveau Xénophon. Adrien le fit gouverneur de la Cappodoce. Il battit les Alains et arrêta leurs courses. Il nous reste de lui 7 livres de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand*, Leyde, 1704, in-fol.; Amsterdam, 1668 et 1757, in-8°, "cum notis Variorum". On en a une traduction française par d'Ablancourt, in-12. Il est moins éloquent, mais on le croit plus véridique que Quinte-Curce. Son ouvrage est très-estimé, parce qu'il avait eu recours aux Histoires d'Alexandre composées par Ptolémée, fils de Lagus, et par Aristobule. Arrien paraît également versé dans la science militaire et dans la politique. Son style est moins doux que celui de Xénophon, auquel on le comparait. Épictète, philosophe stoïcien, avait été son maître. Le disciple publia quatre livres des "Discours" de ce philosophe, Cologne, 1595, in-8°; Londres, 1739, 2 vol. in-4°. On a encore de lui le *Périple du Pont-Euxin*, celui de la *mer Rouge*, un *Traité de la Chasse*,

traduit en français par Fermat, Paris, 1690 in-12, et une *Tactique,* [traduite en français par le colonel Guischardt, et insérée dans ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, 1760, 2 vol. in-8°.] Ces derniers ouvages ont été imprimés en grec et en latin, avec l'"Enchiridion" d'Epictète, Amsterdam, 1683, et réimprimés en 1750, in-8°. C'est Arrien qui avait dressé cet "Enchiridion".

* ARRIGONI (Pompée), cardinal, né à Rome en 1552, d'une noble famille, fit ses études dans les meilleures universités d'Italie, et après avoir reçu à Padoue le bonnet de docteur en théologie et en droit, retourna dans sa patrie. Choisi par le roi d'Espagne pour être son avocat à Rome, il fixa l'attention de Grégoire XIII, qui le nomma avocat consistorial, et de Grégoire XIV, qui le fit auditeur des causes du palais apostolique. Il devint ensuite auditeur de rote, cardinal-diacre en 1596, et dataire sous le pontificat de Léon XI et de Paul V, qui le nomma archevêque de Bénévent. Tant de priviléges, sous tant de papes différents, supposent une réputation de talents bien établie de la part d'Arrigoni. Il se distingua en effet par un *Discours* latin prononcé à Rome, le 25 juillet 1588, sur la canonisation de Santo Diego d'Alcala, et par un *Discours* prononcé en 1584 devant Grégoire XIII, lors de la nomination des cardinaux Fondrati et Aug. Valière. On a de lui plusieurs *Lettres* qui se trouvent, dit-on, imprimées parmi celles de J.-B. Lauro, Cologne, 1624, in-8°, dont Mazzochelli cependant révoque en doute l'existence. Arrigoni mourut à Naples le 4 avril 1616.

* ARRIQUIBAR (Don Nicolas), économiste espagnol, composa vers 1770 un ouvrage intitulé *Recreacion politica*, Vittoria, 1770, dans lequel il développe des idées utiles relatives aux finances, à l'économie et au commerce. Il est bon de faire observer que, grâce à ses mœurs et à son gouvernement, l'Espagne a pu se garantir longtemps des innovateurs en fait d'économie politique qui, sous le prétexte d'ajouter à la prospérité de l'état, ont bouleversé ailleurs tous les intérêts, et par contrecoup faussé les idées, relâché les liens de la morale, éteint les sentimens religieux.

* ARROY (Bésian), docteur de Sorbonne et théologal de Lyon, n'est connu que par quelques ouvrages qui supposent du travail et de l'érudition. On a de lui : | *Questions décidées sur la justice des armes des rois de France et l'alliance avec les hérétiques et les infidèles*, 1634, in-8° ; | *Apologie pour l'Église de Lyon, contre les notes et prétendues corrections sur le nouveau bréviaire de Lyon*, 1644, in-8°, | *Briève et dévote histoire de l'abbaye de l'île Barbe*, Lyon, 1664, in-12 ; | *Domus Umbrævallis vimiacæ descriptio*, 1661, in-4°. C'est une description de la maison de campagne de l'archevêque de Lyon.

ARROW Smith (Jean), [théologien non-conformiste, professeur à Cambridge en 1660. On a de lui : | la *Tactique sacrée ;* | le *Bon Homme* ou *Exposition du premier chapitre de l'évangile de Saint Jean ;* | *Cours de Théologie*. Tous ces ouvrages respirent

les principes calvinistes. Il mourut au rétablissement de Charles II.]

* ARROW Smith, éditeur de cartes géographiques, né à Londres vers le milieu du XVIIIe siècle, mort en 1823, se distingua par des connaissances assez étendues dans la science qui fit l'occupation de toute sa vie. Ses cartes ne sont cependant pas toutes également estimées. Il admettait souvent des renseignements dont il n'était pas à même d'apprécier l'exactitude. Ses *Mappemondes*, d'après la projection de Mercator, sont ce qu'il a fait de mieux.

ARRUBAL (Pierre d'), né en 1559, à Cénicéros, en Espagne, aux confins de la Navarre et de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de théologie à Salamanque et à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations "de auxiliis", à la place de Valentia, qui était tombé malade pendant le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1603 à Salamanque. On a de lui 2 vol. *de Deo uno et trino*, et *de Angelis*, écrits avec précision et clarté.

ARSACES Ier, roi et fondateur de la monarchie des Parthes, issu d'une condition très-basse, fut élevé sur le trône vers l'an 352 av. J.-C., et devint aussi renommé parmi les Parthes que Cyrus chez les Perses. Il chassa les Macédoniens, battit les généraux de Séleucus, et ce prince lui-même, qu'il fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, et fut une barrière d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appelés "Arsacides".—*Arsaces II, son fils, prince belliqueux, sut faire respecter son territoire par Antiochus-le-Grand.

ARSACES Tiranus, roi catholique d'Arménie, fut obligé par Julien l'apostat de l'accompagner contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Arsaces combattit ces peuples avec assez de bonheur; mais Sapor l'attira sous prétexte d'alliance. [Il l'invita même à un festin, et au milieu de la fête le fit charger de chaînes d'argent et enfermer dans la tour d'Oubli, à Ecbatane. Il y fut ensuite assassiné par ordre de Sapor, l'an 369 de J.-C., et l'Arménie devint une province de la Perse.]

ARSACIUS (Saint), [Persan de nation, servit dans les armées, puis devint gouverneur des biens de l'empereur. Ayant embrassé le christianisme et la vie ascétique, il confessa la foi, et souffrit dans la persécution de Licinius. Il prédit un tremblement de terre qui devait faire de grands ravages dans la ville de Nicomédie; on ne voulut pas le croire, mais l'événement justifia sa prédiction. Le tremblement eut lieu l'an 358. Après qu'il fut passé,] on trouva ce saint homme mort dans une tour, dans l'attitude d'un homme en prière. De Lalande (Voyage d'Italie, tom. 1, p. 9) fait mention d'une prophétie de la même nature qui précéda la ruine de la ville de Pleurs, écrasée sous une montagne le 26 août 1618.

ARSENE, diacre de l'Église romaine, d'une naissance illustre et d'un rare mérite, menait à Rome une vie retirée avec une sœur qu'il avait, lorqu'il fut choisi en 383, par le pape Damase, pour être précepteur d'Arcadius et d'Honorius,

fils de l'empereur Théodose. Ce prince le pria de regarder ses élèves comme ses propres enfants, et de prendre sur eux l'autorité d'un père. Un jour l'empereur, étant entré dans la chambre de ses enfants pour assister à leurs leçons, les trouva assis, et Arsène debout. Il commanda à celui-ci de s'asseoir, et à ses fils de se tenir levés; il ordonna en même temps qu'on leur ôtât tous les ornements impériaux, ajoutant qu'il les croirait indignes du trône s'ils ne rendaient à leur maître les honneurs qu'ils lui devaient. Cet avis ne changea pas Arcadius. Arsène n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe et opiniâtre, se sauva de la cour et alla se cacher dans le désert de Scethé. On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avait commises à l'égard de son maître, lui fit offrir des présents considérables qu'il refusa. Le désintéressement était une des vertus principales de cet ecclésiastique. Un officier lui ayant apporté le testament d'un de ses parents qui le nommait son héritier, Arsène lui demanda depuis quel temps son parent était mort. L'officier ayant répondu : « Depuis peu de mois. — Il y a bien plus long-temps que je je suis mort moi-même (répliqua Arsène), comment donc pourrais-je être son héritier?» Son humilité égalait son mérite. Avec un grand fonds de science, beaucoup de talent pour la parole, un extérieur imposant par la grandeur de sa taille, ses cheveux tout blancs, et sa barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, il avait toute la réserve et la modestie des plus jeunes solitaires. Il ne voulait jamais traiter des grandes questions de l'Écriture. « A quoi me sert, disait-il, toute ma science mondaine? Ces bons Egyptiens ont acquis les plus hautes vertus dans leur exercices rustiques.» Comme il consultait un vieillard vertueux, mais simple, un des frères lui dit : « Père Arsène, comment recourez-vous à un pareil guide, vous qui possédez toutes les sciences des Grecs et des Romains? » Il répondit : « J'ai sans doute beaucoup étudié les sciences de Rome et d'Athènes, mais je ne sais pas encore l'alphabet de ce bon vieillard. » Il mourut en 449, à l'âge de 95 ans. [Le martyrologe romain fait mention de lui le 19 juillet.]

ARSÈNE, évêque d'Hypsèle dans la Thébaïde, était de la secte des Méléciens. Eusèbe de Nicomédie, et les autres partisans de l'arianisme, accusèrent saint Athanase de l'avoir tué, et d'avoir gardé sa main droite desséchée, pour s'en servir à des opérations magiques. Ils représentaient réellement une main qu'ils prétendaient être celle d'Arsène; mais saint Athanase se justifia, en faisant paraître Arsène qui était venu secrètement au concile de Tyr, et qui était rentré dans la communion de ce défenseur de la divinité de J.-C.

ARSÈNE, moine du Mont Athos, fut patriarche de Constantinople en 1255. Ayant excommunié l'empereur Michel Paléologue, qui avait fait crever les yeux au jeune Jean Lascaris, confié à sa tutelle, il fut déposé, l'an 1260, et relégué dans l'île de Proconèse, où il mourut l'an 1264. On a de lui : | un *Nomocanon*,

ou *Recueil des canons*, divisé en 141 titres, avec les lois impériales, auxquelles ils sont comparés; | un *Testament* publié par Cotelier, grec et latin, dans le 2e tome des "Monuments de l'Église grecque".

ARSÈNE, moine grec du XVIIe siècle, a écrit une lettre contre Cyrille-Lucar (*voyez* ce nom), insérée dans les actes du concile, où Parthenius, patriarche de Constantinople, fit condamner la confession de foi de Cyrille-Lucar en 1642. On a encore de lui un recueil d'*Apophtegmes* grecs, et un recueil de *Scolies* sur les tragédies d'Euripide.

ARSÈS, le plus jeune des fils d'Artaxercès Ochus, roi de Perse, régna après lui, et fut empoisonné par l'eunuque Bagoas, qui avait empoisonné son père et ses frères, et qui ensuite l'avait placé sur le trône. Il mourut vers l'an 436 avant J.-C. (*Voyez* BAGOAS.)

ARSINOÉ, fille de Nicocréon, fut éperduement aimée d'Arcéophon : celui-ci, n'ayant pu gagner le cœur de sa maîtresse, en mourut de déplaisir. Arsinoé n'en fut point touchée : elle fit plus, elle regarda d'un œil sec les funérailles de son malheureux amant. Vénus, irritée, la transforma en caillou.

ARSINOÉ, nom de plusieurs princesses, dont les principales sont : 1° ARSINOÉ, mariée, vers l'an 300 avant l'ère chrétienne, à Lysimaque, roi de Thrace, et ensuite à Ptolémée Céraune son frère, qui la relégua dans l'île de Samothrace, et fit assassiner ses deux neveux pour régner à leur place; — 2° ARSINOÉ, sœur de la précédente, qui épousa aussi son propre frère Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, lequel l'aima si tendrement, qu'il aurait fait bâtir un temple en son nom, si la mort ne l'en avait empêché; — 3° ARSINOÉ, femme de Magas, roi de Cyrène, connue par son amour pour Démétrius, frère du roi de Macédoine, qu'elle épousa depuis. — 4° ARSINOÉ, sœur de Cléopâtre, reine d'Égypte, que Marc-Antoine fit tuer à la prière de sa maîtresse.

ARTABANE, frère de Darius, fils d'Hystaspes, et oncle de Xercès, donna au prince, son neveu, des conseils sages et modérés, et tâcha inutilement de le détourner de la guerre contre les Grecs. Il s'était efforcé aussi en vain d'empêcher Darius, son frère, de faire la guerre aux Scythes. Xercès crut ne pouvoir confier le gouvernement de l'état, pendant son absence, à un homme plus fidèle et plus sage qu'Artabane. — Un autre ARTABANE ou ARTAPANE, Hircanien d'origine, capitaine des gardes de Xercès, étrangla ce prince dans son lit, l'an 1165 av. J.-C. Il persuada à Artaxercès, fils du même Xercès, que Darius, son frère, était l'auteur de cet attentat. Ce prince donna la mort à Darius; mais, la même année, ayant connu la perfidie d'Artabane, qui voulait se mettre sur le trône, il le tua, faisant semblant de vouloir changer de cuirasse avec lui. Il y a aussi quatre rois des Parthes qui ont porté ce nom, et qui ont combattu long-temps contre les Romains.

ARTABASDE ou ARTAVASDE, gendre de l'empereur Léon III, l'Isaurien, et général de ses armées, était gouverneur d'Arménie, lorsque Constantin Copronyme monta sur le trône de Con-

stantinople, en 741. Ce prince, qui connaissait ses projets ambitieux, ayant voulu le faire mourir, Artabasde se fit proclamer empereur, en octobre 742. Constantin marcha contre lui, le vainquit en bataille rangée, prit, en septembre 743, Constantinople, où l'usurpateur s'était réfugié; et après lui avoir fait crever les yeux, il l'envoya en exil avec son fils Nicéphore. Artabasde avait su se rendre agréable au peuple, pendant sa courte administration, par la protection qu'il avait accordée aux catholiques contre les iconoclastes, et par des manières affables.

ARTABASE, fils de Pharnace, capitaine de Xercès, accompagna ce prince dans son expédition contre les Grecs. Il le suivit jusqu'à l'Hellespont, avec 60,000 hommes d'élite. Après la bataille de Platée, où l'imprudent Mardonius s'était engagé, contre l'avis d'Artabase, ce sage général revint avec 40,000 hommes qu'il commandait, et qu'il sauva par cette retraite.

ARTABASE, fils de Pharnabaze et d'Apamée, fille d'Artaxercès Mnémon, déclara la guerre à Ochus, son roi, l'an 356 avant Jésus-Christ, à la tête d'un parti de mécontents. Il se fortifia dans la Libye, et appela à son secours les Athéniens. Charès, amiral de la république d'Athènes, joint à Artabase, remporta une victoire signalée sur l'armée d'Ochus. Le sénat d'Athènes ayant ensuite rappelé son armée, Artabase, assisté par les Thébains, défit entièrement les Perses. Il obtint ensuite sa grâce, revint en Perse, fut fidèle à Darius Codoman, et le servit contre Alexandre-le-Grand. Après la mort de Darius, le conquérant macédonien le reçut amicalement, et le fit satrape de la Bactriane, vers l'an 330 avant Jésus-Christ. Artabase avait alors 95 ans. Il présenta neuf de ses enfants à Alexandre, qui leur fit le même accueil qu'au père, et comme ce héros allait le plus souvent à pied, il fit amener deux chevaux, un pour lui, et l'autre pour Artabase, de peur que ce satrape, dont il honorait la vieillesse, n'eût honte de se voir seul à cheval.

*ARTABAZE ou ARTAVASDE, roi d'Arménie, fils et successeur de Tigrane. On a de lui des tragédies, des discours et des livres d'histoire. Ayant trahi Antoine dans la guerre des Parthes, il devint son prisonnier, et servit à son triomphe en Egypte. Cléopâtre s'en défit ensuite l'an 28 avant Jésus-Christ.

ARTALIS ou ARTALE (Joseph), poète italien, né en 1628, à Mazareno, en Sicile, aima également les muses et les armes. Au sortir de ses études, n'ayant encore que 15 ans, il blessa mortellement un satirique qu'il avait déjà bâtonné, et se déroba aux poursuites de la justice en allant à Candie, dans le temps que les Turcs en faisaient le siége. Il s'y distingua tellement, qu'il mérita d'être fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-Georges. Il mourut à Naples, en 1679. On a de lui beaucoup d'écrits en vers et en prose.

* ARTAUD, archevêque de Reims au xe siècle, fameux par les contestations qu'il eut avec Hébert et Hugues, comtes de Paris, ses compétiteurs, qu'il fit excommunier dans un concile. Il sacra Louis d'Outremer et Lothaire,

qui le nommèrent leur grand chancelier.

ARTAUD (Pierre-Joseph), né en 1706, à Bonieux, dans le comtat Venaissin, alla de bonne heure à Paris, et remplit avec distinction les différentes chaires de la capitale. Devenu curé de Saint-Merry, il édifia son troupeau et l'instruisit. Son mérite lui valut, en 1756, l'évêché de Cavaillon. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire et d'un homme aimable. On a de lui : | *Panégyrique de saint Louis*, 1754, in-4°; | *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1757, in-4°; | Quelques *Mandements* et *Instructions pastorales*. Il règne dans tous ces ouvrages une éloquence solide et chrétienne. Ses prônes étaient des modèles dans le genre familier.

* ARTAUD (Mathieu), né à Arles en 1750, mort le 1er avril 1821, après avoir été conseiller de la sénéchaussée d'Arles avant la révolution, et depuis président du tribunal civil de Tarascon, joignait au mérite d'un bon jurisconsulte des connaissances étendues en histoire naturelle, et surtout en botanique. Son fils a fait don à la bibliothèque d'Arles du bel *Herbier*, rassemblé par ses soins.

ARTAXERCES Longue-Main, fils et successeur de Xercès dans l'empire de Perse, ne parvint au trône (en 464 avant J.-C.) qu'après avoir détruit deux factions puissantes qui le lui disputaient. Il tua son frère Darius, qu'Artabane, meurtrier de son père, accusait de ce crime, et tua ensuite le meurtrier lui-même, après avoir reconnu la vérité, et après avoir découvert la conspiration que cet Artabane avait faite pour le détrôner. Les parents et les amis d'Artabane formèrent un puissant parti contre lui, assemblèrent des troupes, et osèrent lui livrer bataille, mais la perdirent. (Plusieurs écrivains ont confondu cet Artabane avec l'oncle de Xercès.) Il remporta ensuite une victoire contre Hystaspes, son frère, et ruina entièrement son parti. Il tourna ses armes contre les Bactriens et les vainquit. Thémistocle, retiré à sa cour, fut comblé d'honneurs et de présents. Il lui donna 200 talents, et lui assigna cinq villes pour son entretien. L'Égypte s'étant révoltée, il alla la faire rentrer dans le devoir, et en chassa les Athéniens, qui étaient venus la secourir. C'est ce prince qui permit à Esdras de rétablir la république et la religion des Juifs, et de rebâtir Jérusalem. C'est à la 20e année de son règne (en y comprenant le temps qu'il a régné avec son père, et la 7e depuis qu'il régnait seul), que commencèrent les septante semaines de Daniel, après lesquelles le Messie devait être mis à mort. Il mourut l'an 424 avant J.-C., après avoir fait la paix avec les Athéniens.

ARTAXERCES Mnémon fut appelé ainsi par les Grecs à cause de sa grande mémoire. Il succéda à Darius II son père, l'an 405 av. Jésus-Christ. Cyrus, frère de ce prince, jaloux de le voir en possession du trône, attenta à sa vie. Son projet fut découvert, son arrêt de mort prononcé; mais Artaxercès eut la faiblesse généreuse de lui pardonner. Cet ingrat leva des troupes sous différents prétextes, et vint présenter bataille

à son frère avec 113,000 hommes: elle fut donnée à Cunaxa, à 25 lieues de Babylone; Cyrus y fut tué de la main de son frère. Parisatis sa mère, jalouse du crédit de Statira sa belle fille, empoisonna cette princesse, et troubla le règne d'Artaxercès. Le roi se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda à se retirer. Ochus, le troisième des enfants qu'il avait eus de Statira, voulant aussi être roi, fit périr deux de ses frères, Arsame et Ariaspe. [Ce malheureux n'épargna pas même son père. Artaxercès mourut de la main de son propre fils,] l'an 361 avant Jésus-Christ, après un règne de 43 ans. C'était un prince doux, humain, libéral, qui aimait ses peuples. [Il avait porté loin la gloire de ses armes, terrassé la puissance de Lacédémone, et conquis sur elle les villes et les îles grecques de l'Asie. Sa vie est ternie par le mauvais exemple qu'il donna le premier en épousant deux de ses filles.]

ARTAXERCÈS III, Ochus, fils et successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J.-C. Il cacha pendant dix mois la mort de son père, pour s'affermir en agissant au nom du prince défunt. Peu de tyrans ont été plus cruels. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petits-fils. Tous les principaux seigneurs persans subirent le même sort. Un seul, nommé Datame, échappé à cette boucherie, forma un parti dans la Cappadoce et la Paphlagonie. Ochus, ne pouvant le vaincre, lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Datame, les ayant démasqués, leur fit éprouver à tous le traitement qu'ils lui réservaient. Il se laissa ensuite tromper par un malheureux qui, ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux et les gouverneurs d'Artaxercès étaient dignes de leur maître; ils tyrannisaient tous les pays qui étaient de leur dépendance. L'Égypte et quelques autres provinces s'étant révoltées, Artaxercès marcha contre elles, s'empara de l'île de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Péluse, et de là se répandit dans toute l'Égypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, [qu'on lui servit dans un repas,] enleva les livres de la religion et les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Égyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxercès avait fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin, l'an 338 av. J.-C. Le meurtrier mit la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès, après avoir fait périr tous les autres. On croit que c'est sous son règne que Bagoas (terme qui signifie "eunuque") profana le temple, et imposa aux Juifs un tribut de 50 drachmes, payables aux dépens du public, pour chaque agneau qu'ils offraient en sacrifices, ainsi que le rapporte Josèphe, liv. 11, "Ant. jud.", chap. 7. Sévère-Sulpice croit (liv. 2, "Hist. sac.") que cet Artaxercès est le Nabuchodonosor de l'Écriture, sous le règne duquel arriva l'histoire de Judith; mais il est bien plus vraisemblable que ce

Nabuchodonosor est Chiniladan, roi d'Assyrie.

ARTAXIAS Ier, général d'Antiochus le Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à sa cour, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Araxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce princeavait soumis son royaume aux Romains, après la défaite d'Antio chus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus Epiphanes, l'an 179 avant J.-C.

* ARTEAGA (Étienne) né en 1744 en Espagne, fit ses premières études avec succès, et entra chez les jésuites peu de temps avant qu'éclatât la fatale conjuration qui les supprima. Obligé de quitter son couvent et l'Espagne, il se retira en Italie, le refuge de tous les jésuites de sa nation. Le cardinal Albergati, qui le vit à Bologne, se l'attacha. C'est là qu'il se lia avec le chevalier Azara, qu'il suivit à Paris, où il mourut le 30 octobre 1799, sans avoir pris les ordres. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : | *Traité sur le beau idéal*, en espagnol; | *Les révolutions du théâtre musical en Italie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, en italien, Venise 1785, 3 vol. in-8°. On a fait en français un extrait de cet ouvrage, Londres, 1802, in-8° de 102 pages; | Plusieurs *Dissertations* savantes, qu'il se proposait de publier; mais il fut prévenu par la mort.

ARTEDI (Pierre), médecin suédois, né en 1705, se lia d'une amitié très-étroite avec Charles Linnée; ils s'aidèrent mutuellement des lumières qu'ils acquéraient. Linnée cultiva la botanique; Artedi s'appliqua à la recherche de la nature des animaux quadrupèdes, des poissons, des amphibies et des pierres. Il était près de publier ses ouvrages, quand il se noya dans un des canaux d'Amsterdam, l'an 1735, à l'âge de 30 ans. Linnée les a fait imprimer sous les titres suivants : | *Bibliotheca ichthyologica*, Leyde, 1738, in-8°; | *Philosophia ichthyologica*, ibid., 1738, in-8°.

ARTEMAS, disciple de saint Paul, fut envoyé par l'apôtre dans l'île de Crète, en la place de Tite, pendant que ce disciple demeura auprès de saint Paul à Nicopolis, où il passa l'hiver. On ne connaît rien de particulier de la vie ni de la mort d'Artemas; mais l'emploi auquel l'apôtre le destina, est une preuve de son mérite.

ARTEMAS, ou ARTEMON, hérétique qui niait la divinité de J.-C., et dont les principes étaient les mêmes que ceux de Théodore de Bysance. Il vivait dans le IIIe siècle.

ARTÈME (Saint), duc ou commandant des troupes en Egypte, sous le règne de Constance, vers l'an 357. Quoiqu'il ne fût pas arien, il eut la faiblesse de se charger de faire des perquisitions contre saint Athanase. Il le chercha dans les monastères de la Thébaïde; mais il fut détourné de ses recherches, selon l'auteur de la "Vie de saint Pacôme," par une hémorrhagie qui lui prit dans une église d'un de ces monastères. Après la mort de Constance, il fut accusé par les païens d'Alexandrie, devant l'empereur Julien, d'avoir brisé les idoles, et prêté main-forte pour dépouiller les temples des faux dieux de leurs ornements et de leurs richesses.

Julien lui fit trancher la tête l'an 362. Il est honoré comme martyr le 20 octobre.

ARTÉMIDORE, d'Ephèse, nommé ordinairement "Daldien," parce que sa mère était de Daldis, ville de Lydie, florissait sous Antonin-le-Pieux. On a de lui un *Traité des songes et de la chiromancie*, matière qu'il avait beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses et absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518; et Rigaud, en grec et en latin, à Paris, 1603, in-4°, avec de savantes notes. [Le texte grec a été réimprimé à Leipsick en 1805, in-8°. Ce *Traité* a été traduit en italien et en français par Dumoulin, avec celui de Nephus sur les augures, Rouen, 1664, in-12. — Strabon et Pline parlent avec éloge d'un autre ARTÉMIDORE, auteur d'une *Description de la terre*. On trouve des fragments de cet ouvrage dans les "Géographes secondaires de la Grèce", par Hudson (1er vol.), Oxford, 1703.]

ARTÉMIE (Sainte), qu'on croit fille de l'empereur Dioclétien, fut convertie à la foi par Saint Cyrille, et périt avec lui dans la persécution de Maximien.

ARTÉMISE, reine d'Halicarnasse, et fille de Ligdamis, se trouva à l'expédition de Xercès contre les Grecs, et se signala surtout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J.-C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, attaqua un vaisseau de la flotte de Xercès, commandé par Damasithymus, roi de Calynde, avec lequel elle avait eu une querelle, et le coula à fond. Les Athéniens cessèrent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle était de leur parti. Xercès dit à cette occasion « que dans le combat les hommes avaient été des femmes, et les femmes des hommes. » Les Athéniens, informés de la ruse d'Artémise, promirent une somme à ceux qui la leur amèneraient vivante; mais elle eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte parmi celles des généraux perses. Artémise s'empara de la ville de Latmus, où elle était entrée sous prétexte d'y célébrer la fête de la mère des dieux. On dit qu'ayant un amour violent pour un jeune homme d'Abydos, qui n'y répondit pas, elle lui creva les yeux, et se précipita ensuite du haut d'un rocher. Mais cette époque de l'histoire de la Grèce n'est pas encore assez éloignée des temps fabuleux, pour pouvoir compter sur tous les événements qu'elle présente.

ARTÉMISE, reine de Carie, sœur et femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux étant mort en 355 av. J.-C., elle lui fit élever un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Il avait, dit-on, 63 pieds du midi au septentrion, et son tour était de 411 pieds; il avait 36 pieds et demi de hauteur, et 36 colonnes dans son enceinte. Pline a pris plaisir à en faire la description, aussi bien qu'Aulu-Gelle. Les tombeaux qu'on a distingués dans la suite par des ornements d'architecture ou de sculpture ont pris leur nom de Mausole, et ont été appelés mausolées. Artémise fit proposer dans toute la Grèce des prix considérables pour ceux qui réussiraient le mieux à faire

l'oraison funèbre de son époux. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêlait avec sa boisson, voulant lui servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas long-temps à son mari. Elle mourut, auprès du monument qu'elle lui avait fait élever, l'an 351 av. J.-C. Au lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes considérables. Il paraît, par une harangue de Démosthène, qu'on ne la regardait point à Athènes comme une veuve désolée, qui négligeait les affaires de son royaume. Le courage avec lequel elle se soutint contre les efforts des Rhodiens, et la ruse qu'elle employa, au rapport de Vitruve, pour se saisir de leur flotte et de leur ville, prouvent qu'elle savait joindre les devoirs d'une reine à la douleur amère d'une veuve, et que les affaires lui tinrent lieu de consolation : « Negotia pro solatiis accipiens. » Tacit.

ARTÉMON, de Clazomène, suivit Périclès au siège de Samos, et y inventa le bélier, la tortue et les autres machines de guerre.

ARTEVELLE (Jacques van), nommé "Sire", noble bourgeois de Gand, fut commis par le parti populaire, en 1337, au gouvernement de Flandre, et gouverna ce pays assez heureusement l'espace de sept ans; mais, étant soupçonné de vouloir faire élire comte de Flandre le fils aîné d'Edouard roi d'Angleterre, des mécontents l'assaillirent dans sa maison et le massacrèrent au mois de juillet 1344. — Philippe van Artevelle, son fils, s'étant mis à la tête de près de 60 mille Flamands, fut tué à la bataille de Rosbec en 1382.

* ARTIGAS (Don Juan), l'un des chefs qui combattirent pour l'indépendance des colonies espagnoles de l'Amérique du sud, naquit à Monte-Video, vers 1760, d'une famille originaire d'Espagne, et embrassa la carrière des armes au service de cette puissance. Parvenu au grade de capitaine, lors de l'insurrection des colonies espagnoles, il soutint d'abord la cause du roi. Passant ensuite aux rebelles, qui lui conférent un corps d'armée, il défit les troupes royales en différentes rencontres, et les tailla en pièces à la bataille de Las-Piedras, où il fit prisonnier leur général en chef. Bientôt il tourna ses armes contre les Portugais, et contraignit le gouvernement du Brésil à traiter provisoirement avec les Indépendans. Tranquille de ce côté, Artigas alla renforcer les troupes qui formaient le siége de Monte-Video; mais bientôt il s'aperçut qu'il avait des ennemis puissants auprès de la junte de Buenos-Ayres. Artigas, irrité, s'éloigna du camp de Monte-Video, et obligea, par cette démarche, les Indépendans à lever le siège, qu'ils ne tardèrent pas à reprendre avec succès. Artigas, déclaré traître, vit sa tête mise à prix. La république, ne pouvant le réduire par la force, conclut avec Artigas un traité, en vertu duquel les troupes de Buenos-Ayres devaient lui abandonner, avec Santa-Fé, toute la rive orientale. Cependant les Portugais, excités par quelques réfugiés de Buenos-Ayres, reprirent leurs projets de conquête et s'emparèrent de Mont-Video. En 1818, des revers plus décisifs, que les Portugais, réunis aux troupes de Buenos-Ayres, firent éprouver à

Artigas, le contraignirent de traiter avec ce dernier gouvernement. Les bruits de l'armement de Cadix resserrèrent cette union. Mais, les craintes qu'avait inspirées la métropole ayant cessé bientôt, le parti des républicains de la Plata, renoua ses intrigues avec Artigas, et l'on marcha sur Buenos-Ayres, pour achever la révolution qu'on y avait projetée. La discorde fit passer le gouvernement entre les mains de plusieurs chefs. Il retomba de nouveau, au pouvoir des ennemis d'Artigas. En 1820, un de ses lieutenans profita de la situation critique où il se trouvait, et le força de se retirer avec les débris de son armée, dans les Missions détruites. Artigas suivi d'un millier d'hommes, demanda au dictateur Francia un refuge pour lui et toute sa troupe. Le dictateur l'envoya, dans le village de Curuguty, à quatre-vingt-cinq lieues au nord-est de l'Assomption, d'où il ne pouvait s'échapper que par un désert, du côté des Portugais, fuite qu'on n'avait nullement à craindre, après les cruautés qu'il avait commises à l'égard de cette nation. Il semble que, depuis lors, Artigas ait voulu expier les forfaits dont il s'était souillé. A l'âge de soixante ans, il cultiva lui-même ses champs, et devint le père des pauvres de Curuguty. Le dictateur, de son côté, en admettant au Paraguay un de ses plus grands ennemis, voulait respecter les devoirs de l'hospitalité, si bien connus des habitants du Paraguay. C'est ainsi qu'Artigas termina sa carrière. Après avoir été cinq ans prisonnier du dictateur Francia, il mourut au commencement de 1826. La guerre de l'indépendance de l'Amérique du sud a été conduite avec beaucoup d'acharnement et de cruauté. C'est sous ce rapport qu'Artigas s'est fait craindre et haïr. Soldat courageux, il paraît qu'il ne s'est jamais distingué comme homme politique ou comme administrateur.

ARTIGNI (Antoine Gachet D'), chanoine de l'église primatiale de Vienne en Dauphiné sa patrie, né le 29 mars 1704, mort le 6 mai 1768, a eu le tort de se faire un petit nom dans la république des lettres par ses *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749, et années suivantes, 7 vol. in-12; compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre d'inutiles. L'abbé Irail en a profité pour faire ses "Querelles littéraires", et d'Artigni avait lui-même profité de l'"Histoire (manuscrite) des poètes français", par l'abbé Brun, doyen de Saint-Agricole à Avignon. On a encore de l'abbé d'Artigni : *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse,* 1739, in-12. «Le lieu de l'assemble, dit un critique, est très-bien choisi, et conforme au mérite de cette production. »

* ARTIS (Gabriel D'), natif de Milhau en Rouergue, ministre protestant à Berlin, était un esprit inquiet et turbulent. Dès les premières années de son ministère il se brouilla avec ses collègues réfugiés, et s'attira une supension qui dura 12 ans. A son retour, il accusa de socinianisme trois de ses confrères; il en insulta scandaleusement un quatrième en pleine église. Obligé de quitter encore Berlin, il diffama publiquement une société littéraire, en la représentant comme une troupe de sociniens, ainsi qu'on le voit dans la

préface du livre qu'il publia sous ce titre : *Recueil de trois écrits importants à la religion*, dédié au roi de la Grande-Bretagne, La Haye 1774, in-12. Il renouvela encore les mêmes accusations contre L'Enfant, Beausobre et Desvignoles, qui répondirent victorieusement à ses calomnies. La pièce d'attaque est intitulée: *Lettre pastorale* du plus ancien et du plus légitime pasteur de l'Église française de Berlin, à son cher troupeau, etc. La réponse a pour titre général : *Lettres* de M. d'Artis et de M. L'Enfant sur les matières de socinianisme, à Berlin, 1719, in-4°. D'Artis avait commencé à publier, en septembre 1693, un *Journal d'Amsterdam*, qui fut bientôt interrompu, et qui reprit au mois de février 1694. Étant allé demeurer à Hambourg, il publia un *Journal de Hambourg,* dont on a 4 vol. in-12. Ce *Journal*, commencé le 3 septembre 1694, finit le 27 avril 1696.

ARTORIUS, chevalier romain, s'étant engagé dans un portique du temple pendant le siége de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius son ami de le recevoir entre ses bras lorsqu'il se jeterait du haut en bas, et promit de le faire son héritier. Lucius le reçut et lui sauva la vie; mais, accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant, victime de sa généreuse hardiesse. (Jos., "Hist.", l. 6, chap. 19.)

ARTOXARES, eunuque de Paphlagonie, entra de bonne heure à la cour d'Artaxerces Ier, vers l'an 340 av. J.-C. Il n'avait que 20 ans lorsque ce prince l'envoya avec les plus grands de l'état en Syrie, pour engager Mégabyse, qui s'y était révolté, à se soumettre sans réserve. Il obtint ensuite le gouvernement de l'Arménie, et fut un de ceux qui forcèrent Darius Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paisible possesseur de l'empire, témoigna sa reconnaissance à Artoxares, en lui donnant le premier rang parmi les eunuques. Ces honneurs, loin de satisfaire ses désirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il se lassa d'être sujet, et voulut monter sur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignait de lui les mécontents, il se fit faire une barbe postiche. Ce mauvais artifice ne trompa que ceux qui voulurent l'être. Ses desseins ayant été découverts, avant qu'il eût pu pourvoir à sa sûreté, on l'arrêta; et la reine Parysatis, qui gouvernait avec une autorité absolue, lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

ARTUR, ou ARTHUS, roi de la Grande-Bretagne, après son père Uther, qu'on a surnommé "Pendragon". On prétend qu'il vainquit les Saxons, et qu'il soumit l'Écosse, l'Hibernie, avec toutes les îles voisines. Ces victoires pourraient avoir quelque fondement; mais ce qu'on ajoute est tout-à-fait fabuleux. Ce prince, dit-on, défit Lucius, capitaine romain, ravagea la plus grande partie des Gaules, et institua à son retour l'ordre des chevaliers de la Table ronde, qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec le nom de ces prétendus chevaliers. On dit encore qu'étant attaqué par Mordelus et Calvinus, fils de Lothus, roi des Pictes, il fut blessé dans la bataille, et disparut aux yeux de son armée, sans que l'on pût

depuis avoir de ses nouvelles. Si cela est vrai, il est croyable qu'il fut tué dans cette bataille, et enterré sans qu'on le connût, et non pas qu'il fut porté dans l'île d'Avalon, pour satisfaire à la passion d'une fée, ainsi que les contes des romans le disent. Comme les faiseurs de romans du temps passé l'ont pris pour sujet de leurs fictions, et ont confondu ses véritables actions avec les aventures fabuleuses qu'ils y ont mêlées, bien des écrivains l'ont regardé comme une espèce d'Amadis, et ont douté même de son existence. Ce doute aurait dû être dissipé par la découverte de son tombeau du temps de Henri II, qui, sur les indices qu'en donnait d'anciennes chansons bretonnes, ayant eu la curiosité de le faire chercher dans le cimetière de Glastenbury, endroit désigné dans les chansons, l'y trouva avec un reste d'ossements, et l'inscription qu'on y avait mise. [D'après Whitakre, celui de tous les historiens qui a mis le plus de soin à découvrir les faits qui regardent Artur, ce souverain est mort dans l'île d'Avalon, l'an 542.]

* ARTUR (Lactance), moine italien, mort en 1604, a publié quelques *Sermons* et une *Oraison funèbre* du cardinal Sirletto.

ARTUS Ier, duc de Bretagne, un des princes les plus aimables de son siècle, fut proclamé duc, quoique encore au berceau, après la mort de Geoffroi son père. Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, son oncle, le fit mourir (dit-on) de sa propre main, à Rouen, l'an 1202.

* ARTUS, ou ARTUR, fils de Geoffroi, troisième fils d'Henri II d'Angleterre et de Constance de Bretagne, héritière de ce duché, et neveu de Richard Ier, dit "Cœur de Lion", était le successeur légitime de ce monarque. Il fut reconnu comme tel par l'évêque Éli, régent d'Angleterre pendant que Richard se trouvait en Palestine. Le roi d'Écosse le reconnut ainsi; mais Richard, de retour dans son royaume, entra dans la Bretagne, et fit enlever la princesse Constance. Il ne put cependant s'emparer d'Artur, que l'évêque de Vannes avait sauvé et conduit à la cour de France. La crainte de voir les Bretons embrasser le parti de Philippe-Auguste, porta Richard à conclure la paix en 1197, et à rendre la liberté à Constance. Mais, à sa mort, arrivée en 1199, il nomma pour son successeur son frère Jean-sans-Terre. Cependant Philippe-Auguste reçut l'hommage d'Artur pour les provinces de l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Bretagne, le Poitou et la Normandie, qui devaient appartenir aux rois d'Angleterre. On proposa de laisser ce royaume à Jean, et les provinces du continent à Artur. Sur ces entrefaites, Constance mourut en 1201, et Philippe-Auguste déclara la guerre à Jean. Artur, à peine âgé de 14 ans, alla mettre le siége devant la ville de Mirebeau, en Poitou. Jean, qui se trouvait en Normandie, surprit Artur, fit périr de faim, dans le château de Corf, vingt-deux de ses chevaliers, et enferma le jeune prince dans une prison, à Falaise et puis à Rouen. Ne pouvant trouver d'assassins, il le devint lui-même. S'étant approché, dans une barque, de la tour où Artur était captif, il l'y fit amener, lui passa plusieurs fois son épée au travers

du corps, et le jeta dans la mer. Un pêcheur l'en ayant tiré, Artur fut enseveli dans le prieuré de Notre-Dame-des-Prés. Philippe-Auguste et la cour des pairs déclarèrent Jean félon et traître, et ordonnèrent la confiscation de toutes ses terres.

ARTUS III, dit le "Justicier", auparavant comte de Richemont, et connétable de France, naquit en 1393, de Jean V, duc de Bretagne. C'était un petit homme, mais plein de bravoure. Il contribua à relever le trône de Charles VII, se signala à la malheureuse bataille d'Azincourt, battit les Anglais en Normandie et en Poitou, remporta deux victoires, l'une à Patay en Beauce, l'an 1429, et l'autre à Formigni, l'an 1450. Dans la dernière, après leur avoir donné de fausses alarmes pendant deux jours, il feignit de se retirer; mais, retournant sur ses pas durant la nuit, il les surprit au point du jour, et les défit totalement. Son neveu Pierre, dit le "Simple", duc de Bretagne, étant mort en 1456, sans laisser d'enfants, il lui succéda. Depuis cette époque, il fit toujours porter deux épées nues devant lui : l'une comme duc de Bretagne, et l'autre comme connétable. Il ne régna que 15 mois, et mourut dans sa 66e année, en 1458, regretté de ses peuples, qu'il gouvernait avec douceur, estimé, mais haï des troupes, dont il réprimait les brigandages avec sévérité. C'était un prince sobre, chaste, ennemi des plaisirs, exact à rendre la justice, zélé pour la religion, grand négociateur, et plus grand homme de guerre. La paix d'Arras fut son ouvrage.

ARTUSI (Jean-Marie), né à Bologne, dans le XVIe siècle, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, étudia les mathématiques, et surtout la partie qui concerne l'harmonie. On lui doit un excellent *Traité du contrepoint,* en italien; livre peu commun, et où, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la musique, on trouve à s'instruire. Il fut imprimé à Venise en 1586, 2 vol. in-fol.

*ARTUSINI (Cyprien), moine camadule, mathématicien et architecte italien, mourut en 1654. Il est auteur d'*Ephémérides perpétuelles,* d'un *Traité de l'architecture militaire et domestique,* et d'un *Traité d'astronomie*, Bologne, 1642.

ARUMÆUS (Dominique), ou VAN ARUM, né à Leuvarde en 1579, se donna entièrement à l'étude du droit. Il mourut à Iéna en 1637. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur le droit, dont le meilleur est *Discursus academici de jure publico imperii,* Leipsick, 1623, 5 vol. in-4°.

ARUNDEL (Thomas), fils de Robert, comte d'Arundel, d'une illustre maison d'Angleterre, fut élevé à l'âge de 22 ans sur le siége d'Ély, sous Édouard III, et transféré par le pape, en 1388, à l'archevêché d'Yorck, où il dépensa des sommes considérables à bâtir le palais archiépiscopal. Il fut grand-chancelier d'Angleterre, et posséda cette dignité jusqu'en 1396, qu'il passa à l'archevêché de Cantorbéry. C'est le premier qui ait quitté le siége d'Yorck pour celui de Cantorbéry. A peine en eut-il pris possession, qu'il encourut la disgrâce du roi Richard II. Accusé de haute trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume.

Arundel alla d'abord en France et à Rome, où Boniface IX le reçut très-bien, et le nomma à l'archevêché de Saint-André en Écosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbroke, duc de Lancaster, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, et à détrôner Richard II. Il fit paraître un grand zèle contre Wiclef et les Lollards, surtout contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobhan. Il mourut en 1414. C'est peut-être le premier qui ait défendu de traduire l'Écriture sainte en langue vulgaire. Il semble avoir pressenti l'abus que les sectaires des siècles suivants feraient de cette lecture; mais dans tous les siècles il doit être défendu aux particuliers de publier des versions de l'Écriture sans la permission et l'approbation des évêques: sans cette sage précaution, les erreurs de toutes les sectes circuleraient parmi le peuple chrétien, sous l'autorité de la parole de Dieu. On lit dans la "Vie de Ximenès", par Fléchier, un passage bien propre à faire sentir la profonde sagesse qui dirigea ce réglement de l'évêque Arundel: « Ximenès croyait que, dans ces siècles si éloignés de la foi et de la docilité des premiers chrétiens, rien ne convenait moins que de mettre indifféremment entre les mains de tout le monde ces oracles sacrés que Dieu fait concevoir aux ames pures, et que les ignorants, selon l'apôtre saint Pierre, corrompent et tournent à leur propre perte; que c'était la nature des petits esprits de ne pas estimer ce qu'ils ont toujours devant les yeux, et de révérer les choses cachées et mystérieuses; que les peuples les plus sages avaient toujours éloigné des secrets de leur religion le profane vulgaire; et que J.-C. lui-même, qui est la sagesse du Père, n'avait si souvent parlé par figures et par paraboles, que pour cacher aux troupes grossières, ce qu'il voulait révéler en particulier à ses disciples. Il ajoutait qu'il était bon de publier dans la langue du pays des catéchismes, des prières, des explications solides et simples de la doctrine chrétienne, des recueils d'exemples édifiants, et autres écrits propres à éclairer l'esprit des peuples, et à leur inspirer l'amour de la religion, tels qu'il avait dessein de donner au public au premier loisir qu'il aurait. Mais, pour plusieurs endroits de l'Ancien et du Nouveau Testament qui demandaient beaucoup d'attention, d'intelligence et de pureté de cœur et d'esprit, il valait mieux les laisser dans les trois langues que Dieu avait permis qu'on eût comme consacrées sur la tête de J.-C. mourant (1); qu'autrement l'ignorance en abuserait, et que ce serait un moyen de séduire les hommes charnels qui "ne comprennent pas ce qui est de Dieu", et les présomptueux, qui croient entendre ce qu'ils ignorent. On eût dit qu'il prévoyait dès lors l'abus que les dernières hérésies devaient faire des Écritures. Ceux qui étaient de l'avis contraire eurent peine à se relâcher là-dessus; mais il fallut déférer aux raisons et aux remontrances du prélat, qui donnait beaucoup de poids et d'autorité à ses opinions. » (*Voy.* ALGASIE, EUSTOCHIUM.)

ARUNDEL (Thomas HOWARD,

(1) *Hebraïce, græce et latine*, Joan. 19.

comte d'), et de Surrey, maréchal d'Angleterre au commencement du XVIIe siècle, envoya au Levant Guillaume Pétrée, qui découvrit, dans l'île de Paros, les célèbres marbres dits d'Arundel. Ces monuments précieux renferment les principales époques de l'histoire des Athéniens, depuis la première année de Cécrops, l'an 1582 av. J.-C., jusqu'en 364 avant sa naissance. Le comte d'Arundel plaça ces marbres dans les salles et les jardins de son palais, sur les bords de la Tamise. Jean Selden publia, en 1629, des observations sur ces belles antiquités. Humfrey Prideaux donna, en 1677, un recueil de ces marbres et de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de "Marmora Oxoniensia". Des différentes explications de ces marbres, la meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-fol., par Chandier; il y a cependant, dans l'édition donnée en 1732, in-fol., par Maittaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763. Les inscriptions, sans gravures ont été imprimées à Oxford, en 1791. On trouve dans ce recueil des éclaircissements sur plusieurs points de l'histoire ancienne. Les marbres d'Arundel ont été d'un grand secours au père Pétau, à Saumaise, à Vossius, et aux autres chronologistes qui sont venus après eux. On dit que la plupart de ces marbres servirent, dans des temps de troubles, à réparer des portes et des cheminées.

ARVIEUX (Laurent), né à Marseille en 1635, fut emmené dans le Levant par un de ses parents, consul de Seyde, en 1653. Pendant 12 ans de séjour dans différentes villes de la Syrie et de la Palestine, il apprit les langues orientales, et s'appliqua à la connaissance de l'histoire ancienne et moderne des peuples du Levant. Revenu en France, il fut envoyé en 1668 à Tunis, pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 380 esclaves français qui, en reconnaissance, lui envoyèrent une bourse de six cents pistoles, qu'il refusa. Il fut ensuite consul d'Alger, et puis d'Alep, en 1679. Il y fit fleurir le commerce, respecter le nom français, et répandre la religion catholique. Innocent XI lui envoya un bref, par lequel il le nommait à l'évêché de Babylone; et, en cas de refus, il lui permettait de faire choix du sujet qui lui plairait. Arvieux refusa en effet, et usant de la liberté que le pape lui avait accordée, il présenta pour cet évêché le P. Pidou, carme déchaussé. Il mourut en 1702, après avoir reçu d'autres marques d'estime de ce pontife. Le P. Labat (*voyez* ce nom) a publié à Paris, en 1735, en 6 vol. in-12, les "Mémoires du chevalier Arvieux", contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, etc. Le "Voyage d'Arabie", par la Roque, imprimé à Paris, 1717, in-12, a été fait sur un de ses manuscrits: la "Vie" d'Arvieux se trouve à la tête.

*ARVISENET (Claude), chanoine et vicaire-général du diocèse de Troyes, né à Langres le 8 septembre 1755, mort à Gray le 17 février 1831, fut placé au collége de Molsheim par un de ses oncles, lieutenant-général du bailliage de Langres et vice-dôme du prince-évêque de Strasbourg. Il étudia la théologie, dans la communauté de Laon à Paris, où il

était en même temps maître de conférences de philosophie. Après avoir pris ses degrés et reçu la prêtrise, il fut rappelé à Langres par de la Luzerne, qui le nomma chanoine et archidiacre du diocèse; il en exerça les fonctions dans l'archidiaconé de l'Auxois, jusqu'à la révolution. N'ayant pas voulu prêter le serment, il se retira en Suisse, dans le canton de Lucerne. Arvisenet composa dans cet exil plusieurs ouvrages de piété, notamment le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, répandu dans toute l'Europe catholique, et qui a mérité à l'auteur les éloges de Pie VII. En 1803, de la Tour du Pin, archevêque-évêque de Troyes lui offrit un canonicat et la place de vicaire-général, dans lesquels il fut conservé par les successeurs de ce prélat. Arvisenet était recommandable par toutes les vertus qui font le bon prêtre. Aussi jouissait-il de la confiance et de l'estime de tout le diocèse, qui vénérait la sainteté de sa vie autant qu'il appréciait son savoir. Indépendamment du *Memoriale vitæ sacerdotalis*, il reste de cet auteur: *Sapientia christiana*, 2 vol. trad. en français par l'auteur en 1803, et par l'abbé Ogier en 1817, in-12; | *Manuductio juvenum ad sapientiam*, 1 vol. in-24, également trad. en français par l'auteur, sous le titre de *Guide de la jeunesse dans les voies du salut*; | *Mémorial des disciples de J.-C.*, 1 vol. in-12; | *Maximes et devoirs des pères et mères*; *la Vertu angélique*; etc., etc.

*ARYSDAGHÈS (Saint), natif de Césarée en Cappadoce, était second fils de saint Grégoire, surnommé l'"Illuminateur" pour avoir converti l'Arménie à la foi chrétienne. Il étudia avec ardeur sous un habile maître nommé Nicomaque, qui venait d'embrasser la religion chrétienne. Tyridate, roi d'Arménie, appela Arysdaghès à Valarsabad, sa ville capitale, afin d'y soutenir par son zèle et ses lumières la religion encore naissante. Il fut sacré évêque de Diospont par son propre père qui, évêque lui-même, lui laissa le soin de consolider son œuvre. Une piété éminente, une grande fermeté, un zèle ardent pour la conversion des païens, honorèrent son épiscopat. Plusieurs mal intentionnés ayant blâmé la sévérité avec laquelle il traitait les violateurs des lois évangéliques, Tyridate usa contre eux de son autorité, et il n'y eut plus de mécontents. Il fonda des monastères qu'il remplit d'ouvriers apostoliques qui pussent lui succéder. Il bâtit deux églises, l'une dans le bourg de Tilveman, et l'autre à Khosan, dans la province de Sophène. Pendant qu'il se rendait à cette dernière, il fut surpris par Archélaüs, gouverneur de cette province, son ennemi, et mis à mort, l'an 339 de J.-C.

*ARZACHEL (Abraham), célèbre astronome juif du XIIe siècle, naquit à Tolède. Il fut un des principaux auteurs des "Tables alfonsines", publiées par Alfonse le Savant, de Castille. On a de lui un livre sur l'*Obliquite du zodiaque*, qu'il fixa à 23° 34'. Il détermina l'apogée du soleil par 402 observations. Ses connaissances astronomiques seraient aujourd'hui fort imparfaites et fort erronées.

*ARZAN, pontife païen en Arménie, vivait au commencement du IVe siècle. Il avait reçu pour

son apanage quatre bourgs de la province de Daros, et résidait à Vischap. Il portait les titres fastueux d'"Enfant du soleil, Gardien des temples des dieux Kissané et Themetz". Il était le boulevard du paganisme dans l'Arménie, au temps où saint Grégoire l'"Illuminateur" portait dans ce pays la lumière dù christianisme. Vainement Arzan voulut s'opposer au zèle de ce missionnaire; Grégoire, secondé par le roi Tyridate, s'avança dans la province où résidait ce prêtre des faux dieux, accompagné de 7000 hommes. Arzan de son côté en réunit 6000 : il se battit en désespéré; mais, la victoire demeurant incertaine, il appela le général ennemi à un combat singulier, et mourut frappé d'un coup sur la tête, l'an 302 de J.-C. — Un autre Arzan, qui florissait dans le ve siècle, a traduit en arménien les œuvres de saint Athanase; il a laissé : | un *Traité* manuscrit *contre le pyrisme, ou la religion du feu;* | un *Discours sur l'Ascension de Jésus-Christ;* | une *Homélie sur l'apôtre saint Paul*, aussi manuscrite.

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia l'an 951 av. J.-C., abattit les autels érigés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, ôta à sa mère Maacha les marques de la royauté, parce qu'elle avait fait une idole consacrée à Astarte, remporta une victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Éthiopie (*voyez* ce nom), et se rendit maître de plusieurs villes d'Israël : Bénadad, roi de Syrie, l'avait secouru dans cette dernière guerre. Asa fit transporter les matériaux de Rama, que Baasa, roi d'Israël, avait fait élever, et les employa à bâtir la ville de Gabaa. Le prophète Hanani lui reprocha d'avoir eu recours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Asa, irrité contre ce saint homme, le fit mettre en prison. L'Écriture lui reproche aussi de n'avoir pas détruit les hauts lieux que le peuple, par une dévotion mal entendue, avait consacrés au Seigneur, et où il offrait des sacrifices, au lieu de les présenter, selon la loi, dans le temple; mais quelques auteurs croient que les circonstances rendaient la réformé de cet abus difficile. Dieu le punit en l'affligeant de la goutte, et l'on croit que, sa piété se réveillant dans l'état de souffrance, il se repentit de ses fautes, et surtout de ce qu'il avait fait contre le prophète; car l'Ecriture lui rend en général un témoignage favorable, en disant « qu'il fit ce qui était juste devant le Seigneur. » Cependant, ayant mis, durant sa maladie, plus de confiance dans les médecins qu'en Dieu, il mourut l'an 914 avant J.-C., après avoir régné 41 ans. Il eut Josaphat pour successeur "Reg.", l. 3, c. 15; "Paralip.", l. 2, c. 16; Jos. "Ant.", l. 8, ch. 16.

ASAN III, roi de Bulgarie, était petit-fils d'Asan II, par Marie sa mère. A peine eut-il été reconnu, par les soins de Michel Poléologue son beau-père, que Terter, homme illustre, se révolta contre lui. Pour le gagner, on lui donna une sœur d'Asan en mariage, avec le titre de despote. Cette faveur distinguée ne put assouvir son ambition, et ne l'empêcha pas de travailler tous les jours à grossir son parti. Asan, s'en étant aperçu et préférant une vie privée et tranquille aux troubles auxquels

la royauté l'exposait, feignit d'aller faire une visite à son beau-père. Il emporta tous ses trésors à Constantinople où il vécut depuis, content du titre de despote de Romanie. Ce prince, bon philosophe, fut la tige d'une famille illustre, qu'on appela des "Asanites". Les événemens que nous venons de rapporter doivent être placés entre 1275 et 1280 : on n'en sait pas la date précise.

ASAPH, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, chantre de David, et très-habile musicien. On lui attribue quelques Psaumes; mais plusieurs interprètes pensent que son nom n'est placé à la tête de ces psaumes, que parce qu'il les avait mis en musique, et qu'il les chantait lui-même dans le temple avec un talent qui lui était propre. Dans la distribution que David fit des lévites pour chanter dans le temple, il ordonna que la famille de Gerson, dont était Asaph, tiendrait la droite.

* ASAPH (S.), moine gallois vers l'an 500. Le monastère et la cathédrale de Lianelvi, à la tête desquels il était, prirent son nom. Il a écrit la *Vie de Kentigern*, son précédecesseur.

ASCAGNE (Ascanius), appelé aussi Ilus et Iulus, fils d'Énée, et son successeur au royaume des Latins, vainquit Mézence, roi des Toscans, qui avait refusé la paix. Il fut le fondateur d'Albe-la-Longue, qui devint la capitale de son petit état; mais tout cela est très-incertain. (*Voy.* Enée.)

ASCALAPHE, fils de l'Achéron et de la nuit. Ce fut lui qui déclara que Proserpine avait mangé sept grains de grenade dans les enfers, et qui empêcha, par cette découverte, Cérès d'avoir sa fille, qu'elle y allait chercher : Jupiter avait promis de la rendre à sa mère, à condition toutefois qu'elle n'y aurait rien mangé. Cérès fut si indignée contre Ascalaphe, qui vint l'accuser, qu'elle lui jeta de l'eau du fleuve Phlégéton au visage, et le métamorphosa en hibou, oiseau que Minerve prit sous sa protection, parce qu'Ascalaphe l'avertissait, pendant la nuit, de tout ce qui se passait.

ASCELIN, né en Poitou, fut moine de l'abbaye du Bec, et non de Saint-Evroult, comme quelques auteurs l'ont dit. Il combattit, à l'exemple de Lanfranc son maître, les erreurs de Bérenger, et disputa si vivement contre lui à la conférence tenue l'an 1050, à Brionne, qu'il le réduisit au silence. On a de lui une *Lettre* à cet hérétique sur la présence réelle : elle se trouve dans la "Collection des conciles" du P. Labbe.

* ASCELIN ou Anselme (Nicolas), missionnaire et voyageur en Asie, fut envoyé par Innocent IV près d'un chef mogol vers l'an 1247. Sa *Relation* a peu contribué aux progrès de la géographie, et nous n'avons même pas son *Journal* en entier.

ASCENES, premier fils de Gomer. On conjecture qu'il est le père des Ascantes, peuples qui demeuraient aux environs du Tanaïs et du Palus-Méotide. Josèphe le nomme Ascanaxès, et assure qu'il est le chef des Ascanaxiens, ou Rhéginiens, peuples de la Grèce; mais l'on comprend que tout ce qui remonte à de si anciennes origines est peu certain.

* ASCH (Georges-Thomas baron d'), médecin russe, d'origine allemande, né en 1729 à St-Pétersbourg, et mort en 1807, fut

élève de Haller à Gottingue. Il prit part à la *Pharmacopée russe*, et laissa plusieurs morceaux sur la médecine, dont deux sont insérés dans les "Transactions philosophiques".

ASCHAM (Roger), secrétaire, dans la langue latine, de la reine Elisabeth, était de Kirckbywish dans la province d'Yorck. Il mourut à Londres en 1568, à 53 ans, et laissa, | un livre utile, intitulé: *le Maître d'école :* cet ouvrage est en anglais; | des *Lettres latines*, Oxford, 1703, in-8°, écrites avec assez d'élégance; | *De rebus in Germania gestis*. — [Un autre ASCHAM (Antoine), républicain anglais, membre du long parlement, après la mort de Charles Ier, fut envoyé comme ambassadeur en Espagne, où il fut tué par des Anglais qui s'y étaient réfugiés, le 6 juin 1650. Il publia les *Révolutions des gouvernements*, 1649, in-8°.]

ASCHARI, ou ACHARI, docteur musulman, chef des Aschariens, opposés aux Hanbalites. Ceux-ci soutenaient que Dieu agit toujours par des volontés particulières, et fait toutes choses pour le bien de chaque créature; au lieu que les aschariens croyaient que l'Être suprême ne suit que les lois générales qu'il a établies. Peut-être dans ceci, comme dans beaucoup d'autres matières de ce genre, ce n'est qu'une dispute de mots, et que les deux sentiments sont vrais. Les lois générales existent sans doute, elles s'exécutent sans interruption et sans désordre; mais elles sont d'une docilité, d'une flexibilité incompréhensibles dans la main de Dieu qui les a dessinées, et qui les dirige sans en abandonner la conduite un seul instant. Leur combinaison avec une infinité de circonstances, produit ou ne produit pas tel effet, opère ou n'opère pas tel événement, suivant les vues générales ou particulières d'une Providence qui agit encore à chaque moment avec autant de force et de sagesse sur la nature, que lorsqu'elle créa la nature. Vu cependant le penchant général des Musulmans vers la doctrine de la fatalité ou du destin absolu, on peut croire que cette explication, quoique très-sage et solide, est trop favorable au système d'Aschari. Il mourut à Bagdad, vers l'an 940 de J.-C.

ASCLÉPAS, évêque de Gaze en Palestine, se trouva au concile général de Nicée, en 325. Les ariens, qui étaient puissants à la cour de Constantinople, l'accusèrent de divers crimes, et le firent déposer vers l'an 330. Tout son crime ne consistait cependant que dans l'aversion qu'il avait témoignée contre l'hérésie. Quintien, très-méchant homme, fut mis à sa place. Après la mort de Constantin, on rétablit Asclépas; mais les ariens le firent encore chasser. Il se retira auprès du pape Jules Ier, qui reconnut l'innocence de sa vie et l'orthodoxie de sa doctrine dans le concile de Rome de l'an 342. (*Voy.* saint ATHANASE.) Ce zélé confesseur de J.-C. fut encore rétabli et justifié dans le concile de Sardique. Il est qualifié, dans une ancienne "Vie de saint Porphyre", un de ses successeurs, de très-saint, très-heureux prélat, qui a souffert beaucoup d'afflictions pour la défense de la foi orthodoxe. On ignore l'année de sa mort.

*ASCLEPI, jésuite de Macerata, où il professa les mathématiques

et la physique, se fit un nom comme inventeur de la méthode de peser les particules les plus déliées de l'air. Il écrivit sur la végétation des plantes et les odeurs, et mourut en 1776.

ASCLÉPIADE, philosophe platonicien, natif de Phliase, ville du Péloponèse. [Après avoir suivi quelque temps la doctrine de Platon, il choisit pour son maître Stilpon de Mégare.] Ménédème, qu'il attira à cette école, se lia avec lui si étroitement, qu'ils ne purent se séparer. Leur indigence était telle que, n'ayant pas même le nécessaire, ils furent réduits à servir de manœuvres à des maçons. [Ils se louèrent ensuite à un boulanger, où ils passaient la nuit à moudre du blé. L'Aréopage ayant appris leur misérable état, donna à chacun d'eux 200 drachmes.] Ils s'étaient promis réciproquement de vivre dans le célibat, mais, cet état leur pesant trop, ils se marièrent. Ménédème épousa la mère, et Asclépiade la fille. Celle-ci étant morte, son ami lui céda sa femme, et en prit une autre fort riche. Tel était alors l'état des mœurs et le respect que l'on portait aux plus saints engagements, à ceux mêmes qui fondent le bonheur des familles comme celui des royaumes. Asclépiade mourut dans un âge très-avancé, quelque temps après la mort d'Alexandre, vers l'an 320 av. J.-C.

ASCLÉPIADE, ou ASCLÉPIADES, historien grec, vivait du temps de Ptolémée Epiphanes, vers l'an 200 av. J.-C. Les anciens lui attribuent une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, une *de Bythinie*, et un *Traité des illustres grammairiens;* mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. — Il ne faut pas le confondre avec ASCLÉPIADE, auteur des vers qui portent son nom, et que l'on appelle aussi Choriambiques.

ASCLÉPIADE, ou ASCLÉPIADES, médecin, natif de Pruse en Bythynie, refusa les offres de Mithridate, qui l'appelait auprès de lui, et exerça son art à Rome du temps de Pompée-le-Grand, vers l'an 110 av. J.-C. Il avait été rhéteur; mais il trouva qu'on gagnait plus à guérir les hommes qu'à les instruire. Il n'employa presque aucun des principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'était, selon lui, que la méditation de la mort. Il proscrivit presque tous les remèdes et n'en fut que plus à la mode. Il permit à certains malades l'usage du vin et de l'eau froide. Il adoucit les remèdes rebutants, et en donna de moins difficiles à prendre. Pline les réduit à cinq : l'abstinence des viandes, l'abstinence du vin dans certaines occasions, les frictions, la promenade et la gestation, c'est-à-dire les différentes manières de se faire voiturer. Asclépiade, voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade; il la gagna, et mourut d'une chute dans un âge avancé, l'an 96 av. J.-C. [Il nous reste quelques fragments des ouvrages de ce médecin dans Aétius, *Matagmata hydropica*, etc., et qui ont paru corrigés et augmentés à Weimar, 1794, in-8°.] — Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCLÉPIADE, médecin sous Trajan, ni avec quelques autres médecins qui ont porté le même nom.

ASCLÉPIODORE, peintre estimé par Apelles son contempo-

rain. Mnazon, roi d'Elate dans la Grèce, acheta douze portraits des dieux, de cet artiste, 300 mines chacun. — [Il y eut un autre Asclépiodore, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes et des vieillards.]

ASCLÉPIODOTE, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate le Grand, conspira contre ce prince avec Miricon, Philotime et Aristhènes. Mais, sur le point d'exécuter cette entreprise, il la révéla à Mithridate, qui lui pardonna, et fit mourir ses complices dans les tourments, l'an 84 av. J.-C.

ASCLÉTARION, astrologue du temps de Domitien, s'étant avisé de faire le prophète sur l'empereur, ce prince lui dit: "Mais toi, qui sais le moment de ma mort, connais-tu le genre de la tienne? — Oui (répartit l'astrologue) je serai dévoré des chiens". Domitien, pour le faire mentir, ordonna qu'on le tuât, et que son corps fût brûlé; mais, un grand orage survenu ayant éteint le bûcher, les chiens mirent le cadavre en pièces et le mangèrent. C'est Suétone qui rapporte cette histoire ou cette fable. Dion Cassius en fait aussi mention.

ASCONIUS-Pedianus (Quintus), natif de Padoue, habile grammairien et ami de Virgile, mourut vers le commencement de l'empire de Néron: Tite-Live en faisait beaucoup de cas. Ses *Commentaires* sur les Harangues de Cicéron lui acquirent de la célébrité. Le peu qui nous en reste peut servir de modèle en ce genre. On les trouve dans le "Cicéron" de Gronovius, publié en 1692, 2 vol. in-4°. La première édition des *Commentaires* d'Asconius, publiée à Venise en 1477, in-fol., est aussi rare que recherchée. On estime aussi celle de Leyde, 1644, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Asconius Pedianus, qui mourut sous Vespassien, comme nous l'apprenons par la "Chronique" d'Eusèbe. Il est cependant des critiques qui pensent que cette "Chronique" pourrait bien être fautive quant à cette date, et que les deux Asconius n'en font peut-être qu'un. Dans la Vie de Virgile, il est fait mention d'un Asconius Pedianus, comme d'un ami de ce poëte; ce qui ne peut regarder que le premier.

ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar et beau-frère d'Annibal, [battit les Numides, amena ensuite le jeune Annibal en Espagne, où il vainquit Orisson, puissant prince espagnol, victoire qui le rendit maître d'un grand nombre de villes. Les Romains, occupés en Italie contre les Gaulois, conclurent avec les Carthaginois un traité par lequel ceux-ci s'engagèrent à ne point passer l'Ebre. Asdrubal poursuivit donc ses conquêtes depuis l'Océan jusqu'à ce fleuve. Il se maria avec la fille d'un prince espagnol.] Il fonda la ville qu'on appelle aujourd'hui Carthagène, en Espagne, et fut tué en trahison par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître.

ASDRUBAL-Barca, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, général des Carthaginois en Espagne, reçut l'ordre de passer avec son armée en Italie, pour rejoindre son frère. Les généraux romains le poursuivirent dans sa marche, et remportèrent sur lui une victoire complète, l'an 219 av. J.-C. [Mais,

réuni à son frère Magon, et à Masinissa, roi des Numides, il défit, en deux combats différents, les deux Scipions, qui y perdirent la vie l'an 213 av. J.-C.] Quelque temps après, s'étant frayé un passage dans les Alpes, le consul Néron vint le surprendre, comme il s'avancait pour se joindre à son frère. Il y eut une bataille sanglante près de la rivière de Métaure. L'armée carthaginoise fut taillée en pièces, et Asdrubal mourut les armes à la main. Sa tête fut jetée, par ordre du vainqueur, dans le camp d'Annibal. A cette vue, le Carthaginois, attendri et consterné, s'écria : "En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, et Carthage toute son espérance". Ce combat meurtrier, donné l'an 207 av. J.-C., coûta aux vaincus 56,000 hommes, et aux vainqueurs près de 20,000, tant Romains qu'alliés. Horace a fait, sur cette victoire du consul Néron, une de ses plus belles odes, et rendu ainsi le propos d'Annibal :

Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos : occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Giscon, commandant en Espagne avec le frère d'Annibal, attira dans son parti Syphax, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille Sophonisbe. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avait déjà, firent échouer les projets de Scipion sur Utique, l'an 204 avant Jésus-Christ. Mais, l'année suivante, le général romain ayant battu les Carthaginois et les Numides en un même jour, [Asdrubal retourna à Carthage, où, selon Appien, il fut sacrifié; mais, d'après Tite-Live, il parvint au contraire à détourner le sénat de faire aux Romains des propositions déshonorantes, et marcha de nouveau à la tête des troupes carthaginoises et numides contre Scipion, qui, l'ayant vaincu entièrement, acquit ainsi des droits au titre d'"Africain", qu'il eut dans la suite.] Asdrubal mourut peu de temps après, vers l'an 201 avant Jésus-Christ.

ASDRUBAL, autre général carthaginois, fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains, dans la 3e guerre punique. Une armée de 20,000 hommes, qu'il commandait, ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeaient Carthage. Asdrubal traitait inhumainement tous ceux qu'il pouvait surprendre. Scipion-le-Jeune, qui était à leur tête, poursuivit le général carthaginois; celui-ci, ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître, l'an 146 avant Jésus-Christ, Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, sa femme et ses enfants, dans le temple d'Esculape. Ce temple, situé heureusement, donnait quelque espérance aux assiégés; mais Asdrubal les abandonna bientôt, et alla se jeter aux pieds de Scipion pour lui demander grâce. Le général romain le montra aux transfuges dans cette posture; et ceux-ci, plus courageux ou plus furieux que lui, mirent le feu au temple. La femme d'Asdrubal se para magnifiquement, et, après avoir vomi mille imprécations contre son mari, elle égorgea ses deux enfants, et et se précipita avec eux et les

transfuges indignés, au milieu des flammes.

ASELLE ("Asella"), dame romaine, fut aussi recommandable par sa piété que distinguée par sa naissance et son savoir. Elle s'était consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans, et vieillit dans un monastère de Rome, où elle avait la conduite de plusieurs vierges. Elle mourut entre 404 et 410. Saint Jérôme en fit un éloquent éloge dans l'épître 15, adressée à Marcella. Le martyrologe romain fait mention d'Aselle au 6 décembre.

ASELLIUS, ou plutôt Aselli (Gaspard), médecin de Crémone, découvrit les veines lactées dans le mésentère. Il publia sa dissertation *De lactibus, seu lacteis venis, quarto vasorum mesaraicorum genere*, où sa découverte est consignée. La première édition de cet ouvrage curieux est de Milan, où Aselli mourut en 1626; mais on le réimprima ensuite à Bâle, en 1627, in-4°, et à Leyde, 1645. L'auteur professait l'anatomie à Pavie vers 1620, avec un succès distingué.

ASENAPHAR, roi d'Assyrie, qui envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus, après en avoir emmené captifs tous les habitants (I. Esd. 4). C'est le nom que lui donne cette colonie d'Assyriens dans la lettre qu'elle écrivit à Artaxercès, pour empêcher le rétablissement du temple que les Israélites avaient entrepris sous la conduite d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone. Il y en a qui croient que cet Asenaphar est le même qu'Assarhaddon. (*Voy.* son article.)

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph, fut mère d'Éphraïm et de Manassé. La plupart des commentateurs croient que ce Putiphar n'est pas le même qui avait acheté Joseph, et qui, trompé par les calomnies de sa femme, le fit mettre en prison, mais un prêtre d'Héliopolis, différent du premier. Cependant saint Jérôme, l'abbé Rupert, Tostat, et quelques autres, sont d'un avis contraire.

ASER, né de Jacob et de Zelpha, servante de Lia sa femme, vécut 126 ans. Il fut chef d'une des douze tribus, eut quatre fils et une fille. Son père, par sa bénédiction, lui promit qu'il serait « les délices des rois », voulant désigner la fertilité du pays que sa tribu occuperait. Le partage de ses enfants fut dans une contrée féconde, entre le mont Liban et le mont Carmel; mais cette tribu, soit par faiblesse, soit par négligence, ne put jamais se mettre en possession de tout le terrain qui lui avait été assigné.

ASFELD (Claude-François Bidal, marquis d'), fils du baron d'Asfeld, fut nommé lieutenant-général en France en 1704. Il avait mérité ce grade par plusieurs actions distinguées. Il fut envoyé la même année en Espagne, où il réduisit plusieurs villes. On lui dut en partie le gain de la bataille d'Almanza, en 1707. Il prit ensuite Xativa, Denia et Alicante, et s'illustra jusqu'à la fin de la guerre par ses talents pour l'attaque et la défense des places. En 1715, il fut chevalier de la Toison-d'Or, directeur général des fortifications de France, et conseiller aux conseils de guerre de la marine. En 1734, après la mort du maréchal de Berwick, il eut le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, fut fait maré-

chal de France le 14 juin, et prit Philipsbourg le 18 juillet d'après. Il mourut à Paris en 1743. Le roi d'Espagne, reconnaissant des services qu'il avait reçus de ce général, lui avait permis d'ajouter à l'écu de ses armes celles du royaume de Valence, et pour devise : "Bellicæ virtutis in Hispania præmium." La reine Christine avait élevé son père à la dignité de baron, lui, ses enfants et ses descendants, tant mâles que femelles; et pour qu'il n'eût pas un vain titre, elle lui donna une baronnie où il pût résider.

ASFELD (Jacques-Vincent Bidal d'), né en 1664, abbé de la Vieuville en 1688, docteur de Sorbonne en 1692, mourut à Paris l'an 1745. Il s'était démis de son abbaye en 1706. On lui a attribué plusieurs ouvrages; mais on prétend qu'ils se bornent à la préface du livre des "Règles pour l'intelligence des saintes Écritures", par Duguet, aux 4e, 5e et 6e tomes de l'*Explication d'Isaïe*, aux trois volumes in-12 de celle des Rois et des Paralipomènes, et à quelques autres écrits sur les disputes du temps, qui lui occasionnèrent des chagrins. Il eut une lettre de cachet en 1721, à cause de son attachement au jansénisme. [Il ne donna cependant pas dans la folie des convulsions; au contraire, il provoqua et signa la consultation qui les condamnait. On le dit auteur de l'écrit intitulé : *les Vains efforts du mélangiste confondus*, 1738.] Ses conférences à la paroisse de Saint-Roch lui avaient acquis de la réputation à Paris. Son style est froid.

* ASGILL (Jean), avocat anglais, né vers le milieu du XVIIe siècle, fit ses premières études à Lincoln, et parut en 1699 dans les tribunaux d'Irlande. L'originalité de son esprit et la singularité de son talent, jointe à une très-grande facilité d'expression, faisaient accourir à ses plaidoyers un grand nombre d'auditeurs. Il fit une fortune brillante, et fut élu membre du parlement d'Irlande. Chassé de la chambre des communes quatre jours après sa réception pour un ouvrage impie, il retourna en Angleterre en 1705, et obtint de ses concitoyens, moins scrupuleux, ce que son impiété venait de lui ravir en Irlande. Il siégea quelque temps à la chambre; mais, les accusations anciennes ayant été renouvelées, on crut devoir exclure un homme dont les principes religieux n'offraient aucune garantie. Il mourut en 1738, dans la prison du Banc du roi où il avait été enfermé pour dettes. On a de lui : | *Essai sur la création d'une monnaie autre que l'or et l'argent*; | *Essai sur un registre pour les titres de terre*; | *Argument qui prouve que, conformément à la vie éternelle, révélée dans l'Écriture, l'homme peut y être transporté sans passer par la mort, quoique la nature humaine du Christ lui-même n'ait pu être transportée jusqu'à ce qu'il eût passé par la mort*. C'est cet ouvrage qui lui valut l'exclusion de la chambre des communes d'Irlande; | *de Juro divino*, dans lequel il veut prouver que la maison de Hanovre a un droit divin au trône d'Angleterre. On a encore d'Asgill divers ouvrages qu'il composa pendant les trente années de sa détention.

* ASHBY (sir John), amiral anglais, naquit en 1642. Jacques

II ayant été dépossédé du trône par Guillaume et Marie, Ashby reçut l'ordre d'éloigner les escadres françaises envoyées au secours de l'Irlande qui soutenait la cause des Stuarts; ce qu'il effectua, secondé par les amiraux Hadda et Killegrew. Deux ans après, il obtint le commmandement de l'escadre bleue, qui faisait partie de l'armée navale sous les ordres de Russel. Il se trouva à la fameuse journée de la Hogue, où les Français, commandés par Pannetier, furent vaincus. Ashby les poursuivit jusqu'à la rade de Saint-Malo, et ne put, malgré tous ses efforts, achever de perdre la flotte française. Accusé de négligence dans cette affaire par le duc de Nottingham, secrétaire-d'état, il parut devant le parlement anglais, qui le renvoya absous et comblé d'éloges. Il quitta le service peu de temps après, et mourut vers 1730.

ASHMOLE (Élie), antiquaire, surnommé aussi le "Mercuriophile anglais", né à Lichtfield, d'une famille noble, fut élevé à Oxford. Il obtint sous Charles II la charge de héraut d'armes et celle d'antiquaire, et mourut en 1692, à 75 ans. Le "Musæum ashmoleanum" d'Oxford a emprunté son nom à ce savant, qui l'avait enrichi de plusieurs raretés. On donne particulièrement ce nom au théâtre de chimie qui occupe la partie supérieure du musée, bâti en 1683. On a d'Ashmole: | *le Théâtre chimique britannique;* | *l'Histoire et les statuts de l'ordre de la Jarretière*, Londres, 1672, in-fol., dont on a fait un abrégé in-8°, 1715; | l'édition de l'ouvrage d'un inconnu sur la pierre philosophale, intitulé : "Chemin à la félicité", et dont le véritable titre devait être "Chemin à la démence". On se fera une idée juste de l'état où se trouvait quelquefois la tête du pauvre Ashmole, en lisant le *Journal de sa vie,* écrit par lui-même, et imprimé à Londres en 1754; en voici un passage qui peut faire juger du reste : « L'an 1646, le 20 avril, à 5 heures après midi, une grande forme en tombant sur mon pied m'a foulé le gros orteil. — 22 septembre, il m'est venu un mal de dents qui a duré trois jours.—1670, 5 juillet, j'ai eu une indigestion; mais, grâce à Dieu, j'en ai été guéri le lendemain. — 1674, 18 décembre, M. Lilly est tombé malade; on l'a saigné au pied gauche. Il y avait eu nouvelle lune le jour précédent, et éclipse de soleil. — 1675, ma femme est tombée de cheval près de Farnham-Castle; elle s'est démis la main et l'épaule gauche. — 1681, 11 avril, j'ai pris ce matin une forte dose d'elixir; j'ai pendu trois araignées à mon cou : tout cela a emporté ma fièvre, "Deo gratias." »

* ASHTON (Charles), ecclésiastique anglais, regardé comme un des plus savants critiques de son temps, fut nommé vers 1701 principal du collége de Jésus à Cambridge. On a de lui : | *Locus Justini martyris emendatus in Apol.* 1, page 11, édit. Thirlby, 1744; | *Cicéron et Hirtis réconciliés sur le temps du départ de César pour la guerre d'Afrique,* avec une explication de l'année romaine réglée par César; | *Origen de oratione;* | *Hieroclis in aurea carmina pythagorea comment.*, Londres, 1742, in-8°.

*ASHWOOD (Barthélemy), théo-

logien non conformiste, mort vers 1690. On a de lui deux traités, l'un le *Commerce céleste*, l'autre le *Meilleur des trésors*.

* ASHWORTH (Caleb), ministre dissident, né dans le comté de Northampton en 1709, fut mis en apprentissage chez un charpentier; il étudia ensuite sous le Dr Doddrige, et devint lui-même docteur d'une université d'Écosse. Il a écrit sur les *Paradigmes des verbes hébreux,* et sur quelques autres sujets. Il mourut en 1774.

* ASIATICUS, nom d'un vil esclave agent des plaisirs infâmes de Vitellius. Dégoûté de son maître, Asiaticus ne fut point assez politique pour dissimuler, et on le mit aux fers; mais, presque aussitôt délivré que captif, il fut associé de nouveau aux voluptés de l'empereur. Changeant et mobile au gré de ses passions, Vitellius vendit son esclave, le reprit, l'affranchit, et lui rendit ses bonnes grâces. Son armée lui ayant demandé pour Asiaticus la dignité de chevalier, il fut piqué de cette lâche adulation, et refusa. Quelques jours après, on apprit que Vitellius, dans une partie de débauche, avait accordé à Asiaticus ce qu'il avait refusé à une armée. Cet affranchi abusa de son crédit auprès de son maître pour lui faire commettre bien des fautes, et mourut du supplice des esclaves, 67 ans après J.-C.

ASIMAH, fameuse divinité, que ceux d'Emath, transportés à Samarie, inventèrent et adorèrent (IV. Reg. 17), les uns disent sous la figure d'un singe, les autres d'un agneau ou d'un bouc. "S'il n'y a pas d'extravagance, dit Cicéron, que la philosophie n'ait inventée", on peut dire que la superstition n'est pas restée en arrière dans ce triste assaut de folies.

* ASINARI (Frédéric), comte de Camerano, naquit à Asti, et florissait vers l'an 1550. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Maximilien II, lorsque celui-ci tenait sa diète pour s'opposer à la marche et aux victoires du fameux Soliman. A cette occasion fut frappée une médaille dont la copie se trouve dans le "Sylloge numismatum elegantiorum" de Jean-Jacques Locchio, Argentina 1620, in-fol. Asinari consacrait aux Muses le temps que lui laissaient ses occupations guerrières, et c'est aux fruits de ses loisirs qu'il doit sa petite renommée. On a de lui : | deux *Sonnets*, qui sont imprimés dans la seconde partie de la "Scelta di rime di diversi eccellenti poeti", Gênes, in-12; | dans le Muse Toscane, Bergame, 1594, in-8°, quatre *Canzoni* et un *Sonnet;* | dans les "Rime di diversi illustri poeti", Venise, 1599, in-12, plus de quatre-vingts pièces, consistant en *Sonnets, Madrigaux, Canzoni*, etc. On conserve encore plusieurs manuscrits d'Asinari, qui n'ont point encore vu le jour: une grande partie est déposée à la bibliothèque de Turin.

* ASINELLI frères, architectes célèbres, bâtirent la fameuse Tour de Bologne, vers l'an 1100; elle passe pour la plus haute de toute l'Italie.

ASINIUS-POLLIO, consul et orateur romain, se fit un grand nom sous l'empire d'Auguste par ses exploits et par ses écrits. Il défit les Dalmates, et servit utilement le triumvir Marc-Antoine durant les guerres civiles. Virgile

et Horace, ses amis, l'ont célébré dans leurs poésies. Il avait fait des tragédies, des oraisons, et une Histoire en 17 livres. Nous n'avons plus rien de tout cela : il ne reste que quelques-unes de ses *Lettres*, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque publique à Rome. Auguste l'honorait de son amitié. Ce prince ayant un jour fait des vers contre Pollio, et ses amis voulant engager celui-ci à y répondre : « Je m'en donnerai, dit-il, bien de garde ; il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire». Il mourut à Frascati, à 80 ans, l'an 4e de J.-C.

ASMODÉE est le nom d'un démon, dont il est parlé au chapitre 3 du livre de Tobie, qui avait tué plusieurs époux de Sara, et dont le jeune Tobie fut préservé en suivant les conseils de l'ange Raphaël. Quelques rabbins regardent Asmodée comme le prince des démons, ainsi qu'on peut le voir dans la paraphrase chaldaïque sur l'"Ecclésiaste", chap. 1; mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans son dictionnaire intitulé, "Thisbi," dit qu'Asmodée est le même que Samaël, qui tire son nom du verbe hébreu samad, c'est-à-dire détruire. En ce cas, il pourrait être encore le même que celui qui, dans l'Apocalypse, chap. 9, est appelé exterminant. Quoi qu'il en soit, dans ce siècle, il n'est pas inutile de faire observer que les démons ou esprits malins sont un objet sur la réalité duquel on ne peut élever de doute. Il n'y a qu'à ouvrir les OEuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre, et et d'une infinité d'autres auteurs païens, pour être convaincu que toute l'antiquité savante a reconnu l'existence des démons. Les plus illustres des philosophes modernes Locke, Clarck, Leibnitz, Newton, en conviennent comme les anciens. Les pères de l'Eglise, qui ont ou défendu le christianisme ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose. Enfin les livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, et sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu avoir lieu sans l'intervention des esprits. On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, de Saint-André, et l'abbé de Saint-Pierre se sont donné, en substituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination, qui opère des choses étonnantes à la distance de plusieurs centaines de lieues. (*Voy.* le traité "de Magia", du célèbre de Haen, pag. 104 et 106, édit. de Venise, 1775.) Si l'on a souvent attribué au Démon des choses auxquelles il n'avait aucune part, et si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, on a eu le tort d'imiter en cela les philosophes les plus applaudis ; dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils la transforment en base d'un système général, et ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature. (*Voyez* OPHIONÉE, DELRIO, MÉAD, BROWN Thomas.)

ASMONÉE, ou ASSAMONÉE, père de Simon, donna son nom aux descendants de Mathatias son petit-fils, qui furent appelés Asmonéens. Cette famille gouverna la Judée pendant 126 ans, y soutint la religion et la liberté. Le

dernier qui porta la couronne, fut Antigone, qui eut la tête tranchée : le trône des Juifs passa, après sa mort, à Hérode, prince étranger.

*ASNIER (Remy), chirurgien de Paris, mort en 1690, excellait dans l'opération de la taille, et dans celle de la cataracte, dont il a indiqué la cause et le siége.

ASOPE, fils de l'Océan et de Thétis. Il fut changé en fleuve par Jupiter, à qui il voulut faire la guerre, parce que ce dieu avait abusé d'Egyne sa fille.

* ASP (Matthieu), savant suédois, archidiacre de la cathédrale d'Upsal, né en 1696, professa dans cette ville l'éloquence, les langues anciennes et la théologie, et voyagea en Allemagne, en Angleterre et en France, où il se lia avec la plupart des savants de son époque. On a de lui plusieurs *Diss rtations* en latin sur la littérature ancienne, et deux *Oraisons funèbres* en suédois. — Son fils, qui fut anobli après avoir été ministre de Suède près de plusieurs cours, mourut en 1808. Il avait publié, en suédois, peu de temps avant sa mort, des *Observations* intéressantes sur les îles de l'Archipel.

ASPASIE, de Milet, dans l'Ionie, courtisane et sophiste. Sa beauté et son éloquence la rendirent si fameuse, que Socrate même venait à son école; ce qui ne semble pas trop bien assorti à la dignité philosophique de cet homme si grave. Elle reçut les hommages du fameux Alcibiade. Périclès l'aima passionnément, et quitta sa femme pour la posséder. Ce héros s'en laissa gouverner, tant elle eut d'ascendant sur son esprit comme sur son cœur. On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitants de Milet ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il fallait les combattre, décision digne d'une courtisane : de là la guerre de Mégare, d'où naquit celle du Péloponèse. Elle fut accusée devant l'Aréopage, en même temps que le philosophe Anaxagore, de ne pas croire aux dieux, et ce ne fut qu'à force de prières et de larmes que Périclès parvint à la faire absoudre, laissant le philosophe se débrouiller comme il pourrait, ce qui tourna fort mal à celui-ci. « Il ne soupçonnait pas, dit l'auteur de la "Décadence des lettres et des mœurs", que cette Aspasie, qu'il aimait si éperdument, n'attendait que l'occasion de pouvoir passer dans les bras d'un homme de la lie du peuple (ce qu'elle fit immédiatement après la mort de Périclès, en 428 av. J.-C.). Tel est le caractère de ces femmes méprisables; les circonstances décèlent la bassesse de leur ame; et leurs malheureuses victimes, après avoir tout sacrifié pour elles, honneur, repos, fortune et liberté, ne sont payées de tant et de si grands sacrifices, que par l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude et l'oubli.» Aspasie, par son crédit, éleva son nouvel amant aux premiers emplois de la république. Son nom devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frère d'Artaxercès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant Milto. — Cette dernière ASPASIE, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, était en même temps la maîtresse et le conseil de ce prince. Artaxercès, après l'a-

voir gardée plus de 37 ans, la céda à son fils Darius, à qui elle avait inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque temps après, pour la faire prêtresse de Diane ou du Soleil. L'abbé Coyer a cru illustrer le nom de ces deux courtisanes, en le donnant à celle à qui il adresse son "Voyage d'Italie".

* ASPASIE (Carle-Migelli), était fille d'un coureur de la maison du prince de Condé. Victime d'une passion malheureuse, elle fut, à la suite d'une maladie cruelle, soumise au traitement des aliénées. On aime à penser qu'elle ne guérit pas entièrement, afin d'excuser bien des crimes qui, par la diversité de leur objet et des opinions politiques qui les avaient engendrés, prouvent qu'Aspasie n'eut rien moins qu'un système de conduite raisonné et suivi. En l'an II, elle dénonça sa mère comme contre-révolutionnaire, et fut arrêtée quelque temps après elle-même, pour avoir crié "vive le roi!" dans les rues de la capitale. Le 21 mai 1795, armée d'un couteau, elle marchait à la tête des femmes qui se portèrent avec le peuple des faubourgs à la convention, pour demander du pain et la constitution de 93. Elle contribua à l'assassinat du député Ferraud en le frappant avec ses galoches. Boissy-d'Anglas lui ayant été désigné comme l'auteur de la disette, elle l'aurait assassiné si elle eût pu le rencontrer. Elle essaya, mais en vain, d'attenter à la vie du député Cambon, fut arrêtée pour tous ces faits, et prétendit n'avoir agi que d'après l'impulsion des Anglais, des émigrés et des royalistes. Aspasie parla d'une conspiration qui avait pour but d'enlever du Temple le jeune Louis XVII, pour le placer sur le trône; mais elle ne nomma pas les auteurs. Elle demeura en prison environ un an, comparut devant les tribunaux, assurant qu'elle persistait toujours dans les mêmes sentiments, et monta courageusement à l'échafaud au mois de mai 1796, à l'âge de 23 ans.

*ASPE (Antoine-Jean-Baptiste D'), président à mortier du parlement de Toulouse, né en 1752, forma au commencement de la révolution une légion de volontaires, à laquelle il donna son nom. Ce corps, destiné à soutenir la monarchie contre la révolution, fut accusé de desseins hostiles contre les protestants du Gard, et dissous par un décret de l'assemblée constituante en 1790. Traduit ensuite au tribunal révolutionnaire avec presque tout le parlement de Toulouse, pour avoir protesté contre les décrets de l'assemblée constituante, le président d'Aspe fut condamné à mort en 1794.

*ASPECT (D'), né en Provence, historiographe de l'ordre de Saint-Louis. On a de lui l'*Histoire de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis*, 1780, 3 vol. in-8°.

* ASPELT (Pierre D'), médecin et chanoine de Bâle dans le XIIIe siècle, ayant eu le bonheur en allant à Rome de guérir le pape Clément V, ce pontife reconnaissant le nomma à l'archevêché de Mayence, qu'il occupa jusqu'en 1320.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se servait que de la main gauche pour toucher les cordes, et il le faisait avec tant de

délicatesse, qu'il n'était presque entendu que de lui seul. De là ce proverbe, par lequel les Grecs lui comparaient ceux qui ne songeaient qu'à leurs intérêts particuliers : « C'est, disait-on, le musicien d'Aspende; il ne joue que pour lui. » Ils appelaient aussi les larrons, « joueurs aspendiens », parce qu'ils font toujours en sorte de n'être entendus de personne quand ils veulent voler.

* ASPREMONT (vicomte D'), gouverneur de Bayonne sous Charles IX, s'est immortalisé par sa réponse à ce prince à l'époque de la Saint-Barthélemy : « J'ai trouvé, écrivait-il, parmi les habitants et les gens de guerre, des hommes dévoués à votre majesté, mais pas un bourreau, etc. »

* ASPREMONT (François DE LA MOTHE-VILLEBET, vicomte D'), ingénieur français sous Louis XIV, prit Vauban pour modèle, se livra comme lui à la guerre des siéges, et rendit de grands et multipliés services dans cette partie à Stenai, Valenciennes, Dunkerque, etc., ainsi qu'en Espagne, ce qui lui valut le grade de maréchal-de-camp. Il mourut à Toulon en 1678.

*ASSARETO (Giovachino), peintre italien, élève du Borzone et d'Ansaldo, travailla beaucoup à Gênes, à Rome et en Espagne, où il mourut en 1649. On cite de lui une *Cène, Jésus portant sa croix*, un *Saint Antoine*, etc.

ASSARHADDON, que quelques auteurs croient être le même que Sénaphar, succéda à son père Sennachérib, au royaume d'Assyrie, l'an 680 av. J.-C. Il réunit les royaumes de Ninive et de Babylone, s'empara d'Asoth, attaqua l'Égypte, le pays de Chus et d'Idumée, fit la guerre à Manassès, roi de Juda, prit Jérusalem, et emmena le roi à Babylone. Assarhaddon mourut l'an 668 av. J.-C. Il est nommé dans Isaïe, Sargon ou Saragon. Le nom d'Assarhaddon a paru à Fréret ressembler si fort à celui de Sardanapale, qu'il n'a pas balancé à croire que l'un n'est pas différent de l'autre. Les yeux et les oreilles des savants ont sans doute un degré de finesse où ceux du vulgaire ne peuvent atteindre. Il est vrai cependant que quelques chronologistes ont cru que ces deux noms différents désignaient le même prince, mais il paraît qu'ils se trompent.

* ASSARINO (Luc), né en 1607, à Séville en Espagne, d'un père génois, vécut en Italie, fut chevalier de St-Maurice et St-Lazare, et mourut à Turin en 1672, auteur de beaucoup de romans. Le plus connu est sa *Stratonice*, dont on a une traduction française. Ce roman a été aussi traduit vers 1716 sur l'italien et le français, en langue allemande, par Paul Bozius, ecclésiastique de Dresde, pendant qu'il étudiait à Leipsick. Cette traduction est rare. *L'Amelinde*, du même auteur, a été aussi traduite en français, Paris, 1646, in-8°, sous le titre d'*Almerinde*.

* ASSAS (Nicolas, chevalier D'), capitaine français, servait dans le régiment d'Auvergne. Campé le 16 octobre 1760 à Clostercamp, près de Gueldre, il commandait une avant-garde; étant allé au point du jour reconnaître les postes, il tombe entre les mains d'une colonne ennemie, qui l'entoure et le menace de la mort s'il dit un seul mot. Il y allait du salut de l'armée : d'Assas, recueillant ses forces, s'écrie : « A moi,

Auvergne, voilà l'ennemi! » Il tombe à l'instant percé de coups, mais son cri d'alarme sauve les Français. Ce trait, oublié quelque temps, doit à Voltaire la publicité dont il jouit, et a été récompensé dans la famille du héros par une pension de 1,000 liv., réversible à perpétuité sur les aînés de son nom. La première révolution n'avait fait que suspendre cette marque de la bienveillance de nos rois pour cette noble famille.

*ASSCHERADE (Charles-Gustave SCHULTZ D'), ambassadeur du roi de Suède à la cour de Berlin, publia un ouvrage en latin, dont l'objet principal est la guerre de sept ans, et qui roule sur d'autres événements du XVIIIe siècle. L'auteur commence par la description du tremblement de terre de Lisbonne, et finit par des pensées sur le caractère et sur les mœurs du XVIIIe siècle. D'Asscherade mourut à Stockholm, en 1799.

ASSEDI, ou ASSADI, poète persan, né dans le Khorasan est auteur d'un poème où il montre les avantages de la nuit sur le jour. Ses poésies sont pleines de sentences : c'est à peu près tout leur mérite. On y lit celle-ci : "La vie de ce monde n'est qu'un voyage, qui se fait de gîte en gîte." Il florissait du temps du sultan Mahmoud, et avait été le maître de Ferdousi. (*Voyez* cet article.) Il ne faut pas le confondre avec Sadi, ou Saadi, postérieur de près de deux siècles. (*Voyez* ce dernier nom.)

ASSELIN, bourgeois de Caen, fit dans le XIe siècle un coup de vigueur que l'histoire nous a transmis. Guillaume-le-Conquérant étant mort à Rouen, l'an 1087, son corps fut apporté à Caen, suivant sa dernière volonté, pour être enterré dans l'abbaye de Saint-Étienne, qu'il avait fondée. Au moment qu'on allait l'inhumer, Asselin se présenta au milieu de l'assemblée, et d'une voix forte : « Je déclare devant Dieu, dit-il, que cette terre où vous voulez déposer ce corps, m'appartient légitimement; c'était un champ que le prince usurpa sur mon père, lorsqu'il fit bâtir cette abbaye, sans lui en vouloir faire aucune satisfaction : c'est pourquoi je réclame ce fonds; et je vous défends, en vertu d'une clameur de haro, d'enterrer ce corps dans mon héritage. » Tous les assistants restèrent dans le silence et l'étonnement; mais Henri, le plus jeune des fils de ce prince, qui assistait à ses funérailles, instruit des droits du requérant, lui fit donner sur-le-champ 100 livres d'argent, qui étaient la valeur du terrain qu'il réclamait. Henri Spelman (*voyez* ce nom) regarde cette aventure, et plusieurs autres également singulières qui accompagnèrent l'enterrement de Guillaume, comme un effet de la profanation des églises et des choses saintes, qu'il n'épargnait pas dans sa fureur, quoiqu'il eût d'ailleurs du zèle pour la religion.

ASSELIN (Gilles-Thomas), docteur de Sorbonne, et proviseur du collége d'Harcourt, était né à Vire. Il fut l'élève de Thomas Corneille, et l'ami de la Motte-Houdard. Il mourut à Issy le 11 octobre 1767, à 85 ans. Il avait remporté le prix de poésie à l'académie française, en 1709, et ceux de l'idylle et du poème aux jeux floraux, en 1711. On a de lui une *Ode* estimée *sur l'existence de Dieu*, et une *sur l'im-*

mortalité de l'ame, et d'autres pièces de vers. Ses œuvres ont été recueillies en 1 vol. in-8°, Paris, 1725.

*ASSELIN, abbé, vicaire-général de Glandeves, est auteur de *Discours sur la vie religieuse*, 1781, 2 vol. in-12; de *Discours* sur divers sujets de religion et de morale, 1786, 2 vol. in-12.

* ASSELIN (Matthieu), né le 19 mars 1736, à Bonnières, diocèse d'Amiens, termina ses études à Paris, devint curé de Falaise, prêta serment, desservit une paroisse à Saint-Omer après la terreur, et le 1er octobre 1797, fut sacré à Paris évêque du Pas-de-Calais. On ne saurait dire au juste par qui il fut élu; si ce fut par les prêtres constitutionnels du pays ou par le concile de 1797, dont Asselin était membre. Dans son diocèse, il affectait de faire toutes ses courses à âne, pour mieux se distinguer, disait-il, des évêques de l'ancien régime, qui allaient en voiture; de là lui vint le surnom d'"évêque à baudet". Il assista au concile de 1801, donna sa démission la même année, et se soumit à ce qu'on exigeait des évêques constitutionnels. Nommé curé de Saint-Sépulcre à Saint-Omer, il n'y resta que peu de temps, et se retira à Bonnières au sein de sa famille, où il mourut plein de repentir le 8 janvier 1825.

* ASSELIN (Eustache-Benoît), avocat avant la révolution, fut l'un des députés les plus modérés de la convention, où il avait été envoyé par le département de la Somme. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention et le bannissement à la paix. Signataire de la protestation du 6 juin, contre l'insurrection du 31 mai 1793, on l'exclut de l'assemblée, où il ne rentra qu'en 1795. Mais il ne fit point partie des conseils, lors de la mise en activité de la constitution de l'an 3 (même année 1795). Asselin publia, avec des notes, un ouvrage intitulé : *Coutume du gouvernement, bailliage et prevôte de Chauni*.

*ASSELINE (Jean-René), évêque de Boulogne, né à Paris en 1742, fit ses études avec distinction, entra dans l'état ecclésiastique, fut le premier de sa licence, et succéda, quoique fort jeune, à l'abbé Ladvocat dans la chaire d'hébreu, fondée en Sorbonne par le duc d'Orléans, pour expliquer le texte de l'Écriture. Il occupa cette place pendant 30 ans, et fut grand-vicaire de MM. de Beaumont et de Juigné. Sa modestie, son désintéressement, ses lumières, sa vie laborieuse et occupée, lui attirèrent l'estime et la confiance générale, et le rendaient digne d'un poste plus élevé. De Pompignan, ministre de la feuille, le choisit en 1789 pour occuper l'évêché de Boulogne, à la mort de M. de Pressy. La révolution, qui éclata peu de temps après, enleva à son diocèse et à la France ce digne prélat qui promettait tant de bien. Son *Instruction pastorale* du 24 octobre 1790, *sur l'autorité spirituelle de l'Église*, fut adoptée par l'archevêque de Paris et par 40 évêques français. Pendant son exil en Allemagne, il donna d'autres instructions et mandements relatifs aux affaires de ce temps-là. Il refusa sa démission lors du concordat de 1801, et fut auteur des réclamations des évêques non démissionnaires en 1803 et 1804.

Après la mort de l'abbé Edgeworth, Louis XVIII appela auprès de lui Asseline, et le choisit pour son confesseur. Le prélat obtint en même temps la confiance du duc et de la duchesse d'Angoulême, et fut d'un grand secours à la famille royale jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 10 avril 1813. Outre ses mandements et ses lettres pastorales, il a composé dans son exil un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont: | *Considérations sur les principaux mystères de la foi, tirées des divines écritures et des ouvrages des saints pères*; | *Exposition abrégée du symbole des apôtres*; | *Pratiques et prières tirées des lettres de saint François-Xavier*, etc. L'abbé de Prémort a publié les œuvres choisies de ce prélat, 6 vol. in-12, 1824. Le célèbre abbé Para du Phanjas considérait Asseline comme une des plus grandes lumières du clergé de France à la fin du XVIII[e] siècle.

ASSEMANI (Joseph-Simon), maronite, archevêque de Tyr, chanoine du Vatican, né en 1687, mort à Rome, octogénaire, le 14 janvier 1768, était très-versé dans les langues orientales. On a de lui plusieurs excellents ouvrages, entre autres une *Bibliothèque orientale*, dans laquelle il a fait imprimer grand nombre de manuscrits syriaques, arabes, perses, avec la vie des auteurs. [Cet ouvrage est intitulé : *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana, recensens manuscriptos codices, syriacos, arabicos, persicos, turcicos, hebraïcos, samaritanos, armenicos, æthiopicos, græcos, ægyptios, iberios et malabaricos, de jussu et munificentia Clementis XI*, Rome, 1719-1728. On a encore de lui : *Sancti Ephrem Syri opera omnia quæ extant, græce, syriace et latine, in sex tomos distributa, ad manuscriptos codices vaticanos aliosque castigata, multis aucta, nova interpretatione, præfationibus, notis, variantibus lectionibus illustrata*, Rome, 1732-1754, 6 vol. in-fol.] — Il ne faut pas le confondre avec Étienne-Evode et Joseph-Aloïse ASSEMANI, qui ont également publié beaucoup de choses intéressantes sur les orientaux. [Nous devons au premier, qui fut évêque d'Apamée, et qui succéda à son oncle dans la charge de préfet de la bibliothèque du Vatican, la publication des œuvres de saint Ephrem, que son oncle n'avait pas terminées, et les *Acta martyrum orientalium et occidentalium, in duas partes distributa, uti etiam acta Simonis Stylitæ e bibliotheca apostolico-vaticana, in lucem pertraxit chaldaïce, cum textum recensuit, notis vocalibus animavit, latine vertit, admonit., perpetuisque annot. illustravit, Steph.-Evod. Assemani*, Rome, 1748, 2 vol. in-fol.] Ils sont particulièrement estimés, et peuvent servir à réfuter la paradoxale dissertation de Dodwel sur le petit nombre de martyrs. (*Voy.* DIOCLÉTIEN, DODWEL, RUINART.) Ces actes ont été tirés de deux anciens manuscrits chaldéens de la bibliothèque du Vatican, et traduits en latin. [Le second, Joseph-Louis, professeur de syriaque à la Sapience et au collége de la Propagande, mourut en 1782, après avoir publié | *Codex liturgicus Ecclesiæ*, 1749-1763, 12 vol. in-4°; | *Dissertatio de sacris ritibus*, 1757, in-4°;

| *Commentaria de ecclesiis, earum reverentia et asilo*, 1766, in-fol.; | *Commentaria de catholicis seu patriarchis Chaldæorum et Nestorianorum*, 1775, in-4°.]

* ASSEMANI (Simon), savant maronite, professeur de langues orientales au séminaire de Padoue, et de la même famille que les célèbres orientalistes du même nom, naquit à Tripoli de Syrie, le 14 mars 1749. Il fut conduit à Rome en 1756, et entra au collége des maronites, dirigé par les jésuites. Après avoir fait sa philosophie et sa théologie dans le collége romain, il repassa en Orient, et s'y appliqua pendant 12 années à l'œuvre des missions. Rappelé à Rome par ses oncles, il fut depuis attiré à Vienne, et employé quelque temps à la bibliothèque impériale. De là il se rendit à Padoue, où une fluxion de poitrine le ravit aux sciences et aux lettres, le 7 avril 1821. On lui doit en italien ou en latin : | la *Description d'un globe céleste arabe, chargé d'inscriptions cufiques, provenant du musée Borgia*, Padoue, 1790, in-fol.; | *Description du Musée cufique de Nani à Venise*; | *Catalogue raisonné des manuscrits orientaux de la même bibliothèque*; | *Dissertation sur des monuments arabes en Sicile et à Vienne*, et beaucoup de morceaux sur divers sujets de littérature. Simon Assemani était membre de plusieurs académies, et correspondait avec un grand nombre de savants. Tiraboschi parle de lui avec éloge.

ASSER, célèbre rabbin, composa en 476, avec l'aide d'Hammaï, son confrère, le *Talmud de Babylone*, ainsi appelé parce qu'il fut fait dans cette ville. Ce recueil de visions, commenté par le rabbin Maïr, vers l'an 547, et depuis par un autre Asser, mort en 1328, a été imprimé à Leyde, chez Elzevir, 1630, in-4°, et avec tous ses commentaires à Amsterdam, 1744, en 12 vol. in-fol. Bossuet fait observer que toutes ces imaginations, rêves, visions, commentaires, paraphrases des rabbins, sont l'effet, et en même temps la cause, de l'aveuglement persévérant des Juifs; que l'Écriture sainte en est obscurcie, détournée à des sens impropres, ou même ridicules, etc.

ASSER ou ASSERIUS-MENEVENSIS, né au pays de Galles, bénédictin, précepteur d'un fils du roi Alfred, fut nommé par ce prince évêque de Salysbury. Il mourut selon quelques-uns en 909, selon d'autres en 883; mais cette dernière opinion est peu probable. On a de lui une *Histoire d'Angleterre* et une *Vie d'Alfred*, imprimée pour la première fois à Zurich, en 1575. L'estime que ce grand roi faisait d'Asser est un éloge complet de ce savant religieux.

*ASSHETON (William), théologien anglican, né à Midleton en Lanscashire l'an 1641, mérite d'être cité comme auteur d'un projet pour pourvoir à l'entretien des veuves, surtout de celles des ecclésiastiques. Il mourut à Beckenham, dont il était recteur, en 1711.

ASSOUCI, ou DASSOUCY (Charles COYPEAU, sieur D'), appelé le « Singe de Scarron », naquit à Paris en 1604, d'un avocat au parlement. Il était dans sa neuvième année lorsqu'il s'échappa de la maison paternelle, se rendit à Calais, où il se donna pour fils de

César Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de procurer la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais, croyant qu'il devait sa médecine à la magie, voulait le jeter dans la mer. Il erra de pays en pays, et arriva enfin à Rome, où ses satires contre cette cour le firent mettre à l'inquisition. Revenu en France, il fut mis à la Bastille, et après être sorti de cette nouvelle prison, il fut conduit au Châtelet pour un crime qui l'avait fait enfermer à Montpellier. Ses protecteurs le firent sortir six mois après. Cet homme vicieux et méchant mourut en 1679. Ses poésies ont été recueillies en 3 vol. in-12, 1678. On y trouve une partie des "Métamorphoses d'Ovide", traduites sous le titre d'*Ovide en belle humeur*. C'est une version burlesque dans laquelle il y a mille platitudes et mille grossièretés pour une bonne plaisanterie. On y trouve encore le "Ravissement de Proserpine", de Claudien, à laquelle il fait parler le langage des harengères. D'Assouci avait choisi le plus pitoyable de tous les genres, sans avoir les mêmes talents que Scarron pour se le faire pardonner. Sa vie, comme sa prose et ses vers, ne fut qu'un mélange de misère, de burlesque et de platitude. Tous les pays par où il passa, et il en vit beaucoup, furent marqués par ses disgrâces. Il a publiè ses aventures d'un style bouffon : on peut le voir dans le "Dictionnaire critique de Bayle". Le plus rare de ses écrits est un vol. in-12, 1678, qui contient ses *Pensées sur la Divinité*, ouvrage qui le fit sortir des prisons du Saint-Office. Ses mœurs étant totalement corrompues, comme Chapelle le prouve dans son "Voyage du Languedoc", et comme on doit le conclure de ses aventures, il n'y a pas lieu de s'étonner de la licence brutale qui règne dans ses écrits; [la débauche fut toujours exclusive du talent.] C'est en vain que l'auteur des "Trois siècles" semble vouloir justifier ses mœurs: ses livres et l'histoire de sa vie déposent contre cette apologie.

ASSUÉRUS, roi de Perse, épousa Esther, parente du Juif Mardochée, après avoir répudié Vasthi. On ne sait point quel est cet Assuérus. On croit communément que c'est Artaxercès Longue-Main. C'est le sentiment de Nicéphore, Zonaras, Suidas, Louis Vivès, Bellarmin, Cajetan, Ménochius, etc. Ussérius croit que c'est Astyages, père de Cyaxares, aïeul maternel de Cyrus, ce qui est peu vraisemblable. Serarius tâche de prouver que c'est Artaxercès III ou Ochus; d'autres croient que c'est Artaxercès Mnémon. Cette opinion est celle de saint Jérôme, de Bède. Marsham soutient que c'est le même que Darius le Mède. Enfin quelques autres critiques, entre autres D. Calmet, veulent que ce soit Darius, fils d'Hystaspes, et disent qu'Atosse, fille de Cyrus, est la Vasthi de l'Ecriture. (*Voyez* Esther.)

ASSUR, fils de Sem, quitta le pays de Sennaar, pour se fixer vers la source du Tigre, dans un pays qui porta ensuite son nom. Il y bâtit, selon quelques-uns, Ninive, Rehoboth, Chalé et Rézen; d'autres disent que ce fut Nemrod. Il est regardé comme le fondateur du royaume d'Assyrie.

ASTARTE, ou Astaroth, déesse des Phéniciens, nommée

souvent dans l'Ecriture "Astaroth", qui signifie proprement des troupeaux de brebis ou de chèvres. Les auteurs sacrés la joignirent presque toujours au dieu Baal. On croit que c'était la lune que l'on adorait sous ce nom. Saint Jérôme traduit ce nom par celui de Priape, comme pour marquer les impudicités qui se commettaient dans les bois consacrés à Astarte. Salomon introduisit le culte de cette déesse dans Israël; mais ce fut principalement Jézabel, épouse d'Achab, qui le mit en vogue. Saint Augustin dit que les Africains descendus des Phéniciens tenaient qu'Astarte était la même que Junon.

* ASTELL (Marie), née à Newcastle-sur-Tyne en 1668, était fille d'un marchand. Un oncle ecclésiastique lui apprit le latin, le français, les mathématiques et la philosophie. Elle vint à Londres à l'âge de 20 ans, et s'y lia avec les hommes célèbres de ce temps, tels qu'Atterbury, Hycks, Norris, etc. Elle mourut en 1731, d'un cancer au sein, après avoir souffert l'opération avec une patience admirable. On a d'elle plusieurs ouvrages tels que : des *Lettres sur l'Amour de Dieu;* | *Essai sur les Femmes;* | *Réflexions sur le Mariage*, etc.

ASTER, citoyen d'Amphipolis, ville de Macédoine, s'offrit à Philippe comme un tireur du premier ordre, qui ne manquait jamais les oiseaux à la volée. Ce prince lui répondit : « Je te prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre aux étourneaux. » L'arbalétrier, piqué, se jeta dans Méthon, que Philippe assiégeait; et visant l'appréciateur de son talent, il décocha une flèche qui lui creva l'œil droit, avec cette inscription : « A l'œil droit de Philippe. » Le roi borgne lui renvoya la même flèche, avec ces mots : « Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville; » et il n'y manqua pas.

ASTÉRIUS (Saint), souffrit le martyre sous Dioclétien, avec Claude, Néon, etc. Ses "Actes" authentiques ont été publiés par Baronius et D. Ruinart. — Un autre saint ASTÉRIUS, ou ASTYRIUS, sénateur romain, fut mis à mort en 272. Il avait été présent lorsqu'on décapita saint Marin. Quoiqu'il jouît de la plus grande considération, et qu'il fût magnifiquement vêtu, il ne laissa pas de charger le corps ensanglanté sur ses épaules, et de l'emporter à la vue du peuple. Il l'enveloppa ensuite dans une étoffe très-précieuse, et l'enterra avec toute la décence convenable. Il fut condamné au même genre de mort, au rapport de Rufin. (*Voy.* aussi Eusèbe, "Histoire ecclésiastique", liv. 7, chap. 15 et suiv.)

ASTÉRIUS, [orateur distingué, parut avec éclat dans le barreau, qu'il abandonna pour entrer dans l'état ecclésiastique.] Il fut élevé sur le siége d'Amasée, dans le Pont, après la mort d'Eulalius, et s'illustra par toutes les vertus pastorales. Il paraît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien en homme qui en a été témoin, et qui connaissait à fond le caractère faux et les artifices de cet apostat. Les *Homélies* qui nous restent de saint Astérius sont un monument éternel de son éloquence et de sa piété. Les réflexions sont justes et solides,

l'expression naturelle, élégante et animée; la vivacité des images y est jointe à la beauté et à la variété des descriptions; on y découvre une imagination forte et féconde, un génie pénétrant et maître de son sujet, et le talent si rare d'aller au cœur par des mouvements puisés dans la nature. Son *Homélie* sur Daniel et Susanne est un chef-d'œuvre. Celle qu'il a faite sur saint Pierre et saint Paul est également remarquable. Il y enseigne que la juridiction spéciale qu'a reçue le prince des apôtres s'étend sur tous les fidèles de l'Orient et de l'Occident; que Jésus-Christ l'a établi son vicaire, et qu'il l'a constitué le père, le pasteur et le maître de tous ceux qui devaient croire l'Evangile. Dans le *Panégyrique* de saint Phocas, martyr de Sinope, il s'exprime comme le fait encore aujourd'hui l'église catholique, sur l'invocation des saints, sur le culte des reliques, sur les miracles opérés par leurs vertus. Ces *Homélies* ont été publiées par Combefis et Richard. Les quatorze premières sont du saint docteur, de l'aveu de tous les critiques. L'authenticité de la plupart des dernières est fort douteuse. Elles pourraient être l'ouvrage d'Astérius, évêque de Scythopolis, dont parle saint Jérôme dans son "Catalogue des hommes illustres". Maucroix les a traduites en français, 1695, in-12.

ASTÉRIUS, évêque de Pétra en Arabie, dans le IVe siècle, après avoir été engagé dans le parti des Ariens, abjura leurs erreurs l'an 347, au concile de Sardique, et se joignit aux catholiques. Sa constance le fit ensuite bannir dans la haute Libye où il eut beaucoup à souffrir pour la foi. Il assista en 362 au concile d'Alexandrie sous Julien, et y fut député pour porter la lettre synodale adressée à l'église d'Antioche. Il y a apparence qu'il mourut vers ce temps, car l'histoire n'en fait plus mention. Les Grecs et les Latins en font mémoire le 10 juin. Saint Athanase fait l'éloge de sa foi dans sa lettre aux solitaires. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ASTÉRIUS, sophiste arien, qui vivait dans le même temps, et dont Saint Athanase fait mention dans son livre des "Synodes"; ni avec Astérius, évêque arien fort éloquent, qui vivait dans le même siècle vers l'an 370. Saint Julien, surnommé "Sabas", passant par Cyrrhe, trouva les catholiques en alarme, parce que cet Astérius devait prêcher le lendemain; ils craignaient que son éloquence n'en pervertît quelques-ques-uns. Sabas leur dit de mettre leur confiance en Dieu. Il pria avec eux, et on attribua généralement à l'efficacité de sa prière, la mort subite d'Astérius, arrivée la veille de la fête où il devait faire cette prédication. Saint Jérôme dit qu'il fit des *Commentaires* sur les Psaumes, les Evangiles, et sur les Épîtres de saint Paul, et d'autres ouvrages que ceux de sa secte lisaient avec avidité.

ASTERIUS, ou ASTURIUS, consul romain, en 449, est auteur d'une *Conférence* de l'Ancien et du Nouveau Testament en vers latins. Chaque strophe renferme, dans le premier vers, un fait de de l'Ancien Testament, et dans le second, une application de ce fait à quelque point du Nouveau. Son style est assez pur pour son temps, mais sa poésie est très-

faible. Il revit aussi et publia le "Poème pascal" de Sédulius, inséré dans la "Bibliothèque des Pères."

ASTESAN, religieux de l'ordre de Saint-François, ainsi nommé parce qu'il était de la ville d'Ast, publia une *Somme de cas de conscience*, appelée *Astesane*, l'an 1317. Ce livre, composé à la prière de Jean Cajetan Stephanerie, protecteur de l'ordre, a été long-temps estimé et consulté. La première impression de cet ouvrage est de Venise, 1478, in-fol. L'auteur mourut en 1330. — Il y a un autre Astesan qui a vécu quelque temps après, auteur d'un *Commentaire* sur le "Livre des Sentences", et de quelques *Sermons*.

ASTIOCHUS, amiral de Lacédémone, prit Phocée et Cumes, et vainquit les Athéniens près de Cnide, l'an 411 avant J.-C.; mais il fut rappelé par les artifices d'Alcibiade, jaloux de sa gloire.

*ASTLE (Thomas), antiquaire anglais, mort en 1803, a beaucoup travaillé sur les antiquités de sa patrie; ses écrits sont insérés en grande partie dans l'"Archéologie britannique." Il a publié à part : *Origine et progrès de l'écriture hiéroglyphique et élémentaire, suivie d'un précis sur l'origine et les progrès de la peinture*, Londres, 1803, in-4°.

ASTORGA (La marquise d'), sous Charles II, roi d'Espagne, se fit connaître par un trait horrible de fureur jalouse qu'on raconte de la manière suivante : «Le marquis, son époux, aimait une jeune personne parfaitement belle. Instruite de cette intrigue, elle courut aussitôt, bien accompagnée, chez sa rivale, et la tua de sa main : elle lui arracha ensuite le cœur, qu'elle fit accommoder en ragoût et servit à son mari. Lorsqu'il en eut mangé, elle lui demanda si ce ragoût lui semblait bon? Il lui dit que oui. Je n'en suis pas surprise, répondit-elle aussitôt, car c'est le cœur de ta maîtresse que tu as tant aimée. En même temps elle tira d'une armoire sa tête encore toute sanglante, et la fit rouler sur la table où ce malheureux amant était avec plusieurs de ses amis. Sa femme disparut dans le moment, et se sauva dans un couvent, où elle devint folle. Ce trait est si semblable à celui qu'on lit dans l'histoire de Gabrielle de Vergi, qu'on est tenté de le regarder comme un roman, ou une répétition maladroite et pleine d'anachronismes de cet ancien et dégoûtant forfait. Quelques-uns pensent au contraire que l'anecdote espagnole est vraie, et que celle de Gabrielle n'est qu'un roman. (*Voy.* Faïel.)

ASTRÆUS, l'un des Titans, père des Vents et des Astres. Ses frères ayant déclaré la guerre à Jupiter, il arma de son côté les Vents ses enfants; mais Jupiter les précipita sous les eaux, et Astræus fut attaché au ciel et changé en astre. Beaucoup de poètes font les Vents enfants d'Eole. Virgile les renferme dans des cavernes pour les empêcher de bouleverser le monde :

Pater omnipotens speluncis abdidit atris.

ASTRAMPYLUS, auteur ancien qui n'est connu que par un traité qui a pour titre ; *Oneirocriticon*, in-8°, 1599.

ASTRÉE, fille d'Astræus, ou de Jupiter et de Thémis, vint habiter la terre durant le siècle d'or;

mais les crimes des hommes l'en chassèrent et l'obligèrent de remonter au ciel, où elle occupe la partie du Zodiaque appelée le signe de la Vierge. C'est ce qui a fait dire à Sénèque :

Neglecta terras fugit, et mores feros
Hominum, et cruenta cæde pollutas manus
Astræa Virgo, siderum magnum decus.

On la représente avec un regard formidable, tenant une balance d'une main et une épée de l'autre.

ASTRONOME (L'). On appelle de ce nom un écrivain du IXe siècle, auteur de l'*Histoire de l'empereur Louis-le-Débonnaire*, à la cour duquel il avait exercé quelque charge. On a donné plusieurs éditions de cet ouvrage : la meilleure et la plus exacte est celle qui se trouve dans le 2e tome de la "Collection des historiens" de Duchesne. L'auteur eut plusieurs conférences avec l'empereur sur les matières d'astronomie. Le président Cousin a traduit du latin en français cet ouvrage, qui se trouve dans son "Histoire de l'empire d'Occident", tom. 1er.

ASTRUC (Jean), docteur de la faculté de Montpellier, né à Sauve, dans le diocèse d'Alais, le 19 mars 1684, professa d'abord la médecine dans l'université où il avait pris ses degrés. Le bruit de son savoir étant parvenu à la capitale, la faculté de Paris l'adopta en 1743. Louis XV le mit au nombre de ses médecins consultants, et lui donna une place de professeur au collége royal. Les étrangers, que l'ardeur d'apprendre attirait à Paris, s'empressaient de se procurer une place dans son école : la foule des auditeurs la rendait souvent trop petite. Ce médecin mourut à Paris le 5 mai 1766, à 83 ans, après avoir eu le titre de premier médecin d'Auguste II, roi de Pologne. Il s'était rendu auprès de ce prince; mais, se trouvant trop gêné à sa cour, il la quitta bientôt. Sa modestie, sa politesse, son humeur bienfaisante, sa sagesse et sa modération, le rendaient aussi recommandable que son savoir. Ses principaux ouvrages sont : | *Origine de la peste*, 1721, in-8° ; | *de la Contagion de la peste*, 1724, in-8° ; | *de Motu musculari*, 1710, in-12 ; | *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*, 1737, in-4° ; | *de Morbis venereis libri sex*. Cet ouvrage n'avait d'abord paru qu'en un volume in-4°, en 1736; mais, les exemplaires ayant été rapidement enlevés, l'auteur en fit faire peu d'années après une seconde édition en 2 vol., et Jault le traduisit en français, 4 vol. in-12. L'auteur est absolument convaincu que le mal dont il traite est nouveau; assertion que Gardane réfuta avec beaucoup de force. En convenant que cette maladie a pris des accroissements extraordinaires et proportionnels à l'extrême corruption de nos mœurs, l'on ne peut se dispenser de croire que la nature en existe depuis un très-grand nombre de siècles. Gardane le prouve par des observations de tous les genres, particulièrement par les lois qui ordonnaient le bannissement ou la séquestration de ceux qui en étaient atteints. Mais il semble que l'ancienneté des livres saints suffit pour décider l'âge de ce genre de contagion. On y trouve plusieurs passages qu'on ne peut guère entendre d'une maladie différente; par exemple: "Qui se jungit fornicariis, putredo et

vermes hæreditabunt illum". Eccli. 19. "Recede a malo; sanitas quippe erit umbilico tuo". Prov. 3. "Ne attendas fallaciæ mulieris, ne fortè gemas in novissimis, quando consumpseris carnes tuas et corpus tuum". Prov. 5. On peut voir, outre l'ouvrage de Gardane, une excellente Dissertation de Guillaume Becket, chirurgien de Londres, insérée dans les "Transact. Phil.", tom. 30, n° 357, et tom. 31, n° 365, 366; | *Traité des maladies des Femmes*, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide la pratique la plus sûre et la mieux éprouvée, avec un catalogue chronologique des médecins qui ont écrit sur ces maladies, 6 vol. in-12, 1761, 1765. On y trouve beaucoup de méthode, jointe à une instruction complète sur les différents maux qui affligent le beau sexe; | l'*Art d'Accoucher, réduit à ses principes*, où l'on expose les pratiques les plus sûres et les plus usitées dans les différentes espèces d'accouchements, avec l'*Histoire sommaire de l'art d'Accoucher*, et une lettre sur la conduite qu'Adam et Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfants, 1766, in-12. Ce traité, purement élémentaire et à la portée des sages-femmes pour lesquelles il est destiné, est le résultat des leçons que l'auteur fit en 1745, 1746 et 1747, aux écoles de médecine, pour les sages-femmes de Paris. (*Voyez* HECQUET et HIÉROPHILE.) | *Theses de phantasia, de sensatione, de fistula ani, de judicio, de hydrophobia*; | *de Motus fermentativi causa*, 1702, in-12; | *Mémoires sur la Digestion*, 1714, in-8°; | *Tractatus pathologicus*, 1766, in-8°, et *Tractatus therapeuticus*, 1743, in-8°; | *Traité des tumeurs*, 1759, 2 vol. in-12; | *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12 (*Voy.* CONDAMINE); | *Dissertations* sur différentes matières médicales, et sur d'autres qui n'y ont aucun rapport, telles que ses *Conjectures sur les mémoires originaux qui ont servi à Moïse pour écrire la Genèse*, Paris, 1753, in-12; et sa *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'ame*, Paris, 1755, in-12. Les ouvrages de ce savant ne sont point de vaines compilations; ils sont remplis de choses curieuses et agréablement variées. Il y a de l'érudition et de la critique, et dans le style de la noblesse et de la chaleur. Ce qui les rend surtout précieux, c'est qu'ils respirent l'ardeur et le zèle d'un médecin ami de l'humanité, et d'un philosophe chrétien. On a publié, après sa mort, des *Mémoires* pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier, in-4°, 1767.

ASTYAGES, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes, suivant Hérodote. Cet historien, et Justin long-temps après lui, rapportent que, pendant la grossesse de Mandane sa fille, mariée à Cambyse, il vit en rêve une vigne qui sortait de son sein, et qui étendait ses rameaux dans toute l'Asie. Les mages lui assurèrent que ce songe signifiait que l'enfant que portait Mandane, subjuguerait plusieurs royaumes. Cette princesse ayant accouché de Cyrus, Astyages ordonna à Harpages son confident de le faire mourir; mais Harpages ne put exécuter cet ordre barbare. Ce monarque, irrité de sa désobéissance, lui fit manger la chair de son propre fils. On dit que Harpages vengea cette san-

glante injure en appelant Cyrus, qui détrôna son grand-père, l'an 559 av. J.-C. Ce récit d'Hérodote ne paraît qu'un conte. Celui de Xénophon n'a pas plus de réalité. Il dit que Cyrus était fils d'un roi de Perse, dont il reçut une très-bonne éducation; qu'Astyages son grand-père l'appela à sa cour de bonne heure; que, pendant un séjour de quatre ans, il amusa le vieillard par ses saillies, et le charma par sa douceur et sa libéralité; que Cyrus vécut toujours très-bien avec Astyages, et avec Cyaxare son successeur. Cette partie de l'histoire appartient encore, à quelques égards, aux temps fabuleux, et plusieurs circonstances en échappent aux recherches de la plus vigilante critique. (*Voy.* CYRUS.)

ASTYANAX, fils unique d'Hector et d'Andromaque, perdit très-jeune son père. Sa mère le cacha soigneusement, parce que les Grecs avaient répandu que cet enfant vengerait la mort de son père. Ulysse, l'ayant découvert, le fit précipiter du haut des murailles de Troie. On connaît la touchante exclamation de cette mère désolée à la vue du jeune Ascagne, fils d'Énée, qui lui retraçait l'image du sien :

O mihi sola mei super Astyanactis imago !
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

ATABALIBA, ou ATAHUALPA, [était fils d'Huana-Capac, douzième inca, et d'une princesse de Quito, royaume dont il hérita en 1517 : son frère aîné Huescar eut le Pérou. Il s'établit entre les deux héritiers une sanglante guerre, dans laquelle Huescar succomba.] Atabaliba le fit massacrer avec toute la race des incas. Intimidé par l'arrivée des Espagnols, que Huescar avait appelés à son secours, il demanda une entrevue à Pizarre, et se rendit à Catamalca avec une troupe de domestiques qui avaient caché des armes sous leurs habits, dans le dessein de massacrer le général espagnol. Xerez, Zarate, Herrera, et les meilleurs historiens d'Espagne, rapportent ce fait d'une manière uniforme; il répond d'ailleurs parfaitement à la perfidie et à toutes les mauvaises qualités de l'usurpateur fratricide; et les contes absurdes dont le péruvien Garcilasso a farci l'Histoire romanesque de son pays, ôtent toute autorité à ce qu'il écrit d'Atabaliba. Pizarre fit faire le procès à son prisonnier, qui fut étranglé à un poteau, l'an 1533. Il faut convenir qu'il ne méritait pas un meilleur sort; mais on trouva à redire qu'on ne l'eût pas envoyé en Espagne, comme il l'avait demandé, et qu'on eût allégué, dans la sentence de mort, les victimes humaines, et autres horreurs qui étaient en usage chez cette nation lâche et abominable, mais dont Atabaliba ne paraissait pas devoir être personnellement responsable. On a dit encore que les Espagnols n'avaient aucun droit de s'ingérer dans les affaires du Pérou; mais ne pourrait-on pas croire que l'état des peuples sauvages, sanguinaires, anthropophages, etc., ne doit pas être envisagé comme une propriété sacrée? La raison, l'humanité, condamnent de telles constitutions; subjuguer ces peuples pour en faire des hommes, ne paraît point être un exploit contraire à la justice ni à la bienfaisance. « Il sera toujours beau, dit Montesquieu, de gouverner les hommes

pour les rendre heureux.» (*Voy.* Cortez, Manco-Capaco, Montezuma.)

ATALANTE, fille de Schenée, roi de l'île de Scyros, tirait supérieurement de l'arc, et ne connaissait point d'égal à la course et dans les autres exercices du corps. Se voyant poursuivie par une foule d'amants à cause de sa beauté, elle leur déclara, par ordre de son père, qu'elle ne donnerait sa main qu'à celui qui pourrait la vaincre. Plusieurs jeunes princes le tentèrent, et s'en retournèrent confus. Elle remporta, aux jeux institués en l'honneur de Pélias, le prix sur Pélée, contre qui elle lutta. Hippomène s'étant présenté au combat de la course, instruit par Vénus, fut le seul qui remplit la condition prescrite : la déesse lui conseilla de jeter dans la carrière trois pommes d'or, que l'imprudente Atalante s'amusa à ramasser; par cette ruse, l'heureux Hippomène gagna le prix, et força la princesse à reconnaître en lui son vainqueur et son époux. — Il y a une seconde Atalante, fille d'Iasius, roi d'Arcadie, qui donna le premier coup au sanglier de Calydon, et par cette action mérita l'amour de Méléagre, roi du pays. Elle épousa Mélanion, dont elle eut un fils nommé Parthenope.

*ATAULPHE, roi des Visigoths, succéda à Alaric son beau-frère, en 411. Il prit Rome, et emmena captive Galla-Placidie, fille du grand Théodose et sœur de l'empereur Honorius. A la prière de cette princesse, il sauva Rome du pillage et de l'incendie. Ataulphe avait formé le projet de s'unir à Placidie; ce mariage l'aurait mis à même de s'allier aux Romains, et d'en obtenir ensuite un établissement dans les Gaules. Mais, Honorius lui ayant refusé la main de sa sœur, il envahit les Gaules, les ravagea, et semblait menacer l'Aquitaine. Il se ligua ensuite avec Jovien, et força ainsi le premier à lui céder l'Aquitaine, à condition cependant qu'il rendrait Placidie, et combattrait les ennemis d'Honorius dans les Gaules. Il abandonna Jovien, le vainquit, et envoya sa tête à Honorius. Il demanda de nouveau la main de Placidie, et n'obtint encore qu'un refus; il s'en vengea en portant la désolation dans la Provence, et épousa Placidie malgré son frère. Peu de temps après, il marcha contre Marseille; l'héroïque contenance des habitants le força à en abandonner le siége. Pour tâcher de se réconcilier avec son frère, Placidie engagea Ataulphe à abandonner Narbonne aux Romains, et lui fit tourner ses armes contre les Suèves, les Alains et les Vandales, qui avaient successivement envahi l'Espagne. Ataulphe franchit les Pyrénées, et arriva sans obstacle jusqu'à Barcelone. Ses ennemis fuyaient devant lui, et en peu de temps il aurait conquis toute l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers, gagné par Singeric, qui usurpa le trône après sa mort. Ataulphe avait recommandé que l'on renvoyât Placidie avec honneur à la cour de son frère; mais son barbare meurtrier la fit suivre à pied, dans les rues de Barcelone, sa marche triomphale. Quatre années de règne avaient suffi à Ataulphe pour faire les exploits dont nous avons parlé.

ATAYDE (Don Alvare d'), gouverneur de Malaca pour le roi

de Portugal Jean III, se rendit odieux par ses exactions et ses violences. Il s'opposa fortement au voyage que saint François-Xavier voulut faire à la Chine, se saisit du vaiseau de Jacques Pereyra, qui devait l'y conduire, et multiplia tellement les obstacles, que l'apôtre des Indes y mourut dans l'île de Sancian, à la vue de la Chine, avant de pouvoir y porter la foi. Le vice-roi des Indes, sur les plaintes qu'on lui fit de la tyrannie et de l'avarice de D. Alvare, le priva du gouvernement de Malaca, et, l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'état, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là, tous ses biens furent confisqués à la chambre royale; et, pour lui, il fut condamné à une prison perpétuelle.

ATAYDE (Georges), comte de Castanheira, Portugais, assista, en qualité de théologien, au concile de Trente. Après la septième session, il se retira à Rome, où il fut employé à la réformation du Bréviaire. Il fut ensuite fait évêque de Vizeu en 1568. Après y avoir rempli avec zèle tous les devoirs d'un bon évêque, il quitta son siége pour ne vaquer qu'à son salut, et refusa depuis constamment les archevêchés d'Evora et de Lisbonne. Il ne put néanmoins se défendre d'accepter la dignité de grand-aumônier, que le cardinal D. Henri lui offrit; et cette dignité l'engagea à recueillir les *Privilèges accordés à la chapelle royale*, qui furent imprimés en 1609. Philippe II l'honora aussi de son estime, et le nomma président du conseil de conscience. Il mourut en 1611, âgé de 76 ans.

ATEPOMARE, roi d'une petite partie des Gaules, ayant mis le siége devant Rome, déclara aux assiégés qu'il ne ferait point de paix avec eux, qu'ils ne lui livrassent les femmes des principaux citoyens. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les servantes de leurs femmes dirent qu'il fallait plutôt les envoyer elles-mêmes à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cet avis ayant été suivi, elles prirent le temps que les Gaulois étaient ensevelis dans un profond sommeil; et l'une d'elles, montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, l'on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appelée "fête des servantes".

*ATHA, imposteur du VIIIe siècle (2e de l'hég.), surnommé "Mocanna", parce qu'il portait un masque d'or, s'attacha à Abou-Moslem, chef d'une secte à la tête de laquelle il fut bientôt lui-même. Il prétendait que l'esprit de Dieu, après avoir passé dans Adam, Noé, les grands prophètes et Abou-Moslem, était arrivé jusqu'à lui. Assiégé par le calife Mehdey dans la Transoxane, il mit le feu au château et périt dans les flammes vers l'an 779 de J.-C. (163 de l'hég.)

*ATHAI, auteur arabe, né à la Mecque, mort l'an 114 de l'hégyre, est considéré par les musulmans comme le plus ferme soutien de leur doctrine. On trouve sa "Vie" écrite par Jafey dans "l'Histoire des saints musulmans".

ATHALARIC, roi d'Italie, obtint le trône, après la mort de Théodoric, son aïeul maternel, en

septembre 526. Il était fils d'Heuteric et d'Amalasonte, laquelle lui donna une éducation digne de sa naissance. Les Goths, craignant que ses maîtres n'énervassent son courage, demandèrent que ce prince fût formé par eux aux exercices militaires. Le jeune Athalaric, laissé à sa disposition, se corrompit aisément au milieu d'une cour de guerriers dissolus. S'étant abandonné à la débauche, il mourut d'une maladie de langueur, âgé à peine de 16 ans, en 534. Les catholiques le regrettèrent. Ils avaient trouvé auprès de lui justice et protection. Le pape Félix III s'étant plaint de ce que les Goths obligeaient les clercs de plaider devant les juges séculiers, Athalaric donna un édit solennel en faveur des libertés et privilèges de l'Église.

ATHALIE, fille d'Achab et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfants que son fils Ochosias avait laissés. Jocabed, sœur de ce dernier, sauva Joas, que le grand-prêtre Joïada fit reconnaître pour roi par les soldats et par le peuple. Athalie, accourue au bruit du couronnement, fut mise à mort par les troupes, l'an 878 av. J.-C. Saint Jérôme dit qu'Athalie n'est nommée fille d'Achab que par imitation, c'est-à-dire par ses crimes et ses impiétes qu'elle imita parfaitement; et cela parce qu'elle est aussi nommée fille d'Amri; mais Athalie était réellement fille d'Achab et petite-fille d'Amri. On sait que, dans l'Écriture sainte, le nom de fils se donne à l'égard des ancêtres même les plus reculés.

*ATHALIN (Claude-François), médecin, né à Cemboing en Franche-Comté, le 10 mars 1701, professa la médecine à Besançon où il mourut le 15 mai 1782. Il est l'aïeul d'un officier-général du même nom, aujourd'hui aide-de-camp de Louis-Philippe. Athalin a laissé les ouvrages suivans : *Institutiones anatomicæ per placita et responsa*, Vesuntione, 1756, in-8°, et une *Lettre à un médecin*, etc., Besançon, 1746, in-8°.

*ATHANAGILDE, roi des Visigoths en 554, mort à Tolède en 567, maria sa première fille à Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la deuxième, à Sigebert, roi d'Austrasie.

ATHANARIC, chef des Goths, le plus puissant de cette nation, fit en 369, la guerre à l'empereur Valens, qui le contraignit de demander la paix. Mais il fallait convenir d'un lieu pour traiter. Athanaric ne voulut jamais passer sur les terres des Romains, prétendant que son père le lui avait défendu : de sorte que, pour ne rien faire contre la dignité de l'empire, on mit sur le Danube des bateaux, où Valens d'un côté, et Athanaric de l'autre, vinrent conclure la paix. Ce Goth était païen, et exerça d'horribles cruautés envers les chrétiens; il en fit brûler une multitude pour n'avoir pas voulu adorer une statue qu'il faisait porter de maison en maison. Ses propres sujets s'élevèrent contre sa tyrannie. Réduit à implorer le secours de Théodose, il fut reçu par cet empereur avec bonté, le 11 janvier 381, et mourut le 25 du même mois.

ATHANASE (Saint), né à Alexandrie, d'une famille distinguée, fut élevé au diaconat par saint Alexandre, évêque de cette

ville. Dieu, qui le destinait à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à la fois des subtilités de la dialectique et de la puissance des empereurs, avait mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce qui pouvaient le rendre propre à remplir cette haute destination. Il accompagna son évêque au concile de Nicée, et s'y distingua par son zèle et son éloquence. Saint Alexandre le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. Il signala son entrée dans l'épiscopat en refusant de recevoir Arius à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventèrent mille impostures contre celui qu'ils n'avaient pu gagner; espèce d'armes que les sectaires de tous les temps ont employée contre les défenseurs de la foi. L'empereur Constantin indiqua un concile à Césarée pour le condamner ou pour l'absoudre; mais le saint évêque refusa de s'y trouver, parce que ses ennemis auraient été ses juges. On assembla un autre concile à Tyr, en 335; les ariens et les méléciens le composaient presque entièrement. Ces imposteurs l'accusèrent de trois crimes : le premier, d'avoir violé une vierge; le deuxième, d'avoir tué l'évêque Arsène, et le troisième, d'avoir gardé sa main droite pour des opérations magiques. Le premier chef d'accusation fut confondu par la prétendue vierge elle-même, qui, ayant paru au concile pour accuser le saint prélat, s'adressa au prêtre Timothée, qui s'était présenté à la place d'Athanase, et lui fit voir qu'elle ne connaissait pas même l'accusé de vue. Les deux autres calomnies furent réfutées par Arsène, qui se montra plein de vie avec ses deux mains. Cela n'empêcha pas cette assemblée factieuse de condamner Athanase. On le déposa. Le saint prélat s'adressa à Constantin; mais cet empereur, prévenu contre lui par les ariens, qui l'avaient accusé d'empêcher la sortie des blés d'Alexandrie pour Constantinople, le relégua à Trèves. Ce prince ordonna, dans sa dernière maladie, qu'on le fît revenir, malgré les oppositions d'Eusèbe de Nicomédie, évêque courtisan, homme de lettres factieux, et sectateur déclaré d'Arius. Son fils, Constantin le Jeune, ayant rappelé, en 338, les évêques catholiques chassés de leur siége, fit revenir saint Athanase. En 340, le concile d'Alexandrie, composé de 100 évêques, écrivit une lettre synodale à tous les prélats catholiques, pour le laver des nombreuses infamies qu'on avait vomies contre lui; mais, ses ennemis ne cessant d'en inventer de nouvelles, à mesure que les anciennes étaient détruites, il alla à Rome, où le pape Jules, auquel il en avait appelé (1), convoqua un concile de

(1) Rien de plus remarquable que la manière dont saint Athanase lui-même s'exprime sur cet appel, dans sa lettre au pape. On voit qu'il regarde les appels au saint-siége de Rome comme tenant aux fondements de l'Église et à la doctrine formelle de l'Évangile, ainsi qu'à la conviction unanime des évêques catholiques. *A prædictis fratribus definitum est consonanter ut vestra sancta romana interpelletur sedes, cui ab ipso Domino potestas ligandi et solvendi speciali privilegio super alias concessa est. Ipsa firmamentum a Deo fixum, ipsa est sacer vertex, in quo omnes vertuntur, sustentantur, levantur.* Marcel d'Ancyre et Asclepas de Gaza en appelèrent également au pape. Jules reçut leurs plaintes, comme étant chargé, en qualité de chef des pasteurs, dit Sozomène, de veiller sur toutes les Églises, et il les rétablit sur leur siége. «Ignorez-vous, écrit ce pontife, en cette occasion, aux évêques d'Orient, qu'il est d'usage de commencer par nous informer de ce qui se passe en pareil cas, afin que nous puissions régler ce qui paraît juste? Il fallait donc vous adresser à nous, si vous aviez des sujets de plaintes contre un évêque...... C'est ce que nous avons appris de l'apôtre saint Pierre, et ce

50 évêques, qui le déclara innocent. Le concile de Sardique, assemblé 5 ans après, en 347, confirma la sentence de celui de Rome, et déposa de l'épiscopat l'usurpateur de son siége. Athanase y fut rétabli en 349, à la sollicitation de l'empereur Constant. Après la mort de ce prince, Constance, prince d'un caractère faible, léger, inconstant, dissimulé, opiniâtre dans l'hérésie arienne, qu'il soutint par toutes sortes de cruautés, l'exila de nouveau, après l'avoir fait condamner par des évêques de sa secte. Athanase, poursuivi par ses ennemis, délaissé par ses amis, prit le parti de s'enfoncer dans le désert. Il y visita les monastères, et les édifia. Le pape Libère, traité avec inhumanité dans l'exil que lui avait attiré sa fermeté contre les ennemis d'Athanase, consentit enfin à sa condamnation : ce ne fut pas un des coups les moins sensibles pour ce saint évêque. Les ariens mirent sur le trône patriarchal d'Alexandrie un certain Grégoire, qui le posséda jusqu'à la mort de l'empereur Constance. Saint Athanase, rendu à son peuple, fut obligé de le quitter de nouveau. Les païens l'ayant rendu odieux à Julien, ce prince, aussi crédule que superstitieux, nourrissant d'ailleurs dans son cœur une haine formelle contre J.-C., ordonna qu'on chassât d'Alexandrie ce défenseur de sa divinité. Athanase se cacha une seconde fois; mais, dès que Jovien fut monté sur le trône impérial, il reparut dans Alexandrie, où son troupeau le reçut comme un pasteur qui avait souffert pour lui. Il assembla un concile des évêques d'Egypte, de la Thébaïde et de la Libye, au nom duquel il adressa une lettre à Jovien, dans laquelle on proposait la formule de foi du concile de Nicée, comme règle de la foi orthodoxe. Il se rendit lui-même auprès de ce prince à Antioche. Les ariens, qui étaient venus pour le noircir dans l'esprit de l'empereur, se retirèrent confus de le voir l'objet de l'amitié et de l'estime de ce prince, tandis qu'eux-mêmes étaient un objet d'horreur et de mépris. Valens, successeur de Jovien, fut moins favorable à la saine doctrine. Athanase se vit obligé de prendre la fuite pour la quatrième fois, et de s'enterrer quatre mois de suite à la campagne, dans un petit bâtiment construit sur le tombeau de son père. L'empereur l'ayant rap-

dont je ne vous parlerais pas, parce que je vous crois suffisamment instruits, si ce que vous venez de faire ne nous avait affligé. » C'est encore par l'autorité de ce pape que les évêques d'Orient et d'Occident s'assemblent à Sardique en 347, pour dissiper les nuages que les ariens avaient élevés au sujet des décrets de Nicée. — Ursace et Valens, les suppôts de l'arianisme, s'étant rétractés au concile de Milan, en 349, le concile les renvoie au saint-siége pour être jugés. — Eustache de Sébaste, ayant été déposé par le concile de Mélitine, en Arménie, s'adresse au pape Libère, qui le restitue à son siége. —Lorsque Ursace et Valens retournent à leurs premières erreurs, c'est encore de Rome que part la sentence qui les soumet à l'anathème. Le pape saint Damase, après les avoir condamnés dans un concile, en donne avis à tous les évêques. Le même pape concourt avec l'empereur à la convocation du second concile général contre Macédonius; et il a déjà proscrit l'erreur à Rome, lorsque les Pères l'anathématisent à Constantinople. On voit, en toute occasion, que, dans ces premiers siècles, les jugements définitifs venaient constamment de Rome. Le même ordre de choses fut soigneusement conservé dans es siècles suivants. (*Voyez* INNOCENT Ier.) Saint Bernard regardait l'appel à Rome comme *aussi nécessaire dans l'Église que le soleil dans le monde*. Les évêques de France, dans une de leurs plus nombreuses assemblées (20 janvier 1620), en parlent comme d'une maxime fondamentale de la hiérarchie, dont l'observance tient substantiellement à la conservation de l'Église : *Hortamur episcopos omnes, ut apostolicam sedem, ut pote Dei sponsione infallibili fundatam, omniumque Ecclesiarum matrem, omni honore cultuque, prosequantur; ipsa enim, ut cum B. Athanasio loquamur, est sacrum illud caput, a quo in omnes Ecclesias, velut totidem membra, omnis spiritus diffunditur, quo nutriuntur et conservantur.*

pelé, le saint évêque ne s'occupa plus qu'à préserver son peuple du venin de l'hérésie, et à se préparer à la mort. Il mourut enfin très-paisiblement dans les bras de son peuple, le 2 mai 373, après quarante-six ans au moins d'épiscopat, passés dans une agitation perpétuelle. « Il termina sa vie, dit saint Grégoire de Nazianze, dans un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux martyrs, à l'exemple desquels il avait généreusement combattu pour la vérité. Je dirai, pour renfermer son épitaphe en peu de mots, qu'il sortit de cette vie mortelle avec beaucoup plus d'honneur et de gloire qu'il n'en avait reçu à Alexandrie, lorsqu'après ses différents exils il y rentra de la manière la plus triomphante. Qui ne sait en effet que tous les gens de bien pleurèrent amèrement sa mort, et que la mémoire de son nom est restée profondément gravée dans leur cœur? Puisse-t-il du haut du ciel abaisser sur moi ses regards, me favoriser, m'assister dans le gouvernement de mon troupeau, conserver dans mon Eglise le dépôt de la vraie foi! Et si, pour les péchés du monde, nous devons éprouver les ravages de l'hérésie, puisse-t-il nous délivrer de ces maux, et nous obtenir par son intercession la grâce de jouir avec lui de la vue de Dieu! » Quelques incrédules ont peint ce grand homme comme un zélateur imprudent, comme un boute-feu, un fanatique. La vérité est qu'il n'opposa jamais que la patience, la prudence et la force de la vérité à une persécution de 50 ans. Son caractère se montre dans ses ouvrages: il n'injurie point ses adversaires, il ne cherche point à les aigrir, il les accable par l'autorité de l'écriture sainte et par la force de ses raisonnements. « Il avait, dit l'abbé de la Bletterie, dans son éloquente "Histoire de Jovien", l'esprit juste, vif et pénétrant, le cœur généreux et désintéressé, un courage de sang-froid, et, pour ainsi dire, un héroïsme uni, toujours égal, sans impétuosité ni saillies; une foi vive, une charité sans bornes, une humilité profonde, un christianisme mâle, simple et noble comme l'Evangile; une éloquence naturelle, semée de traits perçants, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa vie rendait la vertu respectable; sa douceur dans le commerce le faisait aimer. Le calme et la sérénité de son ame se peignaient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avait quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas les sciences profanes, mais il évitait d'en faire parade. Habile dans la lettre des Écritures, il en possédait l'esprit. Jamais ni Grecs ni Romains n'aimèrent autant la patrie qu'Athanase aima l'Église, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avait rompu aux affaires ecclésiastiques. L'adversité, qui tend et raffine le le génie, lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avait donné un coup d'œil admirable pour apercevoir des ressources, même humaines, quand tout paraissait désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il était dans son siége, et de la mort lorsqu'il était en exil, il lutta près de

50 ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnements, profonds en intrigues, courtisans déliés, et maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la disgrâce, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler, lors même qu'il fuyait devant eux, et qu'il était enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisait dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses ennemis : les ariens l'accusaient de magie, et les païens prétendaient qu'il était versé dans la science des augures, et qu'il entendait le langage des oiseaux : tant il est vrai que sa prudence était une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les moments de se produire ou de se cacher, ceux de la parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut fixer l'inconstance du peuple (des Alexandrins, c'est tout dire), trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Égypte, et dans le sein même d'Alexandrie; entretenir des correspondances, ménager des protections, lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un faible ami ne se faire jamais un ennemi, excuser les faiblesses avec une charité et une bonté d'ame qui font sentir que, s'il condamnait les voies de rigueur en matière de religion, c'était moins par intérêt que par principes et par caractère. Julien, qui ne persécutait pas les autres évêques, du moins ouvertement, regardait comme un coup d'état de lui ôter la vie, croyant que la destinée du christianisme était attachée à celle d'Athanase. » Nous avons diverses éditions des *OEuvres* de ce saint. Celle de Commelin, en 1600, et celle de Paris, 1627, avec les corrections de Pierre Nannius, sont belles; mais la meilleure est celle de D. de Montfaucon, en 3 vol. in-fol., 1698, corrigée sur tous les anciens manuscrits, enrichie d'une version nouvelle, d'une "Vie" du saint, de plusieurs ouvrages qui n'avaient point vu le jour, et de quelques opuscules attribués à saint Athanase : on y joint ordinairement, du même D. de Montfaucon, "Collectio nova Patrum græcorum", Paris, 1706, 2 vol. in-fol. Les principaux ouvrages de ce père sont : | sa *Défense de la Trinité et de l'Incarnation;* | ses *Apologies;* | ses *Lettres;* | ses *Traités contre les ariens, les méléciens, les apollinaristes* et *les macédoniens.* Le style de saint Athanase n'est ni au-dessus, ni au-dessous du sujet qu'il traite, tour-à-tour noble, simple, élégant, clair, pathétique. « On y trouve (dit Photius, le meilleur critique des écrivains de sa langue), avec une diction nette, facile, abondante, une force et une finesse inimitables. Tout ce qu'il avance, et qu'il présente sous le jour le plus avantageux, porte sur une logique solide, et en même temps susceptible de termes nobles et des ornements de la haute éloquence. Mais son plus grand art consiste à cacher l'art même; et rien ne paraît si simple et si naturel que

les traits les plus victorieux. Il s'insinue dans les esprits, couvert de ses moyens qui font disparaître sa personne : ce n'est pas l'auteur, c'est la raison même qui domine le lecteur; et celui-ci se trouve persuadé sans s'être aperçu qu'on le voulût faire; docteur et orateur d'une sagesse extrême, d'un goût exquis, d'une justesse unique dans l'expression, partout il proportionne exactement le tour du discours au sujet qu'il traite, et aux personnes qui l'écoutent. » Érasme était grand admirateur du style de saint Athanase, et il le préférait à celui de tous les autres Pères. Il trouvait qu'il n'était point dur et difficile comme celui de Tertullien, point gêné et embarrassé comme celui de saint Hilaire, point recherché comme celui de saint Grégoire de Nazianze, point entortillé comme celui de saint Augustin. Il est partout, selon le même auteur, facile, élégant, orné, fleuri, et admirablement adapté aux différents sujets que traite le saint docteur; et si quelquefois ils n'ont pas tout le poli que l'on pourrait désirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires, et aux persécutions, qui ne permettaient pas à saint Athanase de mettre la dernière main à tous ses ouvrages. Un ancien moine, nommé Come, avait coutume de dire : « Quand vous trouverez quelque chose des ouvrages de saint Athanase, si vous n'avez pas de papier, écrivez-le sur vos habits. » (*Pra. spirit.*, c. 40.) On ne connaît pas l'auteur du *symbole* qui porte son nom; mais la plupart des savants pensent qu'il n'est pas de lui, quoiqu'il soit l'exacte expression du dogme pour lequel il a tant souffert. Quesnel l'attribue à Vigile de Tapse; Antelmi à Vincent Lérins : l'abbé Le Clerc publia une Dissertation en 1730, tendant à prouver que ce symbole est réellement de saint Athanase. Nous avons une *Vie de saint Athanase*, par Godefroi Hermant, en 2 vol. in-4°, très-propre à faire connaître ce défenseur de la divinité de J.-C., et ses adversaires.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, fut ordonné par les Anoméens, du vivant de Marcel, évêque de cette ville; mais le défaut qui se trouvait dans sa promotion à l'épiscopat fut réparé par le zèle qu'il fit éclater pour la foi de Nicée, et par les combats qu'il soutint pour défendre la divinité du Verbe et du Saint-Esprit. Il envoya deux prêtres au concile d'Antioche en 343, et assista à celui de Thyane en 366. Il mourut vers l'an 372. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile lui donnent de grands éloges.

ATHANASE, diacre de Jérusalem, soutint avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, et fut persécuté par Théodose, chef du parti des eutychiens, patriarche intrus de Jérusalem. Athanase, lui ayant reproché les cruautés qu'il exerçait, fut enlevé par des satellites, qui, après l'avoir déchiré à coups de fouet, lui coupèrent la tête, vers l'an 452. [Son corps fut traîné par un pied dans toute la ville, et donné à manger aux chiens.] Le Martyrologe fait mention de lui le 5 juillet.

ATHANASIE (Sainte), fille de Nicétas et d'Irène, naquit au commencement du IXe siècle, dans l'île d'Égine. Étant encore vierge, elle avait résolu de se consacrer à

Dieu; mais ses parents la forcèrent de se marier à un officier, qui fut tué peu d'années après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque temps veuve, elle fut obligée de se marier une seconde fois, par l'édit de l'empereur Michel-le-Bègue, qui ordonnait aux filles nubiles et aux jeunes veuves de se marier; édit aussi contraire à la liberté personnelle et civile des citoyens, qu'à la liberté évangélique et au respect dû aux conseils de l'apôtre; édit digne d'un prince qui voulait rétablir le judaïsme, et qui régnait en despote violent et débauché. Le second mari d'Athanasie, touché des exemples de sa femme, entra dans un monastère, et Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après, elle transporta cette nouvelle communauté dans un lieu écarté et solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastère fut appelé "Timie", c'est-à-dire lieu honoré et respecté. Athanasie fut obligée de faire un voyage à Constantinople, et mourut à son retour, le 15 août 866. Les Grecs font sa fête le 16 août.

* ATHANASIO (Don Pèdre), peintre espagnol, né à Grenade en 1638, mort en 1688, adopta la manière de Van-Dyck et de P. de Moya. La ville de Grenade possède presque tous ses tableaux, entre autres une *Conception* et une *Conversion de Saint-Paul*, très-estimées.

ATHANATUS, homme d'une force prodigieuse, se promenait, au rapport de Pline-le-Naturaliste, sur un théâtre, revêtu d'une cuirasse de plomb, pesant 500 livres, et chaussé avec des brodequins qui en pesaient autant. Quoique Pline passe pour exagérateur, on n'a pas plus sujet de douter de ce fait que de ce qu'on a raconté de Milon de Crotone. (*Voy.* ce nom.) Scheuchzer, dans sa "Physica sacra", tom. 4, pag. 480, fait mention d'un Allemand qui leva un canon de 1900 livres, et d'un Anglais qui porta 2019 livres de plomb.

ATHÉAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, et promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne, s'il lui donnait du secours. Les troupes de Philippe étant venues trop tard, le Scythe les renvoya. Ce fut la source d'une guerre dans laquelle Athéas fut tué à 90 ans, 340 av. J.-C. On dit que, dans les courses que ses gens faisaient sur les Macédoniens, ils prirent un célèbre musicien, nommé Iménias. Athéas le fit chanter; et comme ses sujets, tout farouches qu'ils étaient, l'écoutaient avec complaisance : « Pour moi, dit Athéas, j'aime mieux entendre hennir un cheval que d'ouïr chanter cet homme-là. » Cela nous paraît bien barbare; il se pourrait cependant qu'il y eût là quelque chose qui tînt de près à la bonne philosophie, ou tout au moins au génie d'un guerrier insensible à tout ce qui peut causer des impressions molles et sensuelles.

ATHELSTAN, [huitième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne,] fils aîné et successeur d'Edouard, surnommé l'"Ancien" ou le "Vieux", et petit-fils du grand Alfred, monta sur le trône en 925, régna 16 ans, et se signala par sa prudence et son courage. [Ses deux frères aînés, admirant ses

qualités rares, lui cédèrent tous leurs droits, quoiqu'ils fussent enfants légitimes, tandis que lui était fils naturel d'Édouard.] Le père ayant éteint le royaume des Danois parmi les Est-Angles, le fils chassa ces peuples du Northumberland, et força les Gallois à lui payer chaque année un tribut considérable. Il vainquit aussi les Écossais, en 938, et mourut en 941, après avoir fait à l'Église et à l'état tout le bien que peut leur faire un prince bon, juste et chrétien.

ATHÉNAGORAS, ou Athénagore, d'Athènes, philosophe chrétien, adressa à Marc-Aurèle, et a son fils Commode, associé à l'empire, une *Apologie* dans laquelle il décharge les chrétiens de toutes les calomnies qu'on imaginait contre eux. On voit par cette *Apologie* que les païens les accusaient de trois crimes principaux, d'athéisme, de tuer et de manger un enfant dans leurs assemblées, de s'y livrer ensuite à l'impudicité. Accusations absurdes qu'Athénagoras n'eut pas de peine à réfuter, et qui prouvent autant la parfaite innocence des chrétiens que la haine aveugle de leurs ennemis, haine qui se manifestait dans tous les procédés des païens contre les enfants de l'Évangile. « Pourquoi, demande Athénagoras, sous le règne de deux princes philosophes, et naturellement équitables, n'accorde-t-on pas aux chrétiens, qui font profession d'honorer la Divinité, la même liberté dont jouissent les superstitions les plus absurdes? Pourquoi ne procède-t-on pas contre des hommes dont les mœurs sont innocentes, dans la même forme juridique que contre des malfaiteurs coupables des plus grands crimes? » Questions qui trouvent une réponse toute naturelle dans l'opposition essentielle qu'il y aura toujours entre la perversité et la corruption du monde, et la religion de J.-C., conformément à ce divin oracle : "Eritis odio omnibus propter nomen meum. Nolite mirari si vos odit mundus". Conrad Gesner, et Suffridus Petri ont traduit du grec en latin cette *Apologie*. On a encore de lui un *Traité sur la Résurrection des morts*. Ces deux ouvrages sont écrits avec pureté : on les trouve dans la "Bibliothèque des Pères" et à la suite des Œuvres de Saint-Justin, dans l'édition des Bénédictins. Ils ont été imprimés plusieurs fois séparément. La meilleure édition de ces deux traités est celle d'Oxford, 1706, in-8°, sous le titre de *Legatiò pro christianis*. [L'*Apologie* et le *Discours sur les morts*, d'Athénagoras, ont été traduits en français par Arnaud du Frerier en 1577. On trouve, en outre, une "Analyse" de l'*Apologie* dans le 1er volume de la "Suite des anciens apologistes de la Religion chrétienne", par l'abbé de Gourcy, Paris, 1785, in-8°.] Quelques critiques protestants font plusieurs reproches contre la doctrine d'Athénagoras, et l'accusent d'y avoir mêlé trop d'idées platoniciennes. Mais il faut faire attention que cet écrivain parlait à des empereurs qui faisaient profession de philosophie, et qui, sans doute, respectaient Platon; c'était un trait de prudence de se conformer à leur goût, et de leur alléguer en plusieurs choses l'autorité de ce philosophe. Quand même Athénagoras aurait conservé, après sa conversion, les

opinions platoniciennes qui lui paraissaient conciliables avec les dogmes du christianisme, nous ne voyons pas où serait le crime. De là même il s'ensuit que notre religion, dès sa naissance, n'a pas redouté l'examen des philosophes. Martin Fumée, seigneur de Genillé, s'avisa de mettre sous le nom d'Athénagoras le roman du vrai et parfait amour, contenant les "Amours honnêtes de Théogène et de Charides", en 1599 et 1612, in-12; mais cet ouvrage n'a jamais existé avant lui, ou du moins avant son siècle. L'abbé Lenglet l'attribue à Philander. Quelque mince que soit le mérite de cet ouvrage, on peut louer l'intention de l'auteur, qui voulait l'opposer au roman obscène des "Amours de Théagène et de Chariclée". (*Voyez* HÉLIODORE, d'Emèse.)

* ATHÉNÉE, mathématicien grec, vers l'an 210 avant J.-C., inventa une horloge d'eau ou clepsydre, qui mesurait le temps par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisait sortir d'un orifice étroit.

ATHÉNÉE, médecin de Cilicie, florissait du temps de Pline. Il soutenait que le feu, l'air, l'eau et la terre, n'étaient pas les vrais éléments; mais le chaud, le froid, le sec et l'humide, et un cinquième qu'il ne savait comment définir : il l'appelait "esprit", en grec "pneuma"; ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de "pneumatiques". On voit que, dans le choix des quatre éléments, Athénée prenait des effets pour des causes et des principes.

ATHÉNÉE, grammairien, appelé le "Varron des Grecs", né à Naucrate en Egypte, vivait dans le IIe siècle, sous Marc-Aurèle. Son érudition était profonde, et sa mémoire prodigieuse. De tous les ouvrages qu'il avait composés, il ne nous reste que les *Dipnosophistes*, c'est-à-dire les *Sophistes à table*, en 15 livres, dont les deux premiers, une partie du troisième, et presque tout le dernier, nous manquent. Le nombre infini de citations et de faits curieux rendent cet ouvrage intéressant à tous ceux qui aiment à connaître les mœurs de l'antiquité. L'auteur aurait pu se dispenser de faire égayer ses philosophes par des médisances et des obscénités. Noël le Comte ("Natalis Comes") l'a traduit en latin, et c'est sur cette version que l'abbé de Marolles l'a mis en français. Ces deux traductions sont peu fidèles. L'édition d'Athénée donnée par Casaubon, 1621, 2 vol. in-fol., avec la traduction latine de Daleschamps, est préférable à toutes les autres. [Une nouvelle traduction latine par Jacobs a paru à Iéna en 1809, in-8°.] — Il ne faut pas le confondre avec ATHÉNÉE, philosophe de Séleucie, ami intime de Muréna, et venu à Rome sous Auguste, qui conspira contre ce prince; il fut néanmoins jugé innocent, et mourut, quelque temps après, écrasé par la chute de la maison où il dormait.

ATHÉNÉE, de Bysance, ingénieur sous Gallien, fut employé par cet empereur pour fortifier les places de Thrace et d'Illyrie exposées aux incursions des Scythes. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les machines de guerre*, imprimé dans le "Recueil des ouvrages des anciens mathématiciens", Paris, 1693, in-fol., grec et latin.

ATHÉNOBIUS, fils de Démétrius, fut envoyé par Antiochus-Sidétès, roi de Syrie, vers Simon Machabée, pour lui demander la restitution des villes de Joppé, de Gazara et de la forteresse de Jérusalem, et de payer des tributs pour les villes qu'il occupait hors de la Judée. Simon répondit qu'il n'avait rien usurpé du domaine du roi, et que, pour les places que le roi répétait, elles avaient été prises par les Juifs pour se mettre à couvert des maux continuels qu'elles occasionaient. Athénobius alla reporter la réponse de Simon à Antiochus au siége de Dora. Ce monarque envoya contre lui Cendebée, qui fut défait et mis en fuite par les deux fils du grand-prêtre Simon. (I. "Mach." 16.)

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, précepteur et ami d'Auguste, avait été choisi par César pour veiller à l'éducation de ce prince. Le philosophe donna souvent de très-bons avis à son disciple, qui en profita quelquefois. Auguste aimait les femmes. Parmi les dames qu'il cultivait, il y avait la femme d'un sénateur, ami d'Athénodore. Celui-ci, étant allé le voir, le trouva baigné de pleurs. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litière qu'Auguste envoyait à sa maîtresse, et s'étant présenté à Auguste, étonné de ce déguisement, il lui dit : « A quoi vous exposez-vous, seigneur? Un mari au désespoir ne peut-il pas se déguiser, et laver dans votre sang la honte que vous lui prépariez?» Auguste ne fut pas fâché de cette leçon : elle le rendit plus circonspect et plus équitable. Athénodore, ayant obtenu la permission de se retirer à Tarse, sa patrie, conseilla en partant à son élève, pour calmer son naturel bouillant, de compter les vingt-quatre lettres de l'alphabet des Grecs, avant de suivre les mouvements de sa colère; mais il paraît qu'il ne les compta pas long-temps. Ce philosophe mourut à l'âge de 82 ans, pleuré de ses compatriotes, qui, par une reconnaissance absurde, lui décernèrent des sacrifices comme à un dieu. Athénodore avait fait plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, entre autres un *Traité de la Noblesse*, un *du Travail et du Délassement*. Quelques critiques croient que c'est le même Athénodore qu'Auguste, au rapport de Suétone, chargea de l'éducation de Claude, qui depuis parvint à l'empire. Bruker ("Hist. crit. de la philosoph.") adopte cette opinion : mais l'abbé Sévin ("Mém. de l'Acad. des belles-lettres", t. 13, p. 54.) prouve assez bien qu'Athénodore, précepteur d'Auguste, était mort avant la naissance de Claude. — Pline-le-Jeune parle d'un philosophe ATHÉNODORE, auquel un spectre apparut avec des circonstances effrayantes. Mais l'ensemble de cette histoire n'en favorise pas la croyance, et Pline lui-même ne sait dans quel sens et jusqu'à quel point on peut l'adopter.

ATHÉNODORE (Saint), évêque de Néocésarée, frère de saint Grégoire-le-Thaumaturge, assista au concile d'Antioche contre Paul de Samosate, et fut martyrisé pendant la persécution d'Aurélien, vers l'an 233. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint ATHÉNODORE, évêque de Mésopotamie, martyrisé sous le président

Eleusius, du temps de Dioclétien.

ATHÉNOGÈNE, martyr du IIIe siècle, fut jeté dans un abîme. Saint Basile, au chap. 3, du livre du "Saint-Esprit", fait mention d'une *Hymne sur la Trinité,* qu'il composa avant d'être précipité.

ATHIAS (Joseph), Juif, imprimeur d'Amsterdam, publia, en 1661 et 1667, deux éditions de la *Bible hebraïque,* en 2 vol. in-8°, qui lui méritèrent une chaîne d'or et une médaille, dont les états-généraux lui firent présent. Ces éditions étaient recherchées par les savants avant celle d'Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8°. Il mourut en 1700. [La *Bible* d'Athias, conjointement avec la "Polyglotte" d'Alcala et de Bamberg, ont servi comme de base à l'édition de Rainescius, réimprimée en 1793, par les soins du savant Dorderlein.] — Il ne faut pas le confondre avec Isaac ATHIAS, rabbin espagnol, dont on a une *Explication* des différents préceptes de la loi mosaïque.

ATHLONE (Godard DE RÉEDE, comte D'), d'une famille distinguée de Westphalie, général des troupes hollandaises, après avoir remporté des victoires qui facilitèrent à Guillaume III la conquête de l'Irlande, fit la campagne de 1702 avec le duc de Marlborough, et mourut l'année d'après à Utrecht. Il s'était distingué autant par sa clémence que par sa valeur.

*ATKINS (Richard) né dans le comté de Glocester en 1615, et mort en prison pour dettes, l'an 1677, a composé un livre intitulé: *Traité sur les progrès de l'imprimerie en Angleterre*, Londres, 1664, in-4°.

*ATKINS (Sir Robert), jurisconsulte anglais, naquit en 1621. Nommé chevalier du Bain au couronnement de Charles II, en 1661, il fut ensuite un des douze grands juges d'Angleterre dans la cour des communs plaids en 1679. Mécontent de la tournure que prenaient les affaires, il abandonna les charges publiques pour aller vivre à la campagne. Mais le procès du fameux lord Russel vint le tirer de son repos. Atkins défendit son client avec une éloquence dont on voit peu d'exemples, mais ne put l'arracher à l'échafaud, en 1688. Il contribua de tout son pouvoir à la révolution qui précipita Jacques II du trône. Le roi Guillaume le récompensa en le nommant lord-chef-baron ou premier président de la cour de l'échiquier, et orateur de la chambre des pairs à la place du marquis d'Halifax. Atkins mourut dans ses terres en 1709. On a de lui: *Traités parlementaires et politiques,* vol. in-8°; | *Dissertation sur l'élection des membres du parlement,* | et un *Discours*, très-applaudi dans le temps, qui contient une violente diatribe contre Louis XIV, et qui dénonce toute la corruption du gouvernement anglais. — Son fils ATKINS (sir Robert), élu membre du parlement par le comté de Glocester, écrivit l'*Histoire* de ce comté, et mourut à l'âge de 67 ans, en 1711.

ATLAS, roi de Mauritanie, fils d'Uranus et frère de Prométhée, passait pour un habile astronome. On dit qu'on lui est redevable de l'invention de la sphère. Les poètes ont feint qu'il portait le ciel sur ses épaules. Il fut métamorphosé en montagne, pour avoir refusé l'hospitalité à

Persée. Baer, dans une « Dissertation sur les Atlantiques », croit qu'Atlas n'est autre que Jacob, que les Atlantiques sont les Hébreux, et l'Atlantide, la Judée. Quoique cette assertion ait un air de paradoxe, on ne peut lire ce que l'auteur a écrit là-dessus sans être tenté d'y acquiescer. (*Voyez* « Historisch - Critiquer Versuch uber die Atlantiquer », à Francfort et à Leipsick, 1777.) C'est la traduction de la « Dissertation » de Baer, dont il n'existe plus un exemplaire chez les libraires. L'imprimeur, découragé de ce qu'il ne vendait pas dans ce siècle de frivolité un ouvrage de pure érudition, s'étant pressé à en faire des enveloppes; c'est donc à la traduction qu'il faut recourir pour apprécier les savantes recherches de l'auteur. Quelques-uns pensent qu'il n'y a jamais eu d'autre Atlas, que la montagne qui porte ce nom, et que sa hauteur extrême faisait envisager comme tenant aux étoiles, et conséquemment comme un excellent observatoire astronomique : cette idée rend parfaitement le sens du vers de Virgile :

. . . . Ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Le même poète personnifie de la sorte le mont Atlas :

. . . . . Cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, et vento pulsatur et imbri;
Nix humeros infusa tegit, tum flumina mento
Precipitant senis, et glacie riget horrida barba.

ATOSSE, fille aînée de Cyrus, roi de Perse, épousa d'abord Cambyse son propre frère, ensuite le mage Smerdis. Elle fut mariée en troisièmes noces, l'an 521 av. Jésus-Christ, à Darius, dont elle eut Xercès, qui succéda à son père dans le royaume des Perses. Atosse, selon Ussérius, est la même qui est appelée Vasthi dans l'Ecriture. Il ne faut pas s'attendre à trouver quelque chose d'exact et d'uniforme chez les écrivains sur cette époque de l'histoire profane : ce n'est qu'en la combinant avec l'Histoire sainte, qu'on trouve quelque point d'appui pour se décider; mais cette combinaison même est un ouvrage pénible et incertain. (*Voyez* Assuérus.)

ATRÉE, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Pélops, et père d'Agamemnon et de Ménélas, vivait l'an 1291 avant J.-C. Thyeste, son frère, s'étant fait aimer de sa femme Erope, et craignant le ressentiment d'Atrée, se retira dans un lieu de sûreté. Atrée feignit de s'être réconcilié avec lui, et lui fit manger dans un festin deux enfants, fruits de son crime. Sénèque, Crébillon et Voltaire ont mis ces horreurs sur le théâtre : mais quel peut être le but de telles représentations, sinon de noircir le caractère national, de le familiariser avec les forfaits, d'exalter l'imagination par des images atroces, et d'irriter les cœurs par des commotions aussi inutiles que dangereuses? Horace, dans son « Art poétique », semble avoir voulu proscrire ce sujet de la scène :

Nec humana palam coquat exta nefarius Atreus.

On dira qu'il n'a condamné que la représentation de la catastrophe; mais quel est donc ce choix des dramatistes, qui se déterminent pour des sujets dont l'action principale n'est pas représentable?

ATRONGE, simple berger qui se fit roi de Judée, tandis qu'Archélaüs demandait à Rome cette couronne pour lui. Le roi berger, s'étant soutenu quelque temps avec le secours de quatre de ses frères,

aussi vaillants que lui, fut pris enfin par Archélaüs. Ce prince lui mit sur la tête une couronne de fer, le fit promener sur un âne par toutes les villes de son royaume, et le dépouilla ensuite de la vie.

ATROPOS (mot grec qui signifie "inflexible"), l'une des trois Parques. (*Voyez* Parques.)

ATTALE Ier, roi de Pergame, cousin-germain et successeur d'Eumène, combattit les Gaulois et les vainquit. Il poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus, et prit le titre de roi, que ses prédécesseurs n'avaient point. Il secourut les Romains contre Philippe, 42e roi de Macédoine, et mourut laissant quatre fils, l'an 197 avant Jésus-Christ, après un règne de 44 ans. Il s'illustra par sa générosité, par sa valeur et sa fidélité envers ses alliés.

ATTALE II, "Philadelphe", roi de Pergame et frère d'Eumène II, prit la couronne, et la fit passer ensuite sur la tête de son neveu, dont il était le tuteur. Il défit Antiochus, donna du secours aux Romains, arrêta les irruptions de Démétrius, et fonda Attalie, Philadelphie et d'autres villes. Il mourut l'an 138 avant Jésus-Christ, âgé de 82 ans. Ce prince était fort lié avec les philosophes de son temps, particulièrement avec Polémon, chez lequel cependant il n'y avait pas grande sagesse à puiser. (*Voyez* Polémon.) C'est à cet Attale que les Romains écrivirent en faveur des Juifs. (I. "Mach." 16.)

ATTALE III, roi de Pergame, surnommé "Philométor", fils d'Eumène et de Stratonice, commença son règne par ôter la vie à plusieurs de ses amis et de ses parents. Il abandonna ensuite le soin de ses affaires pour s'occuper entièrement de son jardin. Il y cultivait des plantes salutaires et des poisons, tels que l'aconit et la ciguë, qu'il envoyait quelquefois en présent à ses amis. Ce prince bizarre quitta le jardinage, pour se livrer à la fonte des métaux. Il avait entrepris d'élever un tombeau à sa mère; mais, ayant trop long-temps travaillé au soleil, il contracta une fièvre, et en mourut l'an 134 avant Jésus-Christ, sans laisser d'enfants de Bérénice sa femme. On lui attribue l'invention des tapisseries. Il laissa les Romains héritiers : "Populus romanus meorum hæres esto", portait son testament; sur quoi la république prit possession de son royaume.

ATTALE (Priscus-Attalus), né dans l'Ionie, s'avança à la cour des empereurs d'Occident, et obtint le rang de sénateur. Il était préfet de Rome en 409, lorsqu'Alaric se rendit maître de cette ville. Ce prince le fit reconnaître empereur par le sénat et le peuple romain; mais, étant ensuite mécontent de lui, il le dépouilla, en 410, de la pourpre impériale, qu'il envoya à l'empereur Honorius. Attale, obligé de suivre Alaric comme un simple particulier, devint la risée de la cour de ce roi, qui le revêtit encore peu de temps après des habits impériaux, pour avilir de plus en plus la majesté romaine. On prétend qu'un jour Alaric le produisit en public habillé en empereur, et le lendemain il le fit paraître à sa suite avec une robe d'esclave. Ce fantôme d'empereur reprit, après la mort d'Alaric, la pourpre dans les Gaules; mais, comme il n'avait

ni argent, ni soldats, ni province, il erra jusqu'en 416, qu'il fut pris par le général Constance, et envoyé à Honorius, qui était pour lors à Ravenne. Ce prince le laissa vivre, et se contenta de lui faire couper la main qui avait porté le sceptre; il publia même un édit par lequel il pardonnait aux gens de guerre qui l'avaient suivi. Attale mourut dans l'île de Lipari, où Honorius l'avait relégué.

*ATTARDI (Bonaventure), religieux augustin, né à Saint-Philippe-d'Argyre en Sicile, professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane, nommé, en 1738, provincial de son ordre en Sicile et à Malte, fut l'un de ceux qui attaquèrent vivement Muratori, lorsqu'il eut soutenu qu'un chrétien n'était pas obligé de verser son sang pour défendre l'opinion de l'immaculée conception de la Sainte-Vierge.

* ATTAVANTI (Paul), provincial de l'ordre des frères Servites, et appelé communément " frère Paul de Florence " naquit dans cette ville l'an 1419. Il se distingua par son savoir et son éloquence; les charmes de son élocution lui méritèrent d'être comparé à Orphée par un philosophe instruit de son temps. Il étendit son ordre dans diverses provinces et royaumes d'Italie, et mourut en 1499, âgé de 80 ans. On a de lui : *Vita beati Joachimi ordinis Servorum*, insérée dans le tome 2 des Actes de Bollandus; | *Quadragesimale de reditu peccatoris ad Deum*, Milan, 1479, in-4°; | *Breviarium totius juris canonici*, Milan, 1478-79, in-fol.; | *Expositio in psalmos pœnitentiales*, Milan, 1479, in-4°; | *De origine ordinis Servorum B. Mariæ dialogus*, Parme, 1727, in-4°, Florence, 1741, in-8°. Attavanti a encore composé d'autres ouvrages, entre autres, une *Histoire de sainte Catherine de Sienne*; | *Histoire de la maison de Gonzague*; mais ils n'ont point été imprimés.

* ATTEIUS-CAPITO, un des plus habiles jurisconsultes de Rome, d'après Tacite, vivait sous le règne d'Auguste. Il fut tribun avec Aquilius Gallus, et consul avec Germanicus. Tibère lui conserva la faveur dont il avait joui sous Auguste, et l'éleva à des emplois honorables. Il croyait superstitieusement qu'il n'était pas permis de graver sur des anneaux l'image des dieux. Son respect pour ses divinités ne l'empêcha pas de ramper servilement devant l'empereur et de flatter ses passions. Tibère, qui avait la prétention de s'exprimer avec pureté et élégance, consulta un jour Atteius sur l'emploi d'un mot nouveau : « On ne s'est jamais servi de ce mot jusqu'ici, répondit Atteius, mais nous nous en servirons à l'avenir par le respect que nous avons pour tout ce qui vient de vous. » Pomponius, moins courtisan, ajouta : « Vous pouvez, César, donner aux hommes le droit de bourgeoisie, mais non aux mots. » Atteius a laissé des ouvrages loués par d'anciens auteurs, qui en citent des fragments. Ses écrits étaient : | *Commentaria ad Duodecim Tabulas*; | *Conjectaneorum libri* CCLX, *de pontificio Jure*; | *de Jure sacrificiorum libri decem*; | *de senatoris Officio*. Atteius mourut l'an 23 de J.-C.

* ATTENDOLO (J.-Baptiste), prêtre séculier, né à Capoue vers l'an 1520, mort en 1592, s'adonna à

l'étude des belles-lettres; il était très-versé dans les langues anciennes et modernes, et fit des poésies estimées. Il prit part dans la querelle entre l'académie de la Crusca, dont il était membre, et Camille Pellegrino, au sujet de la « Jérusalem délivrée », dont il se constitua le défenseur. Ce fut lui qui, après la mort de Transillo, corrigea l'ouvrage de ce poète, intitulé : « Le lacrime di san Pietro », laissé imparfait par l'auteur.

ATTERBURY (François), naquit à Mittleton, dans la province de Buckingham, le 6 mars 1662. Ses premières études, faites aux colléges de Westminter et d'Oxford, annoncèrent ses talents. Dès l'âge de 22 ans, il mit en vers latins l'« Absalon » et l'« Achitophel », de Dryden, poète anglais. En 1687, année de son doctorat, il écrivit une *Apologie pour Martin Luther*, contre les catholiques; ouvrage peu digne de ses lumières, et dont l'enthousiasme de secte fait tout le mérite. Le roi Guillaume le fit son chapelain. Il eut la même charge sous la reine Anne, fut doyen de Westminster, et évêque de Rochester en 1713. Après la mort de cette princesse, Atterbury, s'etant déclaré pour le prétendant, fut enfermé dans la tour de Londres, en 1722, et banni l'année suivante du royaume. Cet évêque anglican, retiré en France, fut l'ami des gens de lettres; il s'en fit rechercher par son érudition et par son goût, et aimer par sa politesse et les agréments de son commerce. Il mourut à Paris en 1732, âgé de 71 ans. On a de lui : | des *Sermons* en anglais; | des *Lettres latines*, dignes des meilleurs littérateurs : on les trouve dans le recueil des Pièces de littérature, par l'abbé Granet; | des *Réflexions sur le caractère de Japis dans Virgile*. On peut voir un long extrait de cette dissertation à la fin du Virgile de l'abbé des Fontaines. L'auteur la composa pendant son séjour à Paris, comme il le dit par ces vers élégants qui terminent son écrit :

Hæc ego lusi
Ad Sequanæ ripas, Tamesino a flumine longe,
Jam senior, languensque, sed ipsa in morte, meorum
Quos colui patriæque memor, nec degener usquam.

ATTERSOL (Guillaume), savant anglais, vivait au commencement du XVIIe siècle. Il a composé plusieurs ouvrages : le plus connu est son *Commentaire* en anglais sur le « livre des Nombres », 1618, in-fol.

ATTICUS (Titus Pomponius), chevalier romain, fils d'un père qui cultivait les lettres, et qui lui inspira ce goût, fut étroitement uni avec Cicéron, son contemporain. Les proscriptions de Cinna et de Sylla l'obligèrent de se retirer à Athènes. Il y apprit la langue grecque avec tant d'attention, qu'il la parlait aussi facilement que la latine. Les troubles de Rome étant calmés, Atticus revint dans sa patrie, emportant les regrets de tous les Athéniens. Un de ses oncles lui laissa près d'un million, dont il ne se servit que pour se faire des amis. Le célèbre orateur Hortensius et tout ce qu'il y avait de plus distingué à Rome, furent étroitement liés avec lui. Durant les guerres civiles de Pompée et de César, de Marc-Antoine et de Brutus, il se comporta si bien, qu'il fut aimé de tous, sans inspirer aucun ombrage. [Cependant, quand il apprit que Brutus était forcé de quitter l'Italie, il lui envoya 100,000 sesterces, et donna

ordre qu'on lui en remît 300,000 en Épire.] Content de partager sa vie entre les plaisirs de l'esprit et ceux du cœur, il refusa constamment toutes les charges. Il composa des *Annales*, des *Éloges des hommes illustres*, en vers, et plusieurs autres écrits grecs et latins. Parvenu à l'âge de 77 ans, sans avoir eu aucune maladie, il ressentit les faiblesses de la philosophie, et n'eut pas le courage de supporter les infirmités de la vieillesse; il se laissa mourir de faim, quoique son ami Cicéron se fût efforcé de lui faire comprendre que la vraie philosophie proscrivait toute espèce de suicide, et qu'il n'était pas permis à l'homme de quitter à volonté le poste où Dieu l'avait placé. "Piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis, nec injussu ejus a quo ille datus est, ex vita migrandum est". Il mourut l'an 33 av. J.-C. Cicéron lui a adressé les deux beaux traités "de Amicitia" et "de Senectute", et écrit un grand nombre de lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république et de ses affaires domestiques. L'abbé Montgault les a traduites en français, avec des notes, 6 vol. in-12. (*Voyez* ce nom.)

ATTICUS (Hérode), fils d'Atticus, préfet de toute l'Asie sous Nerva, était d'une famille illustre d'Athènes, et descendait des Eacides. Il avait eu un de ses ancêtres consul à Rome, et fut lui-même consul l'an 143. Disciple de Favorin et de Polémon, il fut le maître de l'empereur Verus; cette éducation, à en juger par ses fruits, lui fit peu d'honneur. Son père lui avait laissé des richesses immenses; mais il préféra à tous ses trésors la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente. On disait de lui, qu'il était la langue grecque elle-même, et le roi du discours. Il avait composé divers ouvrages; mais il ne reste de lui que sa réputation. Il mourut dans un âge avancé. On prétend que, dans sa vieillesse, il répondit à un homme puissant qui le menaçait: "Ne sais-tu pas qu'à mon âge, on ne craint plus?" Cette réponse, qui renferme un sens profond, et qui devrait être vraie, est contredite néanmoins par la pusillanimité ordinaire aux vieillards, et qui, suivant Horace, en fait le caractère:

Res omnes timide gelideque ministrat.

Dans le XVI[e] siècle, on a trouvé un monument grec qui fait mention de cet Atticus. C'est une colonne de marbre avec une inscription, que Saumaise a publiée avec des notes.

ATTICUS, moine de Sébaste, en Arménie, [n'étant encore que prêtre, servit de témoin contre saint Jean Chrysostôme, lorsque celui-ci fut chassé de Constantinople. Il succéda à Arbène] sur le siége patriarcal de cette ville, en 406, du vivant de saint Jean Chrysostôme, pasteur légitime. Le pape Innocent I[er], et divers évêques d'Orient désapprouvèrent cette élection. Innocent envoya ses légats pour rétablir saint Jean Chrysostôme; mais ils furent maltraités par le parti d'Atticus, sans qu'il soit certain qu'Atticus y eût part, tout se faisant par ordre de l'impératrice Eudoxie, qui régnait despotiquement. Ce qui peut en faire douter, c'est qu'après la mort de saint Jean, le pape lui accorda sa communion,

à condition qu'il remettrait le nom du saint patriarche dans les diptyques, ce qu'Atticus exécuta sans répugnance. Devenu possesseur légitime de son siége, il édifia son troupeau et l'instruisit. Il composa un traité *de Fide et Virginitate*, pour les princesses filles de l'empereur Arcadius. Saint Cyrille et le pape saint Célestin font son éloge, et se servent de son témoignage contre les erreurs de Nestorius. Les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine citent ses écrits, pour en composer, avec les témoignages des autres Pères, une chaîne de traditions contre les nestoriens et les eutychiens. Saint Prosper loue le zèle avec lequel il opposa aux pélagiens l'antiquité de la foi. Il mourut en 437.

ATTILA, prince scythe et idolâtre, surnommé le "fléau de Dieu" roi des Huns, en 434, [régna d'abord avec son frère Bleda, qu'il fit ensuite assassiner, attribuant ce meurtre à une inspiration du ciel. Afin de mieux se concilier le respect des Huns, il leur fit accroire qu'il avait trouvé l'épée de leur divinité tutélaire, avec laquelle il pouvait prétendre à l'empire du monde.] Il commença par désoler la Thrace et l'Orient, et imposa un tribut à l'empereur Théodose-le-Jeune. Il s'avança ensuite du côté du Danube et du Rhin, mit tout à feu et à sang, entra dans les Gaules, saccagea Trèves, Worms, Mayence, Tongres, Arras, etc. Troyes fut délivré par son évêque. (*Voy.* saint Loup.) Il fondit sur Orléans, l'an 451. Aétius, Théodoric et Mérovée, qui avaient joint leurs troupes contre ce monstre altéré de sang, le chassèrent de devant cette ville. Ils lui livrèrent bataille peu de temps après dans les plaines de Châlons (1) et lui tuèrent, dit-on, plus de 200 mille hommes; mais il est bon de se rappeler toujours, à l'occasion des anciennes batailles, que le nombre de tués y est toujours exagéré, comme celui des combattants. Attila, frémissant de fureur et de rage, craignit pour la première fois. Il avait fait dresser au milieu de son camp un large bûcher, où il devait se précipiter avec tous ses trésors, en cas qu'il eût le dessous. C'était fait de lui, si Aétius, qui appréhendait que la défaite des Huns n'augmentât trop la puissance de Thorismond, roi des Goths, fils de Théodoric, tué dans la bataille, n'eût empêché ce prince de forcer le camp des barbares, et de les massacrer tous. Attila eut le temps de se retirer vers le Rhin. De là il passa dans la Pannonie, pour recruter ses troupes et rassembler ses forces contre l'Italie, où il entra en 452. La ville d'Aquilée fut la première dont il se rendit le maître. Après en avoir enlevé toutes les richesses, et égorgé les habitants, il la livra aux flammes. Comme elle ne fut ni rétablie ni démolie depuis, et que le feu épargna tout ce qui n'était pas combustible, ses ruines présentent encore aujourd'hui un aspect imposant et bien propre à fixer les regards d'un voyageur philosophe. Milan, Padoue, Vérone, Mantoue, Plaisance, Modène, Parme, et pres-

(1) Plusieurs écrivains pensent que c'est au siége d'Orléans même qu'Attila fut défait, et qu'au lieu de *Campis catalaunicis*, il faut lire *Secalaunicis*, la bataille s'étant donnée, selon eux, près de Sologne (*Secalaunum* ou *Secalaunia*). Il est effectivement difficile de comprendre qu'Attila ait levé le siége d'Orléans sans en venir aux mains. Les plaines de l'Orléanais semblent aussi propres à vérifier cette leçon.

que toute la Lombardie et la Vénétie, essuyèrent à peu près le même traitement. [Le prétexte de cette nouvelle guerre était le refus qu'on lui avait fait de lui remettre Honoria, sœur de Valentinien III, qui avait eu la lâcheté de réclamer les secours d'Attila contre sa famille. Le barbare exigeait, avec la main d'Honoria, la moitié de l'empire.] Le pape saint Léon, craignant que Rome et son troupeau ne fussent la proie de ce brigand, eut le courage de l'aller trouver, et lui persuada, au grand étonnement de son armée, de rebrousser chemin. Baronius rapporte, d'après un écrivain du VIIIe siècle, qu'Attila vit deux personnes vénérables, qu'on a cru être saint Pierre et saint Paul, à côté du pape Léon, pendant qu'il parlait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la rétrogradation subite de ce barbare, à la voix d'un prêtre, est une merveille plus grande que toutes les apparitions. Il repassa le Danube avec un butin immense. L'année suivante, il revint dans les Gaules; mais, Thorismond l'en ayant chassé, Attila n'osa plus se montrer. Il épousa, peu de temps après, une fille du roi des Bactriens, se livra avec tant d'emportement aux plaisirs de la table et du lit, le soir et la nuit de ses noces, que, s'étant endormi, il lui prit un saignement de nez qui l'étouffa l'an 453. C'est ainsi que mourut ce conquérant, ou plutôt ce dévastateur, qui joignait à un courage impétueux, la férocité, l'artifice et la fourberie. Il prenait dans ses lettres et ses édits les titres suivants : "Attila, filius Bendemi, nepos magni Nemrod, nutritus in Engaddi, Dei gratia rex Hunnorum, Medorum, Gothorum, Dacorum, metus orbis et flagellum Dei". « Attila, fils de Bendemus, petit-fils du grand Nemrod, élevé et nourri dans Engaddi, par la grâce de Dieu roi des Huns, des Mèdes, des Goths, des Daces; la terreur de l'univers et le fléau de Dieu. » Il avait coutume de dire « que les étoiles tombaient devant lui, que la terre tremblait, et qu'il était un marteau pour le monde entier. » "Stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis". Il fut occupé pendant 20 ans de l'ambition de subjuguer la terre, et il n'enleva la plus grande partie des richesses des palais des rois, que pour les distribuer à ses soldats. Après ses expéditions, il se reposait dans une cabane, où on lui servait à manger dans des plats de bois. Tel devait être le caractère d'un homme destiné à châtier la mollesse et la corruption des Romains. [Attila était petit, mais très-robuste; il avait la voix forte et sonore; les rois qui suivaient sa cour disaient qu'ils ne pouvaient supporter la sévérité de ses regards.] Les chroniques hongroises lui supposent un frère, nommé Buda, qui, dit-on, donna son nom à la ville de Bude; mais ces chroniques n'ont pas, quant aux premiers temps de cette monarchie, toute l'authenticité désirable.

ATTILIUS, poète latin, a écrit quelques tragédies, et entre autres *Electra,* qu'il avait traduite de Sophocle, comme le fait remarquer Cicéron, qui trouvait ses vers durs. Suétone fait aussi mention de cette pièce. Il vivait vers l'an 615 de Rome.

*ATTIRET (Le frère Jean-De-

nis), naquit à Dôle, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702. Son goût le porta d'abord vers la peinture. Il étudia son art en France, et alla se perfectionner à Rome, à la sollicitation du marquis de Brossia, son protecteur. Il entra chez les jésuites à l'âge de 30 ans en qualité de frère convers. Les Pères de la Chine ayant demandé un peintre pour leur mission, Attiret demanda à partir. Il présenta à l'empereur son tableau de l'*Adoration des Rois*, qui a justement mérité les suffrages des connaisseurs. Habitant d'un pays nouveau, il lui fallut essayer son pinceau sur des matières nouvelles, et plier son goût aux bizarres usages de cette nation; il prit des leçons des peintres chinois, qui admirèrent son talent et s'avouèrent vaincus. L'empereur Kien-Long agrandissait tous les jours ses états par de nouvelles conquêtes. Attiret ne cessait pas plus de peindre que le roi de vaincre, et tous les mois voyaient éclore quelque tableau en l'honneur d'une nouvelle bataille gagnée. La rapidité avec laquelle il était obligé de les faire ne lui permit pas de les soigner parfaitement; mais l'empereur ne laissa pas d'en orner ses appartements. Attiret avait un logement dans le palais. Kien-Long se donnait tous les jours le plaisir d'aller le voir dessiner. Reconnaissant des services de son Apelles, il voulut le récompenser en lui envoyant le brevet de mandarin: l'humble frère le refusa constamment, et ne voulut même pas accepter la pension qui lui fut offerte. Accablé de travaux qui ne lui laissaient point un instant de relâche, il mourut en 1768, à l'âge de 66 ans, plus estimable par ses vertus qu'admirable par son talent. Attiret, au rapport des missionnaires, avait du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit, et une piété tendre unie au plus aimable caractère. Tous ses tableaux sont conservés dans un des appartements du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Son tableau de l'*Ange gardien* orne la chapelle des néophites, dans l'église de la Mission française de Pékin. On trouve une lettre d'Attiret dans le tome 37 des "Lettres édifiantes".

ATTO, ou Atton, surnommé "Second", fut fait évêque de Verceil, en 945. Il remplit avec zèle tous les devoirs de l'épiscopat, et gagna la confiance du roi Lothaire, qui le fit un de ses conseillers. Il ne vécut pas au-delà de l'an 960. On a de cet évêque un *Capitulaire* distribué en cent chapitres, inséré dans le "Spicilége" de dom Achery; des *Sermons*, des *Lettres*, des *Commentaires*, etc. Charles Barontius, chanoine de Verceil, a donné une édition de tous ces ouvrages, à Verceil, en 1768, en 2 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Atto, qui a écrit la *Vie de saint Jean Gualbert*, en latin, Rome, 1612, in-4°.

* ATTUMONELLI (Michel), membre de la société de médecine de Paris, né à Andria, dans la terre de Barri, royaume de Naples, en 1750, se fit recevoir docteur à Salerne. De retour à Naples, il fut quelque temps professeur de clinique à l'hospice royal des Incurables. Les armées françaises s'étant retirées de Naples en 1799, il vint se fixer à Paris, où il se créa bientôt une brillante clientelle; il y mourut le 17 juillet 1826. On

lui doit : | un *Mémoire sur les eaux minérales de Naples et sur les bains de vapeur*, | des *Eléments de physiologie médicale* ou *Physique du corps humain*, Naples, 1787 et 1788. Il avait entrepris de réduire le grand ouvrage sur l'Egypte, dont le prix est trop élevé pour beaucoup d'amateurs ; mais son travail est resté inédit.

* ATWOOD (Georges), physicien célèbre, naquit l'an 1742. Nommé professeur à Cambridge, il attira à son cours tout ce qu'il y avait de grands dans la ville. Le célèbre Pitt l'ayant entendu une fois seulement, lui procura un emploi dans les finances, et une pension dont il jouit jusqu'à la mort du ministre, arrivée en 1806. Il ne survécut lui-même qu'un an à son protecteur. Il a laissé : | *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet.* C'est lui qui a inventé la machine qui sert, dans les cabinets de physique, à démontrer les lois de la chute des corps; | *Analyse d'un cours sur les principes de la physique, fait à l'université de Cambridge;* | *Recherches fondées sur la théorie du mouvement, pour déterminer le temps des vibrations des balanciers des horloges.*

ATYS, jeune Phrygien, que Cybèle aima passionnément. Cette déesse lui laissa le soin des sacrifices qu'on lui offrait, à condition qu'il ne violerait pas son vœu de chasteté. Atys, ne l'ayant pas observé, se punit, en se faisant eunuque. Cybèle le métamorphosa en pin. Catulle a fait un poème, et Quinault un opéra sur ce jeune homme : on comprend combien gagnent les mœurs d'un peuple, de la jeunesse surtout, à entendre chanter de pareilles aventures.

ATYS, fils de Crésus, fut tué, dans une partie de chasse, par Adraste, qui le prit pour une bête fauve, et qui, pour expier ce meurtre involontaire, se perça de son épée sur le bûcher d'Atys. Mais ce récit est très-incertain. On doute même si toute l'histoire de Crésus n'appartient pas aux temps fabuleux.

AUBAÏS (Charles DE BASCHI, marquis D'), né au château de Beauvoisin en Languedoc, le 20 mars 1686, mort au château d'Aubaïs en 1777, a laissé un recueil de *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4°, qui ont servi à guider beaucoup d'auteurs dans leur travail. [Aubaïs travailla aux *Pièces fugitives* conjointement avec Ménard, mais il publia seul une *Géographie historique*, 1761, in-8°.]

* AUBAN (marquis DE SAINT-), lieutenant-général des armées du roi, fit dix-sept campagnes, se trouva à trente-huit siéges ou batailles, et mourut le 5 septembre 1783, après 46 ans de services. On lui doit un | *Mémoire sur les nouveaux systèmes d'artillerie*, 1775, in-8°; | une *Traduction du Traité des armes à feu*, d'Antoni; | quelques autres écrits sur l'art militaire.

AUBERT (Saint), "Audebertus", ou "Autpertus", fut sacré évêque de Cambrai et d'Arras le 21 mars 633, ces deux siéges étant alors réunis. Ses instructions, soutenues par la sainteté de sa vie, produisirent des fruits merveilleux. La conversion de saint Landelin fut le fruit de ses prières et

de ses larmes. Le comte Vincent, Waldetrade sa femme, sainte Aldegonde sa sœur, reçurent l'habit religieux des mains du saint évêque. Tous ces saints fondèrent des monastères par son conseil; il en fonda lui-même quelques-uns, et bâtit plusieurs églises. Il fit, en 666, la translation des reliques de saint Vaast d'Arras, et concourut à la fondation du monastère qui porte le nom de ce saint. Il fit fleurir la religion et l'étude des saintes lettres dans le Hainaut et la Flandre, mourut en 668, après trente-six ans d'épiscopat, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre à Cambrai. C'était autrefois une abbaye célèbre, connue sous le nom du saint évêque. [Alban Butler, dans les "Vies des pères", parle de lui au 13 décembre.] (*Voyez* sa "Vie", publiée par Mabillon, "Act., Ben." 1. tom. 2, pag. 873.)

*AUBERT (Saint), évêque d'Avranches, au xe siècle, fonda le chapitre du Mont-Saint-Michel.

AUBERT (Guillaume), sieur de Massoignes, né à Poitiers vers l'an 1534, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1553, et se fit une réputation par ses ouvrages. On distingue : | celui auquel il donna le nom singulier de *les Retranchements*, Paris, 1585, in-8°. C'est le recueil choisi de ses pièces qu'il jugeait dignes de passer à la postérité. Il contient entre autres un *Éloge* ampoulé du président de Thou, poème de 500 vers, qui ont été traduits en vers latins par Scévole de Sainte-Marthe; | un *Traité* en prose *de la connaissance de soi-même*, qui ne vaut pas celui d'Abbadie sur le même sujet; | *Vers* dédiés au chancelier de l'Hôpital, avec la traduction en vers latins de Scévole de Sainte-Marthe, in-8°, sans date; | *Histoire des guerres faites par les chrétiens contre les Turcs, sous Godefroy de Bouillon*, Paris, 1559, in-4°. Il mourut vers l'an 1601.

AUBERT (Pierre), avocat, né en 1642, et mort en 1733, laissa sa bibliothèque à la ville de Lyon, sa patrie, à condition qu'elle serait publique. On a de lui : | une nouvelle édit. du "Dictionnaire de Richelet", en 3 vol. in-fol., 1728, que les dernières ont fait oublier; | un recueil de *Factums*, en 2 vol. in-4°, Lyon, 1710.

*AUBERT (François), médecin de Marseille, né à Ollioules en 1692, mort en 1782, fut le médecin des pauvres, auxquels il légua tout son bien pour l'entretien d'un hôpital qu'il fonda. Il a publié une savante *Consultation sur la maladie noire*, 1745.

* AUBERT (J.), écrivain et avocat, né à Nancy, vers 1740, mort en 1801, était d'une famille qui comptait plusieurs bons jurisconsultes. Aubert se consacra lui-même au barreau, et mérita la bienveillance du roi Stanislas, dont la mort, arrivée en 1766, le priva d'un généreux et puissant protecteur. Aubert publia la Vie de ce monarque sous le titre de *Vie de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, Nancy, 1769, in-12. Les faits y sont exacts, mais on pourrait reprocher à l'auteur un style quelquefois diffus, et de trop nombreuses réflexions. Il rendit aussi hommage aux vertus de la fille de Stanislas, en faisant paraître la *Vie de Marie-Thérèse Leczinska, princesse de Pologne, reine de France et de Navarre*,

Nancy, 1774, in-8°. L'abbé Proyart, qui publia également les "Vies" de Stanislas et de Marie, paraît avoir puisé d'utiles renseignements dans celles qu'on doit à Aubert.

* AUBERT (Jean-Louis), connu sous le nom d'"abbé," bien qu'il ne fût que clerc tonsuré, censeur royal, professeur de langue et de littérature françaises au collége royal jusqu'en 1784, naquit à Paris en 1731, et y mourut en 1814. Un plaisant écrivit sur le buste de ce critique acerbe : « Passez vite, il mord. » Sa coopération à divers journaux, son poëme de *Psyché*, ses *Contes moraux* en vers, son drame de la *Mort d'Abel*, productions médiocres, l'ont fait moins connaître que ses *Fables*. Assez naturelles, assez purement écrites, elles sont quelquefois originales. La teinte de philosophie sentencieuse et caustique, qui s'y mêle à la naïveté de l'apologue, rappelle le siècle des d'Alembert et des Champfort. Dès 1774, les *OEuvres* d'Aubert étaient publiées en 2 vol. in-8°.

* AUBERT (Jean-Baptiste-Simon), religieux augustin, né à Fontvielle au diocèse d'Arles, le 14 août 1731, et mort dans le même lieu le 16 février 1816, professa la philosophie et la théologie, prêta serment à la Constitution civile du clergé de 1791, fut curé à Aix et ensuite président du presbytère des Bouches-du-Rhône. Devenu évêque de ce département après la mort de Roux (6 mai 1798), il donna sa démission en 1801, après avoir assisté au concile de Paris de la même année. Retiré dès lors dans le lieu de sa naissance, il vécut très-simplement. Son costume différait peu de celui des augustins réformés. Avant de mourir, il signa la rétractation de son serment. (*Voyez* l'"Ami de la religion et du Roi", tom. 62, pag. 274.)

* AUBERT-DUBAYET, né à la Louisiane en 1759, était, en 1780, sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais. Il fit la guerre d'Amérique, et se trouva en France au commencement de la révolution. Une brochure qu'il publia, en 1789, contre les Juifs, montre qu'il n'en adopta pas d'abord les principes; cependant il devint un des plus ardents novateurs de l'époque, et fut s'asseoir au corps législatif. Après la session, il rentra dans la carrière militaire, défendit Mayence en 1793, et se vit enfin forcé de livrer cette place au roi de Prusse. La garnison fut destinée à marcher contre la Vendée, où elle éprouva de nouvelles défaites. Aubert, qui l'avait suivie, passa en 1796, au commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. C'est de ce poste que le Directoire l'appela au ministère de la guerre, qu'il occupa pendant trois mois. Il eut pour retraite l'ambassade de Constantinople, où il mourut le 17 décembre 1797.

AUBERTIN (Edme), ministre de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, mort à Paris en 1652, est auteur d'un livre estimé dans sa communion, sous le titre de l'*Eucharistie de l'ancienne Eglise*, 1633, in-fol. Cet ouvrage a été victorieusement réfuté par Arnauld, dans la "Perpétuité de la Foi". [Bayle accuse Olivier, fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, d'avoir tourmenté ce ministre à sa mort.

Tous ceux qui connaissent le genre de vertu de cet illustre ecclésiastique savent ce qu'il faut penser de cette accusation d'un philosophe.]

*AUBERTIN (Martial), d'abord acteur des Variétés, puis sociétaire du théâtre de la Porte-Saint-Martin, composa plusieurs chansons et quelques pièces de théâtre, avec divers collaborateurs. Il mourut à Paris, le 15 novembre 1824. Son corps fut présenté et admis à l'église.

AUBERY ou AUBRY (Jean), "Albericus," natif du Bourbonnais, médecin du duc du Montpensier, vivait au commencement du XVIIe siècle. On a de lui l'*Apologie de la médecine*, en latin, Paris, 1608, in-8°, et l'*Antidote de l'amour*, 1599, in-12. Cet ouvrage curieux et savant fut remis sous presse en 1663, in-12.

AUBERY (Antoine), [fils d'un aubergiste de la rue Saint-Denis], à Paris, avocat et écrivain infatigable, se levait à 5 heures tous les jours, et étudiait sans relâche jusqu'à 6 heures du soir, qu'il allait chez quelqu'un de ses amis. Il ne faisait guère de visites, et en recevait encore moins. Quoiqu'il eût prêté le serment d'avocat au conseil, il préférait le commerce tranquille de ses livres au tumulte des affaires. "Les Remarques de Vaugelas" étaient son seul livre de récréation. Il mourut d'une chute, en 1695, à plus de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont presque tous au-dessous du médiocre pour le style, mais dans lesquels on trouve des recherches. Les principaux sont: | l'*Histoire des cardinaux*, en 5 v. in-4°, 1642, composée sur les "Mémoires" de Naudé et de Dupuy | *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1650, 2 vol. in-fol.; 1657, 5 vol. in-12. Ces *Mémoires* sont très-curieux, et renferment une infinité de pièces, de lettres, d'actes, de négociations propres à faire connaître l'état des affaires sous le règne de Louis XIII; | l'*Histoire du même ministre*, 1660, in-fol.; 1665, 2 vol. in-12. Les matériaux en sont bons; si l'historien est un peu louangeur envers le cardinal, il s'en faut bien qu'il le soit à l'égard de plusieurs seigneurs dont il s'est trouvé dans le cas de parler. On dit que la reine-mère répondit au libraire Bertier, qui lui témoignait la crainte qu'il avait que certaines personnes de la cour, dont l'historien ne parlait pas avantageusement, ne lui fissent de la peine: "Allez, travaillez en paix, et faites tant de honte au vice, qu'il ne reste que la vertu en France." Paroles qui caractérisent l'esprit d'un gouvernement vraiment sage, et que les princes ne sauraient trop répéter, pour l'encouragement de ceux qui ne craignent pas de s'élever contre l'erreur et l'iniquité, les plus redoutables ennemis des rois et des nations. Aubery est un de ceux qui doutaient que le "Testament" publié sous le nom du cardinal de Richelieu fût réellement de ce ministre; mais on sait aujourd'hui qu'il se trompait (*Voy.* PLESSIS-RICHELIEU); | l'*Histoire du cardinal Mazarin*, en 1651, 4 vol. in-12, ouvrage moins estimé que le précédent; | *Histoire du cardinal de Joyeuse*, Paris, 1654, in-4°, accompagnée d'un grand nombre de pièces justificatives; | un *Traité historique de la prééminence des rois de France*, 1649,

in-4° ; | un *Traité des justes prétentions du roi de France sur l'Empire*, 1667, in-4°, qui le fit mettre à la Bastille, parce que les princes d'Allemagne crurent que les idées d'Aubery étaient celles de Louis XIV; peut-être ne se trompaient-ils pas; mais, dans ce moment malheureux pour Aubery, le monarque ne jugea pas à propos d'en convenir.

AUBERY (Louis), sieur DU MAURIER, suivit son père dans son ambassade de Hollande, d'où il passa à Berlin, en Pologne et à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur de la reine-mère; mais, cette faveur ne lui servant de rien pour s'avancer, il se lassa d'être courtisan, et alla jouir du repos dans ses terres: il y mourut en 1687. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, Paris, 1688, in-12, avec les notes d'Amelot de la Houssaye, 1754, 2 vol. in-12: les Hollandais les accusèrent d'une partialité outrée. Son petit-fils a donné, en 1735, des *Mémoires de Hambourg*, in-12, qui sont aussi de lui. Il a publié l'"Histoire de l'exécution de Cabrières et de Mérindol," Paris, 1645, in-4°, écrite par Jacques d'Aubery, lieutenant civil au Châtelet de Paris, et depuis ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour traiter de la paix, l'an 1555 (*Voy.* l'article OPPÈDE, où cette expédition est représentée sous son vrai jour.)

AUBERY (Jean-Henri), jésuite, poète latin, né à Bourbon, enseigna les belles-lettres dans sa société, pendant 20 ans, avec beaucoup de réputation, et mourut à Auch le 27 novembre 1652. Entre ses écrits, on distingue : | *Missus poeticus, sive varia carmina, elegiæ, poemata epica, lyrica.* Toulouse, 1617, in-4°; | *Cyrus, tragedia;* | *Theogonia, seu de diis gentium*, Toulouse, 1634; | *Leucata triumphans;* | *Thomæum, sive sanctis Thomæ Aquinatis gloriosum sepulcrum, Tolosæ.* La plupart de ses poésies ont été imprimées dans le "Parnassus societatis Jesu", Francfort, 1654.

AUBESPINE (Claude DE L'), baron de Châteauneuf-sur-Cher, secrétaire-d'état, et employé dans différentes affaires importantes, sous François Ier, Henri II, François II, et Charles IX, servit l'état jusqu'au dernier moment de sa vie; car la reine Catherine de Médicis, qui prenait son conseil dans toutes les occasions, alla le le consulter au chevet de son lit le jour de la bataille de St-Denis. Il mourut le lendemain en 1567. C'était le bouleversement des affaires de l'état qui avait causé sa maladie, et surtout l'impossibilité de ramener les huguenots à des conditions raisonnables. Il avait eu récemment une conférence avec les chefs du parti, qui le traitèrent avec la hauteur et la morgue dont les factieux ne manquent jamais, quand ils ont de quoi faire valoir leurs prétentions.

AUBESPINE (Madeleine DE L'). Elle était tante des deux suivants, et femme de Nicolas de Neuville de Villeroi, secrétaire d'état. Son esprit et sa beauté la rendirent un des ornements de la cour de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ronsard la célébra. Elle mourut à Villeroi en 1596. Bertaud, évêque de Séez, fit son épitaphe. On lui attribue une *Traduction* des "Épîtres d'O-

vide", et d'autres ouvrages en vers et en prose. [On voyait sa statue en marbre blanc, au Musée des monuments français.]

AUBESPINE (Gabriel DE L'), [évêque d'Orléans, né le 24 janvier 1579, d'une famille féconde en diplomates habiles, succéda sur le siége d'Orléans à son oncle Jean de l'Aubespine, n'ayant encore que 20 ans; il fut sacré à Rome par Clément VIII en 1604.] Il joignit aux études d'un savant laborieux le zèle d'un pasteur vigilant, et servit en même temps l'état dans des occasions importantes. Henri IV et Louis XIII employèrent utilement ses conseils. Il mourut à Grenoble en 1620, âgé de 52 ans. On a de lui: | *De veteribus Ecclesiæ ritibus*, in-4°, en 1622. Cet ouvrage respire l'érudition la plus profonde, et la connaissance la plus vaste des antiquités ecclésiastiques. | Un *Traité de l'ancienne police de l'Eglise*, sur l'administration de l'Eucharistie, très-savant. On a encore de lui des notes sur les conciles, sur Tertullien, et sur Optat de Milève.

AUBESPINE (Charles DE L'), marquis de Châteauneuf, frère du précédent, naquit à Paris en 1580. Il remplit diverses ambassades avec une distinction qui lui mérita les sceaux en 1630. Il présida deux ans après au jugement du maréchal de Marillac, et à celui du duc de Montmorency. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait procuré les sceaux, les lui fit ôter, et le fit emprisonner en 1633. On prétend que ce fut pour avoir dansé aux violons pendant une maladie qui mit le ministre à l'extrémité; d'autres en donnent des raisons tout-à-fait invraisemblables. Anne d'Autriche le tira de prison dix ans après, au commencement de sa régence. Elle lui rendit les sceaux en 1650; mais, dès l'année suivante, on fut obligé de les lui ôter, parce que cet homme impérieux, loin d'avoir de la déférence pour le cardinal Mazarin, ne cessait de le décrier et de cabaler contre lui. Châteauneuf mourut en 1653, âgé de 73 ans. C'était un grand ministre, un négociateur habile; mais son orgueil était extrême. On a dit de lui qu'il avait plutôt les manières d'un grand-visir que du ministre d'une cour chrétienne; si c'était alors un crime insolite, il est devenu bien commun depuis.

AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa D'), né en 1550 à Saint-Maury, près de Pons, dans la Saintonge, fit des progrès si rapides sous les habiles maîtres qu'on lui donna, qu'à huit ans il traduisit, dit-on, le "Criton" de Platon; mais l'on sait que ces essais des savants précoces sont presque toujours, au moins en grande partie, l'ouvrage des instituteurs, occupés à se faire une réputation par celle de leurs élèves. Son père, qu'il perdit dès l'âge de 13 ans, ne lui ayant laissé que son nom et des dettes, le jeune orphelin crut que l'épée l'avancerait plutôt que la plume. Il s'attacha à Henri, roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal de camp, gouverneur des îles et du château de Maillezais, vice-amiral de Guyenne et de Bretagne, et, ce qui valait encore mieux, son favori. D'Aubigné perdit sa faveur par le refus qu'il fit de servir les passions de son maître, et surtout par une inflexibilité de caractère que les rois n'aiment pas,

et que les particuliers souffrent avec peine. Il quitta la cour, et ensuite le royaume, pour se réfugier à Genève. Cette république le combla d'honneurs et de distinctions. [Ses ennemis l'accusèrent d'avoir, au mépris des lois, employé à la réparation des bastions de Genève les matériaux d'une église ruinée depuis 1572. Ils le firent condamner à avoir la tête tranchée : c'était le quatrième arrêt de mort rendu contre lui pour de semblables crimes. Malgré la confiscation de ses biens et ces terribles arrêts, une noble et riche veuve de l'ancienne maison des Burlamaqui, voulut l'épouser.] Il mourut en 1631, à 81 ans. La générosité de ses sentiments égalait son courage. Henri IV lui reprochait son amitié pour la Trémouille, exilé et disgracié : « Sire, lui répond d'Aubigné, la Trémouille est assez malheureux d'avoir perdu la faveur de son maître; pourrais-je lui refuser mon amitié dans le temps qu'il en a le plus besoin?... » Le principal ouvrage de d'Aubigné est son *Histoire universelle depuis* 1550 *jusqu'en* 1601, avec une *Histoire abrégée de la mort de Henri IV*, en 3 vol. in-fol., imprimée à St-Jean-d'Angely, quoique le titre porte à Maillé, en 1616-1618-1620, et réimprimée en 1626, avec des augmentations et des corrections. « Cette *Histoire*, dit l'auteur des "Trois siècles", porte l'empreinte de son ame, c'est-à-dire qu'elle est écrite avec beaucoup de liberté, d'enthousiasme et de négligence. Il était né pour la satire et la plaisanterie, comme on en peut juger par un de ses autres ouvrages, qui a pour titre : *Confession de Sancy* (satire amère de ce seigneur, auquel il donne le rôle de Mercure de Henri IV). » A peine le premier volume de l'*Histoire universelle* eut-il paru, que le parlement de Paris le fit brûler. Henri III y joue un rôle qui inspire le mépris et l'horreur. On y conte sur son caractère et sur ses mœurs mille particularités curieuses, qui peuvent être vraies, mais dont la publicité ne saurait produire aucune espèce de bien. Le détail des opérations de guerre qu'on trouve dans cette *Histoire* est ce qu'il y a de mieux. On a encore de lui : | *Les Tragiques*, 1616, in-4° et in-8°; | *Petites œuvres mêlées*, Genève, 1630, in-8°; | son *Baron de Fæneste*, 1731, in-12, est plein de grossièretés, et fort inférieur à la *Confession de Sancy;* [*Libre discours sur l'état des Églises réformées en France*, 1625, in-8°.] Sa *Vie*, écrite par lui-même, est un de ces égoïsmes que les auteurs ne devraient jamais se permettre. Il y règne d'ailleurs une licence qui ne donne pas de l'écrivain une idée bien favorable. — Constant D'AUBIGNÉ, père de madame de Maintenon, était fils de Théodore Agrippa.

AUBIN (Saint), en latin "Albinus", né d'une famille noble et ancienne qui s'était établie dans la Bretagne, mais qui était originaire d'Angleterre, fut tiré du monastère de Tintillan, nommé alors Cincillas, et élevé sur le siége épiscopal d'Angers en 529, par les suffrages réunis du clergé et du peuple. Il voulut s'opposer à son élection; mais on n'écouta point les raisons que lui suggérait son humilité, et il fut obligé de se laisser consacrer. Son extrême douceur ne l'empêchait point

d'être ferme lorsqu'il s'agissait de défendre la loi de Dieu, et de maintenir la sévérité de la discipline. Ce fut par ses soins que le concile, tenu à Orléans en 538, remit en vigueur le 30e canon du concile d'Epaone, qui proscrivait les mariages incestueux, assez communs dans ce temps-là. Ce saint évêque mourut le 1er mars 549, à l'âge de 81 ans. [Le martyrologe romain fixe sa fête au 1er mars.] En 556, son corps fut levé de terre et enchâssé par saint Germain de Paris, en présence d'une assemblée d'évêques, du nombre desquels était Eutrope, successeur du saint. La plus grande partie de ses reliques était à Angers dans la célèbre abbaye de Saint-Aubin, fondée par le roi Childebert. Il y a en France beaucoup de monastères, d'églises et de villages qui portent le nom de Saint-Aubin.

*AUBIN (P. F.), homme de lettres, à Paris, a donné un *Traité élémentaire de morale et du bonheur pour servir de suite à la collection des Moralistes*, 1784, nouvelle édition, 1795, in-8°. Il est auteur et éditeur de plusieurs autres ouvrages.

* AUBLET (Jean-Baptiste-Christophe Fusée), né à Salon en Provence le 4 novembre 1720, s'est fait un nom dans la botanique. Jeune encore, il s'échappa de la maison paternelle, alla étudier la science des plantes à Montpellier, et s'embarqua pour les colonies espagnoles d'Amérique, où il exerça l'état de pharmacien. Il revint en France vers l'an 1752, et fut envoyé dans l'Ile de France pour y fonder une pharmacie et un jardin de botanique. Après neuf années de séjour dans cette île, il fit voile vers la Guiane, y observa une grande quantité de plantes inconnues avant lui, et alla de là à Saint-Domingue afin de reculer les bornes de la science dont il s'occupait. Il enrichit la botanique d'une très-grande quantité de plantes, et rapporta à Paris, en 1765, des matériaux précieux. En 1775 parut son ouvrage des *Plantes de la Guiane*, 4 vol. in-4°, qui lui mérita l'estime des savants et surtout celle de Jussieu. Les plantes y sont rangées suivant la méthode de Linnée. L'abbé Rosier (Journal de physique, tom. 1er) lui a dédié un genre; Linnée et Gaertner lui ont rendu le même honneur. Aublet est mort à Paris le 6 mai 1778, bien moins recommandable par ses mœurs qu'il ne l'avait été par ses talents.

*AUBLET DE MAUBUY, avocat. On a de lui les *Vies des femmes illustres et célèbres de la France*, 1763-1766, 6 vol. in-12; | *Vie de Marie Leczinska, princesse de Pologne, reine de France*, 1774, in-8°; | *Traité des Dépôts volontaires, nécessaires, judiciaires et autres*, 1782, in-12.

*AUBRÉE, général de brigade sous la république, servit en Hollande, sous les ordres du maréchal Brune, alors général, et déploya beaucoup de bravoure au combat de Berghen, en 1799. Il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Aubrée se signala de nouveau à Kastricum, et fut tué quelque temps après.

AUBREY, "Albericus" (Jean), né en Angleterre le 3 novembre 1625, perdit tout le bien que lui avait laissé son père, par des procès qu'on lui intenta. Il fit nau-

frage en 1660, en revenant d'Irlande, et manqua de périr. Il se maria l'année d'après; mais il fut si peu content de sa femme, qu'il aurait voulu cacher ses liens à tout le monde. Sur la fin de ses jours, il fut heureux de trouver un asile chez une dame qui eut la générosité de le lui offrir. Il mourut à Oxford l'an 1700. On a de lui : | la *Vie de Thomas Hobbes de Malmesbury* [le plus fameux et le moins connu des philosophes anglais], qui n'a point été imprimée, mais où le docteur Blackbourne, qui a écrit aussi l'histoire de ce philosophe, a puisé de très-bons matériaux, 1682, in-4° ; | une *Histoire naturelle de la province de Surrey*, en anglais, sous ce titre : *Promenade de la province de Surrey*, ouvrage plein de recherches; | *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8°, dans lesquels il traite de la fatalité des jours et des lieux, des présages, des songes, etc.

AUBRIET, célèbre dessinateur d'histoire naturelle, fit briller son talent vers la fin du XVIIe siècle. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du "Botanicon parisiense" de Vaillant. On a réuni en 5 vol. in-fol. ce que cet artiste avait fait de mieux en plantes et en papillons.

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances et prevôt de Paris sous Charles V, était natif de Dijon. Il décora Paris de plusieurs édifices pour l'utilité et pour l'agrément. Il fit bâtir la Bastille en 1369 pour servir de forteresse contre les Anglais ; le pont Saint-Michel, le pont au Change, les murs de la porte Saint-Antoine et le petit Châtelet, [pour réprimer les excès des étudiants de l'université.] En ayant fait arrêter quelques-uns, l'université, dont les priviléges se trouvaient blessés, se déchaîna contre lui, et, avec l'appui du duc de Berry, [ennemi de la maison de Bourgogne qui le protégeait], elle lui fit faire son procès; Aubriot fut renfermé à la Bastille. Des séditieux nommés "maillotins" l'en tirèrent en 1381 pour le mettre à leur tête ; mais Aubriot, les ayant quittés dès le soir même, se retira en Bourgogne, ne voulant servir ni de prétexte ni d'encouragement aux troubles publics. Il mourut en 1382. — Jean AUBRIOT, de la même famille, fut évêque de Châlons-sur-Saône, depuis 1342 jusqu'en 1350.

AUBRY (Jean), prêtre, né à Montpellier, docteur en droit, abbé de N.-D. de l'Assomption, fit une étude particulière de la chimie. Décoré du titre de médecin ordinaire du roi, il exerça son talent à Paris, et fit ensuite un voyage en Orient pour convertir les infidèles. Mais, peu content de ses succès, il revint en France dans le dessein d'y trouver un remède qui pût lui donner de la célébrité par ses effets. Il en trouva un dont il fit un grand débit, avec des suites bonnes et mauvaises. Il mourut vers 1667, laissant plusieurs ouvrages singuliers par leur titre : | *la Merveille du monde*, ou *la Médecine véritable ressuscitée*, Paris, 1655, in 4°; | *le Triomphe de l'archée, et le désespoir de la médecine*, *ibid.*, 1656, in-4°. Ces deux ouvrages réunis ont reparu sous ce titre : *la Médecine universelle et véritable pour toutes sortes de maladies les plus désespérées*, in-4° ;

| *Abrégé des secrets de Raymond Lulle*, in-4°, etc.; | on a encore de lui un livre plein d'enthousiasme qui commence par ces mots; *Au public, à l'honneur et gloire de Dieu; je commencerai la trompette de l'Évangile*, etc.

*AUBRY (Jean-Baptiste), maître paveur à Paris, mort en 1692, donna au théâtre deux tragédies non imprimées, *Démétrius* et *Agathocle*.

AUBRY (Jacques-Charles), émule de Cochin et de Normant, fut reçu avocat au parlement de Paris, sa patrie, en 1707, et obtint des succès de Palais. Son principal talent était l'art de manier l'ironie, figure en général odieuse et qui, lorsqu'elle est trop souvent répétée, est aussi peu favorable à la vraie éloquence qu'elle est peu propre à honorer le caractère de l'orateur. On a de lui un grand nombre de *Consultations* et de *Mémoires* imprimés, mais épars dans différentes bibliothèques. Ceux qui ont fait le plus de bruit sont ses deux *Consultations* pour Soanen, évêque de Senez, la première souscrite de 20 avocats, et la seconde de 50; ces consultations d'avocats, dans une affaire de dogme et purement ecclésiastique, ne produisirent aucun effet. Tout le monde fut surpris de voir un avocat s'élever contre les décisions de l'Église universelle, et ériger en saints les réfractaires à ses décrets. Il mourut en 1739.

* AUBRY (François) naquit à Paris en 1749, d'un négociant, au Théral, en Provence. Il était capitaine d'artillerie en 1789, lorsque la révolution éclata. Il en fut un des plus chauds partisans, et mérita d'être député par le département du Gard à la Convention, en 1792. Il vota la mort du roi avec sursis, jusqu'à l'acceptation de l'acte constitutionnel par le peuple, protesta le 10 juin contre les décrets du 31 mai 1793, et fut un des députés que la "montagne" mit en arrestation. Membre du comité de salut public en février 1794, il fut accusé d'avoir fait exclure des armées un grand nombre d'officiers patriotes, entre lesquels Masséna et Buonaparte. Ce dernier ne lui pardonna jamais. Aubry s'unit avec les membres du parti "clichien", favorisa les plus ardents ennemis de la révolution, et fit rapporter la loi du 3 brumaire, qui excluait des fonctions publiques les nobles et les parents des émigrés. C'est lui qui proposa le code militaire qui est encore en vigueur. Membre du conseil des cinq-cents, il suivit constamment un système tendant au rétablissement des Bourbons. Le parti "clichien" ayant été renversé, Aubry fut déporté à Cayenne, d'où il s'échappa avec Pichegru et quelques autres, sur une pirogue qui le transporta à Démérary. De là il fit voile vers les États-Unis, qu'il abandonna quelque temps après pour aller en Angleterre, où il mourut. C'est au ressentiment de Buonaparte, alors premier consul, qu'il dut de ne point revoir sa patrie.

*AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des eaux de Luxeuil, sa patrie, où il mourut en 1795. On lui doit les *Oracles de Cos*, Paris, 1776, in-8°; nouvelle édition, avec une introduction à la thérapeutique de Cos, Paris, 1781, in-8°. Cet

ouvrage a été réimprimé à Montpellier en 1810, in-8°. On y trouve des recherches curieuses sur l'histoire des anciens médecins, et sur leur manière de pratiquer la médecine.

*AUBRY (Jean-Baptiste), né en 1736 à Deyvillier, près d'Epinal, étudia chez les jésuites. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et entra dans l'ordre des bénédictins de Saint-Vannes, à Moyen-Moutier. Tout son temps fut employé d'abord à la lecture de livres utiles, dont il fit des extraits qui lui servirent beaucoup dans la suite. Le père dom Remi Ceillier, qui avait donné l'"Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques", étant mort, Aubry, avec un de ses confrères, fut chargé de la continuer. En peu de temps ils eurent composé un volume considérable, qui mérita l'approbation et les éloges de tous les bénédictins, mais qui ne vit pas le jour, le libraire n'en ayant offert qu'un prix fort modique. Après la suppression des ordres religieux, le père Aubry se trouva réduit à vivre de sa plume. On a de lui : | *l'Ami philosophe, où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié*, 1774, in-8° ; | *Théorie sur l'ame des bêtes*, 1780 et 1790 ; | *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, 1783, in-8°. Les abbés Riballier et Bergier, et les philosophes d'Alembert et Lalande ont loué également ce livre, quoique les systèmes et les objections de l'incrédulité moderne s'y trouvent victorieusement réfutés. L'abbé Guinot, dans ses "Leçons philosophiques", ayant essayé d'en faire la critique, Aubry y répondit par l'ouvrage intitulé : *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne* ; | *Leçons métaphysiques à un mylord incrédule, sur l'existence et la nature de Dieu*, 1790, | *l'Anti-Condillac*, ou *Harangue aux philosophes modernes*, 1801 ; | *Nouvelle théorie des êtres*, 1804 ; ouvrage maltraité dans le "Journal des Débats", auquel l'auteur répondit par son *Aubade*, ou *Lettres apologétiques et critiques à MM. Geoffroi et Mongin* ; | *le Nouveau Mentor*, 1807, livre qui contient des notions claires et précises sur les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts. Aubry est mort l'an 1809, le 4 octobre, à Commercy, aussi recommandable par ses vertus que par ses ouvrages.

*AUBRY, curé de Véel, élu en 1789 député du clergé du bailliage de Bar-le-Duc aux États-Généraux, fut un des premiers qui se prononcèrent pour la réunion des trois ordres. Après la session, il signa l'acte constitutionnel présenté à l'acceptation de Louis XVI, et fut élu évêque schismatique du département de la Meuse. Lorsque le culte catholique eut été interdit, il se livra d'abord à la profession d'avocat, devint ensuite administrateur de son département, puis conseiller à la cour de Colmar. Quelques biographes prétendent qu'il entra dans l'administration forestière, et qu'il reprit ses fonctions de prêtre. On croit qu'il mourut à Commercy en 1813.

*AUBRY DES GOUGES (Marie-Olympe), née à Montauban en 1755, vint à Paris où ses succès en littérature ne répondirent pas à sa

soif de célébrité. Elle fut la seule femme qui eut le courage de s'offrir pour défendre Louis XVI. C'est elle encore qui forma la société populaire des femmes nommées "tricoteuses". Elle publia un grand nombre de brochures politiques, entre autres, contre Robespierre et Marat, celle intitulée : *Les trois règnes* ou *le Salut de la patrie*, dont le succès causa sa perte. Arrêtée en juillet 1793 et conduite à l'Abbaye, elle fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécutée en novembre suivant. Ses *OEuvres* politiques et littéraires ont été réunies en 3 vol. in-8°. *Les Vœux forcés* et *l'Heureux naufrage*, drames joués aux Français en 1789, qui passent pour ses meilleures productions sont bien médiocres; mais tout s'efface devant son *Mémoire en faveur de Louis XVI*.

AUBUSSON (Pierre d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit dans la Marche, d'une famille très-distinguée, en 1423. Son courage se développa de fort bonne heure. Les Turcs dévastaient alors la Hongrie. Aubusson suivit Albert, duc d'Autriche, gendre et général de Sigismond; et dans une bataille gagnée sur les infidèles, il rallia l'infanterie chrétienne qui pliait; il la ranima tellement, qu'elle tua 18,000 ennemis, et mit en fuite le reste. Le jeune guerrier revint dans sa patrie, et se fit aimer du dauphin, fils de Charles VII. Il l'accompagna en 1447, au siége de Montereau-Faut-Yonne, dont ce prince avait la direction, et y donna les mêmes preuves de valeur qu'il avait données en Hongrie. Le dauphin s'étant ensuite révolté contre son père, d'Aubusson eut assez de pouvoir sur son esprit pour le porter à mettre bas les armes. Charles VII, qui eut occasion de le connaître, dit de lui, qu'il était rare de voir ensemble tant de feu et de sagesse. Le récit des beaux exploits de Huniade, et des barbaries exercées par les Turcs, enflammèrent son imagination. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes. En 1457, le grand-maître de Milli envoya d'Aubusson, déjà commandeur, pour implorer le secours du roi de France contre l'ennemi du nom chrétien. Il s'acquitta de cette ambassade avec succès. A son retour, il fut élu premier bailli, et ensuite grand-prieur d'Auvergne, dignité qu'il quitta en 1476, après la mort de J.-B. des Ursins, pour gouverner la religion en qualité de grand-maître. D'Aubusson, à la tête de son ordre, s'occupa à le faire respecter au dehors, et à régler les affaires du dedans. Il fit fermer le port de Rhodes d'une grosse chaîne, bâtit des tours et des forts, et prépara tout ce qu'il fallait pour repousser les efforts de Mahomet II, conquérant de Constantinople, qui menaçait Rhodes depuis long-temps. Sa flotte parut devant l'île en 1480, forte de 160 voiles et de 100,000 hommes. Mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, et surtout la valeur éclairée du grand-maître, qui y reçut cinq blessures considérables, obligèrent les Turcs, deux mois après, de lever le siége, laissant 9,000 morts, et emmenant 15,000 blessés. Les relations de ce siége mémorable nous apprennent qu'un saint cordelier, nommé Antoine Fradin, contribua beaucoup à soutenir le courage des Rhodiens, parmi lesquels il faisait

le personnage que le bienheureux Capistran avait fait à Belgrade. Mahomet II, l'année d'après, se préparait à assiéger de nouveau Rhodes; mais la mort dérangea tous ses projets. Bajazet II son fils aîné, et Zizim son cadet, se disputèrent l'empire: le dernier, n'ayant pu monter sur le trône de son père, demanda un asile à Rhodes. D'Aubusson le lui accorda en 1482, et ordonna qu'on le traitât en fils d'empereur et en roi. Au bout de trois mois, il fit passer ce prince en France, pour le soustraire aux embûches de son frère, et il le faisait garder à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourg-Neuf en Poitou. Plusieurs souverains le demandèrent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet. D'Aubusson le remit par préférence entre les mains des agents d'Innocent VIII. (*Voyez* ZIZIM.) En reconnaissance, ce pape, qui avait donné au grand-maître les noms de "Bouclier de l'Église", et de "Libérateur de la chrétienté", l'honora de la pourpre en 1483, et renonça au droit de pourvoir aux bénéfices de l'ordre. Les infidèles avaient si bien conçu qu'à son sort était attaché celui de la place, qu'ils soudoyèrent deux scélérats transfuges pour l'assassiner; mais le ciel ne permit pas un crime dont les suites, dans ces tristes conjonctures, eussent été funestes à tout le monde chrétien. Bajazet ne put s'empêcher de l'estimer et de le respecter. Il lui fit témoigner qu'il ne troublerait jamais la paix, et lui donna pour gage de son amitié, la main de saint Jean qui avait baptisé J.-C. D'Aubusson, n'ayant pu voir se réaliser une croisade contre les Ottomans, à la tête de laquelle devait se trouver Charles VIII, et très-affligé en outre de la mort violente de Zizim son protégé, tomba dans une mélancolie qui l'emporta le 13 juillet 1503, à l'âge de 80 ans. L'ordre n'a point eu de chef plus accompli. Sa vie avait été celle d'un héros, et ses derriers jours furent ceux d'un saint. Le chapitre général de Rhodes ordonna que la religion lui éleverait des deniers publics, un magnifique mausolée en bronze, avec une épitaphe pour consacrer sa gloire. Il a écrit lui-même la relation de ses exploits sous ce titre : *Petri d'Aubussoni, Rhodiorum militum magistri, de servata urbe præsidioque suo et insigni contra Turcas victoria, ad Fridericum III relatio*, dans le tome 2 de "Rerum germanicarum scriptores" de Freher. Le père Bouhours publia sa "Vie" en 1677, in-4° et in-12.

AUBUSSON (François, vicomte D'), duc de la Feuillade, pair et maréchal de France, se distingua à la bataille de Rhetel en 1650, aux siéges de Mouzon, de Valenciennes, de Landrecies, et à celui d'Arras en 1654, où il força des premiers les retranchements des ennemis. Il ne signala pas moins sa valeur au combat de Saint-Gothard contre les Turcs. Il suivit le roi à la conquête de la Franche-Comté en 1674, et emporta le fort Saint-Étienne l'épée à la main. Il fut nommé ensuite vice-roi de Sicile, cette île ayant subi le joug de l'Espagne; mais, la conduite de ses habitants lui ayant fait soupçonner leur sincérité, il les abandonna la même année, et sauva les troupes qu'il avait avec lui par une retraite qui lui fit beaucoup d'honneur. C'est

lui qui, ayant acheté l'hôtel de Senneterre, le fit abattre, et y fit élever en 1686 une statue pédestre de Louis-le-Grand, dans une place qui fut appelée "des Victoires". Il mourut subitement en 1691, et n'eut que le temps de s'écrier : « Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le roi! »

*AUBUSSON (Georges), frère de François, après avoir été pourvu de plusieurs bénéfices, fut nommé archevêque d'Embrun en 1649, ambassadeur à Venise et en Espagne en 1661. Il détermina le roi catholique à envoyer en France un ambassadeur extraordinaire pour réparer l'offense commise à Londres en 1691 contre le comte d'Estrades, et à reconnaître la préséance de la cour de France. Il mourut évêque de Metz en 1697.

*AUCKLAND (William Eden, lord baron D'), issu d'une ancienne famille anoblie en 1672 par Charles II, fut nommé auditeur en 1771, et, dans la même année, directeur de l'hôpital royal de Greenwick. Il exerça pendant six ans la charge de sous-secrétaire-d'état; nommé, en 1774, représentant de Woodstock, il se distingua à la chambre des communes. En 1776, il provoqua un bill pour faire employer aux travaux publics les malfaiteurs envoyés aux colonies occidentales. Chargé de plusieurs missions diplomatiques, il y déploya beaucoup d'habileté, notamment en 1778, comme médiateur entre les colonies et la métropole. Il prit part aux débats de la session de 1779, et fit réformer les lois pénales relatives aux détentions, déportations, etc. C'est à lui, ainsi qu'à Howard et à Blackstone, que l'Angleterre est redevable d'une nouvelle police, et d'une réforme entière dans les prisons. En 1780, il fut nommé secrétaire-d'état d'Irlande, dont le comte de Carlisle était vice-roi, et l'un des actes les plus loués de son administration est l'établissement d'une banque nationale. Pendant son séjour dans ce pays, Auckland acquit une connaissance étendue des mœurs, des besoins et des ressources des Irlandais. En 1782, de retour à Londres, il demanda que l'on déclarât l'Irlande indépendante en matière de législation. Vice-trésorier de ce pays, en 1783, il se démit peu de temps après de cet emploi. En 1785, il fut nommé lord-commissaire du conseil de commerce et des colonies, et ensuite envoyé extraordinaire près la cour de France, pour la conclusion d'un traité de commerce. En 1788, Auckland fut nommé ministre en Espagne, d'où il passa à l'ambassade des Provinces-Unies; il en obtint une escadre qui devait se réunir aux forces anglaises pour combattre l'Espagne, et conclut un traité concernant les affaires des Pays-Bas. En avril 1792, il demanda aux États que les membres de la convention et du directoire exécutif fussent exclus des possessions de leurs territoires respectifs, et qu'ils fussent arrêtés dans le cas où ils y pénétreraient. De retour dans sa patrie, où il avait été fait baron sous le titre de lord Auckland, il entra à la chambre des pairs. Il parla en faveur de la levée des corps d'émigrés. En 1796, il dit, à l'occasion de la guerre que son pays soutenait contre la France: «L'Angleterre combat aujourd'hui pour ses lois, sa liberté, sa religion, ses

propriétés et même son existence. Elle combat contre des barbares, pour ne pas tomber elle-même dans la barbarie. » On le nomma chancelier du collége Marschal à Aberdeen. En 1799, il vota pour le plan de réunion de l'Irlande avec l'Angleterre. En 1800, il insista fortement sur les mesures à prendre afin de remédier à la disette qui régnait alors. Il appuya ensuite une loi répressive de l'adultère, et déplora le peu de soins donnés à cette partie de la législation. Auckland a publié : | quatre *Lettres au comte de Carlisle;* elles traitent des affaires du gouvernement, de la guerre et du mode de représentation en Irlande; | *Principes des lois criminelles.* Il mourut à Londres, le 28 mai 1814, apprécié comme un homme habile et d'un esprit juste en politique.

AUDEBERT (Germain), jurisconsulte d'Orléans, disciple d'Alciat, parcourut l'Italie, et écrivit en vers l'*Eloge de Venise*, qui, en reconnaissance, le fit chevalier de Saint-Marc, et lui envoya la chaîne d'or de l'ordre avec la médaille du doge. Henri III l'anoblit avec permission de porter des fleurs de lis en chef. Il mourut en 1598, âgé de plus de 80 ans. Ses poésies sont entre autres : | *Roma, poema,* Paris, 1655, in-4°; | *Venetiæ poema*, Venise, 1683, in-4°, dont nous venons de parler; | *Parthenope, poema,* Paris, 1585, in-4°. Ces poèmes ont été recueillis à Hanovre en 1603, in-8°. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge parmi ceux des hommes illustres. Il ne faut pas le confondre avec Mathieu AUDEBERT, qui a écrit *Flores D. Bernardi,* etc.

*AUDEBERT (Jean-Baptiste), peintre et naturaliste célèbre, né à Rochefort en 1759, vint à Paris, et se mit à faire, pour vivre, des portraits en miniature, qui fixèrent l'attention de d'Orcy, receveur-général des finances, amateur éclairé de l'histoire naturelle. Il choisit Audebert pour peindre les objets importants de sa magnifique collection, et l'envoya en Angleterre et en Hollande. Audebert rapporta des dessins pour l'"Histoire des insectes", d'Olivier, de l'institut de France. Personne avant lui n'avait eu l'idée d'imprimer les figures en couleurs, et de réunir même différentes couleurs sur une même planche. Aux couleurs détrempées à l'eau, il en substitua d'autres à l'huile plus solides et plus durables. Il parvint à varier dans l'impression les couleurs de l'or, de manière à produire les effets les plus piquants et les plus difficiles; il s'attacha surtout à saisir les couleurs propres à tous les animaux qu'il représentait, et ne négligeait aucun détail, même des plus minutieux. On a de lui : *Histoire naturelle des singes, des makis et galéopithèques*, Paris, 1800, 1 vol. grand in-fol., contenant 162 planches. Deux ans après, parut l'*Histoire des colibris, des oiseaux-mouches, des jacamars et des promerops,* 1 vol. gr. in-fol., très-remarquable par le luxe typographique, et qui ne fut tiré qu'à 200 exemplaires. Il a composé encore l'*Histoire des grimperaux et des oiseaux de paradis.* Sa mort, arrivée en 1800, l'empêcha de les publier. Ces deux ouvrages ont été continués par les soins de Desray, qui en possédait les matériaux, et publiés en 1802 sous

le titre de *Oiseaux dorés, ou à reflets métalliques*, 2 vol. grand in-fol. et grand in-4°.

AUDEBRAND (Étienne), moine de Saint-Allire de Clermont, après avoir été prieur de Turet en Auvergne, et ensuite trésorier et grand-camerlinguede l'Église romaine, fut élu évêque de Mont-Cassin, de Saint-Pons, et enfin archevêque de Toulouse en 1331. L'histoire de son élévation est remarquable. Lorsqu'il était dans son prieuré de Turet, il arriva que Pierre Roger, moine de la Chaise-Dieu, venant de faire ses études à Paris, fut volé dans la forêt de Randan en Auvergne, en sorte que les voleurs ne lui laissèrent qu'une simple tunique. En cet état, il prit le chemin de Turet, et fut bien reçu du prieur, qui lui donna un habit et fournit à ses besoins. Roger, pénétré de reconnaissance, dit au prieur : « Quand pourrai-je reconnaître la grâce que vous m'avez faite?—Quand vous serez pape,» répondit Audebrand. Roger, étant devenu pape, sous le nom de Clément VI, se souvint de cette réponse, appela auprès de lui son bienfaiteur, et le combla de biens et d'honneurs. Cette anecdote est exprimée dans l'épitaphe d'Audebrand, qu'on lisait dans l'église de Notre-Dame d'Entre-Saints à Clermont, et qui a été imprimée par Étienne Baluze, dans son livre intitulé "Antifrisonius."

AUDÉE, ou AUDIO, chef des audiens, était de Mésopotamie. Un zèle ardent et amer le jeta dans l'erreur et dans le schisme, vers le milieu du IVe siècle. Cet orgueilleux atrabilaire commença par déclamer contre quelques membres de l'Église qui excitaient son envie, et finit par s'en séparer. Il enseignait à ses disciples, qu'on devait célébrer la Pâque comme les Juifs; que Dieu avait une figure humaine; que les ténèbres, le feu et l'eau, n'avaient point de cause, et étaient éternels. Il affectait des mœurs fort austères, comme tous les chefs de sectes. Il avait une aversion invincible pour toute espèce de condescendance, qu'il appelait du nom odieux de respect humain. Ayant trouvé beaucoup de partisans parmi les esprits faibles et les caractères inquiets, il fut exilé en Scythie, loin de ses prosélytes. Il passa de là dans le pays des Goths, et s'y forma un nouveau troupeau. Il établit des monastères, où la virginité et la vie solitaire étaient en vigueur. Sa secte fut gouvernée après sa mort par divers évêques qu'il avait établis; mais, ces évêques étant morts avant l'an 377, les audiens se trouvèrent réduits à un petit nombre; ils se retirèrent vers l'Euphrate, dans le territoire de Chalcide, où, selon Théodoret (Hist. eccl., lib. 4, cap. 9), ils dégénérèrent bientôt de leur première austérité, et menaient même une vie très-licencieuse. Ils donnaient l'absolution aux pénitents, sans aucune satisfaction canonique, se contentant, par un rit fort ridicule, de les faire passer entre les livres sacrés et les livres apocryphes. Le père Petau prétend que saint Augustin et Théodoret n'ont pas bien saisi les sentiments des audiens, et qu'ils n'ont pas compris ce qu'en dit saint Épiphane, qui, selon lui, ne leur attribue d'autre chose que de croire que la ressemblance de l'homme avec Dieu con-

sistait dans le corps. Mais il paraît que ce sentiment même exprime l'anthropomorphisme, à moins de supposer que cette ressemblance corporelle regardât directement J.-C., conformément à ces vers de Prudence :

Christus imago Patris, nos Christi forma et imago.
Fingimur in faciem, Domini bonitate superna,
Venturi carne in nostra post secula Christi.

[Cette secte n'existait plus sur la fin du ve siècle.]

* AUDEN-AERT (Robert VAN), peintre Flamand, s'adonna surtout à la gravure, d'après Maratte, D. de Volterre, A. Carrache, le Dominiquin, Pierre de Cortone, le cavalier Bernin, etc. Il mourut dans un âge fort avancé, à Gand, à la fin du XVIIIe siècle. Ses pièces les plus estimées sont : Une *Descente de Croix*, une *Nativité de la Vierge*, la *Chapelle de Ste-Bibiane* à Rome, en cinq feuilles; une *Vierge donnant un Rosaire*, un *Christ sur les genoux de la Vierge*, la *Mort de la Vierge*, *Eliéser*, *Bethsabée*, *Saint Blaise*.

*AUDIERNE (Jacques), professeur de mathématiques, né à Bauchamp, publia plusieurs ouvrages sur cette science, depuis 1746 jusqu'en 1782, dont : | *Géographie* de Robbe, 1746, 2 vol.; | *Traité complet de trigonométrie*, 1758, in-8°; | *Éléments de géométrie*, 1765, in-8°, etc.

*AUDIERNE (Joseph D'), provincial des capucins de la province de Bretagne, dans le XVIIIe siècle, abrégea l'ouvrage de Benoît XIV sur la béatification des saints, 1759, 6 vol. in-12. On a de lui encore des instructions relatives à la direction des consciences des militaires, 1772.

* AUDIFFREDI (Jean-Baptiste), fameux astronome italien, qui s'occupait aussi de mathématiques, d'histoire naturelle, de bibliographie et d'antiquités, naquit à Saorgio, près de Nice, en 1714, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, à l'âge de 16 ans, devint maître à 33, et fut nommé second bibliothécaire de la Casanatte à Rome. Dix ans après, il devint premier bibliothécaire, et continua de l'être jusqu'en 1794, époque de sa mort. Il avait été chargé par Pie VI de faire des observations minéralogiques dans les nouvelles mines de Tolfa. Parmi ses ouvrages, on distingue : | *Catalogus historico-criticus romanarum editionum sæculi XV, Romæ*, 1783, in-4°, ouvrage exact et rare; | *Catalogus historico-criticus editionum italicarum sæculi XV, Romæ*, 1794, in-4°; | *Catalogus bibliothecæ casanatensis librorum typis impressorum. Romæ*, 1761 et 1788, 4 vol. in-fol. : catalogue qui ne va que jusqu'à la lettre L, et que l'abbé de Saint-Léger cite comme un chef-d'œuvre; | *Phænomena cœlestia observata, Romæ, ex typis Salomoni*, 1753 et 1756; | *Transitus Veneris ante solem observati Romæ, 6 junii*, 1761, *expositio*, *Romæ*, 1762, in-8°; | *Investigatio parallaxis solis, exercitatio Dadei Ruffi* (anagramme d'Audiffredi); | *Dimostrazione della stazione della cometa*, 1769, *Romæ*, 1770.

AUDIFFRET (Hercule), de Carpentras, pieux et savant général de la Doctrine chrétienne, oncle et maître de Fléchier, fut effacé par son disciple. Il naquit le 16 mai 1603, et mourut en 1659. On a de lui : | *Oraisons funèbres*; | *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12. La chaire était livrée de

son temps au style guindé des Italiens et des Espagnols. Il fut un des premiers qui s'attachèrent à proportionner les expressions aux pensées, et les mots aux choses : il traça ainsi la route de la véritable éloquence.

AUDIFFRET (Jean-Baptiste D'), gentilhomme de Draguignan en Provence, ou, selon d'autres, de Marseille, envoyé extraordinaire à la cour de Mantoue, de Parme, de Modène et de Lorraine, mourut à Nancy, en 1733, à 76 ans. On a de lui une *Géographie ancienne, moderne et historique*, en 2 vol. in-4°, 1689 et 1690, et en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'accord heureux que l'auteur fait de la géographie et de l'histoire a fait regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage.

AUDIGUIER (Vital), mauvais écrivain et mauvais poète, [menait une vie des plus désordonnées, et avait un caractère mordant, ce qui lui valut divers cartels, et plusieurs coups d'épée. Se trouvant vers 1624 dans une maison de jeu, ou guet-apens, dans le faubourg Saint-Germain, il dit à un des joueurs qui le trichait : "vous comptez mal". Aussitôt des scélérats, cachés derrière une tapisserie, s'élancèrent sur lui, et le percèrent de coups, jusqu'à ce qu'il eût expiré. Audiguier avait alors 55 ans]. Sorel, dans sa "Bibliothèque", donne une liste ennuyeuse de ses ouvrages, dont on aurait bien pu se passer. Il publia des romans et des livres de piété; il traduisit de l'espagnol les "Nouvelles de Cervantes", Paris, 1613; fit un *Traité de la conversion de la Madeleine*, des *Poésies* oubliées, 1614, et *Le vrai et l'ancien usage des duels*, 1617, in-8°.

*AUDINOT (Nicolas-Médard), acteur et auteur dramatique, né à Nancy, mort en 1801, débuta au théâtre italien, à Paris, en 1764. En 1769, il éleva à la foire Saint-Germain un petit théâtre de Marionnettes, dont chaque figure imitait un acteur de la comédie italienne. Les comédiens de bois attirèrent la foule; et bientôt Audinot fonda la salle de l'"Ambigu-comique", et substitua des enfants à ses marionnettes. En 1772, il fit représenter de grandes pantomimes, et de là sa fortune. Il composa le *Tonnelier*, opéra comique en un acte, représenté avec succès sur le théâtre italien.

* AUDOUIN, 9ᵉ roi des Lombards hors d'Italie, défit les Gépides en Pannonie, et s'établit à leur place vers 548.

*AUDOUIN (Pierre-Jean), rédacteur virulent du *Journal universel*, qu'il signait : "Audouin, sapeur du bataillon des Carmes", fut nommé député à la convention par le département de Seine-et-Oise, en reconnaissance des services rendus à la faction qui fit le 10 août, et ordonna les 2 et 3 septembre 1792. Ce représentant-publiciste soutint, dans ses fonctions législatives, le caractère qu'il avait déployé au club des jacobins et dans celui des cordeliers. Il se prononça, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple, le sursis, et vota la mort. Marat ayant été tué, Audouin consigna sa douleur dans des vers, qui ne sont pas les seuls qu'on ait faits en l'honneur de ce monstre. Effrayé de la chute de Robespierre, il proposa de s'occuper de l'organisation constitu-

tionnelle, ajoutant que la convention n'en devait pas moins conserver le gouvernement révolutionnaire jusqu'à la paix. Membre du conseil des cinq-cents, où l'influence de la révolution de vendémiaire l'avait porté, il demanda le prompt jugement des royalistes, auxquels les événements n'avaient pas été favorables. Au sortir de l'assemblée, il entra dans les bureaux du ministère de la police, et travailla au *Journal des hommes libres*, supprimé peu de temps après. En 1802, on le nomma commissaire des relations commerciales à Napoli de Romanie, où il résida long-temps; il vécut depuis ignoré, si ce n'est oublié. Audouin publia, dans les journaux, à diverses époques de la révolution, des pièces de vers, entre autres sur les victoires de l'armée d'Egypte : on lui doit aussi des essais de traduction de Virgile.

*AUDOUIN (Pierre), graveur, naquit à Paris en 1768. Pendant une carrière active de moins de trente années, il composa son œuvre d'environ cent productions. Sa manière changea plusieurs fois. D'abord sec et précieux, son burin s'élargit peu à peu, devint ferme sans dureté, et moelleux avec vigueur; sa touche est plus sage que spirituelle; quelques-uns de ses ouvrages pèchent complétement par les parties du clair-obscur, qu'il ne traita jamais avec une assez grande transparence; son style fut assez varié; il l'appropria avec succès aux traductions de tableaux de genres différents qu'il entreprit. Ses gravures d'après les maîtres hollandais, sont plus remarquables que celles qu'il fit de l'*Antiope* et de la *Venus blessée*. Ces deux morceaux sont des gravures du second ordre. Les portraits de P. Audouin sont en général recherchés, soit pour l'exécution, soit pour la ressemblance. Les derniers se ressentent du déclin de la vigueur physique et morale de l'artiste. P. Audouin ne peut être placé qu'au second rang des graveurs qui ont marqué la plus brillante époque de son art en France. Il était membre de l'académie des Arts de Vienne. Le zèle qu'il mit à reproduire avec le burin les traits de la famille royale, lui obtint le titre de graveur ordinaire du roi. Cet artiste eut le malheur de s'adonner au vin, et il poussa ce défaut jusqu'au point d'altérer à la fois sa santé et son talent. Cette circonstance contribua peut-être à lui fermer les portes de l'Institut, qui avait quelquefois mentionné honorablement ses ouvrages. P. Audouin mourut à Paris le 12 juillet 1822, âgé de cinquante-quatre ans. Le *Jésus-Christ au tombeau*, la *Vierge* dite *la Belle Jardinière*, qu'il fit pour la collection du Muséum de Laurent, son beau-père, et *la Charité*, sont cités comme les meilleures productions de son burin. On fait cas de son *Portrait en pied de Louis XVIII*, d'après M. Gros.

AUDOUL (Gaspard), Provençal, avocat au parlement de Paris, conseiller ordinaire du duc d'Orléans, est auteur d'un traité de l'*Origine de la régale, et des causes de son établissement*, Paris, 1708, in-4°. On voit dans cet ouvrage, divisé en huit livres, entre autres une *Dissertation* par laquelle il prétend prouver, contre Baronius, Bellarmin et plusieurs autres habiles écrivains, même francais, l'authenticité du canon 22, dis-

tinct. 63 de la première partie du droit canonique, et le synode dont il y est fait mention. Cet ouvrage fut condamné par un bref du pape Clément XI, du 18 janvier 1710, qui fut supprimé par le parlement. Audoul mourut l'an 1691.

* AUDOVÈRE, première femme de Chilpéric, qui la répudia pour épouser Frédégonde. Celle-ci la fit étrangler en 580.

* AUDRA (Joseph), naquit à Lyon en 1713, professa la philosophie dans cette ville, et devint ensuite professeur d'histoire à Toulouse. Grand admirateur de Voltaire, il puisait ses leçons dans l'"Essai sur l'Histoire générale", dont il fit un *Abrégé*. Le premier volume parut en 1770. Comme on craignait encore de corrompre l'éducation, en mettant de pareils ouvrages entre les mains de la jeunesse, on porta des plaintes contre le livre et les leçons. L'ouvrage fut condamné, le professeur perdit sa place, et mourut le 17 septembre de la même année. Voltaire parle de lui dans sa "Correspondance", et se répand en regrets sur le sort d'un disciple victime de son zèle pour la philosophie.

AUDRAN (Girard), naquit à Lyon, en 1640, d'un graveur. Son père lui donna les premières leçons de son art. Ses talents se perfectionnèrent à Rome, dans un séjour de deux ans. Revenu à Paris, Le Brun le choisit pour graver les *Batailles d'Alexandre*, ouvrage digne de ce héros, qui immortalise également Le Brun et Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après le Poussin, Mignard et autres. Tous ses ouvrages sont remarquables par la correction du dessin, la force de son burin, le grand goût de sa manière. Ses plus belles pièces, après les *Batailles d'Alexandre*, sont *six feuilles* de la coupole du Val-de-Grâce, gravées sur les dessins de Mignard. Il mourut à Paris, en 1703, âgé de 63 ans, considéré comme le plus célèbre graveur qui ait existé dans le genre d'histoire.

AUDRAN (Claude), frère du précédent, né à Lyon comme lui, mourut à Paris, en 1684, à 42 ans, professeur de l'académie de peinture. Il fut employé par Le Brun dans plusieurs ouvrages, et surtout dans les quatre grands tableaux des *Batailles d'Alexandre*. Il était peintre d'histoire, et et il ne faut pas le confondre avec Claude, son neveu, mort en 1734, peintre en décorations. Le principal ouvrage de ce dernier est le *Recueil des douze mois de l'année*, caractérisés par les divinités qui y président. [On cite aussi de ce peintre, et avec un égal éloge, une *Décollation de saint Jean-Baptiste, de saint Denis; Saint Louis; le Miracle des cinq pains;* les peintures de la chapelle du château de Sceaux, du grand escalier de Versailles, de la galerie des Tuileries, etc.]

AUDRAN (Jean), né à Lyon, mort en 1756, à 89 ans, [obtint de Louis XIV le titre de son graveur, une pension et un logement aux Gobelins; en 1708, il fut reçu membre de l'académie de peinture.] Il est principalement connu par l'*Enlèvement des Sabines*, qu'il a gravé d'après le Poussin; par la *Pêche des disciples*, et la *Résurrection du Lazare*, peintes par Jouvenet, à Saint-

Martin-des-Champs; par le *Couronnement de la reine Marie de Médicis*, et le *Départ de Henri IV pour l'Allemagne*, retracés à la galerie du Luxembourg; et par le morceau de la galerie de Versailles, où l'on voit la Hollande acceptant la paix, et se détachant de l'Allemagne et de l'Espagne. Il y a eu plusieurs autres peintres et graveurs dans cette famille.

* AUDRAN (Prosper-Gabriel), né à Romans, en Dauphiné, dans l'année 1743, de la même famille que les célèbres graveurs de ce nom, entra dans la magistrature, et devint conseiller au Châtelet de Paris. Dégoûté de ses fonctions, il vendit sa charge, se livra à l'étude de l'Écriture-Sainte, et vécut dans la retraite. Il prit, dans un âge avancé, des leçons d'hébreu sous Rivière, professeur de cette langue au collége de France. Audran le remplaça en 1799, et apporta dans son emploi plus de bonne volonté que de connaissances approfondies. Il a cependant publié une *Grammaire hébraïque*, Paris, 1805, in-4°. Audran avait une grande réputation de piété dans un parti que son ami l'avocat Baudin était parvenu à lui faire embrasser; il en avait épousé avec passion les erreurs et même les singularités. Le nom de la Sainte-Vierge semblait lui être en horreur, et il ne voulait point participer au culte que l'Église lui rend; aussi le remarquait-on, dans les offices divins, abandonnant le lieu saint au moment où l'on commençait à invoquer la mère de Dieu. Audran est mort à Paris le 23 juin 1819.

* AUDREIN (Yves-Marie) naquit au diocèse de Quimper, en 1741, et fut successivement professeur au collége de cette ville, préfet à Louis-le-Grand, vice-régent aux Grassins, vicaire épiscopal du Morbihan, membre de l'assemblée législative et de la convention, et évêque constitutionnel du Finistère. Ses premiers pas dans la carrière apostolique furent marqués par des succès qui attirèrent sur lui l'attention de quelques membres distingués du clergé. Elu membre de l'assemblée constituante, au commencement de la révolution, il adopta entièrement les idées nouvelles. En 1791 il proposa à l'assemblée de retirer les colléges et l'instruction publique aux corporations enseignantes, afin d'établir un système d'éducation nationale. Membre de l'assemblée législative, pour le département du Morbihan, il appela son attention sur l'ambassadeur d'Espagne, qu'il prétendait lié avec les ennemis de la constitution; il demanda et obtint un décret qui réglât le mode de destitution des membres de l'instruction publique, et invectiva contre les prêtres, qu'il voulut faire priver d'une partie de leur traitement. Nommé avec plusieurs de ses collègues pour faire cesser le massacre des 2 et 3 septembre, il se retira sans avoir osé ou voulu remplir sa commission. A la convention, il vota la mort du roi avec sursis, et fut choisi pour examiner les papiers trouvés aux Tuileries. Tant de crimes lassèrent enfin sa conscience coupable : en 1795, il publia un ouvrage pour faire adoucir le sort de "Madame", qui gémissait encore dans les fers; il y réussit, à ce qu'on croit, sans pour cela changer entièrement de conduite. En 1798, une réunion de prêtres constitu-

tionnels le nomma évêque de Quimper, et comme il allait en 1800 prendre possession de son siége, il fut tué par un parti de chouans qui arrêtèrent la diligence dans laquelle il était. Il est auteur, | d'un *Discours prononcé à l'occasion du serment civique*, 1790; | d'un *Mémoire sur l'éducation nationale française*; | d'un *Recueil de discours à la jeunesse*; | d'un *Mémoire à l'assemblee nationale sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique*, c'est-à-dire *l'Église constitutionnelle*, 1792, in-8°; | d'une *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8°; | de divers *Rapports* aux assemblées dont il fut membre.

* AUDU (Louise-Reine), surnommée "la Reine des Halles", fruitière de Paris, remarquable par sa beauté, sa force et son audace, dirigea les pelotons qui pénétrèrent dans les appartements de Versailles, avec l'intention de porter leurs mains parricides sur la famille royale, et qui égorgèrent plusieurs gardes du corps. Elle ne se signala pas moins au 10 août, et tua de sa main plusieurs Suisses.

*AUFFRAY (Jean), natif de Paris, publia, vers le milieu du XVIIIe siècle, plusieurs brochures relatives à l'économie politique. On lui doit aussi les *Vues d'un politique du* XVIe *siècle sur la législation de son temps, avec des observations propres à réformer celle de nos jours*, Paris, 1775, in-8°. C'est l'abrégé d'un ouvrage très-rare de Raoul Spifame, avocat.

AUFIDIUS, nom de plusieurs grands hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont : 1° T. Aufidius, orateur du temps de Sylla; 2° Cneius Aufidius, savant historien, vers l'an 100 av. J.-C.; 3° Aufidius Bassus, historien sous Auguste; 4° M. Lusco Aufidius, qui trouva la manière d'engraisser les paons, découverte qui lui procura un profit très-considérable, dans un temps où l'austérité républicaine avait fait place au luxe et aux délices de la table.

AUFRERI (Etienne), jurisconsulte du XVe siècle, président du parlement de Toulouse, s'est fait un nom par ses ouvrages. Tels sont : | *De officio et potestate judicis ordinarii. Accessit tractatus de potestate secularium super Ecclesiis ac personis et rebus ecclesiasticis. Item de potestate ecclesiæ super laïcis, etc.*, Paris, 1514, et dans le recueil intitulé : "Tractatus tractatuum juris", etc., Venise, 1584. Les droits des juridictions ecclésiastique et civile y sont bien distingués. L'auteur avait bien étudié ces matières, ayant été long-temps official; | *Decisiones curiæ archiepiscopalis tolosanæ*, Lyon, 1616, in-4°. Cet ouvrage traite principalement de la forme de procéder dans les cours d'Église; | *Tractatus de recusationibus*.

AUGÉ, fille d'Alæus, roi d'Arcadie, maîtresse d'Hercule, alla dans le bois accoucher de Télèphe. Ce prince, étant devenu grand, s'avança beaucoup dans la cour de Theutras, roi de Mysie, chez qui Augé s'était réfugiée pour éviter la colère de son père. Télèphe obtint sa mère du roi, pour l'épouser, sans la connaître; et Augé, ne voulant pas prendre un aventurier, allait se tuer, lorsqu'elle fut effrayée par un serpent. Cette surprise l'arrêta, et lui

donna occasion de reconnaître son fils.

AUGÉ (Daniel D'), né à Villeneuve-l'Archevêque, au diocèse de Sens, professeur royal en grec, en 1578, mourut en 1595, avec la réputation d'un bon littérateur. On a de lui : | l'*Institution d'un prince chrétien*, traduit du grec de Synésius, avec une harangue; | *De la vraie noblesse*, traduit de P. Philon, Paris, 1554; | quatre *Homélies* de saint Macaire, traduites, Lyon, 1689; | une édition du poème de Sannazar, "De morte Christi", avec des notes, 1557, in-4°; | *Gregorii Nyssæ pontificis, de immortalitate animæ dialogus, antehac nec græce neque latine excusus*, Paris, 1557, in-8°.

AUGEARD (Matthieu) fut reçu avocat au parlement en 1703, et secrétaire du sceau sous Chauvelin, qui fut garde-des-sceaux depuis 1727 jusqu'en 1737. En 1735, il acheta une charge de secrétaire du roi du grand collége, et mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un *Recueil d'arrêts des différents tribunaux du royaume*, en 3 vol. in-4°, dont le premier parut en 1710, et le troisième en 1718. Ce *Recueil* a été réimprimé en 1756, in-fol., 2 vol.

*AUGEARD, secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette, fut impliqué dans les deux projets de départ de la famille royale pour Metz et pour Montmédy; acquitté sur le premier, il échappa au second en se retirant à Bruxelles, où il publia par l'ordre des princes le *Manifeste* par lequel il protestait contre la constitution. Rentré en France en 1799, il mourut à Paris en 1805, laissant des manuscrits intéressants sur les événemens de France, de 1771 à 1775.

AUGER (Edmond), jésuite, né en 1515 à Allemans, village du diocèse de Troyes, prit l'habit de jésuite à Rome, sous saint Ignace. Il enseigna les humanités en Italie avec beaucoup de succès, et ne se distingua pas moins en France par son zèle pour la conversion des hérétiques. Le barbare des Adrets, l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par son éloquence, espérant de pouvoir le gagner à son parti, obtint sa grâce. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le sein de l'église. Son zèle le fit surtout admirer dans Lyon, au milieu des ravages d'une cruelle peste. Il eut le bonheur de rétablir la religion catholique dans cette ville. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur, poste dangereux alors et désagréable, parce qu'on attribuait, quoique très-mal à propos, au confesseur toutes les momeries du pénitent, les processions auxquelles ce prince inconséquent assistait vêtu d'un sac, les confréries, etc. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois de France. Une de ses maximes était que, dans les disputes de religion, le calme et la modération faisaient autant d'impression sur ses adversaires que les meilleurs arguments. Il mérita les éloges des écrivains de son siècle les plus connus, de Florimond de Rémond, de Chopin, de Ronsard, d'Aurat, de Pasquier lui-même, qui, dans ses lettres, rend hommage à son éloquence. L'historien Matthieu, qui

assurément n'était pas l'ami des jésuites, l'appela « le Chrysostôme de la France, le plus éloquent et le plus docte prédicateur de son siècle, et tel que, si la religion donnait des statues aux orateurs, il faudrait que la sienne fût avec une langue d'or comme celle de Bérose : prêchant avec passion le service de Henri III, supportant avec patience les mouvements de la ligue, il allait de maison en maison à Lyon, après l'exécution de Blois (le massacre des Guises), pour fortifier les cœurs dans l'obéissance du prince, que ce coup commença à ébranler. » Henri IV l'honora de son amitié et de son estime. Il mourut à Côme en 1591, dans la 61e année de son âge. On a de lui : | plusieurs ouvrages de controverse, où il y a autant de zèle que de force de raisonnement; | un *Catéchisme* très-estimé, dont on a donné des éditions en latin et en grec; | *Métanoelogie sur le sujet de la congrégation des pénitents et de toutes les autres dévotieuses assemblées en l'Eglise sainte*, Paris, 1584, in-4°, devenu fort rare; | *Le pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour entreprendre et achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son état et de l'Eglise*, 1568. On lui a reproché d'y avoir conseillé la proscription des hérétiques; mais, indépendamment de toute considération de zèle et d'orthodoxie, il voyait la nécessité absolue de réprimer leurs fureurs et leurs ravages : la suite l'a bien justifié. Le P. Dorigny a écrit sa "Vie," in-12, 1751. Une lettre violente et calomnieuse de Mercier, abbé de Saint-Léger, contre le P. Auger, insérée dans le "Journal général de France (1788, n° 67,) a été solidement réfutée dans le même "Journal" (n° 85).

AUGER (Athanase), né à Paris le 24 décembre 1734, professeur de rhétorique au collége royal de Rouen, grand-vicaire de Lescar, s'est distingué par des *Discours* et des *Traductions* qui d'abord ont été applaudis, puis jugés plus sévèrement. Deux de ses *Discours* roulent sur l'éducation, et ont été imprimés à Rouen, 1775, in-8°. Le premier traite de l'*Influence du corps sur l'esprit et sur le cœur :* c'est l'alliance de l'éducation physique avec l'éducation morale, conformément à ces paroles de l'Ecriture : "Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam." Les notes qui servent de commentaire à ce *Discours* sont d'une prolixité extrême, et comprennent 77 pages; une seule, qui est toute transcrite de la "Nouvelle Héloïse", en remplit 18. Le second *Discours* est consacré à l'éducation du cœur. L'auteur s'annonce dans l'un et dans l'autre avec un peu trop d'emphase; et, malgré une espèce de prétention qu'il n'est pas difficile d'apercevoir, les mots prennent souvent la place des choses. Il s'y déclare ennemi de la langue latine, pour des raisons très-peu satisfaisantes; peut-être ne les a-t-il pas toutes publiées. Mais, s'il n'aimait pas le latin, il était grand et zélé helléniste. Ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est sa *Traduction* des "Œuvres de Démosthène", qui a reçu autant d'éloges des uns, qu'elle a essuyé de critiques de la part des autres. Il a traduit aussi les "Œuvres" d'Isocrate et d'Eschine; les "Discours" de Lycurgue, d'Andocides, d'Isée, etc.;

des "Harangues", tirées d'Hérodote, de Thucydide, etc. Quelques savants ont prétendu que ces diverses *Traductions* n'avaient pas été faites sur le grec, mais sur d'anciennes versions latines ou françaises : le reproche est trop grave pour être jugé légèrement, puisqu'il prouverait que le traducteur ne devait pas avoir plus d'affection pour le grec que pour le latin. La révolution de France a ouvert un nouveau champ au génie de l'abbé Auger; il s'est signalé dans la défense de la nouvelle Église constitutionnelle, et il est douteux qu'un autre ecclésiastique ait mis dans cette tâche autant de chaleur et de persévérance. Il a combattu dans cette arène jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1792. Quelques symptômes avaient paru annoncer qu'un jour il s'y distinguerait, s'il avait occasion d'y descendre. Un ecclésiastique qui n'aime pas le latin; un professeur qui viole la loi de l'université ordonnant pour les discours publics la langue romaine, loi saintement observée jusque là; un grand-vicaire dans un diocèse dont l'évêque, tantôt richériste, tantôt millénaire, prophétise des choses étranges et contraires à la nature de l'Eglise, substitue dans ses sermons et discours publics d'autres versions latines à la Vulgate, etc., promettait bien de ne pas se perdre dans la foule des prêtres du Seigneur, quand l'orage, grondant sur le sanctuaire, en disperserait les ministres. [Les ouvrages de l'abbé Auger, que nous n'avons garde de mentionner tous, forment une collection de 29 vol. in-8°.]

* AUGER (Louis-Simon), de l'académie française, né à Paris le 29 décembre 1772, mort en 1829, d'abord employé à l'administration des vivres à Mézières, puis au ministère de l'intérieur, débuta par de petits vaudevilles. S'étant fait journaliste, il travailla à la "Décade philosophique" intitulée depuis "la Revue" (1802-1808), où ses articles étaient signés de la lettre O; il rédigea aussi le "Journal général" et le "Spectateur". Auger quitta la "Décade" pour le "Journal de l'Empire", dont les opinions classiques s'accordaient mieux avec les siennes; ses articles y sont signés T. Il écrivit aussi dans le "Mercure". Auger composa les *Eloges* de Boileau et de Corneille; édita plusieurs ouvrages, qu'il accompagna de notes; et fit le discours préliminaire de la "Biographie Universelle", au sujet duquel il s'éleva entre lui et Mme de Genlis, une querelle littéraire qui produisit de part et d'autre des brochures assez piquantes. Cette "Biographie" contient un grand nombre d'articles d'Auger, entre autres celui de Voltaire. En 1812, il avait donné sa démission de la place qu'il occupait au ministère de l'intérieur. On l'adjoignit à la commission de l'université, chargée de l'examen et de la composition des livres classiques. Au retour des Bourbons, en avril 1814, il rentra au ministère; en 1815, il quitta de nouveau sa place, et fut nommé censeur royal. Au mois de juin 1814, il avait abandonné le "Journal des Débats" pour prendre la direction du "Journal général de France", que Feuillant son ami venait de fonder; il s'y exprima avec une indépendance qui lui valut une arrestation ordonnée par la police. Son courage fut récom-

pensé par une pension de Louis XVIII, et son talent par un fauteuil à l'académie française, qu'on le vit présider depuis, en qualité de directeur, lors des réceptions de MM. de Quélen, Soumet, Droz, Casimir Delavigne et de Féletz. Censeur des journaux, en 1820, il donna bientôt sa démission. Son dernier ouvrage est intitulé: *Mélanges philosophiques et littéraires*. Vers la fin de sa vie, Auger fut en proie à d'horribles maux de nerfs. Le 2 janvier 1829, il disparut, et un mois après seulement on trouva son corps dans la Seine. Croyons, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il fut dans ce triste moment sous l'influence d'une aliénation complète. La certitude de son suicide volontaire donnerait un afligeant démenti à à la justesse de son esprit; elle ferait ressortir la vanité des connaissances humaines que la foi ne dirige point. Auger, plus chrétien, serait mort avec espérance; indifférent ou athée, aurait-il fini par le désespoir?

* AUGEREAU (Antoine), imprimeur à Paris en 1531, fut l'un des premiers qui substitua aux caractères gothiques les lettres romaines.

* AUGEREAU (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione, et maréchal de France, né à Paris d'un marchand de fruits du faubourg Saint-Marceau, le 11 novembre 1757, s'engagea comme carabinier dans les troupes napolitaines, y servit jusqu'en 1787 en qualité de simple soldat, et se retira alors à Naples, où il exerça la fonction de maître d'escrime. En 1792, tous les Français y étant devenus suspects, Augereau, forcé de rentrer dans son pays, y devint général de brigade. En 1794, il joignit l'armée des Pyrénées, se distingua au siége de Figuières, et contribua l'année suivante à la défaite des Espagnols, sur les bords de la Flavia. Envoyé peu de temps après à l'armée d'Italie, en qualité de général de division, il déploya dans cette campagne toute sa valeur et toutes les ressources de son talent militaire. Buonaparte le choisit pour porter à Paris les drapeaux enlevés aux Autrichiens dans les batailles qui précédèrent la prise de Mantoue. Le directoire lui décerna un drapeau, et jeta les yeux sur lui, afin de remplacer Buonaparte à l'armée d'Italie. Le 9 août 1798, on le nomma commandant de la 17e division militaire (Paris), à la place de Hoche, envoyé sur le Rhin. Les opinions d'Augereau étaient encore peu connues; mais, forcé de s'expliquer par les éloges que Mathieu Dumas lui donna dans un discours au conseil des anciens, il répondit adroitement: « Je suis enfant de Paris, jamais cette ville n'aura rien à craindre de moi; » et, quelques jours après, on le vit commander à la force armée de pénétrer dans les séances du corps législatif, arracher lui-même les épaulettes au général Ramel, et faire arrêter Willot et Pichegru, avec les autres députés des commissions des inspecteurs. Le parti vainqueur proclama Augereau « sauveur de la patrie et triomphateur de fructidor», sans cependant que ce général pût obtenir la place des deux directeurs fructidorisés, qui lui avait été promise. Il se plaignit amèrement, et fut désigné pour remplacer Hoche à l'armée du Rhin.

A peine arrivé à Cologne, il éveilla la surveillance des autorités contre les émigrés et les prêtres, et déploya dans cette ville un faste inconnu jusque là parmi les généraux français. Accusé auprès du directoire de vouloir révolutionner la Souabe malgré le traité de Campo-Formio, et de tramer la perte de Buonaparte et du directeur Rewbel, il fut rappelé des bords du Rhin, et nommé commandant de la 10e division militaire (à Perpignan), sous prétexte d'une invasion prochaine dans le Portugal. Le département de la Haute-Garonne le nomma, en 1799, député au conseil des cinq-cents. Il se rendit à Paris, où arriva bientôt Buonaparte, qui avait quitté l'Égypte. Augereau, de concert avec Jourdan, se déclara d'abord contre son frère d'armes; mais, effrayé de son influence toujours croissante, il accepta de sa main le commandement de l'armée de Hollande. Il seconda puissamment les opérations de Moreau, combattit Kalkreuth avec des succès divers, et termina la campagne par la victoire de Hohenlinden. Remplacé en Hollande par le général Victor en 1801, il vécut trois années paisible et retiré, reçut le commandement d'une expédition en Portugal qui n'eut pas lieu, et retourna à Paris assister au sacre de Buonaparte, qui le nomma maréchal d'empire. La guerre éclata bientôt en Allemagne; Augereau y passa avec son corps d'armée, battit les Autrichiens sur la rive orientale du lac de Constance, prit Bregentz et Lindau. La paix de Presbourg fut, en grande partie, son ouvrage. A la bataille d'Iéna, il décida du sort de la journée, et le 26 octobre s'empara de Berlin. A la bataille d'Eylau, on le vit, malgré les ardeurs de la fièvre qui le dévorait, commander, et lié sur son cheval, afin d'éviter une chute, recevoir un coup de feu dont il ne s'aperçut qu'à la fin de l'action. Les revers qu'il éprouva en Espagne occasionèrent sa disgrâce, qui dura jusqu'en 1812, époque de la guerre de Russie, dans laquelle il obtint un commandement peu important. Il se distingua à la bataille de Leipsick. Nommé chef des 7e et 6e divisions militaires, il s'occupa à Lyon d'organiser des moyens de résistance contre l'armée autrichienne. Cependant, Augereau, toujours fidèle à la fortune, publia une proclamation pour reconnaître Louis XVIII, et reçut de ce monarque la croix de Saint-Louis et la dignité de pair de France. Buonaparte, échappé de l'île d'Elbe, le signala comme un traître; mais le maréchal n'en publia pas moins une proclamation énergique pour saluer le chef de l'empire. Inutiles efforts, Buonaparte refusa ses offres. Le roi revint; le vainqueur de fructidor reparut, demanda du service; mais il se vit forcé de rester dans sa terre de la Houssaye jusqu'à sa mort, arrivée le 12 janvier 1816, à la suite d'une hydropisie de poitrine.

AUGIAS, roi de l'Élide, convint avec Hercule de lui donner la dixième partie de son bétail pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectait l'air. Hercule détourna, pour en venir à bout, les eaux du fleuve Alphée; mais, Augias refusant de lui remettre la récompense dont ils étaient convenus, il le tua, et donna ses états

à Philée son fils. L'étable d'Augias est devenue une espèce d'antonomase pour désigner un lieu difficile à nettoyer, un livre dont les fautes intarissables fatiguent et découragent la critique, etc.

* AUGUIS (F.-J.-B), embrassa la cause de la révolution avec chaleur, devint président du tribunal du district de Melle, lors de l'organisation des tribunaux, et fut nommé, en septembre 1791, député du département des Deux-Sèvres à la législature, dans laquelle il ne se fit nullement remarquer; puis élu, en septembre 1792, à la convention, où il vota la détention de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Envoyé à Marseille, après le 9 thermidor, il s'y prononça fortement contre les jacobins, et poursuivit les partisans de Robespierre. Il entra ensuite au comité de sûreté générale. Lors de l'insurrection des faubourgs, dans la journée du 12 germinal an III, il fut arrêté par la section du Panthéon, au moment où il visitait les prisons, par ordre de l'assemblée; mais une force armée, envoyée par la convention, le délivra; il reçut pourtant, dans cette occasion, deux coups de piques, l'un à la lèvre, l'autre à la main. Il déploya encore du courage lors de la révolte du 1er prairial, où les terroristes firent une seconde tentative contre la convention; il fut un des députés qui arrivèrent à minuit, au milieu de la salle des séances, à la tête de la force armée, et en chassèrent la multitude. Il devint, avec les deux tiers des conventionnels, membre du corps législatif de l'an IV, pour le conseil des anciens; fut élu secrétaire de son conseil, en 1798, et passa l'année suivante à celui des cinq-cents, toujours comme député du département des Deux-Sèvres. A la séance orageuse du 15 octobre, occasionée par la motion du général Jourdan, pour faire déclarer la patrie en danger, il rappela les opinions qu'il se faisait gloire d'avoir émises dans l'assemblée législative, et avoua que, par l'adoption d'une semblable mesure, les membres de cette assemblée, qui l'avaient votée avant le 10 août 1792, avaient eu, comme lui, l'intention de la faire servir à renverser le trône, d'où il concluait qu'il fallait la repousser dans les circonstances où l'on se trouvait, de crainte, dit-il, qu'elle n'eût le même résultat à l'égard du gouvernement directorial. La révolution du 18 brumaire plaça Auguis dans le nouveau corps législatif, dont il fut secrétaire le 1er janvier 1800. Il y fut encore réélu deux fois depuis, par son département, et mourut à Paris, en février 1810.

AUGURELLO (Jean-Aurèle), né à Rimini, en 1441, professa avec succès les belles-lettres à Venise et à Trévise. Il se fit une réputation distinguée comme poète, quoiqu'il manquât d'enthousiasme et de chaleur. Il se mêlait aussi d'alchimie, et a célébré la pierre philosophale par un poème intitulé *Chrysopeia*. Léon X, à qui il le présenta, lui donna, dit-on, une grande et belle bourse vide, en lui disant : « Celui qui sait faire l'or n'a besoin que d'un endroit pour le mettre. » Il mourut à Trévise, vers 1524, âgé de 83 ans. Ses *Poésies* parurent à Vérone en 1491, in-4°, et à Venise, 1505, in-8°. Ce sont des *élégies*, des *vers ïambes* et des *odes*. Sa

Chrysopée est la meilleure de ses pièces. On a aussi de lui des *Harangues* éloquentes et d'une bonne latinité, mais verbeuses et trop dénuées de choses. Jules Scaliger les a jugées trop sévèrement. Paul Jove disait d'Augurello, qu'il avait un grand génie dans un petit corps.

*AUGIER (J.-B.), né à Bourges en 1709, quitta le barreau au commencement de la révolution de 1789 pour entrer au service, et parvint bientôt au grade de général de brigade et de commandant militaire des départements de la Manche et du Cher; ce fut la récompense de sa brillante défense du fort de Bitche contre les Prussiens en 1793. Député au corps législatif et commandant de la Légion-d'Honneur sous l'empire, il échappa aux désastres de la campagne de Moscou en 1812, donna son adhésion à la déchéance de Napoléon en 1814, se prononça contre lui à son débarquement de l'île d'Elbe, et envoya sa démission dans les cent jours. Louis XVIII le réintégra dans son grade militaire, et il fut élu en 1816 député du Cher. Il mourut à Bourges.

AUGUSTE (Caïus Julius César Octavianus), fils d'Octavius, édile du peuple, et d'Accia, fille de Julie, sœur de Jules-César, naquit à Rome, pendant le consulat de Cicéron, le 23 septembre l'an 62 av. J.-C. [Sa famille était originaire de Velletri, pays des Volsques, et sa branche tenait à l'ordre équestre.] Il n'avait que 4 ans lorsqu'il perdit son père, et 18 seulement lorsque César fut assassiné au milieu du sénat. Il était alors à Apollonie en Grèce : il partit sur-le-champ pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avait fait son héritier, et l'avait adopté pour son fils. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, et la multitude par des libéralités, des jeux et des fêtes. Le sénat, qui voulait l'opposer à Antoine, déclaré ennemi de la république, lui fit élever une statue, et lui donna la même autorité qu'aux consuls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modène, et les deux consuls Hirtius et Pansa, qui commandaient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Pansa, mourant, déclara au jeune général le dessein du sénat, qui était d'affaiblir Octave et Antoine l'un par l'autre, et de confier ensuite l'autorité aux partisans de Pompée. Il commença dès lors à négocier avec son rival, devenu plus fort, depuis que Lépidus s'était joint à lui. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue connue sous le nom de "triumvirat", et convinrent de partager entre eux toutes les provinces de l'empire, et le pouvoir suprême pendant cinq ans, sous le titre de "triumvirs réformateurs de la république, avec la puissance consulaire". Ces réformateurs jurèrent en même temps la perte de tous ceux qui pouvaient s'opposer à leurs projets ambitieux. (*Voyez* ANTOINE (Marc).) On disputa longtemps sur ceux qui devaient être proscrits. Ils s'abandonnèrent enfin l'un à l'autre leurs amis et leurs parents. La tête de Cicéron, à qui Octave devait beaucoup, et qu'il avait accablé de caresses, fut donnée en échange de celles de l'oncle d'Antoine et du frère de

Lépidus. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave et Claudia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivent à Rome, affichent leur liste de proscription, et la font exécuter. Il y eut plus de 300 sénateurs et plus de 2000 chevaliers massacrés. Des fils livrèrent leurs pères aux bourreaux, pour profiter de leurs dépouilles. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen, qu'on menait au supplice par son ordre, lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture : « Ne t'en inquiètes pas, lui répondit le bourreau, appelé depuis Auguste ; les corbeaux en auront soin..... » Antoine et Octave, ayant assouvi leur rage à Rome, marchèrent contre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui s'étaient retirés en Macédoine. Ils leur livrèrent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui, ce jour-là, était au lit pour une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, et s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit après ce second combat. Octave, s'étant fait apporter la tête de ce dernier soutien de la république, l'accabla d'outrages, et la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il ajouta à cette basse vengeance celle de faire mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir insultés. Ce barbare revint en Italie pour distribuer aux soldats vétérans les terres qu'on leur avait promises en récompense de leurs services. A cet effet, il fit dépouiller les habitants des plus beaux pays de l'Italie. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta, pour faire cesser le cri universel; mais, ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique, et ne les ouvrit plus qu'aux louanges de Virgile, qui, pour quelques arpents de terre qui ne lui furent point ravis, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Égypte dans les liens de Cléopâtre, remua contre Octave, qui, pour s'en venger, répudia Claudia sa fille, et la força elle-même de sortir d'Italie. Lucius, son beau-frère, qui avait pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse, fut vaincu et fait prisonnier par Octave. Antoine quitta alors sa maîtresse pour mettre une digue aux progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie renoua leurs liens, et l'amant de Cléopâtre se détermina à épouser Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagèrent ensuite l'empire du monde : l'un eut l'Orient, et l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à sa portion; il en dépouilla Lépidus, qu'il exila, et à qui il ne laissa que le titre de grand-pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome, depuis ses victoires sur ces deux Romains. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles. Il établit un corps de troupes chargées d'exterminer les brigands qui infestaient l'Italie. Il décora Rome d'un grand nombre d'édifices pour l'utilité et pour

l'agrément. Il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenant à la république. Il fit brûler, dans la place publique, des lettres et d'autres écrits de plusieurs sénateurs, trouvés dans les papiers du dernier Pompée, et dont il aurait pu se servir contre eux. Le peuple romain, transporté de l'idée d'être heureux, que ces actions d'Octave lui faisaient naître, le créa tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée, après quelques petits combats, par la bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J.-C. Cette journée donnna à Octave l'empire du monde. Sa clémence envers les officiers et les soldats, à qui il fit grâce, aurait fait beaucoup d'honneur à son caractère, si les cruautés de sa vie passée ne l'avaient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel lors de la proscription et après la bataille de Philippes, parce qu'il n'était pas encore le maître, et qu'il voulait l'être; et clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu, par cette journée, au plus haut degré de puissance, il fallait la conserver par la douceur. [Argument décisif contre les faiseurs de révolutions; car, si le désir du pouvoir rend mauvais, la possession de la puissance rend bon. On commet quelquefois des crimes pour se la procurer; mais, dès qu'on en jouit, on veut s'y maintenir, et l'intérêt même du souverain lui fait un devoir du bonheur de ses sujets. L'opposition, qui persiste à flétrir dans le prince, qui possède, l'ambitieux qui aspire, au besoin par le crime, à la possession du trône, est donc aussi impolitique que coupable, puisqu'en lui créant des obstacles, elle l'empêche d'accomplir une chose qui est dans l'intérêt même de sa conservation. Le prince, nanti du pouvoir, ne saurait que perdre à l'exercer mal; il ne peut que gagner à en faire un bon usage.] Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grâce aux habitants, et permit à Cléopâtre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort, quoiqu'il dût être charmé intérieurement d'être délivré d'un si puissant ennemi. Le vainqueur, de retour à Rome, l'an 29 av. J.-C., eut l'honneur de trois triomphes différents, l'un pour une victoire sur les Dalmates, dans laquelle il reçut une blessure dangereuse, l'autre pour la bataille d'Actium, et le troisième pour celle d'Alexandrie. On vit dans cé triomphe le portrait de Cléopâtre mourante, qu'Octave destinait à être attachée derrière son char, si elle ne s'était fait mordre par un aspic. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avait toujours été ouvert. On conféra le titre d'«empereur» à perpétuité à celui qui avait fait couler des flots de sang pour en obtenir le pouvoir. On multiplia les jeux et les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples et des autels. Le sénat lui donna le nom d'«Auguste». On dit que ce prince voulait renoncer à l'empire, et qu'ayant consulté Agrippa et Mécène, le premier le lui conseilla, et le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste proposa au sénat de se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder. Peut-être

n'était-ce qu'un jeu de sa politique; [mais, par le fait, il tourna au profit des Romains, dont l'état ne comportait plus la division du pouvoir sous la forme de république, et réclamait au contraire un centre d'unité que la forme monarchique pouvait seule assurer.] On le surnomma le "Père de la patrie". Revêtu de la dignité de grand-pontife, 8 ans av. J.-C., il fit brûler les livres des Sibylles, peut-être parce qu'ils contenaient des choses qu'il interprétait à son désavantage, et corrigea dans le calendrier quelques erreurs que Jules-César avait laissé subsister. (*Voyez* Macrobe, liv. 1, ch. 14.) C'est alors qu'il donna son nom au mois appelé auparavant "Sextilis", nommé depuis " Augustus ". Enfin, après avoir fait des lois, bonnes ou mauvaises, et supprimé des abus fictifs ou réels, il associa Tibère à l'empire, choix qui suffirait seul pour rendre sa mémoire odieuse, [s'il avait pu deviner l'avenir], et mourut à Nole, âgé de 76 ans, l'an 14e de J.-C. Sur le point d'expirer, il dit à ses amis « qu'il avait trouvé Rome bâtie de briques, et qu'il la laissait bâtie de marbre. » S'il avait été bon politique et vrai philosophe, il eût senti que c'était là même un symptôme de sa décadence. Se sentant défaillir de plus en plus, il demanda un miroir, se fit peigner, trouvant ses cheveux trop négligés, et se fit raser la barbe. Après quoi il dit à ceux qui étaient autour de son lit: « N'ai-je pas bien joué mon rôle?" On lui répondit que oui. — « Battez donc des mains, répliqua-t-il; la pièce est finie. » Tant il est vrai que les sages et les héros du monde regardent eux-mêmes le tableau de leurs actions comme une farce qui finit avec eux! Outre les vices que nous venons de relever dans cet heureux tyran, et que ses dernières années ont en partie fait oublier, on lui reproche de s'être livré à la volupté et aux caprices de Livie son épouse, qui le tournait à son gré. Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain; ce qui prouve bien la vérité de l'observation de J.-J. Rousseau, que les lettres n'adoucissent pas les mœurs, et ne les rendent pas plus honnêtes. Virgile, Horace, Ovide, Properce, etc., fleurirent dans cet âge célèbre. Les deux premiers reçurent de ce prince des récompenses, et les payèrent par les flatteries les plus outrées et les plus basses.

AUGUSTE, duc de Brunswick et de Lunebourg, cultiva et protégea les lettres, et mourut en 1666, à 87 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres d'une *Harmonie évangélique*, en allemand, estimée par les protestants. La *Sténographie*, qui parut sous le nom de " Gustave Selenus ", Lunebourg, 1624, in-fol., est aussi de lui.

*AUGUSTI (Frédéric-Albert) naquit en 1696 à Francfort-sur-l'Oder. Ses parents étaient Juifs, et lui donnèrent à l'époque de sa circoncision, les noms de "Josué Ben-Abraham Herschell". Après avoir fait ses premières études, il alla à Constantinople, y fut fait prisonnier, et délivré quelque temps après par un négociant polonais qui le racheta. De retour de sa captivité, il commença de nouvelles études à Cracovie, et, converti au christianisme par le surintendant luthérien Reinhard,

il devint pasteur de sa secte à Eschenberg, dans le duché de Gotha, où il mourut en 1782, à l'âge de 85 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui prouvent qu'il avait renoncé bien sincèrement au judaïsme : | *Dissertatio de Adventûs Christi necessitate, tempore templi secundi,* Leipsick, 1794, in-4°; | *Aphorismi de studiis Judæorum hodiernis*, Gotha, 1731; in-4°; | *Mystères des Juifs, concernant le fleuve miraculeux Sambathion, et les Juifs rouges, pour l'explication du v. 12, du chap.* XXVII *du second livre des Rois*, Erfurt, 1748, in-8° (en allemand); | *Notice sur les Karaïtes*, ibid., 1752, in-8° (Idem); | *Dissertationes historico-philol., in quibus Judæorum hodiernorum consuetudines, mores et ritus, tam in rebus sacris quam civilibus, exponuntur,* ibid., 1753, in-8°. Augusti a composé d'autres écrits, dont la liste se trouve dans le "Répertoire des auteurs allemands" morts de 1750 à 1800. Sa "Vie" a été écrite par un de ses amis, et publiée à Erfurt, 1791, in-8°.

AUGUSTIN, "Aurelius Augustinus" (Saint), né à Tagaste en 354, de Patrice et de Monique, étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Madaure et à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette dernière ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adéodat, fruit d'un amour criminel, mais né avec le génie de son père. La secte des manichéens fit d'Augustin un prosélyte, qui en devint bientôt un apôtre. Il professa ensuite la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, où le préfet Simmaque l'envoya. Ambroise était alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours et des larmes de Monique sa mère, pensa sérieusement à quitter le déréglement et le manichéisme. Il fut baptisé à Milan, à la pâque de 387, dans la 32e année de son âge. Il renonça dès lors à la profession de rhéteur, et se borna à celle d'observateur exact de l'Évangile. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la prière, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque temps après, s'étant rendu à Hippone, Valère, qui en était évêque, le fit prêtre malgré lui au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilége singulier et inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre manichéen, dans une conférence publique, et avec d'autant plus de succès, qu'il avait connu le fort et le faible de cette secte. Un an après, en 393, il donna une explication si savante du "Symbole de la foi", dans un concile d'Hippone, que les évêques pensèrent unanimement qu'il méritait d'être leur confrère. Un autre concile, convoqué en 395, le donna pour coadjuteur à Valère dans le siége d'Hippone. Ce fut alors qu'on vit éclater toutes les vertus et tout le génie d'Augustin. Il établit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivait. Il s'appliqua de plus en plus à confondre l'erreur. Félix, manichéen célèbre, du nombre de leurs élus (c'est-à-dire de ceux qui se souillaient de toutes les abominations de la secte), vaincu dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine

entre ses mains de son vainqueur. Augustin ne fit pas moins admirer sa pénétration et son éloquence dans une conférence des évêques catholiques et donatistes à Carthage, en 411. Il y déploya son zèle pour l'unité de l'Église, et le communiqua à tous ses collègues. Les livres *de Civitate Dei* ne tardèrent pas à paraître. La philosophie, l'érudition, une logique exacte, la religion, la piété, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des païens, qui attribuaient les irruptions des barbares et les malheurs de l'empire à l'établissement de la religion chrétienne et à la destruction des temples. On a vu un empirique prétendre que cet ouvrage admirable avait été tiré des livres de Varron, et que ces livres avaient été brûlés par ordre d'un pape, pour cacher le plagiat d'Augustin; mais ce conte absurde, démenti par la nature de l'ouvrage, ne peut nuire qu'à son auteur (*Voy.* le "Naudeana"). L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique à Carthage contre les pélagiens; Augustin, qui avait déjà réfuté leurs erreurs, dressa neuf articles d'anathêmes, et montra un zèle si ardent contre cette hérésie pernicieuse, que la postérité lui a donné le titre de "Docteur de la grâce". Consumé de travaux et d'austérités, il mourut en 430, à l'âge de 76 ans, dans la ville d'Hippone, assiégée depuis plusieurs mois par les Vandales. Ce grand homme vivait, pour ainsi dire, des succès de la religion et de la gloire de l'Église; c'était là la seule mesure de sa joie, comme les malheurs de l'Église étaient pour lui la seule source de chagrin et d'une tristesse profonde : "Dominicis lucris gaudens et damnis mœrens". Possidonius, évêque de Calame, son ami intime, écrivit sa "Vie". Dans la pépinière des grands hommes que nourrissait alors l'Église d'Afrique, il n'y en eut point qui eût un nom aussi célèbre qu'Augustin. Son historien compte 1030 de ses ouvrages, en y comprenant ses *Sermons* et ses *Lettres*. On remarque dans tous un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable, un style énergique, malgré les mots impropres et barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes et les jeux de mots dont il est semé, surtout dans ses *Homélies*, ont fait sentir combien il était au-dessous de la plupart des Pères pour l'éloquence. Il s'arrête sur des détails de peu de conséquence, commente des nombres et des mesures, dont le résultat ne peut présenter rien de solidement instructif; ce qui a fait dire à Calvin, qui respectait d'ailleurs ce Père plus que tous les autres (parce qu'il le croyait, très-mal à propos, favorable à son système de prédestination), "in scrutandis numeris curiosior est Augustinus". Il est admirable dans quelques morceaux particuliers; mais il fatigue par ses antithèses, quand on le lit de suite. On a donné plusieurs éditions particulières et générales de ses ouvrages, parmi lesquelles on distingue celle d'Anvers, 1574, et celle des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, en 11 vol. in-fol., qui se relient en 8, et qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en

1700. Celle-ci est aujourd'hui la plus estimée; on lui reproche néanmoins des fautes, dont quelques-unes sont de conséquence. Elle fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, et confiée à D. Blampin. D. Mabillon, son confrère, mit, du soir au matin, l'Epître dédicatoire en l'état où nous l'avons : ce n'est pas un des moindres morceaux de cette édition, qui a été réimprimée à Amsterdam, en 1703, avec des notes de J. Le Clerc, très-injurieuses au saint docteur. Le 1er volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant d'être prêtre, avec ses *Rétractations* et ses *Confessions*, qui sont comme la préface de cet immense recueil. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilly et Dubois, in-8° et in-12. L'abbé Grou, dans la *Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, à Paris, 1786, 2 vol. in-12, a bien fait sentir la profonde sagesse de ce livre. C'est celui de tous ses ouvrages, si on en excepte ses *Soliloques*, qui est le plus empreint de cette piété vive et sincère, pleine d'onction et de feu, qui fait le caractère de la sainteté d'Augustin. Le 2e est occupé par ses *Lettres*, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort en 430. Il y en a en tout 270, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Eglise. Dubois les a traduites en français, en 6 vol. in-8° et in-12, avec beaucoup d'élégance. Ces deux premiers volumes ayant été réimprimés avec quelques changements, les curieux en recherchent la première édition. Le 3e est consacré à ses *Traités sur l'Ecriture*; le 4e, à son *Commentaire sur les Psaumes*, plus allégorique que littéral; le 5e, à ses *Sermons*; le 6e, à ses *Ouvrages dogmatiques*, sur divers points de morale et de discipline; le 7e, à l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre, traduit en français par Lombert, en 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in-12; le 8e, à ses *Traités* contre différents hérétiques; le 9e, à ceux contre les donatistes; le 10e, à ses *Traités* contre les pélagiens; le dernier, à sa « Vie », traduite en latin sur le français de Tillemont. On a imprimé un "Appendix" à Anvers, 1703, in-fol. Eugippius a donné, "Thesaurus ex sancti Augustini operibus", Bâle, 1542, 2 tom. en 1 vol. in-fol., qui n'est pas commun. Saint Augustin fait éclater beaucoup de modération à l'égard des auteurs qu'il combat; mais la manière pleine de force dont il attaque les erreurs a donné quelquefois, à son triomphe une étendue où les droits de la vérité ont paru compromis. Plusieurs théologiens ont cru que son zèle pour la saine doctrine lui avait quelquefois fait perdre de vue ce milieu si difficile à déterminer avec précision, qui se tient à une distance égale des extrêmes. Cependant les principes qu'il a établis contre les erreurs des pélagiens, savoir, l'existence et les effets du péché originel, et la nécessité de la grâce, même pour le commencement des bonnes œuvres, sont regardés par l'Eglise comme des dogmes incontestables; et c'est à cet égard que ses écrits passent pour être dépositaires de la doctrine catholique. Ceux qui ont osé attribuer à ce Père une espèce d'infaillibilité,

sont réfutés par lui-même; car, dans plus d'un endroit, il approuve qu'on doute de la vérité de ses assertions; et ceux qui ont avancé que tous ses écrits avaient la sanction de l'Eglise, sont en opposition avec la déclaration formelle de Célestin Ier, et d'Innocent XII. (*Voy.* SADOLET, CÉLESTIN Ier.) C'est aussi une exagération blâmable de dire que saint Augustin a été le plus illustre et le plus savant des Pères de l'Église. Il est sûr qu'il n'était pas fort habile dans les langues, et qu'il avait moins lu les anciens que saint Jérôme, saint Basile, et d'autres Pères. Il n'avait ni la pureté de langage, ni l'élégance, ni l'énergie de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Jérôme, etc. Il a certainement illustré l'Eglise: mais Athanase, martyr de la divinité de J.-C.; Chrysostôme, le plus éloquent des Pères grecs; Léon, aussi grand pontife que grand homme, écrivain solide, judicieux, plein de dignité et de grâces etc., lui ont fait autant d'honneur qu'Augustin. Berti, dans la "Vie" de ce Père, lui attribue la composition du "Te Deum", conjointement avec saint Ambroise, cantique admirable, dont le célèbre Atterbury mettait l'énergique simplicité au-dessus de toutes les fleurs de la poésie et de la rhétorique. (*Voyez* AMBROISE.)

AUGUSTIN (Saint), premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé par saint Grégoire-le-Grand en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastère de Saint-André de Rome, dont il était prieur. Augustin convertit, l'année d'après, Ethelbert, roi de Kent, qui lui donna un établissement à Cantorbéry. Il passa ensuite en France, pour y être sacré évêque, et conférer sur divers articles avec les prélats de ce royaume. A son retour, il baptisa plus de dix mille personnes, le jour de Noël. Le christianisme se répandant de plus en plus, le pape établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du "pallium". La rapidité de ces conversions était non-seulement l'effet du zèle du saint missionnaire ou du spectacle de ses vertus, mais encore celui des merveilles que Dieu opérait par son ministère. Le bruit s'en répandait dans toute l'Europe; et saint Grégoire lui donna à cette occasion des avis d'autant plus remarquables qu'ils servent à constater la notoriété et la certitude de ces merveilles. « Prenez garde, lui disait-il, de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire, à l'occasion des miracles et des dons célestes que Dieu fait éclater au milieu de la nation qu'il a choisie. Parmi les choses que vous faites à l'extérieur, ayez soin de vous juger vous-même intérieurement. Tâchez de bien comprendre ce que vous êtes personnellement, et quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple, pour la conversion duquel vous avez reçu le pouvoir de faire des miracles. Ayez toujours devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises par paroles ou par actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe les mouvements d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. Au reste, vous devez vous persuader que le don des miracles que

vous recevez ou que vous avez déjà reçu, est une faveur accordée non à vous, mais à ceux dont Dieu veut le salut. » Quelques écrivains protestants, tels que Rapin de Thoyras, ont cru que leur haine contre la religion catholique les dispensait d'être justes envers celui qui l'avait établie en Angleterre. Ils ont parlé d'Augustin d'une manière injurieuse; ils ont calomnié son caractère, ses actions et ses vues. Mais, laissant à part ses lumières et ses vertus, il a pour lui les faits qui feront son éloge au jugement même de la philosophie. On ne peut qu'avoir la plus haute idée de saint Augustin et de ses coopérateurs, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. Avant l'arrivée des saints missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices, plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout cette ignorance, c'est que, quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connaissaient point l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences jusqu'au temps de saint Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume de Malmesbury, vendaient leurs enfants comme esclaves, inhumanité qu'on ne trouve point dans les nègres d'aujourd'hui; mais la lumière de l'Évangile n'eut pas plus tôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais disciples du Sauveur. Frappés de la vie angélique de leurs apôtres, ils se portèrent avec ardeur à l'imitation de leur détachement du monde, et de leur zèle pour la pratique des conseils. Les nobles et les princes bâtirent des églises et des monastères qu'ils dotèrent richement. On ignore l'année précise de la mort de saint Augustin. Il mourut le 26 mai, selon les uns, en 607; selon d'autres en 604. Warton, dans son "Anglia sacra", prouve cette dernière date par plusieurs autorités.

*AUGUSTIN et ANGE DE SIENNE, frères, et architectes du XVe siècle, ont fait divers édifices publics à Sienne, tels que la façade septentrionale de la Cathédrale, deux portes de la ville, la grande Fontaine, etc. Ils en ont aussi construit à Orviette, Arezzo et Assise: leurs bâtiments sont ornés de sculptures qu'ils exécutaient eux-mêmes.

*AUGUSTIN, vénitien, élève de Marc-Antoine, gravait au milieu du XVIe siècle. On a de lui, d'après Raphaël, le *Sacrifice d'Isaac*, le *Portement de Croix*, *saint Paul devant Sergius*, d'après Jules Romain; l'*Adoration des Bergers*, une *Bataille*, etc. Il a assez suivi la manière de son maître, mais son dessin n'est pas si correct.

AUGUSTULE, dernier empereur d'Occident, fils d'Oreste, patrice et général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus était son vrai nom [et il y avait, dans ce double nom, quelque chose d'étonnant]; mais presque tous les auteurs lui ont donné celui d'"Augustulus", soit par dérision, soit à cause de sa jeunesse. Oreste son père, patrice de Rome, ayant excité une révolte en 475, aima mieux faire proclamer son fils empereur, que de prendre pour lui-même le sceptre. L'Italie était alors inondée de

Barbares. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla son fils des marques impériales, l'exila dans la Campanie avec un revenu de 6,000 liv. d'or, et se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident. Rome fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, et dont le nom était une insulte dans les temps florissants de la république. Cette révolution arriva l'an 476 de J.-C., 507 ans après la bataille d'Actium. On a regardé comme une singularité que le dernier empereur ait été appelé Auguste comme le premier, et que son prédécesseur ait porté le nom de Jules.

AUHADI-Maragah, un des plus célèbre mystiques mahométans, mit en vers persans le livre intitulé "Giam-Giam", production qui est comme l'élixir de la spiritualité musulmane. Il vécut dans la pauvreté, et mourut assez riche des libéralités de l'empereur des Tartares, l'an 1319 de J.-C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan, quoique ce poète mystique ait fait aussi des ouvrages de galanterie.

AULISIO (Dominique), savant Italien, né à Naples en 1649, s'appliqua à l'étude des langues, des belles-lettres, du droit, de la médecine, de l'architecture, et de presque toutes les sciences : il mourut en 1717, après avoir enseigné le droit à Naples, et gouverné l'école d'architecture militaire. Il était très-attaché aux sentiments et aux écrits de Platon, ce qui lui attira quelques critiques. Ses écrits sont : | *de Gymnasii constructione;* | *de Mausolæi architectura;* | *de Harmonia timaica, et numeris medicis*, imprimés ensemble en un vol. in-4°, Naples, 1694; | *Historia de ortu et progressu Medicinæ;* | *delle Scuole sacre*, in-4°, 1723. Sa "Vie" se trouve à la tête de cet ouvrage; | Des *Commentaires sur les Pandectes*, 3 vol. in-4°.

* AULNAYE (François-Henri-Stanislas de l') né à Madrid, le 7 juillet 1739, fut couronné, en 1789, par l'académie des inscriptions, comme auteur d'un *Mémoire sur la saltation théâtrale, ou Recherches sur l'origine, les progrès et les effets de la pantomime chez les anciens*, Paris, 1790, in-8°. C'est la plus curieuse dissertation qui existe sur cette partie de l'art dramatique. De l'Aulnaye avait déjà publié à Paris, en 1786, un petit ouvrage, traduit bientôt après dans une feuille scientifique allemande, et intitulé : *Description et usage du respirateur anti-méphitique, imaginé par Pilâtre du Rozier, et perfectionné par l'auteur.* En 1791, il entreprit un grand ouvrage, auquel coopéra Leblond, de l'institut, et dont trois livraisons seulement parurent sous ce titre : *Histoire générale et particulière des religions et du culte de toutes les nations du monde*, Paris, 1791, in-4°, fig., Erland, 1792.

AULU-Gelle (Aulus-Gellus), grammairien latin, florissait à Rome, sa patrie, vers l'an 130 de J.-C. et mourut au commencement du règne de Marc-Aurèle. Il publia un ouvrage en 20 livres, intitulé les *Nuits attiques*, qu'il nomma ainsi parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les longues soirées de l'hiver. C'est un recueil de beaucoup de ma-

tières différentes. Il peut servir à éclaircir les monuments et les écrivains de l'antiquité; on y trouve quantité de fragments des anciens auteurs. Le compilateur aurait dû se dispenser d'y entasser tant de remarques minutieuses de grammaire, et il aurait pu mettre plus de pureté et de clarté dans son style. Ce n'est qu'un grammairien de peu de goût, sans élévation, idolâtre des rides de l'antique, et qui, rempli de citations d'Ennius, de Caton-le-Censeur, de Claudius Quadrigarius, ne nomme pas une seule fois Horace, Tite-Live, ni Tacite. Cette collection qu'Aulu-Gelle fit pour ses enfants, a eu plusieurs éditions. On estime celle du P. Proust, "ad usum delphini", Paris, 1680, in-4°, et celle de Leyde, par Gronovius, 1706, in-8°; on a encore l'Elzévir, 1651, in-12. En 1776-1777, il en a paru une "Traduction" française par l'abbé de Douzé de Verteuil, à Paris, 2 vol. in-12. La première édition de l'original est de 1469, in-fol. [Il y a aussi une bonne "Traduction" anglaise, par Beloe, Londres, 1795, avec des notes.]

AUMALE (Claude de Lorraine d') était le 3e fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui vint s'établir en France. Il s'opposa aux huguenots, et mourut en 1573.—Son fils Charles fut un des plus zélés de la ligue. Le parlement le condamna, comme d'intelligence avec les Espagnols, à être écartelé, en 1595. Il se retira à Bruxelles, où il mourut, en 1631, sans laisser d'enfants mâles.

AUMONT (Jean d'), naquit en 1522, et se distingua dès sa jeunesse par sa bravoure, sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit maréchal de France en 1579. Il s'opposa, en 1588, à l'assassinat du duc de Guise, ordonné par ce prince, et fut d'avis qu'on lui fît son procès dans les règles. Il se signala aux batailles d'Arques et d'Yvry. [Après la victoire, Henri IV l'invita à souper, en lui disant: « Il est juste que vous soyez du festin, après m'avoir si bien servi à mes noces.» D'Aumont fut successivement gouverneur de Champagne et puis de Bretagne, et après s'être emparé de plusieurs places fortes,] il mourut en 1595, à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut à Comper, près de Rennes. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit; mais il était plus vaillant que rusé. Ses manières dures et impolies le faisaient passer à la cour pour un "franc Gaulois"; c'était d'ailleurs un sujet fidèle, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme et habile.

AUMONT (Antoine d'), petit-fils du précédent, se trouva en divers siéges et combats, eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Rhetel en 1650, et contribua beaucoup au succès de cette journée. Il fut fait maréchal de France en 1651, gouverneur de Paris en 1662, duc et pair en 1665, et mourut dans la capitale en 1669, âgé de 68 ans.

* AUMONT (L.-M.-V. de Rochebaron d'), né en 1632, mort en 1704, obtint à 16 ans la survivance de la charge de capitaine des gardes sous Louis XIV, qui le fit ensuite gentilhomme de sa chambre. Il fut sans cesse à ses côtés dans les guerres de sa minorité et celles de Flandre, s'empara d'Armentières, Furnes, Bergues

et Courtrai, et organisa dans son gouvernement du Bolonais une belle défense contre les flottes redoutables de l'Angleterre et de la Hollande. Membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, il rendit de grands services à la science des médailles.

*AUMONT (Jacques, duc d'), de la même famille, commandait l'avant-garde de l'armée parisienne, qui, sous la conduite de Lafayette, alla chercher Louis XVI à Versailles en 1789. Il commanda aussi, en 1791, le bataillon de garde nationale auprès du roi au 20 juin. Le peuple, voulant le rendre responsable de l'évasion de ce prince, le conduisit à l'Hôtel-de-Ville; pour se disculper, il fit passer une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution. Il mourut en octobre 1799.

*AUNGERVILLE (Richard), ou DE BURY, gouverneur d'Edouard III, roi d'Angleterre, fonda la bibliothèque d'Oxford, et mourut en 1345. On a de lui *Philobiblos*, ou *Discours sur le véritable usage des livres*, publié à Spire en 1483, in-4°; réimprimé plusieurs fois à Paris, à Oxford et à Francfort, in-8°.

*AUNILLON (Pierre-Charles FABIOT), abbé du Gué de Launay, mort en 1760, âgé de 76 ans. La médiocrité caractérise tout ce qui est sorti de sa plume. On pourrait le lui pardonner, s'il s'était borné à des *Romans;* mais il a composé aussi une *Oraison funèbre de Louis XIV*, qui prouve qu'il avait aussi peu de jugement que d'esprit et de talent.

AUNOY (Marie-Catherine Jumelle DE BERNEVILLE, comtesse D'), veuve du comte d'Aunoy, mourut en 1705. Elle écrivait facilement dans le genre romanesque. Les gens frivoles lisent encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, 4 vol. in-12; et surtout ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Duglas*, in-12. Ses *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis 1672 jusqu'en 1679*, sont pleins de fautes, de même que ses *Mémoires*, en 2 vol., *de la cour d'Espagne*, où elle avait vécu quelque temps avec sa mère. On y trouve des imputations injurieuses à cette nation estimable, et surtout des contes calomnieux sur l'inquisition : l'auteur avait trop bien profité des leçons de madame des Loges, sa tante, qui était protestante, et qui lui avait inspiré la haine naturelle à ceux de cette secte contre un tribunal si redoutable à l'erreur. (*Voyez* VAYRAC.) Tous ces romans, fruits d'un peu d'esprit et de beaucoup de galanterie, ne peuvent plaire qu'à la paresse ou à la corruption. Son mari, le comte d'Aunoy, accusé du crime de lèse-majesté par trois Normands, manqua de perdre la tête. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AURE (Sainte), ou AURÉE, de la race des Sarrasins en Espagne, se retira dans un monastère. Les infidèles voulurent la tirer de ce saint lieu, et la faire renoncer au christianisme; mais, ayant persévéré dans la foi, elle fut honorée de la couronne du martyre le 19 juillet 856, à Cordoue.

*AURE (Sainte), en latin "Aurea", abbesse à Paris, sous Dagobert I[er]. Saint Éloi, en 531, aidé des libéralités de ce prince, ayant fondé un monastère dans sa pro-

pre maison, près de l'église de Saint-Martin, lui donna Aure pour abbesse. Elle le gouverna pendant 33 ans avec sagesse et prudence; elle fut avertie de sa mort par une vision, et décéda la 4 octobre 666. De trois cents religieuses qui composaient sa communauté, environ soixante moururent le même jour qu'elle, enlevées par la peste. Elles furent enterrées avec leur abbesse dans le cimetière de l'église de Saint-Paul, qui était alors hors la ville. Mais, cinq ans après, les reliques de sainte Aure y furent transférées. On les voyait encore dans ces derniers temps dans l'église des Barnabites, la même que celle de Saint-Martin, et on les y exposait à la vénération des fidèles le jour de la fête de la sainte, et aux deux fêtes de saint Eloi. — Le Martyrologe romain fait mention, au 24 d'août, d'une sainte Aure, vierge et martyre à Ostie, où elle fut précipitée dans la mer une pierre au cou. Malgré cette précaution des persécuteurs, le flot rejeta son corps sur le rivage, où il fut recueilli par un personnage pieux, et enseveli honorablement.

AURÈLE (Saint), évêque de Carthage en 388, fut lié d'une étroite amitié avec saint Augustin, de qui il reçut de sages avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des donatistes. Il montra un grand zèle pour ramener ces schismatiques au centre de l'unité; assembla divers conciles pour discuter les difficultés qu'ils proposaient, et prit tous les moyens qui lui parurent les plus propres à rétablir la paix dans l'Église. Son zèle ne brilla pas avec moins d'éclat dans l'affaire des pélagiens. Il fut le premier qui condamna Célestius, disciple de Pélage; et cette condamnation eut lieu dans un concile tenu en 412. Quatre ans après, il condamna Pélage lui-même dans un autre concile. Il anathématisa la doctrine de cet hérésiarque, avant que saint Augustin se fût mis sur les rangs pour la combattre. Ce saint évêque mourut en 423. Saint Fulgence lui donne de grands éloges. Il est nommé sous le 20 de juillet dans le calendrier d'Afrique, qui est du ve siècle.

AURÉLIEN (Lucius Domitius Aurelianus) naquit dans un village de la Pannonie, d'une famille obscure. [Son père cultivait une petite ferme d'un riche sénateur appelé Aurélius. Il s'enrôla comme simple soldat dans la garde impériale, où il se distingua bientôt par sa force et sa bravoure. On lui donna le surnom d'"Aurelianus manus ad ferrum". On raconte qu'une fois, et dans une seule bataille, il tua quarante-huit Sarmates.] Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut tribun, et défit les Francs à Mayence. Valérien, qui connaissait son zèle pour la discipline, lui confia le soin de veiller sur tous les quartiers des troupes, pour l'y établir ou pour l'y maintenir. Un soldat ayant fait violence à une femme, il le fit écarteler en l'attachant à deux branches d'arbre courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs, étaient fouettés sur-le-champ : « Enrichissez-vous, disait-il à ses soldats, des dépouilles de l'ennemi, et non des larmes des citoyens. » Il fut élevé au consulat en 258; et Valérien, qui ne l'appelait que le libérateur de l'Illyrie

et des Gaules, et l'imitateur des Scipions, voulut faire les frais de sa promotion. Ulpius Crinitus, dont il avait été lieutenant dans la Thrace, l'adopta; et Claude II, qui aimait et estimait sa valeur et sa sagesse, le fit général de l'Illyrie et de la Thrace. Après la mort de cet empereur, arrivée en 270, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Aurélien. Élu par l'armée, il fut confirmé par le sénat et par le peuple. Il vainquit les Goths, les chassa de la Pannonie, battit les Vandales, les Marcomans et les Sarmates, assura la paix au dehors et la tranquillité au dedans. On lui reprocha d'avoir terni ses victoires en punissant trop sévèrement, et même avec cruauté, de légers propos tenus à Rome sur ses défaites. Il quitta bientôt la capitale de l'empire pour aller contre Zénobie, reine de Palmyre. Il traversa la Sclavonie et la Thrace, tailla en pièces les barbares, passa en Asie, prit Thyane en Cappadoce, et jura, pendant le siége de cette ville, qu'il n'y laisserait pas un chien en vie; mais, lorsqu'il s'en fut rendu maître, il se calma, et dit aux soldats, qui voulaient la mettre à feu et à sang, qu'il leur permettait seulement de tuer tous les chiens qu'ils rencontreraient. Après avoir vaincu deux fois Zénobie, il la poursuivit jusqu'à Palmyre, où il l'assiégea. Cette reine, qui avait conduit elle-même ses armées, n'encouragea pas moins fortement les assiégés; elle se défendit en grand capitaine, et en femme piquée. Aurélien, impatient d'entrer dans la ville, lui écrivit pour l'inviter à se rendre. Zénobie se contenta de lui répondre: « que c'était par la valeur, et non par des promesses, qu'on forçait un ennemi à ouvrir ses portes. » Cette réponse ne fit qu'augmenter l'envie d'Aurélien de prendre la place. Elle se rendit bientôt après, l'an 275. Zénobie avait tenté de se réfugier en Perse; mais Aurélien la fit arrêter et charger de chaînes. Palmyre, qui s'était révolté quelque temps après, fut rasé, et les habitants passés au fil de l'épée. Aurélien, avant cette révolte, avait déjà fait périr plusieurs partisans de Zénobie, entre autres le fameux philosophe Longin, auquel il attribuait la lettre fière de cette princesse. Il marcha ensuite contre Firmius qui s'était fait proclamer empereur en Égypte pour venger Zénobie, le défit et lui ôta la vie par des tourments recherchés. De là il vint attaquer Tétricus qui dominait dans les Gaules, et qui mit fin à la guerre en se soumettant. Aurélien, vainqueur de tant de peuples, orna son triomphe de captifs goths, alains, roxelans, sarmates, francs, suèves, vandales, allemands, éthiopiens, arabes, indiens, bactriens, géorgiens, sarrasins et perses. Zénobie et Tétricus suivirent le char de triomphe. La première obtint des terres dans le territoire de Tivoli, et le second eut le gouvernement d'une partie de l'Italie; Aurélien lui dit, en le lui donnant, «qu'il valait mieux gouverner les beaux pays d'Italie, que de régner au-delà des Alpes. » Aurélien, tranquille à Rome, l'embellit, la réforma, fit distribuer aux pauvres du pain et de la viande, remit les impôts, fixa le nombre des eunuques, et défendit d'avoir des concubines, si ce n'est

une esclave. Il était en marche contre les Perses lorsque Mnestée, l'un de ses secrétaires, le fit tuer près d'Héraclée en 275. [Ce traître, dont les concussions avaient irrité Aurélien, craignant la colère de son maître, en contrefit l'écriture, et montra aux principaux chefs une liste de proscrits, parmi lesquels étaient leurs noms et le sien. Les chefs, croyant prévenir leur supplice, et excités par Mnestée, attaquèrent et massacrèrent Aurélien. Détrompés ensuite, ils livrèrent Mnestée aux bêtes féroces, et élevèrent à Aurélien un tombeau et un temple. Leur repentir ne les sauva pas. Une partie d'entre eux fut massacrée par les soldats, et les ordres de Tacite ou de Probe firent périr les autres. Aurélien ne laissa qu'une fille.] Ainsi mourut cet empereur, admiré et haï. Il ne laissa aucun ennemi aux Romains, qui ne l'en regrettèrent pas davantage. Sa cruauté dans les châtiments fit dire de lui « qu'il était bon médecin, mais qu'il tirait un peu trop de sang. » On prétend que, dans ses différentes batailles, il avait tué de sa main plus de 900 hommes. Il assistait souvent au supplice des soldats condamnés à la mort ou au fouet. C'est surtout contre les chrétiens que son humeur barbare se signala; il en fit périr un très-grand nombre dans toute l'étendue de l'empire. Il fit cependant à leur égard un acte de justice, lors des troubles que l'hérésie de Paul de Samosate occasiona à Antioche, en donnant gain de cause à ceux qui étaient dans la communion de l'évêque de Rome, qu'il regardait comme le chef et le grand-pontife de cette religion, et en obligeant l'hérésiarque d'abandonner la maison épiscopale à celui à qui le pape adressait ses lettres. C'était une de ces ames brutes et grossièrement fières, pour qui tout objet d'orgueil est bon, même le triomphe sur une femme. Naturellement dur et sans pitié, il n'avait que rarement cette sensibilité apparente que l'amour-propre affiche un moment pour tromper l'opinion publique, et se livrer ensuite avec plus de sécurité à des penchants atroces. Il fut le premier empereur qui prit le diadème.

AURÉLIEN (Saint) fut placé sur le siége d'Arles en 546. Il envoya demander au pape Vigile le "pallium" et la qualité de vicaire du saint-siége; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitaient la même grâce en sa faveur. Le pape l'accorda, et en conséquence lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourraient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise! (dit-il), il s'élève des disputes sur la foi, ou s'il se présente quelque autre cause majeure, après avoir vérifié les faits et dressé votre rapport, réservez-en le jugement et la décision au siége apostolique; car nous trouvons dans les archives de l'église romaine que c'est ainsi qu'en ont usé, à l'égard de nos prédécesseurs, ceux des vôtres qui ont été honorés de la qualité de vicaires du saint-siége. » Le saint évêque fit plusieurs établissements utiles et édifiants; il instruisit, avec zèle et avec cette force que donne l'esprit de Dieu, le peuple et les rois, et

donna une règle pleine de sagesse aux religieux d'un grand monastère qu'il avait fondé à Arles. Il mourut saintement le 12 avril l'an 553, comme le prouve, contre quelques historiens, une inscription découverte en 1308, sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nizier de Lyon. Aurélien est un des évêques d'Occident qui furent le plus alarmés de ce que Vigile avait signé la condamnation des trois chapitres; ce pape lui écrivit une lettre pleine de modération et de raison pour le tranquilliser. (*Voyez* VIGILE.)

*AURÉLIO (Louis) de Pérouse, savant historiographe et chanoine de Saint-Jean-de-Latran, mort à Rome en 1637, joignait à l'étude des langues latine, grecque et allemande, une connaissance approfondie de l'histoire de son pays. Il reste de lui une *Traduction* italienne de l'"Abrégé de l'histoire universelle", de Turselin, Pérouse, 1623; | un *Abrégé* des "Annales de Baronius", Rome, 1636, 2 vol. in-12, réimprimé à Paris avec une continuation par Chaulmer, 1655, 3 vol. in-12; le 1er volume est tiré principalement de Bzovius; Chaulmer a aussi traduit cet ouvrage en français, Paris, 1673, 12 vol, in-12; | une *Histoire de la révolution des Bohémiens contre les empereurs Mathias et Ferdinand*, Rome, 1625.

AURÉLIUS-VICTOR (Sextus), Africain, vivait dans le IVe siècle, sous l'empire de Constance et de Julien-l'Apostat. Né dans la pauvreté, il s'éleva par son mérite aux premiers emplois de l'empire. Il fut gouverneur de la seconde Pannonie en 361, préfet de Rome et consul avec Valentinien en 369. Il composa, dit-on, une *Histoire romaine* que nous avons perdue et dont il ne nous reste qu'un "Abrégé". Du moins la sécheresse de ce précis, qui ne contient presque que des dates, a fait conjecturer à quelques savants qu'il n'était pas de lui et qu'il avait composé un ouvrage plus étendu. Nous avons une édition de cet "Abrégé" par madame Dacier, à l'usage du dauphin, Paris, 1681, in-4°. Les éditions "cum notis variorum", d'Utrecht, 1696, in-8°, et d'Amsterdam, 1733, in-4°, sont estimées. [On le trouve aussi dans "Scriptores historiæ romanæ minores," 1789, in-8°. Les ouvrages qu'on attribue Aurélius, sont: | *Origo gentis romanæ;* | *de Viris illustribus urbis Romæ;* | *de Cæsaribus historia, ab Augusto Octavio, id est, a fine Titi-Livii, usque ad consulatum decimum Constantii Augusti et Juliani Cæsaris tertium;* | *de Vita et moribus imperatorum romanorum excerpta, a Cæsare Augusto usque ad Theodosium imperatorem*. Caperonnier a donné ses soins à une bonne édition d'Aurelius Victor, par Barbou, Paris, 1793, in-12. Elle est à la suite d'Eutrope.]

AURÉLIUS (Cornélius), Hollandais, chanoine régulier de St.-Augustin, et précepteur d'Érasme, fut honoré par l'empereur Maximilien Ier de la couronne de poète. Son disciple devint plus célèbre que lui. Aurélius est auteur de deux traités, l'un intitulé: *Defensio gloriæ batavinæ;* et l'autre: *Elucidarium variarum quæstionum super batavina regione*. Bonaventure Vulcanius publia depuis ces deux traités sous le titre: *de Situ et laudibus Bataviæ*. On ne sait point en quelle année il

mourut; on croit qu'il vivait encore en 1520.

AURELLI, ou plutôt ARELLI (Jean-Muzio), poète latin du XVIe siècle. Ses poésies sont dans les "Délices des poètes latins d'Italie". Il se proposa Catule pour modèle, et ne s'éloigna que de ses obscénités. On trouve dans ses poésies de l'harmonie, de la délicatesse, de l'enjouement et de l'élégance. Le pape Léon X ayant donné le gouvernement d'une place à Aurelli, il fut trouvé mort, quelque temps après, avec sa mule, au fond d'un puits. Les habitants, que ce gouverneur opprimait, tirèrent de lui cette cruelle vengeance, en 1520.

AURENG-ZEYB, grand-mogol, naquit le 20 octobre 1619, se ligua avec un de ses frères contre son père Châh-Djéhân, et l'enferma dans une dure prison, en 1660. Il se défit ensuite de son complice, et fit étrangler les deux autres frères qui lui restaient. Son père étant tombé malade, il lui envoya un médecin, ou, pour mieux dire, un empoisonneur, qui le fit mourir. Devenu paisible possesseur de l'empire, il crut expier ses atrocités en se bornant au pain d'orge, aux légumes et à l'eau. Ce scélérat fut heureux dans toutes ses expéditions. Il conquit les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde, et presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel et de Malabar. Il campait ordinairement au milieu de son armée, de crainte que ses enfants ne le traitassent comme il avait traité son père. Il mourut en 1707, âgé de près de cent ans; vie longue pour un homme agité sans cesse par l'image de ses crimes, qui en portait les vengeurs dans son cœur, et qui dans ses enfants mêmes ne croyait voir que ses bourreaux. (*Voyez* l'"Histoire de l'empire du Grand-Mogol", par le P. Catrou). [On raconte de cet empereur des Mogols un fait qui prouve et son astuce et son avarice. Il invita à un festin un grand nombre des fakirs, et voulut ensuite les revêtir d'habillements neufs, qu'ils furent contraints d'accepter malgré leur résistance. On brûla aussitôt leurs vieilles robes, et on trouva dans les cendres une quantité énorme de pièces d'or et d'argent. Heider-Ali, père de Tipoo-Sayb, ayant besoin d'argent, eut recours aux mêmes moyens avec un égal succès.]

AURÉOLE (Manius-Acilius Auréolus), né dans la Dace, fils d'un berger, et berger lui-même, s'enrôla dans la milice, et devint général de l'empire romain sous Valérien. En 262, il délivra ce prince des deux tyrans Macrien; mais sa fidélité se démentit sous Gallien. Cet empereur étant parti pour aller faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandait à Milan, se fit donner la pourpre impériale à la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, et vainquit l'usurpateur dans une bataille rangée; mais, ce prince ayant été assassiné sur ces entrefaites, Auréole se maintint encore quelque temps. Claude II, successeur de Gallien, tâcha de l'attirer hors de Milan, où il s'était réfugié, et, lui ayant livré bataille, il le fit prisonnier. Le vainqueur voulut, par un mouvement de magnanimité, lui laisser la vie; mais les soldats, irrités de sa rébellion, le tuèrent en avril 268.

Claude respecta cependant sa mémoire, donna des éloges à ses talents supérieurs pour les armes, et lui fit élever un tombeau. [Il fit aussi bâtir sur l'Adda un pont qu'il nomma "Pons Aureoli", et qui donna son nom au village de Ponterole entre Milan et Bergame.]

AURIA (Vincent), né à Palerme en 1625, et mort dans la même ville en 1710, abandonna le barreau pour la littérature. Il fut assez mal partagé des biens de la fortune; mais il se consola avec les muses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien, et quelques-uns en latin. Les premiers sont plus estimés que les seconds. Parmi ceux-là on compte une *Histoire*, assez recherchée, *des grands hommes de Sicile*, à Palerme, 1704, in-4°, et une *Histoire des vice-rois de Sicile*, ibid., 1697, in-fol.

AURIFICUS, ou ORIFICUS BONFILIUS (Nicolas), carme de Sienne, a laissé divers ouvrages de morale et de piété. C'est lui qui a publié les "Œuvres" de Thomas Waldensis. Il vivait encore l'an 1590, qui était le soixantième de son âge. Sa principale production, *de Antiquitate et cæremoniis missæ*, parut à Venise en 1572, in-8°.

AURIOL (Blaise D'), natif de Castelnaudary, doyen de l'église de Pamiers, et professeur de droit canon à Toulouse, demanda à François Ier, en 1533, à son passage par cette ville, d'accorder à l'université le titre de noble, et aux professeurs le privilége de faire des chevaliers : ce prince le lui accorda. Pierre Daffis, docteur régent, et comte-ès-lois, titre qu'on donnait aux docteurs qui avaient régenté 20 ans, mit à Blaise d'Auriol les éperons dorés, la chaîne d'or au cou, et l'anneau au doigt, et fit un beau compliment au docteur-chevalier. Voltaire, d'après Bodin et René Herpin, prétend que, des astrologues ayant prédit un nouveau déluge, Blaise d'Auriol, craignant de périr, fit faire une grande arche pour lui, ses parents et ses amis. Il mourut vers l'an 1540. Il se mêlait de poésie; nous connaissons sa *Départie d'Amour*, à la suite de la "Chasse d'Amour" d'Octavien de Saint-Gelais, Paris, 1533, in-4°; | *les Joies et douleurs de Notre-Dame*, en vers et en prose, Toulouse, 1520, in-4°. Le premier ouvrage est fait d'après les poésies de Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, dont le manuscrit est à la bibliothèque du roi de France. On a encore d'Auriol : | *Interpretatio de capite, de rescriptione in antiquis*, et quelques ouvrages de jurisprudence, peu connus aujourd'hui; mais le nom de l'auteur fut longtemps en vénération dans l'université de Toulouse.

AURISPA (Jean), [un des restaurateurs de la littérature grecque et latine dans le XVe siècle,] naquit à Noto en Sicile vers l'an 1369. [Il apprit le grec à Constantinople, où il passa en 1418, et d'où il retourna en Italie avec 238 manuscrits précieux, parmi lesquels on trouvait l'Histoire de Procope, les Poésies de Callimaque, de Pindare, d'Oppien, et celles qu'on attribue à Orphée; toutes les Œuvres de Platon, de Proclus, de Plotin, de Xénophon, de Lucien; les Histoires de Dion, de Diodore de Sicile, et la Géographie de Strabon, etc., etc. Après avoir occupé à Bologne et

à Florence la chaire de littérature grecque, il fut successivement employé comme secrétaire dans les cours de Nicolas III, duc de Ferrare, et des papes Eugène IV et Nicolas V. Il mourut à Ferrare en 1460, âgé de 90 ans], honoré et chéri. On a de lui la *Traduction* d'Archimède; |celle du Commentaire d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore, Bâle, 1543, in-8°; [*Philisci consolatoria ad Ciceronem, dum in Macedonia exsularet, è græco Dionis Cassii, lib.* XXXVIII, *Hist. Rom. in latinum versa*, Paris, in-8°.]

AUROGALLUS (Mathieu), natif de Bohème, professeur de langues dans l'académie de Wittemberg, mourut en 1543. Il publia une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*, à Bâle, 1539, in-8°, et une *Géographie de la Terre-Sainte*. Il avait travaillé à la version de la Bible allemande donnée par Luther.

AURORE, déesse de l'antiquité païenne; elle ouvrait les portes du ciel, selon les poètes; et, après avoir mis les chevaux au char du Soleil, elle le précédait sur un char brillant, traîné par deux chevaux, un grand voile sur la tête, reculé en arrière, semant des fleurs sur son passage, et embellissant la nature. Aurore, amoureuse du jeune Titon, l'enleva et l'épousa. Elle en eut Memnon, roi d'Abydos en Égypte. Après la mort de ce prince, elle versa tant de larmes, que la rosée du matin en fut produite. Ceux qui cherchent la vérité sous les enveloppes des fables, disent qu'Aurore était apparemment quelque reine qui se levait tous les matins avec Titon pour contempler le ciel; mais ceux qui réfléchissent que les païens ont personnifié et déifié tous les êtres, ne voient ici qu'une de leurs fictions ordinaires. Ce n'est que lorsque l'histoire nous montre des rapports certains avec la fable, qu'on est fondé à croire qu'elle lui a servi de fondement.

AUROUX DES POMMIERS (Matthieu), conseiller-clerc en la sénéchausée de Bourbonnais, était prêtre et docteur en théologie. Il a publié un *Commentaire*, fort estimé et rare, *sur la coutume de Bourbonnais*, 1732, 2 parties in-fol. En 1741, il a donné des additions à son ouvrage. [On a quelquefois mis ce jurisconsulte bien au-dessus de Pothier.]

AUSONE (Jules), père du poète de ce nom, natif de Basas en Aquitaine, vers l'an 287, premier médecin de l'empereur Valentinien, se fraya des routes nouvelles dans son art, qu'il exerçait gratuitement. Il était philosophe, mais sans faste, sans passions, sans désirs ambitieux, jouissant, dans la médiocrité, d'une paix précieuse. Il se vit élever aux honneurs, sans les rechercher. Il fut préfet de l'Illyrie, et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. Il mourut dans une heureuse vieillesse, à l'âge de 90 ans. Son fils l'a célébré dans ses vers. Nous n'avons plus les livres de médecine d'Ausone le père.

AUSONE (Decius Magnus), fils du précédent, professait la grammaire et la rhétorique à Bordeaux, où il était né vers l'an 309, lorsque Valentinien Ier le fit venir à Trèves, où était sa cour, et le choisit, en 367, pour précepteur de Gratien son fils, qui était alors Auguste. Il fut élevé aux premières dignités de l'empire : à celle

de préfet du prétoire par Valentinien, et à celle de consul par Gratien. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 383, il revint à Bordeaux. Il y mourut en 394, dans un âge fort avancé. Ausone avait de l'esprit, de la facilité, et une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût, et de ces autres qualités qui rendent estimables les productions de l'esprit. [On a de lui des *Épigrammes*, des *Idylles*, dont le *Poème de la Moselle* fait partie; des *Églogues*, des *Lettres* en vers, et un *Discours à Gratien*. C'est faussement que l'on a conclu d'un passage de sa 16e épître, qu'il avait composé une Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à son consulat.] Ce qu'il a fait de meilleur, ce sont ses petits poèmes, et surtout sa dixième idylle, qui est une *Description de la Moselle*. Cette pièce a été publiée séparément avec de longs commentaires par Marquad Fréher. Si Ausone eût mieux parlé latin, son *Panégyrique* de Gratien serait quelque chose d'achevé. Son but, dans ce discours, était de remercier le prince de ce qu'il l'avait élevé au consulat, en 378. Quelques auteurs ont prétendu qu'Ausone était idolâtre; mais il est prouvé qu'il était chrétien, par son idylle sur la fête de Pâques, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poème où il enseigne à ses disciples la manière de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques-uns de ses ouvrages montrent qu'il était peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours, et qu'il y fut excité par l'exemple et les lettres de saint Paulin. Ce grand homme avait été son disciple, et n'oublia jamais le soin qu'il avait pris de son éducation; il lui exprima sa reconnaissance de la manière la plus forte et la plus tendre, en lui donnant les noms de précepteur, de patron et de père, et en lui déclarant qu'il lui devait tout:

> Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
> Linguæ, togæ, famæ decus,
> Provectus, altus, institutus, debeo,
> Patrone, præceptor, pater, etc.
>
> CARM. 10, v. 93.

La meilleure édition des *OEuvres* d'Ausone est celle qui est connue sous le titre de « ad usum delphini », et qui fut publiée en 1730 par l'abbé Souchai, et par l'abbé Fleury, chanoine de Chartres. L'abbé Jaubert en a donné une "Traduction", 1769, 4 vol. in-12. Ausone avait composé les *Fastes consulaires* jusqu'à l'an 383; mais cet ouvrage est perdu.

AUSONE (Saint) prêcha l'Évangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnait encore. Ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de répandre son sang pour la gloire de J.-C. On dit qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des Barbares qui s'étaient jetés sur les Gaules. Les reliques de saint Ausone furent brulées par les huguenots en 1568.

AUSPICE (Saint), évêque de Toul dans le Ve siècle, était, selon saint Sidoine Apollinaire (lib. 4, ep. 17), l'un des plus illustres prélats des Gaules. Sa science profonde, son éloquence, sa foi, ses œuvres, tout le rendait extrê-

mement recommandable. Le comte Arbogaste ayant demandé à saint Sidoine quelques explications des livres saints, celui-ci le renvoya à saint Loup, de Troyes, ou à saint Auspice, de Toul, comme à des prélats plus capables que lui de satisfaire à sa demande. Celui-ci ne vécut guère au-delà de l'an 474. On trouve son nom au 8e jour de juillet, dans le Martyrologe de Baronius, et dans celui de du Saussai. On a de lui une *Lettre* en vers, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Trèves, et depuis, selon quelques auteurs, évêque de Chartres. Elle se trouve dans la collection de Duchesne, tom. 1. Il y a une lettre de saint Sidoine à saint Auspice, pour lui recommander un nommé Pierre; elle est la 10e ou la 11e du livre des Lettres de Sidoine; mais Baronius croit qu'il s'agit là d'un autre saint Auspice.

AUSSUN (Pierre D'), grand capitaine, d'une famille noble et ancienne de Bigorre, servit pendant 40 ans avec beaucoup de réputation, et se distingua surtout à la bataille de Cérisoles en 1544. Il fut moins heureux à celle de Dreux en 1562. Le nombre des fuyards fut d'abord si grand, qu'il fut emporté par eux; mais, revenant sur ses pas, il se rangea près du duc de Guise, et contribua beaucoup à la victoire des catholiques. Cependant la douleur d'avoir fui devant l'ennemi le toucha tellement, qu'il en mourut la même année à Chartres, suivant les uns, et à Paris, suivant d'autres.

AUSTREGESILE (Saint), vulgairement appelé saint OUTRILLE, archevêque de Bourges, né en cette ville l'an 551, mourut en 624, après avoir gouverné saintement son Église pendant douze ans. Avant d'embrasser l'état ecclésiastique, il répondit à ses parents qui voulaient le marier : « Si j'avais une bonne femme, je craindrais de la perdre; si j'en avais une mauvaise, je craindrais de ne pouvoir m'en défaire. » Le roi Gontran le respectait comme son père, et avait souvent recours à ses lumières. Un nommé Bettelin, qui avait détourné les finances du roi, en rejeta le crime sur ce saint. Celui-ci soutint son innocence. Le prince, ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce que l'on appelait dans ce temps-là le " Jugement de Dieu"; mais, le jour même où ce jugement devait avoir lieu, Bettelin tomba de cheval, et mourut misérablement, ce qui fut regardé généralement comme un effet de la vengeance divine, qui voulait épargner au saint prélat cette épreuve judiciaire. Sa " Vie", écrite par un auteur contemporain, a été publiée par Mabillon et par les bollandistes.

AUSTREMOINE (Saint), l'un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par l'Église de Rome, vers l'an 250, fonda l'église de Clermont en Auvergne, et mourut en paix, après avoir opéré plusieurs conversions. Le détail de ses actions nous est inconnu. Mabillon a publié l'Histoire de la translation des reliques de saint Austremoine à Mauzac, avec des remarques.

AUTEL, ou plutôt AUTELZ (Guillaume DES), poète français et latin, naquit à Charolles en Bourgogne, en 1529, et mourut vers 1580. Il savait le grec et le latin, et en farcissait ses vers. On

a aussi de lui quelques ouvrages en prose de très-médiocre mérite. Des Autelz avait une Iris réelle ou feinte, comme tous les poètes de son temps. Il l'appelait « sa sainte », et déclare qu'il n'a eu pour elle qu'un amour pur, détaché des sens : on sait que ces amours romanesques ont été longtemps de mode. (*Voyez* Pétrarque et Noves).

*AUTHARIS, roi arien des Lombards, étendit ses conquêtes jusqu'à Rome et Ravenne, défit Childebert II, roi d'Austrasie, s'empara des provinces au-delà du Pô, et mourut en 590.

AUTHIER de Sisgau (Christophe d'), né à Marseille en 1609, bénédictin de l'abbaye de Saint-Victor dans la même ville, institua, à l'âge de 23 ans, en 1632, la congrégation des "Prêtres du Saint-Sacrement", pour les missions et la direction des séminaires. Authier fut fait évêque de Bethléem en 1651. Il gouverna son institut, confirmé en 1647 par Innocent X, jusqu'à sa mort, arrivée à Valence en 1667. Borely, prêtre de sa congrégation, a écrit sa "Vie", Lyon, 1703, in-12, qui est un tableau des principales vertus religieuses et sacerdotales.

* AUTHVILLE des-Amourettes (Charles-Louis d'), lieutenant-colonel des grenadiers royaux né à Paris en 1716, mort vers l'an 1762, a publié : | *Essai sur la Cavalerie*, Paris, 1756, in-4°; | *Relation navale de* 1759, in-4°; | *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne en Allemagne*, 1756, in-12. C'est une nouvelle édition de l'ouvrage de Deschamps. | *Politique militaire*, ou *Traité sur la Guerre*, par Paul Hay du Chastelet, nouvelle édition augmentée de notes et de citations, Paris, 1757, in-12. | L'*Anti-légionnaire français*, 1762, in-12. Cet auteur a donné plusieurs morceaux à l'« Encyclopédie » in-fol.

* AUTICHAMP (Antoine-Joseph-Eulalie de Beaumont, comte d'), d'une famille ancienne, entra jeune au service, devint aide-de-camp du maréchal de Broglie en 1759, ensuite cornette dans le régiment de dragons que commandait son frère, et il se trouvait dans le même corps, le 1er mars 1769, lorsqu'il fit, en qualité d'aide-major-général-des-logis, la campagne de Corse. Il y eut à Pentagolo, son cheval tué sous lui. A son retour en France, on le nomma successivement mestre-de-camp de dragons et colonel du régiment d'Agénois. Il passa en Amérique, et prouva sa valeur au siége d'Yorck-Town, ainsi qu'à la prise de Saint-Christophe, où son fils aîné fut tué par un boulet de canon. Il fut alors nommé maréchal-de-camp, et peu après commandant en second de la partie méridionale de Saint-Domingue. Lorsqu'il rentra en France; on l'employa comme inspecteur divisionnaire des troupes cantonnées à Tours, Blois et Orléans. En 1792, il émigra, et fit sous les ordres des princes français toutes les campagnes de cette époque. Il ne rentra en France qu'en novembre 1799, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration de 1814. Nommé gouverneur de Saint-Germain-en-Laye, il y mourut en avril 1822.

AUTOLICUS, fils de Mercure et de Chioné, selon les poètes, apprit de son père le métier de voleur, avec le pouvoir de prendre

différentes formes, et d'en donner à ses larcins, ce qui a fait dire à Ovide :

Nascitur Autolicus furtum ingeniosus ad omne.

AUTOLYCUS, [célèbre mathématicien, né à Pitane en Asie], florissait vers l'an 340 avant J.-C. Il a laissé quelques *Traités d'astronomie,* que Joseph Auria, de Naples, a mis en latin, sous ces titres : *De Sphæra* et *de Siderum ortu.* — Il ne faut pas le confondre avec AUTOLYCUS, philosophe du IIe siècle, auquel saint Théophile, évêque d'Antioche, a adressé trois livres contre les calomniateurs de la religion chrétienne.

AUTOMNE (Bernard), né en 1587 dans l'Agénois, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'une *Conférence du droit français avec le droit romain*, dont la 3e édition a paru en 1629; il avait alors 44 ans. Son *Commentaire sur la Coutume de Bordeaux,* 1644, 2 vol. in-fol., a été imprimé avec les observations du P. Dupin, Bordeaux, 1728, in-fol.

AUTON (Jean D'), et non pas ANTON, comme quelques-uns ont écrit, augustin, abbé de l'Angle, et historiographe de France, sous Louis XII, écrivit l'*Histoire depuis l'an 1499 jusqu'en 1508,* avec la fidélité d'un témoin qui dépose. Théodore Godefroi a fait imprimer les quatre premières années de cette *Histoire* en 1620, in-4°, et les deux dernières qui avaient paru dès 1615, in-4°, avec l'*Histoire de Louis XII,* par Seyssel; les trois autres n'ont pas encore vu le jour. Il mourut en 1527.

AUTPERT, ou AUSBERT, natif de Provence, bénédictin, abbé de Saint-Vincent de Voltorne dans l'Abruzze, fit sur les Psaumes, le Cantique des Cantiques et l'Apocalypse, des *Commentaires,* qu'on trouve dans la "Bibliothèque des Pères", et dans la "Collection" de Martenne. Il mourut en 778. Il demanda au pape l'approbation de ses écrits, persuadé que rien n'était plus propre à constater l'orthodoxie d'un ouvrage, que le jugement du chef de l'Église.

AUTREAU (Jacques D'), naquit à Paris en 1656. Peintre par besoin et poète par goût, et constamment attaché à ces deux professions, il mourut dans la pauvreté à l'hôpital des Incurables de Paris, en 1745. D'Autreau, d'un caractère sombre et mélancolique a composé des comédies qui ont fait rire, et qui amusent encore, [comme le *Port-à-l'Anglais; Démocrite prétendu fou,* etc.] Il avait près de 60 ans lorsqu'il s'adonna au théâtre, qui demande toute l'imagination et la vivacité de la jeunesse. Ses intrigues sont trop simples; on voit tout de suite le dénouement, et on perd le plaisir de la surprise. Les *OEuvres* de d'Autreau ont été recueillies en 1749, en 4 vol. in-12. Le plus connu des tableaux de ce peintre est celui de *Diogène,* la lanterne à la main, cherchant un homme, et le trouvant dans le cardinal de Fleuri. D'Autreau vivait fort retiré, méprisant tout ce que les autres estiment, et ne s'accordant avec le public que dans le peu de cas qu'il faisait de lui-même.

*AUTREY (Henri J.-B. FABRY comte D'), né le 9 juin 1723, mourut en 1777. Il a donné l'*Antiquité justifiée* , ou *Réfutation* du livre de Boulanger qui a pour titre l'"Antiquité dévoilée par les usages", etc., 1766, in-12.

*AUTROCHE (Claude DELOY-

NES D'), né à Orléans le 1er janvier 1744, eut dès sa jeunesse du goût pour les arts et la littérature. Il fit le voyage d'Italie. Quoique dès lors très-religieux, d'Autroche crut pouvoir se permettre, comme littérateur, le pélerinage de Ferney. Le voyageur disait, à cette occasion, qu'il était sorti de Ferney plus chrétien qu'il n'y était entré. De retour dans sa patrie, d'Autroche se maria, et partagea désormais tout son temps entre la culture des lettres et les embellissements de sa terre de La Porte. C'est dans cette résidence qu'il à composé la plupart de ses ouvrages, qui sont des *Traductions* en vers français des Odes d'Horace, de l'Énéide de Virgile (imprimées à Orléans), du Paradis perdu de Milton, de la Jérusalem délivrée du Tasse (Paris, 1810, in-8°), des Psaumes. Ces *Traductions* sont anonymes, et ne manquent pas de mérite. Il paraît que l'auteur en avait encore composé d'autres qui n'ont pas vu le jour. On cite aussi de lui un *Mémoire sur l'amélioration de la Sologne*, Orléans et Paris, 1787, in-8°. D'Autroche mourut à Orléans, le 17 novembre 1823. C'était un catholique fervent, et qui consacrait sa fortune à soutenir les établissements religieux de son diocèse.

*AUVERGNE (Antoine D'), célèbre musicien, directeur de l'Opéra de Paris, surintendant de la musique de la cour, né à Clermont en 1713, mort à Lyon en 1797, donna, tant à la cour qu'au théâtre de l'Opéra, un grand nombre d'ouvrages qui offrent des beautés du 1er ordre. En 1766, il travailla pour le concert spirituel; son *Te Deum*, son *De profundis* et son *Miserere* sont autant de chefs-d'œuvre.

*AUVERGNE (Théophile-Malo CORRET DE LA TOUR D'), "premier grenadier de France", né en 1743, dans un bourg de Bretagne, d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon, eut avec Turenne plus d'un trait de ressemblance. Entré au service en 1767, nommé capitaine en 1779, il servit comme volontaine en Amérique, et devint aide-de-camp du duc de Crillon, au siége de Mahon. A l'époque de la guerre de la révolution en 1792, La Tour d'Auvergne, quoique âgé de 50 ans, et jouissant d'une pension de retraite, ressaisit ses armes, sans vouloir accepter un grade supérieur à celui de capitaine; il commanda un corps de 8000 grenadiers à l'armée des Pyrénées-Orientales, en 1793. Après la paix avec l'Espagne, en 1795, il reprit les occupations littéraires qu'il venait d'interrompre, et composa successivement un *Glossaire de 45 langues*, et un *Dictionnaire Français-Celtique*; il avait déjà précédemment publié un *Traité des Origines gauloises*. En 1799, il quitta ses études, pour aller remplacer à l'armée d'Helvétie le fils unique de son ami le Brigant, que la conscription venait d'atteindre. C'est à cette époque qu'il reçut du chef du gouvernement le beau titre de "premier grenadier de France", mais il refusa la pension qu'on voulait y attacher. Il entra dans la 1re compagnie des grenadiers du 46e régiment, et fut tué, le 27 juin 1800, au combat de Neubourg, d'un coup de lance que lui porta un hullan autrichien. Ses camarades l'enterrèrent sur le champ de bataille; un mo-

nument fut élevé sur cette même place, avec une inscription qui constatait le titre et l'époque de la mort de La Tour d'Auvergne. Le nom de ce soldat littérateur durera aussi long-temps que le souvenir de la révolution française. (*Voy.* BOUILLON, MARCK, LA TOUR, pour les divers membres de la maison de Bouillon).

AUVIGNY (Jean DU CASTRES D'), né dans le Hainaut, demeura quelque temps avec l'abbé des Fontaines, qui dirigea assez mal son goût. Il entra ensuite dans les chevau-légers de la garde, et fut tué au combat d'Ettingen en 1743, âgé de 31 ans. C'était un homme d'imagination. On a de lui : | les prétendus *Mémoires de madame de Barneveldt*, 2 vol. in-12; | un *Abrégé de l'Histoire de France* et *de l'Histoire romaine*, par demandes et par réponses, 1759, 2 vol. in-12, qui peut être utile à la jeunesse; | les 3 premiers volumes et la moitié du 4e de l'*Histoire de Paris*, (jusqu'en 1730) 1735, en 5 vol. in-12; | les 8 premiers volumes des *Vies des hommes illustres de la France*, in-12. Le 9e et le 10e ont été publiés en 1744, par son frère, chanoine prémontré. Il y a des anecdotes curieuses et des faits peu connus; mais l'auteur a préféré les ornements du style, à l'exactitude historique. Il ignorait que l'affectation d'esprit, la recherche des ornements préférés à l'exactitude historique, qu'un ton quelquefois romanesque, un style inégal, trop exalté dans quelques endroits, trop plat dans d'autres, etc., sont des défauts exclusifs pour obtenir le titre de bon historien; peut-être la maturité de l'âge l'en eût-elle corrigé. Turpin, un des continuateurs de l'ouvrage, a porté ces défauts beaucoup plus loin.

* AUVITY, médecin, membre de la Légion-d'Honneur, ancien membre du collége et de l'Académie de chirurgie, chirurgien en chef, durant 40 ans, de l'hôpital des Enfants-Trouvés, mort à Paris, le 7 avril 1821, est auteur d'une *Dissertation sur le Muguet*, sorte d'aphthes particuliers aux enfants. Il s'était acquis de la réputation pour le traitement des maladies de cet âge. Auvity a laissé plusieurs fils qui exercent avec distinction la profession de leur père.

* AUVRAY (Jean), prieur de Saint-Odon de Bossets, amassa beaucoup de livres, se livra à la composition de plusieurs ouvrages de piété, et mourut le 19 juillet 1661, après avoir légué sa bibliothèque à la cure de Montfort. Ses principaux ouvrages sont : | la *Vie de Jeanne Absolu, dite de Saint-Sauveur, religieuse de Font-Évrauld*, Paris, 1640, in-4°, réimprimée plusieurs fois : la dernière édition est de 1670; | l'*Enfance de Jésus et sa famille, honorée en la Vie de sainte Marguerite du Saint-Sacrement*, Paris, de l'imprimerie royale, 1654, in-8°; | *Pratiques de piété de l'Eglise catholique, conformes à l'esprit et aux desseins de l'Eglise*, etc., Paris, Frédéric Léonard, 1666, in-12.

AUXENCE, arien, de Cappadoce, intrus dans le siége de Milan par l'empereur Constance, fut condamné dans un concile de 93 évêques, à Rome, en 372. Il était né pour être plutôt homme d'affaires qu'évêque. Il ne savait pas le latin; il ne connaissait que l'intrigue. Il posséda pourtant cet



évêché jusqu'en 374, année de sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec AUXENCE, surnommé "le Jeune", qui voulut disputer, vers l'an 385, le siége de Milan à saint Ambroise, et que les ariens reconnurent pour évêque. On voit dans les écrits de saint Ambroise un beau sermon que ce saint docteur fit contre cet usurpateur.

AUXILIUS, prêtre du XIe siècle, ordonné par le pape Formose, publia en 907 trois *Traités*, contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose. Deux de ces ouvrages sont dans le "Traité des ordinations" du P. Morin. Ils sont écrits avec beaucoup de fermeté et de liberté. L'auteur y démontre la validité des ordinations faites par des évêques illégitimes, pourvu cependant qu'ils soient véritablement évêques; que Formose, pour avoir été transféré d'un siége sur un autre, ne laisse pas d'être évêque légitime. Le P. Mabillon les a fait imprimer tous trois dans ses "Analectes", in-fol.

* AUXIRON (J.-B. D'), médecin, né à Baume-les-Dames vers 1680, mort à Besançon en 1760, négligea sa profession pour cultiver les mathématiques. On a de lui : | *Démonstration d'un secret utile à la marine*, in-8°, | et *Nouvelle manière de diriger la bombe*, in-8°.

* AUXIRON (Claude-François-Joseph D'), capitaine d'artillerie, né à Besançon en 1728, se retira à Paris en 1778, où il mourut. Il publia en 1766 : | *Principes de tout gouvernement*, ou *Examen des causes de la faiblesse ou de la splendeur de tout état, considéré en lui-même, et indépendamment des mœurs*, Paris, 2 vol. in-12; | il a traduit de l'allemand de Jean-Isaïe Silberschlag, pasteur de Magdebourg, sa *Théorie des fleuves, avec l'art de bâtir dans les eaux et d'en prévenir les ravages*, Paris, 1769, in-4°. — * AUXIRON (Pierre-Claude), son frère, exerça la médecine et publia plusieurs ouvrages en faveur de l'inoculation.

AUZANET (Barthélemi), naquit en 1591, et fut reçu avocat en 1609. Il eut une place au conseil établi en 1665 pour la réformation de la justice. On le fit à cette occasion conseiller d'état. Il mourut en 1683, âgé de 92 ans, avec la réputation d'un magistrat éclairé et intègre. On a de lui des *Notes sur la Coutume de Paris*, des *Mémoires*, des *Arrêts*, etc. Le recueil de ses ouvrages a été publié en 1708, in-fol.

AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien du XVIIe siècle, né à Rouen, mourut en 1691, membre de l'académie des sciences de Paris. Il inventa, en 1667, le micromètre, sur lequel il publia un *Traité*, imprimé au Louvre, dans le recueil de l'académie, in-fol., 1693. Quelques Anglais lui disputèrent la gloire de cette invention. Il eut encore la première idée d'appliquer le télescope au quart de cercle astronomique, dont quelques savants ont fait honneur à Picard, qui perfectionna cette idée.

AVALON (Irénée D'), né en Bourgogne, entra chez les capucins, et travailla avec beaucoup de zèle et de succès à la conversion des calvinistes. Outre un livre apologétique en faveur des seigneurs de Passade, de Mazel, et autres gentilshommes qui abjurèrent leurs erreurs entre ses

mains, il a publié : *Libri tres controversiarum contra calvinistas, huguenotos et anabaptistas*, Lyon, 1628, 3 vol. in-4°. Le titre montre assez qu'on mettait alors quelque différence entre les huguenots et les calvinistes; mais il n'est pas facile de dire en quoi elle consistait, parce que la véritable origine du mot "huguenots" n'est pas bien connue, malgré tout ce que les érudits ont écrit sur ce point.

AVALOS (Ferdinand-François D'), marquis de Pescaire, d'une des maisons les plus distinguées du royaume de Naples, originaire d'Espagne, se fit remarquer de bonne heure par son esprit et par sa valeur. Ayant été fait prisonnier en 1512, à la bataille de Ravenne, il consacra le temps de sa prison à composer un *Dialogue de l'Amour*, qu'il dédia à son épouse, Victoria Colonna, dame également illustre par sa beauté, sa vertu et son esprit, dont les "Poésies" parurent en 1548, in-8°. Dès qu'il eut sa liberté, il s'en servit avantageusement pour l'empereur Charles-Quint. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanais, et à la victoire de Pavie, l'an 1525. Clément VII et les princes d'Italie, alarmés des progrès de l'empereur, proposèrent au marquis de Pescaire d'entrer dans la ligue qu'ils voulaient opposer à ses conquêtes. On dit que d'Avalos, à qui le pape promettait l'investiture du royaume de Naples, goûta ces propositions; mais que, l'empereur l'ayant su, il se défendit, en disant que c'était une feinte de sa part pour avoir le secret des ennemis. Cependant les historiens les mieux instruits assurent qu'à l'instance de sa sage et vertueuse épouse, il rejeta ces offres, et resta fidèle à son souverain, qui le fit généralissime de son armée. « Le pape, dit Macquer ("Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne"), les Vénitiens, les Florentins, et même François Sforce, duc de Milan, formèrent une confédération contre l'empereur; ils offrirent au marquis de Pescaire le royaume de Naples, s'il voulait se mettre à la tête de la confédération; mais ce seigneur instruisit de tout l'empereur, et par ses ordres se mit en devoir de punir l'ingratitude du duc de Milan. Il l'assiégea dans sa capitale, et se rendit maître des autres places de son duché. Le marquis de Pescaire mourut sur la fin de l'année, non sans soupçon d'être la victime de ses ennemis, quoique les fatigues considérables d'une campagne laborieuse aient pu avoir précipité la fin d'une vie qu'il rendit célèbre par ses exploits militaires, et recommandable par son inviolable attachement à son souverain. » (*Voyez* VICTORIA COLONNA.) Il mourut sans postérité, à Milan, le 4 novembre 1525. C'était un des protecteurs des lettres, dans un siècle qui en eut beaucoup. Il était lui-même très-instruit, ayant eu un excellent instituteur. Paul Jove a écrit sa "Vie".

AVALOS (Alphonse D'), marquis de Guast ou plutôt del Vasto, héritier des biens de son oncle, dont nous venons de parler, fut fait lieutenant-général des armées de Charles-Quint en Italie. Il avait suivi, en 1535, cet empereur à l'expédition de Tunis. Il fut chargé ensuite d'une ambassade à Venise,

et, quelque temps après, il fit lever le siége de la citadelle de Nice, formé par Barberousse II, et par le duc d'Enghien en 1543. Ce dernier général le battit l'année suivante, dans la journée de Cérisoles, où il prit des premiers la fuite. La mort de Frégose et de de Rinçon, envoyés de François Ier, tués dans une embuscade, lui faisait appréhender de tomber entre les mains des Français. « Deux jours avant que de partir de Milan, dit Brantôme, pour aller livrer cette bataille (de Cérisoles), il brava fort, et menaça de tout battre, vaincre et renverser, dont en ayant fait un festin aux dames de la ville, car il était fort dameret, s'habillant toujours fort bien, et se parfumant fort, tant en paix qu'en guerre, jusqu'aux selles de ses chevaux... On dit même qu'il avait fait faire deux charrettes toutes pleines de menottes, qui se trouvèrent par après, pour enchaîner et faire esclaves tous les pauvres Français qui seraient pris, et aussitôt les envoyer aux galères. Il arriva le contraire à son penser et dire; car il perdit la bataille, et au lieu de maltraiter les prisonniers ennemis, les nôtres lui firent très-honnête et bonne guerre. » Le même Brantôme raconte qu'il s'arracha la moitié de la barbe de dépit et de tristesse, et que, ses équipages ayant été pris, son bouffon disait aux soldats qui les fouillaient : « Cherchez bien, vous ne trouverez pas ses éperons, il les a pris avec lui. » Mais cette relation de Brantôme est contraire en beaucoup de choses à l'idée que tous les historiens du temps, nommément Paul Jove, nous donnent d'Alphonse d'Avalos. Ce qu'il dit des chaînes préparées pour les Français est un conte ridicule; et ce qu'il ajoute des galères est plus absurde encore. Il n'était certainement pas au pouvoir de d'Avalos d'envoyer aux galères des prisonniers de guerre. Cette conduite, opposée à toutes les maximes et usages de la cour d'Espagne, lui aurait attiré une punition éclatante. Le récit de Brantôme n'est qu'une répétition de ces contes et de ces chansons burlesques qui ne manquent jamais de circuler parmi le petit peuple après quelque victoire. Quant à Frégose et Rinçon, en temps de guerre on tue les ennemis sans demander leurs passeports. Ils allaient, d'ailleurs, susciter de nouveaux ennemis à ceux auxquels ils faisaient la guerre, ils n'avaient garde d'annoncer leurs qualités et le but de leur voyage furtif; d'Avalos les traita en espions, en embaucheurs; il n'y a pas matière à grands reproches entre deux nations armées l'une contre l'autre. (*Voyez* BOURDEILLES.) D'Avalos mourut en 1546, à 42 ans.

* AVANCINO (Nicolas), jésuite originaire du Tyrol, fut professeur de rhétorique, de morale et de philosophie à Gratz, et professeur de théologie et scholastique à Vienne. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a écrits, on remarque : | *Imperium romano-germanicum, sive elogia* L *Cæsarum Germanorum*, Vienne, 1663, in-4°; | *Vita et doctrina J.-C.*, Vienne, 1667, 1674, in-12, traduction en français, Paris, 1713; l'abbé de Saint-Pard, ancien jésuite, depuis chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris, en a donné une nouvelle traduction sous ce titre : *La Vie et la doctrine*

de J.-C., rédigées en méditations. Paris, 1775, 2 vol. in-12; | *Poësis lyrica*, Vienne, 1670, Amsterdam, 711; | *Poesis dramatica*, Cologne, 1675-1676.

AVANTIO (Jean-Mario), né en 1564, se fit admirer à Ferrare et à Rovigo par l'étendue de ses connaissances dans le droit. Mais, son frère ayant été assassiné dans cette dernière ville, et ayant couru grand risque de l'être lui-même, il se retira à Padoue, où il mourut le 2 mars 1622. On a de lui, en manuscrit : *Consilia de rebus civilibus et criminalibus*, et une *Histoire ecclésiastique* depuis Luther. Le seul ouvrage dont jouisse le public est le poëme qu'il dédia à l'archiduc Ferdinand (depuis empereur.) — Charles Avantio, son fils, célèbre médecin, s'est fait connaître aussi par ses *Annotations* sur l'ouvrage de Baptiste Fiera, qui parurent après sa mort à Padoue, 1649, in-4°.

* AVARAY (Antoine-Louis-François, comte d'), fils du marquis d'Avaray, député de la noblesse d'Orléans aux États-généraux, était avant la révolution colonel du régiment de Boulonnois. Lorsque "Monsieur", depuis Louis XVIII, se décida à quitter la France en 1790, il le chargea des préparatifs de son départ, dont les détails sont consignés dans la "Relation du voyage à Bruxelles", écrite par Louis XVIII lui-même, imprimée en 1823, et que le prince dédia au comte d'Avaray, comme un tribut qu'il payait à l'amitié. D'Avaray, comblé d'honneurs, mourut en 1810, à Madère, où il était allé pour rétablir sa santé affaiblie.

AVED (Jacques-André-Joseph), peintre, fils d'un médecin de Douai, naquit en 1702, et mourut d'apoplexie à Paris le 4 mai, en 1766. Il resta orphelin dès l'enfance. Après avoir parcouru la Flandre, il vint à Paris, en 1721, puiser, dans les leçons des meilleurs artistes, les principes dont il avait besoin. Il entra comme élève à l'académie royale de peinture en 1729, et en fut reçu membre en 1734. L'ambassadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir son portrait à Louis XV, choisit Aved, comme le meilleur peintre. Le succès qu'eut ce tableau lui procura l'honneur de peindre le roi lui-même, qui l'avait fait appeler à la cour. Aved avait le secret si rare de rendre dans ses portraits, non-seulement la figure, mais encore le génie et le caractère de la personne qu'il peignait.

* AVEILLON (Jean-Joseph), supérieur de la maison de l'Oratoire de Paris, né à Lyon, mort à Paris en 1713, publia des *Conférences* et des *Méditations pour les séminaires et les gens du monde*.

AVEIRO (Joseph Mascarenhas, duc de Lancastre et d'), était un des plus grands seigneurs de Portugal, par sa naissance, par ses biens et par son crédit. Il était extrêmement considéré pendant le règne de Jean V. A l'avénement de Joseph Ier au trône, sa faveur diminua beaucoup. En 1758, [le roi se rendant incognito, dans la voiture de son valet de chambre, auprès de la marquise de Tavora, reçut deux coups de mousquet qui le blessèrent grièvement.] Carvalho, ministre, depuis marquis de Pombal, [accusa d'Aveiro d'avoir trempé dans le complot d'enlever la vie au roi,

et]le fit condamner à mort comme criminel de lèse-majesté. Cet infortuné duc fut rompu vif, ainsi que le marquis de Tavora, dont presque toute la famille périt par divers supplices, le 13 janvier 1759. Les ténèbres qui ont couvert assez long-temps cette affaire se sont dissipées, depuis la disgrâce et l'exil du marquis de Pombal, par l'innocence déclarée des prétendus complices, que la reine Marie-Françoise a rétablis dans leurs droits et leur honneur, et enfin par la sentence qui condamne l'oppresseur de tant d'illustres victimes. (*Voyez* MICHEL DELL' ANNUNCIATA, TAVORA, POMBAL, etc.)

*AVELLA (Jean), religieux observantin du royaume de Naples, a écrit plusieurs *Traités* sur la musique, imprimés à Rome en 1512.

AVELLIN (Saint-André), né en 1521 à Castro-Nuovo, petite ville du royaume de Naples, embrassa la règle des clercs réguliers appelés théatins, et se retira en 1556 dans leur maison de Naples, qui faisait l'édification de toute la ville; elle était encore animée de l'esprit et de la ferveur de saint Gaétan, mort en 1547. Il quitta le nom de Lancelot, qu'il avait porté jusque là, et prit celui d'André. Pour se mettre dans la sainte nécessité de devenir parfait, il fit deux vœux particuliers, qu'on ne doit pas facilement permettre, d'après les règles de la prudence chrétienne, parce qu'ils peuvent devenir un principe de scrupules ou de transgressions; mais ils lui furent suggérés par un mouvement extraordinaire de la grâce. Le premier fut de combattre toujours sa propre volonté, le second de faire tous les jours quelques progrès dans la vertu. Ce second vœu, qui n'est pas plus sans inconvénient que le premier, et qui semble présenter des vues, des calculs et des mesures que l'élan de la piété et de l'amour ne connaît pas, a reçu une espèce d'approbation dans l'oraison que l'Église récite le jour de sa fête. "Deus, qui in corde beati Andrææ confessoris tui, per arduum quotidie in virtutibus proficiendi votum, admirabiles ad te ascensiones disposuisti". Saint Charles-Borromée avait pour lui une estime particulière, et lui demanda quelques sujets formés par sa main, pour fonder à Milan une maison de théatins. Épuisé de fatigues et cassé de vieillesse, il tomba d'apoplexie au pied de l'autel lorsqu'il commençait la messe. Il répéta trois fois ces paroles : "Introibo ad altare Dei", et ne put aller plus loin. On lui administra les sacrements de l'eucharistie et de l'extrême-onction, qu'il reçut avec la plus tendre piété. Il expira le 10 novembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitième année. On garda son corps à Naples, dans l'église des théatins de Saint-Paul. Il fut béatifié seize ans après sa mort. Clément XI le canonisa en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété, qui ont été imprimés en cinq volumes in-4°, à Naples, 1733 et 1734.

AVENDANO (Diego D'), né à Ségovie, se fit jésuite à Lima au Pérou; il s'y consacra aux missions, fut deux fois recteur du collége de Lima, provincial, etc. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus considérable est : *Thesaurus Indicus pro regimine conscientiæ in iis quæ ad Indios*

spectant, Anvers, 1668, 2 vol. in-fol.

AVENTIN (Jean TOURMAYER), fils d'un cabaretier d'Abensberg en Bavière, et auteur des *Annales* de ce pays, mourut en 1534, à l'âge de 68 ans. Son ouvrage ne vit le jour qu'en 1554, par les soins de Jérôme Ziégler, qui en retrancha les déclamations contre les ecclésiastiques, et la plupart des fables dont cet historien avait rempli ses *Annales*. Elles ont été réimprimées en 1710, in-fol. Le cardinal Baronius en parle désavantageusement. Cet ouvrage est défendu par l'"Index" du concile de Trente.

AVENZOAR, ou ABEN-ZOHAR, c'est-à-dire fils de Zoar, médecin, surnommé le "Sage" et l'"Illustre", naquit près de Séville, au XIIe siècle, et fut contemporain d'Avicenne et d'Averrhoès. Il s'adonna à la médecine, ensuite à la pharmacie, enfin à la chirurgie, qui, de son temps, n'étaient exercées que par des esclaves. Il réussit dans ces arts, et se fit un grand nom. On a de lui, | *Rectificatio medicationis et regiminis*, Lyon, 1531, in-8°; | et *Traité sur les Fièvres*, 1576, Venise, in-fol.

AVERANI (Benoît), né à Florence en 1645, et mort à Pise, professeur de belles-lettres en 1707, avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses : philosophie, théologie, jurisprudence, littérature, géométrie, mathématiques, astronomie, il possédait à un certain point toutes ces sciences. Sa mémoire était prodigieuse : sans avoir fait d'extraits des auteurs, il en citait assez exactement les passages dans ses leçons, et les trouvait souvent sous sa main à l'ouverture du livre. Comme il avait beaucoup de goût pour les poésies latine et italienne, il était peu de poètes dans ces deux langues qu'il ne sût en partie par cœur. On publia à Florence, en 1716 et 1717, le recueil de ses ouvrages latins, en 3 vol. in-fol. Ce recueil contient des *Dissertations* sur plusieurs auteurs grecs et latins; des *Traductions*, des *Discours*, des *Lettres*, et des *Poésies*.

*AVERBURY (Robert), historien anglais du XIVe siècle. Il a écrit l'*Histoire du règne d'Édouard III* jusqu'en 1356. Elle a été publiée par Héarne, in-8°.

*AVERDY (Clément-Charles-François DE L'), né à Paris en 1720, devint conseiller au parlement. Ce magistrat était un des jurisconsultes, un des économistes, un des administrateurs les plus éclairés, les plus sages, du temps, les plus justement prévenus contre les philosophes qui commençaient à dominer. L'Averdy et Maupeou étaient deux hommes de même caractère. Considéré comme publiciste, le premier avait, au plus haut degré, l'esprit d'analyse : il publia sous l'anonyme en 1752, et sous le titre de Code pénal, un volume qui faillit plus d'une fois être érigé en loi, et qui en tint lieu dans l'usage jusqu'en 1789. A la même époque déjà un simple particulier, Duchesne, publiait un « Code de police », autre chef-d'œuvre d'analyse. Ils seraient encore aujourd'hui des modèles de méthode, et même de vérité. En 1763, sa réputation de probité, reconnue même par Mme de Pompadour, fit nommer l'Averdy ministres d'état et contrôleur-général des finances. Il dégagea, pendant son administration le commerce des grains de ses entraves; mais, le

principe de liberté, n'étant pas contenu dans de justes bornes, entraîna des abus dans son application; le monopole s'exerça, et le gouvernement, pour trouver des ressources, dut augmenter les impôts. Des pamphlets sans nombre attaquèrent l'Averdy. Il répondit à ces attaques par l'édit de décembre 1764, qui défend de rien publier concernant l'administration des finances. Disgracié, il se retira dans sa terre de Gambais. On vint l'en arracher en 1794, pour le conduire à la mort comme accapareur de grains. Ce ministre, qui avait voulu le bien sans pouvoir l'opérer, la subit avec courage. Les ouvrages suivants lui avaient ouvert les portes des honneurs ou de l'académie des inscriptions: | *Code Pénal*, 1752, in-12, dont nous avons parlé; chef-d'œuvre; | *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8°; | *Mémoire sur le procès criminel de Robert d'Artois, pair de France*. Il publia ensuite: | *Expériences de Gambais, sur les blés noirs ou cariés*, 1788 (avec G. Poirier); *Tableau général et méthodique des ouvrages contenus dans le recueil des* "Mémoires de l'Académie des inscriptions", *depuis sa naissance jusques et compris* 1788; Paris, 1791, in-4°.

AVERRHOÈS, philosophe et médecin, fut surnommé le "Commentateur", parce qu'il traduisit le premier Aristote en arabe, et qu'il le commenta. Il naquit à Cordoue en Espagne, dans le XIIe siècle, d'une famille illustre. Manzor, roi de Maroc, lui donna la charge de juge de Maroc, et de toute la Mauritanie; mais il la fit exercer par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. On l'accusa d'hérésie auprès de ce prince, qui, en ayant vu les preuves, l'obligea de se rétracter à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entreraient. Il mourut en 1198. Il cultiva la poésie dans sa jeunesse, et fit même quelques vers galants; mais il les brûla dans un âge plus avancé. Un docteur juif de Cordoue, philosophe, médecin et astrologue, lui fut dénoncé comme poète lascif. Averrhoès le réprimanda, et le menaça de le punir: ce qui ne s'accordait pas avec les principes d'impiété dont il a fait parade dans quelques occasions et dans quelques-uns de ses écrits; car quel intérêt les mœurs auraient-elles pour un homme qui se range avec la brute, et qui croit qu'en mourant il s'ensevelit tout entier dans la matière? Les historiens de la philosophie l'ont mis à la tête des philosophes arabes, à cause de sa subtilité; mais le grand nombre de ses erreurs est une nouvelle preuve de l'affinité de l'esprit subtil avec l'esprit faux. Sa *Traduction d'Aristote*, quoique infidèle, fut mise en latin; les Espagnols l'apportèrent en France, d'où elle se répandit dans toute l'Europe. Nous n'eûmes longtemps que cette version latine, très-inexacte, faite sur une copie arabe qui ne l'était pas moins. Le pape Nicolas V en fit faire une autre en 1448. On a de lui d'autres ouvrages: *de natura Orbis*; | *de re Medica*; | *de Theriaca*, etc. [des *Commentaires sur les Canons d'Avicenne*, Venise, 1484, in-fol. La liste des ouvrages d'Averrhoès se trouve dans l'ouvrage du savant Casiri, intitulé: "Bibl.

arab. hispana".] Gilles de Rome rapporte qu'étant à la cour de l'empereur Frédéric II, il y trouva deux fils d'Averrhoès, qui durent sans doute être bien reçus dans cette cour, s'il est vrai que cet empereur soutenait (comme le pape Grégoire IX l'en accusa publiquement) que le monde avait été séduit par trois imposteurs, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. Averrhoès et ses deux fils étaient dans de tels principes; et le même écrivain rapporte que ce philosophe appelait la religion chrétienne une "religion impossible", à cause du mystère de l'eucharistie, dont son esprit ergoteur et sa mince physique ne reconnaissaient pas la possibilité, même dans les vues et les moyens de Dieu (ce qui prouve au moins que les chrétiens d'alors admettaient la transsubstantiation); qu'il nommait celle des Juifs une "religion d'enfants", à cause des différents préceptes et des observations légales, ignorant la sagesse des raisons qui les avaient dictés; qu'enfin il avouait que la religion des mahométans, bornée aux plaisirs des sens, était une "religion de pourceaux"; et qu'ensuite, faisant une parodie impie d'un passage de l'Écriture, il s'écriait : « Moriatur anima mea morte philosophorum! » Il serait difficile de dire quel attrait il trouvait dans ce qu'il appelait mort des philosophes. Toutes celles que nous avons vues dans ce siècle, où les exemples n'en ont pas manqué, n'avaient rien de bien attirant. Les uns se tuent, les autres meurent en enragés, la plupart se rétractent. (*Voyez* VOLTAIRE, ROUSSEAU, D'ARGENS, LA METTRIE, BOULANGER, etc.) Averrhoès alliait à la vanité du savoir et à la morgue philosophique tout le ridicule des pédants. Il parlait avec ce ton d'apophthegme qui annonce la suffisance, et qui en même temps décèle un homme convaincu de son insuffisance et de son peu de solidité.

AVERRUNCUS, dieu des Romains, ainsi nommé du mot latin "averruncare", parce qu'ils s'imaginaient qu'il détournait les malheurs. Quand ils priaient les autres dieux de les préserver ou de les délivrer de quelque accident funeste, ils les surnommaient quelquefois "dii averrunci". Les Grecs avaient de semblables dieux, qu'ils nommaient "Alexicacoi, Apopompeioi", etc.; tels étaient Apollon et Hercule.

AVESNES (Bauduin D'), frère de Jean, comte de Hainaut, vivait vers l'an 1289. On a lui une *Chronique des comtes de Hainaut,* qui a été imprimée à Anvers, en 1693, in-fol., avec des notes historiques, par Jacques Le Roi.

AVESNES (Bouchard D'), fils de Jean, comte de Hainaut, et évêque de Metz en 1283, défit le duc de Lorraine, et l'obligea à faire une paix désavantageuse. On dit que, l'empereur Rodolphe ayant voulu se mêler de cette querelle, et paraissant favorable au duc, le prélat ne perdit rien de sa fierté, et osa même braver l'empereur dans la ville de Mayence, y passant à la tête de ses troupes, enseignes déployées et aux fanfares des trompettes. Il mourut en 1296 et fut enterré dans la cathédrale de Metz, sous une tombe de marbre.

AVESNES (François D'), né à Fleurence, dans le bas Armagnac,

disciple du fanatique Simon Morin, se signala par des ouvrages pleins d'extravagances. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, la rénovation du monde. Il l'annonce aux pontifes et aux rois, et il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : | *Les huit béatitudes des deux cardinaux* (Richelieu et Mazarin), *confrontées à celles de J.-C.*; | *la Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siége du dragon et de la bête, par l'Ange et le Verbe de l'Apocalypse*; | *Factum de la sapience éternelle au parlement*; | plusieurs autres ouvrages dans le même genre et le même goût. Il fut emprisonné en 1651, et relâché l'année suivante. On croit qu'il mourut avant son maître, en 1662.

* AVIAU DU BOIS DE SANZAY (Charles-François D'), archevêque de Bordeaux, né le 7 août 1736, au château du Bois de Sanzay, diocèse de Poitiers, mort à Bordeaux le 11 juillet 1826, étudia chez les jésuites de la Flèche et au séminaire de Saint-Sulpice, devint chanoine de Saint-Hilaire-le-Grand, puis grand-vicaire de Poitiers. C'est alors qu'il fut chargé de prononcer l'*Oraison funèbre de Louis XV*, in-4° de 64 pages. De Pompignan, archevêque de Vienne, ayant eu la feuille des bénéfices en 1789, donna au diocèse qu'il quittait une marque irrécusable d'affection, en obtenant que d'Aviau l'y remplaçât; celui-ci fut sacré, le 3 janvier 1790, en même temps que le célèbre Asseline, nommé à Boulogne, et de Coucy à la Rochelle. D'Aviau protesta contre la constitution civile du clergé, adhéra à l'"Exposition des principes", dressée par les évêques membres de l'assemblée, et refusa le serment. De la Savoie, où il s'était réfugié à portée de son diocèse, les victoires des Français le chassèrent en divers lieux. Il alla à Rome, mais revint ensuite en France, au mois de juillet 1796, avec des pouvoirs pour l'administration des siéges de Die et de Viviers, bravant les dangers qu'il pouvait y courir. La persécution, plus active depuis le 18 fructidor, le condamna néanmoins à se tenir caché à Lyon pendant deux ans; le fruit de ce loisir forcé est un écrit sur le prêt du commerce, daté du 14 février 1799, et où il se montre fort opposé au prêt à intérêt. Grâce à la chute du directoire, son zèle apostolique s'exerça avec quelque liberté. La conclusion du concordat confirma cette sécurité précaire; démissionnaire du siége de Vienne, d'Aviau fut institué le 2 juin 1802 pour l'archevêché de Bordeaux. L'administration de ce prélat fut un modèle de fermeté vis-à-vis de Buonaparte, et de fidélité à Pie VII malheureux. D'Aviau, soutenu en cela par le ministre Portalis, prévint dans son diocèse le scandale du mariage civil d'un prêtre en 1806. La bienveillance du gouvernement continua de le protéger en 1808; mais il n'en opposa pas moins au décret du 25 février 1810 le souvenir de l'accommodement de 1692, touchant les quatre articles, vota en 1811 pour l'incompétence du concile assemblé à Paris, et refusa sa signature à la lettre de créance des députés au pape captif. La restauration ramena le calme. Tout à son troupeau, d'Aviau confia son grand

séminaire à MM. de Saint-Sulpice, et le petit aux jésuites, autorisa une association des bons livres, encouragea les instituts religieux. Le 4 août 1821, le roi l'éleva à la pairie; cet honneur, le bruit même de sa promotion au cardinalat ne fut point une épreuve pour sa modestie : « A quoi, disait-il, servirait cette nouvelle dignité, qu'à allonger un peu mon épitaphe? » Cette grâce et cette douceur d'esprit, cette bonté si parfaite, ne l'abandonnèrent qu'avec la vie, dans sa 90e année. D'Aviau était théologien, fort attaché aux anciennes doctrines, et dévoué au saint-siége. C'est ce qu'attestent entr'autres neuf lettres de ce prélat, reproduites dans une brochure à part, où sa désapprobation des opinions gallicanes et son entière soumission au pape brillent de tout leur éclat. « Quelques-uns de mes collègues dans l'émigration, écrivait-il à un ami, me faisaient amicalement la guerre sur mon ultramontanisme; je m'y enfonce de plus en plus, à mesure que je considère où se laissent emporter les meilleurs esprits qui ne se sont point assez tôt défiés des systèmes gallicans. » Le tome 58 de l'"Ami de la religion et du roi" contient une excellente notice sur d'Aviau.

AVICENNE, philosophe et médecin arabe de Bockara en Perse, naquit l'an 980 de J.-C., avec des dispositions si heureuses, qu'à l'âge de dix ans il savait le Coran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la médecine, avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie, et commença par la métaphysique d'Aristote. Il la lut, dit-on, quarante fois sans l'entendre; et il n'est pas encore bien décidé s'il l'a entendue plus tard, quoiqu'il en ait paru persuadé. Ses études furent finies dès l'âge de 18 ans. Il fut ensuite médecin et vizir du sultan Cabous. Il mourut l'an 1037 après J.-C., à 57 ans, [des suites d'un poison subtil qu'un esclave, avide de ses richesses, mêla dans une potion qu'il prenait pour calmer ses attaques d'épilepsie.] Nous avons de lui plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie, imprimés d'abord à Rome, en arabe, l'an 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin à Venise, 1564, 2 vol. in-fol., de même en 1595 et 1608. Il y en a une "Traduction" de Vopiscus Fortunatus, Louvain, 1658, in-fol.; et ils ont été commentés par différents auteurs. On y remarque quelques observations utiles au milieu de beaucoup de minuties. [Il y a eu 28 éditions de ses divers ouvrages. On trouve beaucoup de détails sur Avicenne dans la « Bibioth. arab. hisp." de Casiri.]

AVIENUS (Rufus Festus), poète latin, florissait sous Théodose-l'Ancien. On a de lui une *Traduction* en vers des "Phénomènes" d'Aratus, Venise, 1599, in-fol., de la "Description de la terre" de Denys d'Alexandrie, et de quelques "Fables" d'Ésope, fort au-dessous de celles de Phèdre, pour la pureté et les grâces du style. On trouve sa *Traduction* d'Ésope en vers élégiaques dans le "Phèdre" de Paris, 1747, in-12. Il avait mis aussi en vers iambes tout Tite-Live, travail ridicule de son temps, mais qui à présent pourrait suppléer en partie à ce qui nous manque de cet historien.

AVILA Y ZUNIGA (Louis D'), gentilhomme espagnol, natif de Placencia, fut commandeur dans l'ordre d'Alcantara, et général de la cavalerie pour Charles-Quint, au siége de Metz, en 1552. Il a écrit des *Mémoires historiques* de la guerre de cet empereur contre les protestants d'Allemagne, imprimés pour la première fois en espagnol l'an 1549, [et intitulés : *Commentaires de la guerre d'Allemagne faite par Charles V pendant les années* 1546 et 1547,] traduits depuis en latin et en français. Il a aussi écrit des *Mémoires de la guerre d'Afrique*, [qui n'ont jamais été imprimés et n'ont pu se retrouver.]

AVILA (Jean D'), né à Almodovar del Campo, bourg de l'archevêché de Tolède, fut surnommé l'"Apôtre de l'Andalousie". Dominique Soto fut son maître de philosophie à Alcala. Après la mort de ses parents, il distribua tous ses biens aux pauvres. Il exerça le ministère de la prédication avec tant de zèle, qu'il opéra des conversions sans nombre. François de Borgia et Jean de Dieu lui durent la leur. Sainte Thérèse lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. On peut le regarder comme le père de tant de saints qui parurent en Espagne dans le XVIe siècle. Il mérita par sa doctrine, par son zèle et par ses autres vertus, d'être l'édification, le soutien et l'oracle de l'Église. C'était un génie universel, un directeur éclairé, un prédicateur célèbre, un homme révéré de toute l'Espagne, connu de tout l'univers chrétien, un homme enfin dont la réputation était parvenue à un point que les princes se soumettaient à ses décisions, et que les savants lui demandaient le secours de ses lumières. D'Avila passa les 17 dernières années de sa vie dans des infirmités continuelles et les douleurs les plus aiguës; il s'écriait souvent : « Domine, adauge dolorem, sed adauge etiam patientiam. » (Seigneur, augmentez mes douleurs, mais augmentez aussi ma patience). Il mourut le 10 mai 1569. On a de lui des *Lettres spirituelles* et des *Traités de piété*, traduits en français par Arnauld d'Andilly. [Martin Ruiz a publié sa "Vie" et ses *OEuvres*, Madrid, 1618-1757, 2 vol. in-4°.] Louis de Grenade et Louis Munnor ont aussi écrit sa "Vie".

*AVILA (Alphonse D'), jésuite, a écrit en espagnol un *Traité sur le bienheureux saint Second, évêque d'Avila.*

* AVILA (Étienne D'), aussi jésuite espagnol, mort à Lima en 1601, a laissé quelques ouvrages de droit ecclésiastique.

*AVILA (Alphonse D'), prédicateur éloquent, mort en 1618, a laissé en latin deux vol. de *Sermons*, Anvers, 1610, in-4°.

AVILA (Sanche D'), ainsi appelé de la ville de ce nom, en Espagne, qui fut son berceau l'an 1546, sortit d'une famille distinguée. Sa naissance l'illustra moins que sa science et ses prédications, qui eurent un grand succès. Il fut confesseur de sainte Thérèse. On lui donna l'évêché de Murcie ou de Carthagène, puis celui de Siguenza, et enfin de Placencia, où il mourut le 6 décembre 1625. Il a laissé des *Sermons*, des *Traités de piété*, et les *Vies de saint Augustin* et *de saint Thomas*.

AVILA (Sanche D'), général

espagnol, célèbre dans les guerres des Pays-Bas, se distingua surtout sous Alexandre de Parme.

AVILA (Gilles Gonzalès D'), historiographe du roi d'Espagne pour la Castille, vit le jour dans la ville dont il portait le nom, et mourut en 1658, âgé de plus de 80 ans. Il publia en espagnol l'*Histoire des antiquités de Salamanque;* | *le Théâtre des Églises d'Espagne et des Indes;* | et l'*Histoire du roi D. Henri III,* etc.

AVILER (Augustin-Charles D'), naquit à Paris, en 1653. Le goût de l'architecture l'engagea à s'embarquer à Marseille pour aller perfectionner ses talents à Rome. La felouque sur laquelle il était monté fut prise par des Algériens. Mené à Tunis, il donna le dessin de la superbe mosquée qu'on y admire. D'Aviler n'eut sa liberté que deux ans après, et ne s'en servit que pour aller admirer et étudier les chefs-d'œuvre de Rome. De retour en France, il éleva à Montpellier une porte magnifique (la porte du Pérou) à la gloire de Louis XIV, en forme d'arc de triomphe. Les états du Languedoc créèrent pour lui un titre d'architecte de la province, en 1693. Cet emploi l'engagea à se marier à Montpellier. Il y mourut en 1700, n'étant âgé que de 47 ans. On a de lui un *Cours d'architecture,* 2 vol. in-4°, qui est estimé. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois à Paris et à La Haye, avec des augmentations. L'édition la plus belle et la plus complète est celle de 1750-1755. Mariette y joignit plusieurs nouveaux dessins, et un grand nombre de remarques utiles. D'Aviler avait auparavant traduit de l'italien le 6e livre de l'"Architecture" de Scamozzi.

AVIRON (Jacques LE BATHELIER D'), avocat au présidial d'Evreux, l'un des meilleurs jurisconsultes de son temps, composa, vers 1587, des *Commentaires sur la Coutume de Normandie.* Après sa mort, le premier président Groulard les ayant fait imprimer sans mettre le nom de l'auteur à la tête, on crut qu'il voulait se les attribuer, et on le lui reprocha. « Ce livre est tant beau, dit-il, qu'il ne peut être que l'œuvre de Jacques Le Bathelier, ne connu sous autre nom. » Les *Commentaires* d'Aviron ont été réimprimés avec ceux de Béraud et de Godefroi, à Rouen, 1684, 2 vol. in-fol.

*AVIS (Jean), médecin de Paris, fut un des quatre députés de la faculté de médecine qui assistèrent aux Conférences tenues à Paris en 1473, pour la condamnation de la secte philosophique, appellée les "Nominaux". Il était doyen de la faculté lorsque Louis XI demanda l'ouvrage de Rasis, médecin arabe, pour le faire copier.

*AVISSE, aveugle et poète, mort en 1802, perdit la vue en parcourant les côtes d'Afrique, où il s'était rendu dans l'espoir d'acquérir des connaissances et de la fortune. De retour en France, à 17 ans, il continua ses études à l'aide d'un lecteur, et occupa pendant quelque temps une modique place de professeur de grammaire à l'institut des aveugles. On a publié, au profit de sa veuve, ses Œuvres réunies en 1 vol. in-8°, qui contient des *Fables* intéressantes, et une comédie, la *Ruse d'aveugle,* dont il a été fait plusieurs imitations.

* **AVITABILE** (Corneille d'), dominicain, mort en odeur de sainteté à Naples, en 1636, est auteur d'un ouvrage sur la *Vie religieuse*, et de quelques *Sermons*.

* **AVITABILE** (Pierre d'), missionnaire napolitain dans les Indes et en Géorgie, mort à Goa en 1650, composa : *de ecclesiastico Georgiæ statu*, imprimé à Rome.

AVITUS (Marcus Auxilius), empereur d'Occident, natif d'Auvergne, d'une famille illustre, préfet du prétoire des Gaules sous Valentinien, maître de la cavalerie sous Maxime, se fit proclamer empereur à Toulouse, en juillet 455, et repoussa les Vandales et les Suèves. Le général Ricimer, auquel il avait donné sa confiance, parvint à une autorité si absolue, qu'il fit révolter l'armée à la tête de laquelle Avitus l'avait placé. Ce prince était alors dans les Gaules; il passa en Italie pour se maintenir. Mais Ricimer, l'ayant surpris dans Plaisance, le dépouilla de la pourpre impériale, en octobre 456, après un règne de 14 mois. Il fut ordonné évêque de Plaisance, et comme il appréhendait d'être tué par Ricimer, il résolut d'aller achever sa carrière en Auvergne : mais il mourut en chemin, et son corps fut apporté à Brioude.

AVITUS (Sextus Alcimus), neveu de l'empereur Avitus, fut élevé sur le siége de Vienne en Dauphiné, après la mort de saint Mammert. Son éminente vertu le fit respecter par Clovis, roi de France, et par Gondebaud, roi de Bourgogne, quoique le premier fût encore idolâtre, et que le second fût infecté de l'hérésie arienne. Ayant eu une conférence à Lyon avec les évêques ariens, il les confondit et les réduisit au silence. Le roi de Bourgogne, qui était présent, fut si frappé du triomphe de la foi catholique, qu'il l'eût embrassée, s'il n'eût craint de choquer ses sujets. Sigismond, fils et successeur de Gondebaud, fut plus courageux que son père; il se rendit aux sollicitations de saint Avitus qui le pressait d'abjurer l'arianisme. Lorsque ce prince eut trempé ses mains dans le sang de Sigeric, son fils, que sa belle-mère avait accusé d'un crime supposé, Avitus lui fit sentir toute l'indignité de sa conduite, et lui inspira des sentiments de pénitence. Il présida, en 517, au célèbre concile d'Epaone, où l'on fit quarante canons de discipline; puis à celui de Lyon, en 525. Il se plaignit, au nom de toute l'Église des Gaules, de ce que le concile de Palme s'était mêlé de juger le pape Symmaque, et dit : « Comme Dieu nous ordonne d'être soumis aux puissances de la terre, aussi n'est-il pas aisé de comprendre comment le supérieur peut être jugé par les inférieurs, et principalement le chef de l'Église. » Il mourut l'an 525, en odeur de sainteté. Il est nommé, le 5 février, dans le Martyrologe romain. On l'honorait le 20 d'août, dans l'église collégiale de Notre-Dame de Vienne, où il fut enterré. Ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, en 1643, avec des notes, par le P. Sirmond. Son style est embrouillé, et défiguré par des pointes. Cependant la manière serrée avec laquelle il presse les ariens dans quelques-unes de ses *Lettres*, doit nous faire regretter les autres ouvrages qu'il

avait composés contre ces hérétiques.

* AVOND (Jacques), abjura le culte réformé, fut prêtre et sacristain de la ville de Die, et se consacra tout entier à la défense de la religion catholique. Il fit imprimer à Grenoble, en 1651, un *Poème sur l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence.*

*AVOST, (Jérôme), né à Laval en 1558, se distingua parmi les savants de son siècle. Il était versé dans les langues grecque, latine, italienne et espagnole. Ses principaux ouvrages sont : | *Les Amours d'Ismène et de la chaste Isménie*, écrites en grec par Eustathius, etc., Paris, 1582, in-16; | *Dialogues des graces et excellences de l'homme, ensemble de ses misères et disgrâces*, etc., traduits de l'italien, etc. Paris, 1583, in-8°; | *Essais* de Jérôme d'Avost *sur les sonnets du divin Pétrarque*, avec quelques autres poésies de son invention, Paris, 1584, in-8°.

AVRIGNY (Hyacinthe Robillard d'), né en 1675, à Caen, jésuite en 1691, mourut l'an 1719. La régence des basses classes ayant beaucoup affaibli sa santé, naturellement délicate, on le fit procureur du collége d'Alençon, où il resta comme inconnu, malgré ses talents. On a de lui : | *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, *avec des réflexions et des remarques critiques*, 4 vol. in-12. On s'est plaint que dans cet ouvrage, estimable par l'exactitude des dates et par plusieurs faits très-bien développés, les remarques critiques sont poussées quelquefois jusqu'à la satire; et c'est sans doute ce qui l'a fait supprimer à Rome, par un décret du 2 septembre 1727. Mais ce défaut est réparé par des avantages qu'on trouve rarement réunis dans les ouvrages de ce genre. Il n'est guère possible de traiter ensemble l'histoire et les dogmes de la religion avec plus d'ordre et d'intérêt; | *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, à Paris, 1725, 4 vol. in-12, et réimprimés en 1757, en 5 vol., avec des additions et des corrections, par le P. Griffet. Le discernement des faits, l'exactitude des dates, le choix des matières, l'élégante précision du style, ont fait comparer cet ouvrage aux meilleurs abrégés chronologiques que nous ayons. D'Avrigny pèse les auteurs et leur témoignage; il les redresse, il écarte le faux, discute le douteux, et choisit presque toujours le vrai. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher est une partialité outrée, qui passe tout ce qu'on puisse imaginer en fait de préjugés nationaux; il est peut-être le seul historien français qui ait osé justifier les cruautés atroces exercées dans le Palatinat; il le fait avec une contenance qui a de quoi étonner dans un homme de son état; mais il est à croire qu'il a travaillé sur des mémoires infidèles, et d'une prévention extrême.

* AVRIGNY (C.-J.-L. Loelliard, d'), né à la Martinique, vers 1760, mourut le 17 septembre 1823. Après avoir habité Montpellier, il vint à Paris, et s'y fixa au commencement de la révolution. En 1778, il avait concouru pour le prix de poésie de l'académie française, dont le sujet était : *Prière de Patrocle à Achille*, et obtenu une mention

honorable. Il débuta dans la carrière dramatique, en 1789, par un opéra comique intitulé : *les Brouilleries*. Il fit ensuite, pour les théâtres de Feydeau et du Vaudeville, quelques pièces qui eurent du succès. Depuis 1804, d'Avrigny publia ses *Poésies nationales* et quelques *Odes* sur les événements du temps. Son poème intitulé la *Navigation moderne*, ou le *départ de la Peyrouse*, se distingue par la correction du style. On remarque aussi son *Tableau historique des commencements et des progrès de la puissance britannique dans les Indes Orientales*, inséré dans l'*Histoire de Mysore*, par M. Michaud. Sa tragédie de *Jeanne d'Arc*, qui a paru sur la scène avec éclat, a mérité, sous beaucoup de rapports, le succès qu'elle a obtenu.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Élie), minime distingué par ses sermons et sa piété, né à Paris, en 1652, y mourut en 1729, âgé de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Méditations et sentiments sur la sainte communion*, in-12 ; | *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12; | *Conduite pour passer saintement le temps de l'avent*, in-12; | — *pour passer saintement le temps du carême*, in-12; | — *pour passer saintement les octaves de la Pentecôte, du Saint-Sacrement et de l'Assomption*, in-12; | *Commentaire affectif sur le psaume* Miserere, *pour servir de préparation à la mort*, in-12; | *L'année affective, ou sentiments sur l'amour divin, tirés du Cantique des Cantiques*, in-12; | *Réflexions théologiques, morales et affectives sur les attributs de Dieu*, in-12; | *Commentaire affectif sur le grand précepte de l'amour de Dieu*, in-12; | *Réflexions pratiques sur la divine enfance de J.-C.*, in-12; | *Sentiments d'un solitaire en retraite pendant l'octave du Saint-Sacrement*, in-24; | *Traité de l'amour de Dieu à l'égard des hommes, et de l'amour du prochain*, in-12; | *Pensées sur divers sujets de morale*, in-12. Tous ces ouvrages sont très-estimés par les hommes versés dans les voies spirituelles et dans la connaissance des cœurs. Ils sont écrits avec beaucoup d'onction, d'une manière attachante et persuasive. Le style est clair, noble et naturel.

AXA, fille de Caleb, fut promise à celui qui emporterait la ville de Cariat-Sepher, qui lui était échue en partage; Othoniel, ayant réussi, obtint Axa.

AXERETO, ou Assereto (Blaise), général des galères de Gênes, gagna en 1435 la fameuse bataille navale près l'île de Ponce, où il fit prisonnier Alfonse V, roi d'Arragon, et plusieurs autres princes. Il se signala aussi contre les Vénitiens.

AXIOTHÉE, femme d'esprit, disciple de Platon, se déguisait en homme pour aller entendre son maître. D'autres femmes qui voulurent l'imiter donnèrent lieu à beaucoup de bruits défavorables à la vertu du divin Platon.

* AXTEL (Daniel), apprentif mercier, s'engagea dans la cause du parlement contre le roi Charles Ier. Il servit si bien son parti, qu'il fut fait lieutenant-colonel. Quand on fit le procès à ce prince, Axtel était un des commandants chargés de sa garde, et il se comporta avec beaucoup d'insolence. Cromwel le fit gouverneur de Kilkenny en Irlande. Il revint en

Angleterre pour s'opposer au retour de Charles II; mais Monk rompit toutes les mesures des antiroyalistes. A la restauration, Axtel fut accusé de haute trahison, jugé coupable, et pendu à Tyburn.

AYBERT (Saint), moine bénédictin du monastère de saint Crépin dans le Hainaut, né en 1060 au diocèse de Tournai, fut ordonné prêtre par Burchard, évêque de Cambrai, avec un pouvoir particulier d'administrer dans sa cellule les sacrements de pénitence et d'eucharistie, pouvoir qui lui fut confirmé par Paschal II et Innocent II. Cependant il renvoyait les pénitents à leurs évêques, à moins qu'ils n'eussent quelque répugnance à se confesser à eux. Il disait tous les jours deux messes, une pour les vivants, et l'autre pour les morts (1), et pratiquait de très-grandes austérités; son abstinence surtout passait pour une espèce de prodige. Il mourut le jour de Pâques de l'an 1140. Sa « Vie » a été écrite aussitôt après sa mort par l'archidiacre Robert, qui l'avait connu beaucoup. Elle a été publiée par Surius et Bollandus.

*AYESHA, morte en 678, fut celle de toutes les femmes que Mahomet aima le plus. Il la fit instruire dans toutes les sciences cultivées alors en Arabie, et composa le 24e chapitre du Coran, pour la disculper des bruits injurieux à sa vertu. Après la mort de Mahomet, elle combattit le parti d'Ali, et fit proscrire sa famille. Elle fut vénérée par les musulmans, qui la nomment *la prophétesse et la mère des croyants*. Ses décisions sur le Coran ont formé loi.

(1) Un décret d'Honorius III a depuis réformé l'usage de dire plusieurs messes, et ne l'a laissé subsister que pour le jour de Noël.

AYGULFE (Saint), ou AYEUL, vulgairement saint AOUST, archevêque de Bourges vers l'an 820, mourut le 22 mai 840. Théodulphe, évêque d'Orléans, lui donne de grands éloges, et le titre de patriarche, dans la 42e Épître du 4e livre de ses poésies. On bâtit sur son tombeau une église qui porte encore son nom, et qui est une paroisse de l'archiprêtré de Châteauroux.

AYLE, ou AGILE (Saint), fils d'Agnoald, l'un des principaux seigneurs de la cour de Childebert II, roi d'Austrasie, fut élevé dans l'abbaye de Luxeuil, où il embrassa la vie monastique. Sa piété et son zèle le firent choisir pour aller prêcher l'évangile aux infidèles de delà les Vosges, jusqu'en Bavière. A son retour, il fut élu abbé de Rebais, où il mourut en 650. Sa « Vie », écrite par un anonyme, a été publiée par Mabillon.

* AYLETT (Robert), écrivain anglais du XVIIe siècle, composa un poème de *Suzanne*, 1622, in-8°. Wood semble lui attribuer l'ouvrage intitulé *Britannia antiqua illustrata*, qui porte le nom de son neveu Aylett Sammes.

*AYLMER (Jean), prélat anglais, fut chargé de l'éducation de lady Jeanne Gray qui, par ses leçons, acquit une connaissance peu commune des langues savantes. La reine Elisabeth le choisit pour un des docteurs qui devaient disputer en sa présence contre autant de prélats catholiques. Elle le nomma évêque de Londres. Il passait pour savant et très-éloquent. Il mourut à Fulham en 1594.

*AYLOFFE (Sir Joseph), savant antiquaire anglais, mort en 1781, entreprit une *Traduction* de l'"Encyclopédie" française, qui ne fut point terminée. Il publia en 1772 les *Calendriers des chartres anciennes qui sont à la tour de Londres*, in-4°. Il donna aussi des éditions, 1° du "Collectanea" de Leland, 9 vol. in-8°; 2° du "Liber niger scaccari", 2 vol. in-8°; 3° des "Discours curieux de Hearne", 2 vol. in-8°, etc. Il y a de lui des morceaux curieux dans l'"Archæologie".

AYLON (Luc Vasquès d'), Espagnol, conseiller du tribunal supérieur établi en 1509 à Saint-Domingue, s'est rendu célèbre par ses expéditions dans le Nouveau-Monde. Vélasquès, gouverneur de Cuba, avait fait un grand armement contre Fernand Cortès, qui lui envoya d'Aylon pour traiter d'un accommodement. Mais celui-ci, n'ayant rien gagné sur l'esprit de Vélasquès, passa au Mexique avec Narvaès, amiral de la flotte de Vélasquès; et, voyant qu'il rejetait aussi toute voie de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de la vie, une défense de passer outre, sans en avoir reçu les ordres de l'audience royale. Pour prévenir les suites de ce coup d'autorité, Narvaès fit embarquer d'Aylon sur une caravelle qu'il envoyait à Cuba; mais d'Aylon engagea le patron de le mener droit à Saint-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, qui lui valut des provisions de gouverneur de la province de Chicora, où les dépenses qu'il fit le ruinèrent. On croit qu'il périt dans un second voyage de la Floride.

AYMAR, dernier comte d'Angoulême, mort en 1218, n'est connu dans l'histoire que parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Angoulême, [qui existait depuis 866. Ce fut Charles-le-Chauve qui donna ce comté à son parent Wulgrain.] Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean-Sans-Terre, épousa le comte de la Marche, dont l'arrière-petite-fille, Marie, héritière de ce comté, le céda à Philippe-le-Bel. Il devint le partage de Jean, 5e fils de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de 30 ans en ôtage en Angleterre, et mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, fut père de François Ier, qui le réunit à la couronne.

AYMAR (Jacques), paysan de Saint-Véran, en Dauphiné, se vantait de découvrir, par le moyen de la baguette divinatoire, les trésors, les métaux, les bornes des champs, les larrons, les homicides, les adultères. On dit qu'il les poursuivait à la piste, conduit par la seule agitation de la baguette qu'il tenait à la main, et par les émotions violentes qu'il ressentait dans les endroits par lesquels ils avaient passé. Quelques savants ont traité cette vertu occulte de chimère et d'imposture; d'autres ont soutenu qu'elle était naturelle; d'autres enfin y ont soupçonné de la magie : si les faits qu'on en raconte étaient vrais, il n'y aurait que ce dernier parti à prendre, comme l'a prouvé par des observations multipliées le père Le Brun, dans son "Histoire critique des pratiques superstitieuses", tom. 1. Le P. Kircher, qui a profondément traité la matière des sympathies, du magnétisme, et tous les secrets de la physique

corpusculaire, fait observer également qu'aucune explication naturelle ne peut rendre raison des phénomènes de la baguette. « Ac proinde omnes ridendi sunt, qui virgulas illas bifurcatas manibus apprehensas a tam subtili halituum vi concitari posse sibi imaginantur. » (Mund. subt. l. 10, sect. 2, cap. 7.) La réputation qu'Aymar s'était faite dans sa province ne s'est pas soutenue à Paris, où l'on assure qu'il a échoué à l'hôtel de Condé, en 1693; ce qui a donné lieu à cette observation, applicable à une multitude de phénomènes de ce genre, en particulier à tout ce que l'on raconte des magnétiseurs et des hydroscopes : une cause naturelle doit toujours agir de la même manière dans les mêmes circonstances physiques, et son effet ne peut dépendre des vues différentes des hommes; donc le tournoiement de la baguette n'est pas l'effet d'une cause physique et naturelle; il ne peut être que l'effet d'une cause capable de se contredire. Dieu l'ordonne ainsi, afin qu'on puisse se détromper, et que le mensonge ne prenne pas la consistance de la vérité, conformément à ce qui est écrit dans Isaïe : « Ego Dominus irrita faciens signa divinorum, et ariolos in furorem vertens. » (*Voyez* VALLEMONT.)

AYMON (Jean), [né en Dauphiné, où il fut curé pendant quelques années,] accompagna en France l'évêque de Maurienne, en qualité d'aumônier. Il se retira ensuite en Hollande, où il embrassa le calvinisme. Quelques années après, il feignit de vouloir rentrer dans l'église romaine. Clément, garde de la bibliothèque du roi, lui obtint un passeport pour revenir en France. Le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension, et le mit au séminaire des Missions-Étrangères. Pendant ce temps-là, Clément lui donna une entière liberté dans la bibliothèque du roi; mais, par la plus noire ingratitude pour tous les services qu'il en avait reçus, il vola plusieurs livres, entre autres l'original du "Synode de Jérusalem", tenu en 1672. Il fit imprimer ce manuscrit en Hollande, avec les "Lettres de Cyrille Lucar" et quelques autres pièces, sous ce titre : *Monuments authentiques de la religion des Grecs, et de la fausseté de plusieurs confessions de foi*, 1718, in-4°. Cet ouvrage a été vivement réfuté par l'abbé Renaudot, qui prouve l'ignorance crasse et la mauvaise foi de l'auteur. On a encore d'Aymon : | les *Synodes nationaux des églises réformées de France*, imprimés en 1710, 2 vol. in-4°; | *Tableau de la cour de Rome*, 1707, in-12; ouvrage où il déploie tout le fanatisme des nouvelles sectes; | une mauvaise *Traduction* des Lettres et Mémoires du nonce Visconti, 1719, 2 vol. in-12.

* AYNÈS (François-David), né à Lyon, et mort en décembre 1827, à l'âge de 61 ans, consacra sa vie à l'éducation de la jeunesse. D'abord principal du collége de Villefranche, il revint à Lyon, où il publia plusieurs ouvrages élémentaires jusqu'en 1811. Soupçonné à cette époque d'avoir contribué à faire connaître la bulle d'excommunication de Pie VII contre Buonaparte, il fut conduit à Paris, et ne sortit, après onze mois d'une dure détention, de la prison de la Force, que pour être

exilé à Avignon. L'entrée de Lyon ne lui fut ouverte qu'à la restauration. Il éleva tour à tour des maisons d'éducation dans ces deux villes, ne cessant d'ailleurs de faire paraître des éditions de livres à l'usage de la jeunesse, ou de liturgie. On lui doit, entre autres, un *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 3 vol. in-8°.

* AYRAL, médecin à l'époque de la révolution, fut élu, en septembre 1792, par le département de la Haute-Garonne, député à la convention; il y vota la mort de Louis XVI. A la fin de la session il rentra dans l'obscurité. Il est à remarquer que la plus grande partie des membres de la convention qui ont condamné l'infortuné monarque, semblaient n'avoir été choisis que pour cette affreuse catastrophe; car, à l'exception de quelques-uns, tous ont disparu dès lors de la scène politique, malgré tant de révolutions nouvelles, ou sont restés dans des emplois si obscurs, qu'ils n'ont pu être aperçus depuis. On ignore même l'époque et le lieu où sont morts beaucoup d'entre eux. Une autre observation, qui n'échappera pas à la sagacité du lecteur, c'est que nos premières assemblées renfermèrent presque autant de médecins que d'avocats, et que les premiers furent encore, s'il est possible, plus révolutionnaires que les derniers.

* AYRES (Jean), maître d'écriture du XVIIe siècle, auteur de l'*Arithmétique rendue facile*, et de quelques autres livres sur son art.

* AYRMANN (Christophe-Frédéric), historien, philologue et érudit allemand du XVIIIe siècle, mort vers 1750, professa d'abord l'histoire à Giessen, où il donna, sous le nom d'"Emmanuel Sincelus", les éditions classiques de Velleius-Paterculus, César et Suétone. On a de lui, entr'autres: *Introduction à l'histoire de la Hesse, pendant les temps anciens et le moyen âge*, 1726, in-4°, en allemand; ouvrage important et plein d'excellentes recherches.

* AYSCOUGH (Anne), née en 1520, célèbre par son amabilité et ses malheurs. Après avoir reçu une éducation distinguée, elle fut mariée contre son inclination. Venue à la cour de Henri VIII, pour solliciter sa séparation, elle fit la connaissance de plusieurs dames attachées à la réformation. Cette liaison lui devint funeste. Comme on n'osait sévir contre les autres, qui avaient du crédit, le ressentiment tomba sur mistriss Ayscough, qui n'avait point de protection. Elle fut arrêtée, traînée cruellement à la tour, et brûlée avec celui qui avait été son maître et deux autres personnes de même croyance. Les sentiments exprimés dans ses lettres indiquent une femme pieuse et d'un mérite accompli.

* AYSCOUGH (Georges-Edouard), écrivain anglais, fils du docteur Ayscough, doyen de Bristol, et d'Anne, sœur de lord Littleton, était lieutenant du 1er régiment des gardes. Auteur de *Sémiramis*, tragédie, et de quelques *Lettres* à un ami, qui contiennent des détails sur la France et l'Italie, 1778, in-8°, il mourut de consomption en 1779.

* AYSCOUGH (Samuel), né à

Nottingham vers 1740, après avoir reçu une bonne éducation, devint garçon meûnier par suite de revers de fortune. Rappelé à Londres, en 1770, par un homme généreux, il fut placé au muséum britannique, parvint à la place de bibliothécaire adjoint, entra dans les ordres, et obtint un bénéfice. Les ouvrages qu'il a laissés sont des compilations utiles et exactes. Il mit en ordre les "Registres de la tour de Londres", le "Catalogue des manuscrits du muséum", fit l'"index" de plusieurs ouvrages périodiques, et celui de "Shakespeare" le plus précieux de tous. Ses *Remarques sur les lettres d'un fermier américain*, produisirent peu de sensation. Il mourut vers 1790.

*AYSCUE (Sir Georges), brave amiral anglais du XVIIe siècle, se distingua dans plusieurs combats contre les Hollandais. Dans le dernier, qui dura quatre jours, le vaisseau qu'il montait ayant touché, son équipage l'obligea de se rendre. Après être resté quelques mois en Hollande, il revint en Angleterre, et passa le reste de ses jours dans la retraite.

AZADE (Saint), eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut une des victimes de la cruelle persécution contre les chrétiens ordonnée par ce prince en 341. Ce tyran ignorait qu'Azade était chrétien, ou bien il ne croyait pas qu'on oserait commencer l'exécution de son édit par les gens de son palais. Il fut si vivement touché de la mort d'Azade, qu'il estimait pour sa fidélité et sa vertu, qu'il publia un autre édit par lequel il restreignait la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, dont on ne sait pas les noms. Sozomène en compte 16,000; mais un ancien écrivain persan en fait monter le nombre jusqu'à 200,000. On ne cessa de massacrer les chrétiens depuis la sixième heure du vendredi saint jusqu'au dimanche de la Pentecôte. « La croix, dit saint Maruthas, qui a écrit l'Histoire de cette persécution, germa sur le bord des ruisseaux de sang. La vue de ce signe salutaire fit tressaillir de joie la sainte troupe des fidèles; elle les remplit d'un nouveau courage qu'ils inspirèrent aux autres. Enivrés des eaux fécondes du divin amour, ils enfantèrent une race spirituelle digne de leur succéder. » Assémani a publié les Actes de saint Azade et d'autres martyrs persans, durant cette persécution, dans le 1er tom. des "Acta mart. orient".

AZAËL, frère de Joab, était si léger à la course, qu'on le comparait anx chevreuils. Il fut tué par Abner vers l'an 1053 avant J.-C.

*AZANZA (Don Joseph-Miquel), vice-roi du Mexique, ministre des finances de Ferdinand VII, etc., né à Aviz dans la Navarre, en 1746, mort à Bordeaux le 20 juin 1826, fit, jeune encore, un voyage dans les diverses provinces de l'Amérique espagnole, et entra dans la carrière militaire à son retour en Europe. Après s'être distingué au siége de Gibraltar, il fut envoyé, par la cour de Madrid, en qualité de chargé d'affaires, à Saint-Pétersbourg et à Berlin. Après ces missions, on le nomma intendant des provinces de Toro et de Salamanque, et corrégidor

de leur arrondissement. Il fut ensuite intendant des armées à Valence et à Murcie; fit la campagne de Roussillon, en 1795; obtint alors le titre de conseiller de la guerre, et, peu après, le ministère de ce département. Charles IV le nomma depuis vice-roi, gouverneur, capitaine général et président de l'audience royale de Mexico, d'où il fut rappelé en 1799. Il siégea dès lors au conseil d'état, et fut appelé, en 1808, par Ferdinand VII, au ministère des finances. Lors du départ de ce prince pour Bayonne, Azanza devint membre de la junte suprême de gouvernement, sous la présidence de l'infant don Antonio, et montra, dans ce poste difficile, une sagesse qu'il allait bientôt démentir. En effet, il se rendit ensuite à Bayonne, et présida la junte qui s'y forma en faveur de Joseph Buonaparte : on le vit même, à la grande surprise de ses collègues, vanter les dispositions du peuple espagnol en faveur de Napoléon et de son frère, et jurer de seconder leurs desseins. Devenu ministre de la justice, sous le roi Joseph, Azanza obtint en octobre 1809, le grand cordon de l'ordre royal d'Espagne, puis le titre de duc de Santa-Fé, et enfin le poste d'ambassadeur extraordinaire, pour féliciter Napoléon sur son mariage avec Marie-Louise. Il publia plus tard, de concert avec son collègue O'Farill, un *Mémoire* justificatif de sa conduite politique, depuis mars 1808, jusqu'en avril 1814. Les événemens l'avaient, avant cette dernière époque, amené en France à la suite de Joseph. Il y resta jusqu'à la révolution de 1820, qui lui rouvrit les portes de Madrid; cependant, il revint, en 1822, s'établir à Bordeaux avec une pension accordée par Ferdinand VII. C'est là qu'il s'éteignit, dans sa 80e année. Azanza, malgré la fausse direction de ses idées politiques, a fait quelque bien dans sa longue carrière.

* AZARA (Don Joseph-Nicolas d'), ministre d'Espagne à Rome et en France, et littérateur, naquit à Barbunales en Aragon, le 28 mars 1731. Ses succès à l'université d'Huesca furent si brillants, qu'ils attirèrent sur lui l'attention de don Ricardo Val, ministre de Ferdinand VI. Azara fut envoyé à Rome en 1765, sous le pontificat de Clément XIII, comme agent des affaires ecclésiastiques auprès de la daterie. C'était à lui qu'Aranda, lorsqu'il tramait la destruction des jésuites, faisait passer toutes ses dépêches, et il eut le malheur de réussir dans sa funeste commission. L'ambassadeur de Grimaldi étant mort, il le remplaça dans ses fonctions, mais avec le titre de ministre seulement. Pendant un séjour de trente années à Rome, il reçut des papes, notamment de Pie VI, des marques de confiance, entretint d'intimes relations avec les personnages les plus remarquables, tels que les cardinaux de Bernis, Albani, etc., s'entoura des célèbres antiquaires Winckelman, Visconti, et des grands artistes Pickler, Canova, Volpato, Angelica Kauffmann, Gawit, Hamilton, etc. Quoique auteur en partie de la destruction des jésuites, il admit dans sa société les pères André, Requeno, Eximeno, Clavigero, Ortiz et Arteaga, dont les talents lui faisaient oublier ses préjugés contre un ordre qui ren-

fermait un si grand nombre d'hommes du même mérite. Il protégea le peintre Mengs, et à sa mort, il publia ses Œuvres en y ajoutant une *Notice* sur la vie de l'auteur. Son goût pour les antiquités le porta à faire entreprendre à Tivoli, à la Villa ou maison de campagne des Pisons, des fouilles très-coûteuses. La révolution française ayant éclaté, Azara, partisan des institutions nouvelles, perdit de son crédit à la cour de Madrid. Cependant, il conserva son poste à Rome jusqu'en 1796. A cette époque, Pie VI le choisit pour porter au général Buonaparte des paroles de paix; tout ce que put obtenir le ministre, fut que l'armée française n'entrerait pas dans Rome. Mais on remarqua que, depuis ce moment, Azara fut très-lié avec Buonaparte. Il parvint à se faire nommer ambassadeur à Paris. Disgracié peu de temps après par le prince de la Paix, il triompha de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin Godoï l'éloignât entièrement. Buonaparte obtint cependant pour lui la permission de demeurer à Paris, où il mourut en 1804, au moment où il se disposait à aller reprendre en Italie ses études chéries. Il a laissé les ouvrages suivants : | "Vie de Cicéron", par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4°, *Traduction* estimée à cause de la pureté du style; | "Histoire naturelle et Géographie physique de l'Espagne", traduite de Bowels, imprimée deux fois à Madrid; Milizia l'a traduite en italien, sur la 2ᵉ édit., Parme, 1783, 2 vol. in-4°; | *Éloge de Charles III.* | Il avait aussi traduit en espagnol le 6ᵉ livre de Pline et les Œuvres de Sénèque le philosophe. Sa mort en a arrêté la publication. La belle édition d'Horace, Bodoni, 1791, 2 vol. in-fol., et la "Religion vengée" de Bernis, 1795, in-fol., ont été imprimées par ses soins. Bourgoing a publié une "Notice" sur la vie d'Azara, Paris, 1804. On y aperçoit un philosophe qui en loue un autre.

AZARIAS, ou OZIAS, monta sur le trône de Juda, après le meurtre de son père Amazias, l'an 810 avant J.-C. Il marcha contre les Philistins, avec une nombreuse armée, et remporta de grands avantages sur eux. Il vainquit ensuite les Arabes et les Ammonites. Il fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azot. Ses victoires lui enflèrent le cœur; il voulut offrir de l'encens sur l'autel des parfums, et s'attribuer les fonctions des prêtres, enfants d'Aaron. Il fut tout à coup couvert de lèpre. Cette maladie l'obligea de renoncer aux fonctions de la royauté, et de demeurer hors de la ville jusqu'à sa mort; il pleura son péché, et mourut l'an 759 avant J.-C. Il fut enterré dans les champs où étaient les tombeaux des rois, mais dans un endroit séparé, parce qu'il était lépreux. Josèphe ("Ant.", l. 9, c. 11) dit que, lorsqu'Azarias entreprit d'offrir l'encens dans le temple, on sentit un grand tremblement de terre; que, le temple s'étant ouvert par le haut, un rayon de lumière frappa le front du roi, et qu'aussitôt il fut couvert de lèpre. Il ajoute que le tremblement de terre fut si violent, qu'une partie de la montagne, qui est à l'occident de Jérusalem, se détacha, et roula l'étendue de quatre stades, et que par là les jardins du roi furent en-

dommagés par les terres qui y furent amoncelées.

AZARIAS, fils d'Obed, prophète envoyé par le Seigneur au-devant d'Asa, roi de Juda, qui venait de remporter une victoire signalée sur Zara, roi de Chus, pour l'exhorter à demeurer ferme dans le culte du vrai Dieu. Le discours du prophète fit tant d'impression sur le roi, qu'il fit exterminer tout ce qui restait d'idoles dans ses états. "Par.", II, 15.

AZARIAS, capitaine juif, à qui la garde de Jérusalem fut confiée, avec un autre capitaine nommé Joseph, par Judas Machabée. Ces deux officiers, ayant appris l'heureux succès des armes de Judas, voulurent aussi rendre leur nom célèbre, en allant combattre les ennemis; mais ils furent bien trompés dans leur attente, car ils furent vaincus par Gorgias, près de Jamnie, et perdirent 2,000 hommes pour avoir combattu sans ordre, et sans cet esprit qui donne la victoire sur les ennemis de Dieu : aussi l'Écriture sainte nous dit-elle qu'ils n'étaient pas du nombre de ceux par les mains desquels le Seigneur voulait opérer le salut d'Israël : "Ipsi non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel". "Mach.", I, 5.

AZARIAS de Rubeïs, rabbin d'Italie, auteur d'un livre hébreu intitulé, *La Lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1574, un vol. in-12, dans lequel il discute plusieurs points d'histoire et de critique. Les livres des chrétiens, qu'il connaissait beaucoup, y sont souvent cités, [et l'on y trouve une Histoire de la Version des Septante, d'après celle d'Aristée.]

AZE (Le rabbin), compila le "Talmud de Babylone", l'an 500 ou 600, suivant le père Morin.

*AZÉMA (Michel), nommé administrateur du département de l'Aube dès le commencement de la révolution, le représenta bientôt à l'assemblée législative, où il fut admis en septembre 1791; élu à la convention, il vota la mort de Louis XVI, rejeta l'appel au peuple, et se prononça contre le sursis. Aucun parti ne songea au conventionnel Azéma, et quand le directoire s'organisa, il fut nommé commissaire près de l'administration centrale des départements. Alors il entra dans la carrière judiciaire, et, en 1806, il était juge au tribunal de première instance de Pamiers (Arriége). De retour à Paris, il fut employé de nouveau dans les administrations.

AZEVEDO (Ignace), jésuite, né à Porto en 1527, [nommé à l'âge de 26 ans, recteur du collége de Saint-Antoine, à Lisbonne, puis recteur des jésuites de Brague, s'embarqua quelque temps après pour le Brésil, où il se livra sans relâche à la conversion des infidèles. De retour à Lisbonne, il sentit se réveiller tout son zèle pour la propagation de la foi, et fut choisi pour être] chef d'une troupe de 39 missionnaires qui s'embarquèrent en 1570 pour la conversion des sauvages du Brésil. Le nommé Souri, corsaire de Dieppe, s'étant rendu maître du navire qui les portait, les immola tous aux mânes de Calvin, dont il avait embrassé les dogmes. L'élégant auteur du "Theatrum crudelitatis", fait observer que les hérétiques, non contents d'une criminelle indifférence à l'égard de l'instruction des barbares, empê-

chaient encore, par des cruautés atroces, les catholiques de leur porter la lumière de la foi :

. . . . . Fluctusque sacro scelerata cruore
Inficit, externis Christum ut procul arceat aris;
Scilicet ut genio quæ negligit ipsa nefando,
Per cædes adimat populis ea dona remotis.

Le père de Beauvais, jésuite, a écrit la « Vie du père Ignace Azevedo, l'histoire de son martyre et de celui de ses 39 compagnons, » 1744, in-12. On y voit le décret du pape Benoît XIV, du 21 septembre 1742, préparatoire à leur béatification. — Il ne faut pas le confondre avec Louis Azevedo, autre jésuite portugais, qui prêcha avec succès l'Évangile en Éthiopie, et mourut en 1634, âgé de 61 ans. Il a traduit en langue éthiopienne le Nouveau Testament et un catéchisme.

*AZEVEDO (Silvestre d'), missionnaire portugais, prêcha l'Évangile aux Indes et dans le royaume de Cambaye, vers l'an 1581, et écrivit dans la langue du pays un *Traité* sur la religion chrétienne. Il mourut en 1589.

*AZEVEDO (Emmanuel d'), fut éditeur des "Œuvres" du pape Benoît XIV.

*AZON, théologien et historien, né en Franche-Comté vers 918, est regardé comme l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entr'autres d'un *Traité de l'anté-Christ*, où il prétend prouver que la fin du monde est très-éloignée.

*AZON, religieux et architecte célèbre, qui florissait en 1050, a bâti la cathédrale de Séez en Normandie.

AZON (Azon Portius), jurisconsulte du XIIe siècle, surnommé "le Maître du droit et la source des lois", professeur de jurisprudence à Bologne et à Montpellier. Il était si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. On ajoute que, pendant sa prison, il s'écriait souvent : "Ad bestias, ad bestias", pour qu'on eût recours à la loi qui porte ce titre, et qui ordonne qu'on modère la peine d'un coupable qui a excellé dans quelque science ou dans quelque art. Ses juges, fort ignorants, s'imaginant qu'Azon les appelait par le nom qu'ils méritaient, le condamnèrent à mort, vers l'an 1200, et le privèrent des honneurs de la sépulture. Cependant quelques historiens, fondés sur les auteurs contemporains, ne conviennent point de cette fin funeste d'Azon, qu'ils traitent de fable. Nous avons de lui une *Somme* et des *Commentaires sur le Code et les Institutes*, Spire, 1482, in-fol.; mais on ne les consulte plus à présent.

AZOR (Jean), jésuite espagnol, professeur à Alcala et à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1603. Il laissa des *Institutions morales* et d'autres ouvrages. Ces *Institutions* jouissaient du suffrage de Bossuet, qui en recommande la lecture dans ses statuts synodaux. Clément VIII en a autorisé l'impression par un bref rapporté au commencement du premier volume. On en a fait différentes éditions à Rome, à Venise, à Cologne, à Lyon, etc.

AZPILCUETA (Martin), surnommé "Navarre", ou "Navarrais", parce qu'il était né dans le royaume qui porte ce nom, fit ses études en France, à Cahors et à Toulouse. Devenu prêtre et chanoine régulier de St-Augustin, il enseigna la philosophie, la politique et la jurisprudence à Toulouse, à Salamanque et à Coïmbre; on le consultait de tous les pays du monde,

comme l'oracle du droit. [C'était un des plus grands hommes de son siècle. Le célèbre Covarruvias fut un de ses disciples.] Son ami Barthélemi Caranza, dominicain, archevêque de Tolède, ayant été mis à l'inquisition à Rome, sur des accusations d'hérésie, Azpilcueta partit à 80 ans pour le défendre. Le pape, qui l'admira, le fit pénitencier. Il était d'une santé très-délicate, mangeait peu, et avait une si grande charité pour les pauvres, qu'il n'en rencontrait jamais sans leur donner l'aumône; on remarquait que sa mule s'arrêtait lorsqu'elle en voyait venir. Il mourut à Rome le 21 juin 1580, à 93 ans. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé en 6 vol. in-fol., à Lyon, en 1597, et à Venise, 1602. Il était, par sa sœur, Marie Azpilcueta, mère de saint François-Xavier, oncle du saint, et bien digne de lui. Il voulut accompagner son neveu dans le voyage des Indes, et se consacrer à la conversion des infidèles; mais ce courage était au-dessus de ses forces. « J'eusse fini là mes jours, dit-il dans son *Manuel,* si Xavier, à cause de mon âge, ne m'eût jugé incapable des fatigues de sa mission, et s'il ne m'eût écrit, en partant, que je me consolasse de son absence par l'espérance de nous voir au ciel. »

*AZUNI (Dominique-Albert), jurisconsulte italien, né à Sassari, dans l'île de Sardaigne, en 1760, s'adonna principalement à l'étude de cette partie de la jurisprudence qui concerne les affaires commerciales, tant terrestres que maritimes. Il publia plusieurs écrits sur ces matières, qui tous obtinrent du succès, mais parmi lesquels son *Dictionnaire universel de Jurisprudence commerciale* tient le premier rang, étant cité comme une autorité dans tous les tribunaux de commerce du littoral de la Méditerranée. Azuni remplit, durant sa longue et laborieuse carrière, un grand nombre de fonctions publiques. Avant la révolution, il était sénateur à Nice; il vint à Paris après la réunion de son pays à la France, et fit partie de la commission nommée par le ministre de l'intérieur pour la rédaction de notre Code de commerce, dont il rédigea la partie qui concerne le commerce maritime. En 1807, il fut nommé président du tribunal d'appel de Gênes, ville nouvellement réunie à l'Empire; le 5 octobre 1808, il fut élu, par le Sénat, membre du Corps-Législatif, sur la présentation des collèges électoraux du département de la Méditerranée. Depuis la restauration de la maison de Savoie, Azuni revint dans sa terre natale, où il remplit les fonctions de juge ou magistrat suprême du consulat de Cagliari, et celles de président de la Bibliothèque de l'Université royale de cette ville. Il y mourut l'un des derniers jours de janvier 1827. On a de lui : | *Sistema universale dei principj del diritto maritimo d'Europa.* Nice, 1795, 4 vol.; traduit de l'italien, par J.-M. Digeon. Paris, Debure, 1797, 2 vol. in-8°; puis sous le titre de *Droit maritime de l'Europe*, Paris, Poncelin, 1801-1804, 2 vol. in-8°. | *Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne*, seconde édition, Paris, Levrault, 1802, 2 vol. in-8° avec cartes. | *Dissertation sur l'origine* de la boussole, seconde édition, avec des additions, Paris, Arthus

Bertrand, 1809, in-8°. | *Origine et progrès du droit et de la législation maritime, avec des observations sur le consulat de la mer,* Paris, imprimerie de Jeunehomme, 1810, in-8°. | *Mémoire pour servir à l'Histoire des voyages maritimes des anciens navigateurs de Marseille,* Gênes, imprimerie de H. Bonaudo, 1813, in-8°. | *Recherches pour servir à l'histoire de la piraterie,* Gênes, 1816, in-8°. | *Système universel des armements en course et des corsaires en temps de guerre,* Gênes, imprimerie de H. Bonaudo, 1817, in-8°. | *Sopra l'amministrazione sanitaria in tempo di peste.* Cagliari, 1820. | *Dizionario universale raggionato della giurisprudenza mercantile*, seconda ediz. Livourne, imprimerie de Massi, 1822.

* AZZO GUIDI (Pierre), né à Bologne, chanoine de Sainte-Pétrone en 1475, composa une "Vie" de sainte Catherine de Bologne, imprimée dans le xve siècle.

*AZZO GUIDI, mort à Bologne en 1770, bibliothécaire du couvent des mineurs conventuels de l'ordre de St-François, publia les "Sermons" de saint Antoine de Padoue avec des notes, et une "Vie" du saint, écrite par Sicco Polentone en latin, Bologne, 1757, in-4°.

AZZOLINI (Laurent), né à Fermo, dans le duché d'Urbin, d'une famille noble, devint évêque de Narni en 1630, et secrétaire d'Urbain VIII. Il eut bien de la peine à quitter son église pour accepter cet emploi, étant extrêment attaché à ses ouailles, dont il était chéri; mais le pape voulait l'avoir auprès de sa personne, et l'aurait élevé au cardinalat, s'il n'était pas mort à la fleur de l'âge, l'an 1632. Il a laissé des *Satires*, en toscan, Venise, 1686, in-8°; elles sont sagement écrites, et pleines de bonne morale; il y a de la vivacité et de l'élévation [surtout dans sa *Satire contre la luxure.*]

*AZZOLINI (Jean), religieux théatin, mort à Sorrento en 1655, a laissé des *Sermons*, un *Traité de la consolation des ames timides*, etc.

AZZOLINI (Decius), né à Fermo, dans la Marche d'Ancône, le 11 avril 1623, fut nommé cardinal-diacre, par Innocent X, le 2 mars 1654. La reine Christine, qui avait fixé son séjour à Rome, eut pour lui des attentions et une confiance extraordinaires. Alexandre VII l'avait donné à cette princesse pour régir ses affaires, fort dérangées par ses profusions, et par le peu d'exactitude qu'on avait à lui payer ses pensions. D'abord elle fut peu contente de cette précaution, mais elle en comprit ensuite la nécessité et la sagesse. Elle fit d'Azzolini son ami et son héritier; mais il ne jouit que 50 jours de cette succession. Il mourut en 1689, à 67 ans. Avant d'être cardinal, il avait été secrétaire des brefs "ad principes", et s'était distingué tellement dans cet emploi, par sa belle latinité, par la délicatesse et la sublimité de ses pensées, qu'Innocent X l'appelait l'"Aigle". [Il publia en Italien des *Réglements* pour la tenue du conclave, qui furent dans la suite traduits en latin, sous ce titre : *Aphorismi politici*, etc. Osnabrugh, 1691, in-4°.]

B

BAAL ou Bel, est, selon plusieurs critiques, Nemrod, érigé en Dieu par les Assyriens. D'autres prétendent que ce mot, synonyme à "Moloch", prince ou roi, est un nom du soleil. Quoi qu'il en soit, on sacrifiait à Baal ou à Moloch des victimes humaines, des hommes faits ou des enfants, et ce culte impie fut souvent imité par les Juifs, malgré la défense expresse que Dieu leur en avait faite ("Deut." 12). Jérémie leur reproche d'avoir brûlé leurs enfants en holocauste à Baal (19) et de les avoir initiés à Moloch (32). Les rabbins, pour diminuer l'horreur de ces sacrifices impies, soutiennent que leurs ancêtres ne brûlaient pas leurs enfants, mais qu'ils les faisaient seulement passer par le feu à l'honneur de Moloch. Les expressions de Jérémie, comparées à la loi du "Deutéronome", semblent témoigner le contraire. Si dans le culte de Baal il n'en coûtait pas toujours la vie à quelqu'un, ses autels du moins étaient souvent arrosés du sang de ses propres prêtres. On le voit par le sacrifice sur lequel Elie les défia de faire descendre le feu du ciel. « Ils se blessaient, selon leur usage, dit l'écrivain sacré, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang. » Josias détruisit les autels qu'Achaz lui avait érigés sur la terrasse de son palais. Daniel renversa la statue et abattit le temple qu'il avait à Babylone. On croit que l'idole de Baal a été le premier monument élevé par la superstition. (*Voyez* Belus.)

BAAN (Jean de), peintre de Harlem dans le xviie siècle, se distingua par ses portraits, faits dans le goût de ceux de Vandyck. Il mourut à La Haye en 1702, âgé de 69 ans.

*BAARSDOP (Corneille), médecin et chambellan de l'empereur Charles-Quint, est auteur d'un ouvrage en 5 vol. in-fol., intitulé : *Methodus universæ artis medicæ*, Bruges, 1538.

BAART (Pierre), poète latin et flamand du xviie siècle, est auteur d'un poème estimé qui a pour titre : *la Pratique des laboureurs de Frise*. Il y décrit ce que la Frise offre de plus agréable et de plus riant. Ce sont des Géorgiques flamandes. Les gens de son pays l'ont comparé à Virgile; mais les étrangers, sans mépriser Baart, l'ont mis un peu au-dessous. On a encore de lui un poème intitulé : *le Triton de Frise*, ou la Description de la prise de la ville d'Olinde au Brésil. Il était aussi médecin. Nous ignorons l'année de sa mort.

BAASA, fils d'Abias, usurpa la couronne d'Israël après avoir tué Nadab, fils de Jéroboam son roi, et exterminé toute la race de ce prince. Baasa déclara ensuite la guerre à Aza, roi de Juda, et se livra à toutes sortes de déréglements. Dieu lui envoya le prophète Jéhu pour le

menacer de ses châtiments s'il ne se corrigeait pas; mais ce roi ne répondit aux reproches du prophète qu'en lui donnant la mort. Il mourut lui-même peu de temps après, et Dieu exécuta ses menaces contre la postérité de cet impie, par le ministère de Zambri, qui en détruisit toute la race. Ela son fils lui succéda l'an 930 avant J.-C.

*BAAT (Catherine), Suédoise, a tracé et peint les *Tables généalogiques* de la noblesse de son pays, et rectifié les erreurs du traité de Messenius sur le même sujet.

*BABA (Ali), sectaire turc de l'an 638 de l'hégyre (1240 de J.-C.), parut d'abord à Amasie, et ravageait la Natolie au moyen de ses nombreux sectateurs. Il fallut, pour le réduire, les forces des Mahométans jointes à celles des Francs.

*BABAKOUSCHI (Abdel-Rhamon-Mustapha), docteur musulman du XIVe siècle, né en Crimée, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Favori des princes*, passe pour avoir composé aussi l'ouvrage du *Jardin des anémones*, attribué à un autre Babakouschi, mort dans le XVIe siècle, et désigné comme le précédent par la qualité de "mufty" de Caffa. Peut-être y a-t-il une erreur de date sur l'un ou l'autre des manuscrits.

* BABEK (Khorremy ou Harramy), imposteur célèbre, infesta la Perse dans le VIIIe siècle, et fut chef d'une secte nouvelle. Les surnoms de "Khorremy" ou "Harramy" qu'on lui a donnés semblent indiquer quelles étaient les bases de la religion qu'il professait. Le premier désigne un homme adonné aux plaisirs des sens; sa religion portait le nom de "Khorrem-Dyn", religion de plaisir; le second désigne un "voleur" et un "criminel". Ces deux épithètes convenaient à sa secte; car il n'y a pas loin d'un libertinage effréné à tous les autres crimes. Babek se fit des partisans en Perse et en Arménie; il allait, propageant sa religion les armes à la main; Bagdad même frémit un instant à son approche. Mais l'an 837 de J.-C., l'armée des sectaires ayant été battue, Babek fut pris lui-même, amené dans Bagdad avec un de ses frères, ses dix-sept enfants, et 3,300 de ses partisans. Le calife Motassem crut qu'il ne se vengerait qu'à demi en le faisant mourir d'une mort ordinaire; il lui fit donc couper les bras et les jambes, et l'exposa ainsi mutilé sur la place publique. Les partisans de Babek, découragés par la mort de leur chef, se répandirent dans divers pays, où ils essayèrent, mais en vain, de soutenir leurs opinions.

*BABEUF (François-Noël), né à Saint-Quentin, de parents pauvres, entra en 1777 au service d'un homme bienfaisant qui habitait près de Roye. Celui-ci lui trouvant de l'esprit lui fit apprendre à lire, à écrire, et l'art de l'arpentage. Babeuf témoigna sa reconnaissance à son bienfaiteur en plaidant contre lui. Devenu commissaire à terrier, il ne tarda pas à se livrer à son immoralité naturelle, qui lui faisait regarder toutes les actions de la vie comme indifférentes en elles-mêmes. Il commit un faux, fut poursuivi par la justice et enfermé dans la citadelle d'Arras d'où il s'échappa, à l'époque de la révolution. Babeuf, voulant fixer sur lui les re-

gards du peuple, porta jusqu'à l'exagération les principes démagogiques. Il se surnomma "Gracchus", et dans un journal qu'il publia il prit, à l'imitation de son patron, le titre de "Tribun du peuple". Il y prêcha le partage des biens, et établit des principes sur le vol, le brigandage et l'homicide. A la chute de Robespierre, on le regarda comme son successeur. En effet, il se mit à la tête des conspirateurs qui devaient détruire en France tout gouvernement modéré et fondé sur des lois positives. Dénoncé, il plaida lui-même sa cause avec une éloquence énergique, avoua que son projet était de détruire le gouvernement et de faire égorger tous ses fonctionnaires, et ne voulut jamais nommer ses complices. Les débats de ce procès célèbre forment 6 vol. in-8°. On le condamna à mort en 1797; il était âgé de 34 ans. Outre le journal le *Tribun du peuple*, on a encore de Babeuf: *Système de dépopulation, ou la vie et les crimes de Carrier*, 1 vol. in-8°, ouvrage qu'il publia dans un moment où il avait été exclu du club des jacobins.

*BABEY (Athanase-Marie) avocat, député aux états-généraux de 1789 et membre de la convention, né dans le Jura vers le milieu du XVIIIe siècle, mort en 1815, vota pour la réclusion et le bannissement dans le procès de Louis XVI, protesta contre les journées des 31 mai, 1er et 2 juin 1793, et fut proscrit avec les députés girondins. Rentré à la convention, on le nomma ensuite au conseil des cinq cents, où il resta jusqu'en 1797. Tout le mérite de cet homme était dans sa voix de Stentor.

BABIN (François), né à Angers, d'un avocat, en 1657, chanoine, grand-vicaire, doyen de la faculté de théologie de cette ville, et titulaire du prieuré de Pommier-Aigre, mort le 19 décembre 1734, à 83 ans, enseigna avec célébrité la théologie pendant 20 ans, se distingua par ses grandes lumières et ses vertus. Il est rédacteur des 18 premiers volumes de l'édition en gros caractères des *Conférences du diocèse d'Angers*, fort estimée et fort répandue. La suite n'est point de lui. Le style de Babin est tel qu'il le faut pour ces sortes d'ouvrages, net, clair, méthodique, et ne sentant point la barbarie de l'école. Les continuateurs ne l'ont pas égalé; ils n'ont ni sa netteté ni sa précision. Ses *Conférences d'Angers* renfermaient 28 vol. in-12, que l'on a réduits à 14, petit caractère, et auxquels on a ajouté depuis 5 vol. [La dernière édition, en 24 vol. in-12, 1785, est la plus estimée et la seule recherchée. Babin publia en 1679 une *Relation* de ce qui s'était passé dans l'université d'Angers au sujet du jansénisme.]

*BABINGTON (Gervais), évêque anglais du XVIe siècle, étudia à Cambridge, entra dans les ordres, et fut évêque de Landaff en 1591, puis d'Exeter et de Worcester. Ses ouvrages, qui renferment des *Remarques sur le Pentateuque*, une *Exposition du Symbole*, une autre des *Commandements de Dieu*, sont à peu près oubliés. Il mourut en 1610.

* BABINOT (Albert), l'un des premiers disciples de Calvin, était né en Poitou. Il habitait Poitiers, et y professait le droit dans l'université. Calvin étant venu dans cette ville en 1536, y

sema ses erreurs. Babinot les embrassa, et devint le bras droit de son maître, comme Apel, aussi jurisconsulte, fut le bras droit de Luther. Babinot fit la folie de quitter sa chaire, le seul moyen qu'il eût de subsister, pour aller prêcher de ville en ville. Il se faisait appeler le "Bon homme". On le nomma depuis le "ministre", parce que la salle dans laquelle il faisait, à Poitiers, ses leçons de droit, s'appelait la "Ministrerie", et « de là est venu, dit Mainbourg, le nom de "ministre" qu'on donne aux pasteurs protestants, étymologie néanmoins qu'on peut contester. » Babinot, voué à cette vie errante, mourut dans une extrême misère. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *la Christiade*, recueil d'odes, sonnets et cantiques chrétiens, Poitiers, 1560; le tout infecté du poison des opinions nouvelles.

* BABLOT (Benjamin-Louis-Nicolas), médecin, né à Vadenay, le 9 septembre 1754, exerça son art à Châlons-sur-Marne, et composa un assez grand nombre d'ouvrages ou opuscules sur la médecine, qui déposent de son talent.

*BABO (Joseph-Marie), auteur dramatique, mort à Munich en 1820, a donné plusieurs tragédies, parmi lesquelles on cite *Othon de Wittesbach*. Il rédigeait en 1804 le journal intitulé l'"Aurora".

. BABOLENUS (Saint), ou Babolein, moine de Saint-Colomban, fut le premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, monastère fondé en 638 par Blidégisile, archidiacre de Paris, à deux lieues de cette ville, dans une péninsule formée par la Marne. Saint Babolein y fit régner toutes les vertus religieuses qui le rendirent fort célèbre. S'étant joint à Saint Fursi de Lagny, il rendit de grands services à tout le diocèse de Paris; en quoi il fut merveilleusement secondé par l'évêque Audebert et par saint Landri son successeur. Il fonda plusieurs églises et plusieurs hôpitaux. Dans sa vieillesse, il quitta le gouvernement de son monastère pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut dans le VIIe siècle. On l'honore à Paris le 26 juin.

* BABOUR, Babur ou Babr (Mohammed), arrière-petit-fils de Tamerlan, né en 1483, proclamé souverain de l'empire mogol, dans la Tartarie occidentale et dans le Khoraçan, en 1494, reprit Samarcande sur ses sujets révoltés, et s'empara successivement du Candahar, du Kaboulistan et de l'Hindoustan. Il mourut en 1530. Sa dynastie a régné dans l'Inde plus de deux siècles et demi après lui, et n'a fini qu'au XIXe. Babour a composé, en langue mogole, la *Relation* de ses conquêtes et l'*Histoire* de sa vie; ses *Commentaires* ont été traduits en persan. — Un autre Babour, petit-fils de Tamerlan, disputa l'empire du Mogol à son frère aîné Eddaulah, et conclut ensuite avec lui un traité par lequel il resta maître d'une province. Il mourut l'an 861 de l'hégyre (1450 de J.-C.).

BABYLAS (Saint), évêque d'Antioche, fut mis dans les chaînes pour la foi de J.-C., sous l'empereur Dèce. Il mourut dans sa prison, et voulut être enterré avec ses fers. C'était un prélat plein de zèle. On dit qu'il défendit l'entrée de l'église à l'empereur Philippe, qui était monté sur le trône par le meurtre de Gordien,

son bienfaiteur et son pupille. Quelques critiques prétendent que l'empereur auquel saint Babylas défendit l'entrée de l'église était Dèce; mais cela ne paraît guère vraisemblable. Il mourut l'an 251 de J.-C. Gallus César fit transporter les reliques de ce saint dans Daphné, faubourg d'Antioche, afin de mettre par ce sacré dépôt un frein aux superstitions et au libertinage des Grecs. La chose arriva comme Gallus César l'avait désiré. L'idole d'Apollon, fameuse par les oracles qu'elle rendait, cessa tout à coup d'y donner des réponses. Julien-l'Apostat ordonna, dans la suite, de reporter les reliques de Babylas dans la ville, afin que la langue de cet oracle se déliât. Il y réussit, mais ce ne fut que pour lui apprendre la vraie cause de ce silence; et immédiatement après, le feu du ciel écrasa cette idole et réduisit le temple en cendres. C'est saint Jean Chrysostôme qui nous apprend ce fait dans son discours contre les gentils, et dans la 4e homélie sur l'éloge de saint Paul. Il dit en avoir été témoin oculaire. Tous les anciens historiens chrétiens en font mention. Ammien Marcellin, quoique païen, n'ose pas en disconvenir (l. 22). Il y a seulement quelque différence dans sa relation, qui marque plutôt son embarras que l'inexactitude des autres. Libanius, sophiste fameux et zélé païen, se plaignait, au rapport de saint Jean-Chrysostôme, du silence d'Apollon à Daphné; mais il ajoutait que Julien l'avait délivré du voisinage d'un mort qui l'incommodait. [Bayle a un article de saint Babylas fait à sa manière. Il y a dans le "Journal de Trévoux" de juin 1737, une Dissertation du père Merlin, jésuite, sur le même sujet.] (*Voyez* Baltus.)

BACCALAR-y-Sanna (Don Vincent), marquis de Saint-Philippe, né dans l'île de Sardaigne, d'une ancienne famille originaire d'Espagne, s'est fait un nom dans la littérature par son érudition, et dans le monde par les emplois importants dont Charles II et Philippe V le chargèrent en Sardaigne. Après la mort de Charles II, don Vincent servit utilement le duc d'Anjou, son successeur. Lorsque la Sardaigne se déclara contre ce prince, il se comporta en sujet fidèle et en homme habile. Philippe V le récompensa en le faisant marquis de Saint-Philippe. Il mourut à Madrid en 1726, estimé et aimé du prince et des sujets. Ses principaux ouvrages sont : | Une *Histoire de la monarchie des Hébreux*, mal traduite en français, en 2 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. Cet ouvrage, sagement et profondément écrit, a eu d'abord le plus grand succès; mais, l'esprit du siècle s'étant tourné vers des objets tout différents, et l'Histoire sainte ayant perdu sa considération sous le règne du philosophisme, ce succès n'a pas été durable. | *Mémoires pour servir à l'histoire de Philippe V, depuis* 1699 *jusqu'en* 1725, 4 vol. in-12, aussi traduits en français. On y trouve plusieurs particularités curieuses, que le marquis de Saint-Philippe raconte avec beaucoup de vérité et d'exactitude.

BACCARELLES (Gilles), d'Anvers, célèbre paysagiste, ainsi que Guillaume son frère. [Ils vivaient au commencement du xviie siècle.] Leur famille a produit plusieurs bons peintres.

BACCETI (Nicolas), né à Florence, entra dans l'ordre de Saint-Bernard, devint abbé de Sainte-Luce, et mourut en 1647, âgé de près de 80 ans. Nous avons de lui : | *Historiæ septimianæ libri* VII, *cum notis Malachiæ d'Imguimbert*, Rome, 1724, in-fol. C'est l'Histoire d'un célèbre monastère de Toscane, de l'ordre de Cîteaux; | *Dissertatio de jure historico*.

BACCHIARIUS, philosophe chrétien, florissait au ve siècle. On a de lui une *Lettre* écrite à l'évêque Januarius, touchant l'incontinence d'un moine. Cette lettre est très-bien écrite, et se trouve dans la "Bibliothèque des Pères". On y voit autant de prudence que de zèle, autant de sévérité que de charité. Il y a plusieurs applications heureuses des cérémonies et des histoires de l'ancien Testament. On a encore de lui une *Apologie* dans les "Anecdota" de Muratori. Gennade rapporte que Bacchiarius changeait souvent de demeure, pour être plus à Dieu et avoir moins d'attache pour ce monde, en relisant sans cesse la sentence de saint Paul : « Non enim habemus hic manentem civitatem, » Eph., 13. [Dupin parle de ce personnage dans sa "Bibliothèque" du ve siècle.]

BACCHIDES, général des troupes de Démétrius Soter, et gouverneur de la Mésopotamie, fut d'abord envoyé en Judée pour établir Alcime grand sacrificateur, que l'Écriture appelle l'"Impie". Il revint quelque temps après en Judée avec l'élite de ses troupes, pour combattre Judas Machabée, qui venait de remporter une grande victoire sur Nicanor. Judas, abandonné de la plupart des siens, l'attaqua avec les huit cents hommes qui lui restaient; mais, en poursuivant l'aile droite qu'il avait rompue, il fut enveloppé et tué par l'ennemi, après avoir fait des prodiges de valeur. Jonathas fut élu général des Juifs à la place de son frère Judas, et s'opposa généreusement à Bacchides, qui essaya plusieurs fois de le faire saisir et tuer en trahison. Bacchides, ayant été obligé de lever le siége de Bethbessen, se retira à Antioche après la mort d'Alcime, et laissa la Judée paisible.

BACCHILLE, évêque de Corinthe sur la fin du IIe siècle, tint un concile, et écrivit un *Traité* touchant la célébration de la fête de Pâques, en suite de la question qui s'émut de son temps sur ce sujet : ce fut sous le pontificat de saint Victor. Sa lettre était écrite au nom des évêques d'Achaïe, ce qui a fait croire qu'il assembla un synode pour l'éclaircissement de cette controverse.

BACCHINI (Dom Benoît), né à San-Donino, dans le Parmesan, en 1651, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, et s'y distingua d'abord par ses sermons. Sa santé délicate ne lui permettant plus les travaux de la chaire, il s'adonna à ceux du cabinet. C'était un savant universel. Il mourut à Bologne, le 1er septembre 1721. On a de lui : | *Journal de littérature*, en 9 tomes in-4°, depuis 1686 jusqu'en 1697, sous le titre de *Giornale de' letterati*; | *de sistrorum figuris ac differentia... ob sistri romani effigiem communicatam, Dissertatio*, Bologne, 1691, in-4°; Utrecht, 1696, in-4°, avec les remarques de Tollius; et dans les "Antiquités romaines" de Grævius, tom. 6; | *Anonymi dialogi tres : de con-*

stantia, de dignitate tuenda; de amore erga rempublicam, Modène, 1691, in-12. *Dell' istoria del monastero di San-Benedetto di Polirone, nello stato di Mantova, libri cinque*, Modène, 1696, in-4°; [*de ecclesiasticæ hierarchiæ originibus Dissertatio*, Modène, 1703, in-4°, ouvrage plein d'érudition, etc.] Le marquis Scipion Maffei se glorifiait d'être disciple de Bacchini; mais il surpassa son maître.

BACCHUS, fils de Jupiter et de Sémélé. On raconte que Junon, toujours outrée contre les concubines de Jupiter, conseilla à Sémélé, pendant sa grossesse, d'exiger de son amant qu'il se fît voir à elle dans toute sa gloire. La majesté du dieu ayant mis le feu à la maison, Sémélé périt dans les flammes. De crainte que Bacchus, dont elle était enceinte, ne fût brûlé avec elle, Jupiter le mit dans sa cuisse, où il le garda le reste des neuf mois. Dès que le temps de sa naissance fut accompli, on le mit secrètement entre les mains d'Ino sa tante, qui en eut soin, avec le secours des Hyades, des Heures et des Nymphes. Quand il fut grand, il fit la conquête des Indes, alla en Égypte, où il enseigna l'agriculture aux hommes, planta la vigne, et fut adoré comme le dieu du vin. Il punit sévèrement Penthée, qui voulait s'opposer à ses solennités, triompha de tous ses ennemis, et de tous les dangers auxquels les persécutions de Junon l'exposaient continuellement. Bacchus se transforma en lion pour dévorer les géants qui escaladaient le ciel, et fut regardé après Jupiter comme le plus puissant des dieux. On le représentait avec les agréments de la jeunesse et de la beauté; on mettait Silène à sa suite, courbé sur son âne, et une troupe de satyres et de bacchantes. Quelquefois on couvrait sa tête de cornes, parce que dans ses voyages il s'était couvert de la peau d'un bouc, animal qu'on lui sacrifiait. On le peignait encore tantôt assis sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lynx ou des panthères; souvent aussi tenant une coupe d'une main, et de l'autre un thyrse, dont il s'était servi pour faire sortir des fontaines de vin. Le thyrse était une espèce de petite lance ou bâton couvert de feuilles de vignes et de lierre mêlées ensemble, ayant au bout une pointe en forme de pomme de pin. On appelait bacchanales les fêtes qu'on faisait en l'honneur de Bacchus. On les célébrait par toutes sortes de débauches. Les bacchantes représentaient les femmes qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, faisant partout de grandes acclamations pour publier ses victoires. Pendant la cérémonie des bacchanales et des orgies, elles couraient vêtues de peaux de tigres, tout échevelées, tenant des thyrses, des torches et des flambeaux, et poussant des hurlements effroyables. Comme c'est une chose reconnue des savants que la mythologie est en partie greffée sur la vérité de l'histoire, qu'elle a altérée et défigurée de toutes les manières, quelques auteurs, parmi lesquels est le savant Bochard, prétendent que Bacchus est le Nemrod de l'Écriture, parce que Nemrod était fils de Chus, ce qui se rend en hébreu par "Bacchus"; mais les rapports avec Moïse sont plus justes, si on en croit Vossius, le P. Thomassin et Huet. (*Voyez* LAVAUR.)

BACCHYLIDE, poète lyrique de l'île de Céos, florissait l'an 452 avant J.-C. [Il était neveu de Simonide, et Horace le propose comme un modèle à suivre.] Il ne nous reste de ses poésies que très-peu de chose. Elles étaient remplies de morale. Une de ses maximes était que "la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie". Julien-l'Apostat, qui, à l'exemple de tous les anciens philosophes, aimait les apophthegmes, faisait un cas particulier des sentences morales de ce poète. On dit que Hiéron, roi de Sicile, préférait les poésies de Bacchylide à celles de Pindare, quoique celui-ci passât pour le chef des lyriques. [Horace imita Bacchylide, et lui dut l'idée de sa belle ode qui commence "Pastor cum traheret".]

BACCIO, ou BACCI (André), né à Saint-Elpidio, dans la Marche d'Ancône, professeur de médecine à Rome, et premier médecin du pape Sixte V, se rendit célèbre par ses talents. On a de lui : | *de Thermis libri septem*, in-fol., Venise, 1571-1588, et Padoue, 1711, in-fol.; | *de Conviviis antiquorum*; | *de naturali Vinorum historia*, Rome, 1596, in-fol., livre très-rare; | *de Venenis et Antidotis*, Rome, 1586, in-4°; | *de Gemmis ac Lapidibus pretiosis, in sac. Script. relatis*, Rome, 1587, in-8°; | *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-8°; | *Notizie dell' antica città Cluana*, Macerata, 1716, in-4°. Ces ouvrages lui firent une grande réputation : on y trouve beaucoup de recherches, et une physique bien supérieure à celle que les savants de notre siècle ont coutume de supposer à celui de Baccio. Il mourut vers 1598. — Il ne faut pas le confondre avec Henri BACCIUS, qui a donné une *Description du royaume de Naples*, en italien, Naples, 1629, in-8°; — ni avec Jacques BACCIUS, qui a donné la *Vie de saint Philippe de Néri*, en latin, Rome, 1645, in-4°.

* BACCIO DA MONTE-LUPO, sculpteur italien du XVIe siècle, exécuta à Florence et à Lucques beaucoup d'ouvrages de sculpteur, entre autres une belle statue de saint Jean-Baptiste. Il est surtout connu par un grand nombre de crucifix ciselés en bois. On lui doit aussi la construction et les ornements de sculpture de l'église de Santo-Paulino à Lucques, dans laquelle il fut enterré à l'âge de 88 ans. — Raphaël, son fils, mort à Orviette, où il s'était retiré, se distingua comme lui dans la sculpture et l'architecture. Parmi le grand nombre de travaux auxquels il a été employé, on distingue les deux figures du mausolée de Jules, qu'il a exécutées à Rome dans l'Église Saint-Pierre-aux-Liens, sur les dessins de Michel-Ange, et la statue de marbre de l'ange qui surmonte le château Saint-Ange, ainsi que le tombeau et la statue du pape Léon, dans l'église Sainte-Marie de la Minerve. Il a fait aussi beaucoup de travaux en cire, en terre et en bronze.

BACCIO DELLA PORTA, peintre, plus connu sous le nom de frère Barthélemi de Saint-Marc, né dans la terre de Savignano, près de Florence, en 1469, fut disciple de Léonard de Vinci et de Raphaël. Son dessin est correct, ses figures gracieuses, son coloris doux et agréable. A la fin d'un sermon qu'il entendit sur l'importance et la dignité des mœurs chré-

tiennes, il se détermina à faire jeter publiquement dans le feu tous les livres qui traitaient de l'amour profane, avec les sculptures, les peintures et les dessins, tant de lui que de ceux qu'il possédait des grands maîtres, où il y avait des nudités. Il entra dans l'ordre des dominicains à Prato, en 1500, résolu de ne plus s'occuper que de son salut; mais ses supérieurs l'obligèrent à continuer l'exercice de ses talents et de son art. Il ne voulut pas être fait prêtre, par un sentiment d'humilité, et se contenta d'être diacre. Il mourut le 8 octobre 1517, âgé de 48 ans. [Ses tableaux les plus remarquables sont un *Saint Marc* et un *Saint Sébastien*, qu'on voyait naguère au "Musée" de Paris.]

*BACCIOCHI (Marie-Anne-Élisa BUONAPARTE), née à Ajaccio en Corse, le 8 janvier 1777, de Carlo Buonaparte et de Maria-Letitia Ramolino, fut élevée à la maison royale de Saint-Cyr, et vint ensuite demeurer à Marseille avec sa famille, qui avait été obligée de quitter la Corse quand cette île passa sous la domination anglaise. C'est à Marseille qu'elle épousa, le 16 floréal an v (5 mai 1797), Félix Bacciochi, officier d'infanterie, comme elle issu d'une famille noble de l'île de Corse. On raconte que Napoléon manifesta son opposition à une alliance qui ne secondait pas son ambiton. Aussi la fortune de Bacciochi ne parut-elle point proportionnée à l'intimité des liens qui l'unissaient à la nouvelle dynastie. Elisa vint à Paris vers le milieu de l'an VI, époque où son frère Lucien fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents. Elle y montra un goût éclairé pour la littérature et pour les arts. La révolution du 18 brumaire, dont les suites élevèrent sa famille si haut, augmenta l'espèce de cour qui l'entourait; Boufflers et La Harpe, de Fontanes et de Chateaubriand s'y montraient assidus. Nommée grande-duchesse, ayant le gouvernement général des départements de la Toscane, elle ne cessa point de protéger les arts. Jalouse de son autorité, elle n'y associa jamais Bacciochi, quoiqu'ils eussent été couronnés tous deux sous le titre de princes de Lucques et de Piombino, le 10 juillet 1805. Lorsque la révolution de 1814 vint renverser la fortune de sa famille, Elisa songea un moment à se fixer à Naples; mais des motifs politiques ne permirent pas à Murat de la recevoir dans ses Etats. Elle établit alors sa résidence à Bologne, où elle fut bien accueillie. En 1815, après le retour de Buonaparte en France, elle quitta l'Italie pour venir à Trieste dans les Etats autrichiens. Peu après elle se réunit avec sa famille à sa sœur Caroline, veuve de Murat, d'abord au château de Haimbourg, à peu de distance de Vienne, et ensuite au château de Brunn. En dernier lieu elle habitait la maison de campagne de Santo Andrea, près de Trieste, sous le nom de comtesse de Compignano. Elle y mourut des suites d'une fièvre nerveuse, au commencement du mois d'août 1820, laissant, de son mariage avec Bacciochi, une fille née le 3 juin 1806, et baptisée sous le nom d'Elisa Napoléon.

*BACH (Jean-Sébastien), né à Eisenach en 1685, d'un père musicien, et qui devint la tige de plus de 50 autres d'un mérite dis-

tingüé, fut aussi célèbre claveciniste et organiste, que bon compositeur. Il était attaché comme tel au roi de Pologne. Il laissa d'excellents *Morceaux* de musique d'église, et un grand nombre d'*OEuvres* pour le piano, d'une rare énergie, d'une harmonie savante et neuve. Cet artiste joignait le génie des organes à celui de l'ame; il faisait avec ses pieds ce que d'autres ne font pas avec leurs mains, et il refusait de se prêter à la musique légère. Ses compositions sont comme l'arc d'Ulysse, des sortes de tours de force qui demandent des tours de force de la part de ceux qui les étudient. Il a composé cinq années de musique d'église, et cinq *Passions*, qui donnèrent, si on peut le dire, le ton à l'harmonie allemande, et qui réfléchirent en dernier lieu sur Mozart et Haydn. Sa femme était elle-même une admirable musicienne; mais elle était d'accord avec lui pour ne se mettre jamais sur la scène. Il mourut subitement en 1750, après avoir suscité jusqu'à 15 musiciens célèbres de son nom et laissant onze fils dignes de lui dans son art, dont les deux premiers furent en outre jurisconsultes. — Guillaume-Frédéric l'aîné, maître de chapelle du duc de Hesse Darmstadt, né en 1710, fut le plus habile organiste de l'Allemagne, bon mathématicien, et auteur de six *fugues* pour le piano. — Charles-Philippe-Emmanuel, né en 1714, directeur d'orchestre à Hambourg, fut un compositeur plein d'originalité, et exécutait supérieurement sur le piano, pour lequel il composa un *Traité sur la manière de le jouer*, 1753; des *Sonates*, un grand nombre de *Morceaux* et de la *Musique sacrée*. — Jean-Christophe-Frédéric, né en 1732, maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, grand harmoniste et d'une énergie profonde surtout dans la musique d'église, était encore bon pianiste. Ses *Cantiques sacrés* et *concertos* sont très-estimés. — Jean-Christian, surnommé l'"Anglais", né en 1735, maître de chapelle de la reine à Londres, se distingua par une mélodie gracieuse et spirituelle. Il composa, entre autres opéras, *Orphée*, *Orion*, *Thémistocle*, etc.; *des Symphonies*, *Concertos*, *sonates*, etc.

*BACH (Jean-Auguste), jurisconsulte allemand distingué, né à Hohendorp, en Misnie, le 17 mai 1721, suivit les leçons de Gesner, Ritter, etc., et pendant plusieurs années, donna à Leipsick, où il avait fait ses études, des cours particuliers d'histoire, d'éloquence, d'antiquité et de droit. Nommé en 1750 professeur extraordinaire de jurisprudence ancienne dans cette même université, il joignit à cette place, en 1753, celle d'assesseur du consistoire ecclésiastique. A une grande érudition, il réunissait des mœurs simples et pures. Il a publié plusieurs ouvrages remarquables, tels que: | *De Mysteriis eleusinis*, Leipsick, 1745, in-4°. Ce traité, avec onze autres dissertations sur des sujets de jurisprudence, ont été publiés par Klotz, sous le titre de *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*, Halle, 1767, in-8°; | *Comment. de divo Trajano, sive de legibus Trajani*, Leipsick, 1747, in-8°; | *Historia Jurisprudentiæ romanæ*, livre qui a eu plusieurs éditions, dont la

meilleure est celle qui est enrichie des observations de Stockmann, Leipsick, 1806, in-8°; | *Critique impartiale des ouvrages de droit* (en allemand), 6 vol. in-8°, etc. Ce savant jurisconsulte mourut le 6 décembre 1759, à l'âge de 38 ans.

*BACH, médecin, partisan fanatique de la liberté, fut électeur en 1798, et traduit ensuite devant un jury d'accusation pour avoir écrit contre le directoire et contre les auteurs de la loi du 22 floréal an 7 (1799). Absous, il n'en devint que plus exagéré dans ses opinions. Le 30 prairial an 7, il lut à la société des jacobins du Manége, un projet de constitution démagogique. Voyant toutes ses espérances déçues par la révolution du 18 brumaire an VIII, il se donna la mort sur la place de la Révolution, au pied de la statue de la liberté.

BACHAUMONT (François LE COIGNEUX DE), né à Paris en 1624, d'un président à mortier au parlement, fut conseiller-clerc de la même compagnie. Il cabala, comme plusieurs autres, durant les troubles de la Fronde, et le cardinal de Retz s'en servit plusieurs fois utilement. Il se permit un jour de dire que « le parlement faisait comme les écoliers qui s'amusent à "fronder" dans les fossés de Paris, et qui se retirent quand ils aperçoivent le lieutenant-civil... » On trouva cette comparaison juste, et ce fut depuis ce moment que les ennemis du cardinal Mazarin prirent pour signe de réunion des cordons de chapeau en forme de "fronde", d'où ils furent appelés "frondeurs". Bachaumont quitta le rôle d'intrigant pour se livrer à une oisiveté voluptueuse, égayée par les vers, l'amour et le vin. Le célèbre Chapelle tint le premier rang dans son cœur. C'est avec cet ami qu'il fit ce voyage, célèbre par la relation facile qu'ils nous en ont laissée en vers et en prose, in-12. Bachaumont eut beaucoup de part aux plus jolies tirades de cette description. Il ne nous reste de lui que cet ouvrage. Il avait fait bien des chansons et des petits vers de société, que nous n'avons plus. Il mourut en 1702, âgé de 78 ans, dans des dispositions très-chrétiennes. Sa vieillesse était aussi réglée que sa jeunesse avait été dissipée. [Il était beau-père de la célèbre marquise de Lambert, dont il contribua à cultiver les heureuses dispositions et à développer les talents.]

*BACHAUMONT (Louis PETIT DE), né à Paris vers la fin du XVIIe siècle, mort en 1771, fut plus occupé de ses plaisirs que des lettres et de ses affaires; aussi ne reste-t-il de lui que quelques bons mots, quelques épigrammes, etc., insérées dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*. Bachaumont en rédigea les quatre premiers volumes et la moitié du cinquième. L'ouvrage a depuis été continué par Pidanzat de Maisobert, Mouffle, d'Augerville et autres; il a été imprimé plusieurs fois en 36 vol. in-12. Voici quelle fut l'origine de cette compilation. Bachaumont vivait depuis long-temps chez madame Doublet, qui réunissait dans sa maison une compagnie nombreuse de beaux-esprits. On y faisait un journal de tout ce qui se disait dans le monde. La politique, les belles-lettres, les arts, les aventures de société, tout était de

son ressort. Aussi l'ouvrage de Bachaumont et de ses continuateurs renferme-t-il (depuis le 1er janvier 1767 jusqu'au 1er janvier 1788), les analyses de toutes les pièces de théâtre, les relations des assemblées littéraires, les notices des livres nouveaux, clandestins ou prohibés, les anecdotes et bons mots, les éloges des savants, etc. « Mais souvent, dit Laharpe, c'est un amas d'absurdités ramassées dans les ruisseaux, où les plus honnêtes gens et les hommes les plus célèbres en tout genre sont outragés et calomniés avec l'impudence et la grossièreté des beaux-esprits d'antichambre. » Outre les *Mémoires*, on a encore de Bachaumont quelques autres écrits, comme *Essais sur la peinture*, 1752, in-8°, des *Critiques* sur le Louvre, sur l'Opéra, sur la place Louis XV, et la *Vie* de l'abbé Gedoyn, son parent.

BACHELIER (Nicolas), de Toulouse, originaire de Lucques, étudia à Rome, sous Michel-Ange, la sculpture et l'architecture. De retour dans sa patrie, il y fit régner le bon goût, et en bannit la manière gothique qui y avait été en usage jusqu'alors. Ses ouvrages de sculpture, qui subsistaient avant la révolution dans plusieurs églises de cette ville, se faisaient toujours admirer, quoiqu'on les eût dorés pour la plupart, ce qui leur avait ôté la grâce et la délicatesse que cet habile homme leur avait données : il n'en reste que quelques débris. Il travaillait encore en 1553.

*BACHELIER (Jean-Jacques), peintre et directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, né en 1724, mort en 1805, est principalement connu pour avoir fondé en 1763 une école de dessin pour les artisans, dans l'ancien collége d'Autun, qui subsiste encore. On lui doit aussi la découverte de la peinture encaustique dont se servaient les anciens, et de l'enduit qu'ils employaient pour garantir les marbres de l'impression de l'air.

*BACHELIER DE GENTES (Pierre), laïque, né à Reims en 1611, mort dans la même ville, le 4 mai 1672, s'appliqua tout entier aux œuvres de charité et de piété, et vécut dans les pratiques de la pénitence et de la pauvreté volontaire; voyez sa "Vie", in-8° de 285 pages, avec son portrait.

*BACHER (Georges-Frédéric), médecin et docteur de l'université de Besançon, né en 1709, exerça son art avec succès en Alsace sa patrie, jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du XVIIIe siècle. On a de lui : | *Précis de la Méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies*, Paris, 1771, in-12, avec des augmentations; | deux autres *Traités relatifs à la cure des hydropisies*, 1765, 1769, in-8°; | *Recherches sur les maladies chroniques*, 1776, in-8°; | *Traité des vertus des eaux minérales*, 1772, in-12, etc. — Son fils Alexandre-André-Philippe-Frédéric, mort à Paris en 1807, continua les observations de son père. On lui doit plusieurs volumes d'un *Cours de droit public*, écrits dans les absurdes principes du baron d'Holbach, Paris, 1796-1803, in-8°. Il coopéra à la rédaction du "Journal de médecine" avec Mangin, depuis le mois d'octobre 1776 jusqu'en 1790.

BACHERIUS ou BAKER (Pierre), [né à Gand en 1517, entra chez les dominicains en 1538, étudia

sous Soto, fut reçu docteur en théologie en 1548, se distingua comme professeur et comme prédicateur, et mourut en 1601, âgé de 84 ans.] Il est auteur d'un ouvrage singulier intitulé *Jurgium conjugale contra reformatorum gentem*, 1585, in-4°. [On a de lui en outre, | *In missæ osores*, Gand, 1506; | *de Christianæ militiæ disciplina*, Louvain, 1562, réimprimé sous le titre de *Speculum militiæ christianæ*, Cologne, 1572; | des *Homélies*, etc.]

* BACHMANN (Jacques-Joseph-Antoine Léger de), né vers 1750 dans le canton de Glaris, en Suisse, entra de bonne heure au service de France, devint major-général des gardes-suisses, et défendit en vain le château des Tuileries, attaqué par le peuple le 10 août 1792. Arrêté quelques jours après, et conduit à l'Abbaye, puis à la Conciergerie, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, dont il voulut, comme étranger, décliner la juridiction : mais la commune de Paris, alors toute-puissante, fit passer outre. Condamné à mort, il marcha tranquillement à l'échafaud le 3 septembre 1792; il était âgé de 59 ans.

BACHOVIUS ou Bachov (Reinier), né à Cologne en 1544, unit le négoce à l'étude des lettres, se fit luthérien et se retira à Leipsick. Il s'appliqua aux langues, à la jurisprudence et à la théologie, et composa quelques écrits dans ces deux derniers genres. Il fut obligé de quitter Leipsick pour avoir abandonné le luthéranisme et embrassé le calvinisme. Bachovius se retira à Heidelberg, où il exerça divers emplois. Il y mourut en 1614. — Son fils, professeur de jurisprudence dans l'académie de cette ville, jusqu'à l'époque où le duc Maximilien de Bavière cassa cette université en 1622, fut ensuite long-temps sans emploi; s'étant fait catholique en 1629, le duc, qui avait rétabli l'université, lui rendit sa place de professeur en droit; [mais, six ans après, il retourna au luthéranisme.] On a de celui-ci, nommé aussi Reinier: | *Exercitationes de erroribus interpretum et de interpretibus juris*, 1624, in-fol.; | *de Pignoribus et Hypothecis*, 1627; | *Commentaire* sur la première partie des Pandectes, 1629, en latin; | *Observationes ad Paponis arresta*, Francfort, 1628, in-fol.; | *Commentarii in librum Institutionum*, Francfort, 1665, in-4°.

* BACHSTROM (Jean-Frédéric), médecin, membre de la société royale de Londres, né en Silésie à la fin du XVIIe siècle, professeur à Thorn en 1717, aumônier d'un régiment saxon à Varsovie de 1720 à 1728, fonda une imprimerie à Constantinople en 1729, et publia | *de Plicâ polonicâ*, Copenhague, 1723; | *Nova æstûs marini theoria*, etc., Leyde, 1734, in-8°; | *Art de nager*, ou *invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage*, Amsterdam, 1741, in-8°.

BACHUSIUS, ou Bachuisen (Guillaume), longtemps lié, ainsi que Van Espen, avec le parti d'Arnauld et de Quesnel, et revenu ensuite à la docilité que l'on doit aux décisions de l'Église, a laissé un traité intéressant sur Van Espen, Quesnel et Erkel, intitulé *De Zegero Bernardo Van Espen*, etc. On voit dans ce traité tout le mal que la nouvelle secte a fait dans la mission de Hollande.

Bachusius est mort chanoine de Bruges, en 1779.

BACICI, ou plutôt BACICCIO (Jean-Baptiste GAULI, surnommé LE), peintre, né à Gênes en 1639, passa à Rome dès l'âge de 14 ans. Il se mit chez un marchand de tableaux, où il eut occasion de voir le Bernin, de qui il reçut des conseils pour son art et des secours pour sa fortune. Ses premiers essais furent des coups de maître. Le Bacici fut dès lors employé à de très-grands ouvrages, entre autres à la *Coupole de Jésus*, à Rome; œuvre magnifique, qu'on ne peut se lasser d'admirer. Le Bacici excellait dans le portrait. Il fit celui d'un homme mort depuis 20 ans. Il crayonna d'abord une tête d'imagination; puis, réformant peu à peu son ouvrage, suivant les avis de ceux qui avaient vu la personne vivante, il parvint à en faire un portrait des plus ressemblants. Le Bacici peignait avec une si grande facilité, que sa main suivait, en quelque sorte, l'impétuosité de son génie. Il avait des idées grandes et hardies, quelquefois bizarres; ses figures ont un relief étonnant. Il était bon coloriste, et excellait à rendre les "raccourcis". Ses dessins sont pleins de feu, d'une touche légère et spirituelle, mais souvent incorrects; il manque quelquefois de goût dans ses draperies; néanmoins ses ouvrages, en général, sont très-estimés. Le Bacici était fort spirituel et enjoué dans la conversation; mais son caractère vif et emporté causa le malheur de sa vie. Ayant un jour donné un soufflet à son fils en présence de ses camarades, le jeune homme, outré de cet affront, alla se précipiter dans le Tibre. Cette perte rendit le père inconsolable, et lui fit négliger, pendant quelque temps, l'exercice de son art. Il mourut en 1709.

BACIS, fameux devin de l'antiquité, dont le nom passa à plusieurs de ceux qui, après lui, se mêlèrent de prédire l'avenir.

* BACK ou BAECK (Abraham), premier médecin du roi de Suède, et membre de l'académie des sciences de Stockholm, né en Suède en 1713; mort en 1795, publia plusieurs *Mémoires* de médecine dans les collections académiques, entre autres sur la *Couleur des Nègres*, en 1748, et une *Traduction* en suédois de l'ouvrage anglais de Dimsdale, sur la "Nouvelle méthode d'inoculer la petite-vérole", en 1769, précédée d'une préface de Back sur l'origine et l'utilité de l'inoculation. Linnée, dont il traduisit en latin un discours *de memorabilibus Insectis*, donna le nom de "Baeckea" à un genre de plantes. Back fit l'éloge de ce grand naturaliste, et celui d'Olaüs Celsius.

BACKER (Jacques), né à Harlingen, en Frise, en 1668, cultiva la peinture à Amsterdam, et excella surtout dans les portraits. [Il peignait aussi l'histoire. On cite de lui un tableau du *Jugement dernier*, fait pour l'église des Carmes d'Anvers, qui passe pour un chef-d'œuvre. Il mourut en 1641. — Il y a eu trois autres peintres du nom de BACKER qui florissaient au XVIIe siècle, et qui étaient de l'école flamande; ce sont Jacques, Adrien et Jean.]

* BACKUS (Isaac), ministre anabaptiste du Massachusetts, mort en 1806, prétendant que le baptême par aspersion était insuffisant, s'était fait baptiser par im-

mersion en 1751. Il composa des sermons où il insiste sur l'égalité des droits parmi les chrétiens.

*BACLER D'ALBE (Louis-Albert-Ghislain, baron), peintre et ingénieur-géographe, naquit à Saint-Pol, en Artois, le 22 octobre 1762. Son père était directeur de la poste aux lettres à Amiens. Parti à 20 ans pour visiter l'Italie, il s'arrêta dans les Alpes. Mais bientôt le cours des événements apporta la guerre dans la vallée de Chamouny. Bacler se fit militaire. Des reconnaissances exécutées avec bravoure, des dessins exacts de machines de guerre, fixèrent l'attention de Buonaparte, qui se l'attacha avec le titre de directeur du bureau topographique. Bacler d'Albe prit part à toutes les actions de la campagne de 1796; il se distingua notamment à la bataille d'Arcole, dont il fit, en 1804, le sujet d'un grand tableau. L'Italie toujours morcelée ne pouvait offrir aucune carte générale suffisante pour les opérations de la guerre. Après la paix de Campo-Formio, Buonaparte chargea Bacler d'Albe de l'exécuter. Nommé directeur du dépôt de la guerre de la république cisalpine, il y poursuivit l'achévement de sa carte. Napoléon, revenu d'Egypte, retrouva Bacler au dépôt central de la guerre, à Paris, en qualité de chef de section. Il se l'attacha de nouveau (septembre 1804), avec le titre de directeur de son cabinet topographique, et dès lors il l'emmena avec lui dans toutes ses campagnes, à compter de celle d'Austerlitz jusqu'en 1814, que Bacler revint à Paris prendre la direction du dépôt de la guerre. C'est à ses soins que l'on doit d'avoir conservé les cuivres de la carte de France par Cassini, long-temps, mais inutilement cherchés par les généraux étrangers. Le général Bacler d'Albe perdit sa place de directeur du dépôt de la guerre, le 10 juillet 1815, et rentra dans la vie privée. Retiré à Sèvres, l'amour des arts et l'exiguité de sa fortune, lui firent reprendre le crayon et le pinceau. Il mourut le 12 septembre 1824, à peine âgé de 62 ans. Pendant qu'il était simple chef de section au dépôt central de la guerre, il fournit à cet établissement d'excellents *Mémoires sur la gravure des cartes*, dont on peut lire des extraits dans le "Mémorial topographique". Revenu par goût, il prit rang, particulièrement par ses gouaches, parmi nos premiers paysagistes. *La Bataille d'Arcole* et *la Veille d'Austerlitz* sont ses plus importants tableaux. Ses livres sont des collections de vues dessinées, gravées ou lithographiées. Nous citerons, en ce genre : | *Vues pittoresques du Haut-Faucigny*, gravures coloriées; | *Ménales pittoresques et historiques des paysagistes* (1803); | *Souvenirs pittoresques du général Bacler d'Albe*, ou *Vues lithographiées de la Suisse, du Valais, de la France, de l'Italie, et surtout de l'Espagne*; | *Promenades dans Paris et ses environs.*

* BACMEISTER (Hartman-Louis-Christian), né à Hernbourgen en 1736, membre de l'académie de St-Pétersbourg, où il mourut en 1806, dirigea long-temps le collége allemand de cette ville; ses ouvrages, presque tous écrits en cette langue, sont souvent cités et servent à faire connaître la Russie sous plusieurs rapports. On

lui doit : | un *Abrégé de géographie de l'empire russe*, St-Pétersbourg, 1773; un *Recueil* de mémoires et de pièces authentiques sur l'Histoire de Pierre III; | une *Bibliothèque russe*, ibid., 1778-88, 11 vol. contenant des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie en langues étrangères et dans celle du pays.

BACON (Roger), franciscain anglais, naquit en 1214 à Ilchester, dans la province de Sommerset. Il fut appelé "Docteur admirable", à raison de ses grands progrès dans l'astronomie, la chimie et les mathématiques. Son général, craignant qu'il ne fît un mauvais usage de ses talents, lui défendit d'écrire, et le fit enfermer quelque temps après. Mais Bacon dissipa cette inquiétude prématurée, et convainquit ses supérieurs de sa prudence comme de son orthodoxie. Il proposa, en 1267, la correction du calendrier au pape Clément IV. La difficulté de l'ouvrage, qui ne réussit qu'avec beaucoup de peine plusieurs siècles après, empêcha le pape d'acquiescer à ce projet. Bacon fit de grands progrès dans la mécanique. On vit sortir de ses mains des miroirs ardents. Il proposa des idées qui mettaient sur la voie de la découverte des lunettes, des télescopes et des microscopes; mais il ne paraît pas qu'il ait connu ces instruments tels que nous les avons aujourd'hui. Quelques écrivains ont voulu lui faire honneur de l'invention de la poudre à canon. Il est constant que cette funeste découverte ne tarda pas à se faire; on doute qu'il faille attribuer à Bacon ce nouveau fléau du genre humain. Il connaissait les effets du salpêtre; mais le salpêtre seul ne compose pas la poudre. (*Voyez* SCHWARTZ. Berthold.) Quoi qu'il en soit, Bacon méritait le titre d'"Admirable", et son nom peut être mis à côté de ceux de Newton et de Leibnitz, surtout si l'on considère le temps où il a vécu, et les grands avantages que des savants plus modernes et plus brillants ont eus sur lui. Avec un très-beau génie, il ne put se mettre au dessus de quelques puérilités de son siècle; car tous les siècles ont les leurs. Il s'occupa de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire, et d'autres grands secrets de cette espèce, comme nous nous passionnons pour le magnétisme animal, les aérostats, etc. Quelques auteurs ont écrit que Bacon avait fait une très-belle tête d'airain qui répondait aux questions qu'on lui adressait: ce qui, à un certain point, peut être vrai. (*Voyez* ALBERT-LE-GRAND). On a de lui : | *Specula mathematica et perspectiva*. Il tâche d'y résoudre divers problèmes sur les foyers des verres et des miroirs sphériques. On y trouve des réflexions sur la réfraction de la lumière des astres, sur la grandeur apparente des objets, etc. Ces réflexions ne contribuèrent pas peu au progrès de l'optique; les savants postérieurs, Newton surtout, en ont fait un grand usage; | *Speculum alchimiæ*; | *de mirabili potestate artis et Naturæ*; | *Epistolæ cum notis*; | *Opus majus*, in fol., à Londres, 1733. Cet ouvrage renferme toutes les vues de Bacon sur les sciences, et l'on y trouve des idées très-heureuses. Il mourut à Oxford en 1294. Naudé a pris la peine

inutile de le justifier de l'accusation de magie, qui avait été intentée contre lui par ses confrères sans doute à raison de son alchimie et de son astrologie judiciaire et de quelques autres idées qui sortaient des règles de la bonne physique.

BACON, ou BACONTHROP (Jean), provincial des carmes, docteur de Sorbonne, naquit à Baconthrop, dans la province de Norfolck, en Angleterre, et mourut à Londres vers l'an 1346. On a de lui des *Commentaires sur le maître des sentences*, Milan, 1611, in fol., et un *Traité de la règle des carmes*. On l'appela le "Docteur résolu", à raison de la facilité et de la solidité avec lesquelles il décidait les questions proposées. C'était l'usage dans ces siècles de distinguer les docteurs célèbres par des noms de caractère. De là le "docteur subtil", le "docteur profond", etc.

BACON (Nicolas), célèbre jurisconsulte anglais, naquit dans le comté de Kent, d'une famille illustre, fournit avec succès la carrière des sciences et celle des affaires. La reine Elisabeth le fit secrétaire d'état, et ensuite chancelier d'Angleterre. Un jour que cette princesse allait dans sa maison d'Hertford, elle lui dit en riant : « Voilà une maison bien petite pour un homme comme vous. » — « Madame (répondit le chancelier) c'est la faute de votre majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison. » Bacon mourut en 1579, à l'âge de 69 ans. [On peut lui reprocher justement d'avoir eu une grande part à l'établissement du protestantisme en Angleterre. Il en fut récompensé par le don de plusieurs domaines provenant du monastère de St-Edmuads'bury.]

BACON (François), baron de Vérulam, grand-chancelier d'Angleterre, et fils du précédent, naquit à Londres, en 1560. Il annonça de bonne heure ce qu'il devait être. A un génie actif, étendu et pénétrant, il joignit l'application à l'étude et la fréquentation de tous les gens de lettres de son siècle. Son père le fit voyager au sortir du collége. Il était à Paris en 1577; il s'y fit aimer et admirer. Pawlet, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, en conçut une idée si avantageuse, qu'il le chargea, auprès de la reine Élisabeth, d'une commission importante. Bacon, qui n'avait pas alors 18 ans, la remplit comme un homme de 60 consommé dans les affaires. La reine le nomma son avocat extraordinaire. Bacon, pour faire sa cour à sa bienfaitrice, justifia la condamnation du comte d'Essex, qu'il avait flatté pendant sa vie et dont il avait reçu toutes sortes de bienfaits. Cette ingratitude fit autant abhorrer son caractère par le public, que les gens éclairés estimaient ses talents; il manqua plusieurs fois d'être assassiné. Dès que Jacques I[er] eut la couronne d'Angleterre, le philosophe Bacon fut un de ses amis, et il reçut pour prix de ses adulations le titre de chancelier, après avoir exercé la charge de procureur-général. Il n'y a point de bassesses qu'il ne fit pour parvenir à cette place. Il caressa le duc de Buckingham, encensa les autres ministres, dénigra ses concurrents. C'est par ces indignes manœuvres qu'il réunit les titres de chancelier et de garde-des-sceaux, en 1617, et ceux de baron

de Vérulam et de comte de Saint-Alban, quelques années après. Bacon, esclave du roi et de son ministre, scella des édits qui ordonnaient des exactions exorbitantes. Le peuple cria contre des impôts si injustes et si réitérés. « Accusé, dit l'auteur de sa "Vie" par le parlement, de vénalité et de corruption, il se vit obligé de faire une réponse particulière à tous les chefs de l'accusation intentée contre lui; ce qu'il fit le 1er mai 1621, en confessant, dans les termes les moins équivoques, le crime de corruption dont il était chargé, en vingt-huit articles différents, en s'abandonnant entièrement à la merci des juges. Il fut condamné à une amende de quarante mille livres sterling, à être enfermé dans la tour pour y rester à la volonté du roi, déclaré en outre pour toujours incapable de posséder aucune charge ni aucun emploi dans la république, avec défense de siéger jamais au parlement, et de reparaître de sa vie dans le ressort de sa cour. Ainsi il perdit le grand privilége de la pairie; sévérité qu'on n'éprouve jamais que dans le cas de trahison ou de corruption.» Après un court emprisonnement dans la tour, il obtint du roi Jacques sa liberté, et fut déchargé de l'amende à laquelle le parlement l'avait condamné. Le roi même lui accorda tout ce qu'il est au pouvoir d'un souverain d'accorder, la révocation entière de sa sentence. [Le célèbre abbé Émery, qui a fait une étude raisonnée de la vie et des ouvrages du célèbre chancelier, l'a justifié pleinement de la plupart de ces reproches dans l'"Esprit" qu'il a publié, et qui a eu tant de succès. Il démontre, ensuite, par les plus beaux aveux, qu'au fond, Bacon fut de ces protestans, comme Leibnitz et Charles Bonnet, qui ne diffèrent presqu'en rien des catholiques les plus célèbres. Si on le considère comme savant, on ne le trouve pas moins supérieur : Leibnitz, qui s'y connaissait, l'appèle "Vir ingenii divini;" et, s'il fut admiré de d'Alembert, il le fut aussi de Gassendi et du père Berthier. Le seul grief fondamental qu'on puisse lui faire est celui qu'il se faisait habituellement lui-même « d'avoir plus vécu pour la cité que pour le temple.» Le comte de Maistre l'a jugé, sans connaissance de cause, dans ses "Soirées de St-Pétersbourg."] Retiré dans une de ses terres, mais non dénué de tous les biens de la fortune, comme on l'a dit, il se livra en entier à l'étude, et mourut en 1626, âgé de 66 ans. Il mit dans son testament, «qu'il laissait son nom et sa mémoire aux nations étrangères : car mes citoyens, ajouta-t-il, ne me connaîtront que dans quelque temps.» Cette proposition, insérée dans une pièce où l'on s'occupe naturellement de la mort et d'objets graves, a paru une vanité déplacée et peu digne de la vraie philosophie. Bacon tenait beaucoup de l'égoïsme et de l'inconséquence des sages du XVIIIe siècle. On a donné une magnifique édition de ses ouvrages, tant latins qu'anglais, à Londres, 1740, 4 vol. in-fol. Les principaux sont : | *de Augmento scientiarum,* ouvrage supérieur, dans lequel on trouve des observations nouvelles et profondes, ornées des agréments de l'imagination. C'est le plan d'une Encyclopédie raisonnée, liée et dépendante dans toutes ses parties,

dont l'exécution serait bien différente de la compilation alphabétique qu'on nous a donnée sous ce nom; espèce de "gouffre," comme l'exprime Diderot lui-même, chef et directeur de cette entreprise, "où des chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours inconséquentes et disparates;" | son *Novum organum scientiarum*, qui peut être regardé comme une suite du premier ouvrage. Ce livre l'a fait appeler le "Père de la physique expérimentale." C'est un recueil d'idées neuves et justes, sur tout ce qui peut perfectionner la physique; | ses *Essais de morale et de politique*, traduits en français, 1734, in-12, offrent des maximes propres à tous les états, depuis le prince jusqu'au particulier; | la *Vie de Henri VII, roi d'Angleterre*. Cette *Histoire*, très-estimée d'ailleurs, n'est souvent qu'un panégyrique. Bacon n'a pas toujours la simplicité du style historique, et il n'est pas exempt des défauts que l'on reproche aux beaux esprits de son siècle, l'influence et le phébus; | *Collection des actes et des faits arrivés au parlement d'Angleterre sous le règne d'Elisabeth*, 2 vol. in-fol., en anglais; | un petit traité *de Justitia universali*, Paris, 1752, chez Vincent, in-16, | et plusieurs autres ouvrages, qui sont la plupart des éléments de son grand œuvre, qu'il appele : *de Instauratione magna scientiarum*. Deleyre a publié l'"Analyse de la philosophie de Bacon", en 2 vol. in-12. Cet abrégé suffit pour donner une idée des qualités et des défauts de Bacon dans sa manière d'écrire. Hume, en comparant Bacon avec Galilée, a attribué la supériorité à celui-ci; mais il faut avoir étrangement le goût des comparaisons pour comparer Bacon avec un astronome, et chercher des rapports entre deux hommes, pour avoir le plaisir de dire qu'il n'y en a pas. On a aussi d'Emery le "Christianisme de Bacon", an VII (1799), 2 vol. in-12. Bertin a donné sa "Vie", traduite de l'anglais, Paris, 1788, in-12. Quelque éloge qu'on y donne à Bacon, on n'y tait point ses vices; et il n'y a guère de lecture plus propre à prouver combien la philosophie est faible contre un caractère lâche et corrompu. A la fin de cette "Vie" on trouve un recueil des maximes de Bacon. La plus remarquable est qu'une philosophie superficielle peut engendrer l'athéisme, mais qu'une philosophie profonde conduit à la religion. "Leves gustus in philosophia movere posse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere". *De Augm. scient.*, liv. 1. [Bacon a publié plus de 20 ouvrages sur presque toutes les matières. Ses *Œuvres complètes* ont été platement traduites par Antoine Lasalle, avec des nótes critiques et littéraires. Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8°.]

*BACON (NATHANAEL), frère du précédent, fut un peintre distingué, particulièrement dans le paysage.

*BACON (JOHN), sculpteur anglais, né en 1740, mort en 1799, membre de l'académie royale de Londres, remporta le premier prix qui ait été donné par cette académie, et exécuta plusieurs monuments pour Westminster et Bristol. Il composa des *Fables* et des

Épitaphes qui prouvent que la littérature ne lui était pas étrangère.

BACOUÉ, ou BACOVE (Léon), né à Castelgeloux en Gascogne, ayant reconnu les erreurs de la religion protestante, entra dans l'ordre de Saint-François, et en fut tiré pour être placé sur le siége de Glandève, et ensuite sur celui de Pamiers, où il mourut en 1694, âgé de 94 ans. Son *Poème sur l'Éducation d'un prince*, 1671, in-4°, lui a fait un nom parmi les poètes latins. Il y a de très-beaux morceaux. Il le publia en 1670, à Toulouse, sous ce titre: *Delphinus, seu de prima principis Institutione, lib.* 6, in-4°, réimprimé à Paris en 1685, in-8°, avec des notes; on y joignit quelques odes du même auteur. On a encore de lui: *Carmen panegyricum*, Toulouse, 1667, in-4°, dédié au pape Clément IX. En 1635, il avait donné une *Traduction* in-fol. de la "Somme de théologie" du P. Villalobo, franciscain.

BACQUERRE (Benoît DE). On a de ce médecin, dont on ne sait rien d'ailleurs, un ouvrage estimé, intitulé *Senum medicus*, imprimé à Cologne en 1673.

BACQUET (Jean), avocat du roi en la chambre du trésor, à Paris, savant dans le droit français et dans les lois romaines, est auteur de plusieurs *Traités* commentés par Ferrière, dont la dernière édition a paru à Lyon en 1744, 2 vol. in-fol. Sa mort, arrivée en 1597, fut causée par le chagrin qu'il eut d'avoir vu rompre en place de Grève son gendre Charpentier, lecteur et médecin en l'université de Paris, fameux ligueur.

*BACTISHUA (George Ebn), ou le "Serviteur de Jésus", médecin chrétien, célèbre à la cour du calife Almanzor. Ce prince, ayant appris que la femme de Bactishua était vieille, lui envoya en présent trois belles filles et une somme considérable d'argent. Bactishua le remercia, et lui fit dire que sa religion ne lui permettait point d'autre femme que la sienne. Le calife, charmé de cette sagesse, le combla de bienfaits, et lui permit de retourner dans le Khoraçan, sa patrie.

*BACURIUS, ou BATURIUS, roi des Ibériens, ayant été surpris à la chasse par une tempête affreuse et une obscurité horrible, qui séparèrent de lui tous ses gens, eut recours au Dieu des chrétiens, et lui promit de l'adorer seul s'il le délivrait de ce danger. Aussitôt l'orage finit et la clarté revint. Bacurius tint sa promesse, et fut comme l'apôtre de ses états, vers 327 de J.-C.

*BADE (Herman II DE), était fils d'Herman Ier. Celui-ci, ayant épousé, en 1052, Judith, fille d'Adelbert, reçut en dot le comté d'Uffgan, qui forme le territoire de Bade. Herman II prit pour la première fois le titre de margrave ou marquis de Bade à la diète de Bâle, dans le mois de février 1130; de cette époque datent le titre et le nom de la maison de Bade. Parmi les seigneurs de Bade, on distingue surtout Jacques Ier, mort en 1453, qui mérita par sa sagesse et sa justice le surnom de "Salomon", et Christophe Ier, l'un des plus grands capitaines de son temps, qui mourut en 1529, après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

*BADE-BADE (Louis-Guillaume, premier margrave DE), arrière-petit-fils d'Édouard Ier,

dit le "Fortuné", naquit à Paris, le 8 janvier 1655. Il parcourut l'Europe afin de perfectionner son éducation, et fit ses premières armes sous Montécuculli et contre Turenne, dans la campagne d'Alsace, où ce héros fut tué. Il força les Français dans leur retraite jusqu'au moment où le grand Condé vint prendre le commandement. Le duc de Lorraine s'étant mis à la tête de l'armée, à la place de Montécuculli, qui avait donné sa démission, le prince de Bade servit sous ses ordres jusqu'à la paix de Nimègue, en 1678. Lors de la guerre des Turcs contre l'Autriche, il contribua à délivrer la ville de Vienne qui était assiégée, et se fit remarquer honorablement à Barckan, à Vicegrade et à Bude. Il se lia, dans ces campagnes, avec le jeune prince Eugène de Savoie. Il remporta seul sur les Turcs, en 1689, la victoire de Nissa, et le 19 août 1691, celle de Salenckemen. En 1693 il fut appelé en Souabe, pour s'opposer aux Français, qui y faisaient des progrès rapides; le grand dauphin et le duc de Lorges ne purent forcer son camp; il reprit ensuite Heidelberg, puis se rendit en Angleterre pour concerter avec le roi Guillaume les opérations de la guerre contre la France. Le prince Louis ouvrit la campagne par une irruption sur l'Alsace, où il déconcerta les mesures du duc de Lorges. Il se mit, mais en vain, sur les rangs pour la couronne de Pologne, vacante par la mort de Sobieski. La guerre de la succession d'Espagne vint lui offrir encore de nouvelles palmes à cueillir. Il parut à la tête de l'armée impériale, prit Landau, mais fut battu à Friedlingen. Il fit construire, en 1703, les fameuses lignes de Stollhosen qui s'étendaient depuis la Forêt-Noire jusqu'à Stollhosen et au Rhin, et qui firent admirer son talent pour les fortifications et les retranchements. Il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707, à l'âge de 52 ans. Il avait fait vingt-six campagnes, commandé à vingt-cinq siéges et livré treize batailles. Aussi habile que courageux, il s'est placé à côté de tous les grands généraux français et étrangers qui illustrèrent le siècle de Louis XIV.

BADÊME (Saint), Persan, issu d'une famille noble et riche, fut arrêté durant la persécution de Sapor, et emprisonné avec Nersan, prince d'Arie. Le courage de celui-ci s'étant démenti, on lui accorda la vie, à condition qu'il percerait Badême d'un coup d'épée, ce qu'il exécuta; mais il ne tarda pas à ressentir les effets de la vengeance divine. Il fut disgracié au bout de quelque temps, et perdit la vie par une mort violente, accablé de malédictions. Le corps de saint Badême fut traîné hors de la ville par les infidèles; mais les chrétiens, l'ayant enlevé secrètement, lui rendirent les honneurs de la sépulture. Quatre ans après, le roi Sapor étant mort, ses disciples furent mis en liberté. Saint Badême souffrit le martyre le 9 avril, l'an de J.-C. 376, et le 67[e] du règne de Sapor. Les Grecs font sa fête le 10 avril. Ses "Actes," écrits en syriaque par saint Maturhas, ont été publiés par Assémani, Henschenius et Ruinart.

*BADEN (Jacques), l'un des fondateurs de la littérature danoise, naquit en 1735, à Vordingborg, dans la Sélande, île de la mer

Baltique. Les bourses de l'université de Copenhague lui procurèrent les moyens de voyager en Allemagne. A Gœttingue, il fut bien accueilli par le célèbre professeur Heyne. En 1760, Baden, étant revenu à Copenhague, y fit un cours de belles-lettres, en danois; ce qui n'avait jamais eu lieu dans cette langue. Après avoir rempli successivement plusieurs fonctions dans l'instruction publique, il fut appelé à l'académie des belles-lettres, en 1767. Treize ans plus tard, en 1780, Baden fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Copenhague, et il mourut en 1804. Voici la note de ses ouvrages : | *Journal critique*, depuis 1768 jusqu'en 1779; | *Journal de l'université*, pendant les années 1793 à 1799, qui n'eut point le succès du premier; | Plusieurs *Grammaires* pour les langues grecque, latine, allemande et danoise, avec des *Chrestomathies* ou choix de morceaux à traduire, extraits des meilleurs auteurs dans ces diverses langues; | *Dictionnaire latin-danois* et *danois-latin*, 1786, 4 vol. in-8°. L'excellente méthode qui a présidé à ces *Dictionnaires*, fait regretter qu'ils ne soient pas plus complets; | Les *Annales de Tacite, traduites en danois*, 1773 à 1778, 2 vol.; | Les *OEuvres d'Horace, traduites en danois*, avec le texte en regard, et un commentaire, 1791, 2 vol. Cette *Traduction*, écrite en prose, est bien inférieure à celle de Tacite; | La *Cyropédie de Xénophon, traduite en danois*, 1796; | Les *Institutions de Quintilien*, liv. x et xi, traduites en danois; | *Opuscula latina*, 1 vol. L'auteur, qui écrivait bien en latin, a traité dans ces *Opuscules*, avec beaucoup de talent, divers objets qui étaient du ressort de ses connaissances particulières. La "Vie" de Baden a été publiée par Nyerup, comme lui, professeur distingué.

* BADGER (Louis), apprêteur d'étoffes à Lyon, fût resté ignoré, si un trait d'amour fraternel ne l'eût tiré de l'oubli. Son frère avait pris parti parmi les citoyens qui défendirent Lyon contre les troupes conventionnelles, et il était malade des suites de ses blessures, lorsqu'après la prise de cette ville il fut cité devant la commission révolutionnaire. Cette citation équivalait à un arrêt de mort; mais rien ne put ébranler le dévouement de Louis Badger; il se donna pour son frère, fut arrêté et conduit au supplice à sa place, tandis qu'un mot pouvait le soustraire à la mort.

* BADIA (Thomas), cardinal italien, savant et zélé pour le maintien de la foi, mort à Rome en 1547, fut député par Paul III au colloque de Worms, convoqué par Charles-Quint, et dont il donne le récit dans une *Lettre* adressée au cardinal Contarini.

* BADIA (Charles-François), célèbre prédicateur italien, né à Ancône le 20 juin 1675, fut élevé par son oncle maternel, attaché à la cour de Parme. Il se forma d'abord à l'éloquence du barreau. Le goût qu'il se sentit depuis pour l'état ecclésiastique l'engagea à diriger de préférence son travail vers celle de la chaire. Ayant pris les ordres, il se voua à la prédication, dans laquelle il obtint d'éclatants succès. Apostolo Zeno, noble vénitien et littérateur célèbre, dans une de ses "Lettres", vol. 2, p. 214, parle de Badia comme d'un orateur de la plus

haute réputation. Non-seulement il prêcha dans les principales villes de l'Italie, mais on voulut l'entendre à Vienne, en Autriche. L'évêque de Parme s'empressa d'attacher à son diocèse un sujet si distingué, et le nomma à un bénéfice. Bientôt après, Badia fut pourvu de l'abbaye de Saint-Nicolas; et ayant prêché, en 1727, devant Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, ce prince le nomma à celle de Novalèze. De retour à Turin, l'année suivante, pour prononcer l'*Oraison funèbre* de la reine Anne-Marie, morte le 24 août 1728, et pénétré des bontés du roi, il résolut de se fixer dans cette ville. Victor-Amédée venait d'en rétablir l'académie; il en donna la présidence à Badia. La ville de Turin lui accorda le droit de cité; celles d'Ancône et de Fossombrone, où souvent il avait eu occasion de se faire entendre, l'inscrivirent sur l'état de leur noblesse. Ainsi, comblé d'honneurs et de biens, après avoir prolongé sa vie jusqu'à l'âge de 76 ans, malgré ses travaux, et quoiqu'il fût d'une santé très-délicate, il mourut à Turin le 2 mai 1751. Outre deux *Traductions* d'ouvrages français, et quelques *Traités* ascétiques, il a laissé : *Prediche quaresimali*, Turin, imprimerie royale, 1749, grand in-4°; réimprimé la même année, Venise, in-4°; | *Panegirici, raggionamenti ed orazioni diverse*, Venise, 1750, in-4°; | Beaucoup d'autres *Sermons*, *Discours* et ouvrages de piété, restés manuscrits entre les mains de sa famille.

BADIUS (Josse), surnommé "Ascensius", parce qu'il était né à Assche, gros bourg entre Bruxelles et Alost, en 1462, étudia en Flandre et en Italie, et alla ensuite professer le grec à Lyon. Jean Treschel, imprimeur de cette ville, le fit correcteur de son imprimerie, et lui donna sa fille en mariage. Robert Gaguin, dont il avait imprimé l'"Histoire de France" à Lyon, l'attira à Paris. C'est de sa presse que l'on a tant parlé sous le nom de "Prælum Ascensianum." Il publia plusieurs auteurs classiques, qu'il commentait lui-même, entre autres Horace, Virgile, Lucain, Juvénal, Salluste, Quintilien. Il mourut à Paris, en 1545, âgé de 73 ans, après avoir composé plusieurs ouvrages, outre ses *Commentaires;* tels sont: | *Sylva moralis contra vitia;* | *Psalterium B. Mariæ Virginis;* | *Epigrammata;* | *Vita Thomæ a Kempis;* | *de Grammatica;* | *de conscribendis Epistolis;* | *Navicula stultarum Mulierum*, [ouvrage rempli d'obscénités, 1502, in-4°.]

BADIUS (Conrad), fils du précédent, naquit à Paris vers 1510, se fit calviniste, et se retira à Genève, où il se distingua comme imprimeur et comme auteur. Robert Étienne, son beau-frère, protestant comme lui, le suivit 3 ans après. Ils y publièrent, de concert, plusieurs éditions fort recherchées. Badius mourut vers l'an 1570. Il traduisit en français le 1er volume de l'"Alcoran des cordeliers", l'augmenta d'un 2e, et l'accompagna de notes, 1560, in-12; Amsterdam, 1734; 2 vol. in-12, avec fig. de Bernard Picard. Ces notes sont courtes, mais fort vives, souvent outrées, au jugement même de Prosper Marchand, qui n'est pas lui-même un auteur fort modéré. (*Voy.* ALBERT (Erasme) et ALBIZI.)

* BADOARO (Lauro), poète

italien, né vers l'an 1546, fut de la congrégation des Frères de la croix, se distingua dans la prédication, et devint évêque d'Albe. On a de lui une *Ode* sur le pape Sixte-Quint; | *Rime spirituali;* | les *Sept psaumes de la pénitence* en vers italiens.

*BADOLET (Jean), ministre et professeur d'humanités à Genève, en 1655, publia : | *Secrets curieux de la nature et de l'art*, in-8°; | l'*Excellence de l'Horlogerie*, in-12; | *Conscientiæ humanæ anatomia*, Genève, 1659, in-4°.

*BADUEL (Claude), d'abord recteur du collége de Nîmes, sa patrie, puis ministre et professeur de philosophie et de mathématiques à Genève, dans le XVIe siècle, publia en latin plusieurs ouvrages où l'on trouve un style pur; mais les curieux ne recherchent plus que celui intitulé : *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, Lugden, 1544, in-4°; Leipsick, 1577, in-4°, et 1581, in-8°, de 143 pages. Cet ouvrage a été traduit assez mal en français par Guy de la Garde, si l'on en juge par la traduction du titre : *Traité très-fructueux de la dignité du mariage, et de l'honnête conversation des gens doctes et lettrés*, Paris, 1548, in-8°. Il mourut à Genève en 1561.

BAENGIUS (Pierre), né à Helsingborg en Suède, l'an 1633, [voyagea en Danemarck, dans les Pays-Bas et en Allemagne, pour y visiter les universités,] enseigna la théologie à Abo, et devint évêque de Wybourg, où il mourut en 1696. On a de ce prélat luthérien, | un *Commentaire* sur l'épître de saint Paul aux Hébreux, Abo, 1671, in-4°; | *Vie de saint Anschaire;* | *Historiæ Sueco-Gothicæ ecclesiasticæ;* | *Chronologie sacrée;* | des ouvrages polémiques. Ils sont tous écrits en latin, mais remplis de préjugés de secte. On dirait que l'auteur a voulu faire la parodie de tout ce qui a été dit sur ces matières par les catholiques.

*BAER (Frédéric-Charles), littérateur et professeur de théologie, né à Strasbourg, le 15 novembre 1719, remplit les fonctions d'aumônier de la chapelle royale de Suède à Paris, obtint la chaire de professeur de théologie à l'université de Strasbourg, et fut nommé associé correspondant de l'académie royale des sciences de Paris. Les ouvrages qu'il a fait paraître sont : | *Oraison funèbre du maréchal de Saxe*, prononcée à Paris, 1751, in-4°; | "Essai sur les apparitions", traduit de l'allemand de Meyer. On trouve ce traité dans le "Recueil de dissertations sur les apparitions", que l'abbé Lenglet Dufresnoy donna à Paris en 1751; | *Lettre sur l'origine de l'Imprimerie*, Strasbourg (Paris), 1791, in-8°; | *Essai historique et critique sur les Atlantiques*, Paris, 1762, in-8°, qui a pour objet d'établir une identité assez vraisemblable entre les Atlantides de Platon et les Juifs de Moïse; | *Dissertation philologique et critique sur le vœu de Jephté*, Strasbourg (Paris), 1765, in-8°. L'auteur y prétend que Jephté n'immola point sa fille, mais que cette vierge fut consacrée au service des autels; | *Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée à Paris, 1774, in-4°; | *Sermon sur les devoirs des sujets envers leur souverain*, composé en allemand, et traduit en français par l'auteur lui-même, Genève et Paris, 1775,

in-4°; | *Recherches sur les maladies épizootiques, sur la manière de les traiter*, etc., traduit du suédois en français; Paris, 1776, in-8°; | *Recueil de cantiques*, en allemand, Strasbourg, 1777, in-8°; | plusieurs *Mémoires* insérés parmi ceux de l'académie des inscriptions et belles-lettres; | Enfin Baër a laissé en manuscrit une *Traduction* française d'un livre allemand sur les "Vérités de la religion", par l'abbé Jérusalem, président du consistoire à Munich. L'abbé Baër, qui s'était retiré à Strasbourg, vers 1784, y mourut le 23 avril 1797, dans la 78e année de son âge.

*BAERBISTE, roi des Daces, contemporain de Sylla et de César, tourna ses armes contre les Sarmates, qu'il força de se diriger vers la Lithuanie. Les Boïens, Gaulois établis dans la Pannonie, lui ayant déclaré la guerre, furent vaincus et leur pays dévasté; la Thrace et la Macédoine se rendirent à ses armes victorieuses. Il s'avança dans l'Illyrie, anéantit les armées celtes et germaniques qui essayèrent de lui résister, et fit presque redouter son approche aux Romains. Ce prince actif, vaillant, habile guerrier et l'un des héros de son siècle, fut poignardé par quelques séditieux, au moment où Auguste envoyait des troupes contre lui. Il avait relevé le courage de sa nation, abattu par de longs revers; pour accroître leur ardeur belliqueuse, il voulut accoutumer ses sujets à la sobriété, fit interdire l'usage du vin et arracher toutes les vignes; il se soumettait le premier à ses lois, persuadé que l'exemple du prince est le plus sûr moyen d'influer sur les sujets.

* BAERMANN (George-Frédéric), né à Leipsick, mort en 1769, remplit la chaire de mathématiques à Wittemberg, et fut membre de la société allemande. On a de lui : | les "Élémens d'Euclide", en latin, 1740, in-8°; | le "Maître d'éloquence", traduit du grec de Lucien, en allemand, 1745, in-8°; | *Introduction à la grammaire allemande*, et diverses *Thèses* que l'on trouve dans les "Acta eruditorum".

* BAERSDORP (Corneille van), médecin, né au village de Baersdorp en Sélande, dont la famille portait ce nom depuis le XIIe siècle, fut médecin de Charles-Quint, et mourut à Bruges en 1565. On a de lui : *Methodus artis medicæ*, Bruges, 1538, in-fol.; *Consilium de Arthritide*, Francfort, 1592, in-8°.

BAERT (François), jésuite, né à Ypres, en 1651, fut envoyé à Anvers en 1681, pour travailler aux "Acta sanctorum". Il donna les "Actes" de plusieurs saints de Bretagne, qui étaient difficiles à débrouiller. Son *Commentaire* sur la "Vie" de saint Basile-le-Grand fait connaître son érudition. Il parcourut les bibliothèques d'Allemagne, et en rapporta des monuments utiles. Il mourut le 27 octobre 1719.

*BAERT (Alexandre-Balthazard-François de Paule, baron DE), originaire de la ville de Saint-Omer, en Artois, entreprit dans les années 1787 et 1788, un voyage en Angleterre, durant lequel il recueillit les matériaux d'un *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, Paris, Jansen, an VIII (1800), 4 vol. in-8°, avec cartes

et figures. Il publia aussi l'*Extrait* d'un voyage entrepris, en 1784, dans la partie de la Russie qui avoisine le Caucase. De l'Angleterre, de Baërt passa en Espagne, et il se trouvait à Gibraltar en 1789. Revenu dans sa patrie, il fut l'une des dupes de la révolution. Élu, en 1761, député du Pas-de-Calais à l'assemblée législative, il siégea au côté droit, mais parla le 21 octobre de la même année, en faveur de la liberté illimitée des cultes, et demanda, comme conséquence naturelle de ce principe, que les actes de naissance et de décès fussent dressés par des officiers civils. Le 20 avril 1792, Baërt fut un des sept membres de l'Assemblée législative qui s'opposèrent au décret de déclaration de guerre à l'empereur. A cette même époque, il rédigeait un journal intitulé *l'Indicateur*, qui combattait les idées exagérées du moment. Après le 10 août, Baërt se retira de l'Assemblée, et retourna un moment dans son pays natal, d'où il passa aux États-Unis d'Amérique. Revenu en France depuis la révolution, sans que l'expérience l'eût corrigé, il fut nommé, au mois d'août 1815, membre de la chambre des députés par le département du Loiret; il siégea et vota avec la minorité de cette législature, dont l'ordonnance du 5 septembre fit prévaloir le système. Baërt mourut à Paris, le 23 mars 1825 : il avait épousé M[lle] de Montboissier, petite-fille de Malesherbes.

* BAEX (Joachim), prêtre catholique d'Utrecht, né en 1562, du secrétaire des états de la province, mort en 1619, se distingua par son zèle contre les protestants et par les ouvrages polémiques qu'il composa contre eux en hollandais.

* BAFFIN (William), astronome et pilote anglais, né en 1584, et mort au siége d'Ormus en 1622, accompagna Hudson, Thomas Button, Robert Bilch, et le capitaine Gibbins, etc., dans leurs voyages pour découvrir, par le nord de l'Amérique, un passage dans les mers de Tartarie et de Chine. Il consigna ses découvertes et ses observations sur des *Cartes* qui furent malheureusement perdues. Les géographes ont donné son nom à une vaste baie du nord-est de l'Amérique septentrionale, dont l'existence n'est pas certaine. Purchas nous a conservé quelques-uns de ses *Journaux*, qui contiennent des remarques utiles, surtout celles relatives à la déclinaison de l'aiguille aimantée, et une de ses lettres à John Wosthenholme, dans laquelle il prétend qu'il n'y a pas de passage au nord du détroit de Davis, ni espoir d'en trouver un.

* BAFFO (La sultane), jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise, fut prise par les Turcs dans un voyage à Corfou dont son père était gouverneur, et emmenée à Constantinople où elle plut à Amurath III qui en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince qui l'aima jusqu'à sa mort, conserva sous Mahomet III la même autorité, et ne la perdit que sous Achmet qui la relégua dans le vieux sérail.

* BAGARD (Charles), premier médecin de Stanislas, roi de Pologne, né en 1696 à Nanci où il mourut en 1772, publia une *Dissertation* curieuse sur un passage d'Hippocrate concernant les Scy-

thes qui deviennent eunuques, 1769, in 8°, | plusieurs ouvrages de médecine de peu d'intérêt sur la petite vérole, la thériaque, les eaux minérales de Nanci et de Contrexeville, les tremblements de terre et les épidémies qu'ils suscitent, les vomissements produits par la passion iliaque, les centenaires, | un *Dispensatorium pharmaceuticum*, 1771, in-fol., | et un *Pinax materiei medicinalis*. Nanci lui doit l'établissement de son jardin botanique et de son collége royal de médecine.

* BAGAROTUS, célèbre jurisconsulte de Bologne, enseignait le droit civil et canonique avec réputation vers 1210.

*BAGFORD (Jean), antiquaire, d'abord cordonnier, devint ensuite libraire et amateur de choses curieuses. Le Dr Moore, évêque de Norwich, et Harley, comte d'Oxford, le chargèrent de la recherche des livres rares dont ils voulaient enrichir leur bibliothèque. Il mourut en 1616, âgé de 63 ans. On a conservé plusieurs de ses lettres dans le "Muséum" britannique. En 1707, il avait inséré dans les "Transactions philosophiques", le projet d'une *Histoire générale de l'imprimerie*, qui se trouve en manuscrit dans la collection de Harley dont le catalogue est imprimé à Londres, 1759, 2 vol. in-fol.

* BAGGESEN (Jens-Emmanuel), poète danois, né à Corsoer, petite ville de la Zélande, le 15 février 1764, reçut la première instruction dans une école publique, et fut admis en 1784 au nombre des étudiants de l'université de Copenhague. Dès 1786, il débuta par un volume de *Contes en vers*, suivi en 1791 d'un *Recueil de Poésies*, en 2 vol., sous le titre d'*Ouvrages de ma jeunesse*, qui obtint un succès prodigieux. Depuis il négligea sa langue maternelle pour publier en allemand divers ouvrages qui obtinrent également un grand succès : | *Mélanges poétiques*, Hambourg, 1803, 2 vol.; | *Parthénaïs*, ou *Voyage aux Alpes*, idylle, Hambourg, 1806; 2e édition, Amsterdam, 1807; traduit en français par Fauriel, Paris, 1810, in-12; | *Fleurs de Bruyères*, Amsterdam, 1808.

* BAGLIONE (Jean), peintre et écrivain, né à Rome, et employé par Sixte-Quint aux décors de la bibliothèque du Vatican. Ce pape lui confia plusieurs grands ouvrages. La plupart de ses peintures sont à fresque. Baglione fut plusieurs fois président de l'Académie de Saint-Luc; il composa, sur les artistes de son temps, des *Notices* où l'on admire une rare impartialité, Rome, 1640, et Naples 1733.

BAGLIVI (Georges), né à Lecce, dans le royaume de Naples, en 1668, docteur en médecine de Padoue, professeur de chirurgie et d'anatomie à Rome, membre de la société royale de Londres, s'était fait une grande réputation dans le monde savant, lorsque la mort l'enleva, en 1706, à l'âge de 38 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés de médecine dont les meilleures éditions sont celles de Paris, 1711, in-4°, et de Lyon, 1765, in-4°. Baglivi avait voyagé dans toute l'Italie; il avait fréquenté les hôpitaux et les académies. Les spéculations de la théorie sont appuyées chez lui sur les expériences de la pratique. [Le recueil de

ses ouvrages est intitulé : *Opera omnia medico-pratica et anatomica.*]

* BAGNATI, jésuite, né à Naples en 1651, se consacra entièrement à la prédication, et mourut en odeur de sainteté dans sa ville natale, en 1727. On lui doit | des *Sermons;* | *Panégyriques;* | *l'Art de bien penser;* | *l'Ame dans la solitude*, etc., et autres ouvrages ascétiques.

BAGNI (Jean-François), d'une famille distinguée de Florence, naquit en 1565. Les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il fut fait cardinal, et mourut en 1641, regretté de tous les gens de lettres dont il avait été le protecteur. Naudé fut son bibliothécaire.

BAGNOLI (Jules-César), né à Bagna-Cavallo, dans le Ferrarais, se distingua parmi les poètes italiens, Michel Perreti, prince de Venafre, neveu de Sixte V, le combla de bienfaits. Il mourut vers 1600. La tragédie des *Aragonais* et le *Jugement de Pâris* ont encore quelques lecteurs en Italie. Le travail se fait trop sentir dans ses ouvrages.

BAGOAS, eunuque égyptien, général et favori du roi de Perse Artaxercès Ochus, empoisonna son maître pour venger la mort du bœuf Apis, dieu d'Égypte, que ce prince avait fait apprêter par son cuisinier. Après avoir fait périr Ochus par le poison, il donna son corps à manger à des chats, et fit faire de ses os des manches de couteaux et des poignées d'épées. Il plaça sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du roi mort; ce prince, ne voulant pas se laisser gouverner par son eunuque, fut assassiné comme son père. Il mit ensuite la couronne sur la tête de Darius Codoman, dont il voulut encore se défaire; mais ce roi le prévint, en le faisant mourir vers l'an 336 avant J.-C. [Le monarque persan força Bagoas à boire le poison que l'eunuque avait préparé pour Darius lui-même.]

BAGOAS, eunuque persan et favori d'Alexandre-le-Grand, au même titre que Ganimède l'était de Jupiter. Orsinès, seigneur persan, descendu de Cyrus, s'étant permis une allusion offensante, l'eunuque, que le vainqueur de l'Asie, devenu efféminé et cruel, laissait régner sous son nom, s'en vengea en produisant contre Orsinès de faux témoins qui le firent condamner à la mort. Après cela, il n'y a pas tant de sujet à disputer, comme font les historiens, sur l'attachement du héros macédonien pour Ephestion. Il est à remarquer que "Bagoas" n'est pas un nom propre d'homme, mais un nom qui, en babylonien, signifie un eunuque : c'est pour cela qu'on le trouve souvent dans les Histoires de l'Orient.

BAGOT (Jean), jésuite, né à Rennes en 1590, enseigna successivement la philosophie et la théologie, fut censeur des livres à Rome, ensuite supérieur de la maison professe à Paris où il mourut le 22 août 1664; on a de lui : | un ouvrage intitulé *Apologeticus fidei,* 2 vol. in-fol., Paris, 1645; livre savant, mais diffus; | *Defensio juris episcopalis,* Paris, 1655, in-8°; Rome, 1659, in-8°, traduit en français, 1655, in-8°.

* BAGSHAW (Christophe),

théologien catholique anglais, bon helléniste et habile controversiste, reçu docteur en Italie, revint dans sa patrie en qualité de missionnaire. Il y fut arrêté, puis mis en liberté, et député à Rome par le clergé catholique pour y suivre diverses affaires importantes. Il en a donné la *Relation*, imprimée à Rouen, 1601; elle fait connaître, ainsi que ses autres ouvrages, l'histoire de l'église catholique d'Angleterre sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier.

* BAHALUL, bouffon du calife Aaron al Raschid, ayant été chargé par ce prince de faire le catalogue des fous de la ville de Bagdad, s'en excusa sur la difficulté, mais consentit à faire celui des sages.

BAHIER (Jean), prêtre de l'Oratoire natif de Châtillon, mort secrétaire de sa Congrégation en 1707, eut un nom parmi les poètes latins. On peut voir un de ses morceaux dans les Poésies diverses recueillies par Loménie de Brienne. Son poème *Fuquetius in vinculis*, composé lorsque le surintendant Fouquet fut arrêté, eut du cours dans son temps.

*BAGRATION (Le prince), général russe issu d'une famille géorgienne, fit en Pologne les campagnes de 1792 et 1794. Il se distiugua en 1799 dans celle d'Itolie, sous les ordres de Souvarow. En 1803, il faisait partie du corps d'armée que le général Koutouzof était chargé de conduire au secours des Autrichiens. Enveloppé à Hollabrun, il parvint à s'ouvrir un passage à travers l'armée française. Bagration ne se distingua pas moins dans les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse; il commanda un corps d'armée dans la campagne de Finlande. En 1808, il allait porter la guerre jusque dans Stockholm, lorsque la paix de Fridrichsham vint interrompre l'expédition. En 1812, l'empereur confia au général Bagration le commandement de la seconde armée. A la bataille de la Moskowa, où les vaincus eux-mêmes se couvrirent de gloire, il était à la tête de l'aile gauche, contre laquelle furent dirigés les plus terribles efforts de l'armée française. Blessé, il mourut quelques mois après des suites de ses blessures.

* BAHRDT (Charles-Frédéric), théologien protestant, né à Bischoffswerda, dans la Haute-Saxe, en 1741, d'un ministre, acheva ses études dans l'université de Leipsick, où son père était devenu professeur. On lui confia d'abord l'emploi de catéchiste. De là il passa à celui de suppléant de son père, et de professeur de philosophie sacrée. Il ne manquait ni du savoir, ni du talent nécessaires pour remplir ces places; mais, dès ses premiers écrits, et notamment dans celui qu'il publia en 1763, à l'âge de 22 ans, sous ce titre: *Le vrai chrétien dans la solitude*, il manifesta une tournure d'esprit qui le portait aux nouveautés et aux opinions singulières. A ces torts, il joignit celui de donner prise sur ses mœurs, et une aventure scandaleuse l'obligea de quitter Leipsick. Il passa à Erfurt; où on le nomma professeur d'antiquités bibliques. Imaginant qu'un titre scientifique donnerait du poids à sa doctrine, il alla prendre le bonnet de docteur à Erlangen; mais l'université de Wittemberg, qui prit connaissance de ses prin-

cipes, les condamna comme hérétiques. Il alla à Giessen, dans le pays de Hesse, et n'y fut ni plus sage, ni mieux accueilli. Heureusement pour lui, on lui proposa à Marschlin, chez les Grisons, une place dans un établissement d'éducation, nommé "Philanthropinon"; mais il n'y demeura qu'une année. Il passa de là à Durkeim, dans les terres du prince de Linange-Dachsbourg, où l'offre d'une place de surintendant-général et du titre de prédicateur de la cour paraissait devoir le fixer; son esprit inquiet ne lui permit pas d'apprécier cet avantage. Il forma le projet d'une école semblable au Philanthropinon, et entreprit, pour se procurer des élèves, le voyage de Hollande et d'Angleterre avec peu de succès. Il s'était fait recevoir franc-maçon dans ce dernier pays. Il avouait, au reste, avoir perdu entièrement, dans la société des incrédules, les principes religieux dont il avait été imbu. Pendant son absence, on avait obtenu contre lui un décret impérial qui le suspendait de toutes fonctions ecclésiastiques, jusqu'à ce qu'il eût rétracté publiquement ses erreurs. Il aima mieux se retirer en Prusse, et alla s'établir à Halle. Devenu encore plus hardi, il y ouvrit une école d'athéisme. Soit inconstance naturelle, soit que son école ne lui offrît que de trop modiques moyens de subsistance, il imagina d'établir une auberge dans une campagne à portée de la ville. Elle fut bientôt fréquentée par de nombreux disciples qu'attiraient la curiosité et l'attrait d'une doctrine qui favorisait les passions. Ayant eu l'imprudence de ridiculiser l'édit de religion du roi de Prusse dans une comédie, et publié un plan d'association assez semblable à celle des "illuminés", on le condamna à deux années de prison, que le roi réduisit à une. Il revint ensuite dans son auberge de Halle, où il mourut le 24 août 1792. Né avec d'heureuses dispositions, écrivant avec facilité et élégance, parlant d'une manière séduisante, et prêchant, dit-on, avec beaucoup d'art, il aurait pu se procurer un sort heureux; mais il ternit toutes ses belles qualités par de mauvaises mœurs, et une étrange bizarrerie d'esprit. Ses principaux ouvrages sont : | *Recueil de sermons sur les vérités fondamentales de la religion*, Leipsick, 1764, in-8°; | *Essai d'un système de dogmatique biblique*, 2 vol. in-8°, Gotha et Erfurt, 1769-1770; | *Idées pour servir à l'explication et à la défense de la doctrine de notre Église*, Riga, 1771, in-8°; | *Appendice à cet ouvrage*, 1775, in-8°; | *Considérations sur la religion, pour les lecteurs pensants*, Halle, in-8°; 2e édition, sous le titre de *Considérations libres sur la religion de Jésus*, 1785, in-8°; | *Les nouvelles révélations de Dieu, en lettres et en récits*, 4 vol. in-8°, Riga, 1773-1774; 3e édition, sous le titre de *Nouveau Testament*, Berlin, 1783, in-8°; | *Profession de foi, occasionée par un arrêt de la cour impériale*, 1779, in-8°; | *Traduction de Tacite*, Halle, 1781, 2 vol. in-8°; | *Les Satires de Juvénal*, traduites en vers, Dessau, 1781, in-8°; | *Apologie de la raison, appuyée sur les principes de l'Écriture*, Zullichau, 1781, in-8°; | *Institutiones logicæ*, Halle, 1782, in-8°; | *Institutiones metaphysicæ*, Halle, 1792, in-8°; | *Rhétorique à l'usage des*

prédicateurs, Halle, 1785-1792, in-8°; | *Exposé complet des dogmes de la religion, fondé sur la doctrine pure et sans mélange de Jésus*, Berlin, 1787, in-8°; | *De la liberté de la presse et de ses limites*, Zullichau, 1797, in-8°; | *Histoire de sa vie, de ses opinions, et de ses destinées*, écrite par lui-même à Magdebourg, pendant sa détention, 4 vol. in-8°, Berlin, 1991; | *Catéchisme de la religion naturelle*, etc., Goërlitz, 1795, in-8°; | *Bibliothèque de théologie universelle*, Mittau, 1774-1775, 4 vol. in-8°, etc. Le but de ces nombreux écrits est de saper tous les fondements de la révélation, et d'établir un déisme pur où les miracles sont rejetés, et qui n'a pour appui que la seule raison.

*BAIAN ou BAION (André), prêtre indien converti, quitta Goa, sa patrie, pour venir à Rome, où il reçut les ordres en 1630. Nous avons de lui une *Traduction* de l'"Enéide" en vers grecs, et une de la "Lusiade" du Camoens en vers latins.

BAIF (Lazare DE), abbé de Charroux et de Grénetière, conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, naquit dans la terre de Pins, proche de la Flèche, d'une famille noble, et mourut en 1547. François Ier l'envoya ambassadeur à Venise l'an 1530, et l'employa en diverses autres occasions. On a de lui: *De re Vestiaria*, et *de re Navali*, imprimés à Bâle en 1541, in-4°; savants écrits, mais sans ordre et sans choix.

BAIF (Jean-Antoine DE), fils naturel de l'abbé de Grénetière, né à Venise en 1532, pendant l'ambassade de son père, fit ses études avec Ronsard. Ils s'adonnèrent l'un et l'autre à la poésie française; mais ils la défigurèrent tous les deux par un mélange barbare de mots tirés du grec et du latin. Baïf voulut introduire dans les vers français la cadence et la mesure des vers grecs et latins; mais ses efforts furent inutiles. « Ce rimeur était un fort bon homme, dit le cardinal du Perron, mais un fort mauvais poète. » Sa versification est dure, incorrecte et rampante. C'est le premier qui établit à Paris une espèce d'académie de musique : Charles IX et Henri III s'y trouvaient très-souvent. Baïf mourut en 1592. Il y a de tout dans ses ouvrages, qui parurent à Paris en 1572, 2 vol. in-8°; on y trouve du sérieux, du comique, du sacré, du profane, et, en général, plus d'abondance et de variété que de jugement.

BAIL (Louis), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, et sous-pénitencier de Paris, né à Abbeville, est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont estimés : | l'*Examen des confesseurs*, livre inexact, 3 vol. in-12; | Une *Bibliothèque des prédicateurs*, en latin, sous ce titre : *Sapientia foris prædicans*, où il donne en abrégé la vie des plus célèbres prédicateurs, et montre en quel genre ils ont excellé; | *Summa conciliorum*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol.; | *de beneficio Crucis*, Paris, 1653, in-8°, où il combat victorieusement les erreurs de Jansénius; | *Philosophie affective*, 1657, in-12. Il mourut à Paris en 1669.

*BAIL (Charles-Joseph), administrateur militaire, né à Béthune, le 29 janvier 1777, faisait ses études à Douai, lorsqu'il s'enrôla

en 1792. Il fit la campagne de Dumourier et les suivantes, comme volontaire. Employé dans l'artillerie, il le fut ensuite dans les bureaux de l'administration de l'armée, et suivit cette carrière jusqu'en 1802. Après avoir été adjoint à l'intendance d'Erfurt et du pays d'Erschsfeld, il fut appelé à diriger les bureaux de la régence de Westphalie, et eut part dans la rédaction de la *Statistique générale du royaume de Westphalie*, imprimée à Goettingue en 1803. Bail concourut à l'administration de ce royaume en qualité de secrétaire-général. Enfin, ayant été nommé inspecteur aux revues, il fut envoyé à Magdebourg, où il rétablit entre les Westphaliens et les soldats français l'harmonie qui avait été troublée. Lors de l'entrée des alliés en 1813, il fut fait prisonnier, obtint ensuite son grade, et en 1815, au retour de Napoléon, il servit dans l'armée de la Loire, la dernière qui fit sa soumission au roi. Réformé depuis, il alla demeurer à Margency, dans la vallée de Montmorency, où il mourut le 20 février 1824, âgé de 47 ans. Bail laissa les ouvrages suivants, presque tous superficiels, ou empreints d'un mauvais esprit: | *Les Juifs au* XIXe *siècle*; | *L'état des Juifs en France, Italie et Espagne*; | *Essai sur l'organisation des armées*. Cet ouvrage est assez estimé; | *Histoire politique et morale de la Révolution française*; | *de l'Arbitraire dans ses rapports avec nos institutions*; | *Etudes littéraires des classiques français, à l'usage de la jeunesse*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°. Il a rédigé plusieurs articles pour la "Revue encyclopédique"; le plus remarquable est celui sur le *Commerce des anciens et des modernes*.

BAILE, ou BAILEY (Louis), prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu parmi les protestants d'Angleterre par un livre intitulé *Pratique de la piété*; ouvrage sec et assez peu lu. — Son fils, Thomas BAILEY, plus connu que son père, rentra dans le sein de l'Église catholique, et composa, pour la défense de Charles Ier et pour la cause royale, quelques écrits pleins de sel et de finesse, qui firent beaucoup de sensation de son temps. Il écrivit aussi en faveur de la religion catholique.

*BAILLE (Pierre), administrateur des Bouches-du-Rhône et député de ce département à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Etant en mission à Toulon, lorsque les Anglais s'emparèrent de cette place, on voulut lui faire crier: "Vive Louis XVII". «Je n'ai pas voté la mort du tyran, répondit-il, pour voir régner son fils.» Quand Toulon fut repris, on le trouva étranglé dans sa prison. La justice de Dieu avait passé là.

BAILLET (Adrien), né en 1649 à la Neuville, village près de Beauvais, d'une famille obscure, fit ses premières études dans un couvent de cordeliers voisin de sa patrie. Il étudia ensuite au collége de la ville de Beauvais, et y régenta les humanités. Quelque temps après, il fut fait prêtre et curé; mais il quitta sa cure pour se livrer tout entier à l'étude. Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706, à l'âge de 57 ans. Toute sa vie fut remplie par la lecture ou par la composition. On a de lui plusieurs écrits, dont les plus

importants sont: *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, qui parut en 9 vol. in-12, en 1685 et 1686. Il y a de très-bonnes règles de critique dans le 1er volume, mais l'auteur ne les suit pas toujours. Les 3 volumes suivants roulent sur les imprimeurs, les auteurs des dictionnaires, les traducteurs français et latins. Il publia ensuite 5 vol. sur les poètes. Ménage, qu'il avait critiqué assez vivement, lui opposa l'"Anti-Baillet" en 2 vol. in-12, à la Haye. Si on en croit l'auteur des "Trois Siècles", le tort n'était pas du côté de Baillet. « Cette compilation, dit ce critique, lui attira beaucoup d'ennemis, comme s'il n'était pas permis d'apprécier les productions des auteurs, quand ils les soumettent au jugement du public par la voie de l'impression. Ménage surtout fut offensé de la liberté, ou, pour mieux dire, de la justice avec laquelle il s'était expliqué à son sujet; mais les lecteurs furent du parti de Baillet, et seront toujours de celui de quiconque, sans humeur et sans partialité, fera connaître les défauts de chaque écrivain, sans lui rien dérober de la gloire qu'il mérite pour ce qu'il a composé de bon. » Baillet répliqua à Ménage par les *Anti* ou les *Satires personnelles*. Les *Auteurs déguisés*, les *Enfants devenus célèbres*, furent publiés à peu près dans le même temps. La Monnaie a rassemblé tous ces différents morceaux dans son édition des *Jugements*, Paris, 1722, 7 vol. in-4°; Amsterdam, 1725, 17 vol. in-12. L'éditeur a revu, corrigé et augmenté cet ouvrage, inexact dans beaucoup d'endroits, quoique plein partout d'une érudition profonde. Les critiques que Baillet essuya l'empêchèrent de continuer ses *Jugements*. Nous n'en avons que la 1re partie et le 1er article de la seconde. Il en avait promis six, qu'il laissa en manuscrit; | *De la dévotion à la Sainte-Vierge, et du culte qui lui est dû*, in-12. Ce livre excita quelque rumeur dans sa naissance; il y désapprouve bien des pratiques que l'Église semble autoriser ou du moins tolérer; mais, comme il peut y avoir dans cette matière, comme dans toute autre, des abus et des excès, l'ouvrage de Baillet était, à bien des égards, propre à les corriger ou à les prévenir. On l'a peut-être jugé un peu trop sévèrement, sans doute par la crainte que d'une extrémité il n'entraînât dans une autre; | la *Vie de Descartes*, in-4°, pleine de recherches minutieuses. Il en publia un abrégé, in-12, où il y avait moins de ces bagatelles savantes qu'il avait entassées dans le grand ouvrage; | les *Vies des saints*, en 4 vol. in-fol., 10 vol. in-4°, ou 17 in-8°, un pour chaque mois, deux pour les fêtes mobiles, un pour la chronologie des saints, un pour la topographie, un pour les saints de l'Ancien Testament. Ce livre, écrit d'un style inégal, diffus et peu correct, mécontenta les dévots, et déplut à quelques égards à plusieurs savants qui trouvèrent que Baillet avait poussé trop loin la guerre qu'il faisait aux légendes. Les bollandistes l'appellent un critique outré ("hypercriticus"), et l'on ne peut disconvenir que plusieurs de ses observations n'aient un air de raffinement qui tient de la chicane; | les *Vies de Richer*, de *Godefroi Hermant*, de *saint*

Étienne de Grammont, chacune in-12; | l'*Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe-le-Bel, roi de France*, in-12, savante et curieuse; | le *Catalogue*, en 32 vol. in-fol., de la bibliothèque confiée à ses soins : il n'a jamais été imprimé; | *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, in-12, Paris, 1698; | *Histoire de Hollande*, depuis la trève de 1609, où finit Grotius, jusqu'à la paix de Nimègue, sous le nom de "La Neuville", en 4 vol. in-12, 1693; | *de la Conduite des ames*, 1695.

BAILLEUL (Nicolas), marquis de Châteâu-Gontier, [successivement conseiller au parlement, ambassadeur, président au grand conseil, lieutenant civil, prevôt des marchands,] président à mortier, chancelier de la reine, et enfin depuis 1643 jusqu'en 1648, surintendant des finances, qu'il connaissait bien moins que la jurisprudence. Il eut sous lui pour contrôleur-général, Emeri, connu par ses déprédations. Bailleul mourut en 1652.

BAILLI, ou BALLY (Philibert-Albert), provincial des barnabites, et assistant du général, nommé ensuite à l'évêché d'Aost, avait occupé, avant de quitter le monde, la place de secrétaire d'état du duc de Savoie, Victor Amédée Ier. Il se distingua par ses talents pour la chaire et pour la controverse. On a de lui des ouvrages dans ces deux genres, et un recueil de vers pieux, sérieux et burlesque, qu'il intitula *le Poète mêlé*. Les gens de goût n'ont guère été satisfaits de ce mélange. Il mourut en 1691.

* BAILLIE, officier anglais, mort au commencement du XVIIe siècle, se distingua dans la gravure comme amateur. Ses morceaux les plus recherchés sont ceux qu'il grava d'après Rembrandt. On estime surtout sa copie du *Peseur d'or*, qu'on prend souvent pour l'original. Il restaura la planche de la *Guérison du paralytique*.

BAILLIF (Roch LE), connu sous le nom de "La Rivière", premier médecin de Henri IV, naquit à Falaise, et mourut à Paris en 1605. On a de lui un traité intitulé *Demonsterion, sive 300 Aphorismi continentes summam doctrinæ paracelsicæ*; et un *Traité de la Peste*, en 1580. Ces ouvrages sont peu connus, même des gens de l'art. Son *Demonsterion*, contenant la doctrine du visionnaire et empirique Paracelse, fut traduit en français, et imprimé à Rennes, en 1578, in-4°. Cette "Traduction" est rare.

* BAILLON (Emmanuel), naturaliste, mort en 1802, cultiva avec succès l'ornithologie et la physiologie végétale, sous le rapport de leur utilité immédiate dans l'économie rurale et politique. Les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes de la Basse-Normandie attirèrent son attention; il en observa plusieurs qui avaient été peu connus avant lui, et d'autres qui ne l'étaient point du tout. Ce naturaliste a suppléé par une description sur l'oiseau nommé "barnache", aux notions inexactes qu'en avait données Buffon. Le muséum de Paris possède un grand nombre d'oiseaux aquatiques qui sont dus à ses soins. On a de cet écrivain : | *Mémoire sur les causes du dépérissement des bois, et le moyen d'y remédier*, 1791, in-4°, qui remporta le prix proposé par la commune de Paris. Il a donné à la société d'agricul-

ture un second *Mémoire sur les sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les moyens de s'opposer à leur invasion*. Il propose, pour fixer les sables des Dunes, d'y faire planter le roseau des sables, vulgairement nommé "hoya".

* BAILLOT (Étienne-Catherine), né à Evry-sur-Aube, en Champagne, en 1758, mourut dans cette ville, le 15 avril 1825. Il exerçait la profession d'avocat au bailliage de Troyes, lorsqu'il fut élu député de sa province aux états-généraux de 1789. Il siégea au côté gauche de l'Assemblée constituante. Après la session, il entra au tribunal de cassation, lors de sa première institution. Depuis 1796, la littérature et les champs partagèrent ses loisirs. On lui doit : *Satires de Juvénal*, traduites en prose française, par B***, avec des notes, Paris, 1823, in-8°. de 30 feuilles trois huitièmes. Baillot laissa en manuscrit des *Recherches sur l'histoire de Champagne*, où il s'occupe particulièrement des généalogies des familles de ce pays.

BAILLOU (Guillaume DE), ou BALLONIUS, médecin de Paris, où il naquit en 1538, et mourut en 1616. Henri IV lui donna le titre de premier médecin du dauphin son fils. Il argumentait avec tant de force, qu'on l'appelait le "Fléau des bacheliers". La médecine lui eut de grandes obligations. C'est un des premiers qui l'aient réduite à ce qu'elle a d'utile. Nous avons de lui : *Consiliorum medicinalium libri duo*, à Paris, 1635, in-4°. Ce recueil renferme un traité *de Calculo*, qu'on consulte encore. Ses *OEuvres* ont été réimprimées à Genève en 1762, 4 vol. in-4°. Baillou était un vrai philosophe, et il préféra toujours les douceurs de la vie privée aux honneurs dangereux de la cour.

* BAILLU (Pierre DE), graveur, né à Anvers, où il florissait vers 1640. On fait cas de ses estampes d'après Rubens, le Guide, Annibal Carrache et autres maîtres. On recherche surtout ses portraits d'après Van-Dyck, et celui de *Saint Athanase*, d'après Rembrandt.

*BAILLY (Guillaume), né à Paris d'une ancienne famille de magistrature, resta sous-diacre par humilité, et occupa les places de conseiller-clerc, puis d'avocat-général au grand conseil; il fut pourvu, en 1649, de l'abbaye de Saint-Thierri, près Reims. Il acheta le collége des Lombards pour y recevoir les Irlandais exilés de leur patrie et ceux qui venaient étudier en France; il les formait pour l'état ecclésiastique, et consacrait à cette œuvre son temps et sa fortune. Le collége des Lombards ne suffisant pas pour ses pauvres Irlandais, il établit pour eux trois autres communautés à Paris, sans compter deux autres à Reims et une à Kilkenny, en Irlande. Il était le père des pauvres Irlandais; il mourut au milieu de l'exercice de ces bonnes œuvres, le 17 mars 1691, à l'âge de 72 ans.

BAILLY (Jean-Sylvain), [membre de l'académie des sciences, de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, honneur qui, depuis Fontenelle, ne s'était renouvelé en faveur de personne,] débuta dans le monde littéraire par son *Histoire de l'astronomie ancienne*. Paris, 1776, in-4°; mauvais roman de physique, imaginé pour donner au

monde une antiquité contraire à tous les monuments sacrés et profanes, à la nature et à l'aspect du globe. Il place tout bonnement la Sibérie sous la zone torride pendant je ne sais combien de siècles, et croit y trouver les restes d'un peuple nommé "Tschuden", père de tous les arts. Il ne raisonne pas mieux dans ses *Lettres sur l'origine des sciences*, 1777, in-8°, et dans ses *Lettres sur l'Atlantide*, 1779, in-8°. Il se rendit plus ridicule encore dans son *Histoire de l'astronomie indienne*, 1786, in-4°. Ses creuses imaginations, qu'on appelait les "féeries de M. Bailly", furent l'objet des plaisanteries des gens sensés : peu d'écrivains les jugèrent dignes d'être réfutées(1). [Cependant l'astronomie lui doit de bonnes observations sur la lune, le calcul de l'orbite de la comète de 1759, et un grand travail sur les satellites de Jupiter. Quant à ses succès en littérature, ils ne comptent pas : qu'est-ce que des *Éloges*, même couronnés par des sociétés savantes? Peut-être, renfermé dans la sphère où l'avaient placé ses paisibles études, fût-il mort estimé et regretté. Mais, en 1789, Bailly, qui était lié avec tous les novateurs et les esprits forts du siècle, se trouva transporté sur un théâtre où il perdit son repos, sa fortune et sa vie. Choisi le premier par les électeurs de Paris pour la députation aux états-généraux, le premier appelé à présider l'assemblée, continué dans la présidence après que les communes se furent constituées en assemblée nationale, les présidant au jeu de paume, en opposition à la défense expresse du roi, il fut nommé maire de Paris le 16 juillet 1789, le même jour que les assassinats avaient commencé dans la personne de Flesselles. On ne peut guère absoudre d'ambition celui que ces massacres n'ont pas fait reculer. Il lui fallut fermer les yeux sur les scènes atroces de Versailles, et par conséquent en partager la complicité. Il prit nécessairement part aux mesures qui firent arrêter le roi à Varennes. Ce n'est guère qu'après ce malheureux retour, le 17 juillet 1791, quand il n'était plus possible de remédier au mal, que Bailly essaya d'en imposer aux factieux en allant au Champ-de-Mars proclamer la loi martiale. Le peu de succès de cette démarche lui ouvrit les yeux; il donna sa démission. Le 19 septembre, il alla chercher un asile dans les environs de Nantes. Ne s'y croyant pas en sûreté, il se rendait dans une retraite que de La Place lui avait offerte, lorsqu'il fut arrêté en entrant à Melun, et conduit à Paris, où, après avoir été abreuvé d'ignominies de la part de ce même peuple dont il s'était vu l'idole, il fut exécuté le 12 novembre de la même année. Quelques biographes ont prétendu que Bailly s'était enrichi pendant son administration; cette opinion est démentie par la situation de sa veuve, restée après sa mort dans une profonde indigence. Outre l'*Histoire de l'astronomie*, et ses *Lettres sur l'origine des sciences*

(1) J'ai cru devoir faire une exception à ce mépris, raisonnable si l'on veut, et certainement commode : il est des gens crédules qui lisent machinalement, et pour lesquels tout est bon; c'est pourquoi j'ai, dans l'occasion, relevé des erreurs dont les conséquences ne m'ont pas paru indifférentes. *Journal historique et littéraire*, 1er juin 1776 page 171. — 15 juin 1777, page 260. — 15 avril 1779, page 562. — 15 mai 1780, page 126. — 15 septembre 1787, page 95. — *Examen impartial des époques*, nos 67, 164, 178, 186 : tout l'ouvrage renverse le fondement de sa physique romancière.

et *sur l'Atlantide*, Bailly a laissé beaucoup d'ouvrages, et notamment des *Rapports sur le mesmérisme* et *sur le projet d'un nouvel Hôtel-Dieu*. MM. Berville et Barrière ont publié un *Mémoire* de Bailly, avec une "Notice" sur sa vie. [Deux choses resteront de cet homme fameux : l'*Éloge de Leibnitz* et celui *de Charles V*, deux belles inconséquences.]

* BAILLY (Louis), bachelier de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Dijon, et professeur de théologie dans la même ville, pendant près de 25 ans, naquit en 1730 à Blign, près de Beaune. Il fut appelé à Dijon en 1763, pour remplir une des chaires de théologie occupées auparavant par les jésuites, et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle et de succès. Ses vertus et ses lumières lui acquirent une grande considération, et d'Apchon, alors évêque de Dijon, l'honora du titre de promoteur général du diocèse, en même temps qu'il lui confia la direction du collége. A l'époque de la révolution, l'abbé Bailly refusa le serment et se retira en Suisse; mais, au concordat, il rentra dans sa patrie. Il fixa son séjour à Beaune, et préférant l'humble titre d'aumônier d'un hospice aux places de grand-vicaire, qui, plus d'une fois, lui furent offertes, il se consacra tout entier au service des pauvres. C'est dans cet honorable et pénible ministère, qu'il termina sa vie en 1808. Il est auteur, | d'un *Tractatus de vera Religione*, 2 vol. in-12, qu'il dédia au prélat qui l'avait honoré de son estime; | *Tractatus de Ecclesia*, 2 vol. in-12. Ces deux *Traités*, généralement estimés, laissent beaucoup à désirer pour le fond et pour la forme; | *Theologia dogmatica et moralis*, 8 vol. in-12, 1789, première édition. La sixième est de Lyon, 1820. Cette *Théologie* est un livre élémentaire adopté dans un grand nombre de séminaires. L'auteur en donna une édition en 1804, adaptée aux circonstances et aux usages introduits par le nouveau Code et le concordat; | les *Principes de la foi catholique*, publiés en Suisse, et dont l'édition fut promptement épuisée.

* BAILLY DE JUILLY (Edme-Louis-Barthélemy), né à Troyes en 1760, oratorien et professeur au collége de Juilly, devint, en 1790, avocat au parlement de Paris, puis administrateur du département de Seine-et-Marne, qui le nomma, en 1792, député à la convention. Bailly se prononça dans le procès de Louis XVI pour l'appel au peuple, le bannissement et ensuite pour le sursis. En mai 1794, il fut nommé secrétaire de la convention. Il passa avec les deux tiers de ses collègues dans le conseil des cinq-cents. On le comprit sur la liste de déportation, lors de la journée du 18 fructidor an V; mais le député Malès, ayant fait observer qu'il était prêtre "assermenté et marié", parvint à obtenir sa radiation. Bailly fit encore partie du corps législatif en 1798. Après les événements du 18 brumaire, on le nomma préfet du département du Lot, mais il fut remplacé par Petit de Beauverger, en 1813. Depuis cette époque, retiré à la campagne, il ne s'occupait plus que des intérêts de sa famille, lorsqu'un événement, où il est impossible de méconnaître le doigt de Dieu,

l'enleva dans le courant de 1819. Comme il revenait de Rouen par une des messageries récemment établies, un assaut de vitesse s'engagea entre le cocher qui le conduisait et celui d'une voiture qui appartenait à une administration rivale; la voiture où il était versa, et dans la chute, il eut les deux bras brisés. On crut le sauver par une double amputation, mais en vain. Ainsi mourut cet ancien oratorien, à 59 ans.

* BAINBRIDGE (Jean), médecin et astronome anglais, né à Ashby de la Zouch, dans le comté de Leicester, en 1582, étudia à Cambridge, puis revint pratiquer la médecine dans son pays natal. Il passa à Londres, où il acquit une telle réputation dans les mathématiques, qu'il fut nommé professeur d'astronomie à Oxford. Il y mourut en 1643. Ses ouvrages se bornent à des sujets astronomiques, et plusieurs sont restés manuscrits.

BAINES (Rodolphe), fut évêque de Conventri et de Lichtfield en Angleterre, du temps de la reine Marie, après avoir été professeur de langue hébraïque à Paris. La reine Élisabeth le déposséda de son évêché au commencement de son règne, et il mourut bientôt après, en 1560. On a de lui : | *Commentaires sur les Proverbes*, 1555, in-fol.; | *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAIUS, ou BAY (Michel DE), naquit à Melin, dans le territoire d'Ath, en 1513. L'empereur Charles-Quint le choisit pour professer l'Écriture sainte dans l'université de Louvain, en 1551. Il fut ensuite chancelier de ce corps, conservateur de ses priviléges, et inquisiteur général. L'université fit choix de lui, de concert avec le roi d'Espagne, pour le députer au concile de Trente, ainsi que Hessels, avec lequel il avait lié une étroite amitié, cimentée par l'analogie de leur manière de penser. Une partie de ses *Opuscules* avait déjà été publiée. Dès 1552, Ruard Tapper, Josse Ravestein, Richtou, Conner, et d'autres docteurs de Louvain s'élevèrent contre Baïus et Hessels, qui répandaient les premières semences de leurs opinions. En 1560, deux gardiens des cordeliers de France en déférèrent dix-huit articles à la faculté de théologie de Paris, qui les condamna par la censure du 27 juin de la même année. En 1567 parut la bulle de Pie V, du 1er octobre, portant condamnation de soixante-seize propositions qu'elle censurait "in globo", mais sans nommer Baïus. Le cardinal de Granvelle, chargé de l'exécution de ce décret, l'envoya à Morillon, son vicaire général, qui le présenta à l'université de Louvain le 29 décembre 1567. La bulle fut reçue avec respect, et Baïus parut d'abord s'y soumettre; mais ensuite il écrivit une longue apologie de sa doctrine, qu'il adressa au pape avec une lettre du 8 janvier 1569. Pie V, après un mûr examen, confirma, le 13 mai suivant, son premier jugement, et écrivit un bref à Baïus pour l'engager à se soumettre sans tergiversation. Baïus, à l'exemple de tous les novateurs, hésita quelque temps, et se soumit enfin, en donnant à Morillon une révocation des propositions condamnées. Ses principales erreurs étaient que, « de-

puis la chute d'Adam, toutes les œuvres des hommes, faites sans la grâce, sont des péchés. Que la liberté, selon l'Écriture sainte, est la délivrance du péché; qu'elle est compatible avec la nécessité. Que les mouvements de cupidité, quoique involontaires, sont défendus par le précepte, et qu'ils sont un péché dans les baptisés, quand ils sont retombés en état de péché. Que le péché mortel n'est point remis par une contrition parfaite qui renferme le vœu de recevoir le baptême ou l'absolution, si l'on ne les reçoit réellement. Qu'on peut mériter la vie éternelle avant d'être justifié, etc. » Après la mort de Josse Ravestein, arrivée en 1570, Baïus et ses disciples remuèrent de nouveau. Grégoire XIII, pour mettre fin à ces troubles, donna une bulle le 29 janvier 1579, en confirmation de celle de Pie V, son prédécesseur, et choisit, pour la faire accepter par l'université de Louvain, François Tolet, jésuite, et depuis cardinal. Alors Baïus rétracta ses propositions, et de vive voix, et par un écrit signé de sa main, daté du 24 mars 1580. Dans les huit années suivantes, jusqu'à la mort de Baïus, les contestations se réveillèrent, et ne furent assoupies que par un corps de doctrine dressé par les théologiens de Louvain, et adopté par ceux de Douai. Jacques Janson, professeur de théologie à Louvain, voulut ressuciter les opinions de Baïus, et en chargea le fameux Cornélius Jansénius, son élève, qui, dans son ouvrage intitulé "Augustinus", a renouvelé les principes et la plupart des erreurs de Baïus. Quesnel a répété ensuite mot pour mot, dans les "Réflexions morales", un grand nombre de propositions condamnées par Pie V et Grégoire XIII. Baïus aimait les opinions singulières; car, dans son *Traité sur le Péché originel*, il s'efforce de prouver que si, entre les hommes, les uns ont des passions plus fortes que les autres, c'est qu'en naissant ils ont participé davantage au péché originel, et l'on peut dire que tout l'ensemble de son système prouve la singularité de son esprit et son goût pour les paradoxes. Ce système est un composé bizarre de pélagianisme, quant à ce qui regarde l'état de nature innocente; de luthéranisme et de calvinisme, pour ce qui concerne l'état de nature tombée. Quant à l'état de nature réparée, les sentiments de Baïus sur la justification, l'efficacité des sacrements et le mérite des bonnes œuvres, sont directement opposés à la doctrine du concile de Trente; ils ne pouvaient éviter les différentes censures qu'ils ont essuyées. Baïus mourut le 19 septembre 1589. Il fonda un collége par son testament; c'est là son meilleur ouvrage. On a recueilli ses *OEuvres* en 1696, in-4°, à Cologne, c'est-à-dire en Hollande. Quesnel et le P. Gerberon en furent les éditeurs. Ce recueil fut condamné à Rome le 8 mai 1697. — Son neveu, Jacques Baius, aussi docteur de Louvain, et président du collége de Savoie, mort en 1614, a laissé un *Traité de l'Eucharistie*, imprimé en cette ville, in-8°, 1605, dédié à saint François de Sales, et un *Catéchisme*, in-fol., Cologne, 1620. Il a fait aussi l'*Éloge* funèbre de son oncle, où il assure que le défunt lui a apparu dans un état de gloire. (*Voyez* l'"His-

toire du Baïanisme", par le P. du Chesne.)

BAIZÉ (Noël-Philippe), prêtre de la doctrine chrétienne, naquit à Paris, en 1672. [Il était entré dans la congrégation au mois de juillet 1689, et il y fut agrégé le 10 juillet de l'année suivante. Il s'y distingua dès ses premières études, et y enseigna successivement la philosophie et la théologie avec succès. Miron, docteur de Navarre, ayant légué sa bibliothèque à la maison de Saint-Charles, le père Baizé fut appelé par ses supérieurs à Paris pour en prendre la direction.] Il en dressa un catalogue dont les savants, et en particulier l'abbé Bignon, ont beaucoup loué l'ordre et l'exactitude. [C'est sans contredit le catalogue le plus judicieux et le mieux fait que l'on connaisse. Il est à la bibliothèque de l'Arsenal, et composé de 22 vol. in-fol., à l'exception du 2e vol. de table, qui a été égaré.] Baizé mourut dans la maison de Saint-Charles en 1746. On a de lui quelques autres petits écrits.

BAJAZET Ier, empereur des Turcs, fils et successeur d'Amurat Ier, en 1380, fut appelé l'"Éclair", à cause de la rapidité de ses conquêtes. Prévoyant que ses grands desseins l'obligeraient de s'éloigner de sa capitale, et ne voulant point que ses sujets profitassent de son absence pour donner l'empire à un autre, il fit étrangler Jacob, son frère aîné, traitement qui, suivant Chalcondile, était déjà en usage parmi les princes de sa nation. Il enleva d'abord aux chrétiens, en 1391, 92, et 93, la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, subjugua presque toutes les provinces des princes asiatiques, et assiégea Constantinople, qu'il ne put emporter. Sigismond, roi de Hongrie, à qui l'empereur Manuel Paléologue avait fait demander du secours, proposa une croisade contre Bajazet. La France se joignit à lui, et envoya Jean, comte de Nevers, cousin germain du roi, avec 2,000 hommes; mais cette armée chrétienne fut entièrement défaite l'an 1395, près de Nicopolis en Bulgarie. La plupart furent pris, tués ou noyés. Le comte de Nevers fut mené à Pruse chargé de fers. L'empereur turc, enflé de ces avantages, alla s'opposer aux progrès du fameux Tamerlan. Ce héros lui envoya une ambassade, que le Turc reçut avec fierté. Tamerlan marcha contre lui et le défit près d'Angoury ou Ancyre, l'an 1402. Mustapha, aîné de Bajazet, fut tué en combattant; Bajazet lui-même fut fait prisonnier. Son vainqueur lui demanda ce qu'il aurait fait de lui, supposé qu'il eût été vaincu : « Je t'aurais enfermé, lui dit le Turc, dans une cage de fer. — Je suis donc en droit, reprit le Tartare, de t'y mettre aussi » ; et tout de suite il l'y fit enfermer. Bajazet, aussi fier dans sa prison qu'à la tête de ses armées, comptait toujours que ses fils viendraient le délivrer; mais, ses espérances étant frustrées, il se cassa la tête contre les barreaux de sa cage, en 1403. Petis de la Croix, fondé sur quelques auteurs arabes et persans, le fait mourir d'apoplexie dans le camp de Tamerlan, en 1397 : outre que ce récit renferme un anachronisme, il est contraire à tous les historiens grecs et latins. Voltaire s'est aussi élevé contre la

narration de la cage de fer, pour des raisons que la saine critique regardera toujours comme des frivolités. (*Voyez* TAMERLAN.) [Cependant, des auteurs plus graves que Voltaire persistent à soutenir que Bajazet fut reçu honorablement par son vainqueur, que Tamerlan le laissa décoré d'une couronne, lui rendit sa femme et ses enfants, qu'il lui promit même de lui rendre ses états, mais que Bajazet mourut peu de temps après sa défaite, d'un coup d'apoplexie, l'an 1403.]

BAJAZET II, fils de Mahomet II, succéda à son père en 1481. Zizim, son frère cadet, favorisé par la plupart des seigneurs, lui disputait la couronne; mais Bajazet le chassa de l'Asie, et l'obligea de se réfugier en Occident où il mourut, dit-on, de poison en 1495. [Bajazet battit les Moldaves, soumit la Bosnie et la Croatie, envoya des secours aux rois maures de Grenade contre Ferdinand-le-Catholique, qui s'empara de cette ville en 1492.] Il enleva quelques terres aux Vénitiens; mais il fut moins heureux en Égypte. Les janissaires, gagnés par son fils Sélim, l'obligèrent de lui céder le trône. Ce fils dénaturé, pour s'assurer encore mieux la couronne, fit empoisonner son père, en 1512, par son médecin, qui était juif. Il avait alors 60 ans. La réparation des murs de Constantinople, et des édifices superbes, sont des monuments de sa magnificence. La lecture des livres d'Averrhoès le détourna des affaires, sans lui inspirer un caractère plus doux et plus humain. Il est vrai qu'elle n'était guère propre à produire cet effet.

*BAJAZET, fils d'Achmet Ier, était l'un des frères d'Amurat IV qui le fit étrangler en 1635. Cette catastrophe a fourni à Racine le sujet d'une de ses tragédies.

* BAJAZET, fils de Soliman Ier et de Roxelane, resta après la catastrophe de Mustapha et de Géanghir, en 1553, le seul prince du sang ottoman, avec Sélim, son aîné, qui fut depuis Sélim II. Deux partis se formèrent pour la succession au trône; Soliman s'était déclaré pour Sélim, Roxelane pour Bajazet. Celui-ci contraria impunément le gouvernement de son père tant que vécut Roxelane; mais, après sa mort, il se jeta, par ambition ou pour garantir sa sûreté propre, dans toutes les voies du crime; il chercha à empoisonner Sélim, puis il lui déclara la guerre; mais, vaincu près d'Iconium en 1558, il se réfugia en Perse, où la vengeance de son père le suivit; il reçut par des ambassadeurs le fatal cordon, et sur ce sol étranger il obéit aux ordres suprêmes de Soliman, l'an 1559.

BAJER, ou BAIER (Jean-Jacques, célèbre médecin, né à Iéna, en 1677, pratiqua son art dans différentes villes d'Allemagne, entre autres dans Nuremberg, Ratisbonne et Altorf. Il fut professeur dans cette dernière ville, membre, en 1720, de l'académie des curieux de la nature, dont il devint président l'an 1730, et mourut à Altorf, le 14 juillet 1735. Il a donné : | *Thesaurus gemmarum affabre sculptarum collectus a J. M. ab Ebermayer*, Nuremberg, 1720, in-fol; | *Horti medici acad. Altorf. historia*, Altorf 1727, in-4°; | quantité de *Dissertations* ou *Thèses* sur des plantes

particulières, in-4°, depuis 1710 jusqu'en 1721.

*BAJOLE (Jean), jésuite né à Condom en 1599, mort à Béziers en 1650, est auteur d'une *Histoire sacrée d'Aquitaine*, Cahors, 1644, 2 vol. in-4°.

*BAKER (David), bénédictin anglais, né dans la religion protestante, en 1575, dans le comté de Kent. Après avoir fait ses premières études à Oxford, il vint à Londres, où il étudia en droit au collége du Temple. Ayant embrassé la religion catholique, il alla en Italie, et entra dans l'institut de Saint-Benoît. Ses supérieurs le renvoyèrent à Londres, en qualité de missionnaire sous Charles Ier. Il y mourut en 1641. Il publia une *Explication* d'un livre de Walter Hilton, intitulé l'"Échelle de perfection", ouvrage de spiritualité, et qui prouve les progrès que David Baker avait faits dans la science de la vie intérieure. Il était d'ailleurs très-érudit, et a laissé d'immenses recueils. — * Baker (Augustin), autre bénédictin anglais, aussi employé dans les missions d'Angleterre, vivait vers l'an 1620. Il avait enseigné au collége du Temple. Il fut aussi professeur dans sa congrégation, et y forma de zélés disciples, du nombre desquels était dom Philippe Douvel, mis à mort, en 1646, pour avoir travaillé à ramener des Anglais à la religion catholique.

BAKER (Thomas), [mathématicien anglais né vers 1625, à Ilton dans le comté de Sommerset,] menait une vie studieuse et retirée; il mourut l'an 1690. Il est auteur de la *Clef Géométrique*. Outre cet ouvrage, on a de lui d'autres livres qui ont rendu son nom respectable parmi les physiciens et les géomètres les plus éclairés.

* BAKER (Thomas), savant antiquaire, né à Lanchester, dans le comté de Durham, en 1656, prit les ordres et posséda quelques bénéfices. Il était lié avec le célèbre Prior, et entretenait des correspondances avec d'autres personnes savantes. Il fut un des coopérateurs de l'évêque Burnet dans son "Histoire de la Réformation". Il légua au collége de Saint-Jean sa bibliothèque, qui était considérable, curieuse et riche en manuscrits. Il compila l'*Histoire du collége de Saint-Jean*, compilation qui n'a pas paru. Son ouvrage le plus remarquable a pour titre : *Réflexions sur la science, où l'on démontre son insuffisance dans toutes ses branches, et l'utilité et la nécessite d'une révélation*, 1699-1738, 4 vol. in-8°, traduit en français par Berger, avec le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, 1714, in-12.

BAKER (Richard), né dans le comté d'Oxford, dont il fut grand shérif en 1621, est auteur de l'*Histoire d'Angleterre*, Londres, 1641, in-fol., en anglais. Elle s'étend jusqu'à la mort de Charles Ier. Elle a été continuée ensuite jusqu'au règne de Georges Ier, Londres, 1730. Baker a aussi donné une *Explication* de l'Oraison dominicale, estimée en Angleterre.

* BAKER (Henri), naturaliste anglais, né au commencement du XVIIIe siècle, mort en 1774, fut membre de la Société royale et de celle des antiquaires. On lui décerna, en 1744, une médaille d'or pour ses découvertes microscopiques. Son *Microscope mis à la portée de tout le monde* a été

traduit en français par le P. Pezenas, 1754, in-8°.

* BAKEWEL (Robert), fermier anglais, né en 1726 et mort en 1795, contribua beaucoup par ses observations à l'amélioration des bestiaux; il possédait un des plus beaux troupeaux de l'Angleterre. Ses *Remarques* ont été insérées dans le "Domestical encycloped.", Londres, 1802, t. 1er.

BAKHUISEN (Ludolf), peintre et graveur, né en 1631 dans la ville d'Embden au cercle de Westphalie, mourut en 1709. Un goût naturel le guida dans ses premiers essais. Ses productions étaient dès-lors recherchées, quoiqu'il n'eût point encore appris les éléments de son art. Il cultiva ses talents, et d'habiles maîtres le dirigèrent dans ses études. Cet excellent artiste consultait beaucoup la nature, et la rendait avec précision dans ses ouvrages. Il a représenté des marines, surtout des tempêtes. Son coloris est suave et harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de feu. On fait un cas infini de ses dessins; ils sont d'un effet piquant, et admirables par la propreté du lavis. Il a gravé à l'eau forte quelques vues maritimes.

*BAKKER (Matthieu), mécanicien hollandais, auquel on doit l'invention des "Chameaux", machine pour alléger les vaisseaux et les faire passer sur les bas-fonds.

*BAKKER (Pierre Huysinga), poète hollandais mort en 1801, dont on a un poème estimé sur l'inondation de 1740, et des *Satires* contre les Anglais.

BALAAM, prophète, mais prévaricateur et infidèle; selon d'autres, faux prophète, jongleur et magicien, fils de Beor ou Bosor, était, selon la plus commune opinion, de Péthor ou Pathura sur l'Euphrate : il suivit les ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, qui l'avait envoyé chercher pour maudire le peuple d'Israël. Un ange, tenant une épée nue, l'arrêta au milieu du chemin. L'ânesse sur laquelle il était monté ne voulut plus avancer, parla miraculeusement pour condamner la cruauté de son maître qui l'assommait; et l'ange ordonna à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui mettrait dans la bouche. Les incrédules ont fait des railleries insipides sur le langage de cette brute, qui n'est cependant pas difficile à expliquer. Celui qui donne le mouvement à toute la nature, l'imprima pour un instant à l'organe d'un animal, comme il eût pu l'imprimer à quelque être inanimé. On ne voit pas pourquoi il serait plus indigne de Dieu de faire parler un animal, que de faire entendre une voix en l'air, ou de se servir d'un autre signe pour intimer ses volontés. Je ne sais si ceux qui ont plaisanté sur ce langage d'un animal, ont réfléchi que nous faisons parler tous les jours les pies et les merles : ils croient sans doute la divine puissance moins efficace que nos leçons. L'apôtre saint Pierre remarque que Dieu choisit ce moyen d'avertir Balaam, comme le plus propre à faire rentrer en lui-même ce prophète aveugle et insensé, confondu par l'organe d'une brute. « Correptionem habuit suæ vesaniæ : subjugale mutum animal, hominis voce loquens, prohibuit prophetæ insipientiam, Pet., II, 2. » Si Balaam n'en parut point effrayé, c'est que sa colère lui ôta l'usage de la réflexion. Ceux qui

le font magicien disent que, apprivoisé avec les opérations de l'art qu'il professait, il regarda d'abord cet événement comme l'effet de quelque puissance maligne, évoquée par ses adversaires. Quoi qu'il en soit, Balaam, étant arrivé chez Balac, ne prononça sur les Hébreux que des bénédictions, au lieu des malédictions que celui-ci avait demandées. Il prédit qu'il sortirait une étoile de Jacob, et un rejeton d'Israël, etc. Le roi, trompé dans son attente, renvoyait le devin sans présents, lorsque cet homme avare lui conseilla d'engager les Israélites dans l'idolâtrie et l'impudicité, l'assurant qu'alors, abandonnés des secours de Dieu, ils deviendraient la proie de leurs ennemis. Ce conseil ne fut que trop suivi. Les filles moabites invitèrent les Hébreux aux fêtes de Béelphégor, où, livrés à tous les crimes, ils abandonnèrent Dieu et en furent abandonnés. Dieu ordonna à Moïse d'en tirer vengeance : les Israélites prévaricateurs furent mis à mort par leurs propres frères qui étaient demeurés fidèles, et Balaam fut enveloppé dans le carnage que l'on fit des Madianites, qui avaient été plus ardents que les Moabites à corrompre les Hébreux. Les savants ont pris occasion de l'histoire de Balaam pour traiter une question, qui est de savoir si Dieu peut se servir de personnages vicieux, même des infidèles et des idolâtres, pour prédire l'avenir. Plusieurs exemples allégués dans l'Écriture sainte prouvent que Dieu l'a fait par d'autres que par Balaam. Le prophète Michée (chap. 3.), accuse quelques-uns de ses confrères de prophétiser pour de l'argent; il ne dit pas, néanmoins, que c'étaient de faux prophètes. Dans le livre de Daniel (c. 2), nous voyons que Dieu envoie un songe prophétique à Nabuchodonosor, prince idolâtre, quoiqu'il connût le vrai Dieu. Jésus-Christ (Matt., 7) dit qu'au jour du jugement il réprouvera des hommes qui se vanteront d'avoir prophétisé et fait des miracles en son nom. Saint Jean (c. 11) nous apprend que Caïphe, en qualité de pontife, prophétisa que J.-C. mourrait, non-seulement pour sa nation, mais pour rassembler les enfants de Dieu : prédiction qu'il fit probablement sans le vouloir, et sans en comprendre le sens.

BALAC, le même dont on a parlé dans l'article précédent, fut tué par les Israélites l'an 1461 avant J.-C.

BALACE, ou Balacius, préfet de l'empereur Constance, persécuta cruellement les catholiques qui s'opposèrent à Grégoire-le-Cappadocien, usurpateur du siége d'Alexandrie, lors de l'expulsion de saint Athanase. On flagella les prélats qui eurent le courage de résister à l'hérésie et au schisme, et on les chargea de chaînes. Le saint évêque Protamon, qui avait perdu un œil pour la foi, sous la tyrannie des païens, fut si rudement frappé sur la tête, qu'il consomma son martyre peu de temps après. Les mêmes violences s'exercèrent dans les monastères de la Thébaïde : vierges et solitaires, tout fut traité sans humanité comme sans pudeur. L'horreur du crime et l'esprit de Dieu saisirent saint Antoine : il écrivit à Balace, d'un ton de prophète, qu'il voyait la vengeance divine prête à s'ap-

pesantir sur sa tête sacrilége, s'il ne cessait de persécuter les serviteurs de J.-C. L'impie fit un grand éclat de rire en lisant cette lettre, la jeta à terre, et cracha dessus, sans nul égard à la dignité de son propre rang. Puis, s'adressant au porteur, il le chargea de dire au saint que, puisqu'il prenait tant d'intérêt aux monastères, il allait les visiter lui-même. Cinq jours n'étaient pas écoulés que la vengeance divine éclata. Balace se trouvait à cheval, à côté du vicaire d'Égypte; les deux chevaux commencèrent à se jouer ensemble, et les maîtres s'en amusaient, loin d'en prendre aucune inquiétude. Tout à coup le cheval du vicaire se jeta sur Balace, le mordit à la cuisse, et la lui déchira avec acharnement. On l'enleva enfin à l'animal furieux, et on le reporta chez lui où il mourut le troisième jour.

BALADAN, ou BALAD, ou MERODACH-BALADAN, roi ou gouverneur de Babylone, est, selon Usérius et quelques autres critiques, le même que Bélésis ou Nabonassar, dont il est parlé dans l'Écriture. Mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont fondées que sur des conjectures. (*Voyez* BÉLÉSIS et NABONASSAR.)

BALAMI, ou BALAMIO (Ferdinand), Sicilien, fut médecin du pape Léon X, de qui il reçut de grandes marques d'estime. Il n'était pas moins instruit dans les belles-lettres que dans la médecine, et il cultivait la poésie et l'érudition grecque avec beaucoup de succès. Il florissait à Rome vers l'an 1555. Il a traduit du grec en latin plusieurs "Opuscules" de Galien, qui ont été imprimés séparément, et que l'on a réunis dans l'édition des "Œuvres" de cet ancien médecin, faite à Venise en 1586, in-fol.

* BALARD (Mme), née ALBI, femme poète, née vers 1760, près de Montpellier, remporta plusieurs prix aux Jeux floraux. Mariée à M. Balard, avocat, elle passa avec lui à Castres, et y mourut en 1820. Elle laissa, | l'*Amour maternel*, Paris, 1810, in-18. Ce poème fut comparé à celui de Millevoye sur le même sujet. | *La Restauration du trône de France*, 1814, in-8°; | Un *Éloge de Mad. Verdier Allut*, autre muse languedocienne, 1820: il fut adressé à l'Académie des Jeux floraux, et reçut la couronne. Il existe des copies d'un poème lyrique inédit de Mme Balard intitulé *Velléda*, imité des "Martyrs" de M. de Chateaubriand. La religion animait, chez Mme Balard, l'esprit et le talent.

* BALASSI (Mario), peintre, né à Florence en 1604, mort vers 1670, fut élève de Ligozzi, de Roselli et de Passignato. Il fit, pour la confrérie des "stigmates", un tableau de *Saint François*, au moment où il reçoit les plaies, et copia la "Transfiguration" de Raphaël, de manière à s'y méprendre.

* BALBATRE (Claude), habile organiste, né à Dijon en 1723, mort en 1799, quitta la place d'organiste de la cathédrale de cette ville, pour l'orgue de St.-Roch, et ensuite de N.-D. de Paris. Son jeu se faisait remarquer par l'harmonie et l'expression. Ce fut Balbatre qui le premier substitua le piano-forté au clavecin.

BALBI, ou DE BALBIS (Jean), dominicain, connu aussi sous le nom de "De Janua", parce qu'il

était de Gênes, composa, dans le XIIIe siècle des *Commentaires* et quelques autres ouvrages. Il mourut en 1298. Son *Catholicon, seu Summa grammaticalis*, fut imprimé à Mayence en 1460, in-fol., par Furst et Schœffer. Cette espèce d'encyclopédie classique, contenant une grammaire, une rhétorique et un dictionnaire, compilés çà et là, est un des premiers livres sur lesquels on ait fait les essais de l'art de l'imprimerie. Il est très-cher et très-rare.

* BALBI Jérome), littérateur vénitien, voyagea long-temps en Europe; il se fixa enfin auprès de Ladislas, roi de Hongrie, comme instituteur de ses enfants, et fut chargé, par ce prince et par le roi Louis, son fils, de plusieurs ambassades importantes qui lui valurent l'évêché de Gurck. On a de lui un | traité *de Coronatione*, Strasbourg, 1621, in-4°, au sujet du couronnement de Charles-Quint, qu'il accompagna en qualité de conseiller privé; | *de rebus Turcicis libri quatuor*, Strasbourg, 1603. Ses *Poésies* sont insérées dans le "Deliciæ poetarum ital." de Gruter.

BALBIN (Decimus Cœlius Balbinus), était d'une famille illustre. Le sénat l'élut empereur en 257, après avoir été deux fois consul, et avoir gouverné plusieurs provinces. Son mérite lui avait procuré les gouvernements de l'Asie, de l'Afrique, et de quelques autres contrées, où il s'était fait aimer par sa douceur, son équité et son attention à ne pas laisser accabler le peuple d'impôts. Il avait 60 ans quand il obtint la couronne impériale, et possédait de grandes richesses, dont il ne fit pas toujours le meilleur usage. Il était bon et populaire, et réussissait dans la poésie et dans l'éloquence. [Il partagea l'empire avec Maxime, et l'un et l'autre empereur étaient haïs des soldats, qui les massacrèrent dans une révolte. Balbin ne régna qu'un an.]

BALBIN (Aloysius Boleslaüs) jésuite de Bohême, né à Kœnigsgratz en 1611, écrivain très-laborieux et bon littérateur, mort vers 1694, a donné: | *Epitome historica rerum Bohemicarum*, Prague, 1677, in-fol.: | l'*Histoire* de ce royaume en latin, en 10 vol. in-fol. 1679-1687. Dans le premier, il traite de l'histoire naturelle; dans le second, de ses habitants; dans le troisième, de ses limites; dans le quatrième, des vies des saints de Bohême; dans le cinquième, des paroisses; dans le sixième des archevêques de Prague; dans le septième, des rois et des ducs de Bohême; dans le huitième, il donne des documents; enfin les neuvième et dixième contiennent les généalogies de ce royaume. « Tout ce que Balbin, dit Drouet, a fait sur le royaume de Bohême est très-exact et très-recherché. Il peut suffire lui seul pour étudier l'histoire de cette monarchie. » On a encore de lui quelques ouvrages de poésie.

BALBO (Jérôme), évêque de Goritz, mort à Venise en 1535, est auteur des ouvrages suivants: | *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, in-4°; | *de civili et bellica Fortitudine*, 1526, in-4°; | *de futuris Caroli V Successibus*, Bologne, 1529, in-4°; | *Carmina*, dans "Deliciæ poetarum italorum"; | *de Coronatione principum*.

BALBOA (Vasco Nugnès DE),

Castillan, né vers l'an 1475, se fit connaître de bonne heure par ses expéditions maritimes. Il fut si heureux dans ses premières guerres contre les Indiens, qu'il ne leur donna jamais la paix qu'au prix de l'or. Il avait amassé une si grande quantité de ce métal précieux, qu'il en envoya 300 marcs au roi d'Espagne pour son quint. De nouvelles découvertes et de nouvelles conquêtes mirent son nom à côté de ceux d'Améric Vespucci et de Fernand Cortès. Il s'embarqua en 1513, dans l'espérance de découvrir la mer du Sud, et un mois après son départ il était arrivé. Il donna le nom de Saint-Michel au golfe où il débarqua. Il s'y plongea jusqu'à la ceinture, son épée d'une main et son bouclier de l'autre, disant aux Castillans et aux Indiens qui bordaient le rivage : « Vous m'êtes témoins que je prends possession de cette mer pour la couronne de Castille, et cette épée lui en conservera le domaine. » L'année d'après il retourna à Sainte-Marie, chargé d'or et de perles. Un gouverneur espagnol, appelé Pedravias, arrivé dans cette ville, fut bien surpris d'y trouver Balboa avec une simple camisole de coton sur sa chemise, un caleçon et des souliers de corde, faisant couvrir de feuilles une assez méchante case qui lui servait de demeure ordinaire. Ce gouverneur, jaloux du crédit qu'il avait dans la colonie, fit revivre un procès terminé depuis long-temps, accusa Vasco de félonie, et, quoiqu'il ne pût la lui prouver, lui fit couper la tête en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainsi périt par le dernier supplice, un des plus grands capitaines de l'Espagne, digne d'un meilleur sort. (*Voy.* le P. Charlevoix, "Histoire de Saint-Domingue").

*BALBOA (Fr.) savant publiciste espagnol, omis dans tous les dictionnaires historiques. Il est auteur d'un livre qu'on voit encore aujourd'hui dans la bibliothèque de la cour de Cassation, et dont le titre seul pourrait faire juger le mérite : *Monarchia regum, sive accurata imperii Synopsis. Augustæ Maurinorum*, 1630, in-f°. Soit donné comme un éveil à un amateur, plus heureux, de recherches biographiques.

BALBUENA (Bernard DE), né dans le diocèse de Tolède, docteur de Salamanque et évêque de Porto-Ricco en Amérique, mourut en 1627. Les Hollandais avaient pillé sa ville épiscopale en 1625, et enlevé sa bibliothèque, double sujet de chagrin pour un pasteur et pour un homme de lettres. Il laissa plusieurs *Pièces de Poésie*, Madrid, 1604 et années suivantes. Elles sont pleines d'imagination, de feu, d'esprit et de grâces.

BALBUS (Lucius Lucilius), jurisconsulte romain, disciple de Mutius Scévola, un siècle avant J.-C., se distingua par ses talents dans la jurisprudence. [—Son neveu, Lucius Cornelius BALBUS, fut protégé par César, défit les Garamantes et conquit leur pays, devint proconsul, obtint d'Auguste les honneurs du triomphe. Cornelius Balbus était si riche, qu'il fit bâtir un théâtre à ses frais, et que, en Espagne dont il était originaire, il édifia une ville auprès de l'ancienne Guadix. Il laissa en mourant, au peuple romain, 25 deniers par tête (8 sous et demi).] — L'histoire romaine fournit plusieurs autres

personnages de ce nom qui, ne méritent pas un article séparé.

BALBUS (Octavius), ayant été condamné à la mort par les triumvirs, se déroba des mains des meurtriers qui le cherchaient dans sa maison, en sortant secrètement par une porte qui leur était inconnue. A peine fut-il dehors, qu'ayant appris par un murmure confus de ses voisins que l'on assassinait son fils à cause de lui, la tendresse paternelle le rappela aussitôt à sa maison pour défendre ce fils qu'il aimait : ce bruit était faux; mais les assassins se saisirent de ce père infortuné et lui ôtèrent la vie.

BALBUS ou plutôt Balbo (Pierre), [parent d'Æneas-Sylvius, pape sous le nom de Pie II, d'une et] des meilleures familles de Venise, évêque de Tropea, mourut à Rome en 1479. Il se fit un nom, en traduisant plusieurs ouvrages des Pères grecs en latin.

*BALCET (Jean), écrivain religieux du xviie siècle, dont on a une *Apologie de la Messe*, et *Tractatus de Morbis animi*, à la fin de l'édition qu'il a donnée de la "Medicina universalis" de Perdulcis.

BALDE, ou plutôt Baldi (Bernardin), né à Urbin en 1553, fut abbé de Guastalle en 1586, sans avoir demandé cette abbaye. Il avait d'abord travaillé sur les "Mécaniques" d'Aristote et sur l'histoire. Il avait fait des vers; mais, dès qu'il fut abbé, il ne pensa plus qu'au droit canon, aux Pères, aux conciles et aux langues orientales. Il mourut en 1617. C'était un homme fort laborieux, qui possédait 16 langues, et qui s'était surtout appliqué à celles d'Orient. On a de lui | un grand nombre de *Traités* sur les mécaniques, dont quelques-uns ont été insérés dans le Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol.; | *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4°. Crescimbeni a mis ses *Fables* en vers italiens, Rome, 1702, in-12; | *de Tormentis bellicis*, 1582; | *Novæ gnomonices*, 1595; | *Horographium universale*; | *Paradoxa mathematica*; | *Templi Ezechielis descriptio*, etc. | Il avait commencé une *Description historique et géographique du monde dans toutes ses parties*; il n'eut pas le temps de finir ce grand ouvrage. Morhof, dans son "Polyhist", tom. 1, liv. 4, rapporte son éloge en ces termes : "Bernardinus Baldus, vir doctissimus fuit, multarum linguarum, multarum scientiarum. Scripsit et latina poemata omnis generis, in singulis, præcipuos imitatus. Edidit quoque varia mathematica et theologica; omnium regionum historiam ac descriptionem aggressus, absolvere non potuit." — Il ne faut pas le confondre avec Bernardin Baldini.

BALDE (Jacques), jésuite, né dans la haute Alsace en 1603, enseigna pendant six ans les humanités et la rhétorique, et se livra ensuite à la prédication. La cour de Bavière applaudit à ses *Sermons*, et l'Allemagne à ses *Poésies*. On l'appela l'"Horace" de son pays. Il mourut à Neubourg en 1668. Les sénateurs se disputèrent à qui serait l'héritier de sa plume; et celui auquel échut ce bijou, le fit mettre dans un étui d'argent. Ses *OEuvres* furent imprimées à Cologne, in-4° et in-12, 1645 et 1660, en 4 vol. Il y a de tout dans ce recueil, des pièces de théâtre, des traités de

morale, des odes, des panégyriques, des poèmes héroï-comiques. Balde était né avec le feu et le génie des bons poètes; il possédait toutes les richesses de la langue romaine, et les employait avec autant de facilité que de choix. Il a l'élévation de Pindare, et en même temps tout le désordre de l'enthousiasme lyrique. L'*Uranie victorieuse*, ou *le Combat de l'ame contre les cinq sens*, lui valut une médaille d'or de la part d'Alexandre VII. La *Batrachomyomachie d'Homère, entonnée avec la trompette romaine*, poème héroï-comique en 6 chants, et le *Temple d'honneur, bâti par les Romains, ouvert par la vertu et le courage de Ferdinand III,* furent fort applaudis; mais, depuis que les langues anciennes sont tombées en discrédit, ces poèmes ne sont plus lus que par quelques savants. [On a donné une édition nouvelle des *Poésies choisies* de Balde, à Turin, 1805, in-8°.]

BALDE DE UBALDIS (Pierre), de Pérouse, disciple et rival de Barthole, professa dans le XIVe siècle, le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie. Arrivé dans cette dernière ville, on fut surpris de voir qu'un homme si célèbre eût un extérieur qui l'annonçait si peu. On s'écria, la première fois qu'il parut en public : "Minuit præsentia famam". Mais Balde répondit ingénieusement, quoique peu modestement : "Augebit cætera virtus", et l'on oublia sa figure pour ne faire attention qu'à ses talents. Il mourut de la morsure d'un chien enragé, vers 1400, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. On voit son tombeau dans l'église de ces religieux à Pavie. On trouve beaucoup d'ouvrages de ce jurisconsulte, formant 6 tomes, réunis en 3 vol. in-fol. Ses deux fils, dont Zénobius, l'aîné, fut évêque de Tiferne, excellèrent aussi dans la connaissance du droit.

BALDENSEL (Guillaume), commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, écrivit, en 1336, une relation d'un voyage de la Terre-Sainte, sous le titre de *Hodæporicon ad Terram Sanctam*, insérée dans le 5e tome des "Ant. lect." de Canisius.

BALDERIC, ou BAUDRY, évêque de Noyon, auteur de la *Chronique des évêques d'Arras et de Cambrai* (que quelques-uns attribuent à Balderic, chanoine et chantre de l'église de Térouane), mourut en 1112. [C'est de son temps que l'évêché de Tournai, uni depuis long-temps à celui de Noyon, en fut détaché.] — Un autre BALDERIC, évêque de Dol, dans le même siècle, écrivit une *Histoire des Croisades*, qu'on trouve dans le "Gesta Dei per Francos", de Bongars, 1161, in-fol. On a aussi de lui la *Vie de Robert d'Arbrissel*, 1641, in-8°. Elle a été traduite en français, 1647, in-8°. [Balderic était de l'ordre de Saint-Benoît, dont il avait conservé l'habit et les pratiques, même après son élévation à l'épiscopat.] On croit qu'il mourut en 1131.

* BALDEUS (Philippe), ecclésiastique hollandais, propagea le christianisme dans les Indes-Orientales, et à la côte de Coromandel, après que les Hollandais en eurent chassé les Portugais. On a de lui une *Description* de

ces contrées, publiée en hollandais, 1672, in-fol.

* BALDI (Camille), né à Bologne, vers l'an 1547, fit ses études de philosophie sous son père, fut reçu docteur en 1572, et professa lui-même à Bologne la logique et les autres parties de la philosophie. Toute sa vie fut employée à l'exercice de cette modeste fonction : il mourut en 1634, dans sa patrie, d'où il n'était jamais sorti. Ses principaux ouvrages sont: | *In physiognomica Aristotelis commentarii*, etc., Bologne, 1621, in-fol.; | *Trattato come da una lettera missiva si conoscano la natura e qualità dello scritore*, Carpi, 1622, in-4°; il a été traduit en latin, Bologne, 1664, in-4°; | *Delle mentite e offese di parole come si possono accomodare*, etc., Bologne, 1623, in-8°; | *Trattato delle imprese, annesso all' Introduzione alla virtù morale*, etc., Bologne, 1624, in-8°; | *De humanarum propensionum ex temperamenti prænotionibus tractatus*, Bologne, 1629 et 1644, in-4°; | *de naturali ex unguium inspectione Præsagio commentarius*, Bologne, 1629 et 1664, in-4°; | *I congressi civili*, 1680 et 1698, in-4°.

* BALDI, ou BALDUS, né à Florence dans le XVIe siècle, médecin ordinaire des papes Urbain VIII et Innocent X, publia plusieurs ouvrages sur la médecine, entre autres : | *Prælectio de Contagione pestiferâ*, Rome, 1631, in-4°; | *Disquisitio Iatro-physica, ad textum XXIII Hippocratis de aëre aquis et locis; accedit, de calculorum causis et aquæ Tiberis bonitate*, Rome, 1637, in-4°, etc.

* BALDI (Lazaro), peintre, né en 1624, à Pistoia, mort à Rome en 1705, peignit, par ordre du pape Alexandre VII, la galerie de Monte-Cavallo et une belle chapelle à Saint-Jean-de-Latran.

* BALDINGER (Bernard), théologien suisse du XVIIe siècle, dont on a un ouvrage en latin sur la *Foi catholique*, Fribourg, 1644.

* BALDINGER (Ernest), né à Erfurt en 1738, mourut en 1804, premier médecin du landgrave de Hesse-Cassel. Ses ouvrages, écrits en latin, sont : *Traité sur les Maladies des armées*, in-8°; | *Journal périodique de Médecine*, 1775, 3 vol.; | *Sylloge opusculorum selectorum argumenti medico-practici*, in-4°; *Dictionnaire historique sur la matière médicale*, 1793, in-8°.

* BALDINI (Baccio), orfévre et graveur de Florence, dans le XVe siècle, contemporain de Maso Finiguerra, l'inventeur de l'imprimerie en taille-douce, surpassa cet habile artiste.

* BALDINI (Bernardin), médecin et mathématicien distingué, naquit dans un bourg près du lac Majeur, en 1515. Il professa la médecine à Paris, et les mathématiques à Milan. Son savoir le fit remarquer parmi les écrivains de son siècle. On a de lui : | *Dialogi duo*, Milan, 1558, in-8° : le premier traite *de Multitudine rerum et Unitate ejus quod est*; le second, *de Materia omnium disciplinarum*; | *Epistolæ variæ in quibus cum aliarum artium præcepta, tum philosophiæ potissimum illustrare contendit*, Milan, 1558, in-8°; | *Dialogus de præstantia et dignitate Juris civilis et Artis medicæ*, Milan, 1559 et 1587, in-4°. Baldini cultiva aussi la poésie avec succès; on a de lui plusieurs ouvrages en vers

qui font honneur à son talent, entre autres : | *De bello a Christianis et Othomanicis gesto carmen*, Milan 1571, in-4°; | *de bello Othomanicorum ad manes gesto carmen*, Milan, 1572 et 1574, in-4°; | plusieurs ouvrages d'Aristote, traduits en vers : l'"Art poétique", Milan, 1576 et 1578; | les "Œconomiques", 1578; | les huit livres de "Physique", 1600, tous in-4°; | *de Diis fabulosis antiquarum gentium*, en vers latius; Milan, 1588, in 4°; | *Stanze.... nelle quali è descritto l'orribile ed aspro verno dell' anno* 1571, Milan, 1571, in-4°. Baldini mourut l'an 1600, à l'âge de 85 ans.

* BALDINI (Jean-François), savant littérateur de la congrégation des Somasques, né à Brescia le 4 février 1677, passa par toutes les dignités de son ordre, et mourut à Tivoli en 1765. On a dé lui : | *Lettera sopra le Forze viventi;* | *Relazione dell' aurora boreale veduta in Roma li* 16 *decembre* 1737, *Venendo li* 17, Rome 1738; | *Dissertazione sopra vasetti di Creta in gran numero trovati in una camera sepolcrale*, etc. | Il augmenta l'ouvrage de Le Vaillant, intitulé : " Numismata imperat. Roman.", Rome, 1743, 3 vol. in-4°.

BALDINUCCI (Philippe), était de Florence, où il naquit vers 1624. Ayant acquis de grandes connaissances dans la peinture et la sulpture, et fait beaucoup de découvertes en étudiant les ouvrages des meilleurs maîtres, il se trouva en état de satisfaire le cardinal Léopold de Médicis, qui souhaita d'avoir une *Histoire complète des peintres*. Baldinucci la fit remonter jusqu'à Cimabué, le restaurateur de la peinture, et il avait dessein de la poursuivre jusqu'aux peintres qui vivaient à la fin du XVII[e] siècle. Son projet ne fut exécuté qu'en partie. Il donna 3 vol. de son vivant, et le reste, qui n'était presque qu'ébauché, et où il se trouve de grands vides, n'a été publié qu'après sa mort, en 1702 et en 1728, à Florence. On a encore de lui un *Traité de la Gravure sur cuivre*, avec la *Vie des principaux graveurs*, en italien, Florence, 1686, in-4°, ouvrage estimé. Ce qu'il a écrit est d'un style pur, et il y a de l'exactitude dans les faits qui regardent les peintres de son pays. Il était de l'académie de la Crusca, qui le perdit en 1696, à l'âge de 72 ans.

* BALDOCK (Raplh DE) évêque de Londres en 1304. Son élection ayant souffert quelques difficultés, il eut recours au saint-siége, et fut sacré à Lyon en 1306. Le pape le chargea d'examiner les accusations portées contre les templiers. Edouard I[er] le fit ensuite son chancelier. Il avait composé une *Histoire des affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, qui a été perdue, et la *Collection des statuts et des constitutions de l'église de Saint-Paul*. Il mourut à Stepnay, en 1313.

BALDREDE (Saint), vulgairement appelé "saint Baudré", succéda immédiatement à saint Mungo, sur le siége épiscopal de Glascow. Il fonda plusieurs monastères en Écosse, et mourut vers l'an 608, dans la province de Laudon. Ses reliques étaient anciennement vénérées avec beaucoup de dévotion dans un grand nombre d'églises d'Écosse.

* BALDUCCI (François), poète italien, né à Palerme, et mort en

1642 à l'hôpital de saint Jean de Latran à Rome, passe pour l'inventeur des Oratorios et des Cantates. On a aussi de lui des poésies lyriques. Ses rimes ont été imprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Venise, 1663.

BALDUIN, ou BAUDOIN (Frédéric), né à Dresde, luthérien, professeur de théologie à Wittemberg, [prêcha quelque temps à Prague, et revint à Wittemberg, où il fut assesseur du consistoire.] Il commenta les Épîtres de saint Paul, et plusieurs livres de la Bible, et mourut en 1627.

BALDUIN RITHOVIUS (Martin,) natif du village de Rithove, dans le territoire de Bois-le-Duc, premier évêque d'Ypres, assista au concile de Trente, en 1562, et présida à celui de Malines, en 1570, en l'absence du cardinal de Granvelle. Il tint à Ypres, en 1577, un synode dont il publia les ordonnances, et mourut de la peste à Saint-Omer, le 9 octobre 1583. Nous avons de lui un *Manuale Pastorum.* On regrette son *Commentaire* sur le Maître des sentences, qui n'a pas été imprimé.

BALDWIN, surnommé "Devonius", moine de Cîteaux, archevêque de Cantorbéry, né à Exeter, suivit le roi Richard Ier dans son expédition de la Terre-Sainte, et mourut vers 1191. On a de lui : | *De corpore et sanguine Domini;* | *de Sacramento altaris*, etc.; traités imprimés dans la "Bibliothèque de Cîteaux" du P. Tiffier.

* BALE (Robert), prieur des carmes de Norwich, dans la province de Norfolk, mort en 1503. On a de lui : | *Annales abrégées de l'ordre des Carmes;* | une *Histoire du prophète Elie.*

BALECHOU (Jean-Jacques), né à Arles, d'un marchand bonnetier, en 1715, mort subitement à Avignon dans le mois d'août 1765, s'est rendu célèbre par ses gravures en taille-douce, qui lui méritèrent une place dans l'académie de peinture de Paris. Il s'était fait une manière particulière de graver, qui unissait beaucoup de moelleux à une finesse de burin singulière. Quoiqu'on ait prétendu qu'il chargeât trop de tailles, on voit par ses ouvrages qu'il savait joindre, quand il voulait, au fini précieux d'Edelinck et de Nanteuil, les grands traits de Mélan. Ses principales pièces sont : | les belles *Marines* qu'il a gravées d'après Vernet, parmi lesquelles on doit distinguer la *Tempête;* | Le *Portrait* de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne. [On l'accusa d'avoir vendu à son profit plusieurs des premières épreuves, sans qu'il pût établir son innocence; aussi ce portrait, chef-d'œuvre de gravure, fut-il la cause de son exclusion de l'académie, et de sa retraite forcée à Avignon.] Les gens de goût, après avoir admiré à la tête du "Recueil de la galerie de Dresde", ce morceau inimitable, apprennent avec peine dans la préface de cette collection, que la probité de ce célèbre artiste n'était pas égale à ses talents. | La *Sainte-Geneviève.* Le talent de Balechou n'était pas borné à la gravure. Il avait du goût et quelque talent pour la chimie, qu'il avait étudiée jusqu'à un certain point. Il est même assez vraisemblable qu'un remède chimique, qu'il prit en trop forte dose ou à contre-temps, ne contribua pas peu à sa mort subite et prématurée.

BALÉE (Jean), prêtre anglais, disciple de Wiclef, prêcha les erreurs de son maître, et y en ajouta de nouvelles. Il excitait à la sédition, en citant l'Evangile. Il comparait les magistrats et la noblesse à l'ivraie, qu'il fallait arracher, de peur qu'elle n'étouffât le bon grain; enseignant aux peuples de commencer cette bonne œuvre par les plus considérables d'entre eux. Ses sectateurs, suivant trop fidèlement les leçons de leur chef, massacrèrent le chancelier, le grand-trésorier, et réduisirent le roi à leur proposer une amnistie. Balée, leur apôtre, fut enfin pris et exécuté en 1381.

BALÉE (Robert), carme anglais, mort en 1505, a donné les *Annales* de son ordre et la *Vie* de saint Simon Stock.

BALÉE (Jean), BALEUS, né à Covie en Angleterre, quitta la religion catholique pour la secte des calvinistes, et l'ordre des carmes pour se marier. Edouard IV le nomma évêque d'Osseri ou Kilkenni en Irlande; mais, sous le règne de Marie, il fut obligé de prendre la fuite. Il revint sous Elisabeth, et fut pourvu d'une prébende dans la cathédrale de Cantorbéry. Il y mourut en 1563. C'était un génie turbulent et frivole. On a de lui 14 *Centuries des hommes illustres de la Grande-Bretagne*, Bâle, 1557, in-fol., copiées du livre de Jean Leland sur cette même matière; un *Traité sur les vies des papes*, Leyde, 1613, in-8°, [qui est la réimpresson, sous un autre titre, de ses *Acta romanorum pontificum*]; et plusieurs *Comédies*, dans lesquelles il jouait les religieux, les catholiques et les saints. Tous ces ouvrages sont marqués au coin du dernier emportement. Il déchire les papes, les évêques et les prêtres, d'une manière si odieuse, qu'elle dut déplaire aux gens sensés, même de sa communion. Cependant Elisabeth, regardée aujourd'hui comme une "Sage", fut sa protectrice.

BALEN (Mathias), né à Dordrecht en 1611, a fait sa principale étude des antiquités et de l'histoire de sa patrie. Le fruit de ses recherches et de son travail a paru sous ce titre dans la langue de son pays : *Description de la ville de Dordrecht, son origine, ses accroissements et son état présent*, etc., 1677, in-4°, fort épais. Il est très-peu d'ouvrages de cette nature qui soient faits avec autant de soin. On ignore la date de sa mort.

* BALEN (Henri VAN), peintre de l'école flamande, né à Anvers, fut disciple d'Adam. Il alla à Rome où il fit un très-long séjour, et revint enrichir son pays d'un talent précieux. Il est au premier rang parmi les peintres flamands; son dessin est très-corret, et sa couleur très-bonne. On remarque parmi ses ouvrages un *Festin des dieux*, | un *Jugement de Pâris*, | *Saint Jean dans le désert*, | *l'Annonciation*. Balen mourut à Anvers l'an 1632.

* BALÈS (Pierre), Anglais, célèbre maître d'écriture, fit dans son art des prodiges d'adresse; personne n'a porté aussi loin que lui l'art d'écrire en petits caractères. En 1575, il présenta à la reine Elisabeth une bague dont le chaton, de la grandeur d'un demi-sou anglais, contenait le "pater", le "credo", les dix commandements de Dieu, deux courtes prières latines, son nom, une devise, le

le jour du mois, l'année de J.-C., et celle du règne d'Elisabeth, écrits d'une manière très-lisible. Il savait imiter parfaitement les diverses écritures, et les discernait avec la même habileté. On le dit inventeur de la tachygraphie. Il publia en 1590 un recueil intitulé le *Maître d'écriture*, contenant trois livres en un, dont le premier enseigne à écrire vite, le deuxième à écrire correctement, le troisième à bien écrire, Londres, in-4°. Balès mourut en 1610.

* BALESDENS (Jean), né à Paris vers la fin du XIVe siècle, était avocat au parlement et au conseil, protonotaire apostolique et titulaire du prieuré de Saint-Germain-d'Allaye. Il joignait à ces titres une charge d'aumônier du roi. Comme il était secrétaire du chancelier Séguier, protecteur de l'académie française, Corneille et Balesdens se présentant pour la place vacante à la mort de Mainard, l'académie crut devoir au premier magistrat de lui demander lequel des deux candidats lui serait le plus agréable; mais Balesdens écrivit à cette compagnie pour la prier de faire attention à la supériorité de son compétiteur. La délicatesse de Balesdens fut applaudie, et Corneille nommé. Deux ans après, Balesdens succéda à de Malleville. Il mourut le 27 octobre 1675, dans un âge avancé. Il a publié divers ouvrages, les uns de lui, les autres dont il était seulement l'éditeur. On compte parmi les premiers : | *le Miroir des pénitents*, traduit de l'italien, 1614, in-12; | *Fables d'Ésope*, traduites en francais avec des maximes morales et politiques pour l'instruction du roi, 1644, in-8°; | *Exercice spirituel*, 1645, in-12. Les ouvrages dont Balesdens a donné l'édition, sont : | *Chartiludium logicæ, seu logica memorativa, R. patris Thomæ Murner, cum notis*, etc.; | *Rudimenta cognitionis Dei et sui, Petri Seguierii præsidis infulati*; | *Elogia clarorum virorum Papirii Massonis*, etc., 1438, 2 vol. in-8°; | *Gregorii Turonensis opera pia, cum vitis PP. sui temporis*, 2 vol.; | *Actes du transport du Dauphiné à la couronne de France*; | *Lettres de sainte Catherine de Sienne, avec sa Vie*; | *Traité de l'eau-de-vie*, par Jean Brouhault, médecin du roi, etc.

* BALESTRA (Antoine), peintre véronais, naquit l'an 1666. A l'âge de 21 ans, il s'adonna à la peinture, et travailla à Venise sous Belluci; il passa de là à Rome, et fut élève de Carle Maratte. Son dessin est pur, son pinceau a de la facilité, ses conceptions sont gaies et pleines de charmes. Il fit des élèves distingués, parmi lesquels on compte J.-B. Mariotti, Joseph Nogari, Charles Salis, et Baronia Cavalcabo. Comme tous les élèves de Maratte, il aimait sur ses tableaux une sorte de brouillard qu'on ne peut bien définir : quelquefois ce brouillard y produit un effet désagréable; d'autres fois il y jette un charme et une harmonie qui disposent à une douce mélancolie. On a comparé Balestra à Catulle, comme l'on compara l'Albane à Anacréon. On n'est pas d'accord sur l'époque de sa mort, arrivée selon les uns en 1734, selon d'autres en 1740.

*BALGUERIE-STUTTENBERG (Pierre), négociant, né à Bordeaux, en 1779, débuta jeune

dans la carrière commerciale. Dès 1816, les bâtiments de sa maison parcouraient les mers les plus lointaines. Deux ans après, il adopta l'idée d'appliquer la puissance de l'association des capitaux à l'achèvement des ponts de Bordeaux et de Libourne, que l'administration publique n'aurait pu terminer qu'à l'aide des impôts et après une longue suite d'années. L'achèvement des ponts de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac, la construction du magnifique entrepôt de Bordeaux, tels sont les principaux résultats de l'impulsion donnée par Balguerie; il provoquait et dirigeait des associations dont les fonds et les travaux, en jetant dans les départements voisins des ponts sur les rivières, en y ouvrant des canaux, en y creusant des mines, tendent à faire de Bordeaux une métropole d'industrie, de manière à compenser ses pertes maritimes. Dans ce même but, il contribua à établir près des faubourgs de cette ville de grandes fonderies, d'où le fer coule sous toutes les formes et pour tous les besoins. La fondation de la Banque de Bordeaux, les établissements des bateaux à vapeur, pour le trajet de Langon à Royan, les bains bublics sur la Gironde, obtinrent aussi une part dans sa sollicitude et dans ses trésors. Les conseils et les corporations du commerce l'admirent naturellement dans leur sein. Membre du conseil général du commerce, à Paris, il eut à lutter contre les prétentions de quelques manufacturiers et propriétaires d'usines, qui tendaient à sacrifier le commerce des ports de mer à des intérêts privés, en provoquant des prohibitions toujours nuisibles aux masses. L'ouverture de communications intérieures entre Bordeaux et Rochefort, l'ensemencement des dunes du golfe de Gascogne; enfin la canalisation des Landes, pour unir, à l'abri de la mer, Bordeaux avec Bayonne, tels étaient encore les projets de Balguerie, lorsqu'une maladie de langueur termina ses jours aux eaux de Bagnères, dans les Pyrénées, le 19 août 1825. Son corps, transporté à Bordeaux, fut déposé dans le cimetière des réformés de cette ville, ses co-religionnaires. Des connaissances étendues et précises en matière d'économie publique, rendaient l'esprit de Balguerie très-propre aux grandes spéculations commerciales. Quant à ses idées politiques, peu en harmonie avec les doctrines de la restauration, elles le firent échouer dans la candidature législative, dont il obtint plusieurs fois les honneurs.

*BALGUY (Jean), savant théologien anglais, naquit à Scheffield, dans le comté d'Yorck, en 1686. Son père y tenait l'école de grammaire; il prit lui-même soin de l'instruction de son fils, et le mit en état de passer, en 1702, à l'université de Cambridge, en qualité de boursier au collége de Jésus. Il y prit ses degrés, et après avoir reçu les ordres, il fut pourvu d'une cure dans le comté de Derham. Il se distingua dans la controverse bangorienne, où s'agitait avec beaucoup de chaleur la question de l'autorité de l'Église, et embrassa la cause du docteur Hoadley, évêque de Bangor. Ce prélat, en reconnaissance, lui donna une prébende à Salisbury. Balguy écrivit aussi contre Shafts-

bury et Tindal, apologistes publics du déisme. Il joignait à l'élégance du style la profondeur des pensées, et passait de son temps pour un des meilleurs prédicateurs d'Angleterre. Il mourut le 21 septembre 1748. Il est auteur des ouvrages suivants : | *Lettres à un déiste sur la beauté et l'excellence des vertus morales*, etc., 1726, in-8° ; | *Fondement de la vertu morale, et recherche de l'origine de nos idées sur la vertu*, 1728 ; | *Contre-recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement en ce qui se rapporte à la Création et à la Providence*, 1730 ; | *Essai sur la Rédemption*, 1741 ; | des *Sermons*. Il avait eu avec Grove une controverse sur des questions de métaphysique.— *Balguy (Thomas), son fils, suivit la même carrière que son père, et laissa divers écrits théologiques, mais de peu d'importance.

*BALIN (Jean), né à Vesoul en Franche-Comté, vers 1570, paraît s'être destiné d'abord à la médecine, dont il quitta les écoles pour celles de théologie. Ses cours finis, il prit les ordres. Il y a lieu de présumer qu'il professa au collége de Narbonne à Paris. Il est sûr du moins qu'il y prononça un discours à l'ouverture des classes. Il suivit en Flandres Claude de Rye en qualité d'aumônier, et y fut témoin des événements de la guerre entre l'Espagne et les états-généraux, laquelle se termina par la paix, ou plutôt par la trêve conclue en 1608; cela lui donna l'idée d'en écrire l'histoire. Il la publia en 1609, sous ce titre : *de Bello belgico, auspiciis Ambrosii Spinolæ*, Bruxelles, 1609, in-8°. Outre cet ouvrage, on a de lui : *de divæ Magdalenæ gestis, ubi et ejus navigatio in Provinciam et pœnitentiæ locus describuntur*, Paris, 1607, in-8°. Il en fit une traduction française sous le titre de *Poème de la Madeleine*, qu'il donna la même année; | *de Pace Belgica, sive Janus bifrons Belgicus*. Cette pièce se trouve à la suite de l'"Histoire de la guerre de Flandre", mentionnée ci-dessus. Balin, dans ses écrits, est correct et pur. Il mourut à Wesel. On ne dit point en quelle année. (*Voy.* Coppens, "Biblioth. belg".)

* BALIOL ou Balliol (Jean), seigneur anglais, gouverneur de Carlisle en 1248, et l'un des deux régents d'Écosse pendant la minorité du roi Alexandre III, fonda en 1263, à Oxford, le collége qui porte encore son nom. Il mourut vers la fin du XIIIe siècle.

* BALIOL (Jean de), roi d'Écosse en 1292, mort en 1314, fit valoir, après la mort d'Alexandre III, ses droits au trône, comme descendant d'un frère du roi Guillaume-le-Lion. Édouard Ier, roi d'Angleterre, décida en faveur de Baliol, malgré les prétentions de deux autres concurrents, et notamment de Robert Bruce. Baliol, s'étant ensuite brouillé avec Edouard, conclut un traité avec la France. Vaincu à Dumbar, forcé de remettre sa couronne au roi anglais, et conduit prisonnier avec son fils à la tour de Londres en 1299, il recouvra la liberté sur la demande du pape Boniface VIII, passa en France, et y termina ses jours dans une terre qu'il possédait en Normandie, d'où sa famille était originaire.

* BALIOL (Edouard), fils du

précédent, fit valoir ses droits sur l'Ecosse, dont il recouvra la couronne en 1332; mais elle lui fut vivement disputée par la maison des Bruce. Fatigué de sa grandeur précaire, Edouard Baliol abdiqua en faveur du roi d'Angleterre, et mourut quelque temps après sans enfants. Son nom ne figure point sur la liste des rois d'Ecosse.

*BALIVET (J.), né à Gray, où il exerça la profession d'avocat, fut élu en septembre 1792, par le département de la Haute-Saône, député à la convention. Appelé à émettre son vote dans le procès du roi, il se borna à demander la réclusion et le bannissement à la paix. A la clôture de la session, il passa au conseil des anciens, et y fut nommé secrétaire en septembre 1798. Il quitta cette place pour aller remplir celle de commissaire du directoire dans l'administration centrale de son département. Après la révolution du 18 brumaire, il se retira à la campagne, et mourut en avril 1813. Balivet avait de l'instruction, et une réputation d'honnête homme.

* BALL (Jean), théologien anglais, né à Cassington, dans le comté d'Oxford, en 1585, appartenait à la secte des puritains. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford et pris les ordres, il fut pourvu d'une cure dans le Staffordshire. Il y dirigeait en même temps une petite école. On a de lui plusieurs ouvrages, savoir : | *Traité concernant les Fondements principaux de la religion chrétienne*, livre estimé, qui eut un grand nombre d'éditions et fut traduit en turc ; | *Traité de la Foi*, 1651 et 1637, in-4° ; | *Traité de la Méditation théologique*, 1660, in-12. Jean Ball était mort dès 1640, à l'âge de 55 ans.

* BALLA (Philibert), jésuite, né à Bagnasco, dans le Piémont, en 1705, mort à Rome en 1760, après avoir professé la philosophie à Turin, fut appelé à Rome pour y remplir la place de censeur des écrits qui s'y imprimaient. Les siens sont : une *Notice historique sur saint Savin*, évêque et martyr, et *Lettres Théologiques*, 3 vol. in-12, 1755.

* BALLA, député par le département du Gard à la convention, ne parut à la tribune, dans le procès de Louis XVI, que pour voter l'appel au peuple, et demander la détention de ce prince, jusqu'à ce que la sûreté publique permît de le bannir. Nommé membre du tribunal civil du Vigan, par le directoire, il devint juge d'instruction.

* BALLAND (Charles-André), procureur-syndic à Bruyères, fut nommé, par l'assemblée électorale du département des Vosges, membre suppléant à l'assemblée législative, où il ne siégea pas, et ensuite député à la convention, où il vota la détention de Louis XVI, « sauf à le mettre à mort si ralepeuple le voulait. » Il ne s'occupa ensuite que de finances, passa au conseil des cinq-cents, obtint un emploi dans les bureaux de la comptabilité, et retomba, en 1797, dans la profonde obscurité d'où il avait été tiré et d'où il n'est plus sorti.

* BALLARD (Robert), fut le premier imprimeur qui fit fondre des caractères de musique. Henri II le gratifia, par ses lettres-patentes du 16 février 1552, de la charge

de seul imprimeur du roi pour la musique. Ces lettres-patentes furent renouvelées par les successeurs de Henri II en faveur des descendants de Robert Ballard.

*BALLARD (Georges), biographe anglais, né à Campden, dans le comté de Glocester, mort en 1755, était destiné à l'état de tailleur. Il publia en 1752, 1 vol. in-4°, intitulé : *Mémoires des dames anglaises célèbres par leurs écrits*, imprimé plusieurs fois, mais les exemplaires en sont rares. Il laissa une nombreuse collection de manuscrits à la librairie Bodléienne.

* BALLENDEN, ou BELLENDEN (Jean), écrivain écossais, d'une illustre famille, très-aimé du roi Jacques V, à l'éducation duquel il avait, dit-on, contribué, se signala par son zèle pour la religion catholique, qu'il essaya de venger des attaques de ses puissants ennemis. Il vint s'établir à Rome, où il mourut l'an 1550. On a de lui des *Poésies lyriques* qui ne sont point sans mérite. Il traduisit du latin en écossais, l'"Histoire d'Hector Boèce", faite par ordre de Jacques V, et publiée à Edimbourg, 1536, in-fol., avec le titre d'*Histoire et Chronique d'Ecosse*, etc. Plusieurs autres ouvrages de Ballenden sont perdus.

BALLERINI (Pierre et Jérôme), frères, nés à Vérone, le premier en 1698, le second en 1702, étaient tous deux prêtres et très-savants, surtout dans l'histoire ecclésiastique. Unis par un goût commun pour les mêmes études, autant que par les liens du sang, ils étudiaient le plus souvent en société, et se partageaient le travail suivant leur talent particulier. Les matières purement théologiques et canoniques étaient du ressort de Pierre; les points d'histoire et de critique étaient la tâche de Jérôme. Pierre mourut en 1764; Jérôme lui survécut plusieurs années. Outre quelques bons ouvrages, on doit à leurs soins des éditions estimées de la "Somme théologique" de saint Antonin, et de celle de saint Raimond de Pegnafort; des "Œuvres" de saint Léon-le-Grand; de celles de Gilbert, évêque de Vérone; une édition complète de tous les ouvrages du cardinal Noris, avec des notes, des dissertations, etc., imprimés à Vérone en 1732, 4 vol. in-fol.; | un petit traité intitulé : *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin*, traduite de l'italien par l'abbé Nicolle de la Croix, Paris, 1760, in-12; | une *Vie* du cardinal Noris. (*Voyez* les "Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIIIe siècle", tom. 4.)

BALLESTER (Louis), jésuite, né à Valence, enseigna dans sa société la théologie et l'hébreu avec distinction, et mourut dans sa patrie l'an 1614, après avoir publié deux ouvrages savants : | *Onomatographia, seu descriptio nominum varii et peregrini idiomatis, quæ in vulgata editione Bibliorum occurrunt,* Lyon, 1617; | *Hierologia, seu de sacro sermone,* lib. IV, 1617.

* BALLET (François), ancien curé de Gif, né à Paris le 6 mai 1702, se livra à la prédication avec succès, et devint prédicateur de la reine. Il se fit un nom par les ouvrages suivants : | *Panegyriques, 4 vol.*; | *Panégyriques de saint Remy, de saint Jean Népomucène, de sainte Anne et de saint Gaëtan;* | *Traité de la dévo-*

tion à la sainte Vierge; | *Exposition de la doctrine de l'Église romaine;* | *de la Dédicace d'une église;* | *Instructions sur le jubilé;* | *Histoire des temples;* | *Prônes sur les commandements de Dieu;* | *Prônes sur les évangiles de tous les dimanches de l'année;* | la *Vie de la sœur Boni;* | *Instruction sur la Pénitence du carême.* Tous ces ouvrages réunis composent 12 vol. in-12, 1767 et années suivantes.

* BALLET, notaire royal à Haguenau en Alsace, a donné les *Conférences sur les ordonnances, les principes du Droit romain, et la jurisprudence des arrêts du conseil d'Alsace,* Colmar, 1788, grand in-8°.

* BALLI (Joseph), né à Palerme en Sicile, mort à Padoue en 1640, chanoine de Bari dans le royaume de Naples, tient un rang parmi les théologiens scolastiques. On a de lui : *de Fœcunditate Dei,* et *de Morte corporum naturalium.*

BALLIN (Claude), né à Paris en 1615, d'un père orfévre, devint orfévre lui-même. Il commença à fleurir du temps du cardinal de Richelieu, qui acheta de lui 4 grands bassins d'argent, sur lesquels Ballin, âgé à peine de 19 ans, avait représenté admirablement les âges du monde. Le cardinal, ne pouvant se lasser d'admirer ces chefs-d'œuvre de ciselure, lui fit faire quatre vases à l'antique pour assortir les bassins. Ballin porta son art au plus haut point. Il exécuta pour Louis XIV des tables d'argent, des guéridons, des canapés, des candelabres, des vases, etc. Mais ce prince se priva de tous ces ouvrages pour fournir aux dépenses de la guerre qui finit par la paix de Riswick. Il reste encore de ce grand artiste, à Paris, à Saint-Denis, à Pontoise, plusieurs morceaux, qui sont d'une beauté et d'une délicatesse uniques. Lorsqu'après la mort de Warin il eut la direction du balancier des médailles et des jetons, il montra dans ces petits ouvrages le même goût qu'il avait fait paraître dans les grands. Il joignait à la beauté de l'antique les grâces du moderne. Il mourut en 1678, à l'âge de 63 ans.

* BALLIS (Antoine DE), jurisconsulte sicilien, mort en 1591, est auteur de plusieurs *Dissertations de droit canonique.* Son neveu, du même nom, et professeur de jurisprudence, a publié plusieurs *Traités* sur le droit criminel.

* BALLOIS (Louis-Joseph-Philippe), publiciste, né à Périgueux, rédigea d'abord à Bordeaux un journal républicain. Choisi en 1798 pour secrétaire d'ambassade par son compatriote Lamarque, ambassadeur en Suède, il fut destitué par le directoire, que sa véhémence politique inquiétait. Il résolut alors de se tuer; mais, au moment d'exécuter ce funeste projet, sa main trembla, et la balle du pistolet, qui devait terminer sa vie, ne lui fit qu'une douloureuse blessure. Pour trouver des moyens d'existence, il se fit commis; mais, le malheur ne lui ayant pas donné la modération, il fut supprimé après le 18 brumaire. Ballois se livra alors aux sciences exactes, fonda les *Annales statistiques,* fut un des premiers propagateurs de cette utile science, et devint membre de plusieurs académies. Il mourut à Paris le 4 décembre 1803, à peine âgé de 25 ans.

BALLON (Louis-Blanche-Thé-

rèse DE), née en 1591, dans le château de Vanchi, à 5 lieues de Genève, d'une famille alliée à celle de saint François de Sales, prit l'habit des bernardines, et travailla avec ce pieux évêque à réformer cet ordre. Le pape Urbain VIII accorda en 1628, à la nouvelle congrégation, un bref qui la mettait sous la juridiction de l'ordinaire. Ces saintes filles prirent le nom de « religieuses bernardines réformées de la congrégation de la divine Providence. » La mère de Ballon mourut l'an 1668 en odeur de sainteté.

* BALLYET (Emmanuel), carme déchaussé, né à Marnay dans la Haute-Saône, en 1700, évêque et consul de France à Babylone ou Baghdâd, a laissé une *Relation faite à Benoît XIV du commencement, des progrès et de l'état présent de la mission de Babylone,* en français et en latin, Rome, 1754, in-12. Cette *Relation* curieuse a été souvent imprimée, et n'en est pas moins rare. Il mourut de la peste à Baghdâd en 1773. — Le P. Symphorien BALLYET, son frère, est mort supérieur général de son ordre.

BALMONT (Alberte-Barbe D'ERNECOURT, connue sous le nom de madame DE SAINT-), naquit le 14 mai 1607, à la Neuville en Verdunois, d'une famille aussi ancienne qu'illustre. Elle avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour le métier de la guerre : un corps robuste et propre à tous les exercices militaires, un courage intrépide, une imagination féconde en stratagèmes, une prudence singulière, etc. Elle fit, du lieu de sa naissance qui n'était d'abord qu'un médiocre village, une place d'armes, où elle reçut et protégea contre les Cravates, espèce de maraudeurs qui ravageaient alors la Lorraine et la Champagne, une foule de laboureurs et d'artisans. Ces troupes indisciplinées, amenées du fond de la Hongrie, commettaient des excès atroces et inouïs (même dans les Pays-Bas autrichiens, soumis à l'allié de leur maître; la province de Luxembourg en fut presque entièrement dépeuplée). La "Vie" de cette femme célèbre, en qui la piété relevait l'éclat des vertus guerrières, et qu'une maladie cruelle enleva le 22 mai 1660, fut d'abord publiée à Paris en 1678, sous le titre de l'"Amazone chrétienne", par le père Jean Marie, religieux du tiers-ordre de Saint-François. Le père Desbillons en a donné en 1774 une "Histoire" mieux rédigée, mais tirée, quant aux principaux faits, de la première. Pour donner une idée de la bravoure de l'héroïne, nous rapporterons l'exploit suivant : « Le premier jour de mai de l'année 1636, temps où madame de Saint-Balmont n'était pas encore bien connue des troupes françaises (elle montra toujours pour elles une prédilection particulière), 100 cavaliers de la compagnie de Brissac et de celle du baron de Guitaut vinrent enlever son troupeau de vaches. Aussitôt elle en est avertie par une sentinelle postée au haut du clocher de la paroisse, et la voilà en campagne, à la tête de quelques gentilshommes et de ceux de ses paysans qui composaient son infanterie. Les ennemis se présentent au nombre de 60, tandis que les autres emmènent le troupeau. Elle vole à ces derniers, après avoir com-

-mandé à son infanterie de faire face aux 60 ; mais cette infanterie, qui n'était pas encore dressée, se resserre au lieu de s'étendre, et se laisse envelopper. L'amazone s'en aperçoit, et revole pour la dégager. Elle ordonne à son beau-frère, le chevalier d'Araucourt, et à un autre officier, de percer la cavalerie ennemie, mais ils sont faits tous deux prisonniers. Alors sa vigueur et son courage redoublent ; et malgré cinq coup de feu, dont un lui enleva son chapeau » (l'auteur fait remarquer ailleurs qu'en temps de paix même elle avait sous un habit de femme un pourpoint, un baudrier et des bottes), « les 4 autres ayant porté de façon qu'elle s'en ressentait encore long-temps après, elle pénètre jusqu'à ces pauvres fantassins, qui étaient prêts à mettre bas les armes. Courage, leur crie-t-elle, ne craignez rien, nous sommes plus forts que nos ennemis, ils n'ont que des pistolets. » Ses soldats ranimés, elle les met en ordre, les range le long d'une haie, qui les couvre parfaitement, après qu'elle leur a fait mettre un genou en terre; et dans cette posture, elle leur défend de tirer, à moins que l'ennemi ne s'avance assez près pour qu'aucun coup ne soit perdu. En un moment, la scène change, et les 60 cavaliers, effrayés de la bonne contenance de ces paysans, se débandent, laissent leurs deux prisonniers et prennent la fuite. Pendant ce temps-là, Manheuse (habile et brave officier, qui avait été long-temps capitaine dans le régiment du mari de madame de Saint-Balmont), secondé seulement de 15 fantassins, tenait en respect les 40 autres cavaliers chargés du soin d'emmener les vaches : l'amazone paraît, les vaches restent, et l'on ne voit plus d'ennemis. Personne ne périt dans cette occasion, et il n'y eut de blessé que notre héroïne et un de ses officiers; mais les blessures n'étaient pas dangereuses. »

* BALON (Narsès), évêque d'Ormus au XIVe siècle, se retira auprès du pape à Avignon. Il y accusa l'église arménienne de 117 articles d'hérésie, sur lesquels il fut statué dans un concile tenu à Sis en 1342. On a de lui un *Abrégé historique* des rois et des patriarches de l'Arménie, et une *Traduction* en arménien des vies des papes et des empereurs, ouvrages restés manuscrits.

BALOUFEAU (Jacques), fils d'un avocat de Bordeaux, parut dans le monde sous le nom de baron de Saint-Angel. Ses créanciers ayant contraint le prétendu baron de prendre le bonnet vert, il se fit délateur en crime d'usure. Il courut ensuite différents pays, épousa dans chacun une femme, et vécut d'escroqueries. Arrêté après son quatrième mariage, il s'évada de la prison de Dijon, vint à Paris, reçut 200 écus de récompense pour avoir dénoncé un Génois qui n'existait pas, comme auteur d'une conspiration contre le roi, passa en Angleterre pour suivre le prétendu criminel, escamota 2,000 livres au roi de la Grande-Bretagne, revint en France, fut reconnu pour un fourbe, et pendu en 1626.

* BALSAC DE FRIMY (J.), né à Senergue en 1734, suivit la carrière du barreau; à l'époque de la révolution, il était conseiller au parlement de Toulouse. Il se déclara contre les innovations de

l'assemblée constituante, et signa en 1790 les protestations de son corps, qui désavouait les opérations de l'assemblée nationale. Dénoncé, en 1793, comme royaliste, conduit à Paris, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, on ne lui accorda pas de défenseur, et il fut condamné en juin 1794. Sa mort ne précéda que de peu de jours la chute et le supplice de Robespierre.

* BALSAMO (Ignace), jésuite sicilien, mort en 1659, composa une *Canzone*, et des *Poésies* pieuses sur le martyre de St Placide et de ses compagnons, Messine, 1653.

* BALSAMO, jésuite italien, mort à Limoges en 1618, après avoir rempli en France les premières places de son ordre, publia: *Instructions sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer*, traduit en latin, Cologne, 1611, in-12.

BALSAMON (Théodore), diacre, garde des chartres de l'église de Constantinople, et ensuite patriarche d'Antioche pour les Grecs, commenta le "Nomocanon" de Photius, Oxford, 1672, in-fol., avec des notes de Beveridge. Il fit un *Recueil d'ordonnances ecclésiastiques*, Paris, 1661, in-fol., et des *Réponses à plusieurs questions du droit canon*, dans lesquelles le patriarche grec s'emporte beaucoup contre l'Église latine. Il mourut vers 1214. La "Bibliothèque du droit canonique" de Justel renferme les deux premiers ouvrages, et le "Droit grec et romain" de Leunclavius (Francfort, 1596) contient le dernier.

* BALTEN (Pierre), peintre d'Anvers au XVIe siècle, était habile à représenter ensemble un grand nombre de petites figures; cette habileté fait tout le mérite de son Tableau de *St Jean, prêchant dans le désert*, qu'il composa pour l'empereur Rodolphe II.

* BALTHASAR (Augustin DE), docteur en droit, né à Greifswald dans la Poméranie suédoise, en 1701, fit ses études dans l'université d'Iéna, sous les yeux de son père, qui en était un des professeurs. Après avoir fini ses cours et pris des degrés, il alla s'établir à Wismar, et s'y agrégea à l'université de droit; bientôt après il y fut pourvu d'une chaire. Le roi de Suède le choisit pour un des ministres du grand tribunal d'appel, et son mérite lui valut d'autres emplois également honorables. Il mourut à Wismar en 1779. Parmi ses ouvrages, on cite particulièrement : | *Apparatus historice-diplomaticus*, Greifswald, 1733-1737, in-fol. C'est le tableau historique de toutes les lois qui sont ou ont été en usage dans la Poméranie et dans l'île de Rugen. | *Tableau historique des tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, ibid., 1733-37, 2 vol. in-fol.; | *de Origine et statu nominum propriorum in Pomerania*, ibid., 1735-1749; | *Discours sur les avantages du temps présent, sous le rapport du perfectionnement des Sciences, spécialement de l'étude de l'Histoire et du Droit*, ibid., 1742, in-4°; | *Jus ecclesiasticum pastorale*, 1740-1763, 2 vol. in-fol; | des *Dissertations*, relatives à l'administration civile et religieuse de la Poméranie. — On a d'un autre BALTHASAR (Jean-Henri DE), professeur en théologie et surintendant des églises de la Poméranie suédoise, contemporain du précédent : | *Recueil de faits relatifs à l'Histoire ecclésias-*

tique de la Poméranie, 1723-1725, 1 vol. in-4°; | *Val ab Eickstædt epitome annalium Pomeraniæ*, ibid., 1726, in-4°, | et quelques écrits théologiques.

*BALTHASAR (l'abbé), mort à Chartres en 1801, est auteur de l'*Année chrétienne*, ou *Précis de la vie des Saints*, Paris, 1789, in-12, et de l'*Isle des philosophes et plusieurs autres nouvellement découvertes et remarquables dans leurs rapports avec la France actuelle*, Chartres, 1790, in-12.

*BALTHASAR (Joseph-Antoine-Félix DE), naquit à Lucerne en 1737. Après avoir fait ses premières études dans son pays, il alla les achever à Lyon. Il était trésorier de l'état lorsque la révolution éclata en Suisse. La présidence de l'administration municipale lui ayant été déférée, son premier soin fut de chercher à calmer les esprits. Il faisait de l'Histoire de sa patrie son étude favorite; mais il la consultait en homme prévenu. Il avait recueilli, pour servir à cette Histoire, une grande grande quantité de matériaux, et il grossit la "Bibliothèque suisse" de Haller de nombreuses notices. Son principal ouvrage a pour titre : *De Helvetiorum juribus circa sacra*, traduit en français par Viend, professeur à Lausanne, sous le titre de *Libertés de l'Eglise helvétique*, Lausanne, 1790, in-12; livre mis à l'"index". L'évêque de Constance en demanda la suppression. Balthasar y réclamait pour la Suisse les libertés de l'église gallicane, auxquelles il prétendait que l'usage observé en Suisse était conforme; avançant même que les quatre articles du clergé de France y avaient été adoptés, et y étaient reconnus. On a, en outre, de cet esprit faux : | *Histoire de la nonciature en Suisse*, restée manuscrite; | *Défense de Guillaume Tell*, 1760, in-8°. Il y soutient la vérité de l'histoire de Guillaume, contre ceux qui ont cherché à la révoquer en doute; | *Musæum virorum Lucernatum fama et meritis illustrium*, Lucerne, 1777, in-4°. Balthasar mourut à Lucerne en 1810.

BALTHAZAR, dernier roi des Babyloniens, fils d'Evilmerodach, et petit-fils de Nabuchodonosor, suivant l'opinion la plus commune et la plus vraisemblable, quoiqu'il soit nommé par Daniel fils de Nabuchodonosor; car on sait que l'usage de l'Ecriture est souvent de donner le nom de fils aux petits-fils. S'étant servi pour boire, lui et ses convives, des vases d'or et d'argent que son aïeul avait enlevés du temple de Jérusalem, dans un festin qu'il donnait à ses femmes, à ses concubines et aux seigneurs de sa cour, il vit une main qui traçait sur les murailles de la salle ces trois mots : "Mané, Thécel, Pharez". Balthazar, à cet aspect, fut saisi d'un grand trouble, jeta un grand cri, et fit venir tous les devins et les sages de Babylone, pour lui expliquer ce qui venait d'être écrit sur la muraille; mais, les mages n'ayant pu en pénétrer le sens, le roi eut recours à Daniel, et lui promit la troisième place dans son royaume, s'il lui donnait l'explication de ces mots. Daniel refusa ses présents, et expliqua ces énigmes. Il dit au prince qu'elles signifiaient que ses jours étaient écoulés, que ses actions venaient d'être pesées, et que son royaume serait divisé et devien-

drait la proie des Mèdes et des Perses. Balthazar fut tué la même nuit, et Darius le Mède mis sur son trône, l'an 538 av. J.-C.

BALTHAZAR (Christophe), avocat du roi au présidial d'Auxerre, se fit calviniste à Charenton, et mourut vers 1670. Nous avons de lui le *Panégyrique de Fouquet*, en latin, 1655, in-4°; [*Traité du Droit de Régale*; | *Traité du Domaine royal*; | *de l'Ordre judiciaire*; | *De l'origine des Fiefs*. Son style est élégant et pur. Il avait composé plusieurs *Dissertations* contre Baronius; mais on ne sait ce qu'elles sont devenues.]

* BALTHAZARI (Théodore), professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, vers le milieu du XVIIIe siècle, inventa, en 1710, le microscope solaire. Il a écrit: *Micrometria H. E. de micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu*, Erlangen, 1710, in-8°.

BALTHAZARINI, surnommé "Beaujoyeux", célèbre musicien italien, vivait sous Henri III, roi de France, règne de la frivolité et de la mollesse. Le maréchal de Brissac envoya ce musicien au roi, avec toute la bande de violons dont il était le chef. La reine lui donna la charge de son valet de chambre, et Henri, à son exemple, lui accorda le même emploi dans sa maison. Balthazarini fit les délices d'une cour dissipée et corrompue, tant par son habileté à jouer du violon, que par ses inventions de ballets, de musique, de festins et de représentations. Ce fut lui qui composa, en 1581, le ballet des noces du duc de Joyeuse avec mademoiselle de Vaudemont, sœur de la reine; ballet qui fut représenté avec une pompe extraordinaire. On l'a imprimé sous le titre de *Ballet comique de la reine, fait aux noces de M. le duc de Joyeuse et de mademoiselle de Vaudemont*.

BALTUS (Jean-François), né à Metz, en 1667, entra chez les jésuites. Cette société l'estima et l'employa. Il mourut bibliothécaire de Reims, en 1743. On a de lui plusieurs ouvrages: | la *Réponse à l'Histoire des oracles de Fontenelle*, Strasbourg, 1707, et 1708, in-8°. Il paraît que le jésuite a profité de la réfutation de Van Dale par Mæbius; mais sa réponse n'en est pas moins victorieuse. Fontenelle prit le parti du silence, regardant son ouvrage comme une production de sa jeunesse, qu'il convenait d'oublier, et que le père Baltus avait foudroyée; il dit même assez plaisamment que "le Diable avait gagné sa cause". (*Voy.* FONTENELLE.) Du reste, il est constant que cette querelle n'intéresse point le christianisme, mais bien la vérité de l'histoire; on peut même dire en général que le fondement de toutes les histoires se trouverait ébranlé, si les preuves de fait, les témoignages multipliés des auteurs contemporains, sages, instruits, judicieux, et à tous égards respectables, pouvaient être anéantis par les spéculations modernes. Le père Baltus a donné une suite à cette *Réponse*, où il donne à ses preuves plus de développement et de force. Quant à la possibilité de ces oracles, *voyez* DELRIO, BROWN (Thomas), DE HAEN, MAFÉE (Scipion), MÉAD, SPÉ. Faits remarquables à l'art. saint BABYLAS; | *Défense des SS. PP. accusés de platonisme*, in-4°, 1711, livre savant; | la *Religion chrétienne*

prouvée par l'accomplissement des prophéties, in-4°, 1728, traité moins parfait que celui de Pompignan, archevêque de Vienne, sur la même matière, mais qui est plus original, et qu'on peut regarder comme la matière et la préparation de l'autre, etc.; | *Défense des Prophéties de la religion chrétienne*, in-12, 3 vol., 1737. Les deux premiers sont contre Hugues Grotius, le 3e contre Richard Simon; | *Jugement des SS. PP. sur la morale de la Philosophie païenne*, Strasbourg, 1719, in-4°; | les *Actes de saint Barlaam*, traduits du grec en français, avec des remarques.

BALUE (Jean), né à Angle, en Poitou, en 1421, d'une famille très-obscure. Son père était tailleur, suivant les uns, cordonnier, selon d'autres. La plus commune opinion le fait naître en Poitou. C'était un homme qui, à un esprit délié et artificieux, joignait la hardiesse et l'effronterie qu'il faut pour l'intrigue. Il fut attaché d'abord à Jean Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers; il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque d'Angers. Charles de Melun, favori de Louis XI, le présenta au roi, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, et ensuite l'évêché d'Évreux, en 1465. Deux ans après, il fut transféré au siége d'Angers, après avoir fait déposer Jean de Beauveau, son bienfaiteur. Le pape Paul II, qui ne connaissait pas encore ses mauvaises qualités, l'honora de la pourpre la même année, pour le récompenser de ce qu'il avait fait abolir la Pragmatique-Sanction, que les parlements et les universités conspiraient à conserver. Le crédit qu'il avait sur l'esprit de Louis XI était extrême. Balue se mêlait de tout, des affaires de l'Église, de l'État, de la guerre, excepté de celles de son diocèse. On le voyait, en camail et en rochet, à la tête des troupes, les faire défiler devant lui. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI, « de lui permettre d'aller à Évreux faire l'examen des ecclésiastiques, et leur donner les ordres; car voilà, ajouta-t-il, l'évêque qui, passant en revue les gens de guerre, semble m'autoriser à aller faire celle des prêtres. » Quoique ce bon mot couvrît de ridicule le prélat, il ne diminua point la faveur dont il jouissait auprès de son maître. Balue n'en fut pas plus reconnaissant : cet homme, né dans la boue, concerta diverses intrigues avec les ducs de Bourgogne et de Berri, contre le prince qui l'en avait tiré. Quelques-unes de ses lettres furent interceptées, et Balue mis en prison. Louis XI dépêcha deux avocats à Rome, pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France; mais le pape répondit « qu'un cardinal ne pouvait être jugé qu'en plein consistoire. » La justice de Louis XI était devenue plus que suspecte à toute l'Europe. En 1480, après onze ans de prison, Balue obtint sa liberté, à la sollicitation du cardinal de la Rovère, légat du pape. Il alla intriguer à Rome, et acquit des honneurs et des biens qu'il ne méritait pas. Sixte IV l'envoya légat "à latere" en France, l'an 1484, et Balue y fut mieux reçu qu'on ne l'eût cru. Il paraît que le gros de la nation, et même le roi Charles VIII ne le

croyaient pas fort coupable. Ce légat, de retour à Rome, fut fait évêque d'Albano, puis de Palestrine, par le pape Innocent VIII. Il mourut à Ancône, en 1491.

BALUZE (Étienne), né à Tulle en 1630, fit imprimer, à l'âge de 22 ans, une *Critique* de l'ouvrage de Frizon, intitulé "Gallia purpurata". il fut invité, en 1655, à venir à Paris, par de Marca, archevêque de Toulouse, digne d'être le protecteur de ce savant. Après la mort de cet illustre prélat, Colbert le fit son bibliothécaire. C'est à ses soins que la bibliothèque de ce ministre dut une partie de ses richesses. En 1670, le roi érigea en sa faveur une chaire de droit canon au collége royal. Il fut ensuite inspecteur du même collége, et obtint une pension. L'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, faite à la prière du cardinal de Bouillon, l'enveloppa dans la disgrâce de ce prélat, et lui fit perdre ses places et ses pensions. Il fut exilé successivement à Rouen, à Tours et à Orléans; et il ne put obtenir son rappel qu'après la paix d'Utrecht. Il mourut à Paris, en 1718, à 87 ans. Les gens de lettres regrettèrent en lui un savant profond, et ses amis un homme doux et bienfaisant. Il ne ressemblait point à ces érudits qui sont avares de leurs lumières; il communiquait volontiers les siennes, et aidait ceux qui s'adressaient à lui, de ses conseils et de sa plume. Il était né avec la facilité d'esprit et la mémoire qu'il fallait pour son travail. Peu de savants ont eu une connaissance plus étendue des manuscrits et des livres. Nous avons de lui plusieurs éditions du livre de son bienfaiteur de Marca "de concordiâ Sacerdotii et Imperii", 1704, in-fol., avec la Vie de l'auteur, un supplément et des notes, où l'on retrouve toute l'érudition de ce prélat; mais on lui reproche avec raison de n'avoir pas eu égard aux volontés de celui-ci, qui, en mourant, lui avait recommandé divers changements à faire dans son ouvrage; (*Voyez* Marca.) | des "Capitulaires des rois de France", rangés dans leur ordre, qu'il a augmentés des collections d'Ansegise et de Benoît, diacre, avec de savantes notes, 2 vol. in-fol., à Paris, en 1677; | des "Lettres du pape Innocent III", en 2 vol. in-fol., 1682; de l'ouvrage de Marca intitulé "Marca Hispanica", c'est-à-dire la marche ou les limites de l'Espagne, 1688, in-fol.; | des *Vies des papes d'Avignon*, depuis 1305 jusqu'en 1376, 2 vol. in-4°, 1697, mises à l'"index" par un décret du 22 décembre 1700. Cette censure n'empêche pas que Baluze ne soit en général fort respectueux envers le saint-siége; | de Salvien, de Vincent de Lérins, de Loup de Ferrière, d'Agobard, d'Amolon, de Leidrade, d'un "Traité" de Flore, diacre; de quatorze "Homélies" de saint Césaire d'Arles; des "Conciles de la Gaule Narbonaise", de Reginon; de la "Correction de Gratien", par Antoine Agostino; de Marius Mercator, etc.; | sept vol. in-8° de *Mélanges*, 1678 à 1710; | un *Supplément aux Conciles du père Labbe*, etc., 1683, in-fol.; | *Historia tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4°. Le latin des notes et des préfaces qui accompagnent ces ouvrages est assez pur; on y reconnaît partout un homme qui possède l'histoire ecclésiastique et

profane, le droit canon ancien et moderne, et les Pères de tous les siècles.

BALZAC (Jean-Louis GUEZ, seigneur DE) naquit à Angoulême en 1594, d'un gentilhomme languedocien. Il s'attacha d'abord au duc d'Epernon, ensuite au cardinal de la Valette, qui le fit son agent à Rome, où il resta pendant près de deux ans. A son retour en France, son protecteur le produisit à la cour. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, le goûta beaucoup. Dès qu'il fut ministre, il lui donna une pension de 2,000 livres et le brevet de conseiller d'état et historiographe du roi, que Balzac, ami de l'antithèse, appelait de magnifiques bagatelles. En 1624 on vit paraître le premier *Recueil de ses lettres*. Le public, qui dans ce temps-là avait peu de bons livres, fit un accueil extraordinaire à cette production. Balzac était mis au-dessus de tous les écrivains anciens et modernes pour l'éloquence. Il eut une foule d'admitrateurs, et s'il parut des critiques, ce ne fut qu'après que le premier enthousiasme fut passé. Un jeune feuillant, appelé dom André de Saint-Denys, compara, dans une brochure contre Balzac, l'éloquence de cet écrivain à celle des auteurs du temps passé et du temps présent, et le mit au-dessous des uns et des autres. L'abbé Ogier défendit Balzac contre le jeune critique. Le général des feuillants, nommé Goulu, plaida pour son confrère contre Ogier et contre Balzac, dans deux gros volumes de lettres écrites sous le nom de Philarque. De la critique du style on passa à celle des mœurs, et Balzac, pour des lettres qui n'avaient d'autre vice que l'enflure et l'inutilité, fut attaqué comme si ses livres avaient été une école de libertinage. Le général Goulu, en critiquant les écrits, ne ménagea pas assez la personne. (*Voyez* GOULU.) Balzac, lassé d'essuyer des censures à Paris, se retira en province. Il se fixa à sa terre de Balzac, sur le bord de la Charente, aux environs d'Angoulême, et y mourut en 1654, dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il voulut être enterré parmi les pauvres de l'hôpital d'Angoulême, auquel il avait laissé 12,000 liv. Il fonda, par son testament, un prix à l'académie française, dont il était membre. C'est la médaille d'or qu'on distribua tous les ans; elle représentait d'un côté saint Louis, et de l'autre une couronne de laurier, avec ce mot, «à l'immortalité», qui est la devise de l'académie. On fit en 1665 un *Recueil* de tous les ouvrages de Balzac, en 2 vol. in-fol., avec une savante préface de l'abbé de Cassagne, son admirateur et son ami. On trouve dans ce *Recueil*: | ses *Lettres*. Balzac se donnait beaucoup de peine pour écrire des riens. (*Voyez* VOITURE.) Il composait ses *Lettres* comme on compose un discours d'apparat. On peut, en imitant un bon mot de leur auteur, les appeler de pompeuses bagatelles; | *le Prince;* | *le Socrate chrétien;* | l'*Aristippe*, ouvraga de morale et de politique, écrit assez purement; | 3 livres de vers latins qui valent mieux que ses ouvrages français. Son *Christ victorieux* et son *Amynte* sont encore lus par ceux qui aiment la bonne poésie. Le style de Balzac est en général plein, nombreux, arrondi; il y a même des pensées heu-

reuses : mais on y trouve encore plus souvent des hyperboles, des pointes, et tout ce qu'on appelle l'écume du bel-esprit. Balzac a enrichi la langue, il l'a anoblie, il l'a subjuguée; mais la recherche déplacée de son style le rend boursouflé ; la magnificence de l'expression le rend forcé et gigantesque; la délicatesse des tours le rend affecté; l'usage immodéré des figures le rend ridicule; enfin son affectation continue d'élégance et de noblesse, dans les choses qui en exigent le moins, le rend souvent absurde et pénible à la lecture. Ce défaut de goût l'a fait tomber dans une espèce de mépris, qu'on a poussé toutefois un peu trop loin. On doit lire avec plaisir quelques-unes de ses *Lettres*, plusieurs de ses *Traités*, et surtout son *Aristippe*. Les réflexions excellentes répandues dans ce dernier ouvrage, les sages préceptes de morale et de politique, les exemples bien choisis y peuvent faire oublier les fautes du style, et fournir des instructions à ceux qui voudront instruire les autres. [Un "Choix de lettres de Balzac, de Voiture et de Boursault", a été publié par Campenon, Paris, 1806, 2 vol. in-12. Marsan a fait paraître les "Pensées de Balzac", en 1807, 1 vol. in-8°.

*BALZAC, architecte français, qui, pendant l'expédition d'Égypte, fit jouer au Caire un opéra intitulé : *les deux Meuniers*, musique de Rigel. Membre de l'institut d'Égypte, il le fut aussi de la commission chargée de l'exécution du magnifique ouvrage relatif à cette contrée, aux frais du gouvernement français, et il y fournit de très-beaux dessins. Balzac cultivait la poésie avec quelque succès. Outre des manuscrits en ce genre, il laissa encore un grand nombre de dessins et de projets d'architecture. A l'époque de sa mort, arrivée le 31 mars 1820, il était inspecteur de la division des travaux publics de la préfecture de la Seine, comprenant les églises, les séminaires et les cimetières.

*BALZE, avocat et homme de lettres, né à Avignon en 1733, mort en 1792, est auteur d'un recueil de *Contes*, d'*Odes* et d'une tragédie de *Coriolan*, Avignon, 1773, in-8°, où l'on trouve des pensées brillantes et un grand enthousiasme poétique, mais trop de mauvais goût et d'enflure de style.

*BALZO (Charles), théologien italien du XVIe siècle, a publié un *Traité sur la manière d'exorciser*; *Pratique des confesseurs*, etc.

BAMBA, ou plutôt WAMBA, roi des Visigoths, en Espagne, l'an 672. C'est le premier, dit-on, qui ait été sacré dans ce royaume. Il joignit une grande valeur à beaucoup de modestie, et à un grand attachement à la foi catholique. Affaibli par un poison lent qu'on lui avait donné, il abdiqua la couronne, désigna Ervige pour son successeur, et mourut, en 683, dans un monastère où il s'était retiré.

*BAMBRIDGE (Christophe), né en Westmorland, avait fait ses études à Oxford. Il fut transféré, en 1508, du siége de Durham à l'archevêché d'Yorck. Il fut aussi ambassadeur de Henri VIII près de Jules II, qui lui donna le chapeau de cardinal. C'était un homme vif et passionné. Son maître d'hôtel, auquel il avait donné un soufflet, l'empoisonna en 1514. Le mal-

heureux se pendit après avoir commis ce crime.

BANAYAS, [dont il est question dans le 2e et le 3e livre des Rois,] capitaine des gardes de David, et l'un des plus braves officiers de son armée, tua plusieurs lions, et combattit, n'ayant qu'un bâton, un Égyptien d'une stature prodigieuse et bien armé; il lui arracha sa hache, et en fit l'instrument de sa mort. Il fut un de ceux qui mirent Salomon en possession du royaume d'Israël. Il tua Adonias, et coupa la tête à Joab, par ordre de ce prince, vers l'an 1014 avant J.-C.

* BANCAL (Henri), originaire de l'Auvergne, notaire à Paris, au moment de la révolution, y était connu sous le nom de Bancal des Issarts. Il publia, sous le voile de l'anonyme, une brochure intitulée : *Déclaration de droits à faire, et de pouvoirs à donner par le Peuple français, pour les États-Généraux, dans les soixante assemblées indiquées à Paris, le mardi* 21 *avril* 1789 (in-8° de 14 pages). Nommé, en 1792, député du Puy-de-Dôme à la convention, Bancal s'y maintint dans la ligne de la modération. Lorsque la discussion s'ouvrit sur la mise en jugement de Louis XVI, on l'entendit contester à la convention la mission de le juger. Élu secrétaire de l'assemblée, le 10 janvier 1793, tout en se prononçant contre le gouvernement monarchique, non-seulement en France, mais même en Europe, il vota seulement pour la détention du Roi et son bannissement à la paix. En février de la même année, il demanda que Marat fût expulsé de l'assemblée, où il donnait des signes de folie. Il s'éleva ensuite contre toutes les mesures qui tendaient à concentrer la tyrannie dans la convention ou dans les comités. Nommé l'un des trois commissaires à l'armée du Nord chargés avec le ministre de la guerre Beurnonville d'observer la conduite de Dumouriez et de le faire arrêter au besoin, Bancal fut livré le 3 avril, avec ses collègues, aux Autrichiens, qui le traînèrent en prison. Le traité d'échange conclu à Bâle, le 25 décembre 1795, qui fit sortir du Temple "Madame" fille de Louis XVI, le rendit à la liberté. Cette circonstance lui assurait, en vertu d'un décret spécial, l'entrée au conseil des cinq-cents. Il en fut nommé secrétaire. Depuis lors, livré à la méditation des idées religieuses, il ne parut guère à la tribune que pour plaider leur cause. Ses opinions les plus remarquables furent pour demander l'abolition du divorce à raison d'incompatibilité d'humeur; pour solliciter une loi répressive des maisons de jeu et de débauche; enfin pour assujétir les électeurs à la cérémonie du serment. Au mois de décembre 1797, il fit hommage aux deux conseils d'un écrit, intitulé : *Du nouvel Ordre social fondé sur la Religion.* Il était sorti du corps législatif depuis le 1er prairial an v (20 mai 1797). Désormais étranger à toute fonction publique, il vécut dans la retraite, à Clermont-Ferrand, s'adonnant à l'étude du grec et de l'hébreu, afin de mieux pénétrer les textes originaux des saintes Écritures. Il mourut à Clermont, dans les plus grands sentimens de piété, au mois de juin 1826.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence, et docteur en

théologie, vint en France, d'abord pour faire ses études; il y revint ensuite, envoyé par Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, pour prendre des informations sur les troubles funestes qui désolaient alors la France. Banchi étant à Lyon en 1563, Pierre Barrière, jeune homme de 27 ans, fanatique imbécile, lui communiqua le dessein qu'il avait d'assassiner Henri IV. Ce dominicain en donna avis à Brancaléon, gentilhomme de la reine douairière, qui, ayant été trouver le roi à Melun, rencontra Barrière prêt à commettre son parricide. Le roi récompensa le zèle du dominicain en le nommant à l'évêché d'Angoulême; mais il s'en démit en 1608, pour vivre en simple religieux dans le couvent de Saint-Jacques de Paris, où il mourut en 1622. [Il avait fait achever à ses frais les écoles de saint Thomas, qui avaient été commencées aux dépens du père Jean Binet, docteur du même ordre.] On a de lui quelques ouvrages dans lesquels il se justifie d'avoir abusé de la confession de Pierre Barrière, qui ne s'était pas confessé : | *Histoire prodigieuse du parricide de Barrière*, 1564, in-8°, 40 p.; | *Apologie contre les jugements téméraires de ceux qui ont pensé conserver la religion catholique, en faisant assassiner les très-chrétiens rois de France*, Paris, 1596, in-8°; | *le Rosaire spirituel de la sacrée Vierge Marie*, etc., Paris, 1610, in-12.

BANCK ou Bunckins (Laurent), protestant suédois, professeur de droit à Norkoping, sa patrie, mourut en 1662. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence. Le plus connu est *Taxa cancellariæ romanæ*, Franeker, 1652, in-8°. On a aussi de lui un *Traité de la Tyrannie du pape*, 1669, ouvrage dicté par un esprit nourri de préjugés. [Il publia encore : | *Commentarii de Privilegiis militarium, jurisconsultorum, mercatorum, mulierum*, etc.; 1649-1651; | *de Duellis*, 1658 (en italien); | *Bizarreries politiques*. (*Voy.* Niceron.)

* BANCROFT (Richard), archevêque de Cantorbéry, né en Lancashire en 1541, fit un chemin rapide dans l'état ecclésiastique, avantage qu'il dut à son savoir et à son zèle contre les sectaires. Il devint évêque de Londres en 1597. Il se distingua dans la conférence qui eut lieu en présence de Jacques Ier, entre les épiscopaux et les puritains en 1603. Il passa au siége de Cantorbéry en 1604, et mourut en 1610.

BANDARRA (Gonzalès), pauvre savetier portugais, joua dans son pays le rôle que Nostradamus et maître Adam avaient joué en France. Il prophétisa, il versifia. Le saint-office, peu favorable à cette double manie, qui faisait dire quelquefois à Bandarra des choses fort étranges, le fit paraître dans "auto-da-fé", avec un "san-benito", en 1541, et le renvoya libre. Il mourut en 1556, quelques-uns disent en 1560. Sa mémoire était éteinte en 1640, lorsque le duc de Bragance monta sur le trône; mais, les politiques s'étant imaginé que cette révolution avait été annoncée dans ses prophéties, la firent revivre. On a imprimé ses prédictions à Nantes, en 1644, sous le titre de *Trovas do Bandarra*.

BANDELLO, ou Bandelli (Vincent), général de l'ordre de

Saint-Dominique en 1501, mourut en 1506, âgé de 70 ans, après avoir composé quelques ouvrages, entre autres : | *de Conceptione Jesu Christi,* Bologne, 1481, in-4°, fort rare, réimprimé depuis in-12; | *de veritate Conceptionis beatæ Mariæ*, Milan, 1475, in-4°. Dans l'un et dans l'autre, Bandello attaque la conception immaculée de la sainte Vierge.

BANDELLO (Matthieu), dominicain, neveu du précédent, est auteur d'un *Recueil de nouvelles* qui montrent qu'il n'avait ni l'esprit de son état ni le goût des mœurs chrétiennes. Il naquit à Castel-Novo, dans le Milanais, vers la fin du XVe siècle. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espagnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France, furent confisqués, et sa maison paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un habit déguisé, il erra quelque temps de ville en ville. Il s'attacha enfin à César Frégose, qu'il suivit en France, et qui lui donna un asile dans une terre qu'il avait près d'Agen. L'évêché de cette ville étant venu à vaquer en 1550, il y fut nommé par Henri II, en considération des services de la famille Frégose. Bandello, nourri des fruits peu substantiels des poètes anciens et modernes, s'appliqua beaucoup plus à faire d'inutiles écrits, qu'au gouvernement de son diocèse. On ignore la date précise de sa mort; mais il est certain qu'il occupa le siége d'Agen pendant plusieurs années, et non pendant quelques mois, comme l'a écrit Joseph Scaliger. La meilleure édition des *Nouvelles* de Bandello est celle de Lucques, 1554, en 3 vol. in-4°, auxquels il faut joindre un 4e tome, imprimé à Lyon en 1573, in-8°. Boisteau et Belleforest en ont traduit une partie en français, Lyon, 1616 et suiv., 7 vol. in-16. Quelques-uns ont prétendu que ces *Nouvelles* n'étaient point de lui. On voudrait bien adopter cette opinion pour sauver l'honneur d'un religieux et d'un évêque, mais elle n'est guère vraisemblable. On a encore de lui un recueil de poésies intitulé : *Canti* XI *composti dal Bandello, delle lodi della signora Lucrezia Gonzaga*, etc., imprimé à Agen en 1545, in-8°, qui est excessivement rare.

*BANDIERA (Alexandre), d'abord jésuite et ensuite frère servite, né à Sienne en 1699, se livra à la carrière de l'enseignement public, et publia plusieurs *Traductions* italiennes d'auteurs latins avec des notes grammaticales très-utiles à la jeunesse italienne pour l'étude de sa propre langue et du latin : "Cornelius Nepos", le "Traité des Offices" et les "Épîtres" de Cicéron, etc.; des *Dialogues sur l'Histoire sainte*, dans la forme du "Décaméron" de Boccace, dont il donna également une édition purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, etc. — Son frère François, jurisconsulte, composa sur le droit un ouvrage enrichi de notes historiques et critiques. — Son autre frère, Jean-Nicolas, oratorien, écrivit *de Augustino Dato libri* 2, Rome, 1733, in-4°; | *Trattato degli studj delle donne*, où il prétend prouver que les femmes peuvent devenir savantes dans toutes les parties des connaissances humaines.

BANDINELLI (Le chevalier BACCIO), né à Florence, en 1487,

y mourut en 1559. Il se distingua dans la sculpture, dans la peinture et dans le dessin. Ses tableaux manquaient de coloris, quoique les dessins fussent presque dignes de Michel-Ange. Son ciseau valait mieux que son pinceau. On admire surtout sa copie du fameux Laocoon, qu'on voit dans le jardin de Médicis à Florence. [On lui doit aussi un *St Pierre*, *Orphée*, *Hercule terrassant Cacus*, un *Christ mort, soutenu par Nicodème*.]

BANDINI, un des plus anciens théologiens scolastiques, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Vienne, en 1519, in-fol.; à Louvain, en 1555 et 1557, in-8°. La conformité de Bandini avec Pierre Lombard a fait agiter la question de savoir si Lombard était plagiaire de Bandini, ou si celui-ci avait copié l'autre? Un manuscrit du XIIIe siècle, conservé dans l'abbaye d'Ober-Altaich, a résolu cette question en faveur de tous les deux. Bandini n'a prétendu qu'abréger l'ouvrage de Lombard, et ne doit pas être considéré comme plagiaire. Il porte en titre: *Abbreviatio magistri Bandini de libro Sacramentorum magistri Petri, Parisiensis episcopi, fideliter acta*. Il se trouve cependant encore des critiques persuadés que Bandini est antérieur à Pierre Lombard.

*BANDINI (Sallustio-Antonio), archidiacre de Sienne, mort vers 1760, avait écrit, dès 1737, pour les économistes d'Italie, un petit ouvrage intitulé : *Discorso Economico*, imprimé plusieurs fois, entre autres à Florence, en 1775, 209 pages. Les économistes de France, qui ne remontent qu'à Quesnay, pourraient dater de plus loin, car l'auteur du "Détail de la France" avait les principes qu'ils ont renouvelés.

*BANDINI (Ange-Marie), philologue et antiquaire italien, né à Florence, le 25 septembre 1726, étudia chez les jésuites. L'évêque de Volterra, se l'étant attaché en qualité de secrétaire, l'emmena avec lui, dans un voyage qu'il fit à Vienne, en 1747; ce fut alors que Bandini obtint de l'empereur la permission de lui dédier son "Histoire de la littérature florentine", qu'il faisait imprimer à Florence, sous le titre de *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, etc. Sa passion pour les sciences l'engagea bientôt à se rendre à Rome : c'est dans cette ville qu'il embrassa l'état ecclésiastique. A cette époque, en fouillant dans les ruines du Champ-de-Mars, on découvrit l'obélisque d'Auguste, qui jadis avait servi de gnomon pour les observations astronomiques. Le pape Benoît XIV chargea l'abbé Bandini de faire l'explication de ce monument antique. Le savant antiquaire l'écrivit d'abord en italien, et la traduisit ensuite en latin, sous ce titre : *de Obelisco Augusti Cæsaris, è Campi Martii ruderibus nuper eruto*, 1750, in-fol. Nommé garde de la bibliothèque que François et Alexandre Marucelli avaient, en mourant, destinée à devenir publique, il dressa le Catalogue de ce vaste dépôt de connaissances, dont on commença à jouir en 1752. Quatre ans après, Biscioni, chanoine à Florence, et garde de la bibliothèque Médicéo-Laurentienne, étant mort, l'abbé Bandini obtint son canonicat et sa place de bibliothécaire en chef. Il occupa, jusqu'à sa mort arrivée

en 1800, ce poste où il se rendit utile aux gens de lettres. Ce savant consacra, en mourant, toute sa fortune à des actes de bienfaisance, et entre autres, à la fondation d'une école publique dans la villa di Sant-Antonio, qu'il possédait près de Fiesoli. Indépendamment des deux ouvrages déjà cités, l'abbé Bandini publia, dans le cours de sa longue carrière, la *Vie* et l'*Éloge* de divers personnages célèbres, quelques *Catalogues* bibliographiques, plusieurs *Dissertations* et d'autres *Opuscules*, écrits les uns en latin, les autres en italien, imprimés séparément ou dans des recueils littéraires et scientifiques.

BANDURI (Dom Anselme), bénédictin de la congrégation de Méléda, naquit à Raguse, en Dalmatie en 1670. Il vint en France en 1702, pour y puiser le goût de la bonne critique. Le grand-duc de Toscane, qui avait dessein de le mettre à la tête de l'université de Pise, lui fournit tout ce qui lui était nécessaire. L'académie des inscriptions se l'agrégea en 1715, et le duc d'Orléans le choisit, en 1724, pour son bibliothécaire. Il quitta pour lors l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il avait logé depuis son arrivée en France. Il mourut en 1743, âgé de 72 ans. On a de lui : | *Imperium orientale, sive Antiquitates constantinopolitanæ*, 1711, in-fol., 2 vol. avec figures; ouvrage savant, et vainement attaqué par Casimir Oudin. Banduri lui a répondu d'une manière à le couvrir de confusion, dans la préface de l'ouvrage suivant : | *Numismata imperatorum romanorum a Trajano Decio ad Paleologos Augustos*. Cette collection, imprimée en 1718, in-fol., 2 vol., et enrichie d'une bibliothèque numismatique, reparut à Hambourg, en 1719, in-4°, par les soins de Jean-Albert Fabricius, avec des notes. Banduri mérite d'être distingué de la foule des compilateurs. *Voyez* BARRE (Louis-François.)

*BANGIUS ou BANG (Pierre), théologien suédois, né en 1633 à Helsinburg, professeur de théologie à Abo, et en 1682 évêque de Wiborg, mourut en 1696. On a de lui : une *Histoire ecclésiastique de Suède*; | un *Traité de Chronologie sacrée*, etc.

BANIER (Jean Gustafson), [feld-maréchal suédois, né à Diurholm en 1596, d'un de ces sénateurs que Charles IX fit décapiter en 1600], eut le commandement de l'infanterie, sous le roi Gustave. Il fut défait deux fois par le général Papenheim; mais, devenu généralissime des armées suédoises, après la mort de son maître, il vainquit deux fois les Saxons, battit les impériaux, et mourut le 10 mai 1641, âgé de 45 ans, après avoir fait plusieurs conquêtes. Banier fut le plus illustre des élèves de Gustave-Adolphe, et celui qui soutint le mieux, après lui, la gloire des armes suédoises en Allemagne. Beauregard, ministre de France auprès de ce général, en a recueilli quelques maximes qui peuvent être utiles. Banier parlait souvent, mais modestement, de ses faits de guerre. Il aimait surtout à répéter qu'il n'avait jamais rien hasardé, ni même formé une entreprise, sans y être obligé par une raison évidente. Les volontaires de qualité ne lui étaient point agréables dans ses

armées : « Ils veulent trop d'égards et de ménagements. Les exemptions des devoirs de la discipline, qu'ils usurpent, ou qu'on ne peut se dispenser de leur accorder, sont d'un pernicieux exemple, et gâtent tous les autres...... » Il avait secoué toute dépendance de sa cour pour les opérations militaires, et aurait abandonné le commandement plutôt que d'en attendre les ordres. « Pourquoi croyez-vous, disait-il à ses confidents, que Galas et Piccolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi? C'est qu'ils n'osaient rien entreprendre sans le consentement des ministres de l'empereur..... » C'était un de ses principes, que les officiers subalternes devaient succéder à ceux qui les précédaient, à moins qu'ils ne s'en fussent rendus tout-à-fait indignes. « Outre, disait-il, que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers se font dans leurs corps les rendent capables d'y servir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles.... » Jamais il ne souffrait que ses soldats s'enrichissent. « Ils se débanderaient incontinent, disait-il, et je n'aurais plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre. » C'est pour cette raison qu'il ne voulut point prendre la capitale de la Bohême. Son systême était le même avec les officiers, qu'il croyait suffisamment récompensés par les grades et les distinctions..... Peu de généraux ont été plus avares du sang de leurs troupes. Il blâmait hautement ceux qui les sacrifiaient à leur réputation; aussi ne s'attachait-il pas volontiers aux siéges, et il les levait sans répugnance quand il y trouvait de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, sa patrie aurait été bientôt épuisée d'hommes...... Il estimait beaucoup les Allemands formés sous sa discipline, et les croyait les meilleurs soldats du monde.... Banier fut fidèle à ses principes jusqu'à la mort de sa femme. Elle le suivait dans toutes ses expéditions, et avait le talent de modérer ses passions, naturellement violentes. Son désespoir fut extrême lorsqu'il la perdit. Cependant, en conduisant à Erfurt les cendres d'une personne si chérie, il prit une passion violente et désordonnée pour une jeune princesse de Bade, qu'il vit par hasard. Dès cet instant, la guerre, la gloire, la patrie, tout ce qui avait été l'objet de ses vœux, lui fut indifférent. Il ne pensa qu'à sa maîtresse; il exposa témérairement sa personne pour aller au château d'Arolt où elle était. De retour au camp, il ne fit autre chose que tenir table, pour boire à la santé de la belle dont il était épris. Le jour qu'il reçut le consentement du marquis de Bade, son futur beau-père, il donna une fête magnifique, et fit tirer 200 coups de canon, dont le bruit se fit entendre jusqu'à Cassel. On y crut si certainement les armées aux mains, que le peuple et les ministres coururent à l'église se mettre en prières. Le mariage se fit. Banier ne fut plus occupé que de ses nouvelles amours, et laissa à ses lieutenants le soin de conduire les opérations militaires. Il ne survécut que quelques mois à des liens trop vifs pour son métier et pour son âge.

BANIER (Antoine), né à Dalet, village d'Auvergne, vint à

Paris, fort jeune. Il se chargea d'une éducation particulière. Ses talents lui procurèrent des ressources honorables. L'abbé Banier mourut à Paris, en 1741, âgé de 69 ans. Constant dans le travail, et fidèle aux devoirs de l'amitié, il mérita l'estime des savants et des gens de bien. On a de lui plusieurs ouvrages : | l'*Explication historique des fables*, 3 vol. in-12, qui lui valut, en 1714, une place à l'académie des inscriptions. Il refondit cet ouvrage, et le donna sous ce titre : *La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, 3 vol. in-4°, 1740, et 8 vol. in-12. Il y a peu de livres sur cette matière qui offrent autant d'érudition, de recherches, d'idées neuves et ingénieuses. | La *Traduction* des "Métamorphoses" d'Ovide, 3 vol. in-12, avec des remarques et des explications historiques, dans lesquelles on trouve le même fonds d'érudition que dans l'ouvrage précédent. Il y en a une magnifique édition en latin et en français, 1732, in-fol., avec les figures de Picart. Elle a été effacée par celle de Paris, 1767, en 4 vol. in-4°, fig.; | plusieurs *Dissertations* dans les "Mémoires de l'académie des inscriptions"; | une nouvelle édition des "Mélanges d'histoire et de littérature" de d'Argonne, augmentée du tiers; | il a eu part à la nouvelle édition de l'"Histoire générale des cérémonies des peuples du monde", 1741, en 7 vol. in-fol., etc. (*Voyez* Picart.) [Une nouvelle édition de la *Traduction* des "Métamorphoses", etc., de Banier, a paru à Paris, 1807-1808, 2 vol. in-8°, avec figures.]

* BANK (Laurent), jurisconsulte suédois, professeur à Norkoping, sa patrie. Il a écrit contre les *Usurpations des papes*. Le titre seul de son ouvrage prouve qu'il était aveuglé par des préjugés. Il mourut en 1662.

* BANKERT (Jos. Van Troppen), né à Flessingue au XVIIe siècle, parvint du rang de simple matelot au grade de vice-amiral. Il se distingua dans un grand nombre de combats, dont les plus remarquables sont ceux de Dunkerque, où il soutint glorieusement avec 4 vaisseaux un combat contre 13 vaisseaux français sortis de cette ville. Il eut beaucoup de part aux succès de l'amiral Tromp, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1645, au retour de son expédition dans les Indes occidentales. * — Bankert (Adrien), né à Flessingue, courut la même carrière que Joseph avec non moins de distinction, et devint vice-amiral en 1667; il joignit avec 5 vaisseaux la flotte de l'amiral Ruyter dans son entreprise de Chatam, se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France, et mourut en 1684.

*BANKS (sir John), jurisconsulte anglais, né à Keswick en Cumberland. En 1630 il fut nommé procureur-général du prince de Galles, et quelques années après chef de justice du ban du roi. Il déploya beaucoup de courage au commencement de la rébellion. Sa femme défendit Corff-Castle, résidence de la famille, contre les troupes du parlement. Il demeura près du roi, à Oxford, et mourut dans cette ville en 1644.

*BANKS (Jean), écrivain anglais, né à Sunning en Berkshire, et destiné à être tisserand, vint à

Londres, où il entra chez un libraire. Bientôt après il se servit de sa plume, et publia quelques ouvrages; l'un intitulé *Revue de la vie d'Olivier Cromwel*, eut du succès. Il mourut en 1751.

*BANKS (Jean), anglais, écrivain dramatique du XVIIIe siècle, était destiné au barreau. Il quitta cette aride carrière pour cultiver la poésie. Son genre était la tragédie, et plusieurs des siennes eurent du succès, surtout le *Favori malheureux* ou le *Comte d'Essex*. On ne sait quand il mourut.

*BANKS (Thomas), sculpteur anglais, a mieux réussi dans la correction du dessin et les figures isolées que dans de grandes compositions. Ses meilleurs morceaux sont un *Caractacus*, et une statue de l'*Amour*, que Catherine II, impératrice de Russie, acheta en 1781.

* BANKS (Sir Joseph), célèbre naturaliste anglais, né à Reresby-Abbey, en Lincoln-shire, le 13 décembre 1743. Au sortir de l'université d'Oxford, il alla visiter les côtes de Terre-Neuve et de Labrador, d'où il rapporta une collection d'objets d'histoire naturelle. En 1768, il fut choisi pour être du nombre des savants qui suivirent Cook dans son voyage à O-Taïti. Revenu trois ans après en Angleterre, il ne fit qu'un court séjour dans sa terre natale. Il se hasarda à tenter de nouvelles découvertes, et partit pour l'Islande. De retour de ce voyage, qui fut le dernier qu'il entreprit, il se fixa à Londres, devint membre de la Société royale, et peu après en fut élu président. Le roi Georges III le créa chevalier de l'ordre du bain et membre du conseil privé. Quoique Banks ait joui d'une grande considération durant sa vie, il n'a pas laissé d'ouvrage important sur la partie de la science qu'il cultiva; nous n'avons de lui que quelques *Mémoires* et un *Essai* sur la grotte de Staffa. Mais sa réputation est due à son amour pour la science, au patronage que sa fortune lui permettait d'exercer envers les savants, et à sa riche collection, qui est destinée à faire partie du Muséum britannique. Bancks mourut le 9 mai 1820. Il était membre correspondant de l'institut de France.

*BANNAKER (Benjamin), nègre du Maryland, mort en 1807, s'éleva par la seule force de son génie, et guidé par les livres de Ferguson et les tables de Tobie Mayer, aux hautes sciences de l'astronomie et des mathématiques, dont il s'occupa dans les moments de loisir que lui laissait la culture des terres. Il calcula et publia exactement pendant plusieurs années les *Éphémérides*, pour le Maryland et les états voisins.

*BANNELIER (Jean), avocat au parlement de Bourgogne, et doyen de l'université de Dijon, a donné: | *Introduction à l'étude des digestes*, Dijon, 1730, in-8°; | *Traités sur diverses matières du Droit français*, à l'usage du duché de Bourgogne, avec des Notes, Dijon, 1751, et années suivantes, 7 vol. in-12; | *Coutumes du duché de Bourgogne*, servant de suite aux "Traités du Droit français", etc., 1776, 1 vol. in-12; | *Traité politique et économique des Cheptels*, Dijon, 1766, in-12. Il est aussi l'auteur des Notes dans le premier volume des "Arrêts notables du parlement de Dijon", par F. Perrier. Enfin il a été l'é-

diteur des "Traités" de Davot, sur diverses matières de droit, suivant l'usage du parlement de Bourgogne, 3 vol. in-12. Il y a joint des notes utiles. Nous avons encore de Bannelier une continuation de cet ouvrage en 5 vol., avec un autre volume publié en 1768, contenant la table générale des 8 vol. précédents.

BANNES (Dominique), jacobin espagnol, professeur de théologie à Alcalà, à Valladolid et à Salamanque, mourut à Medina del Campo, en 1604, âgé de 77 ans. Il fut le confesseur de sainte Thérèse. On a de lui un long *Commèntaire*, en 6 gros vol. in-fol., sur la "Somme" de saint Thomas, dont il défendit la doctrine avec chaleur. Il a aussi commenté Aristote. Il n'avait pas l'art d'écrire avec précision et avec goût. C'était un homme très-pieux. On le regarde comme le père de la fameuse prédétermination physique, système fort accrédité chez les dominicains, pour allier la liberté de l'homme avec la grâce et la prescience de Dieu.

*BAPTISTE, dit l'"Espagnol", carme, né à Mantoue en 1448, prieur général de l'ordre de Mont-Carmel, mourut en 1516, laissant en latin, 4 vol. de *Poésies*. On a traduit *la Parthénice Mariane*, Lyon, 1523, in-fol.; | *les Bucoliques en rimes françaises*, Paris, in-4°; | *la Complainte de vertu*, Paris, in-8°.

BAPTISTIN ou Battistino (Jean-Baptiste Struck, dit), musicien, né à Florence, mort vers 1740, a donné trois opéras, savoir : *Meléagre, Manto la Fée*, *Polydore*. Sa réputation est principalement fondée sur les *Cantates*. Celle de *Démocrite et Héraclite* est admirable par sa musique toute pittoresque. C'est lui qui le premier a fait connaître en France le violoncelle, instrument dont il jouait supérieurement.

*BAR (Dom J. de), bénédictin, mort à Paris dans le couvent des Blancs-Manteaux en 1767, coopéra, avec ses confrères Pradier et N. Jallabert, à l'ouvrage intitulé : *État de la France par les Bénédictins*, Paris, 1749, 6 vol. in-12.

*BAR (Jean-Louis de), savant baron du pays d'Osnabruck, né vers 1701, et mort le 6 août 1767, dans la 66e année de son âge, à son bien de Barenau, dans le même pays, était doyen d'âge de la cathédrale de Münden, et prevôt héréditaire du chapitre d'Osnabruck (titre sans doute attaché à sa famille). Il s'était principalement appliqué à la poésie française, et il y surpassa tous les Allemands qui s'en étaient occupés jusqu'à lui. Ses écrits sont: | *Épîtres diverses sur des sujets différents* (ouvrage en vers). Londres, 1740, in-12, 2 vol.; Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8°; traduites en allemand, mais avec des fautes nombreuses, Berlin, 1756, in-12; | *Consolations dans l'infortune*, poème en 7 chants. Hambourg et Leipsick, 1758, in-8°; | *Babioles littéraires et critiques*, en prose et en vers. Hambourg, 1761-1764, 5 vol. in-8°; | l'*Anti-Hegesias*, dialogue en vers sur le suicide. Hambourg, 1762, in-8°.

*BAR (Jean-Étienne), député à la convention par le département de la Moselle en septembre 1792, siégea toujours à la "montagne". Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans appel et sans sursis. Il fut envoyé en mission à

l'armée du Nord, puis nommé secrétaire de la convention après le 9 thermidor an III (27 juillet 1794). Le 6 brumaire an IV (28 octobre 1795), il entra au conseil des anciens avec les deux tiers des membres de la convention.

*BARABAND (Jacques), peintre de fleurs et d'animaux, né à Aubusson en 1772, mort en 1809, à Lyon, où il professait le dessin à l'école spéciale des arts, était l'élève du célèbre Malaine, peintre et dessinateur de la manufacture des Gobelins, et s'appliqua surtout à l'étude des oiseaux. Ce fut lui que Levaillant, célèbre naturaliste et voyageur, choisit pour son magnifique ouvrage. Cet habile artiste fournit également un grand nombre de dessins d'histoire naturelle pour la commission d'Egypte. Parmi ses autres chefs-d'œuvre, on remarque son magnifique plafond portatif, orné d'arabesques, sur les dessins de l'architecte Percier; et son dernier tableau d'oiseaux, que possède M. Dufresne.

BARABAS, insigne voleur, meurtrier et homme séditieux, que Pilate délivra à la prière des Juifs, préférablement à Jésus-Christ.

BARACH, 4e juge des Hébreux, gouverna ce peuple avec le secours de Débora, vainquit Sisara vers l'an 1286 avant J.-C., et délivra par là Israël de la servitude de Jabin, roi des Chananéens.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie. C'est un nom commun à plusieurs autres Juifs.

BARADAT, ou VARADET (Saint), solitaire du diocèse de Cyr, dont Théodoret fait mention, vivait dans une espèce de cage ouverte de toutes parts, de sorte qu'il était exposé à toutes les intempéries de l'air : ses vêtements étaient faits de peaux de bêtes sauvages. La singularité de cette pénitence le fit soupçonner d'ostentation et d'orgueil; mais la promptitude avec laquelle il obéit au patriarche d'Antioche, qui lui ordonnait de quitter sa demeure, prouve qu'il n'y tenait pas par des motifs humains. [Il demeura ensuite en plein air, les mains étendues vers le ciel, et quoique d'une santé faible, il pratiquait toutes les austérités des solitaires.] *Voyez* saint PATRICE, saint SIMÉON Stylite, saint DOMINIQUE Loricat.

*BARAGUAY (Thomas-Pierre), né aux environs de Rouen, entra de bonne heure dans la carrière des arts, et fit deux fois le voyage d'Italie. Nommé contrôleur des bâtiments au Luxembourg, il seconda Chalgrin dans le rétablissement du beau jardin de ce palais, l'un des ornements de la capitale. Il fut aussi adjoint à ce même architecte, lors de la reconstruction de l'Odéon, après son premier incendie. Devenu architecte du palais du Luxembourg, il exécuta le percement et la plantation de la grande avenue, qui ouvre un si beau point de vue de la face du palais sur l'Observatoire. C'est aussi lui qui fit exécuter, sur le plan qu'il en avait donné, l'isolement du palais du côté de l'ouest, où il pratiqua une entrée correspondante à celle dite de la "Cour des Fontaines"; enfin il arracha à la poussière des magasins une grande quantité d'ornements, de décors et de peintures qui, restaurés et assemblées avec goût, concourent heureusement à la décoration de l'intérieur du

palais. Son dernier travail est la restauration actuelle de l'Odéon. Baraguay mourut à Paris, le 17 août 1820, âgé de 72 ans.

*BARAGUEY D'HILLIERS (Louis), général français, né à Paris, en 1734, parvint successivement par sa valeur du grade de lieutenant du régiment d'Alsace à celui de général de division, et fit avec gloire les campagnes d'Allemagne et d'Italie. De retour en France, il y fut destitué, puis réintégré dans son grade après une entière justification de sa conduite. Élevé sous l'empire au rang de grand-officier de la Légion-d'Honneur, et de colonel-général des dragons, il rendit d'importants services dans la campagne d'Allemagne en 1805; plus tard, en Espagne; et en 1812, dans la malheureuse expédition de Russie, au retour de laquelle il mourut à Berlin.

*BARAHONA (Pierre), plus connu sous le nom de "Valdivisio", savant théologien espagnol, de l'ordre de saint François, dont on a divers ouvrages, mourut vers 1606.

*BARAILLON (Jean-François), médecin et juge de paix au Chambon, député à la convention en 1792, vota la détention de Louis XVI, non comme juge, mais comme homme d'état et par mesure de sûreté générale. Cependant, il présenta un plan de fête pour célébrer l'anniversaire du supplice du roi. Quelque temps après, il proposa pour sceau de l'état le bonnet et le niveau. Entré au conseil des cinq-cents, mais absent à l'époque du 18 fructidor, il écrivit pour engager ses collègues à frapper les "prêtres fanatiques", les "ci-devant nobles" et les "agens de Louis XVIII". Sa préoccupation était telle qu'il accusa Grégoire de fanatiser la France par ses nombreuses correspondances comme évêque. En 1799, élu membre du conseil des anciens, il parut se détacher de ses idées d'indépendance, surtout lorsqu'il vit les nouvelles tentives des jacobins du Manége. Après la révolution du 18 brumaire à laquelle il prit une part fort active, il devint membre du nouveau corps législatif, dont il fut nommé président en 1801, et il en fit partie jusqu'en 1806. Au retour de Buonaparte en 1815, il fut chargé de présider le collége électoral du département de la Creuse; cependant il ne fit pas partie de la chambre des représentants. Il a fait des *Recherches sur plusieurs monuments celtiques et romains du centre de la France*, Paris, 1806, in-8°, et un *Mémoire sur les ruines et les monuments d'une ancienne ville appelée aujourd'hui Toull*, située dans le département de la Creuse. Ce *Mémoire* se trouve dans le tome 5 du "Recueil de l'institut", section de la littérature et des beaux-arts.

*BARANOWSKI (Albert), théologien polonais, mort en 1615, archevêque de Gnesne, est auteur de : *Concilium provinciale regni Poloniæ, celebratum anno* 1607, Cracovie, 1611; | *Synodus diœcesana Gnesnensis, habita anno* 1612, Cracovie, 1612, etc.

*BARANTE (BRUGIÈRES DE), père de l'auteur de la "Littérature française, dans le XVIIIe siècle", et de l'"Histoire des ducs de Bourgogne", ancien préfet de Genève, a publié : | une *Géographie élémentaire*, assez estimée, et réimprimée plusieurs fois à Clermont-Ferrand; |

une *Introduction à l'étude des langues*, 1792, in-8°. Il a en outre fourni à la "Biographie universelle" quelques articles philosophiques, entre autres ceux de *Théodore de Bèze*, de *Jean Calvin*, du chancelier *Duprat*, etc. Il mourut en 1812.

BARANZANO (Redemptus), religieux barnabite, né à Serravalle, dans le Piémont, en 1590, professeur de philosophie et de mathématiques à Annecy, vint à Paris, où il se distingua comme philosophe et comme prédicateur. C'est un des premiers qui eut le courage d'abandonner Aristote. Il mourut à Montargis en 1622. Nous avons de lui : | *Campus philosophicus*, in-8°; | *Uranoscopia, seu universa doctrina de Cœlo*, 1617, in-fol.; | *de novis Opinionibus physicis*, in-8°.

BARATIER (Jean-Philippe), naquit à Schwabach, le 19 janvier 1721, dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. Dès l'âge de quatre ans, il parlait, dit-on, le latin, le français et l'allemand. On ajoute qu'il apprit le grec à six. Il était si versé dans l'hébreu à dix ans, qu'il traduisait la Bible hébraïque sans points, en latin ou en français, à l'ouverture du livre. Il donna, en 1730, une *Notice* de la grande Bible rabbinique, en 2 vol. in-fol.; et trois ans après, l'*Itinéraire de B. de Tudèle*, de l'hébreu en français, 2 vol. in-8°, 1734. Il proposa à l'académie de Berlin, pour trouver la longitude sur mer, un moyen qui ne fut pas goûté, et vint ensuite lui-même dans cette ville. Passant à Halle avec son père, en 1735, le chancelier Luduwig lui offrit de le faire recevoir gratis maître-ès-arts. Baratier, flatté de cette proposition, composa 14 thèses, qu'il fit imprimer la même nuit, et les soutint le lendemain en public pendant trois heures. L'académie l'agrégea solennellement au nombre de ses membres. Il fut présenté au roi de Prusse comme un prodige d'érudition. Ce prince, qui se prévenait aisément contre les hommes à grand bruit, le regarda comme une jolie chose, et n'en fit pas plus de cas que du flûteur de Vaucanson; il savait que, dans les opérations de ces savants précoces, il y avait pour l'ordinaire beaucoup de charlatanerie de la part de ceux que leur célébrité intéresse, et beaucoup de crédulité de la part du public. Ce qui prouve qu'il ne s'est pas trompé, c'est que tous les ouvrages qu'on attribue à Baratier, et dont la lecture extasiait, sont tombés dans le plus profond oubli, et que peu de gens s'avisent de citer le jeune "omniscius", ni en matière d'érudition, ni en matière de philosophie, ni en matière de mathématiques, ni en matière d'astronomie, quoiqu'il ait écrit sur toutes ces sciences. Frédéric lui demanda s'il savait le droit public? Le jeune homme étant obligé de convenir que non : « Allez l'étudier, lui dit-il, avant de vous donner pour savant. » Baratier y travailla si fort, renonçant à toute autre étude, qu'il soutint une thèse sur le droit public au bout de quinze mois. Mais il mourut peu de temps après à Halle, en 1740, âgé de 19 ans, 8 mois et 7 jours. (*Voyez* HEINECKEN Chrétien-Henri, CANDIAC.)—Le père de Baratier fut pasteur de l'église française à Schwabach, et ensuite de celle de Halle. Il était sorti de

France pour avoir la liberté de professer la religion de Calvin.

*BARATTIERI (Charles), cadet de l'illustre famille des comtes de ce nom, naquit à Plaisance, vers l'année 1738, et y mourut, vers 1806. Il possédait les langues grecque, latine, allemande, française et anglaise : il n'a écrit que dans la sienne. Il avait étudié avec le même succès les mathématiques et le dessin. Il visita l'Allemagne, la Prusse, la France et l'Angleterre. C'est dans cette dernière contrée, à la vue du tombeau de Newton, qu'il sentit qu'il était né pour les sciences physiques. Il donna plusieurs *Dissertations* très-savantes sur différents sujets; mais il abandonna, sans réflexion, le système du philosophe anglais. Il se crut bientôt autorisé à adopter l'opinion de Dufay et de plusieurs autres anti-newtoniens, qui réduisirent les couleurs solaires à trois. Il développa ses opinions dans une Dissertation imprimée à Plaisance, sous ce titre : *Conghiettura sulla superfluità della materia colorata o, de' colori nella luce, e del supposto intrinseco suo splendore*. Il s'efforce d'y démontrer, avec autant de précision que de talent, qu'on ne peut admettre des couleurs et une splendeur inhérentes à la lumière; il explique comment elle doit agir sur l'organe de la vue, et passe enfin à prouver que toutes les couleurs sont plus ou moins composées. L'auteur soutint savamment ses idées par plusieurs *Mémoires*, imprimés séparément, ou insérés dans les "Opuscoli scelti di Milano".

BARAZE (Cyprien), jésuite, célèbre missionnaire des Moxes, peuples alors presque inconnus de l'Amérique méridionale vers le 13e degré de latitude. Ce zélé religieux, se faisant tout à tous, rendit toutes sortes de services à ces sauvages pour les gagner à J.-C.; il commença par les rassembler en société, leur apprit à faire de la toile, et à exercer les arts les plus nécessaires à la vie; et, pour pourvoir à leur subsistance, il entreprit le voyage de Sainte-Croix de la Sierra, d'où il amena, aidé de quelques Indiens, deux cents vaches et taureaux. Il bâtit une église, et en civilisant cette nation, il lui enseigna la science du salut. Ses travaux apostoliques ne se bornèrent pas à ces peuples, il en chercha d'autres inconnus; il en trouva de si barbares qu'ils poursuivaient les hommes comme on poursuit les bêtes fauves à la chasse; il parvint à les adoucir et à les soumettre au joug de J.-C. Avançant toujours dans les terres par des travaux et des fatigues incroyables, à mesure qu'il faisait des conquêtes pour la religion, il trouva des sauvages qui se jetèrent sur lui, le percèrent de coups et lui fendirent la tête, le 15 septembre 1702, dans sa 61e année, après plus de 27 ans de travaux apostoliques. (*Voyez* la relation de la vie et de la mort de ce missionnaire dans les "Lettres édifiantes", tom. 8, nouvelle édit., et tom. 10, anc. édition.)

* BARBA (Pompée DELLA), né à Pescia en Toscane, mort en 1582, et médecin du pape Pie IV, se rendit recommandable par son érudition. Il ajouta un très-bon *Commentaire* au Traité de Cicéron sur la Rhétorique.

*BARBA (Pierre), premier médecin de Philippe IV en 1621, publia, sur l'emploi du quin-

quina, un traité sous le titre de *Vera praxis de curatione tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur Hispani medici à calumniis*, etc., Séville, 1642, in-4°.

BARBA (Alvarès-Alonzo), curé de Saint-Bernard du Potosi, au commencement du XVIIe siècle, est auteur d'un livre fort rare, intitulé : *Arte de los metales*, Madrid, 1640, in-4°. Il a été réimprimé en 1729, in-4°, et l'on a joint à cette édition le "Traité" d'Alonso-Carillo Lasso, sur les anciennes mines d'Espagne, imprimé auparavant à Cordoue, en 1624, in-4°. Il y a un "Abrégé de Barba", en français, 1 vol. in-12, 1730, auquel on a joint un "Recueil" d'ouvrages sur la même matière, aussi in-12, qui le font rechercher. Fourcroy cite son travail avec éloge.

*BARBA (Jean Sanchez), sculpteur, né en 1615 dans les montagnes de Burgos, mort à Madrid en 1670. Parmi ses ouvrages, on remarque son fameux *Christ agonisant*.

BARBADILLO (Alphonse-Jérôme DE SALAS), né à Madrid, mort vers 1630, composa plusieurs *Comédies* très-applaudies en Espagne. Son style pur et élégant contribua beaucoup à perfectionner la langue espagnole; il avait quelque chose de l'urbanité romaine. Ses pièces de théâtre sont pleines de morale et de gaieté. On a encore de lui : *Aventuras de D. Diego de Noche*, 1624, in-8°.

*BARBADINO, savant portugais du XVIIIe siècle, publia à Paris, en 1746, un écrit sur l'état de la littérature en Portugal. Cet ouvrage fut critiqué sévèrement par un jésuite portugais, et défendu par dom Joseph de Maymo.

* BARBANÇOIS (Charles Hélion, marquis DE), agronome éclairé, auquel nous sommes redevables de plusieurs améliorations dans le plus utile de tous les arts, naquit au château de Villegongis en Berri, le 17 août 1760, et y mourut le 17 mars 1822. M. Bonneau a publié "Notes sur la vie de M. de Barbançois", Châteauroux, in-8° d'une feuille trois quarts. Il y est dit que de Barbançois a écrit sur la législation, la politique, les finances, l'éducation, les ressources de la France, etc. La "Bibliographie de la France", 1823, pages 246 et 280, a donné la liste de ses écrits. Elle renferme 17 articles assez peu importants, et qui feraient à peine un volume.

*BARBANÈGRE (Le baron), général de brigade, né le 22 août 1772, à Pontacq, petite ville du Béarn, entra d'abord dans la marine. En 1793, il prit du service dans l'armée de terre, et devint colonel du 48e régiment de ligne. Barbanègre se distingua aux batailles d'Austerlitz et d'Iéna, par une bravoure qui contribua à leurs succès. Pendant la campagne de Pologne, il s'empara de la forte position de Nazielsk, vainement attaquée à plusieurs reprises par des corps de dragons, et se battit à Eylau à la tête de son régiment, avec une division dont il remplaça le commandant mis hors de combat. Nommé général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1809, sous le maréchal Davoust, avec lequel il assista aux batailles d'Eckmüll, de Ratisbonne et de Wagram en 1810. Commandant de Cuxhawen, on

le chargea de faire fortifier la côte de l'Elbe et de s'emparer de l'île de Newerck dont les Anglais avaient fait un entrepôt de marchandises prohibées en France, qu'ils parvenaient à jeter dans la ville de Hambourg. Prévenus du projet du général Barbanègre, les Anglais n'attendirent point les troupes françaises, et l'île fut occupée sans coup férir. Barbanègre fit la campagne de 1812; il commanda plusieurs villes prises sur l'ennemi, et ce soldat, qui semblait n'avoir d'autre talent que celui de l'épée, avait acquis une telle connaissance de l'administration, qu'on le trouvait toujours prêt à créer des ressources là où il n'en existait pas. Pendant la retraite, Barbanègre faisait partie de cette arrière-garde qui s'immortalisa à Krasnoé et au passage du Borystène. Blessé grièvement dans cette dernière affaire, il se rendit néanmoins à Stettin, où il forma un corps de troupes dont il se servit pour défendre cette place, qui résista pendant toute la campagne de 1813. Rentré en France après la paix, il reçut du gouvernement royal le titre de chevalier de Saint-Louis. Il reprit les armes en 1815 sous les ordres du général Lecourbe, qui lui confia la défense d'Huningue. Barbanègre comparut, à l'occasion de cette défense, devant un conseil d'enquête convoqué à Strasbourg en 1815, et qui déclara à l'unanimité que le général était exempt de reproches. Depuis cette époque, Barbanègre vécut à Paris sans emploi. Il y mourut dans le mois de novembre 1830.

*BARBARIGO (Grégoire), cardinal en 1660, institua à Padoue un séminaire pour les jeunes ecclésiastiques, le dota, et le pourvut d'habiles maîtres pour les langues grecque, latine, hébraïque, chaldaïque, arabe, syriaque. Il monta aussi une imprimerie garnie de caractères pour toutes ces langues. — Cordara a publié la "Vie" d'un autre cardinal de cette famille, auteur de livres de piété.

BARBARO (François), noble Vénitien, né à Venise vers l'an 1398, ne se distingua pas moins par son goût pour les belles-lettres, que par ses talens pour la politique et les négociations. Il fut employé plusieurs fois dans les affaires publiques de sa patrie, à laquelle il rendit des services signalés. Étant gouverneur de Brescia en 1438, lorsque cette ville fut assiégée par les troupes du duc de Milan, il la défendit avec tant de courage, qu'après un long siége les ennemis furent obligés de se retirer. Il fut fait procurateur de Saint-Marc en 1452, et mourut en 1464. Il possédait fort bien les langues grecque et latine; il avait été disciple, pour la première, du célèbre Guarino Véronèse, et non de Chrysoloras, comme l'a dit Fabricius. On a de cet homme illustre plusieurs ouvrages en latin, dont le plus connu est un traité *de Re uxoria*, Amsterdam, 1639, in-16; traduit en français sous le titre : *de l'État du Mariage*, par Claude Joly, chanoine et chantre de Notre-Dame, Paris, 1667, in-12. C'est un écrit moral qui renferme de très-bons avis. Il parle à la fin de l'éducation des enfants. On peut compter encore au nombre de ses ouvrages, l'*Histoire du siége de Brescia*, dont on vient de parler, laquelle, quoique sous un autre nom, passe assez généralement pour avoir été écrite

par lui. Elle fut imprimée pour la première fois à Brescia, en 1728, in-4°, sous ce titre : *Evangelistæ Manelmi Vicentini commentariolum de obsidione Brixiæ, anni* 1438. Le cardinal Quirini a publié ses *Lettres* et sa "Vie", sous le titre de "Gesta et Epistolæ Francisci Barbari".

BARBARO (Hermolaüs), petit-fils du précédent, naquit à Venise l'année de la mort de son grand-père. Il fut auteur dans un âge où l'on est encore au collége, à 18 ans. Les Vénitiens lui donnèrent des commissions importantes auprès de l'empereur Frédéric III et de Maximilien son fils. Il fut ensuite ambassadeur à Rome. Innocent VII le nomma au patriarcat d'Aquilée; mais le sénat, irrité de ce qu'Hermolaüs avait accepté cette dignité, contre la défense expresse faite à tous les ministres de la république de recevoir aucun bénéfice, lui défendit de profiter de cette nomination, sous peine de voir ses biens confisqués. Hermolaüs, qui ne voulait pas renoncer à son patriarcat, mourut à Rome dans une espèce d'exil en 1493. Il avait été désigné pour le cardinalat. On a de lui | des *Paraphrases* sur Aristote; | une *Traduction* de Dioscoride avec des notes; | et des *Exercitationes* sur Pomponius Mela et sur Pline le naturaliste, dans lesquelles il corrigea pour le premier 300 passages, et près de 5,000 pour le deuxième; mais, en voulant trop corriger, il en corrompit plusieurs dont il avait mal saisi le sens. Cet ouvrage est en deux parties, Rome, 1492 et 1493, in-fol.

* BARBARO (Josaphat), négociateur et voyageur vénitien, mort en 1494, remplit avec distinction en Asie diverses missions importantes pour sa patrie, et publia à son retour la *Relation* de ses voyages en Perse et dans les Indes, Venise, 1545, et dans la "Collection" de Ramusio; on y trouve des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs.

BARBARO (Daniel), neveu d'Hermolaüs, et coadjuteur du patriarcat d'Aquilée, né en 1513, se distingua par son savoir et par sa capacité dans les affaires publiques; il fut choisi, en 1548, par le sénat de Venise, pour être ambassadeur de la république en Angleterre, où il resta jusqu'en 1551. Il mourut en 1570, et laissa plusieurs ouvrages estimés dont les principaux sont: | un *Traité de l'Éloquence*, en forme de dialogues, imprimé à Venise en 1557, in-4°; | *Prattica della Perspettiva*, Venise, 1568, in-fol.; | une *Traduction italienne* de Vitruve, avec des *Commentaires*, Venise, 1556, in-fol., avec figures en bois, très-belle édition; | une Édition de Vitruve avec des *Commentaires* en latin, Venise, 1567, in-fol., avec figures, préférable à toutes les éditions italiennes. Bayle, et plusieurs autres lexicographes qui l'ont suivi, se sont trompés sur les époques de la naissance et de la mort de cet homme illustre, ainsi que sur ses ouvrages.

* BARBAROUX (Charles), député de Marseille à la convention, fit éclater sa haine pour la royauté à la journée du 10 août, et dans l'acte d'accusation qu'il lut lors du procès de Louis XVI. Ami intime du ministre Roland, il dénonça la faction des orléanistes et les prétentions de

Robespierre à la dictature. Il eut le courage d'accuser les Jacobins eux-mêmes de n'accorder les grades militaires qu'à leurs partisans. Il appartenait au parti des girondins, et lorsqu'ils succombèrent le 31 mai 1793, il aima mieux se faire arrêter que de donner sa démission. Il s'évada de la prison où il était renfermé, s'enfuit dans le département du Calvados qu'il essaya, mais en vain, de soulever, s'embarqua à Quimper pour Bordeaux, où, ayant été reconnu, il fut arrêté et guillotiné le 25 juin 1793. Barbaroux, jeune et ardent, capable de grandes vertus ou de grands crimes, a laissé à la postérité un nom flétri. Madame Roland, dans ses "Mémoires", dit qu'il était aussi beau qu'Antinoüs, faible mérite à côté de si effrayantes erreurs.

*BARBATO (Saint), premier évêque de Bénévent, fut l'apôtre des Lombards.

*BARBAULD (Anna-Lætitia AIKIN), sœur du critique Aikin, née vers 1765, épousa Rochemont Barbauld, ministre dissident, maître d'école à Palgrave. Restée veuve, elle continua d'habiter Stokenington, où son mari était mort. Il y a dans tous ses ouvrages de l'imagination, de la sensibilité. Ses *Poésies*, dont l'harmonie sonore rappelle quelquefois Claudien, ont eu cinq éditions successives. Parmi ses nombreux ouvrages sur la religion, l'éducation et la politique, on distingue : | les *Dialogues sur l'Histoire naturelle ;* | les *Pensées extraites de Job ;* | et les *Hymnes en prose pour les enfants*. Elle publia en 1812 un poème dans le genre de lord Byron, intitulé *Mil huit cent onze*, où la bizarrerie du cadre est rachetée par la hardiesse des pensées. Elle a présidé, en outre, à plusieurs éditions recherchées d'Akenside, de Collins, etc., et à un recueil intitulé : "English novellists" : ce sont les Smollet, les Johnson, les Fielding, dont mistriss Barbauld a réuni les productions légères et piquantes, dans cinquante volumes in-12. Elle a rédigé les *Notices biographiques* qui accompagnent ces ouvrages, et les a fait précéder d'un *Essai sur les Romans*, l'un des meilleurs morceaux de la critique anglaise. Une autre collection est le *Choix des feuilles d'Addison, Johnson, Steele,* etc., qu'elle a publié en 1806, 3 vol. La *Correspondance*, *la vie et l'examen des ouvrages de Samuel Richardson*, 6 vol. in-8° (1804), est un des exemples les plus remarquables de cette prolixité biographique, devenue si commune en Angleterre; Leuliette en a donné une "Traduction" française. On a oublié dans toutes les biographies de donner le titre d'un des plus singuliers ouvrages de mistriss Barbauld : *les Péchés du gouvernement sont les péchés du peuple*, pensée profondément vraie.

* BARBAULT (Louis), peintre et graveur français, mort à Rome en 1766. On distingue parmi ses œuvres le *Martyre de saint Pierre*, d'après Pierre Subleyras.

*BARBAULT (J.), architecte du XVIIIe siècle, publia plusieurs recueils estimés d'architecture, tels que : *Les plus beaux monuments de Rome ancienne et de Rome moderne*, Rome, 1763 et 1778, in-fol., avec l'explication des planches; | *Recueil* de divers autres monuments de l'Italie, en

166 planches, avec l'explication, Rome 1770, in-fol.; *Monuments antiques, égyptiens, grecs, romains et étrusques*, Rome, 1783, 94 planches in-fol.

* BARBAULT (Antoine-François), né à Paris où il mourut en 1784, fut célèbre dans l'art des accouchements. Il reste de lui : | *Splanchnologie*, 1739, in-12; | *Principes de la Chirurgie*, in-12; | *Cours d'Accouchement*, 1775, 2 vol. in-12.

* BARBAY (Pierre), né à Abbeville, professeur célèbre de philosophie en l'université de Paris, où il mourut en 1665, publia : | *In universam Aristotelis philosophiam commentarii*, Paris, 1680, 6 vol. in-12; | *Compendium theologiæ*, Paris, 1685, in-12. Il ne fallait que savoir cet ouvrage pour être reçu maître-ès-arts.

BARBAZAN (Arnauld-Guillaume DE), chambellan du roi Charles VI, et général de ses armées, honoré par son maître du beau titre de "Chevalier sans reproche", vainquit le chevalier de l'Escale dans un combat singulier, donné en 1404 à la tête des armées de France et d'Angleterre. Charles VI lui fit présent d'un sabre, après sa victoire, avec cette devise : "Ut casu graviore ruant". Ce héros, trop peu connu, défendit Melun contre les Anglais. Il mourut en 1432 des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Belleville, près de Nanci. On l'enterra à Saint-Denis auprès de nos rois, comme le connétable Du Guesclin dont il avait eu la valeur. Charles VI lui permit de porter les trois fleurs de lis de France sans brisure, et lui donna dans des lettres-patentes le titre de "Restaurateur du royaume et de la couronne de France".

BARBAZAN (Etienne), né à Saint-Fargeau, en Puisaye, diocèse d'Auxerre, l'an 1696, passa toute sa vie à lire les anciens auteurs français, et mourut à Paris en 1770, après avoir publié : | *Contes et fabliaux des poètes français* des XIIe et XIIIe siècles, 1766, 3 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'une dissertation sur les poètes dont il présente les ouvrages, et suivi d'un vocabulaire; | *Ordene de chevalerie*; c'est un recueil de plusieurs anciens contes, avec une dissertation sur la langue française et un petit glossaire; | *le Castoyement*, ou *Instruction d'un père à son fils*, 1760, in-8°, précédé d'une dissertation sur la langue celtique; | *Observations sur les étymologies*, avec un vocabulaire à la fin. Il a été éditeur, avec l'abbé de la Porte et Graville, du "Recueil alphabétique", depuis la lettre C jusqu'à la fin de l'alphabet. Cet ouvrage, trop long de moitié, avait été commencé par l'abbé Pérau; il est en 24 vol. in-12, 1745 et années suivantes. Il y a des pièces qu'on trouverait difficilement ailleurs.

BARBE (Sainte), vierge célèbre par la fermeté de sa foi, était fille de Dioscore, un des plus furieux sectateurs du paganisme. Ce père barbare n'ayant pu, ni par caresses ni par menaces, lui faire abandonner la foi de Jésus-Christ, lui trancha lui-même la tête; Métaphraste croit que ce fut à Héliopolis, mais il y a apparence que c'est à Nicomédie. Quelques auteurs ont cru que cette sainte avait souffert sous l'empereur Maximien, d'autres sous Maximin, qui

succéda à Alexandre-Sévère vers l'an 240. En général, les circonstances de ce martyre ne sont pas bien constatées, mais il est en lui-même incontestable; le culte que l'Église rend à cette sainte en est un monument subsistant. [Le "Martyrologe romain", qui fait mention de sainte Barbe au 4 décembre, dit qu'elle souffrit à Nicomédie sous Maximin.] (*Voyez* sainte CATHERINE.)

*BARBE, prêtre de la Doctrine chrétienne, auteur | de six livres de *Fables nouvelles*, 1762, in-12; | de *Fables et contes philosophiques*, 1776, in-12, périt victime des massacres de septembre 1792.

*BARBÉ (J.-B.), graveur flamand, prit le genre de Van-Dyck; sa *Sainte Famille*, d'après Rubens, passe pour son chef-d'œuvre.

* BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris en 1710, mort en 1781; écrivit une *Vie du diacre Pâris*, et travailla pendant plusieurs années avec Buache le géographe. On lui doit une *Mappe monde historique*, qui présente d'un coup d'œil toutes les révolutions de chaque état. Il donna des éditions nouvelles des "Tablettes chronologiques" de Lenglet-Dufresnoy, et de la "Géographie moderne" de Lacroix.

*BARBEAU DUBARRAN, député à la convention en 1792, vota la mort de Louis XVI sans appel, devint président de la société des jacobins, et fut constamment le champion de l'anarchie. Ce fameux démagogue eut part, néanmoins, au renversement de Robespierre. Il fut ensuite impliqué dans la révolte du 20 mai 1795; mais il échappa grâce à l'amnistie du 16 octobre. Rentré depuis dans l'obscurité, il n'en sortit qu'en 1816. L'ordonnance contre les régicides l'ayant forcé de quitter la France, il mourut en Suisse en 1817.

*BABBERI (Philippe), dominicain de Syracuse, inquisiteur en Sicile et dans les îles de Malte et de Goze, est auteur d'un *Recueil d'observations sur les endroits de l'Écriture-Sainte que saint Augustin et saint Jérôme ont expliqués différemment*, et de quelques autres ouvrages dont le plus intéressant est: *de animarum Immortalitate*. Tous ses ouvrages ont été imprimés en 1500. Il vivait après le milieu du XVe siècle.

BARBERINO (François) naquit à Barberino en Toscane, l'an 1264. C'est de lui que sont descendus les Barberins, maison illustre d'Italie. François alla s'établir à Florence, où il acquit beaucoup de gloire par ses talents pour la jurisprudence et pour la poésie. Il y mourut en 1348. Nous avons de lui un poëme italien intitulé: *Documenti d'amore*, imprimé à Rome avec de belles figures en 1640, in-4°. C'est un ouvrage moral qui ressemble par le titre à l'"Art d'aimer" d'Ovide, mais qui respire la sagesse et les bonnes mœurs.

BARBERINO. L'histoire fait mention de plusieurs hommes illustres dans cette famille. 1° François, cardinal et neveu du pape Urbain VIII, légat en France et en Espagne, père des pauvres et protecteur des savants, mort en 1679; 2° Antoine, son frère, cardinal et camerlingue de l'église romaine, généralissime

de l'armée papale contre les princes ligués, grand-aumônier de France où il s'était réfugié après l'élection d'Innocent X, ennemi des Barberins, mort archevêque de Reims en 1671.

BARBEROUSSE Ier (Aruch), surnommé "Barberousse," de la couleur de sa barbe, originaire de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, Sicilien selon d'autres, se rendit maître d'Alger, et se plaça sur le trône. Il déclara ensuite la guerre au roi de Tremecen, le vainquit en différentes occasions; mais il fut tué dans une embuscade. Etant poursuivi par les Espagnols, il employa, pour favoriser sa fuite, le même expédient dont se servit autrefois Mithridate, roi de Pont. Il fit semer dans le chemin son or, son argent, sa vaisselle, pour amuser les chrétiens et avoir le temps de se sauver. Mais les Espagnols, méprisant ses perfides richesses, le joignirent de près; il fut obligé de faire face, et après avoir combattu avec furie, il fut tué l'an 1518. Barberousse exerça bien des brigandages sur mer et sur terre, et se fit redouter partout.

BARBEROUSSE II, (Chérédin), frère et successeur du précédent dans le royaume d'Alger, général des armées navales de Soliman II, qui l'opposa au fameux Doria. Il s'empara de Tunis en 1535; mais il en fut chassé par Charles-Quint, qui rétablit Mulei-Hassen. Il dévasta la Sicile, se joignit à la flotte de France pour assiéger Nice en 1543, et mourut à Constantinople en 1547, âgé de 80 ans. On a publié sa "Vie," Paris, 1781, in-12. [Selon l'auteur, Barberousse serait né en France de la famille d'Authon, établie en Saintonge; abjurant sa religion, il se serait associé à des corsaires dont il serait devenu le chef, ce qui l'aurait conduit au poste d'amiral des Turcs. De Thou, contemporain de ce personnage, et qui en parle, ne fait pas mention de cette anecdote peu vraisemblable.] Quoi qu'il en soit, Barberousse montra de grands talents pour la guerre : ses actions demanderaient qu'on le mît au nombre des hommes illustres; mais les crimes que son caractère naturellement féroce lui fit commettre révoltent la nature et rendent sa mémoire odieuse. Il faisait périr ses victimes sans répugnance et sans remords; il traitait ses esclaves avec la dernière dureté. Avec cela, il était jusque dans l'extrême vieillesse le plus luxurieux des hommes. Une multitude de femmes ne pouvait lui suffire, nouvelle preuve des rapports intimes de cette passion avec la cruauté. Elles se sont presque toujours réunies dans les monstres qui ont désolé l'humanité. La luxure conduit naturellement l'homme à ne regarder ses semblables que comme de vils instruments de ses brutales jouissances, et éteint dans son ame corrompue tout germe de sensibilité. (*Voyez* NÉRON.)

* BARBÉSIEUX (Louis-François-Marie LE TELLIER, DE), secrétaire d'état de la guerre sous Louis XIV, naquit à Paris en 1668, du marquis de Louvois, dont il était le troisième fils. Il n'avait encore que 23 ans lorsqu'il fut appelé à remplacer son père. Quoiqu'il eût à diriger une administration où Louvois avait épuisé toutes les ressources, il pourvut à l'entretien des armées d'Alle-

magne, de Flandre et de Piémont, et mit sur pied une armée de 100,000 hommes, à la tête de laquelle Louis XIV assiégea et prit Namur le 26 juin 1692. Le zèle du jeune ministre ne se soutint pas: l'amour des plaisirs lui fit négliger les affaires les plus importantes. Il mourut presque subitement à sa 33e année, le 5 janvier 1701. L'archevêque de Reims, en parcourant ses papiers, trouva cette note écrite de la main de son neveu : « J'aurai, à ma 33e année, une maladie dont je n'échapperai pas. » Barbésieux, héritier de la crédulité de son père pour l'astrologie, consultait souvent le père Alexis, cordelier, qui, connaissant sa conduite, avait là-dessus hasardé cette prédiction.

* BARBEU-DUBOURG (Jacques), médecin, né à Mayenne en 1709, mort à Paris le 14 décembre 1779, publia : | une *Gazette de médecine* dont les premières feuilles parurent en 1761 ; | le *Botaniste français*, 2 vol. in-12 ; | *Aphorismes de médecine*, 1780, in-12 ; | *Chronographie* avec une carte des révolutions des empires, in-12 ; | *Code de la raison humaine ;* Paris, 1774, in-8°, et 1789, in-12 ; | *Eloge du médecin Charles Gillet*, in-8° ; | *Petit calendrier de Philadelphie*. Lié avec Bolingbroke et Franklin, il traduisit les ouvrages de ce dernier en français avec M. L'Ecuy, ancien abbé de Prémontré. On a quelques *Lettres* de sa correspondance avec Franklin, dont il était la dupe.

BARBEY (Marc LE), médecin de Bayeux, mort vers 1600, préserva son pays de la peste, et ne voulut point secourir l'armée des ligueurs, affligée de ce fléau. On dit que ce trait d'inhumanité lui valut sous Henri IV la place de premier médecin ; mais c'est calomnier gratuitement la mémoire de ce prince.

BARBEYRAC (Charles), naquit en 1629 à Céreste en Provence, et prit à Montpellier le bonnet de docteur en 1649. Il mourut l'an 1699 dans cette ville, où il était établi depuis sa jeunesse. Il se fit un nom en France et dans les pays étrangers. Quoiqu'il eût embrassé la secte de Calvin, le cardinal de Bouillon lui donna le brevet de son médecin ordinaire, avec une pension de mille livres. Il n'employait que peu de remèdes, et n'en guérissait que plus de malades. Le philosophe Locke, ami de Sydenham et de Barbeyrac qu'il avait connu à Montpellier, disait qu'il n'avait jamais vu deux hommes dont les manières et la doctrine se ressemblassent davantage.

BARBEYRAC (Jean), neveu du précédent, et fils d'un ministre calviniste de Béziers, né dans cette ville en 1674, fut nommé à la chaire de droit et d'histoire de Lausanne en 1710, et ensuite à celle de droit public et privé à Groningue en 1717. Il traduisit et commenta le traité du "Droit de la nature et des gens" ; celui des "Devoirs de l'homme et du citoyen," par Puffendorf (imprimés à Londres, le premier en 1740, 3 vol. in-4°, le second en 1741, 2 vol. in-12), et l'ouvrage de Grotius sur les "Droits de la guerre et de la paix," Bâle, 1746, 2 vol. in-4°. Les notes dont il a enrichi ces traités seraient aussi estimées que la *Traduction*, si l'on y remarquait moins de prévention contre la religion catholique. On ne fait pas moins de cas de la

Version du "Traité" latin de Cumberland sur les lois naturelles, avec des notes, 1744, in-4°, ouvrage excellent, mais qui demande d'être médité. Il a aussi traduit plusieurs "Sermons" de Tillotson, et donné au public différents ouvrages de son propre fonds. Les principaux sont : | l'*Histoire des anciens traités qui sont répandus dans les auteurs grecs et latins jusqu'à Charlemagne*, in-fol., 2 part. 1739; | le *Traité du Jeu*, en 2 vol. in-8°; | *Traité de la morale des Pères*, in-4°, 1728, contre dom Ceillier qui avait réfuté ce que Barbeyrac en avait dit dans sa préface sur Puffendorf. Il s'élevait dans cette préface avec trop peu de ménagement contre les allégories que saint Augustin et d'autres Pères ont trouvées dans l'Ecriture (*V.* saint Grégoire-le-Grand.) Il n'est pas plus circonspect dans la défense qu'il en entreprit. Il y laisse paraître un si grand mépris pour les docteurs de l'Église, il parle avec tant de dédain de leur éloquence et de leur dialectique, que tout critique sensé en est révolté. Dom Ceillier le réfuta pleinement dans son "Histoire générale des auteurs sacrés." Il a encore été réfuté postérieurement par le protestant anglais William Reeves. Il mourut vers l'année 1747. Son style manque de grâce et de pureté, sa critique d'équité et de justesse. Son antipathie contre les Pères venait de ce qu'il les trouvait partout opposés aux dogmes des nouvelles sectes. Daillé, également embarrassé de cette opposition, a tâché aussi d'affaiblir leur autorité; mais il y a mis plus de modération et de décence. La manière dont Barbeyrac a parlé d'Abraham et d'autres hommes illustres, célèbres dans l'Écriture sainte pour leurs vertus et leur foi, montre qu'il était plutôt déiste que protestant, et autant ennemi de toute religion que de la religion catholique.

* BARBIÉ du Bocage (Jean-Denis), géographe, élève de d'Anville, né à Paris le 28 avril 1760, mort le 25 décembre 1825, fut, à partir de 1780, attaché au ministère des affaires étrangères; il entra en 1785 au cabinet des médailles de la bibliothèque du roi. Son premier travail est le *Recueil des cartes géographiques, plans, vues et médailles pour le voyage du jeune Anacharsis*, Paris, 1789. Arrêté en 1793, il dut sa liberté au courage d'une épouse dévouée. Il entra ensuite, en qualité de géographe, au ministère de l'intérieur, puis, en 1803, au ministère des affaires étrangères. Le 7 novembre 1807, il remplaça Anquetil à l'Institut, et fut nommé, en 1809, professeur de la faculté des sciences à l'académie de Paris, dont il se trouva le doyen en 1815. En 1809 encore, il fut nommé membre de la troisième classe de l'Institut de Hollande, et reçut, en octobre 1814, le ruban de la légion-d'honneur. En 1816, il entra à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et perdit à la même époque sa place au ministère des affaires étrangères. En 1821, il fonda, de concert avec plusieurs savants, la "Société de géographie". La liste des ouvrages de Barbier est très-considérable. Associé aux travaux de l'abbé Barthélemy, il fut aussi, pour la partie géographique, le collaborateur de Sainte-Croix, de Choiseul-Gouffier, de Pouqueville, etc. Outre son *Atlas d'A-*

nacharsis, qui sert encore maintenant de guide aux voyageurs, et qui a été traduit en diverses langues, il a publié | plusieurs *Cartes* et *Notices* pour le "Voyage pittoresque de la Grèce", du comte de Choiseul-Gouffier; | des *Cartes* et *Notes* pour plusieurs ouvrages de Sainte-Croix; | *Notices sur les îles Canaries et sur les îles des Navigateurs;* | des *Cartes et Notes pour l'expédition des Grecs et la retraite des Dix Mille;* | une *Notice sur le voyage de Chardin*, avec une *Carte* de sa route; quatre *Cartes* et *Notices de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'Inde,* et un *Plan de Gibraltar*, pour le "Tableau de la Grande-Bretagne", de Baërt; | une *Notice sur la vie et les ouvrages de d'Anville*, avec les changements qu'il y a faits; | une *Carte de l'Europe*, d'après les ordres du ministre de l'intérieur; | une *Traduction* des "Voyages dans l'Asie mineure et en Grèce", du docteur Chandler, 3 vol. in-8°, qu'il fit de concert avec l'abbé Servois; | un *Précis de géographie ancienne*, pour l'"Abrégé de la géographie" de Pinkerton et Walckenaër, 2 vol. in-8°; | plusieurs *Plans* pour le "Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore", etc., | et beaucoup d'articles dans le "Magasin encyclopédique", le "Mémorial topographique", le "Moniteur" et les "Mémoires de l'Institut".

BARBIER (Louis), plus connu sous le titre d'abbé de la Rivière, naquit à Montfort-l'Amauri, près de Paris, et y mourut en 1670. De professeur au collége du Plessis, il parvint à la place d'aumônier de Gaston, duc d'Orléans, et ensuite à l'évêché de Langres. Le cardinal Mazarin l'en gratifia, pour le récompenser de ce qu'il lui découvrait les secrets de son maître. Barbier avait obtenu une nomination au cardinalat, mais elle fut révoquée. On dit que c'est le premier ecclésiastique qui osa porter la perruque. Il laissa, par son testament, cent écus à celui qui ferait son épitaphe. La Monnaie lui fit celle-ci :

Ci-gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Barbier avait gagné les bonnes grâces de Gaston, duc d'Orléans, par des bassesses d'esclave, et par la répétition des bouffonneries de Rabelais, qu'il lisait plus que son bréviaire.

BARBIER (Marie-Anne), née à Orléans, cultiva la littérature et et la poésie, et vint se fixer à Paris, où elle publia plusieurs *Tragédies* en un vol. in-12. [Elle a donné plusieurs *Opéras*, qui ont été représentés.] On a dit qu'elle n'était que le prête-nom de l'abbé Pellegrin, mais on s'est trompé. Mademoiselle Barbier avait des talents et des lumières, et l'abbé Pellegrin ne fut jamais que son conseil et son censeur. Elle mourut en 1742. Sa poésie est faible.

* BARBIER (Antoine-Alexandre), naquit à Coulomniers, le 11 janvier 1765. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir étudié au collége de Meaux, puis à Paris, et il devint vicaire de Dammartin. Séduit par les maximes de la révolution, il prêta le serment et fut nommé curé de la Ferté-sous-Jouarre. En 1794, il revint à Paris comme élève de l'école normale, et c'est vers cette

époque qu'il brisa ses anciens liens pour se marier. Nommé membre de la commission chargée de recueillir les livres des couvens pour les placer dans les bibliothèques publiques, Barbier devint, après le 18 brumaire, conservateur de celle du conseil d'état. Depuis la restauration, il obtint le titre d'administrateur des bibliothèques du roi, et on lui doit la création des collections de diverses résidences royales. Buonaparte, qui appréciait son goût et sa critique, lui demandait souvent des *Rapports* sur les ouvrages nouveaux. Bien qu'on ne fît pas moins de cas de ses connaissances sous la restauration, Barbier fut mis à la retraite en 1822. Il mourut d'un anévrisme, à Paris, le 6 décembre 1825, âgé de soixante ans. Sans entreprendre de l'excuser d'avoir trahi ses premiers vœux, en se mariant, nous croirons volontiers qu'il sollicita, après le concordat, une dispense pour son mariage. Il éleva ses enfants d'une manière chrétienne, et l'un d'eux reçut son éducation à Saint-Acheul. Sa femme, qui le précéda au tombeau, montra dans ses derniers moments les plus grands sentiments de piété; mais on dit que Barbier n'eut pas le temps de recevoir les derniers sacrements. On a de lui : | *Catalogue de la bibliothèque du conseil d'état*, Paris, 1800-1803, 2 vol. in-fol.; | *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Paris, 1806 et 1807, 4 vol. in-8°.; 2e édition, 1822 et années suiv. Cet ouvrage aurait un mériet réel, s'il ne s'y était glissé un grand nombre d'erreurs que la seconde édition n'a pu faire disparaître, et s'il avait été rédigé dans un autre esprit. L'auteur a adopté des opinions et des principes que les lecteurs orthodoxes ne sauraient approuver. | *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, Paris, 1807-1809-1810, 4 vol., de concert avec Desessarts; | *Dissertation sur soixante traductions françaises de l'Imitation de J.-C., suivie de considérations sur l'auteur de l'Imitation*, Paris, 1812; | *Supplément à la correspondance de MM. Grimm et Diderot*, Paris, 1814, 1 vol. in-8°.; | *Nouveau supplément au Cours de littérature de La Harpe*, Paris, 1818, in-8°.; | *Examen critique, et complément des dictionnaires historiques les plus répandus*, Paris, 1820, t. 1er. (A. J.), ouvrage nul; | *Examen des assertions hasardées de M. de La Harpe dans sa Philosophie du* XVIIIe *siècle*, inséré dans le « Magasin encyclopédique », an 1805, et depuis dans le *Nouveau supplément*, etc. On doit entr'autres à Barbier les éditions du « Voyage autour de ma chambre », suivi du « Lépreux de la cité d'Aost, par le comte Xavier de Maistre, Paris, 1817, et des « Considérations sur la France », du célèbre comte Joseph son frère. Barbier a travaillé au « Mercure de France », au « Magasin encyclopédique » et à la « Revue encyclopédique. » On a imprimé séparément quelques-uns de ses articles, par exemple : la *Notice raisonnée du catalogue manuscrit de la bibiothèque de l'abbé Gayet*, et la *Notice sur la vie et les ouvrages de Thomas Goujet, traducteur français du* XVIe *siècle*.

BARBIER D'AUCOUR (Jean), avocat au parlement de Paris, né à Langres vers 1641, de parents pauvres, se tira de l'obscurité par

ses talents. Il fut d'abord répétiteur au collége de Lisieux. Il s'adonna ensuite au barreau; mais, la mémoire lui ayant manqué dès le commencement de son premier plaidoyer, il promit de ne plus plaider, quoiqu'il eût pu le faire avec succès. Colbert le chargea de l'éducation de l'un de ses fils. Il fut reçu à l'académie française en 1683, et mourut d'une inflammation de poitrine en 1694, à 53 ans, regardé comme un des meilleurs critiques de son siècle. Il n'était point ami des jésuites, et la plupart de ses ouvrages sont contre cette société, ou contre les écrivains qui en étaient membres. Celui qui lui a fait le plus d'honneur est intitulé : *Sentiments de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène, par le père Bouhours, jésuite*, in-12. Ce livre a été souvent cité, et avec raison, comme un modèle de la critique la plus juste et la plus ingénieuse. D'Aucour y sème les bons mots et l'érudition, sans pousser trop loin la raillerie et les citations. Le jésuite Bouhours, quoique d'ailleurs homme d'esprit et bon écrivain, ne put se relever du coup que lui porta son adversaire. L'abbé Granet a donné, en 1730, une édition de cet ouvrage, à laquelle il a joint deux *Factums* qui prouvent que Barbier aurait été aussi bon avocat que bon critique. Les autres écrits de d'Aucour ne sont qu'un recueil de turlupinades; tels sont : les | *Gaudinettes;* | *l'Onguent pour la brûlure*, contre les jésuites; | *Apollon vendeur de mithridate*, contre Racine; | et deux *Satires* en mauvais vers. On ne comprend point comment il a pu railler si finement Bouhours, et si grossièrement les autres. On dit que sa haine contre les jésuites venait de ce que, se trouvant un jour dans leur église, où l'on avait exposé des tableaux énigmatiques pour être expliqués par les assistants, et donnant une explication qui paraissait trop libre, un de ces pères lui dit de se souvenir que « locus esset sacer ». D'Aucour, répondit tout de suite : « Si locus est sacrus, quare exponitis? » Cette épithète de « sacrus » courut à l'instant de bouche en bouche. Les régents la répétèrent, les écoliers la citèrent, et le nom d'avocat « Sacrus » lui resta.

* BARBO (Louis), fils d'un sénateur de Venise de la même famille que le pape Paul II, né en 1381, établit la réforme parmi les chanoines réguliers de St-Augustin, devint évêque de Trévise, et mourut dans cette ville en 1443. On a de lui des *Discours* et des *Méditations*.

* BARBO (Marie), cousin germain de Paul II, successivement patriarche d'Aquilée, évêque de Palestrine, et cardinal en 1467, remplit diverses négociations avec autant de sagesse que d'esprit.

BARBOSA (Arius), natif d'Aveiro, en Portugal, passa en Italie, où Ange Politien lui donna des leçons de grec. Il enseigna ensuite 20 ans à Salamanque avec succès. Le roi de Portugal le nomma précepteur des princes Alfonse et Henri. Nous avons de lui : | des *Poésies latines*, petit in-8°; | un *Commentaire* sur Arator, | et d'autres ouvrages. Il mourut dans un âge avancé en 1540.

BARBOSA (Pierre), né dans le diocèse de Brague en Portugal, premier professeur de droit dans

l'université de Coïmbre, quitta sa chaire pour être chancelier du royaume. Il mourut vers 1596, après avoir publié un *Commentaire* sur le titre du Digeste : « Soluto matrimonio, dos quemadmodum petatur », et autres *Traités* de droit, en 3 vol. in-fol.

BARBOSA (Emmanuel), avocat du roi de Portugal, mort en 1638 à 90 ans, est auteur du traité *de Potestate episcopi*, et de quelques autres livres. — BARBOSA (Augustin), fils du précédent, égala son père dans la connaissance du droit civil et canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento, dans la terre d'Otrante, en 1648. Il mourut l'année d'après. Nous avons de lui : | *de Officio episcopi*. On croit que Barbosa ne fit que corriger ce livre. On ajoute que son domestique lui apporta du poisson dans une feuille de papier manuscrit, que Barbosa courut tout de suite au marché pour acheter les cahiers d'où l'on avait titré cette feuille, et que ce manuscrit contenait le livre *de Officio episcopi* ; | le *Répertoire du droit civil et canonique* ; | *Remissiones doctorum super varia loca concilii Tridentini, etc.* L'inquisition de Rome a trouvé dans ces deux ouvrages des endroits qui les ont fait mettre à l'« index ». Il a publié un très-grand nombre d'autres ouvrages imprimés à Lyon, 1716, et années suivantes, 16 tomes in-fol.

* BARBOSA (Antoine), religieux portugais, missionnaire à la Cochinchine, a donné un *Dictionnaire* de la langue de ce pays, Rome, 1651, in-4°.

* BARBOSA (Dom Joseph), religieux portugais de l'ordre des théatins, membre de l'académie royale de l'histoire portugaise, et historiographe de la maison de Bragance, naquit à Lisbonne l'an 1674, et y mourut en 1750. Écrivain laborieux et savant, il laissa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Histoire des reines de Portugal*, Lisbonne, 1727, un vol. in-4° ; | *Archiathenæum lusitanum*, Lisbonne, 1733, 1 vol. in-4°. | On imprima après sa mort son *Histoire des ducs de Bragance*, et on allait la publier, lorsque l'incendie qui suivit le grand tremblement de terre du 1er novembre 1755, consuma toute l'édition. — * BARBOSA (Dom Vincent), autre théatin de Lisbonne, mort en 1711, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé : *Relation de la nouvelle mission de Borneo*, Lisbonne, 1692, in-4°.

* BARBOSA-MACHADO (Diégo), érudit portugais, membre de l'académie d'histoire de Lisbonne, publia une édition des « Mémoires du roi Sébastien », 4 vol. in-4°, et de la « Bibliothèque des auteurs portugais », 1741-1752, 4 vol. in-fol.

* BARBOT (Jean), voyageur français, employé jusqu'en 1682 par les diverses compagnies qui se succédèrent alors assez rapidement sous le nom de « Compagnies des Indes occidentales », fit en Afrique et aux Antilles, plusieurs voyages dans lesquels il recueillit les matériaux des ouvrages qu'il composa dans la suite. En 1685, il sortit de France, à cause de la révocation de l'édit de Nantes. Depuis lors il ne s'occupa qu'à rédiger l'histoire de ses voyages. Sa *Description des côtes occidentales d'Afrique et des contrées adjacentes* fut écrite d'abord en fran-

çais; il la traduisit ensuite en anglais. On la trouve dans la "Collection des voyages et navigations" de Churchill, Londres, 1732, 7 vol. in-fol. Barbot publia quelques années après, un *Supplément* divisé en deux parties. Il mourut en Angleterre l'an 1720.

BARBOU (Hugues), fils de Jean Barbou, quitta la ville de Lyon, où son père était imprimeur, pour se retirer à Limoges, où, l'an 1580, il imprima, en très-beaux caractères italiques, les "Épîtres de Cicéron à Atticus", avec les corrections et les notes de Siméon Dubois, lieutenant-général de Limoges. Cette édition est estimée de l'abbé d'Olivet. L'emblème de Barbou était une main tenant une plume, et un épi d'orge surmonté d'un croissant: la devise était "Meta laboris honor". Ses descendants continuèrent l'art de l'imprimerie, avec beaucoup de succès à Limoges. On doit à ceux de Paris de belles éditions des auteurs classiques.— [Un autre Hugues Barbou, neveu et successeur de G.-J. Barbou, mourut à Paris en 1808; ses héritiers vendirent son fonds à Auguste Delalain.]

* BARBOU (Gabriel), lieutenant-général, né à Abbeville le 21 novembre 1761, mort le 8 décembre 1827, s'enrôla comme soldat en 1789. Général de brigade dans l'armée de Sambre et Meuse, en 1797, il se distingua à l'affaire d'Hettersdorf. Sa campagne la plus glorieuse fut celle de 1799, dans la Nord-Hollande, sous le général Brune, à la suite de laquelle il fut nommé général de division. En 1801 on l'envoya en Franconie; sous les ordres d'Augereau, et plus tard il remplaça Ney en Suisse. En novembre 1804 il commanda une division du camp de Boulogne, et l'année suivante il succéda à Bernadotte dans le commandement de l'armée de Hanovre. A la paix de Presbourg, il fut nommé commissaire auprès du gouvernement hanovrien, et pourvu en 1810 du gouvernement d'Ancône. A la restauration, il obtint le commandement de la 13e division militaire en Bretagne.

* BARBOUR (Jean), théologien et poète écossais, né en 1316, mort en 1396, a écrit en vers la *Vie* et les actions de David Bruce, imprimées à Glascow en 1672; Pinkerton en a fait une édition en 3 vol., l'an 1790. David Bruce fit Barbour son chapelain et l'employa dans plusieurs ambassades.

* BARCELLA (Louis), du Bressan, jésuite versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne, passa pour le plus savant de son temps, et mourut général de son ordre en 1522.

BARCHAUSEN (Jean-Conrad), né à Horne, dans le comté de la Lippe, en 1666, s'appliqua à la chimie et à la pharmacie. Il parcourut une partie de l'Europe pour étendre ses connaissances, et fut nommé, en 1703, professeur de chimie à Utrecht, emploi qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1723, après avoir légué à la bibliothèque publique de cette ville un choix de livres sur la botanique et sur différentes parties de l'histoire naturelle. Ses écrits sont une preuve vivante de ses connaissances. Ce sont: | *Synopsis pharmaceutica*, Utrecht, 1696, in-8°; | *Elementa Chimiæ*, Utrecht, 1703,

in-8°; | *Collecta medicinæ practicæ*, 1715; | *de Medicinæ origine et progressu*, 1723, in-4°.

*BARCIA (André Gonzalez DE), savant distingué, de l'académie d'Espagne, publia sous le nom supposé de Gabriel de Cardenas: | *Ensayo cronologico para la historia general de la Florida desde el ano* 1512 *que descubrio la Florida Juan Ponce de Leon*, Madrid, in-fol., 1723.

BARCLAY (Guillaume), naquit à Aberdeen en Écosse. N'ayant pas pu s'avancer à la cour, il vint en France, et alla étudier à Bourges sous Cujas. Le père Edmond Hay, jésuite, le fit nommer professeur en droit dans l'université de Pont-à-Mousson. Le duc de Lorraine lui donna une charge de conseiller d'état et de maître des requêtes; mais, ayant été desservi auprès de ce prince par les jésuites, à ce que dit Bayle, il repassa en Angleterre. Le roi Jacques Ier lui fit des offres considérables, à condition qu'il embrasserait la religion anglicane. Barclay aima mieux revenir en France, l'an 1604. Il eut une chaire de professeur de droit dans l'université d'Angers, et y mourut quelques années après. Son traité *de Potestate papæ*, Rome, 1610, in-8°, traduit en français, 1688, in-12; et celui *de Regno et regali potestate*, Paris, 1600, in-8°, dédié à Henri IV, firent beaucoup de bruit dans le temps.

BARCLAY (Jean), fils de Guillaume, et d'une demoiselle de la maison de Malleville, naquit à Pont-à-Mousson en 1582. Les jésuites, sous lesquels il fit ses études, voulurent l'agréger à leur société; mais il aima mieux suivre son père en Angleterre. Un ouvrage latin intitulé *Euphormion*, qu'il publia sur le couronnement du roi Jacques Ier, le mit en faveur auprès de ce prince. Guillaume, son père, craignant que le séjour d'Angleterre n'ébranlât la religion de son fils, le ramena en France. Le jeune Barclay, l'ayant perdu quelque temps après, repassa à Londres, où Jacques Ier lui donna des emplois considérables. Il y fit imprimer la suite de son *Euphormion*, satire en deux livres, dans laquelle l'auteur déploie beaucoup d'érudition, et développe les principes d'une bonne morale. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Elzevir, 1627, et de Leyde, 1674, in-8°, "cum notis variorum". Il publia vers le même temps le traité de son père "de Potestate papæ". Comme cet ouvrage, ainsi que celui sur la "Puissance des rois", par le même auteur, attaquaient les sentiments de plusieurs théologiens, Bellarmin y répondit. Barclay lui répliqua, dans un écrit intitulé *Pietas*, in-4°. Jean Eudemon, jésuite, répondit pour Bellarmin, mais avec peu de succès. Il accusa Barclay d'hérésie; mais celui-ci prouva qu'il avait toujours été bon catholique, même à la cour d'Angleterre. Ennuyé de demeurer en Angleterre, il repassa en France, et de là il alla à Rome, sous le pontificat de Paul V. Il y mourut dans l'aisance en 1621, la même année que son adversaire Bellarmin. Barclay était d'une mélancolie qui le rendait singulier, passant tout le matin dans son cabinet, sans voir personne, et le soir cultivant son jardin. On a de lui, outre les ouvrages dont nous venons de parler: | *Parænesis*

ad sectarios, Rome, 1617, trad. à Liége, 1634, in-4°, par Jean Walteri de Castro : Barclay, qui n'était pas théologien, n'y réussit pas trop bien; | *Argenis*, Leyde, 1630, in-12, et "cum notis variorum", 1664 et 1669, 2 vol. in-8° : roman mêlé de prose et de vers, traduit par l'abbé Josse, chanoine de Chartres, 1732, 3 v. in-12, et beaucoup mieux, quoiqu'en abrégé, par Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage offre de l'étendue dans le plan, de la noblesse et de la variété dans les caractères, de la vivacité dans les images, et est plus digne d'être lu que son *Euphormion*. Le style tient de celui de Pétrone, de Lucain et d'Apulée. C'est un tableau des vices et des révolutions des cours. La générosité franche, héroïque et sans détours, y est en contraste avec la fourberie habile et la marche artificieuse; | Trois *Livres de poésies*, in-4°, inférieures à sa prose : on y trouve de l'enflure et du phébus; | *Icon animorum*, Londres, 1612, in-8°, traduit en 1625, 1 vol. in-8°, sous le titre de *Tableau des esprits :* ouvrage qui réussit, quoiqu'il n'y ait pas assez de profondeur.

BARCLAY (Robert), fameux quaker, né à Édimbourg, en 1648, d'une famille illustre, fut élevé à Paris, dans la religion catholique, sous les yeux d'un de ses oncles, président du collége écossais de cette ville. Il retourna en Écosse avec son père, qu'il perdit peu de temps après, en 1664. Les quakers avaient répandu leurs erreurs dans ce royaume. (*Voyez* Fox, Georges.) Barclay se laissa séduire par ces fanatiques, et publia plusieurs ouvrages pour leur défense. Non content de les servir par ses écrits, il passa en Hollande et en Allemagne pour y faire des prosélytes. Après avoir essuyé bien des fatigues, il revint l'an 1690, mourir en Écosse, dans sa 42e année. Les historiens de sa secte le peignent comme un homme de bien, supportant le travail et la peine avec plaisir, d'une humeur gaie et d'un caractère constant. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses mœurs étaient régulières, et qu'il joignait à beaucoup d'érudition un esprit méthodique, des vues sages, et autant de modération que peut en avoir un enthousiaste. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels il réduit le quakérisme en système. Les principaux sont : | *Catéchisme*, ou *Confession de foi dressée et approuvée dans l'assemblée générale des patriarches et des apôtres, sous la puissance de J.-C. lui-même.* Il serait trop long d'analyser les principaux dogmes exposés dans ce livre. Nous nous bornerons aux points les plus importants de la morale des quakers. Il n'est pas permis, suivant eux, à un chrétien : 1° de donner aux hommes des titres flatteurs, comme, "votre sainteté, votre éminence, votre excellence, votre grandeur, votre seigneurie, etc.", ni de se servir de ces discours flatteurs appelés communément "compliments"; 2° de se mettre à genoux ou de se prosterner eux-mêmes devant aucun homme, ou de courber le corps, ou de se découvrir la tête devant eux; 3° d'user de superfluité dans ses vêtements, comme de gance au chapeau et de boutons aux manches; 4° de se servir de jeux, de passe-temps, de divertissements

ou de comédies, sous prétexte d'amusements nécessaires; 5° de jurer, non seulement dans leurs discours ordinaires, mais même en jugement devant le magistrat; 6° de résister au mal, ou de faire la guerre, ou de combattre dans aucun cas. | *Theologiæ veræ christianæ Apologia*, Amsterdam, 1676 in-4°. Basnage de Beauval et le P. Nicéron disent qu'avant Gerard Croese personne n'a donné un détail des dogmes des quakers. Ils se trompent, puisque cet ouvrage singulier, composé par un de la secte, les fait connaître parfaitement. Il a été traduit en plusieurs langues, et particulièrement en français, Londres, 1702, in-8°. L'épître dédicatoire à Charles II contient, non des compliments mercenaires et de basses adulations, mais des vérités hardies et des conseils justes. « Tu as goûté, dit-il à Charles, à la fin de cette épître de la douceur et de l'amertume, de la prospérité et des plus grands malheurs. Tu as été chassé du pays où tu règnes; tu as senti le poids de l'oppression, et tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant Dieu et devant les hommes. Que si, après tant d'épreuves et de bénédictions, ton cœur s'endurcissait et oubliait le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgrâces, ton crime en serait plus grand et ta condamnation plus terrible. Au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience, qui ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami et sujet. » | *Epistola ad legatos Noviomagi congressos*, 1678, in-4°.

* BARCLAY DE TOLLY, feld-maréchal russe, fils d'un pasteur livonien, qui lui donna une éducation distinguée, prit le parti des armes sous les drapeaux russes, obtint un avancement rapide, et se trouvait général-major lorsqu'il fit la campagne de 1806 en Allemagne, où il se signala d'une manière particulière, au combat de Gurka, le 27 décembre 1807. Il eut ensuite une grande part à la gloire qu'acquirent les armes russes à Pultusk et à Preussich-Eylau. Il fit aussi avec succès, en 1808, la guerre de Finlande contre les Suédois. Le 1er avril 1809, il fut nommé général d'infanterie, puis ministre de la guerre en 1810. Après la retraite des Français, à la fin de 1812, le général Barclay de Tolly remplaça Kutusow dans le commandement en chef de l'armée, et dirigea, en 1813, les troupes qui combattirent à la bataille de Leipsick. L'issue de cette sanglante journée prouva assez son habileté. Il dirigea encore l'armée russe dans toute la pénible campagne d'hiver en Champagne. Ce fut aussi lui qui la commanda à Langres, à Châlons, à Brienne, à Sézanne, dans la marche sur Paris, et enfin sous les murs de cette capitale, le 30 mars 1814. Sa conduite dans cette journée lui fit donner le lendemain, par l'empereur Alexandre, le grade de feld-maréchal. Dès que les souverains alliés se furent ligués une seconde fois contre Napoléon en 1815, Barclay de Tolly reçut l'ordre de marcher vers le Rhin avec son armée; mais, la bataille de Waterloo ayant décidé le résultat de cette seconde coalition, il n'eut, après avoir établi son quartier-général à Châlons-sur-Marne, qu'à se rendre auprès de l'empereur Alexandre,

qui, à la revue générale passée près du village des Vertus, lui conféra le titre de prince. Barclay de Tolly mourut le 25 mai 1818, à Insterbourg, au moment où il se rendait aux eaux de Carlsbad, en Bohême.

* BARCO-CENTENERA (Martin DEL), prêtre espagnol, dont on a une *Histoire de la rivière de la Plata*, depuis sa découverte jusqu'en 1581, Lisbonne, 1602.

BARCOCHEBAS, c'est-à-dire "fils de l'étoile", brigand fanatique, se disait l'étoile prédite par Balaam, application que le docteur Akiba ne fit point difficulté de ratifier. (*Voyez* AKIBA.) Les Juifs, toujours prêts à cabaler, et qui, selon la parole de J.-C., devaient être les dupes de plusieurs faux messies (*Voy.* ANDRÉ), le crurent la lumière céleste, le vrai Messie, et se soulevèrent, dans l'espérance que ce scélérat serait leur libérateur. Le nouveau prophète [voulut obliger les chrétiens à le suivre, et sur leur refus, il en fit périr un grand nombre. Aidé de ses sectaires, il] prit plusieurs forteresses, et massacra beaucoup de Romains. L'empereur Adrien envoya contre ces furieux Julius Severus, gouverneur de la Grande-Bretagne. Ce général, les ayant resserrés dans la ville de Bitter, s'en rendit maître après trois ans de siége. Cette guerre finit par la mort de Barcochebas et de ses sectateurs, et par le massacre de580 mille Juifs, sans compter ceux qui périrent de faim ou de maladie, l'an 134 de J.-C. Bossuet, dans son "Explication de l'Apocalypse", prouve, par les rapprochements les plus satisfaisants, et un groupe de traits historiques saisis avec justesse, que Barcochebas est l'étoile dont il est parlé dans le ch. 8 de cette sublime prophétie de saint Jean, et qui attira l'entière ruine des Juifs. « Cette étoile, dit-il, est le faux messie Barcochebas, la seule cause du malheur que saint Jean vient de décrire. Le nom y convient, puisque le mot de "cochebas" signifie "étoile" mais la chose y convient encore mieux, comme il paraît par l'histoire. Barcochebas se vantait d'être un astre descendu du ciel pour le secours de sa nation. »

BARCOS (Martin DE), né à Bayonne, était neveu, par sa mère, du fameux abbé de Saint-Cyran qui lui donna pour maître Jansénius, évêque d'Ypres, alors professeur de théologie à Louvain. Il le tira ensuite de cette université, pour lui confier l'éducation du fils d'Arnauld d'Andilly. Le secrétaire de l'abbé de Saint-Cyran étant mort, le neveu alla prendre sa place auprès de son oncle. Après la mort de celui-ci en 1664, la reine-mère donna son abbaye à Barcos, qui la rétablit et la réforma. Le roi, informé que le nouvel abbé dogmatisait, lui envoya un ordre qui l'exilait à Boulogne. L'abbé de Barcos aima mieux se cacher que de se rendre à l'endroit de son exil. Il revint ensuite dans son abbaye, et y mourut en 1678, âgé de 78 ans. Ses liaisons avec Saint-Cyran et avec le docteur Antoine Arnauld lui firent jouer un rôle dans les disputes du jansénisme. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui ne lui ont guère survécu. Les principaux sont : | *La grandeur de l'Église romaine, établie sur l'autorité de saint Pierre et de saint Paul*, in-4°; | *Traité de l'autorité de saint*

Pierre et saint Paul, qui réside dans le pape, successeur de ces deux apôtres, 1645, in-4°; | *Éclaircissements de quelques objections que l'on a formées contre la grandeur de l'Église romaine*, 1646, in-4°. Ces trois gros volumes furent composés par l'abbé de Barcos pour défendre cette proposition, insérée par lui dans la préface de la "Fréquente Communion", et censurée par la Sorbonne: "Saint Pierre et saint Paul sont deux chefs de l'Église romaine qui n'en font qu'un"; proposition qui, prise même grammaticalement, est d'une fausseté évidente (où trouvera-t-on que deux chefs n'en font qu'un), et qui tend d'ailleurs à détruire la primauté de saint Pierre, le grand fondement de l'union catholique, contre lequel toutes les sectes viennent échouer. L'abbé de Barcos avait assez de courage pour se soumettre aux règles de la plus austère pénitence; il eût été à souhaiter qu'il eût assez de docilité pour rétracter une erreur; | une *Censure* du "Prædestinatianismus du P. Sirmond; | *De la foi, de l'espérance et de la charité*, 2 vol. in-12; | *Exposition de la foi de l'Église romaine touchant la grâce et la prédestination*, in-8° ou in-12; | des *Lettres* contre Philippe Briet, jésuite, sur la question de savoir si saint Grégoire-le-Grand a appartenu à l'ordre de Saint-Benoît. Dom Mabillon les a insérées à la fin du 1er tome des "Annales" de cet ordre célèbre. Il avait travaillé au "Petrus Aurelius" avec son oncle. (*Voy.* SAINT-CYRAN.)

BARDANES, surnommé "le Turc", général des troupes d'Irène, voulant monter sur le trône, se fit proclamer empereur par l'armée qu'il commandait. Nicéphore, intendant des finances, s'étant fait couronner en même temps, et la ville de Constantinople refusant d'entrer dans la révolte de Bardanes, celui-ci écrivit à son concurrent qu'il mettait bas les armes, et qu'il allait se faire moine. Il obtint son pardon; mais, quelque temps après, en 803, Nicéphore lui fit crever les yeux.

BARDAS, frère de l'impératrice Théodora, rétablit les sciences dans l'empire, où elles étaient comme anéanties depuis que le barbare Léon-l'Isaurien avait fait brûler la bibliothèque de Constantinople. Bardas, nommé César, voulant acquérir plus d'autorité, massacra, en 856, Théoctiste, général des troupes de l'empereur Michel, et fut mis à sa place. Il fit ensuite cloîtrer l'impératrice sa sœur, répudia sa femme pour vivre avec sa belle-fille, fit chasser saint Ignace du siége patriarcal, qu'il donna à l'eunuque Photius, son neveu, en 858. Il eut ensuite des démêlés avec Basile le Macédonien, depuis empereur. Photius engagea Basile et l'empereur Michel à se réconcilier avec Bardas, et leur fit sceller, par le sang de J.-C., la promesse de ne pas lui nuire. Mais Basile, ayant conçu des soupçons contre les desseins de Bardas, l'assassina en 866.

* BARDAS SCLERUS, général d'armée sous l'empereur Jean Zimiscès, se révolta après la mort de ce prince contre Basile II et Constantin-le-Jeune, et se fit proclamer empereur en 975. Vaincu par Bardas Phocas, il se joignit ensuite à ce dernier qui avait pris la pourpre, et partagea l'empire

avec lui; mais, à sa mort, il alla se soumettre à Basile, qui lui conserva sa charge de grand-maître du palais.

* BARDE (Jean DE LA), diplomate et écrivain mort à Paris en 1692, successivement premier commis des affaires étrangères, ambassadeur en Suisse, et député au congrès d'Osnabruck par le cardinal Mazarin, écrivit en latin l'*Histoire* de son temps de 1643 à 1653, imprimée à Paris en 1671, in-4°.

BARDESANES, hérétique du IIe siècle, sectateur de Valentin, se dégoûta ensuite d'une partie des erreurs de son maître, et écrivit même pour les réfuter; mais il en garda toujours quelques-unes. Il niait la résurrection des morts, et avait répandu ses erreurs à Edesse, par le moyen de certains vers que le peuple avait appris à chanter. Saint Ephrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitants de la ville et de la campagne d'autres vers qu'il avait composés, et qui contenaient la doctrine catholique. Si l'on en croit saint Augustin, Bardesanes défendait le fatalisme; mais il paraît, par Eusèbe, qu'au contraire il combattait cette erreur : peut-être la défendit-il d'abord et la réfuta-t-il ensuite. Ses disciples portèrent le nom de "bardésianistes".

BARDET (Pierre), né à Montaguet, en Bourbonnais, l'an 1591, mourut à Moulins en 1685, à 94 ans, avec la réputation d'un bon avocat. On a de lui un *Recueil d'arrêts*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1690, et Avignon, 1773, publiés par Berroyer son compatriote, qui l'accompagna de notes et de disesrtations. L'auteur, très-assidu aux audiences, a dû faire un ouvrage exact.

* BARDI (Jérôme), camaldule de Florence, mort à Venise en 1594, a laissé plusieurs ouvrages historiques, entre autres les *Additions* à la "Chronique" de Jean Lucido, imprimée par la junte de Venise en 1575. On a en outre de lui le *Martyrologe romain remis en ordre selon l'usage du calendrier grégorien*, Venise, 1585, in-4°.

* BARDI (Jérôme), qui florissait au XVIIe siècle, entra de bonne heure dans la société de Jésus, d'où sa faible santé le fit sortir peu de temps après. Il alla à Gênes, et fut reçu docteur en théologie et en médecine. Julien de Médicis, archevêque de Pise, lui donna la chaire de philosophie de la ville épiscopale. Elle n'empêcha point Bardi de cultiver toujours l'étude de la médecine, et même les muses. Étant allé à Rome en 1651, après la mort de son père, il obtint du pape Alexandre VII la permission d'exercer la médecine. On a de lui : | *Prolusio philosophica habita in Pisarum celeberrimo athenæo*, 17 *mensis novembris* 1433, Pise, 1434, in-4°; | *Medicus politico-catholicus*, etc., Gênes, 1643, in-8°; | *Theatrum naturæ iatro-chymicæ rationalis*, etc., Rome, 1654, in-4°; | *Xaverius peregrinans, pede pari et impari descriptus*, Rome, 1659, in-4°; poème qui valut à l'auteur, de la part d'Alexandre VII, une pension de 50 écus romains. On a de Bardi plusieurs autres ouvrages qui ne sont point imprimés.

* BARDI (François), jésuite de Palerme, mort en 1661, fut attaché au tribunal de l'inquisition en

Sicile. On a de lui : | des *Questions sur la Théologie morale;* | un *Traité de la Conscience.*

BARDIN (Pierre), né à Rouen, en 1590, membre de l'académie française, se noya en 1637, en voulant sauver d'Humières, dont il avait été gouverneur. Chapelain, dans une épitaphe faite par ordre de l'académie, dit que "les vertus se noyèrent avec lui". Bardin laissa quelques ouvrages écrits d'un style lâche et incorrect. Les principaux sont : | *le Grand-Chambellan de France*, 1623, in-fol.; | *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*, 1629, in-8°; | *le Lycée*, ou *de l'Honnête homme*, 2 vol, in-8°.

* BARDIN (Jean), peintre d'histoire, né à Montbar en 1732, mort à Orléans en 1809, fut élève de Lagrénée et de Pierre; mais un concours malheureux de circonstances ne lui permit pas d'arriver à toute la célébrité à laquelle il avait droit. Le tableau de *Sainte Catherine, au milieu des docteurs*, ouvrit à Bardin les portes de l'académie de peinture, comme le tableau de *Tullie, faisant passer son char sur le corps de son père*, lui avait ouvert celles de l'école de Rome. Placé à la tête de l'école des beaux-arts d'Orléans avant la révolution, Bardin la soutint à ses frais pendant cette désastreuse époque. Lorsque l'institut fut établi, il y entra l'un des premiers comme correspondant.

BARDON (François DANDRÉ), peintre célèbre, né à Aix en Provence en 1700, est mort à Paris en 1783. Destiné à fréquenter le barreau, il fut envoyé par ses parents à Paris pour étudier le droit, et s'y faire recevoir avocat. La peste, qui désolait alors sa patrie, l'y retint plus long-temps qu'il ne l'avait prévu, de sorte qu'il se trouva sans occupation. Doué d'un génie bouillant et plein de feu, il se sentit du goût pour le dessin. J.-B. Vanloo, son compatriote, lui en donna les premières leçons; il entra ensuite chez de Troy le fils, et y apprit à peindre. L'habitude qu'il contracta de jeter sur le papier tout ce que son imagination lui suggérait, le rendit bientôt compositeur aussi fécond que facile. Après avoir donné en Provence des preuves éclatantes de ses talents, il vint à Paris, et ne tarda pas à y être avantageusement connu. La mort de Lépicier ayant fait vaquer la place de professeur d'histoire dans l'école des élèves, Bardon l'obtint aisément. Dès ce moment, il se consacra tout entier à l'instruction de ses élèves; il abandonna le pinceau et ne quitta plus la plume. Ce qu'il crut leur être plus utile fut un cours complet des usages et coutumes des différents peuples, dont la connaissance est si nécessaire à ceux qui cultivent les beaux-arts. Il voulut aussi leur apprendre à traiter convenablement chaque trait d'histoire, et l'ouvrage qu'il se proposait de faire à ce sujet devait avoir nombre de volumes; il n'a eu la satisfaction que d'en voir paraître trois qui n'ont point eu de suite. Il avait publié auparavant un *Traité de Peinture*, suivi d'un *Essai sur la Sculpture*, pour servir d'introduction à une *Histoire universelle* relative à ces arts [qui ne fut publiée qu'en 1769.] Ces différents ouvrages auraient eu plus de succès si l'auteur avait été moins prolixe, moins amoureux de ses propres idées; si son style avait été plus naturel et mieux préservé de la corruption

générale, qui, dans ce siècle de subversion, ne fait pas plus de quartier au langage qu'aux choses. En 1770, après une attaque d'apoplexie, suivie d'une paralysie, il ne fit que végéter. On voyait plusieurs de ses tableaux aux capucins du Marais, aux Missions-Étrangères et aux filles de Saint-Thomas de Ville-Neuve. [Le plus remarquable est celui d'*Auguste, qui fait précipiter dans le Tibre les personnes accusées de péculat*. Bardon a aussi publié deux poèmes, intitulés *le Passage du Var*, 1750, et *l'Impartialité dans la musique*, 1754. On y remarque plusieurs bons vers.]

*BARDON DE BRUN (Bernard), prêtre du diocèse de Limoges, né dans cette ville, en 1564, fut d'abord marié, et pratiquait dès lors toute sorte de bonnes œuvres; ayant perdu sa femme, il entra dans l'état ecclésiastique, fit des fondations utiles, et employa sa fortune et ses soins à soulager les pauvres; il mourut le 19 janvier 1625. On a sa "Vie" par Petiot, Bordeaux, 1636, in-8°.

* BARDOU (J.), prêtre, né à Poret, près de Sédan, en 1729, mort à Rilly-aux-Oyes, en 1813, publia : | l'*Esprit des apologistes de la religion chrétienne*, Bouillon, 1776, 3 vol. in-12; | *Histoire de Laurent Marcel*, ou l'*Observateur sans préjugés*, Lille, 1770-81, 4 vol. in-12; | *Amusement d'un philosophe solitaire*, Bouillon, 1783, 3 vol. in-8°.

* BARDOU DUHAMEL, jésuite, et depuis leur suppression, avocat à Metz, publia un *Traité de la manière de lire les auteurs avec utilité*, Paris, 1747 et 1751, 3 vol. in-12.

* BARDOZZI (Jean DE), ancien directeur du gymnase royal, conservateur de la bibliothèque de Lentschau en Hongrie, mourut à Pest en 1821, âgé de 81 ans. On lui doit plusieurs écrits intéressants sur l'Histoire de Hongrie.

* BARDYLIS, d'abord charbonnier, puis chef de voleurs, et enfin roi d'Illyrie, attaqua Perdiccas, roi de Macédoine, qu'il laissa mort sur le champ de bataille, défit son armée et s'empara de ses états. Mais Philippe, frère et successeur de Perdiccas, vengea cette injure, et força Bardylis de rentrer dans ses anciennes limites, l'an 359 avant J.-C. Celui-ci se souleva encore une fois, ayant avec lui le roi des Thraces et celui des Pannoniens; Philippe les prévint, les vainquit et les rendit ses tributaires. Bardylis, âgé de 90 ans, se battit avec toute l'ardeur et le courage de la jeunesse, et mourut peu de temps après. Son fils Clytus, s'étant révolté contre Alexandre, fut vaincu, dépouillé de ses états, et forcé de se réfugier chez Glaucias, roi des Taulantiens.

* BARDZINSKY, dominicain polonais du XVIIe siècle, traduisit en polonais la "Pharsale" de Lucain, les "Tragédies" de Sénèque, la "Consolation" de Boëce, Thorn, 1691 à 1696.

* BARENTIN (Charles-Louis-François de Paule DE), avocat-général au parlement de Paris, président de la cour des aides, nommé en 1788 garde-des-sceaux en remplacement de Lamoignon, prononça un discours plein de modération à l'ouverture des états-généraux, et essaya vainement de rapprocher les trois ordres. Il échappa à l'orage qui grondait sur

sa tête, en donnant sa démission. Il émigra ensuite en Piémont, en Allemagne et en Angleterre, et rentra en 1814 en France, où Louis XVIII le nomma chancelier honoraire. Il mourut en 1819.

* BARENTIN-MONTCHAL (Le vicomte DE), lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1737, d'une famille dont les trois branches servaient avec distinction, sur terre, sur mer, et dans la haute magistrature. Il fit la guerre de sept ans comme capitaine de cavalerie; nommé ensuite officier supérieur dans la compagnie écossaise des gardes-du-corps des rois Louis XV et Louis XVI, il partagea, avec sa famille, la proscription des amis des Bourbons. Après avoir servi à l'armée des princes et à celle de Condé, il commanda, à Mittau, le petit détachement qui servait de garde à Louis XVIII. Le grand âge de ce gentilhomme ne l'empêcha pas de reprendre son rang dans la première compagnie des gardes-du-corps du roi, en 1814, et il servit jusqu'en 1816, qu'il fut forcé d'accepter sa retraite. Il mourut à Paris en mars 1824. On connaît de lui les deux ouvrages suivants: | *Voyage dans les États-Unis de l'Amérique*, fait en 1784, traduit de l'anglais de J.-F.-D. Smith, par M. de B... Paris, Buisson, 1791, 2 vol. in-8°; | *Géographie ancienne et historique*, composée d'après les cartes de d'Anville; par L.-B.-D.-M. Paris, Egron, 1807, 2 vol. in-8°, et atlas in-fol.

* BARENTSEN (Thierry), né en 1534, alla se former en Italie près du Titien, et revint s'établir à Amsterdam, sa patrie, où il mourut en 1592. Ses meilleures compositions sont: | une *Chute des anges rebelles* pour la communauté des Arquebusiers; | une *Judith*; | le *Portrait du Titien*, etc.

* BARETTI (Joseph), né à Turin en 1716, mort à Londres le 5 mai 1789, quitta sa patrie au moment où l'armée combinée de France et d'Espagne mit le siége devant Turin. Il écrivit en anglais: | *Dissertation sur la Poésie italienne*, in-8°, 1753; | *Introduction à la langue italienne*, in-8°, 1755; | *Bibliothèque italienne*, in-8°, 1757; | *Dictionnaire anglais et italien*, 1760, 2 vol. in-4°; | *Exposition des mœurs et des coutumes d'Italie*; | *Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, 1770, 4 vol. in-8°; | un *Choix de passages d'auteurs célèbres de France, d'Espagne, d'Italie et d'Angleterre*, 1772, in-8°; | *Phraséologie italienne et anglaise*, 1776, in-8°; | *Discours sur Shakespeare et Voltaire*, 1777, in-8°; | *Scelta li lettere familiari*, en anglais et en italien, 1779, 2 vol. in-12, | et plusieurs autres ouvrages. Adversaire déclaré de Voltaire et de J.-J. Rousseau, Baretti disait souvent que l'"Émile" ne pouvait convenir qu'aux femmes de chambre, et que le "philosophisme" français perdrait la nation et l'Europe. L'expérience a prouvé que Baretti devinait juste.

* BARETY, député des Hautes-Alpes à la convention, y vota la détention de Louis XVI pendant la guerre, et son exil à la paix.

* BARGETON, fameux avocat du parlement de Paris, né à Uzès vers 1675, ne dut sa réputation et sa fortune qu'à ses talents. Il avait la confiance entière du duc

du Maine, et se vit par là impliqué dans la conspiration du prince de Cellamare. On le mit à la Bastille. Il en sortit le 14 mai 1719, pleinement justifié. Le contrôleur général des finances Machault, ayant formé le dessein d'assujettir le clergé à l'impôt du 20ᵉ, le chargea de dresser un Mémoire à ce sujet. De là les *Lettres* connues sous le nom de *Ne repugnate*, parce qu'elles avaient pour épigraphe ce passage de Sénèque : "Ne repugnate vestro bono". Elles parurent sous le nom supposé de Londres, 1750, 1 vol. in-12, et furent supprimées par arrêt du conseil, du 1ᵉʳ juin de la même année. Il y en eut une 2ᵉ édition sous la rubrique d'Amsterdam, où se trouve l'arrêt du conseil. L'évêque de Grenoble Caulet, et Duranthon, docteur de Sorbonne, y répondirent. (*Voyez* CAULET.) Bargeton ne put soutenir l'opinion de son livre. Il était mort âgé d'environ 75 ans, avant que l'ouvrage parût.

*BARILLON (Jean-François DE), président au parlement de Paris, né dans cette ville, en 1601, mort le 30 août 1645 à Pignerol, où il s'était retiré pour vivre dans les exercices de religion et charité. Voyez les "Derniers Sentiments, Paroles et Actions de J.-F. de Barillon", par Ant. Rivière, Paris, 1645, in-8°.

* BARING (Daniel-Evrard) né à Oberg, en 1690, d'un père ecclésiastique, mort en 1755, se livra de bonne heure à l'étude de la théologie et de la médecine, qu'il abandonna quelque temps après pour étudier l'histoire littéraire. En 1719 il fut nommé sous-bibliothécaire royal à Hanovre; il s'occupa aussi avec succès de diplomatie. On a de lui : | *Clavis diplomatica specimina veterum scripturarum tradens*, Hanovre, 1737, in-4°; une seconde édition augmentée d'une *Bibliothèque des auteurs sur la diplomatie*, Hanovre, 1754, 2 vol. in-4°; | *Essai sur l'histoire ecclésiastique et littéraire du Hanovre*, 1748, in-8°.

* BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la célèbre maison Sardi de Pise, l'une de celles qui avaient enlevé la Sardaigne aux Sarrasins, n'était que seigneur d'Arborea, lorsqu'il entreprit de faire valoir ses droits. Il offrit à Frédéric Barberousse un tribut de 4,000 marcs d'argent pour cette île. Frédéric le seconda de tout son pouvoir; les Génois, espérant ainsi soustraire cette île aux Pisans, leurs rivaux, firent l'avance du tribut, et armèrent une flotte pour conduire Barison dans ses nouveaux états. Ils le promenèrent le long des côtes de Sardaigne, attendant toujours une révolution du peuple en sa faveur. Leur espérance fut vaine; ils ramenèrent donc avec eux le roi, qu'ils gardèrent en gage des sommes qu'ils avaient payées pour lui. Barison mourut en prison à Gênes.

*BARISONI (Albertin), noble padouan, né en 1587, mourut en 1667, évêque de Cénéda, dans l'état vénitien. On lui doit une édition de la "Secchia rapita" du Tassoni, son ami, avec des notes, Paris, 1622; | l'*Eloge de la Poésie*, Padoue, 1619, in-4°; | *de Archivis antiquorum commentarius*, Venise, 1737, in-fol., dans les "Nova suppl." de Poleni, etc.

*BARJAUD (J.-B.), né à Montluçon, publia fort jeune un poëme sur *Homère*. Le succès

l'ayant encouragé, il traça le plan d'un poëme en vingt chants, dont le héros était *Charlemagne ;* plusieurs chants de cet ouvrage furent publiés, et entre autres le neuvième, à la suite de ses *Odes nationales*, Paris, 1811, in-8°. Après avoir chanté sa patrie, Barjaud voulut la servir de son épée, et partit comme sous-lieutenant dans la grande-armée. Il reçut la croix de l'ordre de la Réunion dans une circonstance assez singulière. Napoléon passait en revue le corps d'armée dont Barjaud faisait partie, et, suivant sa coutume, il distribuait des encouragements. Barjaud, qui n'en avait pas obtenu, sort des rangs. « Sire, donnez-moi la décoration. — Qu'as-tu fait ? lui dit Buonaparte. — Je me bats et je fais un poëme épique en votre honneur. — Si je te donne la décoration, tu ne finiras pas ton poëme épique », répondit Napoléon en riant, mais en lui accordant toutefois sa demande. En effet, le poëme épique ne fut pas achevé. Peu de temps après avoir été décoré, Barjaud, à peine âgé de 26 ans, fut tué par un boulet à la bataille de Leipsick.

* BARKAM (Jean), antiquaire anglais, né à Exeter, vers 1572, doyen de Bocking en Essex, donna sa collection de médailles à l'archevêque Laud, qui l'ajouta à celle dont il avait fait présent à l'université d'Oxford.

* BARKOK, premier sultan de la dynastie des Mamlouks circassiens en Egypte, mort en 1399, s'éleva de l'état d'esclave aux premières dignités de la milice des Mamlouks, et chassa du trône le sultan Hadjy, de la dynastie des baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections suscitées par les principaux émirs égyptiens ; mais il en triompha, et finit par régner avec quelque tranquillité. Il rétablit l'ordre dans l'état, et, quoiqu'il eût aboli beaucoup d'impôts, il laissa 400,000 pièces d'or dans son épargne. Son fils Farady lui succéda.

BARLAAM (Saint), né dans un village près d'Antioche, fut occupé dans son enfance aux travaux de la vie champêtre ; mais il les sanctifiait par la pratique des vertus les plus héroïques, et se préparait ainsi à la couronne du martyre. Il n'avait d'autres connaissances que celle des maximes de l'Evangile, ce qui ne l'empêcha pas de confondre l'orgueil et la cruauté des maîtres du monde. Le zèle avec lequel il confessait le nom de J.-C., le fit arrêter par les païens. Il fut renfermé dans les prisons d'Antioche, où il resta long-temps. Ayant été conduit devant le juge, celui-ci le railla sur son extérieur et son langage rustique ; mais il fut étonné de sa grandeur d'ame et de son inébranlable constance. Après divers traitements, Barlaam fut tiré de la prison, et placé devant un autel où étaient les charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice. On lui étendit la main sur le feu, après l'avoir couverte d'encens et de charbons embrasés ; on imaginait que la douleur lui ferait secouer la main, et que, l'encens venant à tomber dans le feu qui était sur l'autel, on pourrait dire qu'il avait sacrifié. Le généreux chrétien, qui craignait de donner le moindre scandale, se laissa brûler la main sans vouloir la remuer. A la vue d'un tel courage, les railleries des païens

se changèrent en admiration. Barlaam mourut peu de temps après cette victoire; on croit que ce fut sous Dioclétien. (*Voyez* les "Panégyriques" de saint Barlaam, par saint Basile, tome 2, page 138, et par saint Chrysostôme, tome 2, page 681; les "Actes" grecs du saint, donnés par Lambécius, tome 8, page 277, et dont le P. Baltus a publié une "Traduction" latine, à Dijon, en 1720, in-12. *Voyez* aussi une "Homélie" de Sévère, patriarche d'Antioche, qui se trouve dans un manuscrit chaldaïque, et qui est citée par Joseph Assémani, "Bibliot. orient." tom. 1, page 571.)

BARLAAM, ermite, dont l'"Histoire", conjointement avec celle de Josaphat, fils d'un roi des Indes, a été écrite par saint Jean Damascène; au moins porte-t-elle son nom, quoique les manuscrits l'attribuent à différents auteurs. On ne croit pas que cette "Histoire" soit vraie dans sa totalité, quoiqu'on ne puisse dire qu'elle soit absolument fausse. Voici le jugement qu'en porte Huet : « C'est un roman, mais spirituel; il traite de l'amour, mais c'est de l'amour divin; l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des martyrs..... Non que je veuille soutenir que tout en soit supposé : il y aurait de la témérité à désavouer qu'il y ait jamais eu de Barlaam ni de Josaphat. Le témoignage du "Martyrologe romain", qui les met au nombre des saints, ne permet pas d'en douter..... Cet ouvrage, soit pour la manière dont il est écrit, soit pour l'agrément de son invention, soit pour la piété, a été si fort goûté des chrétiens d'Egypte, qu'il a été traduit en langue cophte, et qu'il est aujourd'hui assez commun dans leurs bibliothèque. » "De l'origine des romans" page 87, Paris, 1685.

BARLAAM, moine grec de l'ordre de Saint-Basile, né à Séminara dans la Calabre, se distingua au XIVe siècle par son savoir dans la théologie, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. Etant passé en Orient pour y apprendre la langue grecque, il s'acquit les bonnes grâces d'Andronic-le-Jeune, empereur de Constantinople, qui le fit abbé de Saint-Sauveur. Ce prince, en 1339, l'envoya en Occident pour proposer la réunion de l'Eglise grecque avec la latine, et surtout pour implorer le secours des princes chrétiens contre les mahométants. Ses *Lettres* à ce sujet sont imprimées à Ingolstadt, 1604, in-4°. Barlaam, de retour en Orient, eut de vives disputes avec Palamas, moine célèbre du mont Athos; c'était le chef d'une secte de quiétistes, qui, en appuyant leur barbe sur la poitrine, et fixant leurs regards vers le nombril, croyaient voir la lumière éclatante qui parut aux Apôtres sur le Thabor. Ces visionnaires soutenaient qu'elle était increéée. Barlaam s'éleva contre eux de vive voix et par écrit; mais, ayant été condamné par les sectateurs de ces contemplatifs, il abandonna l'Orient pour repasser en Occident. Etant à Constantinople, il avait écrit contre les Latins, mais il reconnut sa faute, et s'éleva fortement contre le schisme : ce qui a donné lieu à quelques auteurs de distinguer deux Barlaam. On trouve dans Canisius les *Traités* de Barlaam pour prouver la procession du Saint-Esprit et la pri-

mauté de l'Eglise de Rome. Par le crédit de Pétrarque, à qui, dans le temps de son ambassade à Avignon, il avait montré un peu de grec, il obtint l'évêché de Géraci, transféré aujourd'hui à Locri. Barlaam mourut dans cet évêché vers 1348.

BARLÆUS ou BAERLE (Gaspard), d'Anvers, d'abord ministre en Hollande, défendit Arminius, et fut privé de ses emplois par les gomaristes. Il professa ensuite la philosophie à Amsterdam, où il mourut en 1648. « Par un effet de ses études excessives, dit Tissot (dans son livre "De la santé des gens de lettres"), son cerveau s'affaiblit, et il avait le délire de se croire de beurre, ce qui lui faisait fuir le feu. Lassé de ses terreurs continuelles, il se précipita dans un puits. » On a de lui un volume de *Harangues* estimées par le style, mais il n'y a rien à apprendre. Ses *Poésies* ont été imprimées à Leyde, en 1628 et 1631, in-8°. On y trouve plus de génie que d'art, et plus de feu que de correction. On a encore de lui des *Lettres*, Amsterdam, 1667, 2 vol. in-12, et une *Histoire du Brésil*, Amsterdam, 1647, in-fol.

BARLÆUS (Lambert), professeur de grec dans l'académie de Leyde, était frère du précédent. Il parlait, dit-on, le grec comme l'idiome maternel; ce qui lui mérita de la part des États de Hollande la commission de traduire en cette langue, avec Jacques Revius, la Confession des églises réformées. Il mourut en 1655. On a de lui le *Timon* de Lucien, avec des notes utiles, et un bon *Commentaire* sur la "Théogonie" d'Hésiode.

BARLAND (Adrien), né dans l'île de Sud-Beveland, en 1448, professa l'éloquence à Louvain, et mourut vers 1542, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | des *Notes* sur Térence, sur Virgile, sur Pline le Jeune, sur Ménandre; | un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis J.-C. jusqu'en 1532, in-8°, 1603; | la *Chronique des ducs de Brabant*, traduite en français, avec des figures, 1603, in-fol.; | *de litteratis urbis Romæ Principibus*, in-4°; [*de Ducibus venetis*; | *de Comitibus Hollandiæ*; | *de Episcopis ultrajectinis*, etc.]

BARLET ou BARLETTA (Gabriel), religieux dominicain du XVe siècle, se fit un si grand nom par ses sermons, qu'on disait par manière de proverbe : "Nescit prædicare, qui nescit Barletare". Cependant ses sermons, tels qu'ils ont été donnés au public, sont si ridicules et si burlesques, le sacré est si indignement mêlé avec le profane, la bigarrure enfin dans tous les sens est si révoltante, que les savants doutent avec raison si le prédicateur dominicain a pu débiter en chaire tant de sottises; et il est apparent, comme l'a écrit Léandre Alberti, qu'un mauvais harangueur aura publié ces *Sermons* sous le nom de Barletta pour leur donner de la vogue. On en a fait plus de 20 éditions, avec des remarques par D. Nicolas-Hugues Menard. Les protestants qui, au défaut de bonnes raisons, croient bien défendre leur cause en racontant quelques sottises des catholiques, n'ont pas manqué d'appeler à leur secours les sermons de Barlet. Henri Étienne surtout a cru que cette découverte était un trésor pour son parti.

Barlet mourut vers 1470. Les uns disent que le nom de "Barletta" lui est venu de Barletta, ville du royaume de Naples, où il était né; d'autres prétendent que c'était le nom de sa famille, et qu'il est né à Aquino.

* BARLETTI DE SAINT-PAUL (François-Paul), né à Paris le 28 février 1734, eut pour maîtres, dans sa jeunesse, l'abbé Pluche et le père Vinot de l'Oratoire. A peine sorti de ses études, il médita sur l'enseignement une sorte d'*Encyclopédie*, ou *Suite de traités sur les sciences, les arts et les langues mortes*. Il fut choisi en 1756, à l'âge de 22 ans, pour être sous-instituteur des enfants de France. Mis à la Bastille pour une brochure contre de Sartines, qui n'avait pas été favorable à un livre sur l'éducation, que Barletti se proposait de publier, il en sortit par le crédit du cardinal de Rohan, et alla à Madrid, puis à Ségovie, où il fut nommé professeur de belles-lettres au collége des Cadets. De retour en France, il communiqua une invention qui diminuait de beaucoup les frais d'impression, et obtint pour cela une gratification de 20,000 francs. Barletti, après avoir rempli pendant la révolution quelques charges administratives, mourut le 15 octobre 1809, à l'âge de 74 ans. Ses ouvrages sont : | les volumes contenant la collection de son *Traité des sciences et des arts*, etc., déjà au nombre de 24, restés inédits à l'exception du 1er volume, qui paraît être celui cité ci-dessus; | *Essai sur une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues, et particulièrement des langues française et italienne*, 1 vol. in-12, dédié au Dauphin, fils de Louis XV; | *Nouveau système typographique, ou Moyen de diminuer le travail et les frais de composition, de correction et de distribution, découvert en 1774 par madame de*.... (par Barletti lui-même), Paris, 1774, in-4°; | quelques *Opuscules* sur l'éducation.

BARLOW (Thomas), [théologien anglais, né à Langhill dans le Westmoreland en 1607, étudia, à Oxford, au collége de la reine, où on l'agrégea en 1637, et dont il devint ensuite président. Il fut nommé en 1652 conservateur de la bibliothèque bodléienne, prit le bonnet de docteur en 1660, et obtint presqu'aussitôt une chaire de théologie; à ces places, il joignit l'archidiaconé d'Oxford, et fut enfin pourvu de l'évêché de Lincoln. Ce calviniste rigide caressa tous les partis. C'était un grand défenseur de la doctrine d'Aristote. Il passait pour savant et casuiste habile. Il mourut en 1691, à l'âge de 85 ans. On a de lui : | *de la Tolérance en matière de religion*, 1660. | *Origine des sinécures*, 1676; | *Principes et doctrine de la cour de Rome sur l'excommunication et la déposition des rois*; traduit en français, 1679, in-8°.] Il y prouve, ce qui n'a pas besoin d'être prouvé, et ce que des théologiens catholiques ont mieux prouvé que lui, que le pape ne peut pas déposer les rois, ni faire présent de leurs états à qui bon lui semble. [*Cas de conscience résolus par Barlow, et publiés après sa mort*, 1691, in-8°; | *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, publiées à Oxford, à la suite de la "Métaphysique" de Scheibler, et réimprimées en 1658. Ce sont

les leçons publiques que Barlow faisait à l'université.] On trouve, dans les ouvrages de Barlow contre les catholiques, toutes les préventions de sa secte.

*BARLOW (Édouard), prêtre catholique anglais, dont le véritable nom était BOOTH, faisait dans sa patrie les fonctions de missionnaire au péril de sa vie. C'est ce qui l'avait engagé à changer de nom. Il fut assez heureux pour échapper à la persécution. Il est connu par un *Traité de l'Eucharistie*, 3 vol. in-4°. Il mourut vers la fin de l'année 1716.

*BARLOW (Joël), auteur américain et ministre presbytérien, né dans l'état de Connecticut en 1756, traduisit en vers les "Psaumes" chantés dans les églises de la Nouvelle-Angleterre, avant de se faire déiste. Envoyé en 1811 comme ministre plénipotentiaire à la cour de Napoléon, alors en guerre avec la Russie, il le suivit jusqu'à Wilna. Cette journée fut funeste à Barlow; il y périt en décembre 1812. On a de cet écrivain | la *Vision de Colomb*, poème qu'il augmenta dans la suite, et publia sous le titre de *Columbiade*; | *Avis aux ordres privilégiés*; | *Conspiration des rois*; | *Lettres à la convention nationale*; | *Reminiscence royale*; | *Lettres aux Piémontais*. Il traduisit aussi en anglais les "Ruines des empires", de Volney.

*BARLOWE (William), religieux augustin d'un couvent de la ville de Saint-David, né dans le comté d'Essex, vivait sous Henri VIII. Ses supérieurs l'envoyèrent étudier dans l'université d'Oxford, où il se fit recevoir docteur en théologie. Il fut nommé prieur d'une communauté, et chargé d'une ambassade en Écosse, avant que Henri VIII supprimât les monastères. Barlowe fut un des premiers à sortir du sien. Cette conduite lui valut la faveur de Henri VIII, qui le nomma aux évêchés de Saint-Azoph, de Saint-David, de Bath et de Wells, unis. Il embrassa en même temps le protestantisme; mais, soit qu'il craignît d'avoir déplu au roi, qui, en se séparant de l'Église romaine, en avait retenu les dogmes, soit scrupule, il existe de lui des lettres à Henri VIII dans lesquels il se déclare bon catholique. Le peu de durée de ce retour peut faire douter de sa sincérité. Barlowe redevint protestant sous Édouard VI. Il fut dépouillé de son évêché, et emprisonné sous la reine Marie. Ayant pu s'échapper, il se retira en Allemagne, puis revint sous Élisabeth qui le nomma à l'évêché de Chichester. Il s'était marié, et mourut en 1568, dans son évêché, père de onze enfants, dont cinq filles, qui toutes épousèrent des évêques. Ses ouvrages sont : | *Enterrement de la messe*; | *Homélies chrétiennes*; | *Traité de cosmographie*; | *Réponses à certaines questions concernant les abus de la messe* : elles ont été imprimées dans l'"Histoire de la réformation", par l'évêque Burnet; | *Ascension des moines et religieux, représentée avec des figures*. | Il a eu part à un livre intitulé : *Divine et pieuse institution des chrétiens*, connu en Angleterre sous le nom de *Livre de l'évêque*, Londres, 1537.

* BARLOWE (William), fils du précédent, né dans le comté de Pembrok, fit ses études à l'université d'Oxford, prit les or-

dres, et obtint une prébende à Winchester en 1573. Il fut archidiacre de Salisbury en 1614. Il s'occupa plus de physique que de théologie. Il avait fait de l'aimant l'objet de ses recherches, et on lui doit sur cette substance de curieuses découvertes. On a de lui : | l'*Aide du navigateur* (the Navigator's supply), Londres, 1597, in-4°; | *Avertissement magnétique, ou Observations et expériences concernant la nature et les propriétés de l'aimant*, Londres, 1616, in-4°; | *Court examen des frivoles critiques du docteur Ridley sur l'Avertissement magnétique*, Londres, 1618, in-4°. Il mourut en 1625.

*BARLOWE, inventa en 1676 les pendules à répétition, et 15 ans après les montres de la même espèce.

*BARLOWE (François), peintre anglais, né en Lincoln-shire, mort en 1702, étudia sous Shepherd, peintre de portraits. Il excellait à peindre les oiseaux, les poissons et les autres animaux.

BARNABÉ (Saint), de la tribu de Lévi, naquit dans l'île de Chypre. Ayant goûté la doctrine de J.-C., il vendit une terre et en donna le prix aux apôtres. Il fut envoyé à Antioche pour affermir les nouveaux disciples. Il alla ensuite à Tharse en Sicile pour amener saint Paul à Antioche, où ils furent déclarés tous deux "apôtres des gentils". Ils annoncèrent l'Evangile ensemble en divers lieux, jusqu'à ce qu'il allât, avec saint Marc, en Chypre, où les Juifs de Salamine le lapidèrent, suivant la plus commune opinion. Nous avons une *Lettre* sous le nom de cet apôtre, publiée en 1645, in-4°, par dom Luc d'Achery. Tillemont ne croit pas que cette *Lettre* soit de saint Barnabé; mais ses raisons ne paraissent pas convaincantes. Le savant Lardner est d'un avis contraire, et soutient qu'elle est de lui. Saint Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, saint Jérôme, l'ont citée sous le nom de saint Barnabé. Bergier ("Encyclop. méthod.") répond aux raisons qu'on oppose à son authenticité. Cette *Lettre* se trouve encore, en grec et en latin, dans le "Recueil des Pères apostoliques" de Cotelier, réimprimé à Amsterdam, en 1724, par les soins de Le Clerc.

*BARNAUD (Nicolas), médecin protestant, né à Crest, en Dauphiné, dans le XVIe siècle, s'occupa d'alchimie, et, par suite, de la recherche de la pierre philosophale; il voyagea beaucoup, soit par goût, soit pour se soustraire aux persécutions que lui attirait de toute part sa hardiesse à manifester ses opinions religieuses. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le "Dictionnaire de Prosper Marchand", et qui ont été réunis dans un seul volume, le 3e du "Theatrum chimicum", publié à Strasbourg en 1659. Barnaud était l'ami de Socin, et traduisit un de ses ouvrages, intitulé : "de l'Autorité de la sainte Ecriture", 1592. Retiré à Genève après la Saint-Barthélemi, il avait mis au jour, sous le nom d'Eusèbe Philadelphe, *le Réveille-matin des Français et de leurs voisins*, 1574, in-8°; livre si incendiaire qu'il fut blâmé même par les protestants. Un autre ouvrage, intitulé : *le Miroir des Français*, contenant l'état et maniement des affaires de France,

tant de la justice que de la police, mis en dialogue par Nicolas Montant, 1582, in-8°, a été attribué à Barnaud. L'auteur de cet écrit, quel qu'il soit, a enlevé à nos philosophes et à nos révolutionnaires le mérite d'avoir inventé leurs réformes et leurs constitutions; car il désire, pour le bien de la France, la vente des biens du clergé, la déportation des prêtres, leur mariage, la fonte des cloches, le "maximum", et autres mesures dont nous avons éprouvé les salutaires effets.

* BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), né à Grenoble en 1761, suivit d'abord la carrière du barreau au parlement de cette ville, et fut élu député à la première assemblée nationale. Quoique jeune, il parut avec distinction parmi la foule des orateurs de cette assemblée : une diction facile, une imagination ardente, un esprit vif et pénétrant, et tout cela joint à un grand amour des institutions nouvelles, fut la cause principale de ses succès. Lorsqu'on vint apprendre à l'assemblée constituante la mort tragique de Foulon : « Le sang qui coule est-il donc si pur qu'on ne puisse en répandre quelques gouttes? » s'écria Barnave; paroles qui lui seront toujours reprochées, bien que l'enthousiasme frénétique du moment, et le caractère connu de l'orateur, en atténuent l'odieux. Il fut souvent, à la tribune, aux prises avec Mirabeau, qui ne partageait pas entièrement les idées révolutionnaires. Lors de la discussion sur les colonies, il se montra moins favorable aux gens de couleur qu'on ne l'aurait attendu de lui. Il acheva de perdre sa popularité en témoignant quelque intérêt à la famille royale, ramenée de Varenne à Paris; en parlant, avec énergie, pour l'inviolabilité du monarque; en reconnaissant, sur la fin de l'assemblée, qu'une constitution trop démocratique pouvait ouvrir sur la France une source de haines et de calamités. La session de l'assemblée constituante étant terminée, il se retira dans sa patrie, où il épousa la fille d'un conseiller à la cour des aides. Après la journée du 10 août, on trouva aux Tuileries des lettres de quelques membres de l'assemblée constituante; Barnave y était compromis; il fut mis en prison, appelé à Paris, et jugé par le tribunal révolutionnaire, que toute son éloquence ne put fléchir : on l'exécuta le 29 octobre 1793, à l'âge de 32 ans.

* BARNES (Julienne), née au commencement du XVe siècle. Son mérite l'éleva à la place de prieure de Sopewell, communauté qui dépendait de Saint-Alban. Elle a écrit sur le *blason*, sur la *chasse* et sur la *fauconnerie*. Ses ouvrages ont été imprimés au monastère de Saint-Alban. Elle vivait encore en 1486.

BARNES (Jean), né en Angleterre, se fit bénédictin à Douai, se retira ensuite à Paris, vers l'an 1624, pour éviter les poursuites de l'inquisition; mais, ayant écrit avec peu de ménagement sur des matières delicates, il fut mené à Rome en 1626, et mis dans la prison de ce tribunal. Il y mourut 30 ans après. On a de lui : | un *Traité contre les Équivoques*, en latin, imprimé en 1625, in-8°, traduit la même année en français, [où il attaque fortement les jésuites Pursons et Les-

sius;] | un autre traité intitulé : *Catholico-Romanus pacificus*, qui fut cause de ses disgrâces : on le trouve dans le "Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum", d'Ortwinus Gratius; | *Examen tropœorum congregationis prætensæ anglicanæ*, *ordinis Sancti-Benedicti*, Reims, 1622, in-8°; | une *Traduction*, de l'espagnol, du "Combat spirituel".

BARNÈS (Josué), professeur de grec à Cambridge, mort vers 1714, donna en 1710 une édition d'Homère. Il avait une connaissance parfaite de la langue grecque, qu'il écrivait et parlait avec facilité; mais il ne put faire passer dans sa *Traduction* les beautés et le sublime du poète qu'il publiait. On a de lui : | l'*Histoire d'Esther*, en vers grecs, avec la version latine, Londres, 1679, in-8°; | *Anacreon christianus*, Cambridge, 1705, in-12; | *La Création du monde* et *le Cantique des Cantiques*, en vers anglais, in-8°.

BARNEVELDT (Jean d'Olden), avocat-général des états de Hollande, né vers 1549, acquit l'estime de la république et des puissances étrangères, dans ses négociations et dans ses ambassades. On peut le compter parmi les fondateurs de la république. Henri IV et la reine Élisabeth faisaient beaucoup de cas de cet habile négociateur. Barneveldt ayant voulu restreindre l'autorité de Maurice, prince d'Orange, opposa les arminiens aux gomaristes, partisans de ce prince. Maurice, pour se venger, fit assembler un synode à Dordrecht, composé des députés de toutes les Églises calvinistes de l'Europe, excepté de celle de France, en 1618 et 1619. Cette assemblée condamna les arminiens avec autant de sévérité que s'ils n'avaient pas été de la même communion, et comme si les réformés n'avaient point ôté à l'Eglise le droit de décider les controverses. Barneveldt, jugé par 26 commissaires, eut la tête tranchée en 1619, sous prétexte d'avoir voulu livrer sa patrie à la monarchie espagnole, lui qui avait travaillé avec tant d'ardeur pour soustraire son pays à cette puissance. On prétend qu'il fut accusé d'avoir reçu 12,000 écus pour conclure la trêve de 12 ans; mais cette trêve était aussi avantageuse à la Hollande qu'à l'Espagne, et il n'a jamais été prouvé que Barneveldt eût reçu cet argent. On lui envoya le ministre Walacus pour le préparer à la mort. Barneveldt s'entretint avec lui sur quelques matières de religion, et ne cessa de protester de son innocence. Il renouvela sa protestation sur l'échafaud, déclarant qu'il ne mourait point pour avoir été traître, mais pour avoir défendu les droits et la liberté du pays. La France avait inutilement sollicité d'abord pour sa liberté, ensuite pour sa vie. — Ses deux fils, René et Guillaume, ayant formé le dessein de venger la mort de leur père, entrèrent dans une conspiration qui fut découverte. Guillaume prit la fuite; René fut pris et condamné à mort. Son illustre mère demanda sa grâce au prince Maurice, qui lui répondit : « Il me paraît étrange que vous fassiez pour votre fils ce que vous avez refusé de faire pour votre mari. » La dame, digne épouse et bonne mère, lui repartit avec indignation : « Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce

qu'il était innocent; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable. »

* BARNEVILLE (DE), qui ne se trouve mentionné dans aucune biographie, né à Dublin, vint faire ses études à Paris, entra dans la congrégation de l'oratoire en 1688, et mourut vers 1740. On peut considérer cet homme comme un des oratoriens qui avaient plus de zèle que de philosophie véritable. Il se dévoua, l'un des premiers, dans le beau siècle de Louis XIV, à l'"œuvre" qu'on appele "biblique", dont Lefèvre d'Étaples avait donné l'exemple dans le siècle précédent, et dont les protestants, et même les anachorètes de Port-royal, ont si fort abusé depuis. Son *Nouveau Testament traduit en français* ne fut toutefois imprimé qu'en 1719 : c'est une chose singulière que cet empressement aveugle à mettre l'évangile, pur et simple, entre les mains des ignorants comme des savants, coïncide juste avec la régence! Barneville a considéré la "popularisation" de sa *Traduction* comme « une des plus solides dévotions, et l'un des plus grands biens qu'on puisse faire dans le monde; » et il conseille aux fidèles de « la conserver dans le lieu le plus décent et le plus propre de la maison ».

BARO (Balthasar), de l'académie française, né à Valence, en 1600, mourut en 1649. Il acheva l'"Astrée" de d'Urfé. On a de lui quelques pièces de théâtre qui ne sont pas sans mérite. On estime surtout sa *Parthénie*. [Il a aussi donné plusieurs *Poésies* lyriques, où l'on trouve quelque talent.]

BAROCCIUS (François), patricien de Venise, et célèbre mathématicien, mourut en 1471. On a de lui des ouvrages de mathématiques et des traductions d'ouvrages grecs sur ce même sujet. Tels sont : *Hieronis liber de Machinis bellicis*, Venise, 1572, in-4°, avec des scolies et fig.; | *Procli in primum elementarum Euclidis libri quatuor*, Padoue, 1560, avec des scolies; | un *Commentaire* sur Platon, "de Numero geometrico", Boulogne, 1556, in-4°; | une *Cosmographie*, Venise, 1585, in-4°.

BAROCHE ou BAROCCI dont le véritable nom est FIORI (Frédéric), peintre, né à Urbin en 1528, mort dans la même ville en 1612, trouva dans sa famille les secours qu'il pouvait désirer pour son art. Son père, sculpteur, lui montra à modeler, et il apprit de son oncle, qui était architecte, la géométrie, l'architecture et la perspective. Il représentait sa sœur pour les têtes de Vierge, et son neveu pour les Jésus. Le cardinal de la Rovère prit sous sa protection ce célèbre artiste, qui n'avait pour lors que 20 ans, et l'occupa dans son palais. Ce peintre fut empoisonné dans un repas par un de ses envieux. Les remèdes qu'il prit aussitôt lui sauvèrent la vie; mais il ne recouvra point entièrement sa santé, qu'il traîna languissante jusqu'à l'âge de 84 ans. Il ne pouvait travailler que deux heures par jour. Ses infirmités lui firent refuser plusieurs places honorables que lui offrirent le grand-duc de Florence, l'empereur Rodolphe II et Philippe II, roi d'Espagne. On rapporte qu'à Florence, le duc François I[er], voulant savoir le jugement que Baroche porterait des tableaux qui ornaient son palais, le con-

duisit sous l'habillement de son concierge, l'interrogeant, et jouissant du plaisir de pouvoir, par un dehors simple, mettre le peintre à son aise et s'entretenir librement avec lui. Baroche a fait beaucoup de portraits et de tableaux d'histoire; mais il a surtout réussi dans les sujets de dévotion. Son usage était de modeler d'abord en cire les figures qu'il voulait peindre, ou bien il faisait mettre ses élèves dans les attitudes propres à son sujet. Il a beaucoup approché de la douceur et des grâces du Corrége; il l'a même surpassé pour la correction du dessin. Son coloris est frais; il a parfaitement entendu l'effet des lumières; ses airs de tête sont d'un goût riant et gracieux. Il montrait beaucoup de jugement dans ses compositions. Il serait à souhaiter qu'il n'eût pas outré les attitudes de ses figures, et qu'il n'eût point trop prononcé les parties du corps. On a des dessins de Baroche au pastel, à la plume, à la pierre noire et à la sanguine. L'on a gravé d'après ce grand maître; et lui-même a fait plusieurs morceaux à l'eau forte. [Ses tableaux les plus renommés sont : la *Déposition de la croix*, le *Pardon*, une *Annonciation*, l'*Extase de sainte Micheline sur le mont Calvaire*.]

BARON (Éguinard), né à Saint-Pol-de-Léon, professa le droit à Bourges, avec François Duaren, son émule. Il mourut en 1550, âgé de 55 ans, et laissa quelques ouvrages, Paris, 1562, in-fol.

*BARON, ou BARO (Pierre), théologien protestant, naquit à Etampes dans le courant du XVI[e] siècle. Obligé de sortir de France, pour cause de religion, il passa en Angleterre, où lord Burleigh l'accueillit. L'université de Cambridge l'admit parmi ses membres, et le nomma à une chaire de théologie. On professait à la rigueur dans cette université les principes de Calvin sur la "justification". Baron, ayant paru s'en écarter, et tendre au pélagianisme, fut privé de sa chaire. Il était savant, d'un caractère sociable, et irrépréhensible dans sa conduite. Bayle prétend qu'il repassa en France. Selon Watkins, il mourut à Londres au commencement du XVII[e] siècle, et fut enterré à Saint-Olave dans Hart-Street. On a de lui : | *Prælectiones* XXXIX *in Jonam*, Londres, 1579; | *Summa trium sententiarum de Prædestinatione*; | *de Præstantia et dignitate Divinæ Legis*.

BARON (Vincent), dominicain du diocèse de Rieux, est auteur d'une *Théologie morale*, en latin, 5 vol. in-8°, Paris, 1666. Il mourut en 1674, à l'âge de 70 ans, après avoir occupé la place de provincial, et celle de définiteur général au chapitre de 1656.

BARON (François), né à Marseille, en 1620, consul de France à Alep, rétablit le commerce du Levant, presque entièrement ruiné. Le grand Colbert, instruit des biens qu'il avait faits à Alep et dans toutes ses dépendances, voulant procurer les mêmes avantages au commerce des Indes orientales, l'envoya à Surate, en 1671; et, pendant 12 ans d'administration, il fit fleurir le commerce de France, et le fit respecter des étrangers. Il y mourut en 1683, dans de grands sentiments de religion, honoré comme un modèle de droiture et de bienfaisance par les gen-

tils mêmes et les mahométans, qui prient sur son tombeau. C'est de lui que Nicole tenait toutes les pièces justificatives de la doctrine des Eglises syriennes sur l'Eucharistie dont il a enrichi la "Perpétuité de la foi".

*BARON (Bonaventure), franciscain anglais, dont le vrai nom était FITZGERALD, naquit à Cloumell, dans le comté de Tipperary, au commencement du XVIIe siècle. Son oncle le P. Luc Wadding, annaliste et historien de son ordre, l'envoya à Rome pour s'y perfectionner. A l'exemple de Wadding, Baron entra dans l'ordre de Saint-François et contribua comme lui à son illustration. Il publia divers ouvrages latins, en prose et en vers. Les principaux sont : | *Metra miscellanea*, Rome, 1645, in-24; | *Opuscula varia*, Wurtemberg, 1666, in-fol.; | *Theologia*, 6 vol., Paris, 1676. Devenu aveugle, il mourut à Rome en 1696, dans un âge fort avancé.

BARON (Michel BOYRON, dit), né à Paris en 1653, fils d'un marchand d'Issoudun, qui se fit comédien, entra dans la troupe de la Raisin, et quelque temps après dans celle de Molière, qui le perfectionna. Baron quitta le théâtre en 1691, par dégoût ou par religion, avec une pension de mille écus que le roi lui faisait. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans, et fut aussi applaudi, malgré son grand âge, que dans sa première jeunesse. On l'appela d'une commune voix le Roscius de son siècle. Il disait lui-même, dans un enthousiasme de vanité digne d'un comédien, "que tous les cent ans on voyait un César; mais qu'il en fallait deux mille pour produire un Baron". Il était si enivré de l'excellence de sa condition, qu'il ne craignait pas de dire qu'«il fallait qu'un acteur fût élevé sur les genoux des reines.» Extravagance que ses confrères ne répètent point, mais que la sottise publique semble autoriser par la manière dont elle les idolâtre. (*Voy.* GARRICK, ROSCIUS.) Un jour son cocher et son laquais furent battus par les gens du marquis de Biran, avec lequel Baron vivait dans cette familiarité que de jeunes seigneurs permettaient trop aisément aux comédiens. «M. le marquis, lui dit-il, vos gens ont maltraité les miens; je vous en demande justice.» Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours du même terme de vos gens et des miens. De Biran, choqué du parallèle, lui répondit : «Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise? pourquoi as-tu des gens?...» Preuve non équivoque du mépris qu'ont pour les comédiens et leur profession ceux mêmes qui s'en amusent le plus. Il mourut en 1729, âgé de 77 ans. On a imprimé, en 1760, 3 vol. in-12 de pièces de théâtre, sous le nom de ce comédien; mais on ne croit pas qu'elles soient toutes de lui. [La meilleure est celle intitulée l'*Homme à bonnes fortunes*; l'*Andria*, imitée de Plaute, eut aussi beaucoup de succès.]

BARON (Hyacinthe-Théodore), ancien professeur et doyen de la faculté de médecine de Paris sa patrie, mourut le 29 juillet 1758, âgé d'environ 72 ans. Il a eu beaucoup de part à la *Pharmacopée de Paris*, de l'année 1732, in-4°; et a donné, en 1739, une *Dissertation* académique, en latin, sur le chocolat : *An senibus chocolata*

potus? Elle a été imprimée plusieurs fois.

BARON (Théodore), fils du précédent, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie des sciences, marcha sur les traces de son père. Il naquit à Paris le 27 juin 1715, et mourut le 10 mars 1768. On a de lui : | une édition du "Cours de chimie" de Lémery, augmentée; | *Pharmacopœa Thomæ Fulleri, editio castigatior*. Il connaissait la théorie et la pratique de la science qu'il professait.

BARONIUS (César), naquit en 1538 à Sora, ville épiscopale du royaume de Naples. Les troubles de cet état l'obligèrent de suivre son père à Rome en 1557. Saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, l'agrégea à sa congrégation; et, s'étant démis de la charge de supérieur général, il la lui fit donner. Il fut ensuite confesseur de Clément VIII, qui le fit cardinal en 1596, et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave où Léon XI fut élu, Baronius eut plus de trente voix pour lui. Son mérite aurait dû les réunir toutes; mais les Espagnols lui donnnèrent l'exclusion. Il mourut en 1607. Ses *Annales ecclesiastici*, depuis J.-C. jusqu'en 1198, sont une grande preuve de sa capacité et de son amour pour le travail. Elles parurent en 12 vol. in-fol., 1593 et années suivantes. Son but, dans cet ouvrage, commencé dès l'âge de 30 ans, fut d'opposer à la compilation indigeste des Centuriateurs de Magdebourg, un livre de même nature, dans lequel l'Église catholique serait vengée des imputations dont la chargeaient ces hérétiques. L'exécution, quoique en général heureuse, ne répond pas toujours au zèle de l'auteur. Baronius ne savait qu'imparfaitement le grec, et sa critique n'était pas toujours assez sévère. De là ses méprises dans l'histoire des Grecs, et les faits apocryphes qu'il adopte. Il y a de la clarté et de l'ordre dans son style, mais ni pureté ni élégance. Le P. Pagi, cordelier, Isaac Casaubon, le cardinal Noris, Tillemont, etc., ont relevé bien des fautes de cet annaliste. On a réuni la plupart des remarques de ces savants dans une édition donnée à Lucques en 1733 et années suivantes, formant 28 vol. in-folio. On ne peut nier, en la parcourant, que Baronius ne se soit souvent trompé; mais, quand on entre le premier dans une carrière immense et très-épineuse, il est pardonnable de faire des faux pas. On a encore de cè savant cardinal des *Notes* sur le "Martyrologe romain", pleines d'érudition et d'une critique fort au-dessus de son temps. On joint ordinairement à ses *Annales* la "Continuation" par Rainaldi, Rome, 1646 et suivantes, 10 vol. in-fol.; l'"Abrégé", du même, Rome, 1667, in-fol.; la "Continuation" de Laderchis, Rome, 1728, 3 vol. in-fol.; la "Critique" de Pagi, 4 vol. in-fol., 1705; et "Apparatus", Lucques, 1740, in-fol. La "Continuation" de Sponde, 3 vol., n'est pas estimée, ni celle de Bzovius en neuf. On a traduit en français l'"Abrégé" de Baronius qu'a donné Sponde, 2 vol. in-fol.; et la "Continuation" de Sponde, en 3 vol. in-fol.

*BAROUD (Claude-Odile-Joseph), né à Lyon en 1755, mort en mai 1824, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville

natale. Étant venu à Paris, il entra en relation avec les principaux financiers de l'époque. Initié à leur science, il en fit le sujet de ses écrits. En 1798, il publia un *Mémoire* contre le projet d'emprunt que la banque de Paris offrit au Directoire, pour procurer les moyens d'effectuer une descente en Angleterre. C'est Baroud qui rédigea les divers *Mémoires* publiés en 1813 pour Michel jeune, contre Reynier, Boissière et Guille, prévenus de faux en écriture privée, et acquittés par la cour d'assises de la Seine. Il est auteur de différents ouvrages pseudonymes sur les finances, imprimés en 1814 et 1816. Nous citerons ses *Observations en faveur des acquéreurs de biens d'émigrés, et en faveur des émigrés eux-mêmes, ci-devant propriétaires de ces biens*, Paris, imprimerie de Michaud, 1814, in-8°.

*BAROZZI (Pierre), né à Venise, mort en 1507, évêque de Belluno, dans la marche de Trévise, et ensuite de Padoue, a composé *Moyen de bien mourir*, des *Hymnes*, etc.

BARRADAS (Sébastien), jésuite de Lisbonne, né en 1542, prêcha avec tant de succès, qu'on lui donna le titre d'"Apôtre de Portugal". Il mourut en odeur de sainteté l'an 1615. Ses ouvrages, imprimés à Anvers en 1617, et à Cologne en 1628, sont en 4 vol. in-fol., parmi lesquels on distingue son *Itinerarium filiorum Israel ex Egypto in terram repromissionis*, imprimé séparément à Paris, 1520, in-fol. Sa *Concordance des Evangiles* est aussi très-estimée; elle est méthodique, claire, solide, pleine d'onction et bien écrite en latin; l'explication du sens littéral y est suivie d'excellentes réflexions morales.

*BARRAIRON (François-Marie-Louis), né à Gourdon, département du Lot, le 10 juin 1746, embrassa la carrière domaniale que son père avait suivie, et ne tarda pas à être appelé à Paris pour y remplir la place de directeur de correspondance. Il devint successivement chef de division et directeur des domaines du roi en 1789. Le ministre Delessart, son ami, le nomma, en 1790, administrateur des domaines. Resté à son poste dans les temps les plus désastreux, son nom dut se trouver mêlé aux actes de confiscation qui signalèrent l'époque, mais il ne contribua point à les aggraver. Il remplit les mêmes fonctions jusqu'après la seconde restauration. Barrairon avait été élu en 1804 candidat au corps législatif par le département du Lot, et candidat au sénat par le département d'Indre-et-Loire en 1812. En 1815, il fut nommé directeur-général de l'enregistrement. Le 1er janvier 1816, Barrairon reçut le titre de conseiller d'état honoraire. Élu membre de la chambre des députés par le département du Lot, aux élections qui suivirent le 5 septembre, il siégea aux centres pendant quatre sessions, votant sans jamais ouvrir la bouche, pour tous les ministères et tous les systèmes politiques plus ou moins contradictoires qui se succédèrent jusqu'à l'abrogation de la loi des élections dite du 5 février. Choisi, sous la loi du 29 juin, pour aller présider le collége de l'arrondissement de Gourdon, il se rendait à son poste, lorsqu'il fut arrêté par la maladie

à Châteaurenaud en Touraine, terre de sa seconde femme, qu'il avait prise dans la noble famille de ce nom. Élu député, quoiqu'absent, il mourut le 5 décembre 1820, sans avoir siégé à la nouvelle chambre. Il avait obtenu successivement les titres de baron, de comte, et d'officier de la légion-d'honneur. Barrairon paraît d'ailleurs n'avoir pris d'autre part aux affaires publiques que celle qui était indispensable pour conserver les places qu'il occupait.

BARRAL (L'abbé Pierre), né à Grenoble, alla de bonne heure à Paris, où il se chargea de quelques éducations, et mourut le 21 juillet 1772. « Pour tenir à quelque chose, dit dom Chaudon, il s'était fait janséniste; et il était un de ceux qui parlaient et qui écrivaient avec le plus de violence contre les ennemis de Port-Royal. Il développa ses sentiments dans son *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres*, 1759, 6 vol. in-8°. L'enthousiasme et l'animosité, ces deux passions si ridicules dans un homme de lettres, si dangereuses dans un historien, ont dirigé l'auteur et l'ont égaré. Les éloges les plus outrés et les injures les plus atroces, se présentent tour à tour à sa plume. Dans les articles des ennemis de la bulle, il emploie toutes les hyperboles des oraisons funèbres. On a dit avec quelque raison que ce livre était le martyrologe du jansénisme fait par un convulsionnaire. » On peut voir une critique détaillée de cet ouvrage, dans l'Avertissement du "Dictionnaire" de l'abbé Ladvocat, édition de Paris, 1764. A cette critique, où règnent l'honnêteté et la modération, l'abbé Ladvocat a joint une liste des fautes ou bévues de toute espèce dont fourmille le *Dictionnaire* de l'abbé Barral. Cette liste est suivie d'une autre qui indique les articles des hommes illustres omis dans cet ouvrage. On a encore de lui : | *Sevigniana*, 1756; in-12. C'est un recueil de pensées tirées des "Lettres" de Madame de Sévigné, avec des notes calomnieuses; | *Dictionnaire portatif de la Bible*, Paris, 1779, 2 vol. in-12; compilation superficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juste des livres saints. On dirait que l'auteur s'est attaché de préférence aux traits qui, dans un état isolé, sans nuance et sans ensemble, peuvent alimenter l'esprit de dérision et de satire. Un théologien appelle ce *Dictionnaire* le persiflage de l'histoire sainte. Gémissons de ce que des ouvrages de cette nature, dont l'objet présente tant d'attraits à la piété et au zèle, sortent si souvent des mains de gens de parti qui ne peuvent que disserter, ou narrer d'une manière froide et aride; pour lesquels l'onction, le langage de conviction et de sentiment sont des choses étrangères et ignorées, et qui n'ont d'ardeur et d'industrie que pour les marottes de secte; | *Dictionnaire des Antiquités romaines*, 1766, 3 vol. in-8°. C'est un abrégé du "Dictionnaire" de Pitiscus, qui est estimé; [des *Éloges* ampoulés *de Henri IV, du duc de Biron;* | des *Maximes* républicaines *sur le Devoir des rois*.]

*BARRAL (Louis-Mathias DE), archevêque de Tours, issu d'une ancienne famille de magistrature,

né le 20 avril 1746 à Grenoble, entra au séminaire de Saint-Sulpice et suivit les cours de Sorbonne. Agrégé ensuite à la maison et société royale de Navarre, il fit, d'une manière honorable, la licence de 1768 à 1770. Le pape Clément XIII étant mort avant qu'elle fût finie, le cardinal de Luynes, qui se rendait à Rome, prit de Barral pour son conclaviste. Lorsqu'il revint, son oncle, évêque de Troyes, le fit son grand-vicaire et grand-archidiacre de son église. En 1782, de Barral fut pourvu de l'abbaye du Mas-d'Asile, ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Rieux, et, en 1735, la province de Sens le nomma à l'agence générale du clergé. Vers ce temps, son oncle l'évêque de Troyes, étant devenu infirme, l'obtint pour coadjuteur. Il fut sacré en 1788, sous le titre d'évêque d'Isaure, et devint, en 1790, titulaire du siége de Troyes, par la démission de son oncle. On lui demanda le serment prescrit par la constitution civile du clergé; sur son refus, le département de l'Aude procéda à l'élection d'un évêque. De Barral quitta le royaume, et se réunit à quelques-uns de ses collégues qui s'étaient retirés à Constance, près de l'archevêque de Paris. En 1793, il alla en Angleterre, et y resta jusqu'en 1801. Pie VII ayant demandé à tous les évêques leur démission, comme un préliminaire qui facilitait le travail du concordat projeté, l'évêque de Troyes fut un des 45 évêques qui crurent devoir donner au saint-siége cette marque de soumission. Aussitôt après il revint en France, et fut, après la publication du concordat, nommé à l'évêché de Meaux. De Boisgelin, archevêque de Tours, étant mort en 1804, de Barral fut choisi pour le remplacer, et préconisé pendant le séjour de Pie VII à Paris, dans le consistoire du 1er février 1805, il reçut le "pallium" des mains du cardinal Braschi. En 1806, on le nomma sénateur. Deux ans après, de malheureuses divisions ayant éclaté entre le saint-siége et le gouvernement français, 19 évêques réunis à Paris écrivirent au pape une lettre commune, pour lui demander une continuation ou ampliation de pouvoirs, et le supplier d'accorder les bulles aux nouveaux évêques nommés. Outre la lettre commune, quelques évêques en adressèrent de particulières, et l'archevêque de Tours en écrivit deux, l'une en date du 18 septembre 1808, l'autre du 4 août 1809; mais, avant que celle-ci pût arriver, les états du pape avaient été envahis; lui-même, arraché de son palais, traîné de lieu en lieu, était amené à Savone. Dans ces conjonctures, Buonaparte avait formé un conseil ecclésiastique, dont l'archevêque de Tours fut membre, et auquel on proposa diverses questions à résoudre. De Barral passe pour l'auteur des réponses aux questions de la 3e série; les deux premières avaient pour objet l'état de l'église en Allemagne, et la 3e une bulle d'excommunication du 10 juin 1809. De Barral fit aussi partie de toutes les députations envoyées à Savone pour négocier avec le saint Père; et, dans la correspondance des députations avec le ministre des cultes, c'était lui qui tenait la plume. Pie VII ayant été transféré à Fontainebleau, l'archevêque de Tours eut ordre

d'aller l'y saluer, et lui fit diverses autres visites. Il était à Fontainebleau lors de la signature des articles du 25 janvier 1813; en un mot, le gouvernement n'eut guère avec le pape de rapports dans lesquels l'archevêque de Tours n'ait figuré. Bientôt tout espoir de conciliation s'évanouit. Des événements inattendus ayant, l'année suivante, renversé le gouvernement de Napoléon, l'archevêque de Tours, en sa qualité de sénateur, fut nommé membre de la chambre des pairs, que le roi avait établie. S'étant trouvé à Paris lorsque Buonaparte y rentra, il siégea parmi les nouveaux pairs pendant les cent jours; il dit même la messe de l'assemblée du champ de mai. On assure qu'il refusa de signer l'article additionnel qui excluait les Bourbons du trône, et des lettres qui le prouvent sont déposées, dit-on, chez des notaires. Il n'en fut pas moins rayé du nombre des pairs par l'ordonnance du 24 juillet 1815. Il adressa sans succès au roi un *Mémoire* justificatif, puis offrit sa démission qui fut acceptée. Il survécut peu à sa disgrâce, étant mort d'une attaque d'apoplexie, le 6 juin 1816. On a de l'archevêque de Tours: | *Lettre à M. C. Butler*, et quelques autres écrits, dans lesquels il défend l'opinion où il était qu'on pouvait prêter le serment de liberté et d'égalité; | une *Réponse aux éclaircissements demandés à M. l'archevêque d'Aix*, relative aux démissions que le pape exigeait des évêques avant la signature du concordat: de Barral y établissait les principes qui devaient engager à les donner; | *Fragments relatifs à l'histoire ecclésiastique du* XIXe *siècle*, 1 vol. in-8°, Paris, 1814. Les principales pièces qui composent ce volume sont: | la *Critique d'un ouvrage italien*, intitulé: *Examen des articles organiques*, etc.; et *Lettres et Mémoires relatifs aux négociations avec le pape*, en 1810 et 1811. Il devait être publié un second volume, qui n'a point paru; | *Défense des libertés de l'Eglise gallicane, et de l'assemblée du clergé de France, en* 1682, ou *Réfutation de plusieurs ouvrages publiés en Angleterre sur l'infaillibilité du pape*, 1 vol. in-4°; ouvrage posthume, et qu'on dit n'être point fini. L'éditeur (l'abbé de Barral, frère de l'archevêque) y a joint une "Notice" sur la vie politique et les écrits du prélat. L'archevêque de Tours avait de l'esprit, une grande instruction et le talent des affaires; il administra sagement les deux diocèses qui lui furent confiés; on n'a fait aucun reproche à ses mœurs et à sa conduite ecclésiastique; mais il n'a pas été aussi heureux, à l'égard des missions dont le gouvernement d'alors le chargea près du pape. Quoiqu'on l'ait accusé d'une condescendance peu honorable, sa correspondance avec le ministre des cultes, pendant le séjour de la députation à Savone, la vénération qu'il y professe pour la personne de Pie VII, l'admiration qu'il témoigna pour les vertus, pour la douceur et l'inaltérable patience du pape, écartent, ce semble, l'idée d'une complicité odieuse. (*Voyez* l'"Ami de la religion et du roi", tom. 3, pag. 369, et tom. 15, pag. 162; les *Fragments historiques pour l'histoire du* XIXe *siècle*, et la "Notice" imprimée avec la *Défense*

des libertés de l'Église gallicane, mentionnée ci-dessus.)

*BARRALIER (Honoré-François), jeune littérateur et helléniste, né à Marseille, le 10 avril 1805, d'un avocat distingué, finit, à l'âge de 15 ans, son cours de philosophie, possédait le latin, savait le grec et plusieurs langues modernes. Il avait aussi beaucoup de talent pour les vers, et plusieurs de ses poésies furent couronnées par une société littéraire de sa ville natale, dont il était secrétaire. A seize ans il composa le *Discours sur l'Immortalité de l'ame*, que son père publia en 1822, in-8°. Ayant voulu se baigner en sortant de table, il mourut en peu de jours, le 24 juillet 1821, n'étant âgé que de seize ans et quatre mois. Il laissa en manuscrit diverses *Poésies*, et un *Traité sur les mœurs des anciens, comparées à celles des modernes, sous le point de vue de la morale*.

*BARRAS (Louis, comte DE), lieutenant-général des armées du roi, né en Provence, mort peu de temps avant la révolution française, suivit le comte d'Estaing dans sa campagne au nord de l'Amérique, et se distingua au combat naval de la Grenade. Il combattit sous les ordres du comte de Grasse, les 25 et 26 janvier 1782, contre l'amiral Hood. L'île de Saint-Christophe s'étant rendue aux troupes françaises, commandées par le marquis de Bouillé, de Barras fut détaché pour s'emparer des colonies anglaises de Névis et de Montferrat, qui se rendirent à lui. Peu de temps après, il retourna en Europe.

*BARRAS (Paul-Jean-François), directeur, né en 1755 à Fohempoux, d'une famille "aussi ancienne que les rochers de la Provence", entra au service dans le régiment de Languedoc (infanterie), s'embarqua en 1775 pour l'Ile-de-France, dont un de ses parents était gouverneur, alla ensuite dans l'Inde, où la guerre allait éclater entre les Français et les Anglais. Après avoir concouru à la défense de Pondichéry, il revint en France, d'où il repartit bientôt avec le bailli de Suffren pour les Indes. Il assista au combat naval de la Proya, et quand la paix fut conclue, il retourna dans sa patrie. Il dissipa à Paris son patrimoine, embrassa en conséquence les principes de la révolution, s'affilia au club des Jacobins, et prit part aux événements du 10 août 1792. Il fut nommé administrateur du département du Var, puis juré de la haute cour nationale à Orléans, enfin gouverneur du comté de Nice. Membre de la convention, il vota la mort de Louis XVI, sans sursis ni appel. Au mois de mai 1793, il se déclara contre le parti de la "Gironde". Chargé d'une mission particulière dans les départements des Hautes et Basses-Alpes, il fut aussi l'un des commissaires de la convention auprès de l'armée du Var, dont il amena la plus grande partie devant Toulon, qui venait d'ouvrir ses portes aux Anglais, et qui fut assiégé par Dugommier. De retour à Paris, Barras fut un des principaux acteurs des événements du 9 thermidor (27 juillet 1794). Il commandait la force armée dans cette journée mémorable, où il s'empara de Robespierre, et repoussa les forces de Henriot. Le lendemain il se démit du commandement, et peu

de jours après on l'élut secrétaire. Le 23 septembre, il dénonça Moïse Bayle et Granet, comme auteurs des troubles du Midi, et les accusa en outre d'être les ennemis de Marat : c'était un crime qu'il devait bientôt partager. Inculpé à son tour, par Granet et Escadier, comme dilapidateur, il fut purgé par un décret. Successivement appelé à la présidence de la convention et au comité de sûreté générale (décembre 1794), il se jeta tout-à-fait dans le parti de la réaction contre les "montagnards", et contribua à en terrasser les restes dans les journées des 1[er] et 4 prairial an III. Cette conduite le porta au commandement en chef des troupes réunies pour la défense de la convention, le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), journée où il fut si puissamment secondé par Buonaparte. Quelques jours après, Barras fut nommé l'un des cinq directeurs. Il conserva dans ce conseil une grande influence, quoiqu'il s'occupât beaucoup de ses plaisirs. Carnot et Barras se sont disputé l'honneur d'avoir donné le commandement de l'armée d'Italie à Buonaparte. On disait, dans le temps, que Barras venait de marier au jeune général la veuve Beauharnais, son amie, et que le commandement de l'Italie avait été la dot de Joséphine. Ce qu'il y a de certain, c'est que Barras parvint à enlever alors le portefeuille de la guerre à Carnot. C'était Barras qui avait provoqué la célébration de l'anniversaire du supplice de Louis XVI, le 21 janvier 1795 : il fut chargé de prononcer, dans l'église de Notre-Dame le discours d'usage; ce fut celui d'un frénétique. Barras, devenu l'objet des sarcasmes et des diatribes du parti "clichien", s'en vengea sur l'abbé Poncelin, qu'il fit fustiger au Luxembourg. Peu s'en fallut que cette affaire ne fût portée devant les tribunaux. Barras, ayant abattu ce parti, gouverna en maître jusqu'au 30 avril an VII (8 juin 1799), où Sieyes fut nommé directeur. Cependant Barras ne se laissa pas intimider; il resta au directoire. Alors Pitt l'engageait à s'emparer de l'autorité souveraine : d'un autre côté Barras entretenait des relations avec Louis XVIII, par l'intermédiaire de Monnier. Le directeur s'engagea à rétablir le trône des Bourbons, moyennant sûreté et indemnité; Louis XVIII promit l'oubli de sa conduite révolutionnaire et 14 millions. Il paraît qu'il avait pris des mesures pour le succès de cette affaire, lorsque Buonaparte revint d'Égypte, instruit par son frère Lucien de l'état de la France. Barras l'informa de ses desseins: mais Sieyes et Buonaparte travaillèrent dans un autre sens, et le vainqueur des Pyramides s'empara du pouvoir. Barras redevint alors simple citoyen; il se retira à sa terre de Grosbois, puis à Bruxelles où il resta jusqu'en 1813. Accusé alors d'avoir tramé une conspiration contre le gouvernement impérial, il fut exilé à Rome, qu'il quitta dans le mois de janvier 1814 pour venir à Montpellier, où une accusation du même genre fut encore dirigée contre lui. Sous la première restauration des Bourbons, Barras habita le midi de la France : depuis leur deuxième retour, il se fixa à Chaillot, où il vécut dans l'obscurité. Il

mourut le 29 janvier 1829, détourné par ses amis de demander à la religion le pardon de ses crimes. Le gouvernement s'empara de ses papiers après sa mort. On peut les considérer comme l'acte d'accusation à la fois de la convention, du Directoire, de l'auteur, et peut-être de la restauration.

*BARRAUD (Jacq.), avocat de Poitiers, mourut en 1626, laissant des *Commentaires et Eclaircissements sur la coutume du Poitou.*

BARRE (François POULLIN DE LA), naquit à Paris en 1647. Il s'adonna à la philosophie, aux belles-lettres et à la théologie. Il joignit à ses études celle de l'écriture sainte et de la tradition; mais il n'en profita guère pour sa conduite, et perdit, par le déréglement de ses mœurs, l'esprit de son état, et même la vraie foi qu'il abjura pour se marier à Genève, après avoir quitté la cure de la Flamangrie, dans le diocèse de Laon, à laquelle il avait été nommé. Réduit à la misère, il enseigna la langue française aux jeunes étrangers, jusqu'à ce qu'il eût une classe dans le collége de Genève; il y mourut en 1723. On a de lui un *Traité de l'Égalité des deux sexes*, in-12, 1673-1691. Il publia ensuite un *Traité de l'excellence des hommes, contre l'égalité des sexes*, 1675-1692, in-8°. Ce sont des espèces de plaidoyers où il y a quelquefois des réflexions qui dégénèrent en turlupinades, et d'ailleurs peu de choses solides à recueillir. Il a donné encore un *Traité de l'Éducation des dames*, 1679, in-12; | le *Rapport de la langue latine avec la langue française*, 1672, in-12; | *Doctrine des protestants sur la liberté et le droit de lire l'Ecriture Sainte*, sur le service divin en langue entendue, etc., Genève, 1720, in-12.

BARRE (Louis-François-Joseph DE LA), de l'académie des inscriptions, naquit à Tournai en 1688, et mourut à Paris en 1738, après avoir publié plusieurs ouvrages : | *Imperium orientale*, en 2 vol. in-fol., conjointement avec dom Banduri, qui l'avait pris pour son second; | un *Recueil de médailles des empereurs*, depuis Dèce jusqu'au dernier Paléologue, autre ouvrage auquel dom Banduri eut beaucoup de part; | une nouvelle édition du "Spicilége de D. d'Achery", 1723, 3 vol. in-fol. : le 1er renferme les traités dogmatiques, moraux et polémiques; le 2e les morceaux qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique, et le 3e ceux qui regardent l'histoire profane. On doit cet ordre à l'éditeur, de même que la correction de bien des fautes, et beaucoup de nouvelles pièces; | une édition du "Dictionnaire de Moréri", de 1725; | un vol. in-4° de "Mémoires pour servir à l'Histoire de France et à celle de Bourgogne", connus sous le nom de "Journal de Charles VI", 1730. Ces "Mémoires" ont été recueillis par D. des Salles, bénédictin, et publiés par de la Barre; | une édition du "Secrétaire de la cour", et du "Secrétaire du cabinet", 2 vol. in-12, qui prouvent que de la Barre avait plus d'érudition que de goût. Le discernement qu'il avait acquis pour les vieux manuscrits ne lui servait pas pour les ouvrages modernes. [De la Barre rédigea le "Journal de Verdun", depuis 1727 jusqu'à sa mort.]—*BARRE DE BEAUMARCHAIS (Antoine DE LA), frère utérin du

précédent, né à Cambrai, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, fut chanoine régulier de Saint-Victor, et abandonna sa profession, qui s'accordait peu avec ses inclinations vicieuses. Il parcourut la Hollande, tantôt professeur, tantôt écrivain aux gages des libraires, et se rendit enfin à Wurtzbourg, où, à ce qu'il paraît, il rentra dans son état et dans ses devoirs. Il savait l'anglais, l'espagnol, l'italien, et possédait parfaitement les poètes grecs et latins. Il mourut vers l'an 1757. Ce qu'il a fait de mieux est sa *Traduction* de la "Monarchie des Hébreux", du marquis de Saint-Philippe, la Haye, 1728, 4 vol. in-12.

BARRE (Joseph), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville le 23 juin 1764, âgé de 72 ans. Il entra jeune dans la congrégation, et y fit de grands progrès dans la piété, ainsi que dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Plusieurs ouvrages sortis de sa plume ont rempli le cours de sa vie laborieuse. Les principaux sont : | *Vindiciæ librorum deutero-canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12; livre qui offre beaucoup d'érudition; | *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, en 11 vol. in-4°. Cette *Histoire*, pleine de recherches, et cependant très-inexacte, est rarement élégante, et de plus d'une partialité qui doit la rendre odieuse aux étrangers, surtout aux peuples qui ont eu quelque démêlé avec la France; elle prouve plus d'effort de mémoire que de génie, et cet effort même n'est pas toujours heureux; c'est l'effort d'une mémoire infidèle. Il ne suffit pas, pour composer une bonne Histoire d'Allemagne, de compiler ce qui se trouve dans nos auteurs modernes, et de le mettre bout à bout, en y faisant quelques liaisons; il faut consulter les auteurs originaux, que les Allemands ont recueillis avec soin. Mais cela est encore à faire. Aussi n'avons-nous pas de bonne Histoire de ce pays : car celle de Heiss ne mérite guère ce nom, et celle de l'abbé Schmidt, traduite de l'allemand en français, est moins l'Histoire des Allemands, qu'un cadre où l'auteur a cherché à placer ses systèmes ; | *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12. Cette Histoire est curieuse, mais la diction n'en est pas assez pure, et les faits n'en sont pas toujours bien choisis. | *Histoire des lois et des tribunaux de justice*, 1755, in-4°. C'est son meilleur ouvrage. | Le père Barre a orné de notes l'édition des "Œuvres de Bernard van Espen", 1753, 4 vol. in-fol.

BARRE (Jean-François LE FÈVRE DE LA), jeune gentilhomme d'Abbeville, s'étant gâté l'esprit et le cœur par la lecture de divers ouvrages, écrits par des philosophes modernes, et lié avec quelques amis infectés des mêmes erreurs, se porta avec eux aux excès les plus révoltants contre la religion; [un Christ fut horriblement mutilé après une partie de débauche.] De la Barre fut condamné, par arrêt du parlement de Paris, du 4 juin 1766, à avoir la tête tranchée, après avoir fait amende honorable, portant cet écriteau : "Impie, blasphémateur, et sacrilége abominable et exécrable". Le parlement ordonna que le "Dictionnaire philosophique" de Voltaire, source principale de

l'infortune de ce jeune homme, fût jeté dans le même bûcher qui consuma le corps de ce malheureux. En 1775, le philosophe entreprit de justifier son disciple dans un mémoire intitulé le "Cri du sang innocent"; mais les faits étaient trop récents et trop généralement connus, pour que le public n'aperçût pas les faussetés, et ne s'indignât pas contre les imputations odieuses dont cet écrit était rempli. [Un décret de la convention, du 15 novembre 1793, qui réhabilite la mémoire de ce jeune impie, la flétrit peut-être plus que son supplice.]

* BARRÉ (Nicolas), religieux minime, né à Amiens, en 1621, fut le fondateur des écoles chrétiennes et charitables du Saint-Enfant Jésus; il entreprit de créer des espèces de séminaires où l'on formerait des maîtres et des maîtresses d'école. Le premier établissement eut lieu à Rouen, en 1666, par les libéralités de Mme de Maillefer, et le second à Paris, paroisse Saint-Jean-en-Grève, d'où il fut transporté sur la paroisse Saint-Sulpice. Barré mourut le 31 mai 1686; on trouve un abrégé de sa "Vie" à la tête de ses *Lettres spirituelles*, Rouen, 1697, in-12, et dans le "Tableau des congrégations religieuses formées en France depuis le XVIIe siècle", par M. Henrion, Paris, 1831, in-12. C'est de Barré que la congrégation des Dames de Saint-Maur tire son origine.

* BARRÉ (Yves), ancien avocat au parlement où il était greffier "à peau", fondateur et directeur du théâtre du Vaudeville, donna en société avec MM. de Piis, Radet, Desfontaines, Bourgueil, Maurice et Dupaty, une foule de pièces en vaudevilles, toutes représentées avec plus ou moins de succès. Plusieurs de ces ouvrages ont eu jusqu'à quatre auteurs à la fois, ce qui présente une coopération compliquée et presque incompréhensible. Désaugiers, connu par des chansons et par plusieurs pièces de circonstance sous tous les gouvernements depuis la révolution, remplaça Barré, en avril 1815, dans la direction de son théâtre. Barré mourut en 1832.

BARREAUX (Jacques VALLÉE, seigneur DES) naquit à Paris, en 1602, d'une famille de robe. Les liaisons qu'il eut avec Théophile Viaud le jetèrent dans l'irréligion et le libertinage. On trouva parmi les papiers de ce poète des lettres latines de des Barreaux, dans lesquelles l'impiété se montrait sans masque. Sa jeunesse lui épargna un châtiment exemplaire. Les plaisirs sensuels étaient sa seule occupation. Il quitta une charge de conseiller au parlement de Paris, pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse. On raconte qu'étant chargé de rapporter un procès, et les parties pressant le jugement, il donna la somme contestée, plutôt que de se gêner en remplissant son devoir. Ses vers, ses chansons le faisaient rechercher dans toutes les compagnies dont la licence n'était point bannie. Il porta le raffinement du plaisir jusqu'à changer de climat suivant les saisons. En hiver, il allait jouir du beau soleil de Provence; en été, il retournait à Paris. Il devint plus sage sur la fin de ses jours, et en 1673, il mourut en chrétien à Châlons-sur-Saône, le meilleur air de la France, à ce qu'il disait.

On ne connaît de ce fameux épicurien que le sonnet qu'il fit dans une maladie : *Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité.* Voltaire prétend que ce sonnet, qu'il trouve fort médiocre, n'est pas de des Barreaux, mais de l'abbé de Laveau. Il paraît incontestable que des Barreaux en est le véritable auteur, et les gens de lettres y ont toujours trouvé beaucoup d'élévation et d'énergie. C'est une expression vive et rapide de ce sentiment profond que l'idée de Dieu, de sa justice et de sa miséricorde, fait naître dans le cœur de l'homme; sentiment que toute la fougue des passions toute l'ivresse du libertinage, toutes les illusions d'une fausse philosophie, ne sauraient anéantir, et qui ne manque pas de renaître dans les moments d'une raison calme.

BARREIROS (Gaspard), né à Viseu en Portugal, était neveu de l'historien Barros; il vécut pendant quelques années à Rome, où il s'acquit l'estime des cardinaux Pierre Bembo et Jacques Sadolet. Il devint ensuite inquisiteur et chanoine d'Evora, où il mourut en 1610 avec la réputation d'un savant judicieux. Il a donné en portugais des *Examens critiques* sur les Fragments des "Origines" de Caton; sur les livres attribués à Manéthon; sur le livre de Q. Fabius Pictor, "De aureo sæculo et origine urbis Romæ"; | un *Traité* en latin sur le pays d'Ophir, dont il est parlé dans l'Ecriture, Anvers, 1600, in-8°, et au tom. 8 des "Grands critiques d'Angleterre". Il a donné ce *Traité* sous le nom "Varrerius" de même que la critique des livres attribués à Bérose, qui se trouve dans l'édition de ces livres, donnée à Anvers en 1599.

BARRELIER (Jacques), dominicain, botaniste estimé. Après avoir fait de bonnes études et pris le degré de licencié en médecine, il entra dans l'ordre des frères prêcheurs en 1635. Ses talents et sa prudence le firent élire, en 1646, assistant du général, avec lequel il parcourut la France, l'Espagne et l'Italie. Au milieu des occupations de cet emploi, et sans négliger ses devoirs, il trouva le moyen de s'appliquer à la botanique, pour laquelle il avait un goût naturel. Il recueillit un grand nombre de coquillages et de plantes, et il en dessina beaucoup qui n'étaient point connues, ou ne l'étaient qu'imparfaitement. Il avait entrepris une Histoire générale des plantes, qu'il devait intituler *Hortus mundi*, ou *Orbis botanicus.* Il y travaillait fortement, lorsqu'il fut étouffé d'un asthme, en 1673, à l'âge de 67 ans. Ce qu'on a pu recueillir de cet ouvrage a été publié par Antoine de Jussieu sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, et iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME (François), né à Lyon, mort à Paris en 1703, s'est acquis quelque célébrité par des livres d'un usage journalier. Tels sont: son *Arithmétique*, in-12; | ses *Comptes faits*; | ses *Changes étrangers*, 2 vol. in-8°, etc.

BARRÈRE (Pierre), médecin de Perpignan, mort en 1755, était bon pour la théorie et la pratique; il passait pour un observateur exact. On a de lui : | *Relation et Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*,

1748, in-12; | *Dissertation sur la couleur des Nègres*, 1741, in-4° (*Voyez* PECHLIN); | *Observations sur l'origine des pierres figurées*, 1746, in-8°.

*BARRETT (Georges), célèbre peintre de paysage, né à Dublin vers 1732, mort en 1784, montra de bonne heure du goût pour son art. Les belles vues de Powerscourt échauffèrent son génie et lui servirent de modèles. Il gagna les prix que la société de Dublin et celle d'encouragement de Londres avaient proposés pour le meilleur paysage. Il fut un des premiers qui forma le projet d'une académie de peinture à Londres, et il en devint membre. Ses meilleurs tableaux sont chez les ducs de Portland, de Buccleugh et à Norbury-Park, dans la maison de Locke.

*BARRETT (William), se fit une grande réputation à Bristol, en qualité de chirurgien. Il passa vingt ans de sa vie à ramasser des matériaux pour l'*Histoire* de cette ville, et il la publia en 1788, en un vol. in-8°. Il mourut en 1789.

*BARRETT (Jean-Jacques DE), professeur de langue latine à l'école militaire, et ensuite inspecteur-général des études dans cette école, né à Condom en 1717, mourut le 19 août 1792. On lui doit une *Histoire des deux règnes de Nerva et de Trajan*, un plat *Traité de la loi naturelle*, 1790, et plusieurs *Traductions* d'auteurs latins, parmi lesquelles on distingue celles des « Offices de Cicéron » et du « Traité de l'amitié et de la vieillesse », du même, l'une et l'autre plusieurs fois réimprimées. Ce philosophe ne dédaignait pas de descendre jusqu'au roman. Il composait *le Grelot* et *M*[lle] *Javotte*, 1762, in-12, comme Voltaire faisait ses "Contes". Il lui dérobait *Foka* ou *les Métamorphoses*, 1777, 2 vol. in-12; et tandis que le patriarche chaussait le cothurne, Barrett publiait *Les petits spectacles de Paris*, 1773, in-18.

BARRI, ou BARRY (Paul DE), provincial des jésuites de la province de Lyon, mort à Avignon en 1661, à l'âge de 74 ans, étant né en 1587, publia plusieurs ouvrages de piété où il y a plus de bonne morale que de bon goût; mais c'était le goût de son temps. La plupart furent traduits en latin, en italien et en allemand. C'était l'usage alors de donner aux livres des titres singuliers, et le P. Barri l'a scrupuleusement suivi. Ses divers ouvrages sont intitulés : | *Les saints accords de Philagie avec le Fils de Dieu.... La riche alliance de Philagie avec les saints du Paradis... La Pédagogie céleste.... L'instruction de Philagie pour vivre à la mode des saints.... Les cent illustres de la maison de Dieu.... Les deux illustres amants de la Mère de Dieu.... L'heureux trépas des cent serviteurs de la Mère de Dieu....*; | *le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu, aisées à pratiquer aux jours de ses fêtes et octaves....*; | *Pensez-y bien?* Ce dernier et quelques autres ont été réimprimés avec les corrections nécessaires faites au style suranné. Peut-être eût-on bien fait d'y changer aussi quelques expressions outrées, et quelques passages que des théologiens éclairés ont trouvé n'être pas trop d'accord avec une dévotion solide.

BARRIÈRE (Jean DE LA), né à Saint-Ceré en Querci en 1544, fut

nommé abbé des Feuillants, dans le diocèse de Rieux. Sa première pensée fut de faire revivre l'esprit de l'ordre de Cîteaux dans son monastère; mais il fut longtemps à chercher des hommes qui voulussent le seconder. Sixte V confirma son nouvel institut en 1585; et l'année d'après, le roi Henri III l'appela à Paris. La ferveur de cette réforme croissait tous les jours; on y pratiquait les austérités les plus singulières. On dit que, pour se mortifier, les religieux se servaient de crânes humains dans les repas, au-lieu de gobelets et de tasses. Barrière vit un grand nombre de ses religieux se déclarer pour la ligue. Ils obtinrent de Sixte V la permission de convoquer un chapitre général à Rome. Le pape y députa le procureur-général des frères prêcheurs. Ce commissaire suspendit Jean de la Barrière de l'administration de son abbaye, lui défendit de dire la messe, et lui donna la ville de Rome pour prison. Clément VIII, instruit de son mérite par le cardinal Bellarmin, et empressé d'ailleurs d'obliger Henri IV, fit absoudre Barrière, [qui finit par expliquer sa conduite ou par s'en repentir.] Ce pontife voulut le retenir à Rome, où il mourut l'an 1600, en odeur de sainteté, entre les bras du cardinal d'Ossat son ami.

BARRIÈRE (Pierre), dit "La Barre", natif d'Orléans, de matelot devenu soldat, conçut l'abominable dessein de tuer Henri IV. Barrière fut arrêté, tenaillé et rompu vif, le 26 août 1593. (*Voy.* BANCHI.) Varade, recteur des jésuites de Paris, que l'on accusa ensuite d'avoir conseillé cet horrible attentat à Barrière, était à Paris lorsque le procès fut fait à ce scélérat : il y resta même après que Henri IV se fut rendu maître de la capitale; il en partit quelque temps après avec la permission du roi pour aller à Rome avec le légat. Ce ne fut qu'en 1595, deux ans après l'exécution de Barrière, que le parlement s'avisa de faire le procès à Varade. Pasquier est le premier qui ait fait Varade complice de Barrière, sans citer d'autres preuves que "je l'ai appris d'un mien ami qui est un autre moi-même". Tous les historiens qui inculpent le père Varade n'apportent point d'autre garant que le "Catéchisme" de Pasquier (2e partie, p. 52). Harlay, dans ses remontrances à Henri IV, rappela la même accusation. Mais Henri IV répondit qu'"il n'y avait eu aucune charge à l'encontre de Varade; et si aucune était (ajouta ce monarque judicieux), pourquoi l'auriez-vous épargné? Quant à Barrière, tant s'en faut qu'un jésuite l'ait confessé, comme vous dites, que je fus averti par un jésuite de son entreprise, et un autre lui dit qu'il serait damné s'il osait l'entreprendre". Henri IV devait être certainement mieux instruit de ce qui le regardait personnellement que Pasquier et Harlay, puisqu'il s'agissait de la vie même de ce monarque. On peut consulter le "Mercure français" de 1604; Matthieu, historiographe et confident de Henri IV; les "Mémoires de Villeroi", ministre d'état; Dupleix, auteur contemporain et historiographe de France; le Plaidoyer de Montholon; l'"Histoire de l'université de Paris", t. 4, page 884.

*BARRIN (Jean), vicaire-général du diocèse de Nantes, tradui-

sit en vers des "Épîtres" et "Élégies" d'Ovide, Paris, 1666. On lui attribue aussi la *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bretagne*, 1704, in-12.

*BARRINGTON (John SHUTE, lord vicomte DE), était fils d'un marchand. Il prit le nom de Barrington d'un anglais qui l'avait fait son héritier. On le créa pair d'Irlande en 1720. On a de lui des *Mélanges sacrés*, 2 vol in-8°; | un court *Système de la religion*, | et autres ouvrages de la même nature. Il mourut en 1734, et eut neuf enfans, dont l'un fut évêque de Durham.

*BARRINGTON (Daines), 4e fils de Barrington auteur des " Mélanges sacrés", joignit à l'étude de la jurisprudence et de l'histoire de son pays celle de l'histoire naturelle. Il occupa plusieurs offices de judicature, dont il se démit pour se livrer avec plus de liberté à ses recherches littéraires. Ses principaux ouvrages sont : | des *Observations sur les anciens statuts*; | le *Calendrier du Naturaliste*; | des *Mémoires sur la probabilité d'un passage du Nord*; | *Voyage d'Othar* ou *Eclaircissements sur la géographie du* IXe *siècle*; | *Recherches sur l'invasion de Jules-César*; | des *Mémoires sur la fameuse médaille d'Apamée*, que Bryant employait pour prouver l'universalité du déluge, tandis que Barrington en tirait des conséquences contraires, et que l'abbé Barthélemy et le doyen Miller en contestaient l'authenticité. Barrington fut vice-président de la société royale et membre de celle des antiquaires. Il mourut le 14 mars 1800.

*BARRIO (Gabriel), prêtre séculier de la Calabre, publia à Rome, en 1570, in-8°, son ouvrage intitulé *de Antiquitate et ritu Calabriæ, libri V*. Cet ouvrage, plein de recherches exactes, a été inséré en 1600, dans l'"Italia illustrata" de Schottus. On en a une nouvelle édition, enrichie d'augmentations et de notes, par l'évêque Thomas Acetus, Rome, 1737, in-f°. Barrio a encore publié, dans la même année 1570, 1 vol. in-8° contenant : | *Pro laudibus linguæ latinæ libri tres*; | *de æternitate Urbis liber unus*; | *de Laudibus Italiæ liber unus*.

BARROIS (Jacques-Marie), libraire de Paris, a poussé la connaissance des livres plus loin qu'aucun de ses confrères; il en connaissait non-seulement les éditions et le prix, mais il s'appliquait à en saisir le mérite, et à s'instruire dans les matières qui y étaient traitées. Il a rédigé habilement les catalogues de nombre de bibliothèques de son temps. Il est mort en 1769.

BARROS, ou DE BARROS (Jean), célèbre historien portugais, né à Viseu en 1496, fut élevé à la cour d'Emmanuel, roi de Portugal, auprès des infants. Il fit des progrès rapides dans les lettres grecques et latines. [Son premier ouvrage, qu'il écrivit à l'âge de 24 ans, fut un roman moral et religieux intitulé *l'Empereur Clarimond*, Lisbonne, 1601, in-fol.] L'infant Jean, auquel il s'était attaché, et dont il était précepteur, ayant succédé au roi son père en 1521, de Barros eut une charge dans la maison de ce prince. Il devint en 1522 gouverneur de Saint-Georges-de-la-Mine, sur les côtes de Guinée, en Afrique. Trois ans après, le roi, l'ayant appelé

à la cour, le fit trésorier des Indes : cette charge lui inspira la pensée d'en écrire l'*Histoire*; pour l'achever, il se retira à Pombal, où il mourut en 1570, avec la réputation d'un savant estimable et d'un bon citoyen. De Barros a divisé son *Histoire de l'Asie et des Indes* en 4 décades. Il publia la 1re en 1552, la 2e en 1553, la 3e en 1563; la 4e ne vit le jour qu'en 1615, par les ordres du roi Philippe III, qui fit acheter le manuscrit des héritiers de Jean de Barros. Cette *Histoire* est en portugais. Possevin et le président de Thou en font de grands éloges. La Boulaye-le-Goux, dont le suffrage est peu de chose en comparaison des deux autres, dit que c'est plutôt du papier barbouillé qu'un ouvrage digne d'être lu. Barros a ramassé bien des faits que l'on chercherait vainement ailleurs, et mérite une place parmi les bons historiens. Divers auteurs ont continué son ouvrage, et l'ont poussé jusqu'à la 13e décade. Il y en a une nouvelle édition à Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol., et puis une autre en 1774, 11 vol. in-8o [avec la "Vie" de l'auteur.] Alphonse Ulloa l'a traduit en espagnol. Barros a encore composé plusieurs autres écrits, comme | une *Grammaire de la langue portugaise;* | un traité *de la Mauvaise honte;* un *Dialogue moral*, etc.

* BARROT (Jean-André), né le 30 juin 1753, était vice-président du tribunal de Langogne, en 1792, lorsque le département de la Lozère le nomma député à la convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota d'abord pour la déportation, et ensuite contre le sursis. Après la session, il fut du nombre des deux tiers des conventionnels reélus, et fit partie du conseil des anciens jusqu'au 30 floréal an v. La révolution du 18 brumaire an VIII le porta au corps-législatif, où il resta presque continuellement jusqu'à la défaite de Napoléon. A cette époque, il adhéra à l'acte de déchéance de Buonaparte et de toute sa famille. Barrot, après s'être déclaré, dans la session de mars 1815, de la manière la plus forte en faveur des Bourbons, n'en fit pas moins partie d'une députation chargée de présenter à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, une adresse de félicitation. Le 15 octobre suivant, il fut nommé, par le roi, juge au tribunal de première instance du département de la Seine; mais il donna sa démission de cette place, au moment où il allait être installé. Il existe de lui un *Mémoire* justificatif de sa conduite politique. Il était père de M. Odilon-Barrot, que la révolution de juillet est venue mettre dans une terrible évidence.

BARROW (Isaac), naquit à Londres en 1630. Il fit plusieurs voyages en France, en Italie, à Constantinople. Il professa ensuite le grec à Cambridge, et quelque temps après, la géométrie. Tillotson a donné une édition de ses *OEuvres* en 4 vol. in-fol., 1683 et 1687. On y trouve des sermons, des ouvrages de mathématiques, et des traités de théologie. Il mourut en 1677. Barrow avait beaucoup de génie pour les mathématiques; il fut le maître de Newton, et il ébaucha le calcul des infiniment petits. Il trouva en 1666 une méthode de mener les tangentes, qui donna bientôt lieu à ce calcul. Malgré ses succès, il quitta l'étude

aride de la géométrie pour s'attacher à celle de la religion; mais, y ayant porté les préjugés de sa communion, il n'y trouva pas les ressources qu'elle promet à ceux qui cherchent sincèrement la pureté de la foi. Ses ouvrages en ce genre n'eurent que peu de succès, et ne font pas toujours honneur au jugement du théologien. Il est encore auteur de | l'*Abrégé chronologique*, ou *Histoire des découvertes faites par les Européens dans les deux Indes*, traduit de l'anglais par R. Targe, 12 vol. in-12, Paris, 1766; | de l'*Histoire nouvelle et impartiale d'Angleterre*, traduite de l'anglais, Paris, 1771, 15 vol. in-12. [On cite parmi ses meilleurs ouvrages des *Traductions* latines d'Euclides, d'Archimède, d'Apollonius et de Théodose, et ses *Lectiones mathematicæ*.]

* BARROW (Jean), membre de la société royale de Londres, et sous-secrétaire de l'amirauté, possédait à fond les mathématiques, qu'il avait professées à Greenvich, et débuta dans la carrière des sciences par un petit ouvrage ayant pour titre: *Description des étuis portatifs d'instruments de mathématiques*, 1794, in-8°. Il suivit comme secrétaire particulier lord Macartney, dans son ambassade en Chine. Barrow publia: | *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique méridionale en* 1779 et 1798, 2 vol. in-4°, 1801 et 1804. De Grand-Pré a traduit en français le premier volume de ces *Voyages*, 2 vol. in-8°, 1801; la traduction du second volume parut en 1806, 2 vol. in-8° : elle est anonyme, mais on l'attribue à M. Walckenaer, membre de l'institut; | *Voyages à la Chine, en* 1794, in-4°, 1804, traduits en français, par De Castera, 3 vol. in-8°, 1805; en allemand, Hambourg, 1805. De Guignes fils a publié des "Observations sur les voyages de Barrow à la Chine", brochure in-8°; | *Voyages à la Cochinchine*, en 1792 et 1793, in-4°, 1806, avec des gravures coloriées, traduits en français par Malte-Brun, 1807, 2 vol. in-8°, avec atlas. | *Mémoires* (Some Accounts) *sur la vie publique, et choix des Ecrits inédits de lord Macartney*, Londres, 1807, 2 vol. in-4°.

* BARRUEL (Augustin), naquit le 2 octobre 1741, à Villeneuve de Berg en Vivarais, dans les Cevennes. Son père, lieutenant-général de cette province, l'envoya terminer ses études chez les jésuites. Le jeune Barruel y prit le goût de la vie de ses maîtres, et entra dans leur société. Après son noviciat, il fut, selon l'usage de l'institut, employé dans l'enseignement. Il était régent à Toulouse, lorsque les jésuites furent supprimés en France. Quoique l'abbé Barruel n'eût point encore contracté d'engagement, il aima mieux s'expatrier que de quitter son habit. Il se retira dans les états de la maison d'Autriche, où la société subsistait encore. C'est là qu'il émit ses premiers vœux, et qu'il reçut sa commission pour aller enseigner en Bohême et en Moravie. Rappelé dans la suite à Vienne, et employé au collége Thérésien, il fut aussi, dit-on, chargé de l'éducation d'un grand seigneur, et visita avec lui Rome et l'Italie. L'abbé Barruel revint en France sur la fin du règne de Louis XV, et célébra par une *Ode* l'ave-

nement au trône de Louis-Auguste (Louis XVI), son successeur. Il refusa tous les postes qui lui furent offerts, pour consacrer sa plume à la défense de la religion. Il s'associa d'abord à Fréron, et coopéra à l'"Année littéraire". En 1788, il reprit dans un esprit nouveau le "Journal ecclésiastique", commencé en 1760, par l'abbé Dinouart. La révolution éclata l'année suivante, et n'offrit que trop de matériaux sur lesquels le zèle de l'abbé Barruel eut à s'exercer. Cette mission, qui n'était pas sans danger, il la remplit avec courage jusqu'au 10 août 1792. Obligé alors de quitter la capitale, où sa vie était menacée, il se rendit en Angleterre, et continua de s'y livrer à la défense de la religion. Après la chute du directoire, l'abbé Barruel se déclara pour le parti de la soumission, engagea plusieurs ecclésiastiques à rentrer en France, et y rentra lui-même : ce qui fait assez voir le mérite du reproche d'indocilité politique qu'on a fait quelquefois à l'ordre dont l'abbé Barruel était membre. Se trouvant en opposition avec le sentiment de plusieurs ecclésiastiques restés en Angleterre, il eut à se défendre, tant dans ce pays qu'en France, contre ceux qui étaient de l'opinion contraire ; entre autres contre un livre intitulé : "Etat politique et religieux de la France, etc.", Londres, 1806, in-8°, par l'abbé Blanchard. L'abbé Barruel, arrêté en 1811, à l'occasion du bref adressé par le pape au cardinal Maury, fut promptement rendu à la liberté. Ce qu'il publia depuis la restauration se borne à quelques *Réfutations,* à des *Répliques,* à des *Lettres,* etc. Il avait quitté Paris pendant les cent jours, pour se réfugier dans les montagnes du Vivarais ; mais il revint après le retour du roi. Insensiblement sa santé s'altéra ; une affectation sur les yeux lui affaiblit la vue. Vers 1818 il lui survint une infirmité plus grave ; alors il renonça entièrement au monde, quitta l'appartement qu'il occupait, et alla se réunir à d'anciens confrères. C'est au milieu d'eux qu'il mourut le 5 octobre 1820, lorsqu'il commençait sa 81[e] année. On a de l'abbé Barruel : | *Ode sur le glorieux avénement de Louis-Auguste au trône ;* | *Traduction* en français et en vers du poème latin du P. Boscowich, intitulé les "Eclipses", Paris, 1779, in-4° ; | les *Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques,* 1784, 5 vol. in-12, contre les incrédules, que le fameux Grégoire lui-même admire dans sa prétendue "Histoire des Sectes". Il y en a eu 6 éditions, dont la dernière de 1824, fort belle, a été enrichie d'un "Éloge" de l'abbé Barruel, par Dussault, célèbre rédacteur du "Journal des Débats" ; | *Journal ecclésiastique,* depuis 1788 jusqu'au 10 août 1792, contre la constitution civile du clergé. Il y en a une excellente analyse dans l'"Ami de la Religion", t. 6, pag. 18 et 129 ; | *Prône d'un bon curé pour le serment civique,* 1790, souvent réimprimé ; *Discours sur les vraies causes de la révolution actuelle,* 1790, in-8° ; | *Lettres sur le divorce,* 1790, in-8° ; | *les Vrais principes sur les mariages, opposés au rapport de Durand-de-Maillane, et faisant suite aux Lettres sur le divorce,* 1790, in-8° ; | *Histoire du clergé de France pendant la révolution,* Londres, 1794 ; 2

vol. in-12, réimprimés en 1 vol. in-8°. Cette *Histoire* ne va que jusqu'en 1792, et mérita l'approbation du souverain pontife; | *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Londres, 1796 et années suivantes, 5 vol. in-8°; 2e édition en 1813; 6e édition en 1823, sans compter les contrefaçons et les "Traductions" qui s'élèvent à plus de vingt. L'auteur y prouve l'existence d'une secte depuis long-temps en état de conspiration contre le trône et l'autel. Il en donna un précis sous le titre d'*Abrégé des Mémoires du jacobinisme*, 2 vol. in-12, dans lequel il conserva tout ce que le grand ouvrage contient de positif et d'intéressant. Il avait d'immenses matériaux pour donner à celui-ci une continuation, et une extension jusqu'aux temps primitifs. On peut regarder cet ouvrage extraordinaire comme le livre qui a eu le plus d'influence et le plus de lecteurs dans ce siècle. | *L'Évangile et le clergé français, sur la soumission des pasteurs dans les révolutions des empires*, brochure de 87 pages; | *du Pape et de ses droits religieux, à l'occasion du concordat*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°; | des *Lettres* insérées dans l'"Ami de la Religion", etc. On a attribué à l'abbé Barruel la "Collection ecclésiastique", ou Recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des états-généraux, relativement à la constitution civile du clergé, 1791 et 1792, 14 vol. in-8°. Elle n'est pas de lui, et il n'a fait qu'y prêter son nom.

* BARRUEL-BEAUVERT (Antoine-Joseph comte DE), né en 1756, au château de Beauvert, près de Versailles, mort en 1817, commanda une compagnie du régiment de Belsunce, passa dans la milice de Bretagne, puis dans la garde nationale de Bagnols, en 1790. Après le voyage de Varennes, il s'offrit pour otage de Louis XVI, et reçut la croix de St-Louis pour sa conduite au 20 juin 1792. Il était, en 1795, rédacteur d'un journal intitulé : "les Actes des Apôtres", et fut compris comme tel dans la déportation du 18 fructidor, à laquelle il échappa. Mis en surveillance sous le gouvernement consulaire, le comte de Barruel acquit plus tard la protection de l'impératrice Joséphine, qui le fit nommer inspecteur du système métrique du Jura et autres départements voisins. Les plus connus de ses ouvrages sont : | *Vie de J.-J. Rousseau*, 1789; | *Caricatures politiques*; | *Histoire de la prétendue princesse de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811; | *Lettres sur quelques particularités de l'histoire*, pendant l'interrègne des Bourbons, ib., 1815, 3 vol. in-8°, et autres écrits et adresses royalistes, publiés en 1816.

* BARRY (Marie-Jeanne GOMART DE VAUBERNIER, comtesse DU), naquit à Vaucouleurs en 1744, d'un commis aux barrières. Elle souilla sa première jeunesse par une de ces professions que n'excusent jamais ni le malheur ni la nécessité. Le comte Jean du Barry, ambitieux dépravé, vit dans cette beauté de quoi captiver les regards de Louis XV, et comme il lui fallait un époux pour pallier au moins la conduite du roi, Guillaume, frère du comte Jean, s'offrit; en 1769, la comtesse du Barry parut à la cour. Du moins, elle contribua à faire réussir les projets du chancelier Maupeou.

Celui-ci lui fit présent d'un tableau de Charles Ier, par Van-Dyck, qui représentait ce prince fuyant ses persécuteurs dans une forêt; il fut placé vis-à-vis l'endroit où Louis XV avait coutume de s'asseoir, et quand le roi y arrêtait ses regards : « Eh bien! disait-elle, vous voyez ce tableau? si vous laissez faire votre parlement, il vous fera couper la tête comme celui d'Angleterre l'a fait couper à Charles. » Hélas, elle ne se trompait que de vingt ans. Après la mort du roi, on la relégua dans l'abbaye de Pont-aux-Dames, où elle vécut avec beaucoup de décence, témoignant un grand respect pour la religion; sa conduite adoucit bientôt pour elle cette espèce d'exil. A la révolution, elle alla à Londres vendre ses diamants pour en consacrer le prix à secourir les débris dispersés de la monarchie; ce dévouement lui mérita la mort. Jugée par le tribunal révolutionnaire comme conspiratrice, et comme ayant porté à Londres le deuil du tyran, elle fut menée à l'échafaud le 6 décembre 1793, et laissa éclater à cet instant une faiblesse peu digne de la cause pour laquelle elle mourait.

*BARRY (Georges), théologien, né dans le comté de Berwick en 1748, mort en 1805, fut élevé à Edimbourg, et devint ministre de Shapinshay, et chef des institutions chrétiennes dans les Orcades. Il est auteur de l'*Histoire des îles d'Orkney*, ouvrage publié après sa mort, en 1 vol. in-4°.

* BARRY (Jacques), peintre d'histoire, né en 1741 à Corck, en Irlande, d'un père qui exerçait l'état de maçon, cultiva d'abord l'étude du grec et du latin; mais son attrait le portait vers la peinture. Un tableau qu'il composa à l'âge de 19 ans lui concilia la faveur de plusieurs personnages distingués, entre autres, d'Edmond Burke son compatriote, qui lui fournit des secours pour aller perfectionner son talent d'abord à Londres, ensuite en France et en Italie. De retour en Angleterre vers 1772, il composa un tableau de *Vénus*, dont on a donné la gravure, et un autre de *Jupiter* et de *Junon*, dont la conception originale fut justement admirée, quoique le coloris en fût médiocre. Edmond Burke tenait à avoir son portrait dessiné par la main de son protégé; il le pria de le faire, mais Barry refusa sous prétexte qu'un tel genre était au-dessous de lui. Tant d'orgueil et d'ingratitude révoltèrent Edmond, qui le traita depuis très-froidement. En 1775, Barry composa un ouvrage intitulé : *Recherches sur les obstacles réels ou imaginaires qui s'opposent aux progrès des arts en Angleterre*, dans lequel il réfute les opinions de Montesquieu et de Dubos sur l'influence du climat. Ce qui lui a attiré en Angleterre le plus de réputation, ce sont six tableaux de 42 pieds de longueur chacun, où il a représenté les progrès de la société et de la civilisation. En 1786, il fut nommé membre de l'académie royale de peinture et professeur; mais, en 1789, le roi le raya lui-même de cette liste, à cause de ses procédés peu délicats envers ses confrères, de ses bizarreries, et de ses opinions trop prononcées en faveur de la révolution française. Cet homme, dévoré de l'orgueil le plus ridicule, des jalousies les plus extraordinaires,

s'imaginait que rien n'était au-dessus de son talent, et croyait que les offices en musique, célébrés à Westminster, n'avaient été faits que pour empêcher le public de courir à l'exposition de ses tableaux. Brûlé par la soif de la gloire, il y courait par les voies les plus singulières; c'était pour être remarqué qu'il vivait dans une malpropreté telle qu'on ne l'appelait dans son quartier que le "sale Barry". Il mourut à Londres en 1806, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. On a publié, en 1809, les *OEuvres* de J. Barry, peintre d'histoire, avec une "Notice" sur sa vie et ses écrits, Londres, 2 vol. in-4°.

BARSABAS, surnommé "le Juste", un des premiers disciples de Jésus-Christ, après l'ascension du Sauveur, fut présenté avec Mathias pour être mis à la place de Judas. On ne sait rien de particulier de sa vie ni de sa mort. —BARSABAS est aussi le surnom de Jude, autre disciple dont il est parlé dans les "Actes", et qui fut envoyé avec quelques autres à Antioche pour y porter la lettre où les apôtres rendaient compte de ce qui avait été décidé dans le concile de Jérusalem.

BARTAS (Guillaume DE SALLUSTE DU), naquit à Montfort, en 1544, d'un trésorier de France, et non pas dans la terre de Bartas en Armagnac. Henri IV, qu'il servit de son épée, et qu'il chanta dans ses vers, l'envoya en Angleterre, en Danemarck et en Écosse. Il eut le commandement d'une compagnie de cavalerie en Gascogne, sous le maréchal de Matignon. Il était calviniste, et mourut en 1590, à 46 ans. L'ouvrage qui a le plus contribué à rendre son nom célèbre est le poème intitulé : *Semaine de la création du monde*, en 7 livres, qui a été suivi de la *Seconde semaine*, ou l'*Enfance du monde*. Pierre de l'Ostal dit (dans un mauvais sonnet adressé à du Bartas, que ce seigneur a mis à la tête de son poème) que ce livre est plus grand que tout l'univers. On prétendit aussi que Ronsard lui avait fait présent d'une plume d'or, en lui disant qu'"il avait plus fait en une semaine que lui, tout Ronsard qu'il est, en toute sa vie"; mais l'impérieux Ronsard réfuta ce bruit en s'adressant à Dorat, son ami et son ancien maître :

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronsard, dont la plume a contenté les rois,
Soit moins que du Bartas; et qu'il ait par sa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de sa lyre, etc.

Le style de du Bartas est bas, lâche, incorrect et impropre; il emploie des images grotesques et des dénominations ridicules, comme lorsqu'il appelle le soleil "le duc des chandelles", les vents, "les postillons d'Eole", le tonnerre "le tambour des dieux". Quoiqu'on rie aujourd'hui de ces expressions, on en trouve dans plusieurs écrivains à prétentions qui leur ressemblent beaucoup; et, si la dégénération de l'éloquence et la corruption du goût continuent d'aller en croissant, la *Semaine de la création du monde* pourra servir de modèle à nos jeunes poètes, et même à nos orateurs. (*Voyez* le "Journal historique et littéraire", 15 novembre 1785, page 499.) On a du seigneur du Bartas plusieurs autres ouvrages. Le plus singulier est un petit poème composé pour l'accueil de

la reine de Navarre, faisant son entrée à Nérac. Ce sont trois nymphes qui se disputent l'honneur de saluer sa majesté. La première débite ses compliments en vers latins, la deuxième en vers français, et la troisième en vers gascons. Du Bartas, quoique assez mauvais poète, était homme de bien. Son livre de *la Semaine* eut la fortune des meilleurs ouvrages. On en fit, dans cinq ou six ans, plus de 30 éditions. Il s'éleva de tous côtés des traducteurs et des commentateurs, des abréviateurs, des imitateurs et des adversaires. Il faut avouer que, malgré le style guindé de du Bartas, ses hyperboles et ses métaphores ridicules, il se trouve çà et là des tirades de vers naturels et coulants; tels sont les suivants, où il rejette le système du mouvement de la terre, qui alors n'avait pas la vogue qu'il a eue depuis :

Il se trouve entre nous des esprits frénétiques
Qui se perdent toujours dans des sentiers obliques,
Qui, sans cesse créant des systèmes nouveaux,
Prouvent que la raison gît loin de leurs cerveaux.
Tel sont, comme je crois, ces écrivains qui pensent
Que ce ne sont les cieux ou les astres qui dansent
A l'entour de la terre; et que la terre fait
Chaque jour sur son axe un tour vraiment parfait;
Que nous semblons ceux-là qui, pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,
Et nouveaux, cuident voir, quand ils quittent le port,
La nef demeurer ferme, et reculer le bord.

Ses *OEuvres* furent recueillies, en 1611, in-fol., à Paris, par Rigaud.

*BARTENSTEIN (Jean-Christiern DE), vice-chancelier d'Alsace et de Bohême, et secrétaire de l'empereur, né en 1690, s'est fait connaître par divers *Manifestes* en faveur de la maison d'Autriche, tels que la déclaration de guerre contre la France, en 1741. On lui attribue aussi un *Droit de la nature et des gens*, pour l'instruction de Joseph II, Vienne, 1790.

* BARTENSTEIN (Laurent-Adam), écrivain et grammairien allemand, mort en 1796, à Cobourg, où il était professeur du gymnase, est auteur de *Religionis christianæ excellentia*, etc., Cobourg, 1757; *Rudiments de la langue grecque simplifiés*, ibid., 1778, etc.

BARTH (Jean), né à Dunkerque, d'un simple pêcheur, est plus connu que s'il avait dû le jour à un monarque. Dès 1675, il était célèbre par plusieurs actions aussi singulières que hardies. Il serait trop long de les détailler toutes. Sa bravoure ayant éclaté en différentes occasions, il eut le commandement, en 1692, de sept frégates et d'un brûlot. Trente-deux vaisseaux de guerre, anglais et hollandais, bloquaient le port de Dunkerque; il trouva moyen de passer, et le lendemain il enleva quatre vaisseaux anglais, richement chargés, qui allaient en Moscovie. Il alla brûler 86 bâtiments, tant navires qu'autres vaisseaux marchands. Il fit ensuite une descente vers Neucastel, y brûla environ 200 maisons, et emmena à Dunkerque pour 500 mille écus de prises. Sur la fin de la même année 1692, ayant été croiser au nord avec trois vaisseaux du roi, il rencontra une flotte hollandaise chargée de blé. Elle était escortée par trois navires de guerre; Barth les attaqua, en prit un, après avoir mis les autres en fuite, et se rendit maître de 16 vaisseaux de cette flotte. En 1693, il eut le commandement du vaisseau "le Glorieux", de 66 canons, pour servir dans l'armée navale commandée par Tourville, qui surprit la flotte de Smyrne. Barth, s'étant trouvé séparé de l'armée, rencontra, proche de Faro,

six navires hollandais, tous richement chargés; il les fit échouer et brûler. Le héros marin, actif, infatigable, partit quelques mois après avec six vaisseaux de guerre, pour amener en France, du port de Vlekeren, une flotte chargée de blé. Il la conduisit heureusement à Dunkerque, quoique les Anglais et les Hollandais eussent envoyé de grosses frégates pour l'empêcher. Au commencement de l'été de 1694, il se mit en mer avec les mêmes vaisseaux, pour aller chercher, pour le compte du roi, une flotte chargée de blé qui était restée dans différents ports du nord. Cette flotte était déjà partie au nombre de plus de cent voiles, sous l'escorte de deux vaisseaux danois et un vaisseau suédois. Elle fut rencontrée entre le Texel et le Vlie, par le contre-amiral de Frise, nommé Hides de Vries, qui commandait une escadre composée de huit vaisseaux de guerre, et n'eut point de peine à s'emparer de la flotte. Mais, le lendemain, Barth le rencontra à la hauteur du Texel, et, quoique inférieur en nombre et en artillerie, il lui enleva sa conquête, prit le contre-amiral et deux autres vaisseaux. Cette grande action lui valut des lettres de noblesse. Deux ans après, en 1696, Jean Barth causa encore une perte considérable aux Hollandais, en se rendant maître d'une partie de leur flotte, qu'il rencontra à six lieues du Vlie ou Vlieland, île voisine du Texel. Son escadre était composée de 8 vaisseaux de guerre et de quelques armateurs, et la flotte hollandaise de 106 vaisseaux marchands, escortée de quelques frégates. Barth l'attaqua avec vigueur et aborda lui-même le commandant, prit 30 vaisseaux marchands, et 4 du convoi, sans avoir souffert que très-peu de perte. Il ne put néanmoins profiter de sa conquête. Ayant rencontré presque aussitôt 12 vaisseaux de guerre hollandais convoyant une flotte qui allait au nord, il fut contraint de mettre le feu à sa prise, pour l'empêcher de retomber entre les mains des ennemis. Il ne se sauva lui-même qu'à force de voiles de la poursuite de quelques autres vaisseaux. Ce célèbre marin mourut en 1702, à 51 ans, avec une grande réputation. Sans protecteur et sans autre appui que lui-même, il devint chef d'escadre, après avoir passé par tous les degrés de la marine. Il était de haute taille, robuste, bien fait de corps, quoique d'un air grossier. Il ne savait ni lire ni écrire, ayant seulement appris à mettre son nom. Il parlait peu et mal, ignorant les bienséances, s'exprimant et se conduisant partout en matelot. Le roi lui ayant dit: « Jean Barth, je viens de vous nommer chef d'escadre; » il lui répondit fièrement : « Vous avez bien fait, sire. » Lorsque le chevalier de Forbin l'amena à la cour, en 1691, les plaisants de Versailles se disaient : « Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours. » Il se présenta, dit-on, avec une culotte de drap d'or, doublée de drap d'argent, et la gêne que cette doublure produisait, lui donnait une attitude assez plaisante. Jean Barth n'était bon que sur son navire. Il était très-propre pour une action hardie, mais incapable d'un projet un peu étendu. On a donné sa "Vie" en 1782, in-12.

* BARTHE (Nicolas-Thomas),

poète dramatique, né à Marseille en 1734, se fit remarquer chez les pères de l'Oratoire de Juilly par d'heureuses dispositions pour la poésie. Il débuta dans la carrière littéraire par quelques pièces fugitives. *L'Amateur, la Mère jalouse* et *l'Homme personnel* n'eurent pas le succès des *Fausses infidélités*. Barthe essaya de traduire en vers français l'"Art d'aimer" d'Ovide; mais le désir d'écrire d'invention lui fit abandonner son travail pour entreprendre un *Art d'aimer* de sa composition, qui n'a point été imprimé, mais dont on trouve quelques fragments dans ses *OEuvres choisies*, imprimées en 1811 par les soins de M. Fayolle. Ce poète était d'un caractère gai et aimable, mais si capricieux et si changeant qu'il fit dire à Thomas, en parlant de lui: « Il m'a fait trouver dans l'amitié tous les orages de l'amour. » Barthe mourut le 17 juin 1785. Comme il était sur son lit de mort, un de ses amis vint lui apporter un billet pour la première représentation d'Iphigénie en Tauride de Piccini: « Eh! mon ami, répondit-il, on va me porter à l'église; je ne puis aller à l'opéra, » mort digne de sa vie.

* BARTHEL (Jean-Gaspard), jurisconsulte allemand, naquit en 1697, à Kitzingen, dans le pays de Wurtzbourg. Il étudia le droit de bonne heure, et alla se perfectionner à Rome. Il y eut pour maître le fameux cardinal Lambertini, depuis pape, sous le nom de Benoît XIV. Il retourna dans sa patrie en 1727, fut nommé régent au séminaire, et professeur de droit canon à l'université. Il devint, dans la suite, doyen des chanoines et vice-chancelier de l'université. Le premier, il rattacha le droit canonique à l'histoire, pénétra dans l'esprit des lois de l'Église, approfondit la constitution ecclésiastique de l'Allemagne, qui a son organisation et ses principes à part, tandis qu'auparavant toute l'étude du droit canonique consistait à répéter les Décrétales et les Commentaires de Rome. Ses principaux écrits sont: | *Historia pacificationum imperii circa religionem consistens*, Wurtzbourg, 1756, in-4°; | *de Jure reformandi antiquo et novo*, ibid., 1744, in-4°; | *de Restituta canonicarum in Germania electionum politica*, ibid., 1749; | *Tractatus de eo quod circa libertatem exercitii religionis ex lege divina et ex lege imperii justum est*, 1764, in-4°. Barthel mourut à Wurtzbourg le 8 avril 1761.

BARTHÉLEMI (Saint), un des douze apôtres, pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, au rapport d'Eusèbe et de plusieurs autres anciens écrivains. Par les Indes, ces auteurs entendent quelquefois, non-seulement l'Arabie et la Perse, mais encore l'Inde proprement dite: en effet, ils parlent des brachmanes de ces pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connaissance de la philosophie, et pour leurs mystères superstitieux. On lit dans Eusèbe que saint Panthène, ayant été dans les Indes au commencement du IIIe siècle pour réfuter les brachmanes, y trouva des traces de christianisme, et qu'on lui montra une copie de l'évangile de saint Matthieu en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par saint Barthélemi quand il y avait planté la foi. Le saint apôtre revint dans les pays situés au

nord-ouest de l'Asie, et rencontra saint Philippe à Hiérapolis, en Phrygie. De là il se rendit dans la Lycaonie, dont saint Chrysostôme assure qu'il instruisit les peuples dans la religion chrétienne. Mais on ignore les noms de la plupart des contrées dans lesquelles il annonça la foi; et en général les détails de sa vie et de ses saintes conquêtes, ainsi que les circonstances de sa mort, ne sont pas connus d'une manière authentique. (*Voy.* la réflexion qui se trouve à la fin de l'article saint Jacques le "Majeur".) Les historiens grecs modernes disent qu'il fut condamné à être crucifié par le gouverneur d'Albanopolis. D'autres prétendent qu'il fut écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement. La réunion de ce double supplice était en usage, non-seulement en Égypte, mais encore chez les Perses, et les Arméniens pouvaient avoir emprunté de ces derniers peuples, leurs voisins, un tel genre de barbarie. Saint Barthélemi n'a rien laissé par écrit. Le faux évangile que quelques hérétiques avaient forgé sous son nom, fut déclaré apocryphe par le pape Gélase. Théodore Lecteur rapporte que l'empereur Anastase ayant fait bâtir en 508 la ville de Duras, en Mésopotamie, l'enrichit des reliques de saint Barthélemi. Saint Grégoire de Tours assure qu'on les porta dans l'île de Lipari, près de Sicile, avant la fin du xe siècle. On lit dans Anastase-le-Bibliothécaire qu'en 809 elles furent transférées de Lipari à Bénévent, et elles le furent de Bénévent à Rome en 983, selon le cardinal Baronius. Depuis ce temps-là elles sont restées dans un monument de porphyre placé sous le grand autel de la célèbre église qui porte à Rome le nom du saint, et qui est dans l'île du Tibre. Un évêque de Bénévent envoya un bras du saint apôtre à saint Édouard-le-Confesseur, qui en fit présent à la cathédrale de Cantorbéry. [Avant la révolution, on allait révérer dans l'église de Joyenval, ordre de Prémontré, près de Saint-Germain-en-Laye, une partie notable des reliques de saint Barthélemi, rapportée par Philippe de Montfort en 1229. Sa fête se célèbre en France le 24 d'août, et à Rome le 25.] Il est vraisemblable que saint Barthélemi est le même que Nathanael. (*Voyez* ce nom.)

BARTHÉLEMI des Martyrs, dominicain, né à Lisbonne en 1514, enseigna la théologie à don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, que l'on destinait à l'Église. La reine Catherine lui donna l'archevêché de Brague en 1559, par le conseil de Louis de Grenade, son confesseur. Il parut avec éclat au concile de Trente; il combattit ceux qui, par un respect mal entendu, ne voulaient point qu'on fît des réglements pour la réformation des cardinaux, et représenta fortement que plus une dignité ecclésiastique est éminente, plus il importe de mettre ceux qui en sont revêtus dans une sainte nécessité de mener une vie régulière. C'est dans cette occasion qu'il dit les paroles si connues : "Illustrissimi cardinales egent illustrissima reformatione". Il soutint, avec la même force, que la résidence des pasteurs dans leur église est de droit divin, et conséquemment indispensable. « Où en sommes-nous réduits, disait-il, si ceux

auxquels Dieu a confié le soin de son Église mettent en problème l'obligation qu'ils ont de demeurer avec elle? Souffrirait-on un serviteur qui, étant chargé des enfants de son maître, disputerait s'il est tenu d'être auprès d'eux? Que dirions-nous d'une mère qui abandonnerait l'enfant qu'elle allaite, ou d'un berger qui laisserait son troupeau à la merci des loups? Quoi, nous douterons que nous soyons tenus personnellement de veiller sur ceux pour lesquels nous sommes tenus de sacrifier notre vie quand leur salut l'exige! Nous leur devons plus notre vie pour leurs besoins spirituels, que nous ne nous la devons à nous-mêmes pour quelque avantage temporel que ce soit, etc. » Il y avait longtemps qu'il avait fait connaître ses sentiments sur les devoirs des pasteurs. Faisant la visite de son diocèse, il vit un jour dans les champs un jeune berger qui ne quittait point son troupeau au milieu d'un violent orage; il eût pu se mettre à l'abri dans une caverne voisine, mais il ne voulut point s'éloigner de peur que le loup ou les autres bêtes ne profitassent de son absence. Barthélemi des Martyrs fut singulièrement touché de ce qu'il voyait. « Quelle leçon, dit-il, pour un pasteur des ames! Avec quel soin ne doit-on pas veiller pour les garantir des piéges du démon? » Saint Charles Borromée voyait dans ce prélat un second lui-même, et lia une amitié très-étroite avec lui. L'Église perdit Barthélemi en 1590, dans le couvent de Viane, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. Il y fit beaucoup de bien dans tous les genres. Il disait que sa vie n'était pas à lui, mais à son troupeau. « Je suis, ajoutait-il, le premier médecin de *1400* hôpitaux qui sont les paroisses de mon diocèse. » On a de ce saint archevêque un livre intitulé *Stimulus pastorum*, et plusieurs autres ouvrages de piété recueillis à Rome, en 2 vol. in-fol., 1744, par D. Malachie d'Imguimberti, depuis évêque de Carpentras. On y trouve d'excellentes règles pour la vie des pasteurs et des simples fidèles. Dans la partie historique de ses ouvrages, on voit un auteur quelquefois plus pieux qu'éclairé; mais on est dédommagé par la solidité des réflexions et une onction rare. La crédulité d'ailleurs est un défaut si peu considérable en comparaison de ceux des écrivains de notre siècle, qu'on serait presque tenté de la regarder comme une vertu. Ajoutons que la critique était encore faible, et n'avait pas éclairci une infinité de choses mieux connues depuis. Louis de Grenade a donné une "Relation" abrégée de ses vertus et de ses principales actions. Sa "Vie" a été écrite par trois auteurs graves qui étaient tous contemporains. C'est d'après leur récit, joint à quelques autres Mémoires, qu'a été composée la "Vie" française du saint archevêque de Brague, qui a été imprimée in-8° et in-4°. Quelques auteurs ont attribué cet ouvrage aux dominicains, mais ils se sont trompés; et l'on ne doute point qu'il ne soit d'Isaac Le Maître, plus connu sous le nom de Sacy. Au reste, cette vie de Barthélemi des Martyrs est très-estimée, et mérite de l'être.

* BARTHÉLEMI (Nicolas), bénédictin du XVe siècle, né à Lo-

ches, a fait des poésies latines, difficiles à trouver, dont voici les titre : | *Epigramata*, *Momiæ*, *Enneæ*, 3 vol. in-8° : les deux premiers sans date; le troisième, de 1531, contient des pièces qui roulent sur des sujets de dévotion; | *De vita activa et contemplativa*, 1523, in-8°, en prose; | *Christus xylonicus*, trag. en 4 actes, 1531, in-8°.

*BARTHÉLEMY (Maître Nicolas), avocat en parlement, et au bailliage et siége présidial de Senlis. On a de lui : *Apologie du banquet sanctifié de la veille des Rois*, Paris, 1664, in-12.

*BARTHÉLEMY (Jean-Jacques), né à Cassis, près d'Aubagne, le 20 janvier 1716, eut dès sa jeunesse beaucoup de goût pour les langues et les monuments de l'antiquité. Envoyé à Marseille, sous le père Reynaud, de l'Oratoire, il y apprit le grec, l'hébreu, le syriaque, et embrassa l'état ecclésiastique. Il vint à Paris, où Gros de Boze lui fit partager avec lui la garde des médailles du cabinet du roi. En 1747, après la mort de Burette, membre de l'académie des inscriptions, Barthélemy lui succéda, et fut reçu en même temps membre de la société royale de Londres. Bozé étant mort aussi, il le remplaça. Dans un voyage à Rome, il expliqua la belle mosaïque de Palestine. Il y connut la comtesse de Stainville, depuis duchesse de Choiseul, et le duc, parvenu au ministère, ne négligea point Barthélemy. Outre divers écrits, qui ne se trouvent que dans les « Mémoires de l'académie des inscriptions, on a imprimé de lui : | *Les amours de Charite et de Polydore*, Paris, 1760, in-12, traduit en plusieurs autres langues; | *Lettre au marquis d'Olivieri sur des monuments phéniciens*, Paris, 1766, in-4°; | *Entretien sur l'état de la musique grecque*, 1777, Paris, in-8° : ouvrage refondu presque en entier dans le suivant; | *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, dont la plus belle édition est celle de Didot, 1799, 7 vol. grand in-4° et atlas in-fol. L'auteur employa trente années de sa vie à composer cet ouvrage, qui est sans aucun doute son plus beau titre; les philosophes, les historiens, les hommes de goût y trouvèrent tout ce qui pouvait les instruire et leur plaire ; mais les hommes religieux y virent avec peine des passages qui se ressentaient de la philosophie et des doctrines du temps. La 1re édition de ce livre, qui coïncide avec la république française, lui allait assez bien : l'apologie de la Grèce devenait l'apologie de 1789. Le style est agréable, mais diffus; l'érudition profonde. On trouve au commencement du premier volume la *Vie* de l'abbé Barthélemy, écrite par lui-même : si elle n'annonce pas un incrédule, elle rend du moins sa foi bien suspecte. Barthélemy, connu jusque là comme savant, brilla tout à coup parmi les écrivains, et vint en 1789 s'asseoir à l'académie, qui lui ouvrit ses portes avec acclamation. Louis XVI lui ayant fait offrir l'année suivante la place de bibliothécaire en chef, il la refusa. La révolution vint le priver de 25,000 liv. de rente, et le réduire à un état voisin de la misère. Le 2 septembre, il fut enfermé dans la prison des Madelonettes, et rendu à la liberté seize heures après. Il prétexta son grand âge

pour ne point accepter la place de bibliothécaire, que Paré, ministre de l'intérieur, lui fit offrir. Il avait coutume d'appeler la révolution une "révélation"; il n'était pas apparemment du nombre de ceux qui avaient prévu les terribles événements qui devaient l'accompagner, et auxquels par conséquent elle n'avait rien révélé. Barthélemy mourut le 30 avril 1795, philosophant avec ses amis, et lisant la quatrième épître du premier livre d'Horace.

* BARTHÉLEMY (François, marquis DE), pair de France, néveu du précédent, né à Aubagne, vers 1750, mort à l'age de 80 ans, le 3 avril 1830, entra de bonne heure dans la carrière de la diplomatie. Il suivit de Breteuil en Suisse et en Suède. Nommé secrétaire de légation, il alla en Angleterre, où il resta comme chargé d'affaires pendant l'absence de l'ambassadeur. C'est en cette qualité qu'il annonça à la cour de Londres l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Barthélemy devint presqu'aussitôt ministre plénipotentiaire en Suisse, où il ne fit pas observer les mesures prescrites par le comité de salut public contre les émigrés et les prêtres. Il négocia la paix avec la Prusse, avec l'Espagne, avec l'électeur de Hesse : mais il échoua avec l'Angleterre. Nommé le 7 prairial an v (juin 1797), membre du directoire, sous l'influence du parti "clichien" ou royaliste, il se trouva enveloppé dans sa proscription, arrêté le 18 fructidor, et déporté à la Guiane, d'où il parvint à s'échapper, quelques mois après, avec six de ses compagnons d'infortune. Il alla aux États-Unis, puis en Angleterre; il revint en France après la révolution du 18 brumaire an VIII (9 octobre 1799). Barthélemy fut fait sénateur (13 février 1800), commandant de la légion-d'honneur, vice-président du sénat et comte de l'empire. C'est lui qui, en 1814, présidait les séances du sénat où les Bourbons furent rappelés. Nommé pair par le roi et vice-président honoraire de la chambre, il ne fut point placé sur la liste des pairs que Buonaparte fit à son retour de l'île d'Elbe. Il reprit ses fonctions après la seconde restauration, fut nommé ministre d'état et reçut le titre de marquis. Le 20 février 1819, il rompit le silence qu'il avait gardé pendant cinq ans, pour proposer de modifier la loi d'élection, proposition combattue par le ministère d'alors, et adoptée par la chambre le 2 mars à une grande majorité, ce qui détermina Louis XVIII à faire une nombreuse création de pairs, afin de reconquérir la majorité. Cette proposition servit de base pour la rédaction de la loi présentée l'année suivante par le gouvernement. Barthélemy, honnête homme au fond, mais rempli d'idées fausses, était d'un caractère à transiger par faiblesse avec ses principes en faveur des circonstances.

*BARTHÉLEMY, de la Haute-Loire, ancien avocat au Puy-en-Velai, membre de la convention, s'enrôla dans les canonniers volontaires, et obtint bientôt le grade d'officier. Élu député à la convention, au mois de septembre 1792, il ne parut d'abord à la tribune que dans le procès de Louis XVI, dont il vota la mort. Vers la fin de 1795, à l'approche du 13 vendémiaire

an IV, Barthélemy donna sa démission de député, et se retira dans son département, où il ne tarda pas à être nommé commissaire du directoire. Compris comme "votant" dans les exceptions de la loi d'amnistie rendue le 12 janvier 1816, il alla en Suisse, puis en Autriche.

* BARTHEZ (Paul-Joseph), professeur honoraire de la faculté de médecine de Montpellier, médecin-consultant de Buonaparte, naquit à Montpellier le 11 décembre 1734. Son père, ingénieur de la province de Languedoc, habitait Narbonne; Barthèz y fit ses premières études. Son inclination le portait à l'état ecclésiastique; mais son père lui fit commencer son cours de médecine à Montpellier; en 1753, il fut reçu docteur. Il vint à Paris, où son goût pour les hautes spéculations, et peut-être aussi la hardiesse de ses opinions en matière de religion, le lièrent avec plusieurs philosophes modernes. Employé dans les armées en 1756, il retourna à Paris, à la suite d'une fièvre putride des camps dont Verlooph de Hanovre l'avait guéri. Il fut un des collaborateurs du "Journal des savants". Une chaire à la faculté de Montpellier venant à vaquer, il l'obtint au concours. Une élocution élégante et facile, jointe à des connaissances étendues en médecine, lui acquit de la célébrité. En 1770, on l'appela à Paris en qualité de médecin-consultant du roi, avec un brevet de conseiller d'état. Quelque temps après, il fut choisi pour être le premier médecin du duc d'Orléans, à la place de Tronchin. A la révolution, il se retira à Carcassonne, où il chercha à vivre ignoré. Nommé professeur honoraire de la faculté de Montpellier, après le rétablissement des écoles de médecine, il reçut ensuite d'autres faveurs de Buonaparte. Ses principaux ouvrages sont: | *Oratio de Principio vitali hominis*, Montpellier, 1773, in-4°; | *Nova doctrina de Functionibus corporis humani*, ibid., 1774; | *Nouveaux Eléments de la science de l'homme*, ibid., 1778, in-8°; | *Traité des Maladies goutteuses*, 2 vol. in-8°; | *Traité du Beau*, Paris, 1807, in-8°, publié par son frère Barthez de Marmorières; | *Consultations de médecine*, 2 vol. in-8°, Paris, 1810, publiées par Lordat, héritier des manuscrits de l'auteur; | tous les articles de médecine du "Journal des savants", depuis avril 1759, jusqu'en décembre de la même année. Barthèz mourut d'une fièvre maligne le 15 octobre 1806. Il a rendu des services à la médecine par ses connaissances; mais il y a répandu bien des obscurités par ses systèmes hardis et dangereux, et il a été un de ceux qui ont le plus contribué à accréditer le matérialisme abject. Personne n'ignore la mort terrible qu'il a faite, expirant au milieu des horreurs du doute et du désespoir.

* BARTHEZ DE MARMORIÈRES (Antoine), né à Saint-Gall en Suisse, était, dès 1765, secrétaire de l'ambassadeur de Beauteville. Il parut prendre un intérêt vif et tendre aux malheurs mérités de J.-J. Rousseau. A la révolution de 1789, Barthèz était secrétaire du comte d'Artois, colonel-général des gardes-suisses. Obligé de quitter la France, il y rentra après la révolution du 18

brumaire an VIII. Barthèz vécut retiré dans le village de Condé-St.-Libiaire, près de Meaux jusqu'à sa mort, arrivée le 3 août 1811, dans sa 74e année. Ses principaux ouvrages sont : | *La Mort de Louis XVI*, tragédie, Neufchâtel, 1793, in-8°, très-rare en France; | *Elnathan, ou les Ages de l'Homme*, traduction prétendue du chaldéen, Paris, 1801 3 vol. in-8° ; | *Moïse en Égypte et chez les Madianites*, Paris, 1802, in-8°, anonyme. Il a été l'éditeur de l'ouvrage de son frère intitulé : " Théorie du beau dans la nature et les arts", Paris, 1807, in-8°.

BARTHIUS (Gaspard), né à Custrin en 1587, mourut à Leipsick en 1658. Il mérite une place parmi les enfants précoces. À 12 ans il traduisit les "Psaumes de David" en vers latins; à 16, il fit imprimer une *Dissertation* sur la manière de lire les auteurs latins, depuis Ennius jusqu'aux critiques de son temps. On a encore de lui : | ses *Adversaria*, gros vol. in-fol., divisé en 60 livres, imprimé à Francfort en 1624 et 1648. C'est un recueil de notes sur différents auteurs sacrés et profanes, avec des éclaircissements sur les coutumes et les lois; | un *Commentaire* sur Claudien, Francfort, 1650, en un vol. in-4°, et un autre in-4° sur Stace, 1660. L'érudition n'y est pas dispensée avec discernement. Tous ces savants prématurés ont plus de mémoire que de jugement, et l'on ne doit pas être surpris de ce que leurs ouvrages ne leur survivent pas. On peut juger du goût de Barthius par la peine qu'il a prise de traduire une partie des ouvrages de l'Arétin.

* BARTHOLDY (Jacob-Salomon), diplomate prussien, mort en 1826, naquit à Berlin, de parents israélites. Au retour d'un voyage en Grèce, il se fit baptiser à Dresde par le célèbre Reinhardt. Bartholdy répéta souvent que, s'il avait embrassé la religion protestante, ce n'était point par croyance dogmatique à cette religion, mais dans la persuasion que le protestantisme était plus favorable à la morale et aux progrès de la civilisation que le judaïsme ou le catholicisme: ce mot suffit pour donner la mesure de l'homme. Peu après son abjuration, la guerre de 1807 éclata; il parcourut divers lieux pour susciter des ennemis à Napoléon, et s'arrêta surtout à Vienne, qui était le foyer des haines amassées contre le conquérant de l'Allemagne. Il servit comme officier dans un bataillon de la landwher viennoise, et se distingua à la bataille d'Egersberg. L'écrit intitulé *Guerre du Tyrol*", Tiroler krieg", parut peu de temps après la paix. Il y montrait aux Allemands que le chemin du salut était dans une guerre populaire. Au commencement de l'année 1813, Bartholdy était attaché à la chancellerie du prince de Hardenberg. En 1814, il accompagna les armées alliées à Paris; de là il se rendit à Londres. En 1815, Bartholdy vint à Rome comme consul-général prussien pour toute l'Italie. Après le congrès d'Aix-la-Chapelle, il fut nommé chargé d'affaires à la cour de Toscane. La révolution napolitaine l'occupa beaucoup, et son ouvrage sur la "charbonnerie" le rangea au nombre de ses plus violents adversaires. Il connaissait parfaitement l'Italie, comme le

prouvent ses rapports diplomatiques. Ses articles, insérés dans la "Gazette universelle de Leipsick", dont il fut le collaborateur avant sa mission à Florence et depuis qu'il eut été mis à la retraite, sont remarquables sous le même rapport. L'État de Saint-Marin doit à son intervention le terme de ses longues discussions avec le saint-siége. Bartholdy, fut à cette occasion, nommé citoyen honoraire et patricien de cette petite république. On doit à Bartholdy une *Comédie* médiocre en vers. Ses ouvrages en prose sont plus importants, savoir: outre sa *Guerre du Tyrol*, | *Voyage en Grèce*, dans les années 1803-1804, production de sa jeunesse, traduite en français par A. du C...., Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-8°, avec figures et cartes; | une *Vie du cardinal Consalvi*, Stuttgard et Tubingen, Cotta, 1824, in-8° de 84 pages, avec le portrait, au trait, du cardinal. Bartholdy laissa un *Traité sur les verres colorés des anciens*, rédigé en français, et accompagné de gravures dues au dessinateur Ruspi et au graveur Ruschweyh. Ami éclairé des arts, c'est à son intercession auprès du prince de Metternich qu'est due la conservation de Caprarola, chef-d'œuvre d'architecture de Vignolle.

BARTHOLE, jurisconsulte célèbre, né à Sasso-Ferrato, dans la Marche d'Ancône en 1313, [de François Bonnacorsi, commença à quatorze ans l'étude du droit, et fut reçu docteur à 20.] Il fut professeur de droit dans plusieurs universités d'Italie, et mourut à Pérouse en 1356, laissant plusieurs ouvrages recueillis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1543, et écrits du style de son temps, mais qui renferment des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. La santé de ce jurisconsulte était très-délicate, sa taille petite, mais il avait été dédommagé des défauts du corps par les avantages de l'esprit et du caractère; le sien était plein de candeur. Il savait cependant dans l'occasion flatter les rois, et faire plier au profit du pouvoir la rigueur de la jurisprudence, comme lorsqu'il se décida si plaisamment pour la monarchie universelle des empereurs d'Allemagne. (*Voyez* FRÉDÉRIC Ier.)

BARTHOLIN (Gaspard), médecin et anatomiste, natif de Malmoë, mort à Sora en 1629, à 45 ans, a donné 49 ouvrages; nous ne citerons que les suivants : | une *Anatomie*, Leyde, 1673, in-8°; | *de Lapide nephritico, de unicornu, de pygmæis, de studio medico*, Copenhague, 1663; | *Enchiridion physicum*, 1625; | *Manuductio ad veram physiologiam ex sacris litteris*, [livre théologique, pris mal à propos par quelques biographes pour un traité de physiologie].

BARTHOLIN (Thomas), médecin, fils du précédent, non moins savant que lui, mourut en 1680, à 64 ans. Il avait des idées singulières, et croyait, par exemple, que les chrétiens devaient s'abstenir de la chair des animaux. Mais cela n'empêcha pas que ce ne fût un excellent médecin, et un très-savant homme. Il a fait des découvertes intéressantes sur les veines lactées et sur les vaisseaux lymphatiques. On a de cet infatigable écrivain un grand nombre d'ouvrages; les plus connus sont : | un ouvrage publié en 1661, *sur l'usage de la Neige*; | *de Morbis biblicis*, Francfort, 1672,

in-8°; | *Paralytici N. Testamenti*, Copenhague, 1653, in-8°; | *Dissertatio de Passione Christi*, Amsterdam, 1670, in-12; | *Epistolæ medicinales*, et *de insolitis Partûs viis*, La Haye, 1740, 5 vol. in-8°; | *de usu Flagrorum in re venerea*, Francfort, 1670, in-12.

BARTHOLIN (Thomas), fils du précédent, étudia la jurisprudence dans plusieurs universités de l'Europe. De retour à Copenhague sa patrie, il fut professeur d'histoire et de droit, assesseur du consistoire, secrétaire, antiquaire et archiviste du roi; il mourut en 1690. Nous avons de lui : | *De Holgero dano*, 1677, in-8°; | *de Longobardis*, 1676, in-4°; | *de Origine equestris ordinis daneborgici*, in-fol.; | *Antiquitates danicæ*, 1689, in-4°.

BARTHOLIN (Erasme), oncle du précédent, et fils de Gaspard, natif de Roschid, après avoir professé la médecine et la géométrie à Copenhague, fut élevé à la dignité de conseiller d'état, et mourut en 1698, à 73 ans. On a de lui : | *Experimenta crystalli islandici*, Copenhague, 1670, in-4°, ouvrage recherché des physiciens, où l'on trouve des observations intéressantes sur les phénomènes que présentent la glace, le givre et la neige; | *de Aere hafniensi*, Francfort, 1670, in-8°; | *Principia matheseos universalis, seu Introductio in geometriam Cartesii*; | *Heliodori larissæi opticorum lib.* II, *gr. et lat.*, | et d'autres ouvrages utiles et curieux.

BARTIMÉE, c'est-à-dire fils de Timée, aveugle de la ville de Jéricho, étant assis sur le chemin qui conduit de là à Jérusalem, pour demander l'aumône, entendit que J.-C. passait, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple, et se mit à crier : "Jésus, fils de David, ayez pitié de moi". Ceux qui étaient présents lui imposaient silence; mais il redoubla ses cris. Alors Jésus s'arrêta et le fit venir. Bartimée accourut, et Jésus lui dit : « Que voulez vous que je vous fasse? » L'aveugle lui répondit : « Que je voie la lumière. » Jésus lui dit : « Allez, votre foi vous a sauvé », et aussitôt il vit, et se mit à la suite du Sauveur. Marc, 10, v. 46.

*BARTOLI (Cosme), célèbre poète italien du XVI[e] siécle, naquit à Florence. Ses succès dans la poésie le firent nommer en 1540 membre de l'académie "degli Umidi", si célèbre depuis sous le nom d'académie florentine; c'est lui qui fut chargé d'en rédiger les réglements. Le grand-duc le nomma en 1568 son résident à Venise. Trois ans après, Bartoli retourna dans sa patrie, où il fut fait prieur de la grande église de Saint-Jean-Baptiste. Ses principaux ouvrages sont : | *Marsilio Ficino sopra l'amore, ovvero Convito di Platone, traslatato da lui dalla greca lingua nella latina, e appresso volgarizzato nella toscana*, Florence, 1544, in-8°; | *L'architettura di Leon Battista Alberti, tradotta in lingua fiorentina coll' aggiunta de' disegni*, etc., Florence, 1550, in-fol.; | *Manlio Severino Boezio della consolazione filosofica, tradotto in volgare*, Florence, 1551, in-8°; | *Vita di Federigo Barbarossa, imperatore romano*, Florence, 1556, in-8°; | *Discorsi istorici universali* (au nombre de 40), Venise, 1569, in-4°. On ignore l'époque de la mort de Bartoli.

* BARTOLI (Minerve), née à

Urbin en 1562, cultivait la poésie. Ricciuoli et Scajoli ont inséré ses *Vers*, le premier dans son « Recueil d'églogues », le second dans son « Parnasse poétique », Parme, 1611. [On les trouve aussi dans les « Componimenti » ou « Poésies des dames-auteurs les plus renommées de tous les siècles », recueillies par la comtesse Louise Bergalli.]

BARTOLI (Daniel), savant et laborieux jésuite, né à Ferrare en 1608. Après qu'il eut professé la rhétorique, et ensuite exercé long-temps avec applaudissement le ministère de la prédication, ses supérieurs le fixèrent à Rome en 1650. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il publia un grand nombre d'ouvrages, tant historiques que de divers genres, tous écrits en langue italienne. Le plus connu et le plus considérable est une *Histoire* de sa compagnie, imprimée à Rome, depuis 1650 jusqu'en 1673, 6 vol. in-fol., traduite en latin par le père Giannini, et imprimée à Lyon en 1666 et années suivantes, et à Rome; « mais, » dit un critique que l'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux jésuites, « quelque bonne que soit une traduction, elle n'approche jamais d'un original aussi beau que l'ouvrage du père Bartoli. » Tous ses autres ouvrages, ceux d'histoire exceptés, ont été rassemblés et publiés à Venise, en 1717, 3 vol. in-4°. Les uns et les autres sont estimés, tant pour le fond que pour la pureté, la précision et l'élévation du style; et ce jésuite est regardé par ses compatriotes comme un des premiers écrivains de la langue italienne. Il mourut à Rome en 1685, après s'être rendu aussi recommandable par ses vertus que par son talent.

BARTOLOCCI (Jules), religieux de Cîteaux, né à Celano dans le royaume de Naples, en 1613, professeur de langue hébraïque au collége des néophytes et transmarins à Rome, mourut en 1687. On a de lui une *Bibliothèque rabbinique*, en 4 vol. in-fol., 1675. Le feuillant Imbonati, son disciple, ajouta un 5e vol. à cet ouvrage, aussi curieux que savant; en voici le titre: *Bartolocci de Celano (D. Julii), e congregatione Sancti Bernardi ref. ord. cistercencis, Bibliotheca magna rabbinica de scriptoribus et scriptis hebraicis, ordine alphabetico hebraice et latine digestis*, 4 vol. in-fol., Rome, 1675.

* BARTOLOMMEI (Jérôme), poète florentin, mort en 1662, était membre de l'académie de la Crusca et de Florence. On a de lui : | l'*America*, poème héroïque, dédié à Louis XIV, Rome, 1640, in-fol.; | *Drami musicali e morali*, Florence, 1656; | *Dialoghi sacri*, etc., ibid., 1657; | *Didascalia*, 1658. — Son fils, Mathias-Marie, mort à Milan en 1675, est auteur de six *Comédies* publiées à Florence, Bologne et Venise, 1668-97.

* BARTOLOMMEO (André DE), Sicilien, surnommé « Barbazza » à cause de sa longue barbe, mourut en 1476. Il reste de lui beaucoup d'ouvrages sur le droit canon, imprimés de 1517 à 1545, entre autres : | *Conciliorum vol. IV*, 1517 et 1518; | *de Cardinalium præstantia*; | *de Cardinalibus legatis a latere*, 1518.

* BARTOLOZZI (François), habile graveur italien au burin, né à Florence, en 1730, est auteur de morceaux estimés, tels que :

Camille délivrant Rome opprimée par Brennus, d'après Séb. Ricci; | une *Sainte-Famille*, d'après Bén. Lutti; | une *Circoncision*, d'après le Guerchin; | la *Femme adultère*, d'après Aug. Carrache.

BARTON (Elisabeth), [connue sous le nom de " sainte fille de Kent"], devenue célèbre sous le règne de Henri VIII, roi d'Angleterre, est considérée par quelques-uns comme une visionnaire, et par d'autres comme une personne pieuse qui eut le don de prédire quelquefois l'avenir. Sanderus la représente sous ce dernier point de vue, et assure qu'entre autres choses elle prédit que Marie règnerait avant Elisabeth; d'autres prétendent qu'elle prédit à Henri VIII des malheurs qui ne lui arrivèrent pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce prince, irrité de ses discours contre son mariage avec Anne de Boulen, la fit mourir. Le célèbre Morus et le vertueux Fisher, évêque de Rochester, furent enveloppés dans son malheur; et le sort de ces grands hommes ne donne point une idée favorable du tribunal qui condamna Elisabeth Barton.

*BARTRAM (Jean), né à la Pensylvanie en 1701, voyagea longtemps dans l'Amérique septentrionale. Ses observations sur la botanique et l'histoire naturelle de cette partie du monde ont été publiées à Londres en 1751, in-8°, sous le titre de *Voyage de la Pensylvanie à Onondago, au lac Ontario*, etc. — Son fils William, savant botaniste, mort en 1800, fit en 1773 un long voyage dans le nord du Canada. Après avoir pénétré dans la Floride, la Caroline, la Géorgie, il se fixa à Delaware, où il cultivait les plantes les plus rares et les plus utiles de l'Amérique, pour les répandre dans le commerce. Il publia la relation de son voyage à Philadelphie, 1791, in-8°, traduite en français par P.-V. Benoît, sous ce titre : *Voyage dans les parties du sud de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

BARUCH, prophète, d'une famille noble des Juifs, suivit Jérémie son maître en Egypte. Après la mort de ce saint homme, il alla à Babylone faire part à ses frères captifs des prophéties qu'il avait lui-même composées. On ne sait rien de bien certain sur le reste de la vie de Baruch. Son style a de la noblesse et de l'élévation, et ressemble assez à celui de Jérémie, dont il était le disciple et le secrétaire. Ses prophéties sont contenues en six chapitres; nous ne les avons plus en hébreu, mais on ne peut pas douter qu'il n'ait écrit en cette langue; les fréquents hébraïsmes que l'on y trouve le font assez connaître. On en a deux versions syriaques, mais le texte grec paraît plus ancien. Comme les Juifs n'ont voulu reconnaître pour livres sacrés que ceux qu'ils avaient en hébreu, ils n'ont point compris dans leur canon la prophétie de Baruch; par la même raison, elle ne se trouve point dans les catalogues des livres sacrés donnés par Origène, par Méliton, par saint Hilaire, par saint Grégoire de Nazianze, par saint Jérôme, par Rufin; mais il est à présumer que la plupart l'ont comprise sous le nom de Jérémie, comme ont fait les Pères latins. Le concile de Laodicée, saint Cyrille de Jérusalem, saint Athanase et saint

Epiphane nomment dans leurs catalogues Jérémie et Baruch. Saint Augustin et plusieurs autres Pères citent les prophéties de Baruch sous le nom de Jérémie; et dans l'église latine, ce qu'on lisait de Baruch dans l'office divin était lu sous le nom de Jérémie. C'est donc mal à propos que les protestants se prévalent de l'opinion des Juifs et du silence de quelques Pères.

* BARWICK (Jean), théologien anglais, né en Westmorland en 1612, tint le parti du roi dans la guerre civile, et se comporta avec beaucoup d'habileté; mais, ayant été découvert, il fut mis à la tour. A la restauration, on lui offrit un évêché qu'il refusa. Il mourut doyen de Saint-Paul en 1664. — BARWICK (Pierre), célèbre médecin, frère du doyen, dont il a donné la "Vie" en latin fort élégant, a aussi défendu le droit de Charles I[er] à l'Eikon-Basilike, et la doctrine d'Hervey sur la circulation du sang. Il mourut en 1705.

* BARZENA (Alphonse), jésuite, surnommé l'"Apôtre du Pérou", est auteur d'un *Lexique* et d'un *Livre de prières,* en 5 dialectes américains, Peruviæ, 1590, in-4°, très-rare; c'est la plus ancienne impression connue de Lima.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

...es.

...sé de peindre
...exprimer
... entre l'art
...c. Ce spirit
...lecture est f
...du talent de
...n avons
... au
...ques rappo
...ans les ann
...ettres, enga

...ées sur la musi
...bien su faire en
... prouvaient
...ai avec une bo
...je crois au-de
...dictionnair
...qui est, en g
...meilleur. Il y a
...je prouve que la
...eut et doit peindr
...du 5 décembre 17

...vail, nous détern
...introuvable auj
...ame.



Paris.—Imprimerie de BETHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 36.

